a. a. attanasio

radix

robert laffont

A.A. Attanasio

Radix

Traduit de l'américain
par Jean-Pierre Carasso

Éditions Robert Laffont

Titre original :
RADIX

© AA. Attanasio, 1981

Traduction française :
Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 1983.
ISBN 2-221-00923-1

Édition originale :
ISBN 0-688-00135-1
William Morrow & Company, Inc., New York

Dépôt légal : mars 1983.

Pour les veilleurs de jour,
à travers le temps et l'espace

L’Objet peut-être
et son Être naît
de la capacité du *Rien* à *n’être*.

Kenneth Burke
Language as symbolic Action

LES DISTORS

Nul ne se connait lui-même.
I. Ching

PRÉMICES

Aveuglé par l'éclat des phares, Sumner Kagan quitta la route d'un bond et glissa dans l'obscurité au bas du remblai boueux. Là-haut, derrière lui, des freins crissèrent de fureur. Avec des hurlements sauvages les Nihilos bardés de leur cuir de rue jaillirent d'un Berceau de Mort. Ils étaient cinq, cinq hommes à la minceur vipérine, aux yeux rougis et aux dents pointues, taillées à la lime.

— Cours, gros lard ! hurlaient-ils, cours ?

Au bas du talus, Sumner fit volte-face et se lança à travers les marécages. Avec pour tout éclairage le reflet des phares du Berceau sur sa chemise maculée et déchirée, il tanguait pesamment, comme une vache affolée et perdue dans l'obscurité. Ses bras s'agitaient frénétiquement pour lui ouvrir un chemin dans les hautes herbes. En recouvrant la vision nocturne, il distingua clairement sur l'horizon la silhouette trapue de l'usine d'alcaloïde. Il savait que quelque part dans le coin se trouvait un sentier de terre battue.

Dans son dos, tout près, les Nihilos faisaient siffler leurs chaînes dans les airs et hurlaient en cognant des pierres les unes contre les autres. Un seul faux pas et ils le mettraient en pièces… La police pourrait bien fouiller les marais pendant des semaines, elle ne le reconstituerait jamais entièrement.

Il se rua à travers un rideau de roseaux. Ses pieds écrasèrent les tiges avant d'éprouver le contact d'un sol dur. C'était le chemin conduisant tout droit à l'usine d'alcaloïde. À l'ouest, la Nébuleuse de la Chèvre se levait. Il arrima fermement son esprit à cette brillante lueur verte et continua de lever et de baisser ses grosses jambes, mécaniquement.

Quand il atteignit le grillage qui clôturait l'usine, la distance entre les Nihilos et lui avait diminué. Ils criblaient de poignées de gravier son dos large et rond. Pour retrouver le trou qu'il avait ménagé dans la clôture quelques heures auparavant, il ne lui restait

que peu de temps. Il le découvrit sous le panneau massif et maculé de boue qui proclamait : INTERDIT ! TIR À VUE !

Sumner franchit l'ouverture à plat ventre et remit, non sans mal, son corps volumineux sur ses pieds. Il bondit sur une longue rampe métallique menant à un large escalier qui montait vers les galeries sombres de l'usine.

C'était une faille du plan, se dit-il, d'avoir des escaliers à grimper après une si longue course. Tout allait peut-être finir ici. *Rauk !* Ses pieds et ses jambes étaient engourdis de fatigue et son cœur bondissait jusque dans sa gorge. Il attacha ses regards sur les ombres noires en haut des escaliers et ignora la douleur de plus en plus forte que lui coûtait chaque pas.

À l'instant où il atteignait le sommet de l'escalier, un Nihilo l'agrippa par le pantalon et lui arracha la poche arrière. Dans un élan spasmodique, désespéré, il plongea en avant en se libérant d'un coup de talon. En luttant contre son propre poids, qui le déséquilibrait, il se releva, tandis que les Nihilos mugissaient en prenant pied sur la dernière marche.

Il se durcit contre la fatigue qui le faisait chanceler. La grande cuve était là devant lui. Il l'apercevait en contrebas, à travers le grillage de la rampe.

Et maintenant les Nihilos arrivaient droit sur lui en fouettant de leurs chaînes les tuyaux qui encadraient le palier. Ils croyaient l'avoir acculé dans un piège. Seul dans une usine abandonnée. Leur imagination en était tout émoustillée, comme prévu.

Il distingua vaguement les marques argentées sur le métal, là où se trouvait auparavant le panneau DANGER. L'avertissement lui parvint. Il bondit. La corde à nœuds était bien là et les brins raides brûlaient la paume grassouillette de ses mains tandis qu'il se balançait lourdement jusqu'à l'autre bord. Il y eut deux hurlements stridents derrière lui, suivis du bruit de deux corps tombant dans un liquide.

Il attacha promptement la corde à la rambarde et, en se démenant pesamment dans l'obscurité, il retrouva le large tuyau par lequel il allait retourner de l'autre côté. Il le suivit en titubant, se rapprochant ainsi de la rampe où trois Nihilos inquiets fouillaient du regard les ténèbres devant eux, à leurs pieds. La lance d'incendie se trouvait toujours là où il l'avait laissée. Il l'avait essayée ce matin.

L'un des Nihilos criait dans l'obscurité :

— On va te débusquer, le gros ! On va te saigner !

— Oh, écrase, tête de nœud, dit Sumner juste assez fort pour être entendu.

Il avait déjà ouvert le robinet et quand les trois visages noirs de fureur se tournèrent vers lui, il n'eut plus qu'à actionner la valve. Le choc faucha les jambes des Nihilos qui roulèrent comme des bûches avant de basculer dans le vide. Leur plainte se perdit dans le chuintement et le grondement de l'eau entrant en contact avec l'acide.

En se laissant tomber, épuisé, sur la lance d'incendie flasque, Sumner prêta une oreille attentive au chuintement qui continuait. Sa respiration était à l'étroit dans sa gorge et la course lui avait mis des crampes dans les muscles des jambes. Il ne reprit haleine qu'un bref instant avant de tirer une bombe à peinture de sa cachette, à côté de la lance. D'une main mal assurée, il bomba sur l'un des tuyaux au-dessus de sa tête : SUCRERAT.

Sumner ne s'arrêta pour se reposer que lorsqu'il eut regagné sa voiture garée derrière l'usine. C'était une automobile électrique ordinaire, vert bouteille, avec l'arrière coupé à angle droit, trois petits pneus pleins et deux sièges-baquet. Il l'aimait plus que tout au monde. C'était son chez lui, plus sûr et plus confortable que la maison aux murs tendus de tapis qu'il partageait avec sa mère.

Il s'effondra contre la voiture et posa sa tête et ses bras contre le métal froid du toit. Quand il eut retrouvé son souffle, il ouvrit la portière et se laissa tomber sur le siège du chauffeur, la nuque calée contre l'appuie-tête, une main tapotant le volant de bois, l'autre plongeant dans un carton contenant un gâteau rassis. Il enfourna un morceau dans sa bouche et, quoique sèche et poudreuse, la pâte brisée avait conservé une trace de saveur qui se répandit sur sa langue. Il ferma les yeux pour mieux s'en délecter. Il n'avait pas mangé depuis deux jours. Il lui avait fallu régler cette affaire avec les Nihilos et tant qu'il pensait à tuer, il était incapable de manger. Mais maintenant, c'était terminé. Le moment était venu d'effectuer la Tournée. Son estomac émit un gargouillis de plaisir anticipé.

Il se fourra une autre poignée de gâteau dans la bouche tout en glissant la fiche dans la fente de contact. Un sentiment de bien-être

montait en lui tandis qu'il embrayait, passait une vitesse et roulait à travers les herbes folles.

Sumner et sa voiture se ressemblaient beaucoup. Tous deux étaient massifs, trapus et plutôt sales. Dans les coins, des monticules de miettes de gâteau s'effondraient sur des taches de bière et de sauce, des débris de pâtisserie. Des lambeaux de papier d'emballage, des paquets de biscuits vides et écrasés, une chaussette hors d'usage et de nombreuses capsules de bière jonchaient le sol autour des sièges. Et sur le tableau de bord, au-dessous de l'Œil de Lami – le talisman que Jeanlu, la sorcière voor, lui avait donné pour le protéger de ses ennemis –, étaient inscrits ces mots : NÉ À L'EFFROI. Leur ambiguïté lui plaisait. La goinfrerie mise part, son culte le plus fervent était celui de l'effroi.

L'angoisse le rongeait en permanence. Et quoiqu'il haït cette saveur brûlante au fond de sa gorge, il l'acceptait comme une des bassesses inévitables de la vie. C'est pourquoi il mangeait, comme si la terreur pouvait être refoulée au plus profond de son estomac, broyée et digérée.

Pourtant son obsession réelle n'était pas la peur qu'il ressentait, mais celle qu'il voulait susciter. Il voulait être le Ténébreux légendaire – la magie transparaissant sous sa laideur et l'illuminant. Indifférent à la solitude, profond et calme face à la violence, il voulait que chacun sût qu'il était dangereux.

Le hic, c'était que nul n'avait jamais été témoin de ses ruses audacieuses. Il était le Sucrerat. Et personne ne le savait.

Au cours des six dernières années, le Sucrerat avait atteint une notoriété qui confinait au mythe. D'abord, il s'était attaqué aux bandes de voyous qui l'avaient humilié ou maltraité, et les avait piégés et détruits pour son propre plaisir, sans songer le moins du monde aux répercussions de ses actes. Mais ces quelques meurtres qu'il avait commis au début avaient entraîné un tel déséquilibre de puissance parmi les nombreuses bandes de McClure que la guerre des rues avait atteint une apogée de fureur. Les gangs rivaux s'étaient affrontés pour élargir les vides que le Sucrerat avait laissés dans les rangs des uns et des autres. Des bombes incendiaires avaient explosé au domicile des chefs. Dans les trains de banlieue, le sang coulait. Après chaque vendetta du Sucrerat, il devint inévitable

qu'on s'affronte au corps à corps sur les marchés et dans les échoppes.

Sumner prospéra sur ce pouvoir. Il se mit à tuer plus fréquemment, pour une insulte ou pour un regard auquel il n'aurait pas prêté attention autrefois. Il était devenu quelqu'un d'important. Il avait découvert un moyen d'ébranler le monde. Bien sûr, il y avait le danger très réel que l'un de ses pièges se referme sur lui, mais le risque d'être mis en pièces par une bande n'était rien à côté de l'horreur de lui-même qu'il éprouvait quand il était seul et qu'il s'ennuyait. Seuls la peur et un peu de chance lui avaient permis de rester en vie si longtemps.

Mais maintenant, la police voulait le Sucrerat et cela, c'était autre chose. Elle savait qu'il était derrière les explosions de violence qui secouaient la ville. Elle le voulait à n'importe quel prix mais elle ne trouvait personne pour la renseigner, ni informateur ni témoin. Elle n'avait pas l'ombre d'un début de piste. Nul ne connaissait le Sucrerat.

Voilà pourquoi Sumner avait besoin de la Tournée : pour revivre ce qu'il avait fait autrefois, pour savoir ce qu'il était devenu.

Il s'engagea sur une route boueuse striée d'ornières qui se transforma bientôt en une chaussée plane conduisant hors de la zone industrielle. Quelques instants plus tard, Sumner parvenait aux abords de McClure, sa ville. Il gara la voiture dans un champ boueux, au milieu d'une armada de camions, et entra au Couteau Courbe. Sans prêter attention aux regards fixes des chauffeurs de poids lourds au mufle renfrogné, il s'introduisit dans une cabine téléphonique et composa le numéro de la police.

— Sss ! Sss !

Quand on décrocha, il siffla deux fois. À l'autre bout du fil, l'inspecteur de service gémit en reconnaissant le salut rituel du Sucrerat. Sumner sourit et dans un murmure expliqua à la police où elle pourrait trouver les corps des Nihilos. Puis il raccrocha et, en rajustant sa chemise déchirée, il s'approcha du comptoir pour commander six sandwiches à emporter. Il les aimait généreux, fourrés de salmigondis étranges : clovisses au miso et aux algues, tranches de veau garnies de sauce aux champignons, vesses-de-loup et poulets-des-bois. Au Couteau Courbe, toutefois, il se décida pour

des œufs au gombo sur toast et des petits pains d'orge fourrés de langue pressée piquante.

Il reprit la voiture pour regagner l'ancienne zone industrielle ruinée par le feu. Il ne toucha pas à sa nourriture mais se laissa chatouiller les narines par les odeurs brûlantes, alléchantes promesses de brûlures d'estomac.

La Tournée commençait sur les lieux du premier meurtre de sa vie. C'était un entrepôt dont l'incendie n'avait laissé que le squelette, un simple cratère dans le sol, encadré de trois parois d'aluminium branlantes et noircies par les flammes. Il gara sa voiture de façon à apercevoir dans les ruines les cendres blanches et sèches et, sur l'une des tôles maculées de boue et de fumée, le graffiti en lettres énormes : SUCRERAT.

Il rompit l'un des sandwiches aux œufs, le renifla avec satisfaction et le dévora en se souvenant. Il avait tué sept membres de la Touche Noire, en ce lieu. Le plus difficile avait été de se procurer de l'essence. Elle était très chère et il lui avait fallu se priver de manger pour pouvoir la payer. Quant au détergent liquide, il n'avait eu qu'à attendre le premier arrivage sur le marché, revêtu de son vieux bleu de livreur, pour en détourner un baril. En mélangeant l'essence et le détergent épais, il avait obtenu un liquide incendiaire extrêmement collant, dont il avait dissimulé trois bidons derrière la charpente de l'entrepôt. Quand les casseurs de tête de la Touche Noire l'avaient pourchassé, rasoir au poing, jusque dans le bâtiment, il les avait arrosés du mélange incendiaire avant de les effleurer avec une torche. La flamme avait été superbe, le hurlement bref. C'était son plus beau meurtre. Un piège parfait. Tout ce qu'il avait accompli depuis six ans en dérivait.

Sumner poursuivit la visite des théâtres de ses meurtres et, tout en savourant ses sandwiches, il se remémorait les stratégies employées. Sur la poutre d'un chevalet, les lettres SUCRERAT étaient disposées à la verticale, à côté d'un tumulus de ballast noir, auquel aboutissait un élévateur. Au point exact où la machine déversait son chargement de caillasse, Sumner avait attiré toute une bande de Grossangs. Quand l'élévateur s'était mis en marche, ils avaient mis Sumner en joue avec leurs lance-clous bricolés. Ils n'avaient pas eu le temps de lui envoyer un seul projectile.

Sur une autre éminence, environnée du murmure mouillé d'un marais, il s'assit sur le capot de sa voiture en grignotant un pain d'orge. Il fixait dans les ténèbres la silhouette d'arbres morts près desquels des casseurs de tête de la Balafre avaient voulu le rattraper en passant sur un pont au-dessus des marécages. Le pont avait évidemment été préparé pour s'effondrer sous leurs pieds. Mais la vraie surprise, pour les casseurs de tête, avait été postérieure à leur chute dans la vase : Sumner avait mis le feu au mélange incendiaire répandu à la surface.

Garé près de l'usine d'alcaloïde, il termina son dernier sandwich. La police était déjà passée, présuma-t-il, puisque le Berceau de Mort avait été emporté.

Il ne se souvenait que vaguement des raisons qui l'avaient poussé à tuer les gens de la Balafre, de la Touche Noire ou les Grossangs. Elles étaient difficiles à retrouver. Il n'y songeait guère, n'étant pas homme à se perdre en songeries, en dépit des difficultés qui s'accumulaient sur sa route. Sans travail depuis une année, il était déjà, à dix-sept ans, père d'un enfant de cinq ans qui le terrifiait. Pourtant, il méditait rarement sur sa vie. Il était mû par une intuition musculaire, une pulsion de sa chair qui poussait son corps à manger, à tuer, à trouver des femmes. Là gisait sa peur.

Trouver des femmes était pour Sumner beaucoup moins simple que tuer. Il était énorme et laid. Il mesurait 1,90 m et la graisse formait des poches sous ses yeux, s'accumulait dans les plis de son cou et dans les gros seins qui se balançaient sous sa chemise. Les suintements de graisse sous-cutanée rendaient son visage luisant. Des éruptions lui rongeaient la face, ne disparaissant jamais que pour réapparaître ailleurs. Il avait bien tenté de se laisser pousser la barbe mais le résultat, miteux, lui donnait l'air malade. Dégoûté de se voir, il avait arraché le rétroviseur de sa voiture pour se tenir totalement à l'écart de lui-même.

Sur le chemin du retour à McClure, il acheta quelques pâtisseries. En roulant à travers les quartiers résidentiels, il jetait un coup d'œil sur les maisons de toutes les femmes qu'il désirait.

McClure était une vieille ville – elle avait peut-être quatre cents ans – et comme toutes les agglomérations qui avaient poussé si loin à l'intérieur des terres, elle était bâtie en pierres. Ou plutôt, tel était le cas de ses plus anciens immeubles. Ce matériau était le seul

capable de résister aux caprices imprévisibles du temps. Presque sans aucun signe précurseur, éclataient de terribles cyclones, les tempêtes ragas, dont les vents balayaient le pays à quatre cents kilomètres à l'heure. Parfois, des cités entières disparaissaient et la côte était remodelée. Pourtant, dans les quartiers les plus huppés, des maisons de bois avaient été édifiées sur les collines. Au sens le plus strict, elles étaient des signes extérieurs de richesse, promis à l'abandon dès l'annonce d'une tempête raga.

Tout membre de la haute société de McClure se devait aussi de posséder quelques pièces dans la Cabine, une massive citadelle dressée au centre de la ville. Même si une tempête raga l'enterrait, ce bâtiment possédait suffisamment d'oxygène, de nourriture et d'eau pour que les milliers de personnes enterrées avec lui aient le temps de creuser jusqu'à l'air libre.

Sumner s'enfourna un tortillon au miel et péta en passant devant un panneau lumineux portant le symbole du Massebôth. L'objet marquait les limites intérieures de la cité et proclamait que la zone se prouvait sous la protection du Massebôth.

L'emblème représentait deux piliers censés être l'un d'ivoire et l'autre d'obsidienne noire. D'après les souvenirs que Sumner gardait de deux ans d'éducation civique obligatoire, le pilier d'ivoire symbolisait la préservation et le progrès culturel. Les secrets du raffinement du pétrole, de la vulcanisation du caoutchouc, des antibiotiques, des circuits transistorisés et beaucoup d'autres techniques considérées comme acquises pendant si longtemps avaient été oubliés après l'apocalypse qui avait mis fin à la civilisation kro. De l'holocauste et des siècles sombres qui l'avaient suivi étaient sorties des générations dépourvues de tout souvenir culturel. Seule une poignée d'individus avait conservé des fragments de l'ancienne civilisation et de ses techniques. Au bout de plusieurs siècles, le Protectorat du Massebôth était né. Le Pilier Blanc était le symbole de son héritage.

Le pilier d'obsidienne représentait le muscle du Protectorat. Quoique confiné sur la côte orientale et dans quelques cités de l'intérieur comme McClure, le Massebôth disposait d'une puissance militaire suffisante pour dominer un empire beaucoup plus vaste. Ce qui bornait son ambition, ce n'était pas tant la menace des tribus du nord et de l'ouest que les dérèglements de la race humaine.

Depuis quelque temps, les distors – ces êtres atteints de malformations génétiques – constituaient plutôt la norme que l'exception et le Massebôth, qui était ennemi de tout changement, avait fort à faire pour garder sa population saine.

En outre, la plus grande partie de la planète était encore terre inconnue pour les cartographes. Le Protectorat ne disposait pas des ressources suffisantes pour embrasser l'immensité étrangère de son propre continent, sans parler du reste du monde. Beaucoup de choses restaient inexpliquées… les devas, par exemple. Des rapports militaires, deux bandes cinématographiques célèbres et des rumeurs décrivaient l'effroyable puissance des devas. Nul ne savait ce qu'ils étaient ni même s'ils possédaient une intelligence. Ils avaient apparemment sauvé des engins d'exploration en mauvaise posture mais avaient aussi abattu des ballons de reconnaissance qui s'étaient trop aventurés au nord. D'après les témoins, ils apparaissaient sous la forme de gigantesques entonnoirs de lumière. Mais toujours dans les zones blanches de la carte, au nord.

Ses professeurs avaient enseigné à Sumner qu'il y avait eu une époque sans devas, sans distors et sans tempêtes ragas. Il n'y pensait guère mais aimait bien se sentir informé. C'est pourquoi il détestait traverser le centre de McClure. Car la Cabine abritait l'université et les centres administratifs, et sur ses murailles massives et ternies par le temps s'étalaient des gribouillis, des graffiti, des vomissures cérébrales. Rien à voir avec les noms des rues ou les superbes slogans des bandes qui décoraient les murs de son quartier. Les murailles de la Cabine étaient défigurées par des stupidités :

VOUS ÊTES L'ÉTRANGLEMENT À PERPÉTUITÉ NE CROYEZ
EN RIEN TOUJOURS JAMAIS
AMNISTIE POUR LES MORTS

C'était horripilant. Mais il n'existait pas d'autre route. Sumner était bien obligé de passer devant la Cabine. Ce soir-là, tandis que les murailles se rapprochaient et que les projecteurs du bâtiment fouillaient le ciel, Sumner repéra un nouveau graffiti, plus grand que les autres :

RENONCE À TON ÉGOÏSME ENDOCRINIEN
AVANT LE GRAND FRISSON SUR LE MONT VÉNÉRIEN

Sumner se demandait souvent qui étaient ces gens qui pouvaient se promener autour de la Cabine et écrire ces machins sans se faire prendre. Une nuit, il avait laissé sa voiture chez lui et avait gagné le centre à pied. Pendant des heures, dissimulé dans l'obscurité humide et froide d'une allée, il avait surveillé une longue portion des murailles de la Cabine. Finalement, un garçon d'une quinzaine d'années longea le mur. De hautes lettres brillantes apparurent, bombées derrière lui, au fur et à mesure qu'il avançait. Sumner le laissa terminer puis bondit et l'agrippa au collet. D'abord, il avait cru avoir affaire à un voor, mais quand il l'eut traîné à la lumière, il put constater sans risque d'erreur que ce n'était qu'un gosse effrayé.

— Nom d'un rauk, qu'est-ce qu'on est censé comprendre ? demanda Sumner en soulevant le voyou et en le tournant vers l'inscription encore dégoulinante :

PRÉMICES

Le garçon le regardait avec inquiétude. Il pensait que Sumner était peut-être un flic des Massebôth. Quand il vit qu'il ne s'agissait que d'un gros affreux, il se dégagea et rajusta sa chemise. Le cheveu ras, les oreilles non percées, vêtu sans recherche, l'air blasé, il avait tout de l'étudiant.

— Alors, accouche, ordonna Sumner.

Il méprisait les étudiants, ces laquais minables du Pilier Blanc qui s'imaginaient voir la réalité de l'intérieur.

— D'où viens-tu ? demanda le garçon en regardant Sumner droit dans les yeux.

— Je suis de McClure, merdeux. J'habite tout près de la Pointe.

— Mais non, dit l'étudiant, je veux dire, avant.

— Avant quoi ? J'ai toujours habité là.

L'étudiant secoua la tête, la mine navrée :

— Réfléchis un peu à ça, titi : où étais-tu avant McClure ?

Il lui tourna le dos et, en s'éloignant, lui jeta un dernier regard en arrière, mi-amusé, mi-ennuyé :

— Penses-y, ne t'arrête pas d'y penser.

La seule pensée de Sumner en cet instant était d'agripper le garçon aux chevilles pour lui fracasser la tête contre son graffiti. Mais il se contint. Il se trouvait en territoire Massebôth et ne tenait nullement à se faire embarquer par la police, surtout pour un minable étudiant.

Sumner n'éprouvait aucun respect pour les gens du Pilier Blanc. Scientifiques rigoureux, ils adoraient pourtant Mutra, une divinité qui faisait renaître les humains jusqu'à ce qu'ils aient atteint la perfection génétique.

Absurdes titis, maugréa Sumner tandis que sa voiture traversait les ombres nocturnes de la Cabine. Dans toute la ville – et dans le monde entier, à sa connaissance – on ne trouvait pratiquement plus que des distors. Classés suivant un code de couleurs, ils étaient autorisés à vivre et à se reproduire pour autant que leurs distorsions restaient invisibles. Au bas de l'échelle, les cartes marron étaient attribuées aux gens atteints de malformations génétiques trop graves pour qu'ils aient des enfants. À eux, la mort lente du travail dans les usines de schiste. Les cartes vertes et jaunes pouvaient fonder des familles mais les Piliers les surveillaient de près, car les nerfs et les os de leur progéniture étaient souvent corrompus. Les porteurs de carte bleue avaient de la chance. Ils pouvaient s'accoupler librement et on les épousait volontiers car la majorité de leurs rejetons étaient sains.

Seuls les possesseurs de carte blanche ne souffraient d'aucune distorsion. C'était pour ces privilégiés qu'avaient été créés les bordels-cliniques qui, à toute heure du jour et de la nuit, pouvaient recevoir leur matériel génétique d'excellente qualité. Sumner possédait une carte blanche.

Après avoir longé la Cabine, Sumner passa devant les maisons des femmes qu'il désirait. Celles-là, il devait les contempler de loin, quand, à la pause déjeuner ou le soir, elles entraient et sortaient de leur usine, sous bonne escorte. Sumner n'avait jamais rêvé de faire l'amour avec elles. Cette idée, en raison de son physique répugnant, était inconcevable. Mais leur présence, la seule existence de ces créatures étaient importantes pour lui. Leur beauté et l'épanouissement de leur être faisait contrepoids à la violence, à la faim et à l'effroi qui sévissaient de par le monde. Après un meurtre comme celui de ce soir, ou quand la tension musculaire que nécessitait le seul fait de vivre était trop forte, il errait au volant de sa voiture, en quête de femmes à regarder. Pour lui, le mystère de la vie et de la mort était visible dans la démarche balancée d'une belle femme et l'élan qu'il éprouvait, à force d'être désespéré, en devenait mystique. Quand il observait les femmes minces et paisibles qui

regagnaient leur demeure dans la pesanteur douce du soir, la tension nouée en haut de ses épaules se relâchait un instant.

En paix avec lui-même, Sumner se sentait suffisamment bien dans sa peau pour faire une halte au Parloir de Mutra, dans un quartier périphérique. C'était un bâtiment au dernier étage en brique, comme il y en avait tant, situé entre un abattoir et un café. À cette heure avancée de la soirée, la rue était noire et vide. Sumner gara sa voiture devant la porte principale.

— C'est encore le gros type, dit la femme rousse en observant, à travers le miroir sans tain, l'entrée de Sumner dans le vestibule.

Une matrone était en train de lui tendre une serviette et un livre de prières mutriques. Il abandonna le livre sur la table de plastique qui se trouvait là et franchit la porte aux doubles piliers pour gagner les douches.

— Kagan, c'est ça ? demanda une autre femme.

Elle était plus vieille et ses yeux dévastés étaient soulignés d'épais traits de khôl.

« Il est venu souvent, ces derniers temps.

— Drôle de titi, cracha la rousse. Les cartes blanches ne devraient pas y avoir droit gratuitement. Pas quand ils sont aussi laids.

— Plains-toi à Mutra, rétorqua la plus âgée.

Elles étaient les seules en service ce soir-là et l'absence des autres femmes donnait un air de désolation au décor douteux du vestiaire où elles étaient assises. Les cabines de déshabillage étaient vacantes, peuplées d'ombres et de lingerie. L'aînée prit une fiole bleue, posa un pied sur une table basse et entreprit de se peindre les ongles.

— Tu as mis ton sac ? s'enquit-elle.

Quand elles avaient affaire à des cartes blanches, les femmes portaient des diaphragmes conçus pour recueillir et conserver le précieux sperme. Le fluide séminal était ensuite transféré dans des ampoules spéciales et envoyé dans des camps de procréation où les candidates à la maternité étaient inséminées. Ce travail de reproduction était considéré comme une œuvre sainte, et toutes les femmes concernées étaient bien payées. Et pourtant, la rousse répugnait à s'occuper de Sumner.

— Si seulement il n'était pas si gras. Les trois dernières fois, c'est moi qui en ai écopé. Je n'ai vraiment pas de chance. Tu ne pourrais pas…

— Non.

L'aînée s'était renfrognée et secouait la tête :

« Non. Il est pour toi, ce gros tas.

Après s'être récuré, Sumner entra dans le réduit où une femme rousse portant les traditionnelles lingeries l'attendait, assise sur le bord de la couche. À plusieurs reprises déjà, il avait eu recours à ses services et ses gestes lui étaient devenus familiers. Il savait que, comme toutes les autres, elle était dégoûtée par son obésité. Il ne perdit donc pas son temps en préliminaires. La pénombre atténuait l'expression de répugnance de la femme mais Sumner sentit se crisper la chair qu'il touchait.

En la pénétrant, il fixa les seins et les cheveux de feu mais évita les yeux. Il la besogna mécaniquement, comme s'il se masturbait. Quelques instants plus tard, éperonné par la froide jouissance d'avoir tué, brûlé par le souvenir d'avoir failli être tué, il fut emporté par un orgasme.

La rousse s'écarta vivement. La porte s'ouvrit sur la lumière du dehors et se referma derrière la femme, rendant la pièce à l'obscurité. Alors seulement Sumner s'aperçut qu'ils ne s'étaient pas dit un mot.

Il se rhabilla d'une main mal assurée, et d'un pas pesant, regagna sa voiture, vidé de besoin sexuel, usé d'émotions. Il détestait voir sa laideur dans le comportement des prostituées à son égard. C'était toujours ainsi : plus dur encore que de se contempler dans un miroir. Mais il avait besoin de se soulager, surtout après un meurtre. En redémarrant, il songeait aux derniers assassinats qu'il avait commis et se disait qu'il avait été bien près d'y laisser sa peau.

Quand il arriva chez lui, la joie triomphale d'avoir piégé les Nihilos s'était complètement évaporée. La Tournée lui avait laissé d'opiniâtres brûlures d'estomac et l'inscription incompréhensible sur la muraille de la Cabine avait insidieusement réveillé sa peur. Il s'était promené dans les rues de ses amours, il avait baisé mais rien n'avait pu lui apporter la sérénité. Il avait envie d'être seul mais il savait que son encombrante mère au visage pointu et à la voix perçante était restée réveillée à l'attendre.

À contrecœur, il mit la chaîne et verrouilla la porte basse du garage. Pour se donner le temps de se cuirasser contre l'inévitable, il s'attarda à contempler la rue.

En terre battue recouverte de planches de bois, l'avenue, étroite, était bordée de hauts bâtiments de grossières pierres noires. À cette heure avancée, nul n'était assis sous les vérandas. Tout au bout de la rue, au pied des piliers rouillés du métro aérien, une bande de chiens errait d'une allée à l'autre, comme une nuée de spectres.

Sumner leva le loquet de la lourde porte et marqua un arrêt dans le vestibule, pour s'habituer à l'odeur lourde de l'encens au clou de girofle et à la lumière ténue des lanternes rondes qui dansaient au plafond. Derrière l'escalier raide, recouvert d'un tapis rouge élimé, une petite pièce donnait accès au sous-sol, où sa mère conduisait ses séances de spiritisme. Une voix stridente monta :

— C'est toi, mon gros lapin ?

Sumner grogna et commença à monter. À la troisième marche, entre les piliers grêles de la rampe, apparut un visage de femme au teint de brouillard argenté, aux lèvres de caoutchouc rose vif, aux yeux lumineux et noirs. Un halo de cheveux frisés au fer encadrait ses traits.

— Où vas-tu, mon gros lapin ?

— Nulle part, manman.

Elle contourna la rampe et vint se placer au pied de l'escalier. Elle était petite et mince comme un fétu de paille. Une chemise bleue froissée couvrait à peine ses mamelles plates et ridées. Le fard rouge sur ses cils était si épais qu'elle s'en barbouilla quand elle écarquilla les yeux en découvrant la boue souillant les bottines de Sumner, son pantalon maculé et son estomac d'une pâleur champignonnesque qui s'exhibait, débordant par-dessus la ceinture.

— Au nom de Mutra, qu'as-tu fait ? s'écria-t-elle d'une voix suraiguë en étreignant les deux plumes noires qui pendaient derrière les plis de son cou.

« Débarrasse-toi tout de suite de tes chaussures. Laisse-les dehors. Le wangol que tu ramènes ici est déjà assez néfaste, inutile de répandre dans toute la maison la chair de la planète.

La mère de Sumner gagnait sa vie comme guide spirituel. Elle conversait avec les morts qui se tiennent dans l'ombre des humains et passait pour presque aussi réceptive qu'une voor. Sumner savait qu'il n'en était rien. Néanmoins, elle jouissait de la considération craintive du voisinage et elle maintenait sa réputation en se montrant très sourcilleuse quant aux influences – ou wangols – qui

pénétraient chez elle. La boue, véritable bouillon de wangol, était strictement prohibée.

Pendant que Sumner, assis sous la véranda, ôtait ses chaussures, elle versa sur la boue qu'il avait répandue une poudre blanche contenue dans une corne qu'elle gardait attachée contre sa cuisse par une lanière. À l'en croire, il s'agissait de moelle d'élan séchée, qui neutralisait les wangols étrangers, mais Sumner avait découvert voilà longtemps que ce n'était qu'un mélange de détergent et de miettes de pain.

Sa mère n'était pas pour autant une vulgaire bonimenteuse. Elle croyait vraiment utiliser de la moelle d'élan séchée. Mais Sumner connaissait la vieille commère auprès de laquelle sa mère s'approvisionnait. De nombreuses années auparavant, elle avait exercé la profession de putain mais, quand elle avait perdu une jambe dans la cabane à outils où elle vendait ses charmes et où une scie électrique était restée malencontreusement branchée, elle avait dû se résigner à se reconvertir dans le culte des wangols. Sumner n'était qu'un gamin le jour où il s'était caché dans le cellier de la maison de la vieille. Là, appuyé sur un crocodile empaillé, environné de longues tresses d'ail, de bouteilles et de flacons de diverses poudres porte-bonheur, l'œil collé à un trou de planche, il avait regardé la vieille concocter ses mixtures secrètes : de la rouille devenait de la Poudre d'Escampette, un mélange de graisse et de sciure était baptisé Huile de Wangol, et en mêlant des miettes de pain à du détergent du commerce, elle obtenait de la moelle d'élan séchée. Même à cette époque éloignée, Sumner était une nature solitaire. Il n'avait jamais rapporté à sa mère sa découverte.

Cette révélation n'aurait probablement rien changé. Zelda était une dévote. Une rose bleue était tatouée sous sa fesse gauche – Sumner l'avait épiée dans les premiers moments de l'explosion pubertaire – et elle se réunissait deux fois par semaine avec d'autres guides spirituels de la ville. De toute façon, sans les zords que lui rapportait la lecture des ombres, elle et son fils seraient probablement morts de faim.

Une seule chose mettait vraiment Sumner hors de lui : la prétention de Zelda à parler directement et autoritairement à son père mort. Tous ces embarras à propos du terrible wangol qu'il semait dans la maison étaient tolérables. Quatre fois par an, elle

mettait le feu à ses cheveux et courait d'une pièce à l'autre pour en chasser les puissances malfaisantes. C'était malodorant mais amusant. Et les vieillards malsains, verruqueux et pustuleux auxquels elle prêtait son corps pour leur permettre de communiquer avec leurs épouses défuntes étaient seulement dégoûtants. Mais quand elle s'arrêtait au milieu d'une phrase pour consulter le père mort, Sumner se mordait la langue pour refouler l'envie de l'étrangler.

Débarrassé de ses bottines, il se hissa dans l'escalier en évitant soigneusement de regarder les tapis à bon marché accrochés très haut, à l'angle du plafond. Les murs lépreux et croûteux disparaissaient ainsi sous de fades paysages de marécages noyés de brume et de mers étales luisant sous la pleine lune. Zelda emboîta le pas à son fils, sautillant tout contre lui :

— Comment as-tu fait pour te mettre dans cet état, mon gros lapin ? Tu rentres à la maison sale comme un cadavre et ta bouche amère ne prononce par un mot d'explication pour ta maman. Tu es encore allé au bordel, hein ? Regarde tes cheveux, ils sont encore humides. Tu n'as donc aucun respect de toi-même ? Tu veux avoir des enfants que tu ne verras jamais, de femmes que tu ne verras jamais ? Pourquoi abandonner ta semence à Mutra, alors que tu pourrais te marier, comme ton père. Il avait une carte bleue et il ne gaspillait pas stupidement sa semence. Où serais-tu aujourd'hui s'il avait agi comme toi ? Dans un camp de Mutra. Tu n'aurais pas de parents, tu porterais un nom attribué par le gouvernement, tu ne saurais jamais qui tu es. C'est ce que tu veux qui arrive à tes enfants ? Tu as une carte blanche, Sumner. Tu es un être rare… un bienfait de l'esprit. Si tu te lavais et perdais du poids, tu pourrais trouver un beau parti. Tu pourrais donner un sens à ta vie, aider ta mère. Faire quelque chose d'autre que ça…

Elle donna une tape sur l'imposante bedaine.

— Raconte-moi ce qui t'est arrivé. Un accident ? Non, ne me dis pas que tu as eu un accident ! Pas avec la voiture de ton père !

— C'est ma voiture, manman. Ça fait des années qu'elle est à moi.

Parvenu à la dernière marche, Sumner dut pousser sur le côté Johnny Yesterday qui, comme tous les soirs, retrouvant les habitudes de sa petite enfance, s'était endormi en haut des escaliers. Johnny Yesterday était leur pensionnaire depuis huit ans – depuis

la mort du père de Sumner. À moitié sourd, sénile, il n'y voyait plus que d'un œil. Mais le pire était l'apparition récente de caractères distors. Dans son cas, il s'agissait d'une distorsion de l'esprit profond : il pouvait déplacer les objets à distance, sans les toucher.

À McClure, comme dans toutes les cités Massebôth, les distors de toute espèce étaient éliminés radicalement et sans douleur. Johnny Yesterday avait révélé ses pouvoirs de l'esprit profond après son renvoi de l'usine, à deux semaines des cinquante ans de travail qui lui auraient donné droit à une pension. Pendant plus de quarante années, sans relâche, il avait percé des trous dans des panneaux de carton qui se balançaient sous son nez avant d'être emportés par la chaîne dont ils sortiraient transformés en supports de circuits. Sumner était convaincu que le licenciement du vieil homme avait précipité la distorsion mais Zelda s'en moquait éperdument. Elle cessa de lui réclamer une pension (de toute façon, il n'avait plus un zord vaillant) et mit discrètement le talent rare du vieil homme au service de sa propre activité de guide spirituel.

Assis dans la cuisine, derrière un épais rideau, l'esprit amusé et stimulé par les perles de verre et les colliers de vertèbres de serpent que Zelda conservait dans des cageots pour d'éventuels clients, le vieillard attendait le signal pour entrer en action. Quand elle jugeait le moment venu de faire tressauter à grand bruit la lourde table de chêne ou quand elle voulait voir les fleurs bondir hors du vase de bronze à col de serpent pour se mettre à danser, Zelda prononçait à voix très haute le nom de la mère de Johnny Yesterday : « Christabel Mira ! » Elle avait appris qu'en entendant ces mots, jusqu'à la fin de ses vieux jours, Johnny Yesterday laisserait vagabonder son pouvoir de profond.

Il était si rare, ce pouvoir, que, même lorsque le rideau épais fut emporté par l'intense nostalgie télékinésique de Johnny, nul ne soupçonna que ce vieillard bigleux, au regard vitreux, aux oreilles affligées de tics, tirait les ficelles du spectacle. Mais Zelda devait se montrer prudente en utilisant les dons de Johnny Yesterday. Les Massebôth prêtaient toujours la plus grande attention aux rumeurs concernant les pouvoirs de l'esprit profond. Si jamais la chose s'ébruitait, on viendrait la chercher pour l'emmener vers une fin rapide et sans douleur.

Zelda restait prudente mais n'éprouvait aucune inquiétude. Après avoir, pendant des années, répondu à l'attente de ceux qui lui demandaient des miracles, de ceux dont le vide intérieur ne pouvait être comblé que par l'impossible, elle avait fini par se convaincre elle-même que les Puissances parlaient à travers Johnny Yesterday. Aussi fut-elle choquée en voyant Sumner repousser le vieillard affalé en haut de l'escalier.

— Sois gentil, mon gros lapin. Il a été un vrai père pour toi.

C'était un mensonge. Johnny Yesterday et Sumner n'avaient jamais échangé une parole. Par un accord tacite, ils s'ignoraient complètement. Le vieil homme ne changea même pas le rythme de son ronflement quand Sumner l'appuya contre le mur et l'enjamba pour entrer au salon.

La salle était spacieuse. Presque toutes les pièces de son étrange et inquiétant mobilier avaient été offertes à Zelda par ses clients, pour la remercier de ses services ou parce que personne d'autre n'en aurait voulu. Le mur du fond était occupé par un trône monstrueux avec tous ses accessoires, dragons sculptés dans les panneaux latéraux et dais à glands en tissu indigo royal. L'objet était flanqué d'urnes bleu outremer dans lesquelles un homme pouvait se tenir debout, ce dont Johnny Yesterday ne se privait pas. Il y avait aussi un massif buste de bronze d'un individu à la mine furieuse, un lustre dont les bougies adoptaient tous les angles obtus possibles, un ancien coffre de matelot en métal, définitivement fermé : en dépit du cliquetis étouffé qu'il émettait chaque fois qu'on le bougeait, on n'avait jamais pu l'ouvrir ; il y avait encore des ribambelles de fausses plumes d'autruche qui pendouillaient piteusement au-dessus d'un sofa pelucheux vert métallique devenu chauve bien des années avant d'être déposé dans ces lieux pour y mourir. Le plancher était recouvert d'un tapis ovale géant sur lequel était brodé un chameau à l'échelle réelle. Il y avait enfin, çà et là, des tabourets dont les pieds étaient sculptés en forme de pattes de singe et plus loin un canapé-lit imitant une gueule, avec des dents de bambou frêle et des lèvres de cuir, à côté d'une table trapue aux pieds couverts de brocart, sur le plateau de laquelle, en filigrane, apparaissait un ange dont le sourire bienheureux, avec le temps, s'était effacé derrière un regard concupiscent.

Sumner se fraya un chemin à travers la forêt de meubles jusqu'à une porte étroite derrière le buste du personnage courroucé. Mais avant qu'il ait pu l'ouvrir, Zelda lui avait saisi le bras :

— Tu ne me racontes pas ce qui t'est arrivé, mon gros lapin ? Ça n'a vraiment pas l'air d'aller.

— Il ne m'est rien arrivé, manman.

— Rien arrivé ? gémit-elle, en arrachant les deux derniers boutons de la chemise de son fils.

« Tu me prends pour une imbécile ? Regarde-toi ! »

Elle donna une tape sur les plis de la bedaine qui dégoulinaient par-dessus la ceinture, et une autre sur le sein.

— Tu vis comme un cochon, dit-elle, dégoûtée.

Puis elle plissa les yeux :

— Tu ne t'attaques plus aux petits garçons pour leur voler de quoi t'acheter à manger, j'espère ?

— Oh ! manman !

Sumner écarta doucement sa mère et fit un mouvement pour ouvrir la porte mais Zelda posa la main sur la poignée.

— Attends un peu ! Tu files toujours comme une anguille. Tu ne tiens jamais en place. Reste tranquille une minute, plonge en toi-même pour apprendre à te connaître.

Sumner soupira en se grattant la bedaine.

— Qu'est-ce que tu veux, manman ?

La voix de Zelda monta dans les aigus :

— Je cherche à obtenir que tu restes tranquille une minute et que tu regardes un peu ce que tu es. Est-ce que tu sais faire quelque chose de tes dix doigts ? Est-ce que tu t'es jamais consacré à quelque chose d'autre que ça ?

De nouveau, elle lui donna une tape sur le ventre.

— Tu n'es bon qu'à ça : prendre de la nourriture pour la transformer en…

— Manman !

— Quand, pour la dernière fois, as-tu rapporté à la maison autre chose que du wangol néfaste ? Hein ? Quand ? Ce n'est jamais arrivé.

— Manman, j'ai envie d'être seul.

— Est-il déjà arrivé que tu ne sois pas seul ? Tout ce que je vois de toi, c'est la boue que tu colles partout. Où vas-tu ? Que fais-tu ?

Je suis ta mère et je n'en sais rien. Je te nourris et je n'en sais rien. Sumner lui tourna le dos pour s'en aller mais Zelda l'agrippa aux épaules et, pesant de tout son maigre poids, elle le contraignit à se retourner. Le regard de sa mère se fraya un chemin en lui et il se demanda s'il allait devoir lui flanquer une raclée. Au lieu de quoi, il entreprit de se curer le nez.

Zelda brandit un doigt accusateur :

— Tu es donc un crétin pour passer tes journées aussi stupidement, à traîner en ville. Pourquoi ? Qu'est-ce que tu y fais ? Réponds-moi ! À quoi passes-tu tes journées ?

— Ça me regarde, manman.

— Ça te regarde ? répéta-t-elle, le visage contracté de fureur. Ôte tes doigts de ton nez et écoute-moi. Tu ne possèdes rien ici. Tu n'as jamais gagné une miette de pain pour quelqu'un d'autre que toi. Ne viens pas me dire que ça ne me regarde pas. Tout ce que tu es me regarde. Je t'ai donné tout ce que tu as. Cette maison est à moi. Cette voiture est à moi. Ces vêtements sont à moi. Et ce gros plein de soupe est à moi !

Saisissant deux pleines poignées des plis de l'estomac de Sumner, elle tira jusqu'à ce qu'il la repousse.

— C'est à moi, je te dis, lui lança-t-elle, rouge de fureur. C'est moi qui ai créé cette bedaine et c'est moi qui l'ai nourrie. As-tu jamais fait quelque chose de tes dix doigts ? Il n'y a…

Elle se tut brusquement et sa colère se mua en une immense tristesse. Le changement fut si rapide que Sumner, qui savait pourtant ce qui allait se passer, attendit la suite.

— Klaus ! Est-ce là notre fils ? Est-ce bien le garçon que nous avons créé ?

Elle inclina la tête en arrière comme si elle écoutait quelqu'un qui se tenait derrière elle.

Sumner se mordit la langue et bondit dans sa chambre en claquant la porte derrière lui. Enfin seul, il s'effondra sur le matelas déglingué couvert d'un fouillis de vêtements entremêlés à la literie et se cacha le visage dans les bras. Il perçut un léger grincement du côté de la porte. D'un geste fulgurant, il se saisit d'une chaussure sous le lit et la balança en direction du visage pâle et flétri apparu dans l'entrebâillement, le manquant de peu. La porte se referma brutalement et Sumner replongea dans ses bras.

Seul. Mais trop surexcité pour dormir. Après s'être tourné inlassablement d'un côté puis d'un autre, il se remit sur ses pieds et entreprit de jeter à travers la pièce les vêtements qui encombraient son lit. La chambre, petite et sombre, était, comme tout ce qui entourait Sumner, dans un état de désordre et de saleté repoussant. Une chaise cassée était appuyée dans un coin, dans un autre coin un matelas laissait voir ses plumes et, le long du seul mur dans lequel s'ouvrait une fenêtre, une table de travail était posée sur des cageots à légumes. La fenêtre elle-même était craquelée, couverte de crasse et éclaboussée de peinture. Sur le bureau, tout un bric-à-brac s'étalait : outils détériorés, piles de papiers jaunis et craquants, ressorts, pinces, pierres, amas de tissu, débris, une chemise déchirée, trois brosses à dents, plusieurs stylos cassés, un verre sale et une savsule aux chromes luisants, munie d'un écran de quarante centimètres et d'une commande presse-bouton.

Avec la nourriture, la savsule était la deuxième raison qui retenait Sumner chez lui. L'appareil était, indirectement, un cadeau de Klaus, son père mort. Klaus avait bien réussi dans la carrière de contremaître d'usine. Il avait, semblait-il, fort bien compris la vie, mais il était mort avant que Sumner ait pu l'interroger. Il n'avait que dix ans à l'époque mais son père avait déjà eu le temps de mettre de l'argent de côté pour son éducation. Klaus avait rêvé de faire de son fils un pilote d'engin mais Sumner était trop renfermé et trop soupe-au-lait pour faire des études. Après que Sumner eut suivi pendant deux ans les cours d'éducation civique obligatoire et, pendant deux autres années, entamé neuf cycles d'études différentes, Zelda, submergée par les plaintes sur le comportement de son fils, avait décidé de le retirer de l'école. Elle loua une savsule, un appareil d'auto-éducation relié au centre universitaire de McClure. Grâce à quoi Sumner avait pu apprendre à fabriquer du liquide incendiaire et de la poudre de cartouche. Hormis ces matières, apprendre ne l'intéressait pas.

En dehors des cours d'éducation sexuelle sur lesquels il jetait parfois un coup d'œil, il était fasciné par le programme structural que proposait la savsule et grâce auquel les étudiants avaient la possibilité d'analyser différentes combinaisons stœchiométriques : schémas de pression des cristaux, principes de propagation des ondes et autres propriétés surprenantes de la matière. Le grand

plaisir de Sumner consistait à fixer l'écran pour laisser ces schémas abstraits le plonger dans une transe soporifique. C'était une forme d'autohypnose, une façon de dépasser sa peur et de se détendre suffisamment pour dormir.

Il méprisait le sommeil. Recroquevillé au creux de son matelas crasseux il était la proie de cauchemars peuplés de petits cris et de murmures étouffés. Il préférait de beaucoup se laisser lentement glisser dans la pâle lumière de la savsule, s'abandonner aux schémas incompréhensibles mais d'une complexe beauté et s'endormir paisiblement, les bras en croix. Alors il apprivoisait ses rêves et se réveillait sans hurler et sans être épuisé.

Sumner caressa le métal frais du boîtier de l'appareil. Il appuya sur le bouton de mise en marche, attendit un moment, tapa sur la machine, attendit encore puis le secoua. Il patienta encore un instant puis chercha du regard quelque chose à balancer dans l'écran. Heureusement, le seul objet à portée de sa main était une brosse à dents fatiguée et il décida de jeter plutôt un coup d'œil à la batterie. Elle avait disparu.

Il rumina un moment cette découverte puis il comprit avec un pincement d'humiliation qu'il n'y avait qu'une explication. La batterie était trop bien protégée pour que Zelda ou Johnny Yesterday aient pu l'enlever. Seul un employé du service des savsules était susceptible de la retirer. Ce qui signifiait, tout simplement, que les fonds laissés par son défunt père étaient épuisés.

Adossé contre la savsule inutile, il se frotta les yeux en essayant de prendre la mesure de la situation. Depuis des mois, il vivait dans la crainte de ce jour, mais maintenant que son père n'était plus représenté par ses zords, il était vraiment mort et la tristesse de Sumner pesait plus lourd que sa peur. Bientôt, ce ne serait pas seulement la savsule qu'on viendrait lui prendre, mais aussi la voiture. Klaus en avait eu la jouissance de son vivant mais comme presque tout dans la société Massebôth, elle était louée par le gouvernement. Tant que l'argent du père avait permis de payer l'entretien du véhicule et la recharge de ses batteries, Sumner avait pu l'utiliser comme bon lui semblait. À présent il ne restait même plus de quoi payer les trois amendes pour infraction au code de la route, dont il avait écopé ces deux derniers mois.

Les doigts sur la déchirure de son pantalon, il frémit. Une main de glace lui broyait le cœur. Il suffoqua.

Le coupon de l'amende avait disparu. Il se trouvait dans la poche que l'un des Nihilos avait arrachée et il l'avait probablement laissé sur le grillage de la rampe au-dessous des larges tuyaux sur lesquels il avait bombé ce mot, comme un défi : SUCRERAT.

Gémissant à voix haute, il tomba à genoux. *Tout* était terminé. Les soirées nonchalantes passées à regarder distraitement la savsule, les lentes promenades à travers les rues d'amour, la Tournée – tout cela était terminé. Et pis que tout, le Sucrerat était fini.

Sumner se hissa sur ses pieds, saisit le bord de son bureau et le renversa. Le tube de la savsule explosa et, avant que le fracas fût retombé, la porte s'ouvrait à la volée. Zelda eut un geste pour se jeter sur lui mais quand elle vit l'expression de son fils, elle étreignit les deux plumes noires et referma la porte sans bruit.

Sumner ne pouvait plus penser. Il avait besoin d'air. Il se traîna hors de sa chambre et demeura un instant immobile derrière le buste à la mine courroucée. Zelda était appuyée à la table aux pieds recouverts de brocart, serrant toujours ses plumes noires.

— Qui es-tu ? l'interpella-t-elle, indignée. Qui es-tu ?

Elle tendit la main et prit entre ses jambes la corne contenant la moelle d'élan. Le bras décrivant de grands demi-cercles, peu soucieuse d'approcher, elle tenta d'asperger son fils avec la poudre magique.

— Va-t'en, violeur d'esprit ! Va-t'en, suceur de nerfs ! Sors du corps que j'ai créé ! Au nom de Mutra, va-t'en !

Sumner passa devant elle en chancelant et gagna la porte qui donnait accès au toit.

— Non ! cria Zelda d'une voix perçante. Je ne te laisserai pas tuer mon fils.

D'un bond, elle fut auprès de Sumner et lui déversa sur la tête le mélange de lessive et de miettes de pain.

Sumner déverrouilla la porte, l'ouvrit d'un coup de pied et contourna sa mère. Zelda se rejeta en arrière et, avec un signe de conjuration du pouce et de l'index, marmonna quelques mots.

— Allons, manman, du calme !

— Que je me calme, moi ?

— Je suis un peu énervé, c'est tout. J'ai besoin de prendre l'air. Ça ira.

— Pourquoi vas-tu sur le toit ? Il y a beaucoup de vent là-haut. Tu vas attraper froid.

Sumner s'engagea dans l'escalier.

— Si tu sautes, lui cria sa mère, je ne te pardonnerai jamais. J'enfermerai ton wangol dans un bocal et je le torturerai jusqu'à la fin de mes jours. On peut réparer la savsule. On peut en acheter une autre. Ne…

Sumner poussa la porte en haut des escaliers et disparut sur le toit.

Zelda soupira et leva les mains au ciel. *Il finira par me tuer s*ongea-t-elle. *Pourquoi est-il toujours resté replié sur lui-même ? Pourquoi est-il aussi vulgaire* ? Elle secoua la tête.

— Tout est de ta faute, dit-elle à voix basse à son époux. C'est toi qui as voulu qu'il soit libre. C'est toi qui l'as éduqué dans ce sens. Pas moi. Je voulais qu'il joue avec les autres enfants. Qu'il soit sociable. Je lui disais : fais-toi des amis. Mais non. Il aura le temps plus tard, disais-tu. Pour l'instant il doit apprendre à ne compter que sur lui-même. Il doit apprendre à être bien avec lui-même. C'est ainsi qu'on peut s'en sortir, en ce monde. On ne peut compter que sur soi-même. Personne ne viendra vous aider. Ah !

Elle s'appuya à la table au dessus filigrane, très lasse tout à coup.

— Voilà, j'aimerais bien que tu sois là aujourd'hui. J'aimerais bien que tu voies ce qu'il est devenu.

Avec un soupir, Zelda s'écarta de la table. Il était temps de voir comment se comportait la mouclade. Elle descendit deux volées de marches et entra dans la cuisine exiguë où une marmite pansue chantonnait sur le poêle. Elle avait toujours quelque chose à mijoter dans la cuisine. Les petits plats étaient pour elle le seul moyen d'avoir prise sur son fils.

— Et ça aussi, c'est de ta faute, dit-elle à Klaus. Filer dans l'Au-delà quand il était encore si jeune. Qu'est-ce que je pouvais faire ? Il ne m'écoute que quand je lui donne à manger.

Elle souleva le couvercle et laissa la vapeur se dissiper avant de se pencher pour humer le ragoût. Il sentait bon. Elle savait par expérience que Sumner aurait bientôt faim. Dans un meuble de bois terni par la chaleur, elle prit une jatte et y versa à la louche la soupe

épaisse. Sur l'étagère aux épices elle prit deux bocaux. L'un portait l'inscription : Sel d'oignon et l'autre : Navets en paillettes. En réalité, il s'agissait de poudre de Racines de John le Conquérant (pour donner de l'énergie et se défendre contre la maladie) et de feuilles de wangol e-z (pour calmer les nerfs). Elle répandit vivement quelques pincées de chacune des deux substances sur le ragoût.

Zelda était une bonne mère. Il était de son devoir, elle le savait, de réformer son fils, de défaire tout le mal que Klaus avait fait. Mais au point où Sumner en était, elle n'aboutissait plus à rien. Parler était inutile. Il ne l'écoutait jamais. Alors, elle s'en remettait aux herbes médicinales et aux fortifiants wangols. Même les remèdes ne donnaient rien. Sumner était toujours aussi renfermé et replié sur lui-même.

Elle allait devoir prendre des décisions plus radicales. Il n'était pas bon de continuer à le protéger ainsi – le nourrir et le loger, le traiter comme un petit enfant ou comme un vieillard. *Non*, se morigéna-t-elle, *tu dois changer d'attitude. Il faut qu'il prenne sa vie en main.*

Sur le toit, Sumner inspira profondément pour s'éclaircir les idées. Les lumières de la Cabine et les couronnes de flammes bleues au-dessus des raffineries, au sud, empêchaient de distinguer la plupart des étoiles. Sumner fit le tour du toit et, à l'arrière de la maison, fixa le nord. Au-delà de trois rangées de toitures, les ténèbres s'étendaient jusqu'à l'horizon où une faible lueur verte émanait du désert de Rigalu. Il contempla longtemps la lumière spectrale en songeant à Jeanlu, la sorcière voor, et à son fils, Corby. Il fallait qu'il aille les trouver pour avoir des zords et cette seule pensée rendait la peur encore plus palpable. Les voors étaient la folie du monde. Distors aux pouvoirs étranges, leurs esprits savaient trop de choses. Il ne voulait pas aller voir les voors. Ils l'avaient brutalisé autrefois et ils lui faisaient peur. Mais la police allait débarquer et à moins que les voors lui vinssent en aide, les Massebôth le tueraient.

Une plainte inarticulée monta de son corps épais et il tendit la main vers sa poche arrière. Il resta un long moment ainsi, les doigts sur la déchirure de son pantalon, le visage tourné vers le nord, les

yeux vitreux et la tête vide. Peu à peu la honte et la colère s'épanouirent en lui et un cri innommable se répandit dans sa poitrine en cercles concentriques, sans pouvoir jaillir au-dehors.

À la fin, quand la douleur s'atténua, il redescendit dans la cuisine pour bouder, le nez au-dessus d'une jatte de mouclade. Un plat brûlant et épais dont l'odeur venait de très loin.

IMAGES DE L'UNIVERS RÉEL

Partage de la réalité

Il faisait encore nuit quand Sumner quitta la maison au volant de la voiture vert bouteille. Il avait enveloppé ses biens les plus précieux dans une chemise déchirée et jeté le ballot à l'arrière. Zelda, dans tous ses états, tenta de le dissuader, en geignant qu'elle n'aurait pas la force de survivre à son départ puis en lui proposant quelque chose à manger. Mais rien n'y fit. La peur de Sumner l'emportait de très loin sur son sentiment de culpabilité et sur sa faim. Il promit à Zelda qu'il serait de retour dans la journée, bien décidé à ne plus jamais la revoir.

Il prit un copieux petit déjeuner à la sortie de la ville, dans un relais de convois ouvert toute la nuit, et se laissa aller à songer à la vie qu'il avait eue avec Zelda, conscient que plus jamais par la suite il ne se souviendrait aussi précisément d'elle. Leur vie ensemble avait été fort heureuse, comparée à ce qui était censé être une vie pour la plupart des gens du voisinage. Klaus les avait sauvés de l'usine. Toute sa vie, Sumner avait pu aller et venir à sa guise, même si Zelda le harcelait de questions quand il rentrait. De toute façon, se souvint-il, elle n'avait jamais rien su de ce qu'il faisait. Et sa cuisine – Mutra, quel délice ! Parfois un peu trop riche en épices wangols mais n'empêche, un vrai délice ! Dommage que ces foutaises spirituelles lui aient monté à la tête.

En dépit de son affection pour elle, il n'était pas mécontent de quitter sa mère. Elle essayait constamment de le changer alors qu'il se trouvait très heureux tel qu'il était. Ou du moins, tel qu'il avait été jusque là, corrigea-t-il. Désormais, sa vie, c'était la route. Zelda, c'était fini… et aussi son existence de Sucrerat. Plus que la sécurité, il avait perdu la seule identité qu'il ait jamais eue.

Son but, c'était la maisonnette de Jeanlu, à cent quatre-vingt-neuf kilomètres, de l'autre côté de la lande de Rigalu. Un long

voyage solitaire – d'autant plus solitaire qu'il était sans retour. Mais les voors détenaient certains objets qu'il voulait.

Il sourit en se remémorant son premier voyage en dehors de McClure. Quel âge avait-il alors ? Dix ans ? Non. C'était tout de suite après son premier meurtre. Il devait avoir onze ans. Il lui faudrait au moins une heure avant d'atteindre la lande de Rigalu, et la route était droite et bonne. Il laissa ses souvenirs remonter à la surface, du temps qu'il s'était aventuré pour la première fois seul dans le désert…

La faim avait poussé Sumner à rôder du côté de la halle aux poissons, en quête d'un repas gratuit. Il observait attentivement les hommes aux bras épais et aux tabliers maculés de sang, qui coupaient les têtes des perches et des mulets et les vidaient de leurs entrailles avant de jeter le poisson préparé sur des amas de glace pilée. Sans répit, il guettait la trajectoire des morceaux de chair qui, ratant la cible, tombaient au pied des tables. Mais la concurrence de grands chats féroces – dressés à affronter les rats – était trop forte. Il s'en fut donc jusqu'aux quais déserts pour attendre le retour des bateaux de pêche.

Fixant du regard l'eau d'un noir d'encre qui clapotait contre les piliers des quais, il songeait à du poisson grillé. Le fumet imaginaire et le craquement de la peau écailleuse et noircie étaient si réels qu'il ne remarqua le vieil homme qu'en entendant le son de sa voix :

— Tu veux tirer un coup, mon gars ?

Sumner fit volte-face ; il braqua ses yeux sur le visage de l'homme, et découvrit une face brune, ridée comme une vieille pomme, aux oreilles terreuses, encadrée de cheveux sales et hirsutes.

— Qu'est-ce que tu racontes, le vioque ? J'ai pas de fric pour les putes.

Le vieux s'approcha :

— Mais tu as une carte blanche.

Le cœur de Sumner s'arrêta. Il y avait tout juste une semaine qu'il avait passé la visite médicale obligatoire. La loi Massebôth contraignait tous les enfants à faire examiner leurs gènes au moment de la puberté.

Après plusieurs séances épuisantes de prélèvements, d'injections et d'interrogatoires embarrassants, on avait remis à Sumner une carte blanche, qui lui conférait le statut génétique le plus convoité. Il faisait partie du millième de la population dont les gènes étaient intacts.

Mais comment ce vieux débris pouvait-il le savoir ? Sumner examina plus attentivement le visage du vieillard. La bouche était mince et cruelle et les yeux incongrûment rêveurs. Plus tard, Sumner apprendrait à reconnaître les voors à leur regard perdu. Mais à ce moment-là, il prit le vieillard pour un simple pirate du fleuve. Il était plutôt impressionnant, avec ses anneaux de perles au sommet des oreilles, son foulard noir à pois en travers du front et les odeurs étranges et fumeuses qui imprégnaient ses vêtements.

— Tu veux tirer un coup, têtard, oui ou non ?

Mains aux hanches, bien campé sur ses pieds, à la fois excité à la perspective du plaisir sexuel et effrayé par ce mystérieux pirate, Sumner fit face bravement.

— Comment sais-tu que j'ai une carte blanche ?

Une ombre de sourire flotta sur le visage buriné, l'adoucissant un instant.

— Je suis un voor. Je sais.

Le corps tout entier de Sumner se crispa. Les voors pouvaient vous rendre cinglé d'un seul regard. C'étaient les plus étranges de tous les distors, et ils passaient pour posséder les pouvoirs de l'esprit profond. Mais ce n'était pas les seules raisons qu'on avait de les fuir. Le Massebôth avait adopté, voilà fort longtemps, un édit concernant l'élimination des créatures contre nature, qui punissait du gibet ceux que l'on surprenait à parler à des voors.

Sumner voulut reculer mais l'eau était derrière lui et les quais étaient déserts. À trois cents mètres de là, la halle aux poissons bourdonnait d'activité et il comprit trop tard que nul ne l'entendrait s'il se mettait à crier.

Avec un gémissement, il s'élança, passa devant le voor et se mit à courir à toutes jambes le long du quai. Une benne à ordures déglinguée surgit brusquement derrière une rangée de bittes d'amarrage goudronneuses, lui barrant la route. Un homme encapuchonné bondit du véhicule et Sumner se figea. Les mains que l'homme tendait étaient couvertes d'écailles bleues et de barbillons.

Un distors ! hurla mentalement Sumner.

Il tenta de se défendre mais le voor encapuchonné était d'une effrayante rapidité. Il prévoyait précisément chacun de ses coups et l'accula entre l'eau et le camion. La peur de Sumner eut raison de sa répulsion et il voulut arracher les yeux de son agresseur, mais le voor lui enserra la main dans une étreinte glacée et l'entraîna à l'arrière du camion. Le vieillard ouvrit les portes métalliques. Ils jetèrent Sumner à l'intérieur et les portes claquèrent.

Sumner était fou de rage. Il avait entendu dire que les voors ouvraient le crâne de leurs victimes pour dévorer, leur cerveau. Il se démena comme un furieux dans le compartiment exigu, rebondissant d'un bord à l'autre, en quête d'une arme. Mais à l'arrière du véhicule, il ne découvrit rien d'autre que des taches de rouille et les bosses qui déformaient la tôle. Avec un hurlement, il se jeta contre les portes qui ployèrent.

À l'instant où il allait de nouveau balancer son corps contre les portières, celle-ci s'ouvrirent en grinçant. Le voor aux mains griffues apparut. Le capuchon de son manteau, rejeté en arrière, révélait un visage de crétin dont le front haut et proéminent débordait par-dessus les orbites, de sorte que ses yeux torves et jaunes devaient regarder par-dessous le crâne. Une face de débile.

— Assieds-toi et ne bouge plus, le gros, intima la voix du vieux voor, venant du côté du camion.

Sumner recula. Sa fureur se changeait en terreur glacée. Il ne pourrait pas arracher les yeux de la face de crétin à la chair gonflée et aux lèvres luisantes. Ses traits grotesques lui ôtaient toute force. Il s'effondra contre la paroi, au fond du camion.

Avec un hoquet, l'antique guimbarde démarra brutalement, projetant Sumner sur le sol de tôle rouillée. Luttant contre le tangage du véhicule, il rampa vers l'avant du compartiment et glissa les doigts à travers le grillage de l'ouverture ménagée dans la paroi qui le séparait de la cabine. Les deux voors ne lui prêtèrent nulle attention et il regarda, par-dessus leur tête, à travers le pare-brise piqueté d'insectes écrasés, le quai désert sur lequel le camion cahotait.

Accroché au grillage, il observait attentivement le chemin qu'ils empruntaient, dans l'espoir de repérer un détail qui lui donnerait une idée de l'endroit où ils l'emmenaient. Mais c'était sans espoir.

Le conducteur encapuchonné semblait bifurquer au hasard et rebrousser chemin sans cesse. Sumner crut d'abord qu'ils cherchaient à le désorienter mais cela n'avait guère de sens. *Ils m'auraient bandé les yeux si je n'étais pas censé savoir*, raisonna-t-il.

Ce fut seulement en apercevant, tout au bout d'une rue, une voiture grise portant l'emblème des Piliers sur son capot que Sumner comprit ce qui se passait. Les voors utilisaient la télépathie pour éviter la police. Ils cherchaient une faille dans le réseau de patrouilles de contrôle qui cernaient la ville. Après avoir tourné en rond pendant quelques minutes, ils la découvrirent.

Sumner n'était jamais sorti de McClure. La plupart de ses habitants passaient leur vie tout entière dans la cité. Dans les étendues sauvages, à l'extérieur, régnaient les rats-debout et les tribus de distors. Les autres villes étaient loin et, à moins d'être un marchand ou un chauffeur de convois, elles n'offraient rien qu'on ne trouvât à McClure.

Terrorisé, Sumner regarda les immeubles sombres de McClure vaciller dans le lointain. Le désert les entourait, plat et vide comme le fond d'une mer desséchée.

— Où m'emmenez-vous ? demanda Sumner.

— Tu vas tirer un coup, têtard, dit le vieux voor. Voilà tout.

Au ton de la voix du voor, Sumner comprit qu'il était inutile de poser d'autres questions. À coup sûr, ils l'emmenaient vers un lieu désolé où ils pourraient le dévorer tout à loisir.

Après avoir été bringuebalé pendant une heure, Sumner sentit que la chaussée était plus lisse, sous les roues du camion. À gauche, se dressaient d'immenses murailles de rochers noirs. À droite, s'ouvrait le vide. Ils fonçaient sur une route en corniche, à une vitesse proche du maximum. Dominé par l'émotion, Sumner, pendant un moment, ne chercha pas à voir plus précisément ce qu'il y avait à droite. Quand, enfin, il se pencha, il sursauta, le souffle coupé.

En contrebas, à perte de vue, s'étendait un désert de sable vert pâle dentelé de volutes de cendre noire. Ce n'était que dômes brisés, spirales, formidables ruches hautes comme des tours, trouées, creusées et arrondies par l'érosion éolienne. L'endroit était un labyrinthe d'arabesques où se répercutaient éclats lumineux et

dégradés de Couleurs. Il fallut à Sumner un long moment avant de s'apercevoir que ces ruches en ruine étaient des immeubles : ce paysage colossal tout entier était – avait été – une ville !

— Elle s'appelait Houston, dit le vieux voor. Ou Dallas, je ne sais plus.

Abasourdi, Sumner contempla la cité fantôme et ses formes fantasmagoriques, jusqu'au moment où le camion déglingué bifurqua soudain et quitta la route de corniche. Comme ils attaquaient une piste boueuse et pleine d'ornières, des falaises d'une blancheur crayeuse dérobèrent à Sumner la vue de la lande. Le véhicule se jeta dans un bouquet d'arbres au tronc épais et pila.

Au-delà du bosquet, on apercevait une maisonnette de pisé blanchie à la chaux, au toit pentu couvert de tuiles corail. Des gentianes bleues fleurissaient dans des bacs de bois sous l'ovale clair des fenêtres. Derrière la maison, des tamariniers cernaient un ancien cratère de bombe et se penchaient sur l'eau cristalline et bleue du bassin qui s'y était formé.

Les deux voors encadrèrent Sumner et le guidèrent par un sentier piqueté de mica jusqu'au bord du bassin. Là, dans une vaste baignoire de bois, brillait la mousse d'une eau savonneuse.

— Déshabille-toi, têtard.

Inquiet et tendu, Sumner obtempéra. Puis le vieux voor saisit une éponge volumineuse et la lui jeta.

— Lave-toi.

Lorsque qu'il se fut savonné sur tout le corps, ils le poussèrent dans le bassin. L'eau était profonde mais chaude, et il se cramponna au bord pendant que les voors savonnaient et rinçaient ses vêtements avant de les sécher en les battant contre une grosse pierre baignée de soleil.

Il se rhabilla et les voors le ramenèrent devant la maisonnette.

Du geste, le vieux voor lui indiqua la maison.

Sumner dansait d'un pied sur l'autre.

— Vas-y, maintenant, braillard, intima sévèrement le vieux voor. Tu veux rentrer chez toi, non ? Alors fais ce que je te dis.

Sumner s'avança et grimpa les trois degrés de cèdre poli qui menaient à la porte. Il leva la main pour frapper mais ne termina pas son geste. La porte s'ouvrit.

Sur le seuil, se tenait une femme vêtue d'une robe bleu silice au décolleté profond et aux poignets brodés de fils d'or. Elle était splendide – grande, un corps musical, des cheveux noirs et fous. Ses yeux, liquides et rêveurs comme tous ceux des voors, étaient d'un bleu de brume, constellé de paillettes d'or. Sa main fine glissa le long du chambranle et invita Sumner à entrer.

Des rais de lumière ambrée s'insinuaient dans la pièce à travers d'épais rideaux de racines séchées et de fleurs. Des pipes indiennes brunes, des violettes des marais, du séneçon, des pommes du vent et des tiges de kiutl claires comme la glace étaient suspendus aux chevrons bien secs.

— Je m'appelle Jeanlu, dit la femme.

Sumner balbutia son nom et s'attarda sur le seuil jusqu'à ce qu'elle referme la porte derrière lui et lui indique un siège.

— Asseyez-vous, je vous en prie.

Sa voix était douce et posée et il émanait d'elle une fragrance musquée distincte de l'arôme cuivré des plantes. Sumner s'exécuta, son regard se posant alternativement sur la femme et le tapis bariolé.

— C'est ma veve, dit-elle en montrant le tapis, où figuraient onze paysages différents : une mer rouge étrillée par le vent, des fleurs de Sheol sombres qui jaillissaient sous la lumière de deux lunes, des pins à l'écorce bleue et une série d'images brillantes comme on aurait pu en enregistrer dans un cristal de savsule.

— Savez-vous ce qu'est une veve ?

Sumner secoua la tête.

« Chaque voor en possède une, sous une forme ou sous une autre. Elle représente notre lignage – nos origines.

Elle montrait un carré noir piqueté de taches blanches.

« Voici la planète que nous appelons Unchala. Elle n'existe plus. Il y a de cela une éternité, tous les voors y vivaient, dans une galaxie pour laquelle vous n'avez pas de nom.

Sumner n'écoutait pas. Il s'attendait à voir entrer les autres voors à tout instant.

— Pourquoi onze ? demanda-t-il, craignant le silence.

— C'est tout ce dont se souviennent les voors. Mais chacun d'entre nous se souvient de onze scènes différentes. C'est le partage qui maintient l'intégrité de la couvée.

Elle s'approcha du poêle.

— Voulez-vous boire quelque chose ?

Il secoua la tête et se mit à faire craquer nerveusement ses jointures. Ses mains larges et potelées étaient incrustées d'une crasse dont le bain lui-même n'avait pu venir à bout. Avec leurs ongles rongés jusqu'au sang, elles attestaient de son angoisse permanente.

— Ou quelque chose à manger, peut-être.

Elle lui tendit un gâteau luisant de miel et garni d'amandes. Il ne put résister.

Tout en faisant un sort à la friandise, il observait Jeanlu. Elle était très séduisante et il commença à se demander si le voor n'avait pas dit la vérité. *Et si elle me désirait vraiment ?* se dit-il avec un coup au cœur. Il n'avait encore jamais eu de rapport sexuel avec une femme.

— Ne vous tracassez pas pour cela, dit Jeanlu avec un joli sourire. Je suis sûre que vous apprendrez très vite.

Sumner s'empourpra. Elle était si belle qu'il avait oublié qu'elle était voor. Elle lisait ses pensées aussi aisément que l'embarras sur son visage.

— Mais pourquoi moi ? parvint-il à balbutier en s'efforçant de cacher son désarroi. Je suis…

Il allait ajouter laid, au lieu de quoi, il marmonna :

«… un enfant. Je n'ai que onze ans.

— Cela n'a pas d'importance, dit-elle avec l'accent de la sincérité. Vous avez une carte blanche, c'est tout ce qui compte pour moi.

Sumner avala la dernière bouchée de gâteau et gigota sur sa chaise, mal à l'aise.

— Les gènes forts sont rares, poursuivit-elle. Mais j'en ai besoin. Je veux avoir un enfant, voyez-vous.

— Un enfant ?

Ses yeux la scrutaient. Il ne pensait pas qu'elle mentait.

— Oui. Les voors ne peuvent pas s'accoupler entre eux. Vous l'ignoriez ?

Il secoua la tête. Les cours d'éducation sexuelle qui accompagnaient les examens génétiques n'abordaient pas la question de la sexualité des voors.

— Nous sommes des distors, vous comprenez. Pour avoir des enfants sains, il nous faut des partenaires étrangers. Notre race ne pourra survivre qu'avec un apport de gènes neufs.

Les jointures de Sumner craquèrent.

— Un être aussi intact que vous n'est pas facile à trouver. Nous vivons une époque incertaine. Les braillards – les gens comme vous, qui doivent émettre des sons pour être entendus – sont dangereux. Nous devons essayer de tirer le meilleur parti…

Elle s'interrompit brusquement et ses yeux se rétrécirent.

« J'ignorais cela. Vous êtes si jeune.

Elle parut le regarder plus intensément.

— Vous avez tué récemment.

— Oui, admit Sumner.

Il savait qu'il était inutile de mentir. Trois semaines plus tôt, il avait fait choir trois maraudeurs de la Touche Noire dans un liquide incendiaire de sa fabrication. Son premier meurtre.

Jeanlu secoua la tête et dit avec une gravité ironique :

— Vous êtes si jeune et vous avez tellement peur.

— Je n'ai pas peur, se récria Sumner.

Il la fixait d'un air maussade, les jambes flageolantes. Cela le mettait mal à l'aise, de savoir qu'elle lisait ses pensées.

« Je les ai brûlés parce qu'ils m'avaient insulté. Si on se laisse insulter, il n'y a plus de raison pour que ça s'arrête !

Jeanlu hocha du chef avec compassion.

— C'est ce que votre père vous disait, n'est-ce-pas ?

Sumner lui lança un regard furieux. Son père était mort depuis près d'un an. C'était un homme à la puissante carrure, qui savait ce qu'il voulait. Une fois par semaine, il emmenait son fils en ville pour jouer au billard électrique ou au kili. Un jour, il partit chasser le pangolin et ne revint jamais. Il avait trébuché avec un fusil chargé. L'arme avait heurté le sol et le coup était parti, lui arrachant le haut de la tête. En apprenant la nouvelle, Sumner devint fou furieux et Zelda dut l'attacher. Quelques semaines plus tard, quand il eut recouvré ses esprits, il fit un tour en ville pour aller jouer au billard électrique et oublier son chagrin. En chemin, il tomba entre les mains de la bande de la Touche Noire, des jeunes distors au corps félin et au teint terreux, qui se gardaient bien de sortir de leur trou quand il se promenait dans le quartier avec son père. Cette fois,

comme il était seul, ils en profitèrent pour l'entraîner dans une arrière cour où ils l'enduisirent de merde et l'abandonnèrent un après-midi entier pendu par les pieds. Après cela, il tomba malade et, pendant son loisir forcé, il essaya d'imaginer ce qu'aurait fait son père. Au terme de ses réflexions, il décida de tuer ses agresseurs.

Le souvenir de cet épisode suffisait à le plonger dans la fureur. Son cœur battait à tout rompre.

— Excusez-moi… je ne voulais pas évoquer des événements si douloureux.

Jeanlu semblait sincèrement désolée.

« Il fallait du courage pour agir comme vous l'avez fait. La peur est un outil entre les mains de l'homme sagace.

Sumner hocha la tête. S'entendre traiter comme un homme apaisait sa colère.

Jeanlu éclata de rire et frappa dans ses mains.

« Je me demande si vous serez aussi fougueux au lit ?

Sumner se raidit. Il éprouvait une tension entre les jambes. La chaleur qui se répandait par vagues dans son torse se transforma en véritable brûlure quand Jeanlu se pencha pour lui poser une main sur le genou.

« Mais je tiens à vous dire que je ne vous forcerai pas. Si vous ne voulez pas de moi, vous pouvez rentrer chez vous tout de suite.

L'offre était presque trop belle et il faillit se lever et s'en aller. Mais la tiédeur sensuelle de la main de Jeanlu exerçait un attrait magnétique. Il crut d'abord ne ressentir qu'un reste de colère mais la chaleur, tourbillonnant plus fort, alluma un brasier dans ses reins. L'odeur caressante des cheveux de Jeanlu l'enveloppa comme une brume et il sut avec certitude que quelque chose de merveilleux allait arriver.

— N… non, balbutia-t-il. J'aimerais bien rester.

Un sourire illumina le visage de Jeanlu.

— Merveilleux.

Elle se releva et dénoua la cordelette qui fermait sa robe.

« Mais je dois vous dire, avant que vous preniez une décision définitive…

La courbe crémeuse de ses seins apparut tandis que s'écartaient les pans de la robe bleue.

« La friandise que vous avez mangée contenait un aphrodisiaque léger. Trop léger pour fausser votre volonté. Un petit quelque chose qui fera de votre initiation un moment mémorable.

Sumner n'avait cure de tels détails. Le doigt de Jeanlu glissa entre ses seins et le long de son ventre jusqu'à la touffe nuageuse. Il se tortilla sur sa chaise. Elle lui prit le bras et, enjôleuse, le fit lever et l'entraîna vers le lit. Toute réticence le quitta quand les mains fraîches s'insinuèrent sous sa chemise et parcoururent son corps. Ce contact l'électrisait. Quelques instants plus tard, il arrachait ses vêtements.

Le corps nu de Jeanlu n'était pas aussi attirant que lorsqu'il se laissait deviner sous les plis de la robe. Il était ferme et suave à la fois, et bien proportionné. Mais de grandes écailles noires couvraient ses cuisses et son ventre. Elle lui dit de ne pas s'inquiéter, que ce n'était pas une maladie, rien de contagieux, c'était une simple difformité. Sumner n'y jeta qu'un seul regard et fixa son attention sur les paillettes dorées de ses yeux. Il lui fit l'amour du mieux qu'il put, avec toutes les ressources de son corps encombrant et inexpérimenté.

Jeanlu se montra patiente. Elle guida adroitement les mouvements de leurs deux corps, amenant Sumner à découvrir par lui-même comment lui donner du plaisir. La lubricité eut raison de sa timidité et bientôt, miaulant de plaisir, il se livrait à des débordements qu'il n'aurait pas crus possibles. Il s'y abandonna à maintes reprises, jusqu'à ce que la brume bleutée s'élève dans les tamariniers et que les toiles d'araignée scintillent dans la lumière déclinante.

Sumner était recru de jouissance. Épuisé mais jubilant et fier de lui. Et tandis que les ombres du crépuscule s'allongeaient dans la pièce, il se sentit disposé à recommencer. Mais Jeanlu se taisait. Étendue sur le lit, les yeux perdus dans le vague, elle respirait doucement. Penché sur elle, Sumner écartait d'un geste tendre la mèche de cheveux mouillés de sueur qui lui cachait les yeux quand la porte s'ouvrit à la volée sur les deux voors.

— Rhabille-toi, têtard, dit le vieillard, on s'en va.

Sumner se glissa hors du lit et enfila ses vêtements à la hâte. Le vieux voor le prit par le coude et l'entraîna. Il ne jeta qu'un regard

en arrière. Jeanlu était toujours allongée sur le dos, les yeux dans le vide, les traits sereins, pâle comme l'ivoire.

Il n'avait pas fini de boutonner sa chemise que les portières du camion claquaient déjà derrière lui. Il s'agrippa fermement au grillage et le camion bondit en avant dans le crépuscule.

Le retour se passa sans encombre. Dans l'obscurité de la lande de Rigalu, des masses sombres s'entremêlaient, vaguement éclairées par une lumière vert pâle. Sumner demanda ce qui brillait là mais le vieux voor haussa les épaules et le chauffeur encapuchonné ne répondit pas.

Sans lui avoir demandé où il habitait, ils le conduisirent jusqu'à sa porte. À peine avait-il sauté à terre qu'ils disparurent.

Un petit monde noyé dans le temps

Sumner passa la main sur son visage. Les souvenirs se pressaient dans sa tête, prêts à défiler sous ses yeux. Il poussa un soupir et jeta un coup d'œil au tableau de bord. La batterie était assez chargée pour qu'il puisse rouler trois jours sans discontinuer. Et en trois jours, il réussirait bien à atteindre une des trois grandes villes de l'est – Vortex, Prophecy et même Xhule. Des villes plus importantes que McClure, où il trouverait sûrement du travail. Oui, mais quoi ? Il ne savait rien faire, ne possédait aucune qualification. Il avait une carte blanche et pouvait espérer gagner un peu d'argent en donnant son sperme mais il se ferait aussitôt repérer par la police. Et s'il se faisait prendre, au mieux on le liquiderait. Ou alors, et c'était un sort pire que la mort, on l'enverrait finir ses jours dans les fosses à dorgas.

Les dorgas constituaient le rebut de la société Massebôth. Ils transportaient les cadavres, brûlaient les ordures et balayaient les rues. Ils n'avaient pas d'existence légale. C'étaient des distors fonctionnels, des criminels ou des membres de tribu que l'on avait capturés et conditionnés. Quand ils travaillaient, ils étaient contraints de porter la télébride, un bandeau frontal qui décuplait leur force tout en leur engourdissant l'esprit. La cicatrice en X visible au-dessus de leurs sourcils était due à la télébride, de même que l'état d'hébétude maussade qui les caractérisait. La plupart des dorgas pouvaient vivre ainsi, comme des zombies à l'esprit endormi.

Sumner frissonna et reporta son attention sur la route qui s'étirait devant lui. *Je suis un renégat, sans aucun doute,* convint-il en lui même. Mais je sais que je peux m'en sortir. *Il y a encore Jeanlu. Je ne suis pas encore de la viande de dorga*.

Il tendit la main pour prendre une pomme dans laquelle il mordit à belles dents. La fraîcheur acide lui fit du bien. Il respira profondément. Un strohlkraft, l'un des avions Massebôth à décollage vertical, traversait le ciel à environ dix kilomètres vers le sud et cinq mille mètres du sol, étincelle d'argent volant contre le froid vent d'altitude qui balayait le ciel en poussant devant lui une rangée de cumulus. Il se demanda si on pouvait le voir de là-haut et si un véhicule à trois roues qui se dirigeait vers la lande éveillerait la curiosité.

À grands coups de dents rageurs, il termina la pomme, et refoula sa peur. *Trop tard pour qu'on me file le train*, se dit-il. Mais il était toujours possédé par l'effroi.

Il jeta le trognon de pomme par la fenêtre et ses pensées se tournèrent de nouveau vers Jeanlu. Peut-être aurait-elle des pierres de couvée, des songemmes pour lui. Peut-être accepterait-elle de lui abandonner un peu de kiutl. Ce serait un point de départ pour gagner des zords. Peut-être suffisamment pour qu'il pût se fabriquer une nouvelle identité – en entrant dans une guilde d'artisans et en devenant charpentier. Il avait encore l'âge.

Une main posée sur le bas du volant, l'autre farfouillant dans le sac graisseux contenant des tranches de bœuf, Sumner se remémora sa première expérience du kiutl, sa découverte des songemmes… et de Corby. Il rit doucement de lui-même en se rappelant son ignorance, la peur qu'il avait éprouvée au début…

Il avait seize ans quand il était retourné voir Jeanlu. Cinq années exactement s'étaient écoulées depuis sa première visite mais il se souvenait parfaitement de la route. Tout était comme autrefois, hormis la pimpante cabane ronde au toit de tuiles bleues qu'on apercevait au-delà des tamariniers, au bord du bassin.

Quand il descendit de la voiture, Jeanlu se tenait sur le seuil. Elle lui adressa un geste joyeux et l'appréhension qui s'était fait jour en lui depuis qu'il avait quitté McClure s'évapora. Voilà longtemps qu'il voulait revoir Jeanlu. Il voulait connaître la réponse à des questions

qui le tracassaient mais il avait trop peur des voors pour entrer en contact avec eux. Il ne savait pas si elle vivait toujours au même endroit et craignait de se retrouver en face des voors qui l'avaient enlevé. Mais un jour, tout cela perdit son importance. Il avait grandi et embelli. Et le danger était devenu une réalité beaucoup plus familière… quelque chose dont son effroi avait besoin. Alors il avait pris le volant et maintenant elle était là, vieillie, les cheveux grisonnants, le visage ridé mais aussi belle et aussi gracieuse que dans son souvenir.

— Je vous attendais, dit-elle comme il posait le pied sur les marches de cèdre.

Une robe brun-rouge, toute droite, largement ouverte aux emmanchures, lui tombait jusqu'aux chevilles.

« Pourquoi avoir mis si longtemps à venir ?

Il la considéra d'un air perplexe. Il la dépassait d'une tête à présent et elle paraissait petite et frêle.

« J'essaie de vous faire venir depuis une semaine.

À l'intérieur aussi, la maisonnette lui parut plus petite. Tout était à la même place, en dehors des rideaux de plantes séchées, de fleurs et de racines. À la place étaient suspendus des centaines de petits objets délicats, bruns et noirs, apparemment tressés à l'aide de plantes séchées, simples brimborions aux yeux de Sumner : des anneaux, des étoiles, toutes sortes de figures géométriques, du rectangle au carré, et jusqu'à une étrange construction imbriquée : un cône tressé à l'intérieur d'un cube tressé lui-même contenu dans une sphère tressée.

Elle lui indiqua un siège :

— Puis-je vous offrir quelque chose à boire ou à manger ?

Sumner réprima la faim que la question avait aussitôt réveillée en lui.

— Non merci.

Il se souvenait du gâteau aphrodisiaque piqué d'amandes.

— Vous pensez que je pourrais vous faire du mal ?

Son visage mimait la contrariété.

— Je suis venu pour vous poser quelques questions, répliqua Sumner.

Il avait pris la résolution de se montrer franc et direct avec elle et il s'y tenait.

« Mais n'avez-vous pas dit que vous aviez tenté de m'attirer ici ?

— Pas pour vous faire du mal. Détendez-vous.

Elle prit sur le poêle une assiette d'une blancheur d'os sur laquelle étaient disposées des lamelles de poivron vert et des filets de poisson.

— C'est du poisson carmin mijoté dans du jus de mandarine. Je crois que ça vous plaira.

Sumner fut incapable de résister, lui qui s'était pourtant promis de refuser tout ce qu'elle lui offrirait. C'était exquis – acidulé avec un arrière-goût sucré. Les poivrons croquants étaient délicieusement bien venus entre chaque bouchée de poisson.

— Mes questions peuvent attendre, dit-il, la bouche pleine. Pourquoi vouliez-vous me voir ?

— J'ai quelque chose pour vous.

Tendant la main derrière elle, elle saisit un gros ballot de cuir noir fripé sur une étagère. Quand elle l'ouvrit, il vit qu'il contenait trois petits paquets enveloppés de peau de chamois usée, qu'elle disposa l'un à côté de l'autre sur la table.

— C'est une récompense, ou un cadeau, si vous préférez, pour votre participation à la création de notre fils.

Sumner jeta un coup d'œil aux trois bourses puis reporta son regard sur Jeanlu.

« Oui, dit-elle, nous avons un fils. Je l'ai appelé Corby.

Sumner voulut dire quelque chose mais elle leva la main.

— Il y a tant à faire aujourd'hui qu'il est inutile de revenir là-dessus. Je sais ce que vous pensez. Laissez-moi répondre aux questions que vous vous posez.

Sumner s'adossa à son siège, en proie à la perplexité.

— Je vous ai fait venir car je désire que vous participiez à un rituel éternel qui n'aura probablement guère de sens pour vous et qui vous effrayera peut-être. Mais c'est d'une très grande importance pour Corby et je vous supplie donc d'être patient et de me croire quand je vous assure qu'il ne vous sera fait aucun mal.

— *Nom d'un rauk !* Sumner se tortilla sur sa chaise. Il détestait qu'on le manipule, et d'avoir été attiré ici par un pouvoir qui dépassait son entendement ne faisait qu'ajouter à son effroi.

— Détendez-vous, je vous en prie.

Jeanlu souriait et pour la première fois Sumner remarqua que les paillettes dorées qui brillaient dans ses yeux s'étaient dilatées depuis sa première visite. Ses iris étaient comme des anneaux d'or poli cerclés de turquoise.

« La coutume voor, poursuivit-elle, veut que les enfants fassent l'expérience de la vie de leurs parents. Puisque Corby et moi nous sommes des voors, il a connu ma vie avant sa naissance. Mais vous, vous êtes une énigme pour lui. Il ne vous connaît qu'à travers vos chromosomes. Heureusement, malgré la vie dangereuse que vous menez, vous êtes toujours en vie. Aujourd'hui se présente ce qui sera peut-être pour lui la seule occasion de vous connaître directement. En échange de votre concours, j'aimerais que vous preniez ceci.

Elle défit avec précaution l'un des paquets, révélant un petit objet triangulaire semblable aux diverses formes géométriques qui se balançaient au plafond.

— C'est une paillulette. Je l'ai fabriquée moi-même avec des fibres végétales. C'est mon métier : travailler avec la lumière solaire.

— Votre métier ? répéta Sumner, en s'efforçant de dégager son esprit de sa gangue d'angoisse.

— Oui. Chaque voor remplit une fonction spécifique. La mienne est de fabriquer des paillulettes – des configurations d'énergie que nous employons à différents usages. Cette forme particulière s'appelle Œil de Lami. Elle préserve son propriétaire des influences néfastes.

La paillulette était constituée de fibres brunes, jaunes et vertes étroitement tressées, qui enserraient une fleur d'un rouge passé. Il la tint dans sa main et sa texture noduleuse lui plut. Il allait repartir avec des cadeaux : il n'en attendait pas tant quand il avait pris la route pour venir. Brusquement, son esprit fut envahi d'interrogations. Mais ce fut une question sur les configurations d'énergie qu'il eut d'abord sur le bout de la langue.

— Chaque forme possède son propre potentiel d'énergie, répondit Jeanlu. La géométrie joue un rôle essentiel – depuis les liens moléculaires de nos cellules jusqu'aux ponts d'étoiles. Mais pour comprendre comment fonctionne cette forme particulière, il faut comprendre les plantes en plus de la géométrie. Et nous n'avons pas le temps d'éclaircir ce point. Faites-moi confiance.

Elle développa le deuxième paquet, le plus gros. Il craqua quand elle le lui tendit. La peau de chamois contenait une gerbe de feuillages de la couleur du sang séché.

— Du Kiutl, dit-elle. Quand vous aurez bu une infusion de ces feuilles, vous comprendrez mieux comment sont les voors.

Du Kiutl ! Sumner frémit d'excitation. Le kiutl était un psibérant, une drogue télépathique originaire de l'extrême nord, que les voors introduisaient en contrebande au sud. Dans la société Massebôth, elle était très recherchée mais, la télépathie étant pour le gouvernement synonyme d'anarchie, la plante était interdite. Négocié sur le marché noir, le lot d'herbe à voor que Sumner avait devant lui en ferait un homme riche. Il lui était pratiquement impossible de détacher ses pensées de la chemise de toile et des bottines en peau de serpent qu'il convoitait depuis des mois. S'arrachant à la contemplation des feuilles rouges, il scruta le dernier paquet en se demandant ce qu'il contenait. Il ne restait pas grand-chose qui pût soutenir la comparaison avec ce qui était déjà devant lui.

Jeanlu tendit le dernier paquet à Sumner. Il était lourd et dur dans sa main et il l'ouvrit, dévoré de curiosité. Quand il découvrit la pierre d'un bleu vaporeux qui se trouvait à l'intérieur, il retint sa respiration. Le joyau accrochait la lumière et la faisait rejaillir en une étoile étincelante dont les jets d'énergie brillante s'amenuisaient et se reformaient au gré des tremblements de sa main.

— Une songemme, dit-il dans un souffle.

Il en avait vu une exposée dans les archives de la Cabine. Elles étaient d'une extrême rareté et, sur le marché officiel, n'avaient pas de prix.

— Avant de songer à la vendre, dit Jeanlu, réfléchissez un peu à sa vraie nature. Comme les paillulettes, son secret procède de la géométrie. Mais elle n'a pas été conçue pour protéger son détenteur des influences néfastes ou pour étendre la sienne. Sa fonction est plus interne. Si vous la regardez assez longtemps, vous finirez par y distinguer votre propre moi – votre moi intérieur – ou le moi véritable de quiconque s'y reflétera. Mais il faut pour cela avoir un esprit clair. La moindre distraction, la moindre pensée parasite déformerait votre vision. Et gardez aussi à l'esprit qu'elle est très fragile. Il faut peu de chose pour détruire une songemme.

Dans la tête de Sumner se bousculaient les noms de tous les marchands auxquels il oserait aller proposer le joyau. La possession de songemmes constituait la preuve flagrante que l'on frayait avec les voors. Mais il savait que nombreux étaient ceux qui seraient tout prêts à risquer leur vie pour posséder une pièce d'une telle rareté. Il s'avisa alors que le joyau ne lui appartenait pas encore. Il avait à peine entendu ce que Jeanlu lui avait dit et il lui lança un regard inquisiteur.

— Si nous allions voir Corby à présent ? suggéra-t-elle.

Sumner se figea. Les présents étaient plus que tentants – ils étaient provocants. Il aurait fait n'importe quoi pour les posséder. *Mais si c'était une ruse ?*

Avant qu'il eût prononcé un mot, Jeanlu répondit :

— Non. Oui. Non.

— Hein ?

Ce sont les réponses à vos questions, dit-elle d'un air candide. Non, je ne peux pas vous expliquer qui sont les voors, d'où nous venons, ni pourquoi nous sommes là. Ce serait trop long. Et oui, vous êtes en sécurité avec nous. Je n'ai pas l'intention de vous duper. N'êtes-vous pas le père de mon fils ? Et enfin, non, un voor ne se servirait pas de l'esprit profond pour tuer quelqu'un.

— Mais aurait-il la possibilité de le faire ?

Jeanlu haussa les épaules.

— Oui… mais, s'empressa-t-elle d'ajouter, cela n'arrive jamais. L'esprit est trop sacré.

— Même si vous étiez en danger ?

— Nous avons d'autres moyens de nous défendre.

— Mais que se passerait-il si ?…

— Sumner, je vous en prie.

Le visage de Jeanlu s'assombrit.

« Vous ne risquez rien ici. Vous pouvez me croire.

Elle braqua ses yeux sur lui puis ses traits s'adoucirent.

« Allons voir notre fils.

Sumner fit oui de la tête. Il referma la peau de chamois sur la songemme et la lui tendit. Quand elle leva le bras pour s'en saisir, les larges manches laissèrent apparaître sur ses coudes les écailles qu'il avait vues jadis sur son abdomen. Il détourna rapidement les yeux.

— Ne soyez pas inquiet, dit-elle en se levant.

Elle rangea les trois paquets dans leur enveloppe de cuir fatigué qu'elle referma avant de la remettre en place sur l'étagère laquée.

« Je vous avais dit la dernière fois que j'avais une difformité. Il n'y a pas grand-chose à faire. Les voors ont parfois du mal à former leur corps.

Elle franchit la porte et Sumner la suivit derrière la maison. En arrivant au bord de la mare, ils s'arrêtèrent face à la cabane au toit de tuiles bleues. Levant les yeux, Sumner regarda vers l'ouest, par-delà la petite construction, le ciel zébré de nuages. Il était comme saturé d'énergie nerveuse, dans l'incertitude de ce qui l'attendait. *Mon fils*. C'était une idée irréelle. Il passa sa langue sur ses lèvres, en se demandant ce qu'on voulait de lui et jusqu'à quel point son fils serait étrange, ce qui allait bien pouvoir se passer et combien de temps cela durerait.

Alors, la porte de la cabane s'ouvrit, laissant voir une pièce totalement vide, jusqu'au moment où un petit garçon vêtu d'une culotte bouffante blanche et d'une chemise verte sans col en franchit le seuil. Son visage était d'une blancheur de cire et ses yeux sans couleur. Il s'approcha et Sumner crut percevoir comme un soupir, le bruissement de la mer qui se retire. De plus près, le visage menu semblait lumineux. Il avait des cheveux d'or pâle, ébouriffés comme ceux de Sumner, mais contrairement à ce dernier, le gamin était mince, un pur éclat de vie.

Quand il fut à moins d'un mètre, levant ses yeux clairs comme du verre, il parla et sa voix était douce, presque profonde.

— Je suis heureux que vous soyez là, père. J'ai beaucoup de choses à vous montrer. Et…

Sur le visage menu passa un léger sourire, à peine perceptible.

«… Il y en a plus encore que j'aimerais que vous me montriez.

Sumner dansait d'un pied sur l'autre, les mains enfoncées dans ses poches. Le bruissement qu'il avait entendu s'était éteint et toute son attention était concentrée sur le visage serein qui ne semblait receler nulle pensée, sur la peau blanche comme le marbre.

Sumner esquissa un sourire qui ne flotta qu'un instant sur ses lèvres et s'effaça. Il y eut un long silence gêné durant lequel le gamin le fixait d'un regard dépourvu d'expression. Un sentiment mauvais se noua dans sa gorge, et il le refoula jusqu'au fond de ses entrailles.

Il aurait voulu hurler mentalement : *Espèce de petit distors pue-la-pisse, qu'est-ce que je suis censé faire, péter ?* Mais il se souvint de la songemme et du kiutl qui l'attendaient dans la maisonnette et il imposa silence à sa voix intérieure.

Les yeux du gamin scintillèrent, froids comme la pierre.

— Je m'appelle Corby.

Sumner hocha du chef et se tourna vers Jeanlu dans l'espoir qu'elle lui adresserait un signe. Un sourire releva les coins de sa bouche :

— Pourquoi ne montres-tu pas à ton père qui tu es ?

Un signal d'alarme résonna dans l'esprit de Sumner.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-il tandis que ses mains se recroquevillaient dans ses poches.

— Ne vous inquiétez pas, dit l'enfant en se rapprochant. Je vais vous montrer des merveilles. Ce sera plus facile à faire ici, à l'extérieur, parce qu'il y a beaucoup d'espace.

Il indiqua du menton l'étendue chaotique qui commençait aux abords de la ferme et continuait jusqu'à la lande.

« Tout cela est vide, à nous de le remplir.

L'ahurissement brouilla la vision de Sumner.

Jeanlu lui posa une main rassurante sur l'épaule.

— Suivez-le, conseilla-t-elle. Tout ira bien.

— Ça a l'air dangereux, par là, dit-il.

Il aurait aimé se botter les fesses pour avoir prononcé ces paroles.

— Il y a toujours du danger, rétorqua-t-elle, mais ici, rien ne menace.

Sumner ravala son angoisse. Il se tourna vers son fils. Surmontant sa peur, il prit la main à six doigts qu'il lui tendait. Elle irradiait un froid presque électrique. Avec un petit cri ridicule, Sumner s'écarta et se rapprocha gauchement de Jeanlu.

— Du calme.

Elle lui redonna courage puis doucement le ramena auprès de Corby qui le fixait sans manifester la moindre émotion.

— Je m'excuse… je suis différent, dit l'enfant d'une voix meurtrie.

Il entraîna Sumner vers le désert.

« Je ne voulais pas vous effrayer.

— Ça va.

Sumner essayait d'avaler mais sa gorge était poisseuse.

« C'est de ma faute. Je suis très nerveux. Nous sommes de la même famille, non ?

Ses paroles résonnaient faiblement et il tenta de nouveau d'avaler.

— Non, ce n'est pas de votre faute. Vous ne pouvez pas sentir… je veux dire, pas à la façon des voors. Donc vous ne savez effectivement pas si oui ou non je vais vous faire du mal. Je comprends.

Sumner gardait les mains dans les poches, peu rassuré à l'idée de toucher le gamin. Pour se calmer, il leva les yeux au ciel et observa, à l'est, la course d'une masse de stratus chassée par un vent puissant.

— Pourquoi faut-il aller là-bas ? demanda-t-il en regardant devant lui, là où les rochers déchiquetés laissaient place au sable vert. À une centaine de mètres, une élévation de terrain redescendait en pente vertigineuse vers la lande.

— Parce qu'il n'y a pas de vie de ce côté, répondit Corby. J'ai du mal à vous sentir avec tout ce qui se passe ici.

Il montra autour d'eux les touffes de mauvaises herbes rabougries et éparses qui se desséchaient dans le gravier cendreux.

— Ah.

Sumner donna un coup de pied dans une touffe terreuse qui se trouvait sur son chemin.

— Dès que vous êtes arrivé ici, j'ai essayé de vous atteindre mais c'était impossible, à cause des paillulettes que Jeanlu a entreposées dans sa maison. Ensuite, à l'instant, près du bassin, j'ai fait une nouvelle tentative. C'était mieux mais pas assez clair encore, parce que je veux que vous me voyiez aussi.

— Je te vois.

— Non, vous ne me voyez pas. Mais vous ne pouvez pas le savoir.

Ils entamaient la montée de la côte. Corby tendit la main à Sumner. Il la prit à contrecœur et sentit un froid de glace aigu le transpercer, lui donnant la chair de poule et remuant ses entrailles. Corby guidait ses pas sur un sentier qui montait en zigzag vers le sommet du mamelon. Parvenu là, Sumner regarda dans la direction de la maisonnette. Jeanlu était toujours là où ils l'avaient laissée et elle les regardait. Le vent tomba complètement et les ombres

feuillues des tamariniers se fondirent dans les lambeaux de brume bleue qui flottaient aux pieds de la femme.

En jetant un regard circulaire, Sumner put contempler l'étrange Lande de Rigalu – une plaine immense et confuse où se dressaient çà et là des bouquets de ruines désolées, des masses de pierres rongées par le vent, tout cela luisant d'un vert hystérique sous la lumière solaire. *Mutra, c'est l'enfer*, pensa-t-il, ressaisi par l'effroi. Il eut envie de regagner sa voiture en courant et il lui fallut toute sa force pour garder son calme et écouter ce que le gosse était en train de lui dire.

— Ça a vraiment été l'enfer, à la fin, pour les gens qui vivaient là.

Corby s'engagea dans une gorge étroite qui suivait la pente abrupte redescendant vers la lande. Sumner lui emboîta le pas tant bien que mal. Quand ils atteignirent le pied du mamelon, il était inondé de sueur et ses mains, à cause des chutes qu'il avait faites, le brûlaient sévèrement.

Corby déboucha dans un sentier sablonneux et se dirigea vers un amoncellement de rochers qui avait été jadis un groupe d'immeubles. Sumner tâchait d'avancer à la même allure. Ils se faufilèrent à l'intérieur des ruines et Corby gagna un bloc de ciment piqueté de vert, sur lequel il s'assit. Ses traits semblaient ceux d'un être malfaisant : les yeux trop grands et vides, le nez et la bouche trop petits, presque fœtaux, comme écrasés sous la courbe irréelle des sourcils, et la peau semblable à celle d'un enfant mort.

L'effroi de Sumner grandit et il sentit qu'il allait s'évanouir s'il ne se dépêchait pas de faire fonctionner son cerveau. *Ressaisis-toi, mauviette*. Il passa une main tremblante sur son visage.

— Je retourne là-bas.

Les yeux du gamin se glacèrent et parurent changer de couleur. Il eut un vague sourire.

— Pourquoi avez-vous si peur de moi ?

Il se pencha vers lui, le sondant du regard. Une ombre voilait ses traits.

« N'essayez pas de vous ressaisir. Laissez-vous aller. L'égoïsme et la peur sont une seule et même chose.

Sumner serra les poings pour surmonter l'effroi qu'il ressentait. Il porta ses regards sur la bande de sable qu'il venait de traverser et contempla les tourbillons de poussière que soulevaient les courants

d'air chaud. Quand il ne trembla plus, il regarda de nouveau l'enfant.

— C'est bien, dit celui-ci. Vous êtes plus fort que je ne le pensais.

Le compliment passa sur Sumner comme une brise rafraîchissante et il desserra les poings.

— Regardez.

Corby tendait une main blanche comme l'hiver et les nerfs de Sumner furent saisis dans un étau de glace. Ses yeux s'écarquillèrent. Le vide fila au-delà des pores de sa vision et l'obscurité monta en lui avec la densité de la pierre, engourdissant tous ses sens. Le temps se perdit dans le néant et dans un Je d'un calme effrayant. Une éternité passa.

Sumner reprit brusquement ses esprits, libéré d'un seul coup de sa vision paralysante. Corby était toujours assis à la même place, comme si rien ne s'était passé. Derrière lui, le dessin des nuages dans le ciel n'avait pas changé. Cela n'avait duré qu'un instant.

— Vous êtes allé très profond, dit Corby en le fixant de ses grands yeux brillants dépourvus de toute émotion. Souvenez-vous, maintenant.

Sumner était comme hypnotisé par le mince éclat des yeux de l'enfant. En eux, la lumière était nue, immobile comme la glace, sans âme. Comment savoir ce qu'il y avait derrière un tel regard ? Sumner fit quelques pas en arrière puis se détourna pour regagner la maisonnette, luttant contre la crise de nerfs.

Bizarrement, sa fureur eut raison de son effroi. Il était sûr qu'il aurait perdu l'esprit s'il était resté et il était furieux d'avoir été dupé par Jeanlu. *Nom d'un rauk !* Il entretenait sa rage, il en avait besoin pour ne pas retomber dans la gangue d'effroi.

Il n'était pas allé bien loin quand Corby surgit devant lui et il recula d'un pas vacillant.

— Qu'est-ce qui vous prend ? lança Corby d'un ton sec. Je ne vous ai fait aucun mal. J'ai simplement tenté de vous montrer une autre façon de voir les choses.

— Ça ne m'intéresse pas.

D'un geste Sumner fit signe au gamin de s'écarter.

Le sourcil froncé, Corby fit un pas en avant, tendant vers lui sa main à six doigts. Sumner voulut partir en courant mais il était incapable de bouger. Une bise glaciale soufflait en lui et il s'aperçut

soudain qu'il se tenait à côté de lui-même. Pendant un long moment, il fut immergé dans une surdité palpitante. Puis la réalité se referma plus étroitement sur lui.

Il regardait Corby, les oreilles bourdonnant doucement au rythme du battement tiède de son sang. Le vertige était passé aussi vite qu'il était venu. D'une façon ou d'une autre, il l'avait arraché à son effroi et le laissait aussi calme que la flamme d'une veilleuse. Tout s'était ralenti et, pendant un très bref instant, il se demanda pourquoi il s'était affolé, alors qu'il suffisait à l'évidence de rester tranquille pour que les choses reprennent leur place, que les secondes se succèdent vaille que vaille et que le silence s'installe.

Sumner était capable de considérer Corby de plus près sans trembler. Il remarqua le haut du front, qui ressemblait beaucoup au sien, et les mâchoires proéminentes qui lui rappelaient son père. Il se demanda quelle sorte de cerveau flottait derrière la glace de ce visage.

Corby escalada son perchoir de béton et s'assit. Entre eux, le lien télépathique s'affermissait. Sumner n'y prêta pas attention. Il était tout à son expérience du temps ralenti. Comme un joyau, sa vie peu à peu se cristallisait dans la gangue des rochers qui l'environnaient. Il pouvait faire de lui-même ce qu'il voulait.

Plein de l'énergie du voor, il voyait tout différemment.

La lumière solaire, décida-t-il, était une lumière-tortue verte qui se déplaçait lentement. Les ruines étaient un fleuve dans lequel la tortue était immergée, le limon des siècles accumulé sur le sol du désert. En se penchant, il se vit dans le fleuve. Il était les rochers déchiquetés, le sable couleur de jade et la tortue. Il n'y avait pas d'autre vie que lui… et son fils.

Ils étaient eux-mêmes un courant dans le fleuve du temps, un flux continu de vie qui prenait sa source… où ? Il ne savait pas où commençait la vie mais il savait qu'avec ce nouveau pouvoir voor en lui, il s'en souviendrait s'il le désirait.

Fermant les yeux, il s'imagina regardant en arrière, vers ces sauvages chevelus et baveux, ses premiers ancêtres humains, vers cette époque où le langage était encore enfermé derrière les barreaux des dents. Mais ce n'était pas là que jaillissait le fleuve de vie. Il fallait remonter plus loin, au-delà des lémures grouillantes, au-delà des larves jusqu'aux balbutiements d'une vie muette et sans

regard, jusqu'aux premières cellules. Mais il savait d'instinct qu'il n'atteignait pas encore la source. Pour toucher aux commencements, il fallait rêver plus loin que les fougères arborescentes fumant dans les marais, plus loin même que les mers bouillantes, jusqu'à l'époque où la planète était plus grande et moins dense, où elle n'existait encore que sous la forme d'un jardin suspendu de gaz et de plasma : un nuage phosphorescent tourbillonnant sur lui-même, ni vivant ni mort et orbitant autour de l'étoile qui le rêvait.

Voilà la source, songea-t-il, éprouvant en lui-même le tournoiement de l'énergie astrale de Corby.

En était-il bien sûr ? D'où venaient les gaz qui s'étaient condensés pour former ces roches ? D'autres étoiles. Et les étoiles ? D'où venaient les premières étoiles ? Existait-il une origine de la vie au-delà de tout commencement et de toute fin ? Ou bien était-ce là le mythe premier ? Le premier adopté par les hommes et le dernier auquel ils renonceraient ?

— C'est très impressionnant, dit Corby. Mais rien de tout cela n'est vrai. Vous avez tout inventé.

Sumner se tourna vers le gamin en se débattant contre une légère trace de vertige.

— L'évolution est une fascination. Elle n'est que contrainte. Qui êtes-vous en réalité ? D'où venez-vous en réalité ?

Le ton de la voix donna le frisson à Sumner.

— Je ne sais pas.

Corby frappa dans ses mains comme un maître d'école.

— Mais si, vous le savez. Vous ne vous rappelez pas ? Voici vos vies avant que vous ne preniez cette forme…

De nouveau une brise glacée donna le frisson à Sumner. Cette fois, il sentit d'où venait l'énergie psychique. Elle jaillissait directement de Corby. Il pouvait presque suivre la trajectoire iridescente du courant qui tourbillonnait en un point situé au-dessous du nombril de l'enfant avant de s'élancer vers lui en zigzaguant. Toute la chaleur de son corps disparut, sa vision se brouilla comme la surface d'une eau agitée et soudain il retomba, emporté dans la télépathie du voor. Le monde visible se fondit dans les ténèbres d'un plongeon sans fin. Il ouvrit la bouche pour hurler

mais l'immensité vide autour de lui étouffait ses pitoyables tentatives.

Quand il se reprit, une odeur musquée parvenait jusqu'à lui. Quelque chose à manger. Il suivit le fumet à la trace à travers un bouquet de roseaux et sur une souche pourrie, par-delà des arbres et des buissons, le long d'une pente jonchée de feuilles. D'autres senteurs imprégnaient l'air, des odeurs visqueuses de plantes, des traces du passage d'animaux, mais sa faim les repoussait. Il n'y avait qu'une seule odeur pour lui, dominant toutes les autres, le fumet musqué d'une créature vivante, petite et qui ne devait plus être très loin. Ses mâchoires puissantes se verrouillaient et se déverrouillaient au rythme ondulant de sa course. Il l'aperçut alors : une bestiole brun foncé, blanche à l'intérieur des oreilles et sous le ventre, qui gambadait dans l'herbe verte.

Quand il vit le petit animal soudain dressé dans les hautes herbes, l'œil vif et inquiet, l'oreille aux aguets, la gueule de Sumner s'élargit d'adoration et un filet de bave coula de ses babines jusqu'au sol. D'une détente, il bondit et la bestiole détala. Une longue chasse commença dans la houle des hautes herbes, au pied des collines tranquilles, sous les nuages vastes comme des montagnes. La fin fut rapide. Les dents trouèrent la chair. L'odeur chaude et poisseuse du sang s'éleva et un long cri perçant déchira l'air.

Sumner tenta de se ressaisir. *Qu'est-ce qui m'arrive ?* vociféra-t-il mais son cri fut perdu dans un flamboiement lumineux. Quand le flamboiement se fragmenta, Sumner volait. Du haut des airs, il découvrit une vallée – des arbres épars et le ruban sinueux d'une rivière. Muscles et tendons recourbés sous l'effet combiné de la portance de l'air et de la force du vent, il tournoyait en cercles toujours plus larges. Du coin de l'œil, il surveillait distraitement le ciel alentour pour y repérer ses semblables. Mais l'autre œil se faisait perçant et fouillait, très loin, en bas, attentif à la texture des feuilles et aux ombres projetées sur l'herbe – regard acéré de la faim. Le soleil était derrière lui. Les pattes crochues repliées, la tête crochue tournait d'un côté puis de l'autre à la recherche d'une proie. Les herbes ondoyantes faisaient écran. Il voyait son ombre filer sur le sol vert et chaotique. Mais il continuait d'observer, de scruter, de fouiller. Un pivert s'envola d'un tronc d'arbre et fila au ras de

l'herbe. Repérant instantanément le mouvement, il replia ses ailes et fondit sur sa proie.

Sumner tenta de se réveiller mais il fut incapable d'interrompre sa chute. Il plongeait d'un rêve dans un autre. Requin, il remontait vers la surface miroitante, où les petits poissons scintillaient comme des étoiles. Soudain, mouette empennée de nuages, il repérait l'éclat argenté d'un poisson au creux d'un rocher. Puis il devint un rapace nocturne, mené pas sa cervelle griffue Puis araignée, guettant le gémissement plaintif des ailes d'une mouche engluée dans sa toile.

Sur ce défilé d'images, il en était une qui se détachait avec une netteté particulière. Il filait dans des hautes tiges, le nez sur une piste odorante. Mais cette fois, il n'en pouvait plus de solitude, de fatigue et de faim. En route pour un lieu où il n'était encore jamais allé, il traversait des chaumes, des champs plein d'odeurs inconnues. Là-bas se dressait une ferme, qu'il eût été bien en peine de désigner ainsi, rompant mystérieusement l'horizon dans un halo de lumières tremblotantes, environnée de bruits énigmatiques. Plus près, se trouvait un endroit semblable, plus familier, peuplé d'odeurs aviennes.

Il s'approcha à lentes foulées, frôlant le sol de sa panse, les narines aux aguets, prêt à repérer l'odeur du danger. Il y avait une grande ouverture mais il y flaira la trace d'une chose inconnue. Il contourna donc cette nichée et découvrit un passage par lequel il put s'introduire en rampant. Les oiseaux l'avaient déjà senti et gloussaient avec inquiétude tandis qu'il se faufilait parmi eux. Bondissant sur le plus proche, il lui cassa le cou, lui ôtant la vie d'une secousse. Tirant sa proie après lui, il retrouva le passage, poussé par la cacophonie des autres oiseaux et un jappement lointain. Dehors, il fit une pause. Une haute créature l'avait repéré. Elle faisait entendre des sons ténus et incompréhensibles, en agitant un bâton dans sa direction. Elle était trop éloignée pour constituer un réel danger. Ramassant sa proie, il s'élança pour lui échapper. Mais il n'alla pas loin. Le bâton tonna et un choc écrasant noya ses yeux de ténèbres.

Ténèbres.

Sumner souleva ses paupières et cligna des yeux dans la lumière-tortue. Levant la main pour les protéger, il tenta d'éclaircir ses idées. *Qu'est-ce qui m'arrive ?*

Une voix parvint jusqu'à lui.

— Ça ira.

C'était Corby. Son esprit se déverrouilla et il s'aperçut qu'il était debout. Quelques secondes seulement s'étaient écoulées.

Sumner s'assit dans la poussière et enfouit sa tête dans ses mains. Ce ne fut qu'au bout de plusieurs longues minutes qu'il réussit à lever de nouveau les yeux. Immobile, il avait les pieds comme rivés dans le sable, comme si le plus léger mouvement risquait de rompre l'équilibre fragile de sa raison.

— C'est fini, maintenant, dit Corby. Mais pour Sumner, ce n'était pas fini. Chaque rocher, chaque morceau d'acier tordu, chaque grain de poussière avait une existence solide et claire sous ses yeux. Et même la brume verte qui chatoyait dans la lumière du soleil et la lumière elle-même se détachaient distinctement des ruines et du ciel. Il comprenait.

— Je suis vivant, dit-il dans un souffle, pour lui-même. Je suis vivant !

Submergé par une terreur et un respect sacrés, exalté par l'énergie cosmique que le voor avait insufflée en lui, il roula sur le ventre et se mit à ramper dans le sable. Des coulées de soleil tremblaient comme un miel sur son corps et la chaleur réfractée par les rochers se communiquait à tout son être. C'était une caresse de la création, sous laquelle il se tortillait délicieusement dans le sable.

Quand il rouvrit les yeux, il faisait nuit. Les feux-du-ciel se déployaient au-dessus de sa tête comme de vibrantes aurores. Et dans la vive lumière, il s'aperçut que ses vêtements et ses mains étaient sales et poussiéreux. Alentour, les ruines brillaient, diffusant une pâleur verdâtre. Il avait l'esprit clair et vaste comme le ciel ruisselant de lumière. Et il se rendit compte qu'il ne contemplait plus le ciel – il était le ciel !

Non – ce rêve de voor allait trop loin. Il l'interrompit.

Corby était assis sur le perchoir de ciment où il s'était juché bien des heures auparavant. Et il constata que le gamin ne lui faisait plus peur du tout, ne lui inspirait plus la moindre inquiétude.

Sautant à bas de son bloc de béton, Corby lui prit le bras. Il n'éprouva aucune décharge d'énergie, seulement l'étreinte ténue d'une petite main d'enfant.

— Rentrons à la maison, dit le gamin d'une voix lasse.

Ils rebroussèrent chemin à travers les ruines, puis longèrent le sentier sablonneux en direction de l'escarpement qui cachait à leur vue la maison de Jeanlu. En regardant les étoiles pâlies par les couronnes éblouissantes des feux-du-ciel, il chercha à distinguer l'ancienne constellation du Lion, au dos cambré.

Quand il eut trouvé son œil féroce et deviné sa crinière royale et son ventre froid et pansu, une toute petite voix s'éleva en lui : *un vent souffle depuis le ventre du Lion*. C'était la voix de Corby, ténue, lointaine, qui résonnait quelque part dans sa tête. Son étonnement fut grand, mais ce qu'il entendit le lui fit rapidement oublier :

Un vent-de-feu souffle depuis le ventre du Lion. Un vent si ancien et qui vient de si loin que son origine s'est perdue. Quand il atteint le petit monde noyé dans le temps, il s'embrase dans l'ozone et s'éparpille. Mais quelques retombées se dispersent dans l'atmosphère. Certaines d'entre elles adoptent les formes qu'elles trouvent pour devenir des voors du simple fait de leur arrivée. Nous sommes plus vieux que vous ne croyez. Nous sommes déjà venus sur cette planète, jadis. Cette fois, peut-être, y demeurerons-nous jusqu'à ce que le soleil s'évapore et que le vent-de-feu, notre voyage et notre vie, poursuive sa course, nous éparpillant dans l'avenir.

Ils arrivèrent au pied du mamelon rocheux et la voix intérieure disparut. Aux côtés de Sumner, Corby marqua le pas, trop fatigué pour grimper. Sumner leva les yeux vers la colline. En lui, l'énergie souple de la transe coulait encore à flots et il savait qu'il atteindrait le sommet sans difficulté. Il se baissa pour aider Corby à monter sur ses épaules et se lança à l'assaut de la pente. Il se sentait plein d'une force allègre et le rocher abrupt semblait soutenir son besoin de l'escalader. Songeant aux paroles qui avaient traversé son esprit, il se demanda combien d'autres mondes le vent-de-feu des voors avait parcourus – combien d'autres, comme lui, avaient enfanté une chair venue d'ailleurs.

Ils étaient presque au sommet quand il s'arrêta brusquement. Devant lui, sur le sol rocheux qu'il ne quittait pas un seul instant des yeux pour ne pas perdre la piste, il vit une ombre – une forme humaine. Il leva les yeux, s'attendant à découvrir Jeanlu ou un voor venu leur prêter main-forte, et poussa un cri perçant. Klaus, son père défunt, était devant lui, un œil et une grande partie du front

arrachés. Dans le visage à la chair grisâtre et marbrée, l'œil considérait tristement Sumner. Klaus rentrait les lèvres en une grimace démentielle.

Un autre cri s'échappa de la gorge de Sumner qui recula d'un bond, et Corby fut projeté dans les airs, D'instinct, il pivota pour le rattraper mais trop tard. Corby chut dans l'obscurité, la tête la première, contre un rocher déchiqueté. Le souffle coupé, Sumner jeta un regard par-dessus son épaule. Le spectre de son père avait disparu. Mais déjà Corby revenait, à peine étourdi.

— Heu, je vous… excusez-moi, bredouilla Sumner.

Il jeta un nouveau coup d'œil vers l'endroit où son père était apparu, mais il ne vit rien d'autre que les rochers et les ombres chaotiques auxquelles la faible lueur de la lande donnait une transparence de brume.

— C'est de ma faute, dit Corby en se dirigeant vers le sommet. La liaison entre nous est trop forte : vous voyez le monde comme un voor. Demain, tout ira très bien pour vous.

Sumner épongea la sueur froide qui mouillait son cou et son visage et se traîna à la suite du gamin. Toute sa force s'était évanouie et il avait les jambes en flanelle. Mais il ne s'arrêta pas en haut de la colline. Il aperçut sa voiture là où il l'avait garée et, d'un pas pesant mais décidé, il se dirigea vers elle. En se penchant sur son capot, il jeta un coup d'œil en arrière. Corby était toujours là-bas, au sommet. Avant de s'installer au volant, Sumner lui adressa un geste d'adieu mais l'enfant ne répondit pas.

Sumner n'attendit pas d'avoir repris haleine pour enfoncer la fiche de démarrage et se lancer sur la route. Il avait la nausée et la peur lui collait à la peau. C'est avec reconnaissance qu'il s'agrippait à son solide volant de bois.

Le retour fut exaspérant. À plusieurs reprises, il fit une embardée et freina à mort en voyant d'inquiétantes ombres dansantes projetées par la Lande. Par deux fois, il aperçut son père au bord de la route, les mains et la chair marbrée du visage baignées d'une phosphorescence bleue.

Quand enfin il fut garé devant chez lui, il tremblait d'une manière incontrôlable et vomit deux fois dans la rue avant de se sentir assez fort pour introduire la clé dans la serrure. Il monta les escaliers sur la pointe des pieds en faisant le moins de bruit

possible. À chaque craquement du bois vétuste, il s'attendait à entendre la voix perçante de Zelda. Mais il parvint sans encombre à sa chambre, le cœur battant à tout rompre.

Il se réveilla à midi pour replonger aussitôt dans un demi-sommeil. Le soir était tombé quand il put enfin quitter le lit. Ses mains, son visage et ses vêtements étaient incrustés de crasse mais, même après l'avoir constaté, il ne parvenait pas à croire qu'il avait rendu visite à Jeanlu et à Corby. Ses souvenirs du jour précédent étaient obscurcis par l'incrédulité et chargés de peur. En se remémorant les étranges moments passés auprès de Corby sur la Lande, il se mit à trembler et dut s'asperger le visage d'eau froide pour se calmer. Il rationalisait : *C'étaient des hallucinations. À cause de cette saloperie de poisson que j'ai mangé*. Mais Corby était réel. Corby dont la pâleur mortelle, la ressemblance fantomatique hantaient sa mémoire.

Après s'être débarbouillé, il descendit à la cuisine. Zelda avait préparé un ragoût quelconque qu'il dévora. Quand il eut terminé, elle ouvrit un placard et en tira un ballot de cuir noir fripé qu'elle posa sur la table.

Sumner faillit vomir :

— Où as-tu trouvé ça ?

— Ne te mets pas dans cet état. Tu vas te rendre malade, lui conseilla-t-elle.

— Manman !

— Je l'ai trouvé dans ta voiture. Ta voiture qui a disparu en même temps que toi, hier toute la journée.

Sumner s'empara du ballot et essaya d'en vérifier le contenu à travers le cuir. Jeanlu avait dû le mettre dans la voiture pendant qu'il était en compagnie de Corby.

— Tu l'as ouvert ?

— Non. Bien sûr que non. Comment savoir quel wangol néfaste tu as enfermé là ?

Sumner inspira profondément en se demandant s'il pouvait la croire.

— Ce n'est pas du wangol, maman. C'est une pellicule. Je ne voulais pas qu'elle soit exposée à la lumière.

Si elle a été exposée à la lumière, en tout cas, ce n'est pas par moi. Je n'ai pas ouvert ce sac.

Il décida de la croire. *Elle ne me lâcherait pas la jambe si elle avait trouvé la pierre de couvée.*

Elle fronçait les sourcils :

— De toute façon, qu'est-ce que c'est que cette pellicule ? Tu n'as pas d'appareil photo.

Sumner se leva, le paquet sous le bras.

— Ce sont des photos. Je vais les faire développer. Un ami à moi va me faire ça gratuitement.

Les yeux de Zelda se rétrécirent, soupçonneux :

— Des photos ? Des photos de quoi ?

Sumner sourit.

— Des nanas à poil. Et des gens qui baisent.

Il bondit hors de la pièce avant qu'elle ait pu lui barrer la route.

Il suspendit la paillulette au plafond de la voiture pour se convaincre de la réalité de l'épisode cauchemardesque qu'il avait vécu. L'expérience avait la couleur, la vivacité et la beauté maléfique du rêve. À tel point qu'il finit par se persuader qu'elle était bel et bien le fruit d'une hallucination. C'était la seule explication acceptable. Et d'autre part, il avait du kiutl et une songemme à placer.

Sumner joua avec l'idée de tâter lui-même du kiutl mais il était trop méfiant et finalement ses craintes l'emportèrent. Mais pour se rendre compte de la puissance de la plante, il fit bouillir quelques fragments de feuilles dans l'eau jusqu'à ce qu'il obtînt un liquide d'une teinte vineuse, qui dégageait une odeur agréable, et même alléchante. Il en offrit à Johnny Yesterday. Le vieillard accepta avec avidité et avala le breuvage en quelques gorgées.

Pendant une heure, Sumner le surveilla de près. Rien ne se passa. Un peu plus tard, de guerre lasse, il prit sa voiture pour aller faire un tour.

En revenant, il découvrit le vieillard qui lévitait, assis en tailleur au-dessus de l'escalier, des poires et des oranges orbitant autour de sa tête, un sourire mauvais sur les lèvres, les oreilles parcourues de tics. Du mieux qu'il put en juger, l'effet de la substance dura approximativement six heures. Il conclut qu'elle était assez puissante pour être vendue. Mais il se demandait comment la négocier. La songemme lui posa le même genre de problème. Quand il se perdait dans ses profondeurs insondables, les facettes bleues

envoyant des gerbes de lumière, il savait qu'il détenait quelque chose d'une exceptionnelle rareté.

Au début, il crut pouvoir l'utiliser lui-même. Si elle révélait effectivement la vraie nature des gens, elle pourrait lui dévoiler des secrets monnayables. Mais ce fut un rêve de courte durée. Penché au-dessus du joyau, il ne distingua d'abord que des formes vaguement lumineuses et brouillées, et son propre reflet déformé. Puis, peu à peu, une figure se forma dans les profondeurs bleu anthracite. Ses cheveux se dressèrent sur sa nuque. Il se voyait, mort, étendu sur le dos, les cheveux poisseux de sang, la courbe blanchâtre d'un os transperçant la peau au niveau de la mâchoire. Il voulut s'écarter mais, incapable de bouger, il demeura comme pétrifié, des heures durant, à regarder la bouche écrasée, les ecchymoses violettes, le nombril enflé, les yeux coagulés… Quand le jour déclina, il s'affaissa, horrifié, fou de terreur.

Plus tard, il fourra le joyau sous un tas de vêtements sales. Il voulait se débarrasser au plus vite de cette pierre diabolique, de ce nouveau piège maléfique de Jeanlu. Il se rendit compte que le plus sûr serait de la briser et d'en répandre la poussière dans les égouts. Mais en dépit de son caractère monstrueux, l'objet avait de la valeur. Il pouvait au moins essayer d'en tirer quelques zords. Mutra savait qu'il le méritait.

Après un mois d'enquête dans les tavernes du port, Sumner entendit parler d'un habitant de McClure qui achetait aux étrangers les objets rares ou originaux. Il s'appelait Parian Camboy. C'était un riche armateur qui avait de nombreux contacts hors de la ville. Son bureau se trouvait dans la tour de l'immeuble du Commerce, au cœur de la cité.

Sumner s'y rendit et après l'avoir fait attendre plusieurs heures dans une antichambre d'un luxe tape-à-l'œil, on l'invita à revenir le lendemain. Il en fut de même le jour suivant et le surlendemain. Le quatrième jour, il annonça au binocleux rachitique qui occupait les fonctions de secrétaire de Camboy qu'il avait des informations pour ce dernier.

— Un des bateaux de votre patron va être attaqué. Je sais quand et comment.

Quelques minutes plus tard, il fut introduit dans le bureau du maître des lieux. L'endroit respirait l'opulence : bibliothèque de

cèdre avec tubes de néon intégrés, boiseries, portraits de héros marins lustrés à l'ambre, profonds fauteuils de cuir, parquet de bois au dessin compliqué et riches moulures au plafond.

Parian Camboy était assis derrière un bureau pourpre placé devant un demi-cercle de fenêtres à meneaux. Il paraissait âgé d'une cinquantaine d'années. Ses rares cheveux avaient la couleur du chanvre : brun-jaune strié de gris. Son visage, aux traits banals, était de granite, comme ses yeux. Un anneau d'or pendait à son oreille gauche et une cicatrice brillante creusait sa joue droite.

Quand Sumner entra, Camboy ne dissimula pas son dégoût.

Sumner était vêtu comme à l'accoutumée, d'une chemise froissée trempée de sueur et d'un pantalon sale qui pendouillait sur les fesses.

D'un signe, Camboy l'invita à s'asseoir et Sumner se dirigea vers l'un des fauteuils de cuir. Les yeux de l'armateur s'écarquillèrent.

— Pas là, lança-t-il d'une voix coupante.

Il montra du doigt une chaise de bois que Sumner n'avait pas remarquée. Quand il fut assis, le marchand lui tourna le dos et se leva pour ouvrir une fenêtre et se rassit en reculant son siège. Puis, les deux mains à plat sur la table, il grogna :

— Où et quand ?

— J'ai menti, avoua Sumner en tressaillant sous l'impact du regard noir que lui lança Camboy.

« Mais je devais vous parler. J'ai quelque chose à vendre.

— Qu'est-ce que c'est ?

La question avait claqué comme un coup de fouet.

— Une songemme.

Les traits de Camboy s'adoucirent mais ses yeux gardèrent leur dureté de silex.

— Quand pourrai-je la voir ?

— Tout de suite, si vous voulez.

Sumner sourit intérieurement de la surprise qui se peignit sur le visage du marchand.

— Tout de suite ? Vous l'avez sur vous ?

— Je veux la vendre rapidement.

Il plongea la main dans sa poche et Camboy se raidit. Quand le joyau apparut, l'armateur se pencha en avant.

— Voyons.

Il tendit la main mais Sumner secoua la tête.

— Une seconde.

Il tira de sa poche une pince, plaça le joyau dans les mâchoires de l'outil, qu'il avait recouvertes de tissu.

« Si vous essayez de m'entuber, je l'écrase, dit-il en lui présentant la pierre de couvée au bout de la pince.

Camboy sourit, narquois.

— C'est que vous en seriez capable, on dirait.

Il se leva et se pencha en avant.

— Les mains dans le dos, ordonna Sumner.

Camboy s'exécuta à contrecœur et Sumner approcha suffisamment le joyau pour que l'armateur pût l'examiner. Le visage du marchand garda son impassibilité mais Sumner sentit percer l'étonnement dans la voix :

— Où vous l'êtes-vous procurée ?

— À votre avis ?

— Vous avez des contacts chez les voors ?

La cicatrice de sa joue frémit.

« Combien en voulez-vous ?

Sumner sourit.

« Cinq mille zords, proposa Camboy.

Sumner manqua en lâcher la pierre. *Cinq mille !* C'était cinq fois plus que ce qu'il espérait en tirer.

— Dix mille, dit-il en essayant de ne pas laisser transparaître son excitation.

Les yeux de Camboy étaient fixés sur le joyau et Sumner crut les voir sourire.

— Pourquoi la vendez-vous ?

— J'ai besoin d'argent.

Camboy soupira tristement.

— Une pierre d'une telle beauté ! Vous ne voyez rien dans cette délicate merveille ?

— Je n'ai jamais regardé.

Sumner rapprocha encore la songemme du marchand.

— Et vous, vous voyez quelque chose ?

Après un long silence, Camboy répondit :

— Un gosse terrorisé qui vit avec sa mère. Elle est guide spirituel, c'est ça ? Elle s'appelle Zelda, je crois ?

La bouche de Sumner béait d'étonnement.

— Je vois également que vous avez une carte blanche. Félicitations. Et que toute votre vie vous avez vécu sur les économies de votre père. Et ça, qu'est-ce que c'est ? Sucre ?

Sumner serra plus fort la pince et voulut la retirer mais à cet instant le rebord du bureau jaillit, le cueillant au creux de l'estomac. L'impact lui coupa le souffle et le projeta en arrière. La pince et la pierre lui échappèrent et il se retrouva près du mur du fond, les quatre fers en l'air.

La songemme tomba au creux de la main de Camboy qui la prit entre ses doigts pour l'examiner en connaisseur.

Sumner bouillait de rage. Le sourire triomphant du marchand lui brûlait les entrailles. Il se lança à l'assaut du bureau en hurlant. Camboy bloqua sans effort le poing qu'il lui lançait au visage et tordit violemment le pouce en arrière. Sumner se soumit en gémissant de douleur. Des mains puissantes l'inclinaient vers le bureau. Camboy lui cogna sauvagement la tête contre le bois, à plusieurs reprises.

— Du calme. Si tu recommences, je t'arrache les yeux, avertit-il en jetant Sumner à terre.

De toutes ses forces, Sumner essayait de contenir sa fureur et son désespoir. Mais ses yeux se brouillèrent et bientôt des larmes roulèrent sur ses joues crasseuses. On l'avait dompté et ce sentiment le faisait encore plus souffrir que l'élancement de la douleur dans son crâne ou dans son pouce.

— Debout, ordonna Camboy d'une voix métallique.

Sumner se mit sur ses pieds en s'appuyant au bureau. Ce faisant, il aperçut le dispositif dissimulé dans le panneau de bois qui l'avait frappé. En distinguant l'éclat de l'acier, il comprit que Camboy, en appuyant sur une pédale, aurait pu tout aussi bien faire jaillir une lame acérée. Il se rassit en frottant sa main douloureuse.

— Il faut être luné pour vendre une songemme aussi belle, voyez-vous, dit Camboy en ouvrant un tiroir.

« Mais maintenant que j'ai compris que vous êtes vraiment luné, je ne peux plus vous reprocher de ne pas supporter votre reflet. Voici…

Il compta dix mille zords en billets de cent et jeta la liasse sur le bureau.

« La somme que vous avez demandée.

Stupéfait, oubliant sa douleur et son humiliation, Sumner regardait fixement l'argent.

« Allez-y, prenez le fric. Vous ne voulez quand même pas que je vous paie par chèque ? aboya Camboy. Le commerce des songemmes est illégal.

Sumner n'avait jamais vu pareille somme. Avec dix mille zords, il pourvoirait largement à ses besoins et à ceux de Zelda pendant deux ans. Il rafla les billets avec des doigts tremblants d'excitation et fila.

Une fois dans la rue, il chassa de sa tête l'humiliation qu'il venait de subir dans le bureau de Camboy pour savourer le sentiment triomphant qu'il pouvait désormais, s'il le désirait, acheter les marchandises qu'il apercevait dans les vitrines. *Dix mille zords ! Mutra, ça suffirait pour ouvrir ma propre boutique !* Il s'imaginait prenant une affaire et se demandait ce qui lui conviendrait. Un restaurant, voilà ce qui lui plairait ! On n'y servirait que ce qu'il y a de meilleur.

Il concoctait des menus dans sa tête quand trois hommes encagoulés de noir surgirent d'une ruelle adjacente et l'entourèrent. Tout se passa très vite. Deux des voyous l'encadrèrent et quand il recula, ils le saisirent chacun par un bras. Il tenta de se dégager mais un stylet jaillit de la ceinture du troisième homme. Sumner sentit le froid de la lame contre sa gorge. Elle troua la peau et un filet de sang coula sur sa poitrine. Les genoux en coton, les jambes flageolantes, il perçut un gargouillis dans ses entrailles et souilla son pantalon.

Les deux hommes le fouillèrent prestement. Quand ils trouvèrent l'argent, l'un d'eux le poussa en arrière et d'un croc-en-jambe l'envoya bouler dans le caniveau. L'instant suivant, ils avaient disparu dans le labyrinthe des ruelles derrière les boutiques.

Sumner se releva en tremblant et regarda autour de lui.

L'avenue était aussi animée que d'ordinaire et des dizaines de badauds l'entouraient. La plupart des visages étaient horrifiés mais un amusement presque moqueur se lisait sur certains d'entre eux. Tandis qu'il s'enfuyait, une femme lança dans son dos :

— Vous avez vu la liasse qu'il avait sur lui, ce cave ?

Il courut à toutes jambes puis, à bout de forces, se laissa tomber le long d'un réverbère. La puanteur poisseuse de son pantalon lui emplit les narines et il sanglota sans retenue.

L'espace du dedans

Le souvenir de cette journée tordait l'estomac de Sumner. Remâchant sa rage, il avait roulé très rapidement. Il ralentit et baissa sa glace. Le soleil brillait fièrement au-dessus de l'horizon vaporeux et bleu. Des mirages de chaleur luisaient sur la route. Du revers de sa manche, il essuya son visage trempé de sueur.

On ne m'y reprendra plus, se répétait-il. *Plutôt mourir que de passer encore une fois pour un cave*. Mais était-il vraiment aussi résolu ? Que ferait-il si la police lui tombait dessus ? *Il se suiciderait ? Brof !* Cette idée lui répugnait, mais celle de se retrouver entre les mains des flics l'horrifiait bien davantage encore.

À plusieurs reprises depuis une heure, il avait aperçu des strohlkraft qui scintillaient dans les traînées vaporeuses de l'aube. Pour l'instant le ciel était vide mais une bonne partie en était cachée par une chaîne de hauteurs rocheuses, buttes rouge vif veinées de traînées noires laissées par la décomposition de matières organiques. Il s'imagina qu'un strohlkraft allait surgir au-dessus d'elles et atterrir devant lui pour lui barrer le passage. Je *lui rentre dedans ! Plutôt démolir la voiture que me laisser prendre*.

Sa détermination lui fut d'un certain réconfort et peu à peu il se détendit. Il se prit à songer à l'époque où, avec une farouche volonté, il avait préparé sa vengeance. Il ne doutait pas d'avoir été la dupe de Parian Camboy. *Qui d'autre savait qu'il avait cette somme sur lui ? Le secrétaire ? Peut-être. Mais ce n'était qu'un sous-fifre*. C'était la peau de Camboy que Sumner voulait.

Le lendemain de son agression, il se faisait embaucher pour peindre des panneaux de signalisation dans le centre de la ville. Zelda s'en réjouit, bien qu'il ne rapportât pas un zord à la maison. Il prétendit avoir une dette à régler. En réalité, il économisait tout ce qu'il gagnait. Le Sucrerat avait besoin d'un matériel coûteux.

Zelda se réjouissait encore davantage de voir comment son fils employait ses loisirs. Des heures durant, il restait planté devant la

savsule, la porte de sa chambre grande ouverte. Il n'avait rien à cacher, ce gosse curieux qui apprenait l'électricité.

Quand il eut réuni la somme d'argent et les informations nécessaires, il arrêta de travailler et passa une journée à traîner dans McClure, en quête d'un coin tranquille à proximité des bureaux de Camboy. Il trouva ce qu'il cherchait à quelques centaines de mètres de la tour du Commerce. C'était une vaste cour, située entre deux entrepôts de marchandises et coupée par un haut grillage de sorte que seule la moitié en était accessible de la rue.

Trois jours après, il avait acquis tout le matériel, disposé son piège et manqué se tuer à deux reprises. Le premier accident survint dans l'égout où passaient les lignes électriques du quartier. Il était en train de placer une dérivation et un interrupteur sur le câble principal quand ce dernier, fort lourd, lui échappa et faillit choir dans l'eau boueuse où il pataugeait. Ensuite, quand il eut connecté sa ligne de dérivation à la clôture de la cour, il fit un essai. Un des fils du grillage se brisa et fouetta dangereusement les airs. Sumner l'aperçut à la dernière seconde, à l'instant où l'extrémité brûlante du fil allait l'atteindre.

En dépit des énormes risques qu'elle présentait, l'entreprise promettait un profit démesuré. Plusieurs semaines étaient passées et Sumner n'était toujours pas parvenu à s'alimenter normalement. L'inaltérable acide de la rage ôtait tout goût à la nourriture.

Néanmoins, il se montra patient. Quand le piège fut en place, il passa un jour et une nuit sur le toit d'un des entrepôts à surveiller les alentours pour s'assurer que personne n'avait remarqué son manège. Il avait pris la précaution de couper les câbles aux premières heures du jour. Quand il avait rétabli le courant, trente minutes plus tard, le grillage pouvait être électrifié à volonté. Mais il fallait vérifier que personne n'avait signalé la brève coupure.

Depuis son perchoir, il surveilla attentivement la cour. Nul inspecteur, nul employé du service d'urgence de la compagnie d'électricité ne se présenta ce jour là. Le lendemain, de retour dans sa chambre, Sumner roula une feuille de kiutl dans une cigarette et la fuma. Il toussa mais la fumée avait un agréable arrière-goût de noisette.

Comme Zelda n'était pas à la maison, il ne prit pas la peine d'ouvrir une fenêtre. À travers les spirales de fumée, il contemplait

sa chambre, dans l'attente des changements qui allaient se produire en lui. Rien ne se passa. Il termina la cigarette.

Il était indispensable de vérifier que Camboy s'était bel et bien moqué de lui. Le seul moyen d'y parvenir, avait-il conclu, c'était de regarder dans sa tête. *Ça marcherait si cette herbasse faisait de l'effet*.

Le principal danger viendrait de la pierre de couvée, si elle se trouvait toujours dans son bureau. Sumner devrait veiller à s'en tenir à bonne distance s'il ne voulait pas que ses pensées soient aussi visibles que sa bedaine.

Quelques minutes après qu'il eut terminé sa cigarette, un calme immense se fit en lui. La lumière dans la pièce augmenta d'intensité. Dehors, par la fenêtre, le ciel semblait doré à la feuille. Sumner devinait des mouvements furtifs à la limite de son champ de vision mais quand il tournait la tête, il n'y avait rien. Il avait la certitude que la pièce était l'objet de subtiles torsions, que des yeux moins bornés que les siens auraient pu discerner.

Une voix, qu'il crut reconnaître, emplit ses oreilles d'intonations mélodieuses. (Ouais, les îles se rapprochent… les falaises s'éloignent.) Elle semblait venir de l'autre côté de la porte (À la proue et à la poupe… les falaises de Farallones perdues dans le brouillard), mais c'était comme un soupir au fond de sa tête. Il alla ouvrir la porte. (Animez les drisses, amenez la grand-voile.) Johnny Yesterday, les oreilles frémissantes, les yeux fermés (Tout le monde sur le pont ! À vos postes de combat ! Préparez les canons ! Chargez à mitraille !) avait pris place dans l'une des grandes urnes bleues.

Sumner réprima un cri de joie et referma la porte. (À vos postes de combat !) Il entendait les pensées de Johnny Yesterday. *Ouh là ! Le vieux schnock se prend pour un amiral !* Il rit tout haut (Serrez-moi les haussières !) et ramassa l'enveloppe rebondie sur son bureau. L'heure était venue d'aller trouver Parian Camboy. (Si la mer t'a choisi, mon gars, alors oui, tu peux dire que ton heure est venue.)

Sumner préféra s'abstenir de conduire et emprunta le métro aérien pour se rendre en ville. Dans l'atmosphère confinée et les odeurs métalliques, son enveloppe à la main, il avait l'esprit encombré. Les voix intérieures de tous les passagers tourbillonnaient dans sa tête.

Le chœur démentiel l'empêchait de réfléchir. Il promena son regard le long de l'allée et s'arrêta sur une jeune femme occupée à lire. (En quoi la forme importe-t-elle ?) Elle était petite, avec d'agréables rondeurs (l'Art, de même que la vie sociale, exige une discipline stricte) et un pli orgueilleux aux coins des lèvres. Le regard de Sumner descendit le long des jambes (Sans cela, nous nous perdrions dans les turpitudes de l'imagination) et s'attarda sur la courbe du mollet. (Cependant, ne commettez pas la sempiternelle erreur de croire que cette forme est nécessairement une définition.) La peau du mollet avait une nuance de miel qui l'excitait. (Pouacre ! Je savais que ce gros lard me lorgnait.)

Sumner releva les yeux et croisa le regard maussade de la femme. *Gros lard !* Il était ulcéré par l'insulte mais la rumeur de voix qui le submergea soudain lui fit oublier sa blessure. Pendant le restant du voyage, son attention papillonna d'un voyageur à l'autre sans jamais se fixer longtemps. Quand il descendit sur le quai, il était parvenu à imprimer un mouvement perpétuel à son esprit, ce qui lui permettait de réduire la cacophonie des voix à un murmure lointain.

L'accueil du secrétaire de Camboy fut rien moins que chaleureux :

— Qu'est-ce que vous voulez cette fois, boule de suif ?

Sumner ravala une insulte en s'approchant du bureau.

— J'ai quelque chose pour M. Camboy.

Déchirant l'enveloppe, il la fourra sous le nez du secrétaire. Elle contenait une bonne quantité de kiutl – la moitié de ce que lui avait donné Jeanlu.

(Par la mamelle arrière de Mutra ! Du kiutl !) Le secrétaire dissimula parfaitement son étonnement. Il se leva, invita d'un geste Sumner à s'asseoir et entra dans le bureau de son patron. En dépit de tous ses efforts, Sumner ne perçut aucune pensée dans la pièce voisine.

Quelques minutes plus tard, la porte se rouvrit et le secrétaire l'invita gaiement à entrer.

Camboy avait déjà ouvert une fenêtre et disposé une chaise de bois devant son bureau. Il attendait, assis, les deux mains à plat sur la table. Sumner sentit qu'il était environné d'armes cachées. Il jeta un rapide coup d'œil autour de lui. Pas trace de la pierre de couvée.

Il se détendit. (M'a l'air nerveux. Est-ce qu'il mijote quelque chose ?)

Ouvrant l'enveloppe rebondie, il répandit les feuilles rouge foncé sur la table. (Bon, c'est de l'herbasse voor.)

— J'en ai six kilos, annonça-t-il.

L'incrédulité qui se peignit sur les traits de Camboy réjouit Sumner.

(Six kilos ? Mais où donc ce peigne-cul a-t-il piqué toute cette herbasse ?)

« Mes contacts voors ont été généreux. Mais je n'ai pas envie d'y goûter. À cause de ma carte blanche. Ça pourrait provoquer des distorsions chez moi. Vous êtes le seul marchand que je connaisse à qui je puisse la vendre.

Les yeux de Camboy s'assombrirent. (Est-ce qu'il ment ? Si tout le reste est aussi bon que cet échantillon en a l'air, ça monte à trois mille, facile.)

Sumner restait impassible.

— Qu'est-ce que vous avez bien pu faire pour vous procurer tout ce kiutl ?

— J'ai utilisé ma carte blanche.

— Vous avez dû baiser un régiment de voors pour gagner autant de kiutl.

— Combien en voulez-vous ? ajouta le marchand en fronçant les sourcils.

— Mille zords.

Camboy sourit. (Quel pigeon !)

— Cinq cents, proposa-t-il.

Sumner secoua la tête.

— Mille. On me le prendrait trois fois plus cher dans les faubourgs.

(Tiens, il connaît les prix.)

— Avec les dix mille que je vous ai donnés la dernière fois, je vous aurais cru tiré d'affaire. (Est-ce qu'il sait ? Voyons ça. Il y a quelque chose dans ses yeux. Un sourire ?)

— Je les ai perdus. J'ai été refait.

— Au jeu ?

— Non. On me les a piqués dans la rue. Juste après mon départ d'ici.

Camboy secoua la tête. Sa voix se fit lourdement ironique :

— Vous aviez tout mis dans une seule poche, si je me souviens bien ?

— Ouais et alors ?

— Mon garçon, il y a bien une cinquantaine de voleurs qui surveillent jour et nuit cet immeuble. Il circule énormément d'argent par ici. Quand vous êtes sorti, ils ont repéré votre poche gonflée et ils vous ont attaqué.

Sumner serra les dents et secoua la tête avec une colère feinte.

— J'aurais dû vous demander de me le faire déposer. J'étais débile d'emporter tous ces zords.

(Il ne sait pas. Parfait. Il faudra cogner un peu plus fort cette fois.)

« Je n'ai pas l'habitude. Bon, mais ce kiutl, je voudrais m'en débarrasser. Il me faut ces zords – j'en ai ma claque de tringler des distors. Mille, ça marche ?

Camboy fit mine de se laisser convaincre :

— Quand m'apporterez-vous le lot ?

— Je ne vous l'apporterai pas ici, répondit Sumner avec assurance. J'ai assez pris de coups dans le coin. Si vous voulez les six kilos, vous viendrez les prendre où je vous dirai, aujourd'hui, à minuit.

(Il sait. Pourquoi est-ce qu'il essaierait de m'attirer à l'extérieur, si ce n'est pour me baiser la gueule ? Je le liquide tout de suite ?)

Sumner se hâta de lui parler de la cour :

— C'est à découvert, vous pourrez me voir et je pourrai vous voir.

Camboy réfléchit un instant sur la proposition. (Je connais l'endroit. C'est assez près pour surveiller les opérations et si c'est un piège, il y a assez de place pour manœuvrer.)

— Très bien, ça marche. Ce soir à minuit.

Ouvrant un tiroir, il en tira quelques billets pour payer le kiutl posé sur le bureau.

— Laissez tomber, dit Sumner avec indifférence. Ce n'est qu'un échantillon. Ce soir, on passera aux choses sérieuses.

Il se leva et s'en fut. À l'instant où il sortait, il entendit une dernière pensée. (L'herbasse, ça ne se donne pas, à moins d'en avoir des tonnes. Quel débile.)

En se retrouvant dans la rue, Sumner était ravi. Il s'arrêta un instant sur le perron et tourna son visage épanoui vers les immeubles de pierre trapus qui l'environnaient. La nuit était tombée et les réverbères brillaient. La plupart des boutiques étaient fermées et seuls quelques marchands en manteaux longs et beiges arpentaient la ville. Au-dessus de lui déferlaient les feux-du-ciel, fantomatiques draperies vertes et jaunes dont l'éclat était assourdi par les lumières de la ville.

Comme il lui restait cinq heures avant le rendez-vous, il décida d'en consacrer deux ou trois à se détendre dans une taverne. Mais après quelques pas dans la rue, il changea d'idée. Le kiutl était toujours en lui. Quoique la rue parût déserte, sur toute sa longueur, ses sens surexcités percevaient un grouillement d'esprits.

Il ne distinguait aucune pensée précise dans cette foule, mais il sentait sa présence. Il entendait leur murmure informe dans l'ombre des allées étroites et dans les ténèbres des porches, des deux côtés de la rue. Des chuchotements sifflants et maléfiques traversaient son esprit tandis qu'il flânait le long de l'avenue. Dans l'obscurité, les voix semblaient résonner plus fort. Bientôt, il fut incapable d'affecter l'indifférence. Il se déplaçait avec de brusques sauts pour passer d'une tâche de lumière à l'autre.

Tu te conduis comme un gâteux, se dit-il pour essayer de calmer l'inquiétude qui lui tordait les entrailles. *C'est la faute au kiutl. Ce n'est rien que des putes et des maquereaux dont tu perçois les pensées. Pas de quoi chier dans ton froc…* Il se contraignit à ralentir et à adopter une allure paisible. À quelques centaines de mètres, un halo de lumière dorée signalait la grande avenue, au nord de la Cabine. L'endroit grouillait toujours d'étudiants et de gens en quête de distractions. On y trouvait deux music-halls, un théâtre et toutes sortes de baraques foraines. Des bouffées de rires et de musique se déversaient dans la rue. Le vent apportait l'odeur du poisson grillé et des pains encore chauds et, oubliant la cacophonie des pensées qui s'élevaient dans l'ombre, Sumner pressa de nouveau le pas.

Un homme corpulent sortit de l'ombre à sa droite, à quelques dizaines de mètres de Sumner, et se dirigea droit sur lui, en roulant les épaules. Sumner hésita, ne sachant trop quelle conduite adopter.

Il ne voulait pas redescendre la rue en courant à toutes jambes et nulle boutique ouverte ne lui offrait d'abri. L'homme ne portait pas d'arme et, en fait, il n'était pas menaçant.

Comme il retrouvait son calme et décidait de poursuivre sa route, une voix résonna en lui. (Si ce tas de graisse gueule, je lui casse la tête… Ça fait pas un pli, je lui crève la paillasse.)

Oh là ! Sumner s'arrêta net. Il fit mine de traverser la chaussée mais trop tard. L'autre fonçait sur lui, courbé sur le trottoir, prêt à lui couper la route.

Sumner s'élança pourtant et l'homme plongea, le saisissant à l'épaule. Sumner pivota sur lui-même et faillit choir sur la chaussée. À la lueur du réverbère, il vit les larges épaules de son adversaire, son nez camus, ses lèvres minces et crevassées comme celles d'un lézard et, entre les yeux glauques, la marque en X de la télébride.

Sumner recula en gémissant. Il tituba sur la route sans quitter des yeux les traits furieux du dorga. Ses jambes se raidissaient et il sut que dans un instant il ne parviendrait plus à se maîtriser et resterait figé sur place. Le dorga s'approcha. Sumner fit quelques pas vacillants en arrière. Un crissement de pneus et un coup de klaxon le firent sursauter. Une voiture surgie au coin de la rue passa à toute vitesse, le frôlant presque et coupant la route au dorga.

— Abrutis ! hurla le conducteur.

Mais Sumner l'avait à peine entendu. Il avait déjà fait volte-face et fuyait avec toute la célérité dont il était capable.

Il courut en direction de la grande avenue illuminée. Quand il fut sûr que le dorga ne le suivait pas, il s'arrêta pour reprendre son souffle. Le brusque afflux d'adrénaline avait décuplé l'effet du kiutl et le grondement de voix lointaines lui parvint. Comme la cacophonie était à son comble du côté de la grande avenue, il bifurqua dans l'ombre.

En rasant les murs, les sens en alerte, il se hâta à travers les rues jusqu'à la cour où il avait donné rendez-vous à Camboy. Sa tête était encombrée de sons. En dépit de la tiédeur de la nuit, il tremblait.

Ce quartier-là était vraiment désert. Peu à peu, son esprit retrouva le calme. Il se sentait mieux. Par une série d'escaliers de secours, il grimpa jusqu'au toit d'un des entrepôts jouxtant la cour. De là, il put contempler la ville. La baie, au sud, était piquetée des lumières rouges et bleues de la flotte de pêche. Le bord de la mer

était sombre et paisible. Dans le ciel un strohlkraft ronronnait. Le bruit s'amenuisa, cédant la place à une autre rumeur nocturne : le cliquetis d'un train de marchandises vide dont les voitures, en suivant la courbe de la baie, faisaient clignoter les lumières. C'était une scène mélancolique et assoupie. Il s'étendit sur le dos, sur la pierre froide, pour prendre un peu de repos. Au-dessus de lui tremblaient les feux-du-ciel.

Il était heureux d'être sorti des rues » heureux d'avoir échappé au dorga. Il comprit que le kiutl l'affectait beaucoup plus profondément qu'il n'avait cru d'abord. Même en cet instant où, le visage tourné vers le ciel, son corps brûlant gisait sur la pierre, il sentait dans son sang l'étrange alchimie à l'œuvre. Son cœur battait la chamade et les muscles de ses jambes se crispaient spasmodiquement par le seul effet de l'énergie que l'effroi avait libérée.

Il ferma les yeux et respira profondément pendant plusieurs minutes. Ses muscles se détendirent, et l'apaisement d'un émerveillement alangui pénétra tout son être. Il avait l'esprit vide. Au-dessus de sa tête, le ciel pesait avec une réalité qu'il n'avait encore jamais éprouvée. Il le maintenait à sa place, en sécurité. Et, s'il scellait hermétiquement ses paupières, son poids avait d'autres effets bienfaisants qui l'emplissaient de gratitude.

Dans un bien-être extrême, il plongea au-dedans de lui-même, considérant l'espace où voguaient des présences nuageuses. Une mince pellicule de lumière se détacha des formes floues et miroita devant lui. Elle palpitait au rythme de son souffle et une scène s'y inscrivit.

À l'extrémité d'une ruelle étroite au sol de terre battue, bordée de murs veinés de rouille, dans un halo de lumière, deux hommes s'affrontaient dans un misérable corps à corps. L'un d'eux était déjà tombé à genoux et tâchait de protéger sa nuque. L'autre s'acharnait brutalement sur lui, à grands coups répétés. L'homme agenouillé tomba, sans connaissance. Sumner eut le temps d'apercevoir son visage défait. Puis l'autre se pencha sur lui pour lui fouiller les poches. Quand il se releva pour s'éloigner, son méfait accompli, une plainte monta et s'enroula dans la gorge de Sumner. C'était le dorga auquel il venait d'échapper.

Il lutta pour se réveiller mais, malgré ses efforts, le visage osseux ne fit que se préciser un peu plus. Impuissant, il regardait approcher les yeux glauques, les lèvres fendillées blanchies d'écume, et un spasme de terreur le parcourut. (Comment que j'y ai cassé la tête. Fumier, va !) Il s'aperçut brusquement qu'il voyait, qu'il entendait ce qui se passait dans la tête du dorga.

(Voyons voir ce que j'ai ramassé.) Il avait dans les mains quelques billets froissés, un peu de monnaie et deux ou trois bricoles. Il fourra les billets et les pièces dans sa poche et examina les petits objets, les tournant et les retournant entre ses doigts comme un luné. (Qu'est-ce qui m'a foutu des merdaillons pareils ?) Une clef d'appartement, la fiche de contact d'une voiture, du fil dentaire et une amulette en or gravé : *Tu vivras tant que tu m'aimeras – Estella.* (Fumier. Ordure !) Il jeta le tout, sauf l'amulette. (Ça valait pas le coup de s'emmerder. Va falloir remettre ça. Brof ! J'aurais mieux fait de faire la peau du gros lard qui sortait de la tour du Commerce. Il en avait sûrement celui-là. Faut en avoir pour s'empiffrer comme ça.)

Les entrailles de Sumner se soulevèrent quand il vit son propre visage décomposé par la peur dans l'esprit du dorga. Ses paupières basculèrent. Au-dessus de sa tête brillaient, verdâtres, les feux-du-ciel. Il avait repris possession de son corps, avec la peur tapie au creux de son estomac. Il demeurait incapable de bouger. Il fit des efforts désespérés pour bander ses muscles, mais en vain. Tout le poids du ciel pesait sur lui. Vaincu, il se soumit et resta étendu par terre à regarder, du fond de sa prostration, les lueurs qui se déployaient avant de se fondre de nouveau dans les ténèbres.

Toute peur évanouie, il se sentait abattu, vidé, aussi creux qu'un vieil os. Sa chair collait à son squelette froid et il avait perdu sa vision périphérique. Il ne voyait rien d'autre que les tourbillons de couleur qui l'aveuglaient. Les yeux fermés, il les voyait encore, caracolant à travers les profondeurs insondables de son propre esprit : *Comme il est vaste et ouvert, l'espace du dedans. Arène immense. Béance toujours prête à s'emplir de tout ce qui s'y engouffre.*

Le vertige et la peur se remirent à le tenailler. Les couleurs s'évaporèrent, il perdit de nouveau son centre de gravité et il se sentit soulevé. Un profond silence l'enveloppa, décuplant ses

craintes. *Reprends-toi !* aboya-t-il. *Reprends-toi ! Le* ciel incendié se précipitait dans l'espace caverneux qui s'ouvrait en lui, et il tentait de se raccrocher à des bribes de pensées fortuites (si la mer t'a choisi, mon gars), des images (une ruelle étroite, au sol de terre battue). *N'importe quoi ! raccroche-toi à n'importe quoi !* La nuance de miel de jambes longues et sinueuses… C'était la femme qu'il avait vue dans le train, celle qui avait des jambes harmonieuses, des muscles souples que les vibrations de la voiture ne faisaient pas trembler. Quand leurs regards s'étaient croisés, il avait dérobé le sien. Elle avait des yeux gris comme le ciment, inertes comme du papier journal. Sa vie était propriété privée, entrée interdite.

Et puis.

Mais maintenant… maintenant, le ciel tout entier, lucide et vide s'abattait sur lui. Sumner était grand ouvert.

Clarté. Il expira doucement. Il était vidé… vaste et creux comme une cathédrale. Son effroi peu à peu se retirait. La douce maîtrise de lui-même qu'il avait connue d'abord revenait et avec elle le visage de la femme qu'il avait vue dans le métro. Il flottait devant lui, insaisissable et pâle comme une nuée. En lui, plus rien de privé ni d'interdit.

Il reconnut immédiatement dans l'indifférence des yeux gris un système de défense. Avec sa lucidité toute neuve, il affrontait sans broncher leur regard, il pouvait même s'en approcher et glisser sur eux. Derrière la courbure orgueilleuse de ses lèvres et de ses pommettes, elle était en fait douce, alanguie, presque liquide.

Une incoercible angoisse le transperça quand il s'aperçut qu'il n'était pas en train de l'imaginer. Son esprit avait retrouvé la femme, quelque part dans la ville, et à présent il était en elle. Il percevait le grondement sourd du sang de la femme – tou doum tou doum tou doum – comme le coassement de baryton d'une grenouille. Ses pensées étaient nébuleuses, diffuses comme une lumière sépia qui par à-coups se jetait en tourbillonnant dans une marée cruelle et sombre, rouge sang.

Sumner n'aurait su dire d'abord ce qu'elle ressentait en cet instant précis. *Est-ce qu'elle est effrayée ? En colère ?* Il resta déconcerté jusqu'au moment où les battements du cœur adoptèrent un rythme irréel. Alors il les entendit tels qu'ils étaient. Il ne

s'agissait absolument pas du cœur de la femme. C'étaient les gémissements du lit. *Oh ! Elle est en train de baiser*. Un sentiment de solitude poignante et furieuse lui déchira les entrailles. *Je ne veux pas la sentir baiser*, hurla-t-il en lui-même. Mais une tension brûlante dans son bas-ventre le retenait en elle et il lui fallut faire appel à toute sa volonté pour se retirer. À l'instant où il s'éloignait d'elle, la femme atteignit l'orgasme et il fut emporté dans un ouragan de lumière duveteuse et de pétales éclatants.

Quand il redevint lui-même, le ciel pesait sur lui, l'enfonçant dans la pierre froide. Ses muscles étaient noués de colère. Accablé de désir, il se sentait misérable et puait la sueur. Une image s'attardait parmi les formes brumeuses derrière ses paupières : les ombres courbes de fesses et de seins, brièvement aperçus à l'instant où il s'enfuyait d'elle.

De nouveau, il tenta de se lever, mais il était maintenu au sol, non point cette fois par le ciel, mais par la fureur jalouse qui nouait ses muscles. Il garda les yeux clos, peu soucieux de revoir le déferlement des feux-du-ciel. Et bientôt il dérivait, trop courroucé pour se demander où la drogue télépathique l'emportait.

Une gueule surgit des ténèbres et s'immobilisa face à lui. C'était un loup dont le museau était couvert de poils d'argent, tremblant d'une lumière vivante. Les yeux de diamant, trop féroces pour connaître la peur, l'observaient, tendus par la volonté. Le regard était vaste comme le silence des étoiles.

Quand il le transperça, la colère de Sumner se ratatina. Aussitôt, les lignes acérées de la gueule se défirent, devinrent transparentes et une autre tête apparut. La sienne. En voyant son visage grassouillet, les joues rebondies encadrant un petit nez camus, la mâchoire molle, les yeux humides et anxieux, il eut un mouvement de recul et se débattit pour reprendre conscience. Il s'éveilla tremblant et trempé de sueur.

Avec un grognement de surprise et de soulagement, il s'aperçut qu'il était assis. La paralysie s'était dissipée. Et quoique ses muscles fussent lourds et mous comme du sable mouillé, et ses entrailles glacées de peur, il parvint à se mettre debout. Alors il s'aperçut qu'il s'était écoulé plus de temps qu'il n'aurait cru. La Nébuleuse de la Chèvre flambait à l'ouest. Dans peu de temps il serait minuit.

Sumner se réjouit d'avoir été aussi méticuleux dans ses préparatifs, car à présent il était trop vidé pour penser. Tout ce dont il avait besoin avait été mis en place et essayé. Désormais il lui suffirait d'appliquer son plan comme prévu et, comme d'habitude, d'avoir de la chance. Beaucoup de chance.

Après avoir marché de long en large pour se dégourdir les jambes et détendre les muscles crispés de son dos, il descendit les escaliers de secours. Le colis-surprise qu'il avait préparé l'attendait dans le recoin obscur où il l'avait laissé. C'était un sac de toile rebondi, comme il se devait pour un ballot de sept kilos de kiutl. Il l'emporta dans la cour et se posta tout près de la clôture. Dans son sang, l'effet de la drogue commençait à s'atténuer. Autour de lui, l'ombre épaisse qui enveloppait les immeubles était vide de voix intérieures mais il savait qu'on le guettait.

La présence d'autres humains était aussi évidente que le battement de son sang. Au milieu de la cour, dans la clôture, était ménagée une porte qu'il avait forcée quelques heures auparavant. Il vérifia que le verrou s'ouvrait encore puis, se tournant, il fit face à la rue.

Il y eut d'imperceptibles mouvements dans une tache d'ombre à une centaine de mètres. Puis plus rien. Ses yeux erraient, en quête d'autres mouvements. Aux deux extrémités de la clôture, des projecteurs illuminaient toute l'étendue de la cour. Même les toits étaient visibles et il garda un œil sur eux pour le cas où on s'amuserait à le canarder.

Brusquement les ombres se mirent à vivre. Une meute de chiens furieux chargea à travers la cour. Derrière eux couraient cinq hommes en cagoule. Sumner ne s'attendait pas à l'utilisation de chiens et il eut à peine le temps de franchir la porte en traînant le sac derrière lui. De l'autre côté de la clôture, il enroula une chaîne autour du portail et le cadenassa pendant que les chiens essayaient de lui mordre les doigts. Cela fait, il s'éloigna pesamment, le sac dans les bras.

De l'autre côté, les hommes de main jurèrent à voix basse et dégainèrent des pistolets. Quand ils tirèrent, il n'y eut aucun bruit. Sumner perçut un claquement métallique derrière lui et une douleur lui vrilla la chair entre les épaules. Il retira de son dos une fléchette dont suintait un liquide. *Du poison ?* se demanda-t-il. Au

même instant, un autre dard se fichait dans sa chair. Il le retira promptement de son derrière, avant que la totalité de la toxine ait pu être injectée. Pour une fois, il n'était pas mécontent d'être gros. *Faudra qu'ils me refilent un bon paquet de cette saleté avant que je tombe.*

Jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, il vit que ses poursuivants escaladaient la clôture. Tout en les surveillant, il repéra la bouche d'égout à quelques mètres de là. Il l'avait ouverte un peu plus tôt et maintenant, il ne lui restait plus qu'à espérer que le chronométrage était exact. Le sac était plus encombrant qu'il n'aurait pensé et il dut bientôt l'abandonner. Au moment où il s'introduisait tant bien que mal dans l'odeur fétide de l'égout, l'un des hommes en cagoule, ayant franchi la clôture, s'élançait dans sa direction.

Il tâtonna sur le tissu dont il avait enveloppé l'interrupteur et mit le contact. Il n'y eut pas un cri. Sumner ne perçut que le claquement des chaussures du seul poursuivant qui avait réussi à passer à temps par-dessus le grillage. L'homme s'introduisit dans la bouche de l'égout. Sumner pataugeait dans les ténèbres en se fouillant pour retrouver la lampe-stylo qu'il avait sur lui. Il l'alluma à temps pour voir qu'il était parvenu à la hauteur d'une fourche.

Derrière lui, l'homme s'était laissé tomber dans le conduit et pataugeait dans la gadoue. Un poignard luisait dans sa main. Sumner s'était arrêté de courir à la hauteur de la fourche et, penché au-dessus de l'eau, il fouillait à droite et à gauche du pinceau de sa lampe. Quelques heures auparavant, il avait laissé dans le coin un bidon mais le flot malodorant qui lui montait jusqu'aux genoux était plus fort. Le bidon avait été déplacé. Il chercha, les mains dans la vase, jusqu'au moment où il sentit une poignée de métal lisse. Il la souleva, arracha le bouchon et vida l'essence dans le courant.

L'homme approchait de la fourche quand il sentit l'odeur du carburant. Sans attendre que Sumner l'allume, il battit précipitamment en retraite.

Sumner s'enfonça plus profondément dans la conduite. Un peu plus loin, il trouva la bouche qu'il avait ouverte pour se ménager une sortie. Le produit contenu dans les fléchettes commençait à faire son effet. Une somnolence nauséeuse le gagnait. Mais il lui resta assez de force pour se hisser à l'air libre, à l'autre bout de la cour.

Sur la clôture, quatre corps pendaient. Autour des gonds de la porte, là où la résistance du métal était différente, une pluie d'étincelles tombait sur le sol. Les chiens tournaient lentement en rond en gémissant tristement.

Les lumières de la rue et des entrepôts étaient éteintes. Hormis les éclairs du grillage, tout le quartier était plongé dans l'obscurité.

Sumner parvint néanmoins à repérer son adversaire survivant. Il était lui aussi ressorti de l'égout et emportait le sac que Sumner avait abandonné. Il l'avait jeté sur une épaule et traverserait la cour en direction d'une porte étroite, dans l'un des entrepôts. Quelques instants plus tard, le loquet claquait et l'homme avait disparu.

Sumner eut un sourire mauvais. Le sac contenait sept kilos d'explosifs dissimulés sous une mince couche de kiutl. La bombe exploserait à l'ouverture du sac.

Quand l'homme eut disparu, Sumner s'approcha lentement du grillage et contempla les corps. Trois d'entre eux étaient restés bloqués au sommet, en équilibre en haut du grillage. Le quatrième était resté accroché par un pied et se balançait doucement. Tous fumaient, dégageant une odeur répugnante de tissu et de chair brûlés. Quand un bouton de métal ou une fermeture à glissière touchait le grillage, des gerbes d'étincelles jaillissaient.

Sumner prit la bombe à peinture dissimulée dans un coin de la cour. Avec de grands mouvements inspirés, il peignit sur l'asphalte : SUCRERAT.

Puis, en titubant, il se dirigea vers une porte qu'il avait repérée et laissée ouverte. Sa voiture était garée dans une rue voisine. Quand il y eut sommeillé deux heures pour laisser passer l'effet des fléchettes empoisonnées, il était prêt à commencer sa Tournée.

Le lendemain, il brancha la savsule sur le canal des informations quotidiennes. Après le bulletin météorologique et la liste des navires qui avaient accosté dans la nuit, on annonça qu'une coupure de courant inexpliquée avait plongé le quartier des affaires dans le noir et qu'une explosion avait ravagé les bureaux de la Société de Navigation Camboy. M. Camboy et deux personnes non identifiées avaient été tuées.

RÊVES GRINÇANTS

Sumner s'étira voluptueusement, profitant d'une longue ligne droite bien dégagée. La dernière fois qu'il avait regardé, un cours d'eau coulait parallèlement à la route, creusant la roche de sillons et de marmites de géants. Mais pendant qu'il était plongé dans ses souvenirs, la rivière était devenue ruisseau, puis simple filet d'eau, et il n'y avait plus maintenant que la terre plate, craquelée et comme recroquevillée sous le soleil.

Des flèches et des arches de pierre rongées par le vent étincelaient d'un vert électrique dans le soleil puissant et l'ombre de grands nuages courait sur la lande déserte. À l'horizon flamboyant, loin vers le nord-ouest, un orage isolé se déchaînait sur la plaine : masse de nuages violacés veinés d'éclairs, traînant après soi des rideaux de pluie.

Le paysage qui défilait engourdissait son attention et il n'aperçut l'inconnu qui se tenait au milieu de la route qu'au dernier moment. La silhouette se dressait immobile dans un enchevêtrement calligraphique d'ombres. Sumner ne distingua qu'un poncho aux motifs bariolés comme un habit d'Arlequin et un vieux chapeau de cuir brun dont le large bord masquait entièrement le visage de l'inconnu. Il décida de ne pas s'arrêter. Il y avait quelque chose d'agressif dans la manière dont il portait son chapeau, dans toute son attitude, les jambes écartées, les mains dissimulées sous le poncho. *Un pirate des convois !* songea Sumner. Accélérateur au plancher, il se courba sur le volant.

Brusquement, un piaulement suraigu jaillit de l'arrière de la voiture et les lumières du tableau de bord s'éteignirent. Sumner pompa furieusement sur l'accélérateur. Il arracha la fiche de contact puis la remit brutalement en place. Il frappa le volant à coups de poing, le tableau de bord à coups de pied, mais en vain. La voiture ralentit inexorablement, glissant doucement sur la route. Elle vint s'immobiliser juste devant l'inconnu.

Brof !

Sumner chercha de la main le démonte-pneu qui se trouvait sous son siège mais avant qu'il ait pu le brandir, les mains de l'inconnu surgirent de son poncho. Il tenait un court sabre d'argent doré à la lame mince et recourbée. Avec d'adroits moulinets, il faisait passer son arme d'une main à l'autre.

Il fit un pas de côté pour se placer bien en vue de Sumner, devant la vitre ouverte. Tirant alors une orange de son poncho, il la jeta en l'air comme un jongleur. D'un mouvement si rapide qu'il en était brouillé, la mince lame du sabre traversa le fruit en zigzaguant et des gouttes de jus étincelèrent dans le soleil. L'inconnu remit vivement son sabre au fourreau et recueillit dans sa paume l'orange encore entière.

Il s'approcha de Sumner et lui tendit le fruit. Épongeant d'un revers de manche son visage ruisselant de sueur, ce dernier tendit à son tour la main et l'orange s'y ouvrit comme un nénuphar.

Levant les yeux vers l'homme, il scruta son visage, une douleur spasmodique lui tordant les boyaux. C'était un grand molosse avec l'air sauvage d'un dorga en cavale. Il avait la peau sombre et tendue, criblée de rides minuscules aux coins de la bouche et des yeux. Ses deux oreilles étaient percées d'os et ses cheveux laineux jaillissaient en boucles et en épis sous le rebord de son chapeau. Son œil gauche, curieusement bridé, avait la couleur de la viande. À droite, son orbite vide garnie d'un éclat de miroir faisait comme un trou lumineux au milieu des replis de chair d'une cicatrice luisante, qui descendait de son crâne jusqu'au coin de sa bouche.

— Je m'appelle Nefandi, déclara-t-il en massel, avec un fort accent.

Sa voix était rude, comme son visage, mais il y avait un éclat amusé dans son œil unique. Tendant brusquement les mains il saisit Sumner par les oreilles. Ce dernier tenta de se dégager mais Nefandi le tenait fermement. Serrant les oreilles du garçon il approcha de lui son œil unique. Il fallut un gros effort à Sumner pour ne pas vaciller quand les rudes traits bruns s'approchèrent si près de son visage qu'il discerna comme une fumée jaunâtre dans l'œil unique. Une forte odeur, mélange de transpiration et d'une senteur musquée semblable au bois de champak, flottait autour de lui. Brusquement,

Nefandi le lâcha et se saisit d'un quartier de l'orange que Sumner tenait toujours à la main.

Il tenta de reprendre ses esprits mais la douleur qui tordait ses entrailles était devenue une crampe irrépressible.

— Je m'appelle Sumner Kagan et…

— Enchanté, répondit Nefandi se saisissant d'un autre quartier d'orange.

Il arbora un large sourire, la bouche pleine de fruit.

Sumner pressa ses cuisses l'une contre l'autre pour réprimer un frisson diarrhéique.

— Ma voiture…

— Un bien petit engin pour s'aventurer si loin dans le désert. Où vas-tu ?

— Ben, pour l'instant, je ne vais nulle part. Je suis en panne.

Sumner tendit tout son corps dans un effort pour ne pas faire dans son pantalon.

« Faut absolument que je débourre, dit-il d'un air contrit.

— Vas-y, boldu. Te gêne pas.

Ouvrant la portière de la voiture, Nefandi en tira Sumner par une oreille.

« Par ici, mon kiki. Sors de là.

Tout en aidant Sumner à s'extraire du véhicule, il lui pelotait les épaules, les bras, le ventre.

Une fois dehors, Sumner détala jusqu'à deux éperons de roche verte entre lesquels il s'accroupit après avoir baissé son pantalon. Nefandi l'observa un instant puis détourna les yeux, sur ses gardes. Sous son poncho, sa main étreignait la poignée de son sabre. Il se demanda s'il devait tuer l'obèse. Ses yeux scrutaient le ciel le long de l'horizon. Il était vide, sa main relâcha son étreinte. *J'ai tout le temps*, se dit-il.

Son œil droit – le bout de miroir – était couplé à un sensex, capable de percevoir la totalité du spectre électromagnétique. En direction du sud-est il avait repéré plusieurs taches d'infrarouges. Des strohlkrafts, à n'en pas douter – ce qui expliquait la vague rumeur d'ondes radio qui provenait de là.

Il balaya de nouveau l'horizon, plus lentement, le sensex réglé sur le biospectre. À l'est, un brouillard orange émanait de la vie végétale par-delà la lande déserte. Au nord et à l'ouest, rien,

l'étendue sans vie de la lande de Rigalu. La terre verte paraissait grise dans le sensex. L'unique bioréaction était constituée par une faible efflorescence rose, suspendue bas dans le ciel et née de l'interaction des bactéries qui flottaient là.

Il regarda de nouveau vers l'ouest. Des parasites lui picotèrent la joue et le front quand il tendit le sensex à l'extrême limite de ses capacités. Il guettait la présence de psynergie, de forçamour, la force-de-vie. Un pâle foyer d'énergie bleue rayonna quelques instants sur l'étendue grise. Il était distant d'une quarantaine de kilomètres environ. Peut-être était-ce l'enfant-voor qu'il avait pour mission de détruire.

Depuis qu'il avait été lâché dans la lande de Rigalu, il n'avait cessé de percevoir la présence d'une puissante psynergie. Il la ressentait comme une furtive sensibilité musculaire, appartenant indiscutablement au biospectre, mais il n'avait pu jusqu'ici l'apercevoir, ni déterminer avec précision sa proximité.

L'énergie biospectrale, la psynergie – le Kha, comme disaient les voors – imprégnait toute chose. C'était ce qui lui avait permis de détecter la présence de Sumner – tête d'épingle écarlate dans le lointain. Quand la voiture était entrée dans son champ visuel, il n'avait eu qu'à la voir briller pour savoir qu'elle n'allait pas ralentir. Il avait donc bloqué le moteur à l'aide de l'inducteur de champ qui se trouvait dans la poignée de son sabre.

Cela en valait-il la peine ? se demanda-t-il, sachant qu'à chaque utilisation de son inducteur il révélait sa position exacte à tous les distors hortemps qui pouvaient bien se trouver dans le désert.

Il s'accorda quelques instants pour clarifier son esprit. La clarté, il le savait, constituait son unique espoir de découvrir le voor qu'il traquait. Depuis déjà deux jours qu'il tournait à travers cette ville fantôme, ses nerfs fatigués le rendaient rêveur et il s'absorba dans la contemplation de la boue qui maculait ses bottes dans l'espoir de faire le vide dans son esprit.

Nefandi était un homme artificiel, conçu et réalisé par les bioingénieurs de l'éo, puissante technocratie qui régnait à quatre mille kilomètres plus au nord. Là-bas, un mondrêve était parvenu à s'implanter dans la réalité – un monde sans distors qui ignorait le mécontentement et la mort. C'était l'avant-poste d'un empire cosmique plus vaste que la pensée humaine, où les plaisirs les plus

vifs étaient librement accessibles à tous. Le ravissement préféré de Nefandi était le coobla, un stimulateur du cerveau moyen qui, en l'absence de toute drogue, le plongeait dans des transes délicieuses.

Psyprogrammé par ses créateurs pour privilégier la jouissance par rapport à l'affirmation de soi, Nefandi avait connu d'innombrables fois les blandices du coobla sans parvenir jamais à la satiété. Il était un produit absolu de sa société. Son corps avait été créé et cultivé par l'éo dans la forêt de l'id qui s'étend au voisinage de la cité biotechturale de Cleyre où il était destiné à devenir un ort, un domestique, un travailleur manuel. Il avait tout oublié de son existence d'ort car son corps seul avait existé alors. Des siècles plus tard, quand ceux qu'il avait été créé pour servir n'eurent plus besoin de lui, l'éo avait laissé apparaître et se développer son esprit. Il avait vécu librement pendant que l'éo l'observait afin de déterminer ce à quoi il pourrait servir. Il aurait pu voyager et entreprendre l'exploration du monde qui l'avait créé. Il aurait pu se consacrer à l'immense culture qui l'entourait, augmenter l'étendue de sa conscience et, du même coup, sa valeur sociale. Mais sa psyprogrammation était plus forte que son libre arbitre et il s'était entièrement adonné au coobla, à la béatitude d'une jouissance enfermée dans le système nerveux.

L'espace d'une vie entière s'était envolé dans le pur délice avant qu'il n'eût épuisé ses ressources et que l'éo lui reprît le coobla. Pour retrouver sa transe extatique, il lui fallait un bienfaiteur, quelqu'un qui aurait besoin de lui et paierait ses services en coobla. Voilà pourquoi il était au service de l'esprit-dieu, qu'on appelait le Delph.

Le Delph avait été autrefois l'être le plus puissant de la planète. Un siècle avant la création de Nefandi, la volonté du Delph était aussi immense que la terre. Il était la voie d'accès aux multivers et les contours du monde manifeste n'étaient que la forme de ses caprices. Il en allait ainsi parce que le Delph était capable de capter et de transmettre la psynergie subtile qu'irradiait le cœur galactique. Mais la psynergie sur laquelle il fondait sa puissance était directionnelle et changeante. Quand la distribution stellaire se modifia, la psynergie galactique diminua et le Delph redevint un homme comme les autres. Il demeura le Delph en titre et il était encore l'âme d'une civilisation technique sans égale sur la planète, mais sa puissance réelle ne tenait plus qu'à son mystère.

Pour se protéger contre d'autres esprit-dieux disposant d'autres sources où puiser leur pouvoir jusqu'au retour de sa propre psynergie par le canal stellaire, il avait façonné Nefandi pour en faire un tueur. Depuis bien des années, Nefandi obéissait à la volonté du Delph, traquant des distors hortemps, des bandits éo et des voors dont la portée psychique confinait à l'esprit-dieu. Après chaque assassinat, il regagnait Cleyre ou Nanda ou Reynii et pouvait s'abandonner de nouveau au coobla pendant quelques années.

Ainsi se résumait l'histoire de Nefandi : il était un fétichiste de la jouissance. Et pourquoi pas ? se demandait-il souvent. Qui était-il après tout ? – un ort sans mère ni père. La conscience était un délire, avait-il fini par croire, et il lui arrivait de se demander fébrilement s'il était sain et entier ou si son âme n'était qu'une faim. *À quoi bon s'interroger. Le destin est trop vaste pour qu'un seul esprit l'embrasse.*

Ses pensées et sa faim se dissipant au fur et à mesure qu'il se détendait, Nefandi perçut de nouveau la pulsation puissante et régulière d'un kha, quelque part à l'ouest. Il regarda mais il n'y avait rien à voir.

Il arrive que le kha soit insaisissable, particulièrement dans les régions bleues du spectre. Plus petite la longueur d'onde, plus vive l'intelligence émettrice. En général. Dans le biospectre, le soleil était d'un bleu éblouissant. Les plants de kiutl et les aigles harpies étaient bleus, eux aussi. De même que les voors.

Les êtres humains émettaient une lueur changeante du jaune au vert. Ce qui fut d'ailleurs la raison pour laquelle il décida en définitive de ne pas tuer l'obèse. Le Kha de Sumner était doré comme l'éclat du soleil. *Son soma est puissant et sans défaut*, put constater Nefandi tandis que Sumner remontait son pantalon sur ses grosses fesses tremblantes. *Il serait absurde de détruire une créature d'une telle rareté.*

La première fois qu'il avait saisi Sumner par les oreilles, il avait pris le pouls qui battait à sa gorge et palpé les ganglions qui s'y trouvaient. Le cœur du garçon était vigoureux et son excès pondéral ne résultait pas d'une obésité organique. Les tissus adipeux formaient une couche régulière qui n'avait pas encore entamé la symétrie de sa musculature et de ses aponévroses. Ils résultaient donc manifestement d'une difficulté d'ordre névrotique et non

biologique. Quand il l'avait aidé à sortir de la voiture, Nefandi avait tâté quelques ganglions neuraux et tenté de relâcher une partie de la tension somatique qui bloquait les muscles environnants. Peine perdue. Sous la graisse, le garçon était dur comme la brique.

Tout en rebouclant son ceinturon, Sumner songea à s'enfuir, mais l'idée était zanoque. Il ne survivrait jamais à une marche jusqu'à McClure. Il serait une proie facile pour les rats-debout et les lézards venimeux et cette pensée le fit regagner la voiture.

Nefandi était en train de manger l'orange que Sumner avait abandonnée sur le tableau de bord. Il parla la bouche pleine de fruit :

— Je veux que tu me mènes chez tes voors.

Sumner se raidit et le mensonge qu'il s'apprêtait à prononcer mourut dans sa gorge : Nefandi jouait avec l'Œil de Lami qu'il avait accroché dans sa voiture, le soleil frappant son œil-miroir d'un éclat sagace.

— La voiture est bousillée, marmonna Sumner.

Nefandi sourit et glissa la main sous son poncho. Le moteur se remit en marche. Sumner sentit son cœur bondir.

— Qui êtes-vous ?

— C'est une longue histoire. Monte.

Sumner se courba et se glissa derrière le volant. Nefandi jeta son chapeau à l'arrière et s'installa sur le siège du passager. Il se pencha tout près de Sumner et son haleine était chaude et sombre :

— Dis-moi tout sur les voors.

Sumner haussa les épaules et enfonça l'accélérateur.

— Des amis à moi, un peu plus loin le long de cette route, voilà tout.

— Les voors ne sont jamais des amis.

La voix de Nefandi recelait une animosité qui fit frémir Sumner.

« Les voors ne s'occupent que d'eux-mêmes.

Nefandi termina l'orange et jeta la peau par la fenêtre.

« Ils forment une couvée. C'est comme ça qu'ils s'appellent eux-mêmes. Pas une tribu ni une famille. Une couvée.

Sa voix était tranchante et Sumner tenta de changer de sujet.

— Comment êtes-vous arrivé ici ?

— Tu n'y entraverais que couic, dit Nefandi en crachant un pépin par la fenêtre. Parle-moi des voors.

— C'est une femme et son fils, marmonna Sumner. Jeanlu et Corby. Elle fabrique des charmes.

— Et le gamin ? Il est hortemps ?

Sumner fronça les sourcils sans comprendre.

— Est-ce que le petit a l'esprit profond ? le pressa Nefandi. Est-ce qu'il a des pouvoirs ?

Sumner haussa les épaules et le borgne lui décocha un coup de poing dans l'oreille.

— Parle !

La voiture fit une embardée et Nefandi posa une main sur le volant, saisissant Sumner à la gorge de l'autre.

« Et ne mens pas.

Sumner s'étrangla et parvint à prononcer d'une voix haletante :

— Corby est fort.

Nefandi le lâcha et se radossa à son siège, l'ombre d'une satisfaction passant dans son œil.

La honte congestionnait le souffle de Sumner et sa vision s'assombrit. Il se demandait s'il lui fallait mettre à profit le peu de pouvoir dont il disposait. Un coup de volant brusque au bon moment et tous deux passeraient outre aussitôt. *Cela valait-il mieux* ? Il se tourna vers Nefandi et se vit dans l'œil-miroir. Il fut surpris de ne lire aucune peur dans son reflet. Au-dessus de ses grosses joues, ses yeux qui faisaient comme deux perles brûlantes ne cillaient pas. Il fut content de lui car il savait que cet homme pouvait le tuer.

Nefandi prit un ninas et l'alluma. Ce garçon et sa voiture puaient à lui donner la nausée malgré les vitres ouvertes. Il n'en avait que plus de mal à croire que cette créature corpulente possédât un tel kha. *Le rayonnement de l'or pur*, s'émerveilla-t-il. *Il a certainement une carte blanche.*

— C'est toi le père de Corby ? c'est bien ça ? demanda-t-il, et le silence tendu du garçon fut une réponse.

Il regarda les rouleaux de graisse qui tressautaient dans les jambes et les hanches de Sumner avec les vibrations de la voiture. *Il n'est qu'appétit et effroi.*

— Pourquoi y retournes-tu ?

— J'ai besoin de zords.

— Tu veux dire de kiutl et de songemmes ?

Il pencha son visage vers la vitre ouverte pour aspirer une bouffée d'air frais. La route quittait en effet la lande, l'espace d'un virage, et longeait un petit torrent à sec dont le lit encaissé foisonnait de peupliers, de tamaris et de saules. Puis ils pénétrèrent de nouveau parmi les ruines vertes et il rentra la tête à l'intérieur.

— Je suis un tueur de voors, titi. Corby est peut-être celui que je cherche.

Nefandi tira longuement sur son ninas et laissa la fumée sortir en serpentant par ses narines.

« Je te dis cela parce qu'il faudra peut-être que tu m'aides. Et si tu flanches, je te tue.

Les jointures de Sumner blanchirent sur le volant.

— Qui êtes-vous ?

— Je suis envoyé ici par le Delph, une vieille puissance – celle qui a fondé le protectorat des Massebôth. Nous veillons sur ce qui reste de l'humanité pour empêcher la surpopulation des voors et des distors.

De la langue, il fit un rond de fumée.

« Si tu te montres coopératif, je saurais te récompenser.

La terreur qui habitait Sumner se transforma en simple peur et il parut s'enfoncer dans son siège.

— Que puis-je faire ?

— Pour l'instant, contente-toi de conduire.

Nefandi passa de nouveau la tête par la fenêtre et Sumner relâcha son étreinte sur le volant. Il cherchait une quelconque banalité et finit par choisir une question pour briser le silence :

— Vous pouvez me dire ce que c'est que tout ça ?

Nefandi rentra la tête dans la voiture.

— Tout quoi ?

— Rigalu. Qu'est-ce que c'est ?

— Une ancienne ville, non ?

— Mais pourquoi c'est vert ? Et pourquoi est-ce que cela brille ?

Nefandi fit passer son ninas au coin de sa bouche.

— Le vert provient de sels et d'haloïdes comme l'oxychlorure de plutonium et les di-uranates de sodium et d'ammonium. Ce qui luit la nuit, c'est le sulfure de zinc sous l'effet du rayonnement solaire. Quant à la rigidité et l'aridité du tout, elle résulte du déplacement subquantique de tous les déchets radioactifs qui sont tombés ici.

Sumner n'avait pas plus d'expression qu'un œuf.

« La lande de Rigalu a été autrefois une ville kro, poursuivit Nefandi. L'une des plus grandes du continent. Mais les tremblements de terre et les tempêtes ragas l'ont rasée en une nuit. Les réacteurs nucléaires, et il y en avait beaucoup, se sont écroulés comme des châteaux de cartes.

— Les réacteurs ?

— Des centrales de production d'énergie. Les Massebôth les ont interdits. Les kros utilisaient des matériaux radioactifs simplement pour faire chauffer de l'eau qui faisait tourner des turbines. Une politique à courte vue, non ?

Il fit tomber sa cendre sur le plancher crasseux.

« Toute cette région était contaminée. Elle le serait restée pendant des dizaines de milliers d'années.

Sumner grogna.

— C'était idiot. Qui l'a nettoyée ?

— Le Delph, quand il n'était pas encore parvenu à la plénitude de ses moyens. C'était ce qu'il a pu faire de mieux à l'époque.

— Parlez-moi des gens qui habitaient ici.

— Les kro étaient comme les Massebôth. Comme tout le monde.

Il mordit son ninas et continua de parler entre ses dents.

« Un mélange brûlant d'ambitions et d'idées passant d'une génération à l'autre. Des victimes de la mémoire.

— Mais qui était-ce ?

Nefandi retira son ninas de la bouche et s'absorba dans la contemplation de son extrémité rougeoyante.

— Ils aimaient le football.

D'une secousse il fit tomber la cendre froide sur le plancher.

« Bien sûr, on avait le temps de s'amuser à cette époque. Les distors étaient rares et il n'y avait pas de voors du tout. Pour les kro, le nord était le sud…

Nefandi s'interrompit. La route avait quitté la lande depuis quelque temps déjà. Elle serpentait maintenant entre des pins rabougris et des touffes isolées de genévriers, au milieu d'un paysage fantomatique de cheminées, de dômes et de tourelles creusés dans le grès meuble.

Sumner suivit le regard de Nefandi et découvrit ce qu'il voyait. Derrière une vague haie faite d'un entassement de souches et de

branchages, un énorme pangolin les fixait d'un air belliqueux et grattait le sol de ses griffes en renâclant.

— Un animal susceptible, chuchota Nefandi. Ça doit être son arrière-cour.

Sumner ralentit et entreprit de se ranger sur le bas-côté.

— Non, lança Nefandi. Il va nous charger que nous nous arrêtions ou pas. Reste au milieu de la route. On risque moins de casser un essieu. Et ne ralentis pas.

Sumner allait présenter une objection quand le court sabre de Nefandi apparut comme par magie dans sa main. Courbé en avant, il agrippa le volant de toutes ses forces.

Quand ils arrivèrent à la hauteur du pangolin, il les chargea à travers la route. Sumner voulut accélérer mais la chaussée était particulièrement défoncée en cet endroit et il savait qu'il perdrait la maîtrise du véhicule s'il allait trop vite. Sa tête allait et venait à toute vitesse car il cherchait à regarder à la fois la route et le pangolin.

— Contente-toi de conduire, lui ordonna Nefandi. Toujours à la même vitesse. Et quand je te le dirai, freine de toutes tes forces.

Au galop, le pangolin gagna le véhicule du côté du conducteur et baissa la tête pour charger.

— Vas-y ! cria Nefandi. Mais Sumner avait trop peur pour ralentir.

Il enfonça l'accélérateur – trop tard. Le groin coriace heurta violemment la portière. Sumner se débattit avec le volant tandis qu'une violente embardée précipitait la voiture vers un escarpement. Son aile droite crissa contre la roche puis s'en écarta. Mais avant qu'il ait pu reprendre la maîtrise de la voiture, le pangolin chargea de nouveau, ses écailles cuivrées ondulant au rythme de sa course. Dans un déchirement aigu de métal froissé, l'aile fut arrachée et disparut en voltigeant. Sumner tira sur le volant. La voiture tangua violemment puis se retrouva au milieu de la route.

— Fais ce que je te dis ! aboya Nefandi. Toujours à la même vitesse, la même !

Le pangolin courait de nouveau lourdement à côté de la voiture et baissa la tête pour une nouvelle charge.

— Freine !

Les roues gémirent, la voiture s'immobilisa dans une grande secousse et cala. Nefandi fut précipité contre le pare-brise et vit le pangolin le premier. Voyant qu'il avait dépassé la voiture, il revenait sur ses pas pour charger.

« Vite ! remets en marche !

Sumner s'agitait frénétiquement. Ses mains tripotaient la fiche de contact. Deux fois, le moteur fit un faux départ ; puis, alors que le pangolin était sur eux, la voiture bondit de l'avant. Le groin atteignit l'aile arrière et le véhicule se mit de travers avant de se redresser.

Sumner avait l'impression de percevoir la charge de la bête à travers son fond de pantalon mais Nefandi lui enjoignit de ne pas aller trop vite. Le pangolin les rattrapa, du côté du passager, cette fois, et Sumner attendit anxieusement que Nefandi lui donne l'ordre de freiner. Il ne voulait pas regarder. Il entendait les grognements sourds de la créature et la poussière soulevée par ses sabots griffus faisait comme une brume autour de lui. C'était bien suffisant. Les yeux rivés à la route, il attendait l'ordre de Nefandi. Mais l'ordre ne vint jamais. Le pangolin se ramassa de nouveau pour frapper et le bras de Nefandi jaillit par la fenêtre. Le plat de son sabre gifla l'œil de la bête qui s'effondra dans une explosion de poussière.

— Détends-toi, dit Nefandi en faisant disparaître son sabre sous le poncho.

Sumner souleva les mains du volant et regarda en arrière. Le pangolin s'était remis sur ses pattes d'une ruade et s'ébrouait en les regardant s'éloigner d'un air morne.

— Mutra, il était moins une, dit Sumner d'une voix qui se brisait.

Nefandi prit un autre ninas. Tandis qu'il l'allumait, Sumner remarqua que sa main ne tremblait pas le moins du monde et s'en mordilla la lèvre inférieure de jalousie.

Nefandi prit le temps de rassembler ses pensées. Il était heureux de n'avoir pas eu à faire fonctionner l'inducteur de son sabre. Car l'élément de surprise était essentiel dans la chasse aux voors. Mais la frayeur du garçon avait failli l'y contraindre. La route délabrée plongeait de nouveau à travers la lande. Une libellule vint heurter la portière puis s'éleva dans les airs et disparut tandis que le sable vert crissait sous les pneus.

— Il va falloir que tu apprennes à maîtriser le tremblement de tes mains, titi.

Sumner approuva de la tête, essuyant d'un revers de manche son visage couvert de sueur. Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule pour s'assurer que le pangolin ne les suivait plus.

— J'ai dit « apprendre ». J'espère que tu l'as remarqué.

Il tira quelques bouffées de son ninas puis le coinça sur le tableau de bord de manière que sa fumée fasse écran entre lui et le garçon.

« C'est naturel, d'avoir peur, quand on est menacé. Il faut que tu apprennes à garder ton calme. Le secret, c'est de séparer la réalité des rêves grinçants.

Sumner fit la moue et lui lança un regard interrogateur.

« Tu sais bien ce que je veux dire, poursuivit Nefandi d'une voix coupante comme le métal. Les pensées parasites. Les fantasmes nerveux. Les cauchemars qui font grincer les dents. Les rêves grinçants.

— Je sais, dit prudemment Sumner.

— Tu te prends les pieds dans ton ombre. Détends-toi.

Sumner secoua la tête. Il était très désireux de changer de sujet.

— Ce pouvoir qui a nettoyé la lande de Rigalu, le Delph, qui l'a créé ?

Nefandi ne répondit pas. Il regardait par la fenêtre, suçotant son ninas d'un air méditatif. Sumner sentit que leur conversation était terminée. Mordillant sa lèvre, il retourna son regard sur les courbes de la route. Loin devant, la chaleur dédoublait la vision en jouant sur les rochers.

Sur leur gauche, des dunes de sable vert chrome ondulaient autour d'arches lisses, polies par la tempête. Sur leur droite, deux cents mètres de falaises de craie étaient suspendus au-dessus d'eux. Des touffes d'herbe sèche et de buissons épineux couvraient les roches en forme de crâne.

L'embranchement apparut à la sortie d'un virage en épingle à cheveux. Sumner s'y engagea, rangea la voiture dans un bosquet aux troncs épais et coupa le moteur. Au-delà des arbres, une scène de cauchemar s'offrait à sa vue. La petite ferme de pisé avec son toit rouge et pentu était à peine reconnaissable sous le fouillis des plantes grimpantes qui l'avaient envahie. Les jardinières qui ornaient les fenêtres avaient perdu leur fond, les mottes de boue séchée maculaient les marches de cèdre et le toit avait perdu la

plupart de ses tuiles. La mare et la cabane au toit bleu disparaissaient derrière les miasmes qui montaient doucement du sol alentour de la ferme. Le cœur de Sumner se serra.

Mais Nefandi était en proie à la plus vive excitation. La peur le disputait en lui à l'impatience quand il ouvrit la portière de la voiture. L'espèce de sensation musculaire qui le hantait depuis plusieurs jours était partout présente autour de lui. Il y avait indiscutablement des voors dans le voisinage et il agrippa la poignée de son sabre en descendant de la voiture. Des herbes jaunes et desséchées se balançaient à hauteur d'homme au-dessus de ce qui avait été un jardin. Les plates-bandes de sable blanc étaient jonchées de feuilles mortes.

Dans l'ombre, il remarqua que la terre n'était pas desséchée mais, au contraire, noire et luisante. Regardant le sol de plus près autour de lui, il vit que ce n'était pas de la boue qui accrochait ainsi la lumière mais de gros vers noirs et brillants. Il y en avait partout, qui rampaient en se tortillant dans l'ombre. Un mouvement lui fit lever les yeux. De la fumée – non, un essaim de mouches qui s'élevait des arbres et se précipitait à sa rencontre.

Sous le poncho, sa main fit rapidement pivoter la poignée de son sabre. Le faible champ qui s'établit aussitôt tout autour de lui suffit à détourner l'essaim mais quelques-unes des mouches les plus féroces passèrent à travers et le piquèrent. Il en tua une. Elle était allongée et verdâtre, avec d'énormes mandibules et des yeux rouges.

La peur l'emporta en lui sur l'impatience et il jeta alentour un regard prudent. D'étranges fongosités avaient poussé sur tous les arbres et une curieuse pellicule iridescente recouvrait la plupart des branches et des troncs. Les vapeurs brun-jaune dont les volutes jaillissaient de la terre près de la ferme étaient emportées par le vent mais des bribes écœurantes parvenaient jusqu'à eux. Un coup de vent soudain apporta un linceul qui sentait le vomi et le bruit d'une lessive claquant sur une corde à linge.

Un refuge de noirtemps, songea-t-il, scrutant les lieux à l'aide du sensex. Deux êtres transparents passèrent lentement au-dessus de la maison. Ils étaient si proches qu'il distinguait leurs peignes et les cils qui palpitaient tout autour de leurs corps. Parmi les cils, il repéra deux bourses pendantes, bourrées de traits.

Des raels ! faillit-il crier à haute voix. *Nom d'un rauk, qu'est-ce que des raels pouvaient bien fabriquer si loin vers le sud ?*

Les raels s'éloignèrent à la dérive et il maîtrisa la folle envie qui l'avait pris de retourner en courant se mettre à l'abri dans la voiture. Les raels étaient une forme de vie créée voilà des siècles par l'éo pour protéger ses premières colonies. Ils avaient été conçus pour transporter des nématodards. Les dards étaient petits et minces mais leur portée était longue et ils injectaient une neurotoxine instantanément mortelle.

Sans cesser de surveiller les raels, Nefandi examina les lieux. Il avait du mal à croire que des voors puissent vivre ainsi. Il les avait toujours connus extrêmement méticuleux et soignés sauf quand, devenus vieux, ils se retiraient dans leur noirtemps et perdaient leur pouvoir. Mais s'il fallait en croire la psynergie glaciale qui baignait sa peau, cet endroit n'était pas habité par des vieux voors.

Scrutant le jardin et la masure avec son sensex, Nefandi ne détecta nulle trace d'énergie biospectrale bleue. Rien que la luminescence orange de la vie végétale. Il était perplexe. Les picotements de sa chair lui disaient qu'il y avait au moins six ou sept voors quelque part devant lui, mais aucun n'émettait le moindre kha. *C'est impossible*, se dit-il, maîtrisant sa peur.

— Mutra !

C'était Sumner. Il s'apprêtait à s'extirper de la voiture mais s'était immobilisé, le corps à demi sorti de la portière.

Nefandi suivit son regard vers le ciel et se raidit. L'un des raels était droit au-dessus d'eux, étincelant parmi les arbres, forme gélatineuse aussi grande qu'un homme. Il était à la fois amorphe et complexe : une masse de gelée parcourue d'ondes dans la lumière du soleil. Le vent tourna et le rael avec lui, disparaissant dans sa propre transparence.

— Qu'est-ce que c'était que cette chose-là ? cria Sumner.

L'espace d'un instant, il avait cru apercevoir une tache de sang prise dans le réseau d'une fine dentelle bleue à l'intérieur d'une chose bulbeuse et ondulante.

— Chais pas, mentit Nefandi, observant les deux raels qui faisaient le tour de la maison, à l'aide de son sensex.

Ce rael était assez près pour me tuer, se dit-il. *Soyons sur nos gardes !*

Mais cela faisait trop d'incertitudes à prendre en compte à la fois. Pourquoi n'était-il pas mort ? Les raels et l'éo s'opposaient à l'autocratie du Delph depuis que le pouvoir de l'esprit-dieu avait commencé à décliner. Que faisaient ces raels ici, s'ils n'y étaient pas pour le traquer, lui ? Où étaient les voors qu'il percevait sans pouvoir les voir ? Tous ses sens lui hurlaient qu'il était en danger et il lui fallut se perdre dans la contemplation de vacuité céleste pour retrouver son calme. Sumner emboîta le pas de Nefandi qui s'approchait de la maison. Quelque chose empêchait apparemment les mouches de s'en prendre à Nefandi et il restait aussi près de lui que possible. Le remugle des choses mortes et des vapeurs qui s'élevaient du sol lui mettait le cœur au bord des dents. Il souhaitait désespérément s'en aller. Sa poitrine battait à tout rompre, et les mouches, les champignons bleus et verts accrochés aux troncs des arbres comme de grosses floraisons de cristaux de quartz rendaient son effroi plus aigu encore.

Parvenu devant la masure, Sumner vit que la porte en était fermée. Elle était traversée d'une grosse trace luisante comme aurait pu en laisser une limace géante. Il fut soulagé de constater que Nefandi ne tentait pas d'entrer. Les fenêtres maculées de boue et de poussière empêchaient de voir à l'intérieur. Les mouches bourdonnaient autour d'eux et le bruit d'une lessive claquant au vent augmenta puis sembla s'éloigner.

Sumner examinait les lieux à la recherche d'un objet quelconque qui eût conservé son aspect naturel. Mais le jardin entier était la proie d'une langueur pourrissante : l'écorce de tous les arbres était boursouflée et grisâtre. Et le sol autour d'eux s'affaissait en gadoue craquelée. Même l'herbe était criblée de nodules fongueux et bleuâtres ou luisante de bave et de vers.

— Allons voir de l'autre côté.

La voix de Nefandi fit sursauter Sumner. Elle était basse et douce, presque surprise. On pouvait peut-être y déceler un soupçon de peur. Sumner hésita, mais les mouches s'amassèrent autour de lui quand Nefandi s'éloigna. Agitant les mains autour de sa tête, il s'empressa de le suivre.

Derrière la masure, sous les tamariniers qui entouraient la mare, Corby était assis, nu, au milieu des hautes herbes. La boue de la

mare, brillante et noire comme une peau de grenouille, maculait son corps. Il était assis en tailleur, les yeux mi-clos. Tout autour de lui, la terre s'assombrissait du naufrage des choses : herbes froissées, à demi pourrissantes, fientes violettes de quelques oiseaux, trace étroite laissée par un escargot. Une fleur minuscule était suspendue comme une flamme au-dessus de cette sombre litière, ses pétales rouges secoués et déchirés par le vent.

L'entièreté de l'esprit de Corby était fixée sur elle. Il tentait de barrer la route à la nausée, aux vagues alternées de la peur et de la lassitude. Tantôt il se vautrait dans la boue, tremblant de chagrin parce que sa mère était morte et que sa maison était dans le noirtemps. Tantôt il se redressait, effaré de sa propre douleur. N'était-il pas un voor ? N'avait-il pas été façonné de lumière, à d'infinies reprises, sur des mondes innombrables ? Combien de mères et d'enfants et d'amants avait-il connus et perdus ? Rien ne pouvait changer cela. Comme rien ne pourrait empêcher ce qu'il était aujourd'hui de se dissoudre dans l'avenir.

Ce raisonnement parvenait à le plonger dans une langueur hébétée. Mais elle ne durait que quelques minutes. Puis la peur de poursuivre seul montait en lui de nouveau. Pour s'en arracher, il se concentra tout entier sur cette fleur entre ses jambes. Progressivement, sa vision vacilla et décrut au fur et à mesure que les tensions qui l'habitaient se relâchaient. Le vent tourna et la lessive accrochée à une corde tendue entre deux arbres cessa de flotter. Un calme mortel s'installa momentanément sur la mare. Les odeurs somnolentes de pierre mouillée et d'eau stagnante s'alourdirent mais il n'y prit point garde. Sa conscience était fixée sur la fleur.

Bientôt, il ne subsista plus de lui qu'un écheveau d'énergie entortillé autour de cette tige et de ses pétales. À l'intérieur, il était seul, la lumière du soleil chantait doucement, la chaleur l'inondait. Son esprit bavard s'était tu, étourdi par le murmure continu de la vie végétale, des fibres incrustées de soleil.

Au plus profond, un autre lui-même, plus tranquille, s'éveillait progressivement à la conscience. C'était le mage, la part intemporelle de lui-même, l'esprit nomade qui se souvenait de bien des corps, de bien des mondes. Maintenant que l'esprit était profondément enfoui à l'intérieur de cette plante minuscule, le

mage ouvrait sur son propre monde : une vaste ténèbre spirituelle et granuleuse, bouillonnant d'énergies vitales.

Dans cette ténèbre brillante, Corby s'attarda. De là, il avait la possibilité de pénétrer dans n'importe quelle réalité. Il regarda autour de lui. Quelque chose de glaçant soufflait d'un coin obscur où les voors morts revivaient à l'infini leurs vies innombrables devenues l'âme de la couvée. Il reconnut une région où la ténèbre était d'une épaisseur d'encre. C'était le cœur cellulaire de sa vie, le chemin du corps. Mais il ne voulait pas tomber dans ce marais. Il avait fixé son esprit sur la fleur pour échapper à sa nausée. Une descente dans la lente brûlure du corps, avec son marécage de cellules et son énergie musculaire, ne ferait que remettre en branle ses pensées. Et il ne pouvait se soumettre aux vagues de désirs déracinés, d'odeurs de mort et de souvenirs brouillés qui surgissaient de l'obscurité des voors morts.

Il préféra attendre, l'esprit enroulé à l'intérieur de la fleur, le kha en alerte mais immobile. Tant qu'il parvenait à se maintenir ainsi en équilibre, conscient mais sans agir, il était lui-même – vraiment lui. Ni un braillard ni un voor. C'était un état délicat, aisément perdu. Mais pendant sa brève durée, il était en mesure de se voir lui-même pour ce qu'il était : pure sensation, exultante, illimitée. C'était son corps – quelle que fût sa forme – et la distribution de l'énergie parcourant son corps qui limitaient sa conscience. Et ce n'était qu'ainsi, pendant ce bref instant, qu'il était libre. Nulle pensée. Nulle sensation. Rien que la faculté de sentir, lucide et solitaire comme l'espace.

Corby jouit de sa liberté jusqu'à ce que son kha se remît à bouger. Il ne tenait pas en place. Il voulait changer incessamment de forme en se déplaçant à travers ses souvenirs ou jouer à colin-maillard avec les pensées et dans les cerveaux d'autres êtres. Mais il le retint encore un peu. La tension entre son système neurologique humain et sa conscience de voor était source d'exultation. L'instant précédent, la même différence lui avait été angoisse. Maintenant du moins les deux parts de lui-même étaient-elles plus faciles à maîtriser. Il pouvait amuser son esprit avec l'étincelle de vie de la fleur tandis que son kha partait faire le tour des mondes remémorés. Quelle vie serait-ce, cette fois-ci ?

Il se projeta à reculons à travers ses souvenirs les plus profonds. Il trouva bientôt ce qu'il cherchait et dépêcha volontairement son kha dans un monde ancestral où seule une poignée de voors étaient suffisamment forts pour s'aventurer.

C'était un monde nommé Unchala. C'était le plus vieux souvenir des voors. Si vieux que seuls ceux qui étaient doués d'un kha extraordinaire avaient le pouvoir de l'évoquer. Ceux qui le pouvaient y retournaient souvent car sa beauté était lancinante. Quand on l'avait connue ne fût-ce qu'une fois, on en gardait des désirs puissants et innommés qu'il fallait de longs mois pour éteindre.

Le ciel d'Unchala, tel qu'il s'en souvenait, était une cascade d'énergie stellaire : une lumière nacrée, cristalline et changeante. Les premiers ancêtres voors avaient vécu de cette énergie, l'absorbant comme des plantes, la ressentant comme une musique. Le déferlement courbe de l'énergie actinique les traversait de part en part de sa longue trajectoire, créant une perception pleine de distance, de flux, de couleur. La marée du silence s'étirait au long de golfes parcourus de courants lumineux. Venaient ensuite les teintes, les nuances, les mélanges. La faculté de sentir des voors, telle qu'elle évoluait sur Unchala, ne cessait de s'élargir, accédant à la conscience de possibilités toujours plus vastes. Il y avait de la musique dans la lumière des étoiles, diminuant à mesure de la distance, se baignant avec d'autres énergies pour former un son fluide : la douce chanson lointaine des autres galaxies. Puis venait l'orgasme, explosions stellaires, brusque flambée de sensations, tandis qu'Unchala tournait sur elle-même pour faire face à son soleil unique.

Mais non – Corby ne voulait point se rappeler le jour sur Unchala. L'intensité de tels souvenirs confinait au délire et l'épuisait. Mieux valait, de loin, demeurer avec la nuit, au sein de laquelle les énergies étaient séparables et conservaient des formes nettes, au grain serré.

La nuit sur Unchala était le temps de la contemplation. La conscience des voors s'étendait et s'approfondissait, guettant de toute sa sensibilité les chants ténus et solitaires du bord du monde, ou se projetant loin dans les avenues d'étoiles, à la recherche des forces plus dispersées, plus sauvages, qui s'exerçaient pour faire craquer l'univers. Pourtant, plus les premiers voors se tendaient,

plus les distances s'agrandissaient. Il n'y avait point de limites à la perception – elle ne cessait de s'étendre hors de portée, au-delà de toutes les images et de toutes les sensations de l'expérience des voors. Et ils en concevaient un effroi sacré et une sérénité indomptable. L'univers était infini, c'était un multivers, sa forme était celle du changement perpétuel.

Quand on voyait l'univers ainsi, les limites s'évanouissaient et tout devenait possible. Avec le temps, l'évolution des voors les conduisit au-delà du temps. Quand l'orbite d'Unchala finit par décliner, et que la planète tomba dans le collapsar qui était son soleil, l'évolution des voors était parvenue à un stade qui leur permit d'abandonner derrière eux leur forme physique. Désincarnée, la conscience des voors fusionna avec les radiations qui déferlaient vers l'intérieur du trou noir pour former la lumière qui voyage le plus loin, celle qui brille à travers tout le multivers : la psynergie elle-même. Ce flux de radiation qui emportait leur psynergie à travers l'infini, ils le nommèrent Iz.

Quelque chose se rompit et Corby fut arraché à sa rêverie. Le vent se leva sur l'eau et se faufila entre les hautes herbes. La fleur sur laquelle il s'était concentré fut couchée dans l'ombre. Le ronronnement végétal diminua et son esprit redescendit vertigineusement en lui-même.

Les ombres n'avaient pas changé. Un bref instant s'était écoulé. Frottant son visage de ses mains, il s'étira. Son angoisse avait disparu. Les quelques secondes qu'il avait passées dans l'Iz à revivre son passé l'avaient soulagé.

Prenant possession de ce calme nouveau, il s'émerveilla comme toujours des pouvoirs de régénération de son kha. Il se demanda s'il serait jamais capable de le faire fusionner avec son esprit et son intelligence, de manière à savoir nombre des choses qu'il sentait seulement. À quoi cela ressemblerait-il s'il pouvait traduire ses souvenirs en images sensorielles humaines ?

Il s'allongea sur le dos dans la boue fraîche, les yeux fixés sur un gros plateau de nuages d'un gris métallique. Comment ses sens de braillard auraient-ils perçu le monde ancestral dont il était originaire, c'est ce qu'il chercha à reconstituer à partir de ses souvenirs.

Il n'y avait pas grand-chose à voir dans ce coin de l'univers. La galaxie d'Unchala était déjà vieille, un milliard d'années avant la formation de cette planète. Toutes les étoiles voisines avaient implosé depuis longtemps. Le jour comme la nuit, le ciel eût été noir aux yeux d'un braillard. Il ne restait plus que quatre ou cinq naines blanches, très éloignées, qui brûlaient sur un fond de denses nuages d'hydrogène, un voile de gaz stellaire que projetait la galaxie dans les dernières convulsions de son agonie.

Le soleil d'Unchala eût constitué la vision la plus spectaculaire. À distance, il avait certainement de quoi rendre perplexe : deux fontaines d'énergie qui formaient comme deux arcs-en-ciel jaillissant en direction opposée. Traversant l'espace aveugle qui séparait les deux jets principaux, des arcs de plasma incandescent s'entrecroisaient, jaillissant de l'un à l'autre.

Les deux torrents de lumière s'embrasaient comme des aurores : d'un rouge sombre sur les côtés d'où jaillissaient, pour retomber, les projections de plasma, puis d'un bleu-vert iridescent, limpide et glacé, le long des courants centraux qui s'écartaient l'un de l'autre. On aurait pu croire que c'était une étoile double déformée, quand c'était en fait une étoile unique.

Le vide noir qui séparait les colonnes de lumière était constitué par la masse effondrée de l'étoile. Jadis, cent millions d'années avant l'apparition de la vie sur Unchala, ç'avait été une super-géante rouge. Sa compagne, une naine blanche, l'avait déformée, de telle sorte qu'à la fin de sa vie elle avait implosé, formant une énorme discontinuité – un trou noir. Tout ce qui s'en approchait était aspiré par son immense champ de gravité – photons, astéroïdes, nuages de gaz interstellaire. À l'intérieur, la discontinuité dé-créait tout cela.

Vers les pôles, toutefois, le champ de gravité était plus faible et quelque chose d'inhabituel s'était produit. Le tissu de l'espace-temps ne s'était pas complètement refermé sur lui-même et l'énergie jaillissait, geysers de photons à hautes fréquences surgissant sur les ténèbres de la galaxie agonisante, lumière venue du cœur même de l'infini.

Unchala était située au-dessus d'un de ces pôles. Elle avait la moitié de la taille de la terre. Jadis, elle avait été la planète extérieure de l'étoile. Désormais, elle était maintenue en place par l'interaction de la faible gravité polaire du trou noir et d'autres

étoiles invisibles du voisinage qui cherchaient à la projeter à la dérive dans l'espace. Prise entre ces forces contraires, elle restait suspendue directement au-dessus du centre du trou noir, tournant lentement sur elle-même. Chaque point de sa surface était régulièrement exposé au collapsar et inondé d'un torrent de radiations.

La surface d'Unchala était stérile. Rien n'aurait pu survivre à l'intensité des radiations qui s'y déversaient. Mais sous la croûte chaude de la planète, dans ses couches carbonées et riches en énergie, des micro-organismes s'épanouissaient. À la suite de mutations, certains d'entre eux s'adaptèrent à la vie dans des couches plus chaudes de la croûte. Avec le temps, un organisme protégé d'une armure de silice fit son apparition à la surface. Cette créature était le premier ancêtre des voors. C'était un être microscopique dont la brève existence était enfermée à l'intérieur d'une réplique minuscule de la croûte planétaire.

Cinq cents millions d'années plus tard, la surface d'Unchala avait cessé d'être plate, creusée de cratères et dépourvue d'air. De vastes récifs de calcite et de silice s'y étaient accumulés comme le corail, dominant le paysage. Bientôt, ils montèrent à l'assaut du ciel noir et les déchets gazeux du métabolisme des métazoaires qui vivaient à l'intérieur commencèrent à s'en échapper, finissant par former, à travers les âges, une couverture nuageuse rudiment aire.

Disposant désormais d'une atmosphère respirable et qui filtrait une part des radiations les plus violentes, des rubiplastes apparurent. C'étaient des cellules d'une extrême complexité qui dépendaient de la lumière bleu-vert du collapsar pour leur photosynthèse.

L'évolution connut alors une véritable explosion et des formes de vie nouvelles apparurent à profusion, toutes à l'intérieur des immenses récifs. Seuls, les rubiplastes pouvaient vivre à l'extérieur et eux-mêmes n'eurent pas survécu longtemps sans le soutien d'autres cellules situées à l'intérieur de la croûte de silice.

À cette époque, les récifs s'élevaient à treize mille mètres au-dessus de la surface. C'étaient des structures tubulaires et granuleuses, formant des branches colossales. Les circonvolutions enchevêtrées et complexes de l'intérieur en étaient tapissées d'un dense humus d'organismes vivants, symbiotiquement alliés à la

capacité de photosynthèse des rubiplastes. La faculté de sentir s'était constituée peu après l'apparition, à l'extrémité des branches les plus hautes des récifs, d'un système complexe de lentilles imbriquées. Disposant de ces prismes stellaires, les premiers voors furent en mesure de filtrer sélectivement les radiations cosmiques et, leur conscience s'épanouissant, ils virent s'ouvrir à eux l'univers.

Corby ne put s'empêcher de rire tout haut en imaginant un homme debout à côté d'un voor parvenu au dernier degré de son évolution. Le braillard ne s'apercevrait probablement même pas que les montagnes qui l'entouraient étaient vivantes. Gigantesques, immobiles, certes, mais quelle vie prodigieuse occupait l'intérieur de ces récifs silencieux. Une conscience sans fin, vieille de centaines de millions d'années. Impossible à saisir pour le cerveau d'un braillard.

Bah…

Il se leva d'un bond et demeura un instant immobile, en se balançant doucement. De là où il se tenait, il apercevait des volutes de vapeur brune qui montaient du sol là où il avait enfoui les charmes et les amulettes de Jeanlu. Grouillant des bactéries étranges que sa psynergie terrifiée avait fait muter, les charmes dégageaient des fumées de méthane, d'ammonium et de sulfure. Il serait heureux quand il pourrait quitter cet endroit maudit. D'étranges mouches féroces, des vers noirs et des fongosités putrescentes avaient fait leur apparition depuis la mort de Jeanlu, attirés, peut-être même créés, par un déséquilibre de son puissant kha. *Des formes de peur*. L'endroit et ses environs seraient bientôt complètement inhabitables.

Le linge était sec sur la corde. Il en huma l'odeur de propreté quand il passa devant pour gagner une baignoire métallique, à l'autre bord de la mare. Des mouches vrombissaient autour de lui mais aucune ne se posait. Il les ignora, examinant le grand réceptacle plein d'une eau tiède et savonneuse. D'un petit coup de pied, il étouffa le feu de brindilles qui pétillait dans le sable sous la baignoire et entreprit de se savonner avec une éponge.

Au-dessus de lui, visible entre les branches d'arbres enchevêtrées, un rael tournait lentement. L'ondulation gélatineuse qui exprimait ses pensées se faisait pressante :

Gagne le centre. Gagne le centre et entre en extension.

Corby le chassa d'un geste rageur, une grimace d'exaspération sur son visage d'enfant.

Va-t'en. Ne vous avais-je pas dit à tous de partir, de me laisser tranquille ? Pourquoi es-tu encore là ?

Le rael glissa dans les airs au-dessus de la mare, son corps transparent ne projetant aucune ombre sur l'eau parcourue de rides.

Gagne le centre, Corby.

Corby tourna le dos à la créature.

Je suis au centre. Que veux-tu ?

Protéger et servir. Je ne puis te laisser. Partir c'est rester. Ainsi nous as-tu appris.

Partir c'est rester. Va-t'en.

Tu es mon guide, mon maître. Je ne puis partir.

Les autres sont partis. Ils ont compris ce que je disais. Rejoins-les.

Gagne le centre et entre en extension.

Corby se retourna pour faire face au rael. Il baissa les yeux sur la berge boueuse de la mare où des herbes humides s'entrelaçaient en hiéroglyphes presque déchiffrables. Au bout d'un instant, il avait acquis le calme nécessaire pour entendre le rael.

Centre et extension. Exprime.

Le rael rayonna en s'inclinant dans le vent.

L'homme qui est venu est sombre – c'est un vagabond des bords du vide.

J'ai conscience de la présence de cet homme. Il n'est point une menace pour moi

Une menace connue de moi. La vie lui est indifférente. C'est un tueur de voors et bien armé. Laisse-moi le tuer.

Non !

Corby regarda fixement le rael, cherchant à sonder ses intentions les plus profondes. Mais, comme celle des autres intelligences artificielles qu'il avait déjà rencontrées, sa conscience incomplète était feutrée, laineuse, difficile à saisir. Tout ce qu'il put sentir avec certitude, c'était la haine pour l'homme qui venait d'arriver avec Sumner, pour Nefandi. Mais Corby ne pouvait lui permettre de le tuer. Cela ne semblait pas juste au mage qui l'habitait.

Va-t'en. L'homme n'est pas une menace. Je m'occuperai de lui à ma façon. Mais tu dois partir, sinon tu vas le provoquer. Comprends-tu ? Mon dessein est plus vaste que Nefandi. Va.

Le rael ne disait plus rien. Surgissant derrière la maison, un autre rael vint dans leur direction. Il avait attendu en embuscade qu'on lui donne l'ordre de tuer Nefandi.

Corby se concentra sur l'enchevêtrement de senteurs vives qui émanait de la mare. Il était ennuyé de l'insistance avec laquelle ces petites vies s'attardaient, troublant la clarté dont il avait besoin pour manœuvrer correctement avec son père et le tueur ort. Quand il eut maîtrisé sa colère, il leva les yeux vers les deux raels qui planaient au-dessus de lui.

C'est difficile pour vous, je le sais, vous avez été créés par l'homme. Vous n'êtes que des objets biomanufacturés, conçus pour espionner et pour tuer. Mais vous êtes en train d'apprendre. Si vous réduisez suffisamment le monde pour en être le centre, il ne vous reste rien – vous êtes seuls. La spécialisation limite l'expression. Renoncez-y. Je vous ai déjà expliqué tout cela. Vous ne comprenez donc pas ? L'événement c'est l'étendue. Allez réfléchir à tout cela. Nous en discuterons plus tard.

Les deux raels s'éloignèrent, déçus, dérisoires. Bientôt, une brise vive les saisit. Ils s'élevèrent rapidement et disparurent. Corby se sentit envahir d'une pitié passagère. Les raels, en dehors de la fonction pour laquelle ils étaient conçus, étaient entièrement démunis. Ils n'avaient pas d'héritage, pas d'ancêtre – pas de culture. La même civilisation technique qui avait donné naissance à Nefandi les avait conçus et réalisés. Les questions d'essence et de signification importaient beaucoup pour eux et parce qu'il possédait le kha le plus puissant qu'ils aient connus, ils croyaient qu'il détenait des réponses.

Le plus clair de son enfance, il l'avait passé en leur compagnie et en celle des devas, autres créatures artificielles. C'étaient ses compagnons de jeux, et dans l'union télépathique qu'ils avaient partagée avec lui, il leur avait montré Unchala et les longues pérégrinations de riz. Et à leur tour, ils lui avaient fait connaître le peu qu'ils savaient de la culture qui les avait façonnés. Éo, appelait-on leurs créateurs, les habitants d'un royaume privé, loin vers le nord. Il ne restait rien d'autre dans la mémoire des raels.

Détournant son esprit de ces considérations, il continua à se savonner. Il avait beaucoup à faire. Ce n'était pas le moment de songer à l'anomie des raels.

De l'autre côté de la masure, Sumner et Nefandi avaient entrepris d'en faire le tour. Il discernait leur peur et cela le fit sourire. Le matin durant, il avait perçu leur approche et maintenant qu'ils étaient enfin arrivés, il pouvait se détendre. Le rituel se déroulerait comme prévu et Jeanlu se verrait offrir une chance d'accomplissement.

Corby laissa tomber l'éponge dans la baignoire et pénétra en pataugeant dans la mare. Il se laissa aller à la renverse, roulant sur le dos pour se laisser engloutir. Allongé sur le dos, il fit la planche, suivant des yeux les gros galions de nuages qui naviguaient dans le ciel, songeant à Nefandi.

Bien qu'il ne l'eût jamais rencontré, il voyait clairement le visage tendu et borgne : la cicatrice luisante, la barbe naissante, les cheveux bouclés, l'œil injecté de sang. C'était comme s'il l'avait connu toute sa vie. Et tel était le cas, en un certain sens. Quand il entrait en transes, le mage en alerte au milieu de ses ténèbres cellulaires, tous les souvenirs des voors lui appartenaient – chacune des pensées jamais conçues par son peuple lui était ouverte. Iz. C'était ainsi qu'on l'appelait. Une mystérieuse similitude liait entre eux tous les esprits des voors. Une dimension plus vaste que le temps, changeante, ombreuse, impossible à comprendre.

L'Iz lui avait révélé Nefandi. Il connaissait bien l'homme et ses ruses – mais ce n'était pas le moment de s'attarder en souvenirs. *Les souvenirs commencent et finissent dans le sang*, se rappela-t-il. *Demeure près du sang*.

Il cessa de penser jusqu'à ce que Nefandi, que suivait timidement Sumner, apparût au détour de la maison. Alors il se laissa couler sous l'eau pour rincer sa chevelure des dernières traces de savon. Quand il refit surface, les deux hommes le regardaient fixement.

Nefandi sursauta en voyant la créature qui surgissait de la mare. D'une blancheur de porcelaine, elle avait la taille d'un enfant et se déplaçait lentement et avec agilité dans l'eau verte. Les tamariniers qui bordaient la berge fractionnaient de leurs feuilles la lumière du

soleil de telle sorte que la boue du bord étincelait. Dans cette lumière morcelée, la créature semblait vaciller comme un mirage.

De plus près, ses traits se détachaient sur le fond blanc et vide de son visage comme un masque inconnaissable : des yeux incolores, las et inexpressifs, sous le lourd front osseux ; le nez, les lèvres et le menton d'une poupée. *Où est son kha ? Pourquoi n'a-t-il pas de kha ?*

Le sensex ne réagissait pas du tout au gamin. Il y apparaissait comme une ombre grise, dépourvue de toute énergie biospectrale. *Comme s'il était mort*, songea Nefandi. *Ou alors* – il tendit son sensex à l'extrême et tandis que le garçon mettait le pied sur la berge, il vit à travers lui, à travers son corps d'enfant, transparent comme l'air même – *ou alors comme s'il retenait* la totalité de *sa psynergie. Mais ce n'est pas possible. Il faut bien qu'il se serve de quelque chose pour maintenir son corps en vie.*

Puis il vit. Le distors le regarda, sa tête était transparente, à l'exception d'un grain noir, au plus profond de son cerveau.

Rentre dans la maison. Je viendrai t'y voir plus tard.

Les paroles se cristallisèrent dans l'esprit de Nefandi et il pivota sur lui-même pour regagner la maison. Avant de se rendre compte de ce qu'il faisait, il avait de nouveau contourné la ferme. L'ordre télépathique était aussi vif, aussi comminatoire, que sa propre volonté. Il avait déjà gravi les marches du perron quand il fut capable de se rendre compte de ce qui s'était passé : *L'ami ! le voor est un esprit-dieu !* Corby avait contracté tout son pouvoir en un point d'un violet si intense qu'il en paraissait noir. *Est-ce possible ?* Nefandi était hébété. Il ouvrit la porte de la ferme et y pénétra sans réfléchir. *Il me maîtrise complètement. Complètement !*

Une fois à l'intérieur, la contention absolue qui enserrait ses muscles lâcha d'un seul coup et il redevint lui-même. *Comment est-ce possible ? Aucune forme physique n'est capable de résister à un kha d'une fréquence aussi élevée. Impossible. Mais cela s'est produit. Je l'ai vu de mes yeux. Bon sang, je crois…* Il s'interrompit. Pour la première fois depuis bien des années, ses pensées affolées partaient dans toutes les directions. C'était une sensation terrifiante car elle signifiait qu'il n'était plus maître de la situation. *Je suis dépassé. C'est fait. Mère du temps, cette chose, là, dehors…* Il reprit

la maîtrise de son esprit, se concentrant sur l'instant présent. Ses muscles se dénouèrent et il jeta les yeux autour de lui.

La pièce était spacieuse et la lumière des fenêtres l'emplissait de créatures délicates. Des senteurs enfumées de vieux bois et de plantes sèches s'attardaient dans l'air, bien qu'on ne vît nul charme tressé. À l'une des poutres au grain épais était suspendu un tapis multicolore. Nefandi y reconnut immédiatement une veve, les onze scènes traditionnelles y étaient brodées et il les identifia toutes, à l'exception d'une seule, comme représentant divers habitats ancestraux des voors. Le reste de la pièce n'avait rien de particulier, une table, un lit, un réchaud à huile. Il gagna une étagère surmontant le réchaud et y choisit une boîte de fer remplie de thé jaune. Lentement, comme s'il accomplissait des gestes rituels, il décrocha une petite bouilloire d'une rangée d'ustensiles suspendus au-dessus du lit étroit, l'emplit d'eau à l'aide d'une cruche qu'il trouva près de la table, et alluma le réchaud.

Il comprenait l'importance de conserver son calme. Non seulement parce qu'un esprit troublé par l'anxiété n'est pas d'un grand secours, mais plus particulièrement parce qu'il savait que tous ses sentiments, toutes ses pensées seraient enregistrés par cette pièce. Dans son sensex, il percevait encore le rayonnement d'un jaune électrique frangé de rouge, qui émanait de l'endroit où il s'était immobilisé sur le seuil. Le reste des lieux était vide de psynergie, lisse et aveugle, comme si personne n'habitait là.

Pour contenir sa propre psynergie, Nefandi retourna son esprit sur lui-même. En attendant que l'eau chauffe, il se tint à la fenêtre à côté du réchaud, écoutant le froissement des arbres dans le vent, se laissant envahir par ce bruit qui lui nettoyait l'esprit.

Les dernières traces de tension le quittèrent, le réduisant à ce qu'il était et pas plus : une certaine quantité de chair molle et d'os denses. Il regarda baisser imperceptiblement la lumière de l'après-midi, observa la danse des grains de poussière dans le rayon qui tombait de la fenêtre. Un geai passa en flèche entre les branches mortes au-dehors et il contempla les nuages qui s'effilochaient dans le vent, s'accrochant aux sommets d'une chaîne de collines. À côté de la mare qui emplissait le cratère, l'enfant voor s'éloignait en compagnie de Sumner. Avant même de commencer à se poser des questions, il concentra son attention sur la brume légère qui

montait de la berge de boue détrempée, se tordant dans l'ombre avant de se dissoudre dans l'air.

La bouilloire se mit à chanter sur le réchaud et Nefandi reporta son attention sur elle. Il découvrit une tasse de terre cuite parmi d'autres sur l'appui de la fenêtre. Elle était vernie d'un brun rougeâtre, gravée d'une pieuvre emmêlée dans ses propres tentacules. Il y déposa plusieurs pincées de thé et versa dessus l'eau bouillante. L'infusion devint verte et il s'en éleva une odeur épicée. Il emporta sa tasse jusqu'à la table et s'assit près d'une fenêtre. Un gros nuage de mouches allait et venait entre les arbres galeux. Plusieurs d'entre elles vinrent cogner si violemment à la vitre qu'elles tombèrent sur le rebord où leurs petits corps gemmés roulaient follement sur eux-mêmes quelques instants avant qu'elles ne reprennent leur essor. Les arbres rougeâtres semblaient tourmentés, leur écorce tombait par plaques, boursouflée de fongosités.

Il aspira une gorgée de thé et la chaleur liquide emplit toute sa poitrine. Des pensées tentaient de se frayer un chemin à travers l'écran des sensations qui l'occupaient. *Que se passe-t-il avec l'obèse ? Où l'emmenait-il ? Que va-t-il m'arriver ?* Mais il ne leur accorda aucune attention et elles retombèrent dans l'ombre. La surface lumineuse du thé, semblable à une peau satinée, lui tira l'œil et il étudia le mélange de la couleur, de l'odeur et de la chaleur. Il se perdit dans cette eau verte. Il était inutile de penser à quoi que ce soit.

Sumner était terrifié. Dès qu'il avait vu la tête blanche de l'enfant crever la surface de la mare, ses entrailles s'étaient nouées, et il s'était encore demandé mais avec encore plus de ferveur : *Qu'est-ce que je fabrique ici ? Fallait-il que je sois luné pour revenir ici !* Et quand il avait vu Nefandi tourner brusquement les talons et repartir, il avait été submergé d'une envie désespérée de prendre la fuite. Mais il était enraciné sur place. Le sourire de Corby, découvrant ses gencives noires, faisait comme une plaie dans la blancheur de sa face. Ses yeux pâles ne souriaient pas. Ils étaient froids comme la fièvre. Il pataugea jusqu'à la berge et une odeur de muscade s'éleva tout autour de lui.

— Bienvenue ! Vous m'avez manqué, dit-il d'une voix douce, avec l'accent de la sincérité.

Il tendit la main mais Sumner refusa de la prendre.

— Où est Jeanlu ? demanda Sumner.

Le visage de Corby n'était empreint de nulle émotion dans la lumière fractionnée.

— Elle est morte.

Sumner baissa les yeux sur les petites avancées de boue qui pénétraient dans l'eau. Il se fouilla l'esprit mais ne trouva rien à dire.

— Désirez-vous la voir ? demanda Corby.

Sumner parut perdre contenance.

— Son corps ?

— Son corps attend. Là-bas.

De la tête, il désignait une tonnelle recouverte de mousse rouge et de vigne vierge.

— Il attend ? demanda Sumner. Il attend quoi ?

— Vous, répondit Corby en lui faisant signe de le suivre. Vous êtes le seul homme qui lui ait donné un enfant. Je n'ai cessé de vous appeler depuis qu'elle est morte.

Sumner ne bougea pas. Ses mains étaient enfoncées dans ses poches, les doigts furieusement crispés. Le vent fraîchit et il respira profondément. S'il n'avait pas eu si peur de Corby, il l'eût haï. *Me manipuler comme si j'étais une machine – brof !* Il regarda par dessus son épaule pour chercher Nefandi mais l'homme avait disparu. Un fou rire nerveux monta dans sa gorge serrée. *Au premier voor qui paraît, il fiche le camp la queue entre les jambes.*

— Toutes les songemmes de Jeanlu sont à vous, dit Corby d'un air dégagé. Elle en a six ou sept.

Brof ! Le cœur de Sumner battit la chamade. Il ramassa un galet dans la boue et l'expédia de manière à le faire ricocher cinq fois avant de couler dans la mare. Un sourire réchauffa ses traits et il songea : *Tu savais que c'était pour ça que je venais, pas vrai ?*

Corby fit oui de la tête.

— J'ai moi-même implanté cette pensée en vous. Il fallait que je trouve un moyen de vous faire venir.

Sumner lui retourna son hochement de tête, à la fois effrayé et rassuré. *Six ou sept songemmes ! Que voulez-vous de moi ?*

— Cela regarde Jeanlu et vous-même. D'abord, vous devriez la voir.

Du pied, Sumner tapota une racine résistante, dans la boue. *Je croyais que vous aviez dit qu'elle était morte.*

— Elle l'est. Mais son corps attend. Vous serez le dernier à la voir.

Un spasme d'incertitude se tordit dans le ventre de Sumner. Je *ne comprends pas.*

— Évidemment. Vous êtes un braillard.

Les yeux muets de Corby pouvaient fort bien être moqueurs, indifférents ou bien autre chose encore.

Le gamin le conduisit à travers les tamariniers jusqu'à la tonnelle, à l'autre extrémité de la mare. En chemin, Sumner examina les arbres les plus proches de la maison, leurs troncs et leurs branches enflés et tachetés, la gomme ambrée qui suintait sur leur écorce luisante.

— Pendant l'agonie de Jeanlu, dit Corby, j'ai eu très peur. Je n'ai jamais été séparé d'elle. La peur a déformé mon kha et modifié le paysage.

L'anxiété tordait les entrailles de Sumner mais il suivit Corby en silence. Il se demandait où et pourquoi était parti Nefandi. Il avait du mal à imaginer la peur glaçant l'esprit que contenait cette face borgne et fendue.

La tonnelle formait un enclos à trois côtés. Corby se tenait à côté d'une étroite entrée flanquée de piliers de pierre sur lesquels étaient gravés des serpents entremêlés. Sumner constata que l'enclos était à ciel ouvert. Un vol de cygnes passa dans le lointain, et il crut entendre le long cri de leur migration.

Corby, toujours nu, mais sec, la peau blanche et satinée comme une bûche flottée, les yeux dans le vague, indiqua de son bras d'enfant l'entrée de la tonnelle. Sumner fit la moue, les muscles de la mâchoire tendus. Il était pris entre le besoin qu'il avait des songemmes promises et sa peur. Brusquement, la curiosité le saisit de savoir comment Jeanlu était morte mais, craignant d'entendre la réponse, il passa devant Corby sans mot dire.

L'endos était petit et, dès qu'il y eut pénétré, il se retrouva devant Jeanlu. Elle était assise sur un fauteuil de rotin, face à l'entrée. Son visage et ses mains étaient recouverts des écailles noires en forme de coquille d'huître, qu'il avait vues pour la première fois sur son

abdomen plusieurs années auparavant. La chair de son visage, craquelée et luisante, adhérait fortement à l'os et lui donnait l'apparence d'une tête de mort calcinée. Une de ses paupières s'était figée, fermée au creux de son orbite. L'autre demeurait entrouverte, révélant la moitié inférieure d'un globe oculaire laiteux et bleuté et un croissant d'iris doré.

Sumner s'immobilisa. Autour du fauteuil de Jeanlu, l'herbe pâle et desséchée se couchait sans force sur une espèce de marne d'un noir de goudron crevée de pustules. Une vague senteur marine et rance flottait dans l'air et, l'espace d'un instant de démence, il eut l'impression que le cadavre, malgré ses yeux fermés, le dévisageait.

Il détourna ses regards du visage. Jeanlu portait des sandales de roseau tressé, un pantalon blanc au pli net et un épais gilet matelassé de fleurs et de plantes séchées et vernies. Autour de son cou et par-dessus le gilet, pendait un élégant collier de platine serti d'une énorme songemme encadrée de six autres plus petites.

Sumner se rapprocha machinalement, les yeux rivés sur le joyau vert, aussi gros que son poing. Un calme étrange se répandit dans l'air autour de lui, et son esprit se libéra des mots et de la peur. Une froide lumière fluide, aperçue comme à travers un brouillard, s'amassa à la périphérie de sa vision et commença à prendre forme. Il ne pouvait en détacher les yeux. Une image était en train de se former dans les profondeurs sidérales qu'enfermait l'éclat convexe du joyau, une image plus insidieusement charmante que la nostalgie, plus chaleureuse que les volutes du sommeil. Elle le submergea de lointaines senteurs de racines, de la pourpre des soirées d'été, avant la mousson, de la clarté laiteuse des étoiles, de la pureté d'une voix de fille mourant comme le tintement d'une cloche dans le lointain…

Une main de glace se referma sur son coude. Corby se tenait près de lui.

— On tombe facilement dedans, n'est-ce pas ?

Sumner se redressa en sursaut. Il s'était courbé au-dessus du cadavre, le nez à quelques centimètres du joyau. Il recula de quelques pas rapides, réprimant un frisson de révulsion. Le visage de Jeanlu brillait comme de l'anthracite.

Étant sorti à reculons de l'enclos, il marcha dans la lumière du soleil. La chaleur le pénétra et il commença à se rendre compte de la

profondeur de son étourdissement. Ses oreilles bourdonnaient et une douleur intense, glacée, lui mordait le creux de l'estomac.

Fichue pierre de couvée. Il toussa, cherchant à relâcher l'étreinte glaciale qui lui serrait le ventre. Son esprit zigzaguait et sa vessie était lourde. C'était comme s'il avait abandonné quelque chose de lui-même.

Les yeux au ciel, il pissa dans l'herbe sèche. Son urine sentait la fumée et le soulagement qu'il ressentit éclaircit progressivement ses idées. Quand il reboutonna son pantalon, il était redevenu lui-même.

Corby l'attendait parmi les tamariniers. Sumner suivit le garçonnet le long de la berge boueuse jusqu'à la corde à laquelle pendaient un pantalon et une chemise minuscules qui claquaient au vent. Corby se vêtit rapidement puis conduisit Sumner jusqu'à une baignoire emplie d'eau savonneuse.

— Lavez vos vêtements, lui enjoignit-il. Le soleil est chaud et le vent vif. Quand vous aurez fini de vous laver vous-même, ils seront secs. Alors vous pourrez retourner prendre vos bijoux. Il ne faut pas les toucher lorsque l'on n'est pas propre.

Il s'éloigna en direction de la ferme et Sumner fit ce qu'il lui avait dit. Il se hâtait car, dès que Corby fut parti, les mouches bourdonnèrent autour de lui et se mirent à le piquer.

Corby se dirigea lentement vers la ferme, les yeux fixés directement sur le soleil. Sa chaleur éclatante était le lien le plus fort entre lui et le mage qui l'habitait. Sa mère était au plus profond de son noirtemps et il venait d'envoyer son père vers un narque. C'était une chose que rien ne permettait de justifier dans son cerveau de braillard. Il faisait de rudes efforts pour se rappeler qu'il était un voor et avait vu bien des royaumes de lumière.

Nefandi, malgré tout le mépris que la mémoire du sang de Corby éprouvait à son encontre, était un être déterminé et les voors détestent tuer les créatures conscientes. Quand Nefandi était arrivé en compagnie de Sumner, il avait eu la prudence de ne pas chercher à prendre le commandement des choses. Même après avoir vu les raels, il n'avait pas utilisé ses inducteurs de champ. *Beaucoup de sang-froid*, se dit Corby. Une raison suffisante de le maintenir en vie.

Le sort de Sumner était différent. Son temps était terminé. Dans quelques instants, il se dissiperait tandis que Jeanlu emplirait son corps. Narque était le nom que donnaient les voors à ce phénomène. Sumner serait fondu à la volonté de Jeanlu et son corps deviendrait sa nouvelle forme. Ensemble, ils accompliraient l'œuvre de la couvée : ils affronteraient le Delph et le contraindraient à cesser de tuer les voors les plus évolués. Les esprit-dieux voors pourraient enfin survivre et les couvées s'uniraient pour utiliser collectivement leur psynergie. *Cela justifie le narque, sans aucun doute*, se répétait Corby qui cherchait à s'en convaincre.

Le voor se rappelait la première fois qu'il avait rencontré son père – le jour où il l'avait emmené sur la lande de Rigalu. Il avait utilisé son kha pour le sonder profondément et ce qu'il avait découvert alors l'avait surpris et attristé : la veve de Sumner, le totem des expériences de son kha, était entièrement bestiale – rien que des prédateurs. Il ne comptait aucune référence humaine dans son passé, en dehors de ce que son sang aurait pu lui dire de ses ancêtres. Mais il lui faudrait une vie entière pour apprendre à écouter son sang.

Sumner n'avait jamais possédé de corps humain auparavant. Les souvenirs de son kha étaient tous viscéraux, liés par l'instinct, la faim et la peur. Pas l'ombre de compassion ni de sens du sacré. Rien que les souvenirs pélagiques des terrains de ponte, des modes de fuite et de combat façonnés au cours des âges, et l'écho du fumet des proies montant de l'argile sombre. Et pourtant – *qu'est-ce qui avait donné au kha de ces animaux la psynergie d'un être humain ?* Personne ne se doutait encore de ce qu'était Sumner.

Corby avait cru que son père était hortemps, porté par l'Iz. Mais quand il avait fouillé plus profond, parmi les souvenirs de Sumner, il avait découvert quelque chose qui l'avait convaincu que le destin de son père était profondément enraciné dans son passé animal.

C'était un souvenir d'enfance. Un cheval à l'oreille rousse, un diamant blanc serti dans les naseaux. Sumner avait dans les sept ans et son père l'avait emmené jusqu'à l'un des manèges des faubourgs nord de McClure. Le but de l'excursion était de rompre la monotonie d'un long hiver inattendu – le premier et le dernier que Sumner ait jamais connu. Tandis qu'il chevauchait bien droit, bravement campé sur la selle du petit cheval, quelque chose

d'étrange s'était produit. La chaleur de l'animal et son odeur musclée, vigoureuse et sombre avaient saisi l'enfant et avaient éveillé au plus profond de lui un besoin inhabituel : il voulait blesser cette créature poilue au grand œil fou. Avec sa crinière de feuilles, le brouillard froid de son haleine – il fallait qu'il trouve un moyen de le blesser.

Quand ils arrivèrent devant un étang gelé, il tenta de le faire traverser par le cheval. Dès qu'il eut pénétré sur l'étang, la glace rompit et le cheval tomba… Après, son père et le propriétaire du cheval avaient pris un fusil, un bidon d'essence, et ils étaient partis pour l'étang. Quand il avait entendu le coup de feu et vu s'élever la fumée au-dessus des arbres, Sumner savait ce qu'il avait fait – mais il ne savait pas pourquoi.

Corby comprit. Ce jour-là, en se retirant de l'esprit de Sumner, la voix du petit garçon s'attardant – « je ne sais pas » –, il avait emporté une image : le souvenir d'un enfant dans un pré parmi les touffes gelées d'herbe et de bardane. Le crépuscule tombait, des nuages noirs, effilochés, défilaient sur le ciel gris, au-dessus d'un alignement de lacs gelés. Appuyé au tronc d'un arbre dénudé enveloppé de silence et d'une brume qui teintait d'argent ses branches maigres, il regardait une masse sombre sur la glace. Corby frissonna, parce qu'il savait que le petit garçon allait demeurer là le restant de ses jours.

Nefandi était assis près de la fenêtre, une tasse à demi vide entre les mains, quand Corby pénétra dans la ferme. Les yeux du voor brillaient comme un cristal liquide.

— Tu es venu ici pour me tuer, ort – mais je suis le rêve le plus puissant.

Nefandi se leva, une peur élémentaire sur le visage, les mains ouvertes. Il n'avait pas terminé son geste qu'une force terrible vint le frapper comme un marteau entre les deux yeux et il fut précipité sur le sol.

Corby s'approcha de son corps affaissé et lui chuchota un chant dans une langue de la nuit. Le regard brouillé, Nefandi se remit lourdement sur pied et le voor le conduisit jusqu'à la voiture dans la lumière brutale du soleil.

Pour Corby, Nefandi n'était qu'une péripétie négligeable du grand dessein. D'autres prendraient sa place jusqu'à la destruction du Delph qui l'utilisait. Dans sa stupidité, Nefandi croyait agir pour le bien, pour nettoyer la planète des voors et des distors – comme si voors et distors n'étaient pas investis de l'intention et de l'éclat du destin.

Après que Nefandi eut ouvert la portière et se fut glissé à l'intérieur de la voiture, Corby le toucha et il sortit de sa torpeur.

— Tu n'es qu'une arme, ort.

Corby claqua la portière et le moteur démarra aussitôt.

« Tu n'es qu'une forme, pas une vie.

Les yeux sombres du voor lançaient des éclairs de glace nocturne.

« Retourne vers ton Delph et dis-lui que les voors ont créé une forme eux aussi et qu'elle les vengera.

La voiture embraya et partit. Corby demeura debout parmi les vapeurs qui se dissipaient et regarda le véhicule jusqu'à ce qu'il ait disparu. Son pouvoir creusait l'espace au sein duquel il se tenait. D'une pensée, il aurait pu briser l'esprit de Nefandi. Deux pensées, et il aurait anéanti cet esprit pour s'emparer de son corps et en faire le sien. Mais il était un voor – plus que le spasme aveugle d'un esprit. Il était le dessein, et toutes ses pensées, ses craintes et ses ambitions faisaient partie de ce dessein. Il ressentait, plus qu'il ne connaissait, son but.

Il regagna la maisonnette et s'étendit sur le petit lit de Jeanlu. Le soleil accrochait sur les murs des ornements dont il se servit pour apaiser le tourbillon de ses émotions. Les instants étaient disjoints, fractionnés. Une part de son être regardait quarante mille ans en arrière, la dernière fois que le champ magnétique de cette planète s'était levé et que les voors avaient pris forme humaine. Les voors nommaient Sothis cette période. Dix mille années pendant lesquelles les voors et les braillards avaient partagé la terre. La couvée avait communiqué sans retenue ses connaissances aux autres simiens qui vivaient alors. Les braillards avaient appris des voors la configuration des étoiles, la fécondité du sol et le pouvoir d'abstraction de leur propre esprit. Mais ils étaient plus violents que les voors n'auraient pu l'imaginer. Quand le champ magnétique se rétablit, les voors qui restaient sur la terre furent traqués jusqu'au

dernier par les braillards qui les étripèrent en les traitant de monstres et de sorciers. Ainsi prit fin Sothis.

Corby tressaillit et son attention passa du souvenir à la perception. La lumière du soleil tissait une trame de plus en plus serrée en travers de son front et de ses joues et une tapisserie de bruits couvrait les fenêtres : parasites des mouches, épaisseur du vent, bruits d'eau de Sumner dans la mare. Le dessein était tout. La vengeance, le chagrin, les tactiques n'étaient que les interstices du dessein. Par la fenêtre, il contemplait le graphique que les arbres courbés par le vent inscrivaient dans le vide lumineux du ciel.

Au plus profond de son corps il était en train de changer. L'énorme pouvoir de l'Iz libérait les formes de ses entrailles et le refaçonnait. Il ne savait pas quelle forme il allait prendre. Pour être réel et puissant, le changement devait être total. Même son esprit allait être refondu par l'Iz.

Un cumulus de pensées vint emplir la vacuité de sa conscience et il se souvint de Sothis et de ses vagabondages infinis et du pourquoi de la vigueur du kha en lui : il était un mage, il était Corby Dai Bodatta, vengeur de Sothis, chasseur du Delph – et il n'était rien. Les braillards possédaient une société technicienne très instable loin vers le nord. Il était là pour leur interdire de massacrer les voors – et il n'était pas là du tout. La fenêtre découpait sur sa conscience un monde fait de la lumière triomphante du soleil et d'arbres fatigués par le vent. *Vois-tu comment c'est tout ce qui est ?* se demanda-t-il, et ce fut son ultime pensée.

Des orties de lumière violette surgirent tout autour du corps du gamin et toute expression quitta son visage. En quelques minutes, ses yeux et ses narines moussèrent d'une écume rose et les vêtements qu'il portait tombèrent en lambeaux de sa chair vitreuse et enflée. Ses os s'amollirent et de fins fils d'or commencèrent à s'échapper de ses pores.

Sumner finit de se baigner à la hâte et enfila rapidement ses vêtements encore humides. Il ne pensait qu'aux songemmes. Courant pour échapper aux mouches, il traversa le rideau d'arbres en petites foulées en direction des piliers de pierre qui marquaient l'entrée de la tonnelle. Il pénétra sans hésitation dans l'enclos enfoui sous les plantes grimpantes mais il ne regarda pas le visage du cadavre. Immobile devant elle, les mains croisées l'une sur l'autre, il

fixa un moment ses sandales de roseau. Il avait le sentiment de devoir ainsi lui manifester un semblant de respect. Au bout de quelques instants, détournant toujours les yeux pour éviter la vue de ce visage écrasé noir comme du plastique, il se pencha sur elle. Une odeur brutale de chair carbonisée éperonna ses narines. Retenant sa respiration, il passa les doigts sous la chaîne de platine. Ce fut seulement alors, quand il tenta de faire glisser le collier par-dessus sa chevelure décatie, qu'il aperçut ses yeux. Ils étaient grands ouverts et le dévisageaient.

Il se rejeta en arrière, mais à cet instant même les mains couvertes d'une croûte noire jaillirent avec une vitesse et une précision mécaniques et le saisirent à la gorge. Son étreinte brûlait comme un acide. Il partit en trombe, l'arrachant au fauteuil dans le déchaînement d'une terreur panique. Avec un hurlement, il tira frénétiquement sur les bras décharnés et noircis en se tordant en tous sens pour tenter de se dégager. Mais elle restait accrochée à lui. Sa tête grotesque était appuyée contre la poitrine de Sumner, ses yeux dorés semblaient sur le point de jaillir de leurs orbites. Titubant d'une paroi à l'autre, tirant désespérément sur cette chose cartilagineuse, il sentit la force de ses muscles l'abandonner. Un froid si glacial qu'il en semblait brûlant pénétrait en lui par les mains du cadavre et le parcourait tout entier. Quand il emplit sa poitrine, ses genoux se dérobèrent et sa colonne vertébrale s'affaissa. Seule, l'horreur que lui inspirait cette créature épouvantablement décharnée lui donna la force de continuer à se débattre.

À l'extérieur, Nefandi entendit ses vagissements et se mit à courir dans sa direction à travers les arbres. Le Delph l'avait bien conditionné. Malgré sa peur, et la douleur que le coup du voor imprimait entre ses deux yeux, il n'avait pas été capable de s'en aller au volant de la voiture. Une bioréaction programmée dans ses nerfs par le Delph avait contraint son corps à revenir. Tant qu'il n'aurait pas rempli sa mission, son corps ne lui permettrait pas de s'en aller – dût-il en mourir.

Nefandi avait abandonné l'auto au bord de la mare et, tandis qu'il se précipitait vers les cris du jeune homme, il s'ouvrit tout entier à la beauté et à l'étrangeté de ce qu'il savait être le dernier espace de sa vie.

Sumner jaillit de l'étroite entrée se débattant toujours contre le cadavre et Nefandi s'immobilisa sur place. Le gros corps de l'obèse vibrait tout entier de l'effort frénétique qu'il faisait pour se dégager. Les manches du chemisier de Jeanlu avaient été arrachées et ses bras noueux avaient surgi comme deux baguettes noircies. La chemise de Sumner était trempée de sueur et ses grosses jambes tremblaient tandis qu'il dansait une gigue folle le long de la berge. À voir l'expression affolée de ses yeux, la blancheur de ses lèvres, la peur imprimée sur sa face d'amidon, il était manifeste qu'il n'allait pas tarder à s'effondrer. Et pourtant non. Alors même que les lèvres tordues et fendues du cadavre se retroussaient et que son visage ratatiné lui soufflait au visage une vapeur chaude et putride, il continua à donner des ruades.

Alors la litanie commença. Tandis que Sumner, tirant toujours sur l'étreinte de fer des bras refermés sur lui, balançant le corps contre les arbres, le traînait à travers la boue et les herbes, le cadavre commença à marmonner les sons de quelque langage inimaginable. Roucoulades, cliquetis formant un rythme syncopé qui fit dresser les cheveux sur la nuque du jeune homme. La brume glacée qui emplissait sa poitrine gagna sa gorge et voila ses yeux. Il coulait à pic. Toutes ses forces s'évaporaient et la chair morte qui s'accrochait à son cou l'entraîna dans une chute précipitée.

Nefandi percevait la psynergie bleue de Jeanlu qui étincelait sur le fond de l'aura dorée émanant du corps de Sumner. Des filaments de lumière bleue s'envolaient comme une fumée incapable de pénétrer. Mais le kha d'or commençait à vaciller. D'un instant à l'autre il s'éteindrait, soufflé comme une chandelle.

Sur une impulsion, la main de Nefandi bougea d'elle-même. Entraîné par la logique du sang, il actionna son inducteur de champ et tira. La rafale ultrasonique à très haute fréquence cueillit le cadavre entre les deux omoplates.

Le gilet de Jeanlu s'embrasa et Sumner s'arracha à son étreinte. Il se remit sur pied et recula en titubant. Le cadavre poussa un piaulement rageur et plaintif, agitant les bras tandis que les flammes consumaient le gilet et se communiquaient au pantalon. Avec une espèce de hululement, le corps incendié se redressa et bondit vers Sumner.

Ce dernier s'enfuit en courant, poursuivi par le cadavre dont les bras tendus, auréolés de flammes, menaçaient de se refermer sur lui. Malgré sa masse, Sumner se déplaçait rapidement, s'éloignant de la mare en direction de la lande. Jeanlu était si près de lui qu'au moment où les flammes allumèrent les songemmes qu'elle portait autour du cou, et les firent exploser, son dos fut criblé de petits éclats de chair brûlante. Mais il ne regarda pas en arrière. Le cadavre s'affaissa au milieu d'un surgissement de flammes vertes.

Nefandi regarda le cadavre se consumer avant de tourner les talons. Il était surpris que l'obèse ne fût pas mort. Avec un sourire qui n'atteignit pas ses yeux, il regarda Sumner disparaître entre les arbres. Il aurait bien aimé le suivre mais son travail n'était pas terminé.

Il traversa le bouquet de tamariniers en direction de la maisonnette, réglant au maximum l'intensité de son inducteur de champ, qui produisit des distorsions sonores et visuelles. Prises de frénésie, les mouches tourbillonnaient autour de lui, voilant le périmètre de son champ et noircissant l'espace alentour. L'air courbé diffracta la lumière en couleurs et il vit la ferme dans un arc-en-ciel de feu solaire.

À travers l'opacité des murs de pisé, le sensex lui révéla la présence de Corby : une tache violette, petite et dense, étalée à l'intérieur de la maison. Il était arrivé quelque chose au corps du voor – son ombre était informe et parcourue de pulsations étranges. Nefandi visa et fit feu, expédiant un long gémissement d'énergie en direction de l'image que lui révélait son sensex.

La paroi de la ferme se volatilisa dans un embrasement et un cyclone de feu jaillit jusqu'aux poutres de la charpente. La chaleur du brasier fit reculer Nefandi qui battit en retraite jusqu'au bord de la mare. De là, il observa les lambeaux de kha violacé et la forme palpitante du voor jusqu'à ce que l'éclat de la conflagration les fasse disparaître.

Le vent s'aviva et fraîchit, et, tournant le dos à la construction incendiée jusqu'à la moelle, Nefandi gagna la voiture. Les mouches avaient disparu mais l'air s'emplissait d'autre chose – une immobilité, la transparence de la violence qu'il avait créée.

Parvenu à la voiture, il s'immobilisa et tenta de se convaincre que l'esprit était bel et bien continuité. Il regarda la lumière du soleil

semer des manières de fleurs à la surface de la mare. Il sentit qu'il était au bord d'une ébriété rêveuse. *Ne joue pas à te faire peur*.

Il reporta ses regards vers la ferme. C'était un énorme incendie, sans la moindre trace du voor. Et pourtant… l'absence l'environnait comme un creuset. Il dut se maîtriser avec beaucoup de rigueur pour s'empêcher de trembler des pieds à la tête quand il se glissa derrière le volant et mit la voiture en marche. Quand il s'éloigna, il savait que le voor n'était pas mort – il avait seulement contribué à sa métamorphose.

Dès que Sumner comprit qu'il n'était plus poursuivi, il se laissa tomber, plié en deux, cherchant son souffle. Il se passa un moment avant qu'il fût capable de se relever, la tête lourde et confuse. Il n'avait nulle part où aller que la maisonnette. En boitillant, il entreprit de retraverser prudemment le bosquet. Quand il aperçut les restes fumants d'ossements et de cendres goudronneuses du corps de Jeanlu, il prit une profonde inspiration et contourna toute la mare.

Quand il arriva près de la ferme, les mouches le dévoraient mais il s'arrêta pourtant et demeura sur place, les yeux écarquillés. La maison était un brasier – et sa voiture avait disparu.

Les mouches se déchaînaient sur son visage et son cou. Il demeurait immobile, hébété, les yeux suivant les flammes qui dansaient comme des démons à travers le toit et les fenêtres. Il pivota sur lui-même et suivit des yeux, à travers les branches mortes qui jouaient dans le vent, un petit nuage de poussière qui s'amenuisait vers l'ouest.

Chassant les mouches de son visage, il détala à travers les arbres blessés et les herbes grouillantes de vers, en direction de la lande de Rigalu. Il gravit en peinant la levée de terrain et redescendit à toute vitesse de l'autre côté. Quand il fut sur le sable vert, l'essaim féroce le quitta et il put s'arrêter.

Tombant dans le sable, il vomit. Complètement vidé, il se releva et se mit lourdement en marche dans la direction de McClure. Malade d'horreur et de fatigue il se contraignit à marcher. Le rugissement rauque de la charpente et du toit de tuiles incendiés s'enflait derrière lui comme le grincement des rouages d'une gigantesque machine.

Rien n'a été créé. Toute chose est une ombre de ce qu'elle sera.

Corby se raccrochait à cette litanie voor. Le feu était trop chaud pour sa forme et, d'un instant à l'autre, il allait basculer dans le dessein lui-même, incertain de la forme sous laquelle il poursuivrait – incertain même de poursuivre, ou bien si…

Ou bien si – rien n'est une ombre, tout a déjà été créé – tout est destin.

Il concentra sur Sumner les dernières bribes de ses facultés de raisonnement. Le narque était rompu. Il lui fallait atteindre son père. Le dessein devait se poursuivre. Il fallait mettre un terme aux agissements du Delph.

Avec tout ce qu'il lui restait de volonté, il se projeta.

Sumner longeait le bord de la lande pour éviter les mouches. Après une heure de marche harassante à travers les sables, le vent terrible tomba et les mouches disparurent.

Il se hasarda à traverser une plaine herbue en direction d'un bouquet de saules. À mi-chemin, il vit sortir des hautes herbes la masse écailleuse d'un pangolin qui grogna avec colère. Sumner battit en retraite, lentement d'abord, puis de plus en plus vite au fur et à mesure qu'il se rapprochait de la lande, finissant dans une course frénétique. Retrouvant la sécurité des dunes vertes et du labyrinthe de roches effilées, il reprit sa progression.

C'était un voyage sans espoir. À cause des pangolins, il n'était pas question de traverser les terres fertiles pour gagner une route fréquentée ni même de se procurer de l'eau avant le crépuscule. Et alors commencerait le règne des créatures de la nuit.

Marchant lourdement, il tenta de jauger froidement sa situation. McClure était la ville la plus proche, et 189 kilomètres l'en séparaient. Il lui faudrait plusieurs jours pour y arriver à pied. Même à supposer qu'il eût disposé de provisions, il n'était pas sûr d'échapper aux prédateurs.

Autant te le dire, hérozéro, pensa-t-il, *tu es fichu.*

Le soleil était un cercle d'or derrière lui. À sa droite, des nuages capricieux, rouges et chaotiques, couraient à la rencontre de l'horizon et s'élevaient majestueusement jusqu'à une vingtaine de milliers de mètres. Des ombres squelettiques zébraient le sol du

désert et les roches courbes et altières brûlaient d'un chaud éclat vert dans la lumière.

L'infecte odeur du corps pourri de Jeanlu le poursuivait. Il aurait voulu arracher ses vêtements souillés, mais la puanteur imprégnait sa peau même. La brûlure qui lui encerclait la gorge et le froid glacial qui pénétrait ses os l'empêchaient de recouvrer ses esprits.

Une seule chose s'imposait clairement à lui. Il avait été dupé. En contrepoint de sa douleur et de sa peur, une rage épaisse vibrait en lui. « Manipulé par un distors ! » gémissait-il. « Corby savait ! Le petit morveux ! Il savait que Jeanlu n'était pas morte. »

Il poursuivit son chemin ahanant, cherchant à suivre la route qui serpentait entre les dunes sur lesquelles planait un calme de mort. Tout autour de lui, les roches étaient brûlantes mais son cœur restait glacé. Plus il devenait manifeste que sa situation était sans espoir, plus il rageait, pestant contre lui-même de sa sotte docilité. *J'aurais dû laisser tomber Nefandi à la première occasion*. Un goût acide coagulait au fond de sa gorge. Il aurait voulu le cracher mais sa bouche était desséchée.

Par la suite, il perdit la route dans un dédale de rochers. Le soleil avait roulé sur l'horizon et les nuages, vers le nord, s'amassaient comme une montagne obscure. Il s'adossa contre une avancée de pierre qui formait un arc aigu avant de s'éparpiller en un enchevêtrement d'aiguilles et de pics. La matière en était lisse, les arêtes vives. Dans l'ombre, elle commençait déjà à dégager une faible lueur verte.

Il laissa ses regards errer vers le nord sur une chaîne de montagnes distante. Les sommets en étaient ourlés d'une brume rougeâtre et lumineuse. Plus près, l'extrémité de la lande était visible parmi les ombres qui s'allongeaient. Juste au-delà, entouré de fougères rêveuses et d'un sombre bosquet de cyprès, il vit un étang. Son miroir allongé lançait des reflets d'or battu dans le crépuscule. Pas de pangolins.

Il se remit en marche, trébuchant sur la roche lisse et dans le sable meuble. La fraîcheur de l'eau traversait l'air de temps à autre jusqu'à ce qu'il atteignît les fougères. Quand il les traversa, l'humidité devint palpable comme un mur et la tête lui tourna. L'eau était propre et fraîche, jaillissant dans un gargouillis d'une roche fendue tapissée de mousse et de longues pousses vertes. Il

s'agenouilla et but en gémissant et en roulant des yeux. Quand il eut apaisé sa soif, il baigna son visage et sa nuque brûlante. Enfin, allongé sur le dos dans l'herbe épaisse, il laissa jouer sur lui la lumière du crépuscule filtrée par le feuillage.

Provisoirement en paix avec lui-même, son désespoir retomba et il se demanda pourquoi Corby l'avait envoyé à ce cadavre vivant. *Était-ce réellement Jeanlu ?* À la réflexion, il s'en convainquit. Malgré ses traits déformés et ratatinés, il avait reconnu sa chevelure et ses yeux. Il sentait encore la décharge de givre qu'elle lui avait administrée. La vacuité de sa poitrine et de ses épaules persistait comme s'il avait été vidé par succion. *Comme une araignée,* s'imagina-t-il. *Elle suçait ma vie comme une araignée*.

L'obscurité tombait, le soleil n'était plus qu'une couronne de flammes parmi les formes fantastiques à l'est, et il était en train de chercher un moyen d'emporter un peu d'eau quand il entendit un bruit épouvantable. Une espèce d'énorme toux creuse s'enfla dans l'ombre de la nuit, parmi les cyprès. Il n'avait pas la moindre idée de ce que ce pouvait être. *Les pangos devraient dormir, maintenant,* se dit-il, dans l'espoir de se calmer. Mais d'autres possibilités subsistaient, plus menaçantes encore : jaguars, dorgas en fuite, gnous volants.

Il se leva et aperçut immédiatement le reflet de la dernière lumière du jour dans cinq paires d'yeux braquées sur lui depuis l'autre rive de l'étang. Il commença à reculer et les autres s'avancèrent : cinq rats-debout de la taille d'un homme, mâchoires pendantes sous le groin, claquant avidement les unes contre les autres les énormes griffes qui terminaient leurs courts avant-bras.

Sumner geignit et cette manifestation sonore de sa peur excita les créatures. Elles entreprirent de contourner l'étang au petit trot en jappant et en faisant claquer leurs mâchoires.

Sumner se précipita à travers l'écran de fougères et courut en direction de la lande. Les rats-debout le prirent en chasse, poussant des hurlements rauques au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient. Même quand il eut repris pied sur le sable vert, il continua de courir aussi vite qu'il le pouvait, n'osant pas regarder en arrière avant que sa semelle n'ait heurté de nouveau la surface dure de la roche.

Alors, il se retourna et faillit s'évanouir. Les rats-debout ne s'étaient pas arrêtés au bord de la lande. Dans un grand

jaillissement de sable sous leurs puissantes pattes arrière, ils couraient vers lui. Il détala sur la roche lisse, écarquillant les yeux pour distinguer les obstacles dans l'obscurité.

Il courait vite, de toute son âme, abandonnant ses forces derrière lui. Quand il se laissa tomber par terre, les muscles de ses jambes étaient noués, sa poitrine lui faisait mal et il respirait par à-coups violents, la bouche ouverte. En un instant les rats-debout furent sur lui. Il fut entouré de leurs aboiements et il les entendit tourner tout autour de lui pour la curée.

Un long moment de pure hystérie s'écoula avant qu'il ne comprenne qu'il n'allait pas être mis en pièces. Les piaulements des créatures s'interrompirent brusquement et il eut un soubresaut. Les rats-debout avaient disparu. Ils n'avaient jamais été là. Il n'avait entendu que le froissement de ses pas à lui sur le sable.

Il se leva timidement et regarda en direction de l'étang. L'obscurité l'environnait mais dans la lueur verte de la lande, il vit briller les yeux des rats-debout. Ils l'observaient depuis la berge.

Brusquement, deux d'entre eux bondirent en avant avec des cris stridents, martelant le sable de leurs pattes. Sumner poussa un gémissement mais il était trop épuisé pour se remettre à courir. Raide comme un bout de bois, il regarda bouche bée les rats-debout courir vers lui. Ils n'étaient plus qu'à dix mètres, des filaments de salive leur pendaient aux mâchoires, quand l'espace qui les environnait se fractura. Ils disparurent.

Putréfaction !

Les rats-debout étaient accroupis tous les cinq au rebord de la lande, à une soixantaine de mètres, leurs petits yeux méchants étincelant dans l'ombre d'une lueur jaune. Ils n'avaient pas bougé d'un pouce. Sumner se frotta les yeux avec les poings. *Je suis en train de perdre la tête.*

— Mais non.

Sumner pivota sur lui-même. Corby se tenait derrière lui, sont visage et ses mains luisant d'un vert laiteux dans l'éclairage phosphorescent. L'éclat de ses yeux avait quelque chose d'animal.

Sumner bégaya mais la forme de l'enfant vacilla et disparut comme un mirage.

Brof ! Je suis luné !

— Ce n'est qu'une projection.

La voix avait résonné de nouveau dans son dos. Il se tourna, plus lentement cette fois, plissant les yeux pour mieux voir. L'enfant était là, aussi réel que le rocher qui surgissait du sol à côté de lui.

« Abandonnez vos efforts vers l'extérieur, dit Corby, concentrez-vous sur le dedans.

Son corps se brouilla dans la lumière fantomatique de la lande.

— Corby ! beugla Sumner. Arrête de me terroriser en jouant les spectres !

Une voix claqua dans sa tête comme un coup de fouet, si puissante qu'il vacilla : « Ce n'est pas ce que je fais ! » L'image de Corby ricocha à travers tout son champ de vision, apparaissant puis disparaissant sur les dunes, dans les creux, contre les rochers. Puis plus rien.

Du calme, cervelle de nuage, du calme. Sumner ferma les yeux. Il sentit le contact de l'enfant à l'intérieur de lui-même. Le sang cognait encore dans ses oreilles sous l'effet de sa course, mais il n'en percevait pas moins une présence feutrée dans un recoin de son esprit. Une litanie chuchotée, roucoulante, résonnait là – épouvantable rappel de celle du cadavre. Il s'apprêtait à rouvrir les yeux pour échapper à ce murmure quand il entendit autre chose : la voix de Corby, froide et rationnelle. « C'est la lande, mon père. Elle est vide. C'est votre esprit qui l'emplit. »

Il ouvrit les yeux. Corby l'observait d'un air tendrement inquiet. L'image persista jusqu'à ce que Sumner se remette en mouvement. Alors, elle disparut elle aussi.

Refermant les yeux, il écouta, par-delà le grondement de son sang et l'étrange litanie murmurée de Jeanlu, la voix de Corby. « Gardez votre esprit en repos », chuchotait en lui la voix de l'enfant. « Ne vous parlez pas à vous-même. Et n'ayez pas peur. »

— Où es-tu ? demanda Sumner à haute voix.

Les murmures de Jeanlu devinrent plus forts, couvrant les battements du sang. « Je ne puis maintenir longtemps le contact avec vous », dit Corby dont la voix faiblissait déjà. « Écoutez. L'être est flux et dans le flux est le dessein. Mais il ne peut y avoir de sens tant que vous continuerez à lutter. La conscience elle-même est pouvoir. Devenez ce que vous êtes. Si vous êtes calme, si vous vous taisez, vous allez…»

Silence.

— Quoi ? Je vais quoi ?

Une litanie nasillarde et grinçante rebondissait à travers son cerveau et Sumner, ouvrant brusquement les yeux, aperçut le cadavre noir et ratatiné de Jeanlu qui exécutait une danse obscène devant lui. *Brof !* Il recula d'un bond et dut faire un effort pour ne pas détaler.

— C'est un fantôme, cervelle de nuage, se dit-il à haute voix pour se calmer. Il ne peut pas te toucher.

Le corps de Jeanlu se rapprocha en ondulant des épaules. Sumner voyait à travers la peau mangée de gale. Le visage maigre comme le vent reluisait et les yeux bulbeux tremblaient dans leurs orbites. Sumner se raisonna.

— Ce n'est pas vrai, dit-il pour reprendre courage. Ce n'est pas réel.

Le corps du cadavre disparut mais le visage craquelé et luisant demeura, étiré en une grimace démentielle. Puis il s'estompa aussi et Sumner se retrouva seul. Un oiseau de nuit hulula en direction de l'étang aux cyprès, mais sinon, c'était le silence.

Il ferma les yeux pour entrer en contact avec Corby. Il n'entendit que le battement de son cœur à ses oreilles.

La chaleur de l'air s'était rapidement dissipée. Sumner frissonnait et il se remit en marche pour se réchauffer. Tout autour de lui, la nuit était peuplée de mouvements furtifs et de brèves lueurs révélant des êtres fantomatiques. *La peur*, se souvint-il. *Les rêves grinçants.* Cette pensée le rassura et il sentit tomber son angoisse. Il ne lui restait plus que des lambeaux d'effroi et des bribes de langage : *détends-toi… tu es en route pour chez toi… personne ne peut plus te flanquer la frousse maintenant…*

La vaste solitude de la lande et sa douce lumière poussiéreuse éteignirent sa voix intérieure. Il tomba de ses réflexions dans une alerte quiétude. Il n'existait plus aucun objet de pensée. Il ne s'agissait plus que de marcher désormais, un pas après l'autre, à travers ce pays des merveilles avec sa lumière sourde et ses formes folles. L'épuisement concourait au vide de son esprit et la peur à le maintenir en alerte. Et la voix hallucinée des rats-debout le traquait sans relâche :

Bipède, tu es beau –

Ô viens avec nous
Loin de ces tombeaux fébriles
Là où nos plaies pourront s'aimer…

Il s'enfonça plus avant dans la lande, un grand concours de formes balayées par le vent l'environnant de toutes parts. Le temps était dépourvu de toute ponctuation. Il n'y avait que le rythme syncopé de sa marche et la douleur brûlante qui entourait son cou, pour retenir son attention.

Intuitivement, il comprenait ce que Jeanlu avait voulu de lui. Sa vie. Dans son entier. La vapeur brûlante qu'elle lui avait soufflée à la face était un psibérant – un moyen de digérer son esprit de manière à pouvoir s'emparer de son corps. Les paroles qu'elle avait psalmodiées étaient destinées à paralyser les centres conscients de son cerveau. Le rythme en résonnait encore à travers ses nerfs. Il ressentait leur action conjointe à celle du psibérant. Ensemble, ils produisaient une énergie subtile, étincelante, qui brouillait ses pensées tout en instillant dans son kha une force sans précédent. Une force suffisant à lui faire prendre conscience : *un petit peu plus de ce pouvoir eût été la mort*.

Un mouvement, majestueux et invisible comme un courant océanique, l'emportait. Il se déplaçait avec lui, régulièrement, inexorablement, traversant lourdement la sourde lueur verte de la lande. Il parvint ainsi au pied de vastes degrés de pierre formant un escalier à l'entrée d'un gigantesque canyon en entonnoir. Dans le lointain, des défilés encombrés d'énormes roches arrondies brillaient d'un vert lumineux comme des coulées de lave spectrales. Les feux-du-ciel s'allumaient, bleu et rouge au-dessus de sa tête, voilant les étoiles à l'exception des plus brillantes. À travers ces draperies de lumière brumeuse, scintillaient le Lion à l'échine cambrée et la nébuleuse de la Chèvre. Il pouvait s'orienter sur ces constellations. Il s'était fortement écarté des terres fertiles. À cette profondeur de la lande, l'esprit vide comme un vers, lisse et poli par l'effroi, il était plongé dans un silence tout puissant.

Étonné de sa sérénité lucide, se sentant parvenu au rebord même du temps, il s'assit sur un degré de roche et se laissa souder sur place par l'air froid. Il était convaincu d'être parvenu là pour une raison. Mais une seule raison était assez gigantesque et assez simple

pour correspondre à ces étendues sans vie, la mort. Il n'eut pas besoin d'y réfléchir. Il savait qu'il allait mourir. Et il s'en réjouissait.

La lumière était partout, fleur spectrale et assoupie brillant parmi les rochers et suintant du ciel jusqu'à la terre. Le vent s'était calmé et le fond du canyon roulait jusqu'à l'horizon marqué d'arches fantomatiques.

C'était l'instant qu'il désirait en secret depuis des années. Il savait que s'il se laissait aller maintenant, il sombrerait dans les ténèbres et ne s'éveillerait plus. C'était la fin de la solitude et de la faim, et des odeurs de pieds, et des vêtements raidis de pisse acide, et de sueur panique. Fini la hideur d'être lui-même.

Il balaya longuement des yeux l'horizon sans vie : de rares étoiles perçaient la lumière diffuse des feux-du-ciel. Fermant les yeux il s'abandonna. Le froid le saisit et, pendant quelques instants, il trembla si violemment qu'il sut qu'il allait se désintégrer. Puis ce fut la chaleur – une chaleur profonde : le feu de la chair, la tiédeur qui filtrait de ses os.

Intérieurement, il ne sombra pas dans les ténèbres. Il était enraciné dans la chaleur qui le traversait. Puis son forâme devint froid et brillant. Quand il rouvrit les yeux il n'était plus seul.

Dans le lointain, un chapelet d'éclairs fusa. Une tache de clarté dorée s'avançait en chevauchant les pentes ravinées, apparaissant et disparaissant sur le plateau. Quand elle s'approcha, la tache scintillante prit une forme définie : un tourbillon d'énergie aveuglante.

Un deva !

Il s'inclinait par-dessus les bancs de sable, immense tourbillon de feu éteignant la fluorescence verte de la lande.

L'ombre dense projetée par les rochers vibrait à son approche. Parvenu plus près encore, le vortex plongea derrière la falaise du canyon et le désert qui environnait Sumner retrouva l'obscurité.

Entre-temps, l'onde de choc frappa. Elle déferla par-dessus le canyon, soulevant des gerbes de sable luminescent et heurtant Sumner avec une telle force qu'il trébucha à reculons et s'écroula à la renverse. Une bouffée de vent criblée de sable lui cingla le visage et les bras puis s'en fut. Par-dessus sa tête, étouffé par la distance, le tonnerre gronda.

De là où il était vautré, il vit le rebord de la falaise s'illuminer. Les colonnes de lumière brûlante transpercèrent les ténèbres du canyon, illuminant les dunes, un entassement de roches tourmentées et une cuvette dont le fond était marqué de craquelures octogonales. Il fut ébloui. Quand il recouvra la vue, le ciel s'embrasait d'énormes draperies flamboyantes. Déferlant par-dessus la crête, une lumière d'or grenue se déversait en cataractes sur toute la longueur du canyon.

— Debout, implora la voix de Corby avec une clarté soudaine. C'est moi qui envoie ce deva. Partez avec lui.

La canonnade du vent explosa au-dessus de lui, noyant la voix du voor. Cette gifle soudaine menaça de le faire rouler le long du plan incliné sur lequel il était couché et Sumner lutta contre le vent pour se remettre sur pied.

— Tu es luné !

Sumner pivota sur lui-même et tenta de nouveau de s'éloigner du canyon. Mais l'effet de succion de la colonne d'air ascendant l'aspira en arrière et le projeta au pied de la montée.

La force du vent ne cessait de croître, le sol du canyon se soulevait en bouillonnant. Il était impossible de résister au cyclone. Dans une tornade de vêtements arrachés et de membres qui s'agitaient en tous sens, il dégringola jusqu'au centre. Plus il s'en approchait, plus le vent le cinglait avec brutalité, jusqu'à ce qu'il devînt impossible de respirer. Il cessa de résister et son corps bondit dans les airs jusqu'au cœur incandescent du tourbillon.

Il demeura un instant comme suspendu au milieu d'une zone tampon où se tordaient des forces contradictoires puis fut aspiré plus haut encore. Une tempête d'étincelles d'un blanc bleuté se déchaînait autour de lui. Loin, très loin, aperçu à travers une langue d'azur argenté et radieux qui reculait vertigineusement, le pâle disque de safran d'un soleil froid. Puis le vent colossal lui coupa le souffle.

Il perdit conscience.

Quand il revint à lui, son corps entier était crispé de terreur et il manqua s'évanouir derechef. Il fendait les airs à plusieurs milliers de mètres au-dessus du sol, son corps douloureux et meurtri emporté par une force prodigieuse. En dessous, s'aventurant loin jusqu'au nord, s'étendait la surface tourmentée de la lande de

Rigalu. Ses contours sculptés par le vent luisaient faiblement d'une lueur verdâtre. À l'ouest, le rebord de la planète était éclairé par la couronne du soleil, le ciel environnant se condensant du bleu marine à l'indigo profond. Au nord, des lacs obscurs reflétaient par moments cette lumière en brefs scintillements.

Il restait accroché à la conscience par un fil ténu, le choc avait été tel qu'il ne pouvait plus penser. Les yeux écarquillés dans le vent, il vit la courbe de l'horizon monter à sa rencontre tandis que la trajectoire de son vol s'inclinait vers sa descente. Dans le lointain, des châteaux de nuages, que la lumière céleste ourlait de bleu-rouge et de violet, basculèrent hors de sa vue. Un strohlkraft glissa mystérieux comme un flocon d'argent au bord du monde. Et bientôt, tout près sur sa gauche, entourées du réseau griffu des routes et des sentiers de terre, il vit apparaître les sombres usines de McClure. Des lumières orange clignotaient çà et là parmi la tache sale que formaient les groupes de bâtiments.

Le vent accentua sa pression sur Sumner et sa trajectoire lui apparut soudain nette et précise. Il allait descendre au milieu des terrains vagues jonchés d'ordures des faubourgs de la ville. Déjà, il apercevait les toits de tôle ondulée de la fosse aux dorgas et les tours flamboyantes de la raffinerie.

L'éclat du vent solaire tomba derrière l'horizon et les contreforts du rebord méridional de la lande disparurent derrière Sumner. Les terrains vagues brunâtres qui entouraient McClure se rapprochèrent. Au sud de la ville, la baie semblait d'un vert terne qui vira au noir avant qu'elle ne disparaisse à son tour.

La trajectoire de Sumner se modifia brutalement et il ralentit. Un courant de forces le faisait descendre vers la fosse aux dorgas. Blotties les unes contre les autres, les cabanes fumantes, que n'atteignait pas encore la lumière du soleil, semblaient inhabitées. Doublant cet entassement de masures, il glissa le long de courants incurvés en direction des pentes occidentales de la ville. Des montagnes de détritus et d'immondices défilaient en contrebas. Quand il ne fut plus qu'à quatre mètres du sol, les forces qui le soutenaient rompirent et il tomba jusqu'à terre.

Ses jambes se dérobèrent sous lui et il roula le long d'une rampe sombre jusqu'à un creux ombreux. Ce n'était rien d'autre qu'une dépression entre les tas de détritus : bois pourri, monceaux de

cageots et de cartons au rebut, rubans de métal fatigué, épaves de voitures dont les carcasses disparaissaient à moitié sous les herbes. L'endroit était désert à l'exception des porcs, des anguilles volantes et d'un chien solitaire. Un brouillard rance mêlé d'odeurs organiques flottait sur tout.

Sumner remua pour se lever mais il était trop faible. Cet absurde vol frénétique avait consumé ses dernières forces. À l'instant même où la première lumière dorait les montagnes d'ordures, il sombra dans une profonde stupeur.

La matinée était déjà fort avancée quand il s'éveilla. Sa tête était creuse et son corps, comme une chambre à air vide, s'affaissa quand il voulut s'asseoir. Malgré la douleur de ses muscles courbatus, il se contraignit à se lever. Il se raccrocha à un tuyau rongé de rouille puis roula lourdement en arrière contre un amoncellement de débris. Étourdi, il demeura sur place, des mouches collées aux plaies de ses lèvres meurtries, observant le vol d'un oiseau qui tournoyait très haut dans le ciel.

Les pensées étaient trop bruyantes pour sa tête douloureuse. Fermant les yeux il roula sur le côté. Beaucoup plus tard, une pression insistante, froide et humide, l'éveilla. C'était la truffe d'un chien errant, famélique, au mufle aigu. L'animal l'observa un moment sans grand espoir puis disparut d'un saut derrière un monticule d'ordures fumantes.

Bravement, Sumner se mit sur pied, tituba, s'abattit et se releva lourdement. Vacillant d'un côté à l'autre, il traversa lourdement la décharge, oubliant les dorgas qui fouillaient les ordures parmi les herbes du terrain vague. En le voyant venir, les dorgas poussaient des cris et des glapissements. Certains lui jetaient des ordures et tous le suivaient des yeux jusqu'à ce qu'il ait disparu.

La lumière dense et ambrée de la fin d'après midi tombait déjà sur la route de terre battue quand il pénétra en boitillant dans la ville. Les maisons qui s'alignaient de part et d'autre de la route, à quelques mètres seulement, étaient toutes semblables : perrons de parpaing, murs de planches maculés, grillages rouillés aux fenêtres, toits de tôle ondulée. Comme il poursuivait sa route, des bouquets de zinnias, des haies d'hibiscus et quelques buissons commencèrent à apparaître entre les masures, autour d'appentis de béton peints en rose.

La poussière épaisse se mêlait dans ses narines au remugle de fientes de poules et d'ordures. Il avait la nausée mais savait qu'il ne pouvait s'arrêter. Adossés à leur porte, ou assis devant leur cabane dans des fauteuils aux bras écaillés et aux coussins éventrés, les dorgas étaient en effet nombreux. Les femmes, boudeuses, hébétées, avec leurs longs cheveux crasseux, l'ignoraient, mais les hommes, en haillons, l'air farouche, le suivaient de leurs yeux rouges sous le front marqué de la cicatrice en X de la télébride.

Un peu plus loin, il vit un enfant distors assis sous un palmier dans le crépuscule pâle. Il avait un petit visage fermé et la peau écailleuse, qui entourait ses yeux enfoncés, paraissait meurtrie. Sa chemise en lambeaux était détrempée de bave sur le devant. Quand Sumner l'eut dépassé, des mottes de terre, des cailloux et des éclats de verre commencèrent à pleuvoir sur lui. Le jeune distors ricana de le voir partir en sautillant, la tête rentrée dans les épaules.

Il fut soulagé d'atteindre les premières rues pavées sur lesquelles ouvrait un parc ceint de murs dans les interstices desquels poussaient des fleurs. Mais là encore, alors même que les maisons possédaient des portes et des fenêtres, le danger était partout : des anguilles volantes sillonnaient les airs au-dessus de parterres d'herbes inconnues et des corbeaux charognards étaient perchés sur les clôtures. Une fumée rancie flottait dans l'air, de gros nids de fourmis pendaient aux branches des arbres. Il ne s'en arrêta pas moins pour reprendre des forces et jeter un regard en arrière sur le chemin qu'il avait parcouru. Le parc occupait une éminence et la vue donnait en contrebas jusqu'à la rivière couleur de rouille qui bordait la fosse aux dorgas. Des cabanes de bois montées sur de minces pilotis semblaient vibrer dans la chaleur. Une zone entièrement érodée faisait comme un cratère isolé et déprimé.

Une pensée aiguë traversa son esprit engourdi par la fatigue : *Voilà mon nouveau foyer, si la police me chope*. Son estomac se souleva puis la nausée se calma. Il était trop vidé, trop engourdi, hébété, pour être à la hauteur de son propre effroi. Mais tout en reprenant sa route à travers les pelouses desséchées du parc, il lançait des coups d'œil anxieux à travers l'espace désert envahi de palétuviers. Quand les avenues s'élargirent et qu'il vit des voitures, il put enfin retomber dans sa torpeur et poursuivre son chemin sans l'ombre d'une pensée.

Le long des arcades, dans les artères commerçantes et dans les marchés à ciel ouvert, les chalands se pressaient pour des achats de dernière minute avant le dîner. Une troupe passa en criant et en riant, des livres de classe sous le bras. Les plus jeunes portaient des gilets rouge et avaient un petit paquet fixé sur le dos. Des marchands ambulants vantaient leurs fruits avec des cris et des trilles. De jeunes enfants jouaient au kili dans les ruisseaux, oublieux des bicyclettes et des autos qui passaient. Un homme était occupé à suspendre des lanternes de papier à un fil de fer tendu au-dessus de sa tête en prévision de quelque festivité nocturne.

L'animation était brusquement devenue telle que Sumner dut presser le pas pour ne pas fondre en larmes. Tout lui était si familier, tout semblait si normal, si sain. C'était comme si les violentes absurdités de la veille n'avaient jamais eu lieu. Il avait mal partout, il était hébété, mais il était chez lui. Tournant le coin de la rue qu'il habitait, il sentit monter en lui toutes les terreurs et toutes les humiliations qu'il venait de connaître et, pendant une longue suite d'instants aberrants, il fut totalement perdu, désorienté. Alors qu'il avait vécu là toute sa vie, brusquement, il ne reconnaissait plus rien.

Dans ce quartier de la ville les chaussées n'étaient pas pavées mais faites de terre battue recouverte de planches de bois sombre.

Traînant les pieds, il gagna le milieu de la rue, l'esprit vide. La nuit tombante voilait le ciel et les fenêtres à petits carreaux vert bouteille s'allumaient les unes après les autres. Leur lueur dans la brume lui rappela la lande. Planté au milieu de la rue, il les regardait bouche bée, cherchant à se rappeler où il allait.

À l'autre extrémité de la rue, les voies du métro aérien grondèrent au passage d'un train bondé de travailleurs qui rentraient chez eux. La rumeur le fit sursauter tant elle ressemblait au deva qui l'avait emporté à travers la lande. Il battit en retraite jusqu'au trottoir et songeait à s'enfuir quand une voix suraiguë pénétra sa torpeur et la fit éclater :

— Mon gros lapin !

Il se dévissa la tête pour apercevoir Zelda qui, sortant de l'entrée de leur maison, se précipitait vers lui, levant ses bras pâles et décharnés, ses petits yeux d'oiseau agrandis par la surprise.

— Mutra ! Qu'est-ce qui t'est arrivé ? Qu'est-ce qu'il est arrivé à mon pauvre bébé ?

Saisissant son visage de ses deux mains arachnéennes, elle le regarda dans les yeux d'un air interrogateur.

« Tu as l'air mort !

Son visage émacié et ridé s'empreignit d'ébahissement à contempler l'état de délabrement de son fils.

« Vite – rentrons.

Elle poussa Sumner le long de la rue puis le tira par la manche pour le faire entrer dans le vestibule. À la maigre lumière du globe, elle l'examina avec une inquiétude grandissante.

— Que t'est-il arrivé ? Tu pues comme le Ténébreux !

L'odeur passée mais très familière de l'encens au clou de girofle frappa l'esprit de Sumner comme une décharge électrique. Son air absent, rompu, commença à se dissiper. Ses yeux se remirent à briller et dardèrent des regards anxieux dans toutes les directions.

— Tu es blessé ? geignit Zelda. Tu ne peux plus parler ?

Tirant sur sa chemise en lambeaux il sourit faiblement.

— Me voilà chez nous.

Le visage de Zelda s'éclaira.

— Oui mon gros lapin, te voilà chez nous. Mais qu'est-ce qui s'est passé ? Où est la voiture ? Tu as eu un accident, c'est ça ? Regarde un peu tes vêtements ! Ils sont brûlés et ton cou mutra !

Écartant son col, elle ouvrit la bouche en découvrant les boursouflures violacées qui encerclaient sa gorge.

L'expression d'horreur qui se peignit sur son visage secoua Sumner. Il se dégagea d'une secousse et alla se regarder dans le miroir ovale du vestibule. Son visage était couvert d'ecchymoses, ses lèvres fendues, ses paupières gonflées. De chaque côté de son cou, là où Jeanlu avait resserré sur lui son étreinte mortelle, la peau était livide et comme ébouillantée. Il remonta son col d'un geste brusque.

— Y'a plus de voiture, coassa-t-il.

Le regard de Zelda se riva sur le sien. Elle était trop effarée pour réagir. Elle le dévisagea sans le voir et demeura les yeux écarquillés, alors même que, la plantant là, il s'engageait dans l'escalier.

Johnny Yesterday se tenait dans l'une des urnes bleues du salon, les yeux clos, un sourire de béatitude sur son visage couturé. Sa rêverie se poursuivit, effarante, immuable, quand Zelda,

surmontant le choc, se mit à hurler. Elle se précipita dans l'escalier pour intercepter Sumner avant qu'il ne parvienne à sa chambre.

Il se raidit dans l'attente d'un accès de criailleries et de récriminations, mais elle se contenta de le dévisager avec des yeux rétrécis que la rage embuait. Après un long moment ennuyeux son visage s'adoucit.

— Va donc dormir un peu, dit-elle avec un calme plus agaçant que ses hurlements.

Sumner pénétra lourdement dans sa chambre et se laissa tomber sur le matelas. La pièce était dans le fouillis indescriptible où il l'avait laissée – depuis si longtemps, semblait-il –, à l'exception d'un espace dégagé, là où la savsule avait volé en miettes. Dans le désordre de la chambre, ce vide isolé était troublant. Comme sa voiture ou l'existence secrète du Sucrerat, c'était une autre partie de lui-même qui avait été perdue. Combien de temps encore cela pourrait-il se poursuivre, cette lente dégradation, cette agonie par bribes ? *Pourquoi ne pas y mettre fin d'un seul coup ?* se demanda-t-il. *Paf ! fini.* Avec un soupir, il s'enfonça plus profondément dans le matelas. *Pourquoi pas ?*

Zelda enrageait. La perte de la voiture allait entraîner des tas de tracasseries administratives et financières. Elle lui aurait arraché les yeux, mais elle avait eu une bonne raison de se retenir. La veille, quelques heures après le départ de Sumner, la police s'était présentée à la maison. De grands gaillards massifs et pas commodes. Deux d'entre eux avaient fouillé toutes les pièces, chamboulant tout, tandis qu'un troisième la coinçait dans le vestibule. Il leur fallait Sumner. Il leur fallait Sumner sur-le-champ. Et si elle ne le leur livrait pas immédiatement, elle pouvait s'attendre à aller poursuivre son petit trafic illicite de conseils spirituels dans la fosse aux dorgas.

Zelda s'était montrée d'un calme surnaturel avec la police. Elle n'avait réellement pas la moindre idée de l'endroit où son fils pouvait bien se trouver et, si elle l'avait su, elle l'aurait dénoncé sans l'ombre d'une hésitation – tant elle était furieuse qu'il n'eût pas jugé bon de la prévenir de ses ennuis. Si les flics en avaient décidé ainsi, ils auraient parfaitement pu en rester là et l'entraîner pour la faire marquer au fer rouge sans autre forme de procès. Au lieu de quoi, ils

lui avaient donné un numéro secret qu'elle devait appeler quand Sumner rentrerait.

Elle tripotait le petit bout de papier sur lequel était inscrit le numéro. La colère que causait en elle la perte de la voiture n'était rien à côté de la fureur qu'elle avait ressentie après le départ de la police. Sa carrière était fichue – personne ne voudrait plus travailler avec elle maintenant qu'elle avait fait l'objet d'une perquisition. Ce genre de bruit se répandait vite dans les cercles des amateurs de wangols.

Elle n'avait plus le choix. La maison était à son nom. Elle n'aurait aucune difficulté à la vendre et, avec l'argent, elle irait s'installer dans une des grandes villes de l'est où personne ne la connaissait. Évidemment, le bon succès de son projet dépendait du retour de Sumner. S'il n'était pas rentré, la police l'aurait soupçonnée de l'avoir prévenu. Désormais, son avenir était suspendu à un simple coup de téléphone.

Elle jeta sur ses épaules un lourd châle frangé de noir et brodé d'yeux de chouette. Elle sortit et la fraîcheur de la nuit la détendit. Elle regretta de s'être emportée contre son fils. Après tout, la voiture n'avait guère d'importance. Cela retarderait un peu les formalités administratives et toute cette paperasserie nécessaire à son départ, mais peut-être que la police pourrait lui faciliter la tâche. Ce qui comptait, c'était que Sumner était de retour et qu'elle allait pouvoir prendre un nouveau départ.

Ce ne fut qu'en arrivant à la cabine téléphonique située sous le métro aérien qu'elle ressentit les premières atteintes du doute. Elle laissa tomber par mégarde l'unique pièce de monnaie qu'elle avait apportée avec elle. Elle roula devant son pied et tomba entre deux planches de la chaussée. Sur le chemin du retour, pour aller chercher une autre pièce, elle se raisonna :

J'ai bien le droit de vivre, moi aussi ? Pourquoi y renoncerais-je pour protéger un ingrat, un glouton, un… criminel ?

— Klaus, tu sais que j'ai fait tout ce que j'ai pu. L'école, la savsule, la voiture – je ne vois pas ce que j'aurais pu lui donner de plus. Ma vie peut-être ? Faudrait-il que je renonce à ma vie, par dessus le marché ? Non ! J'en ai déjà trop fait. Et puis, la police… refusé de me dire ce qu'il avait fait. Peut-être que ce n'est pas si grave.

— Et si c'était grave ? demanda la voix de Klaus. Voyons, Zelda tu te souviens de la songemme et de l'herbe voor que tu as trouvées dans sa voiture. Ça fait plus d'un an. Qui sait les ennuis dans lesquels il est allé se fourrer ? C'est probablement très grave.

— D'accord, Klaus, disons que c'est très grave. Sinon, je ne vois pas pourquoi la police aurait mis la maison sens dessus dessous comme ça. Mais alors ? Sumner est un violeur, un assassin, il fait le maquereau pour les voors – ils vont l'envoyer à la fosse ou à l'éplucheuse. Disons l'éplucheuse. Et alors, Klaus ? Et alors ? Il a fichu ma vie en l'air – il m'aurait fait marquer au fer rouge. Sa propre mère, une dorga ! Qu'est-ce que ça peut bien lui faire ? Tu crois qu'il m'aurait avertie ? Pas un mot !

— Mais il est revenu, Zelda, il est rentré.

— Il est rentré parce qu'il a eu un accident de voiture. C'est pour ça qu'il est rentré, espèce de cadavre pourri. Il a eu un accident de voiture. Où voulais-tu qu'il aille ? Il n'y a que moi pour supporter ses pleurnicheries et ses gémissements. Toi, tu n'en as rien à faire. Tu es mort. Mort. Mort.

Plusieurs heures plus tard, ayant laissé tomber d'autres pièces, composé un faux numéro, s'étant tordu la cheville et passionnément disputée avec Klaus, elle appela la police. La réaction ne se fit pas attendre. Elle venait de se confectionner une tasse de wangolaise pour se calmer les nerfs quand le marteau de la porte résonna violemment. Par la fenêtre, elle vit des hommes casqués descendre à la queue leu leu d'un fourgon noir et se disperser pour prendre position tout autour de la maison. Ils étaient armés de carabines.

— Vous n'allez pas lui faire de mal, chuchota-t-elle nerveusement aux hommes qu'elle fit entrer.

Ils la bousculèrent pour pénétrer dans le vestibule.

— Il ne faut pas lui faire de mal. C'est un garçon bien tranquille.

— Où est-il, madame ?

Elle leva les yeux vers l'escalier et cinq hommes passèrent devant elle. Johnny Yesterday était assoupi en haut des marches et les premiers hommes qui arrivèrent à sa hauteur le tirèrent promptement à l'écart. L'ayant fourré sous la table aux pieds sculptés, ils entreprirent d'enfoncer à coups de pied les portes de toutes les pièces.

Sumner venait de s'asseoir, clignant des yeux d'un air abruti, quand la porte de sa chambre s'ouvrit à la volée. Trois hommes furent sur lui avant qu'il ait pu esquisser un mouvement. Il beugla et se débattit sauvagement mais l'un des trois lui introduisit son bidule entre les jambes.

Ils le ligotèrent avec d'épaisses lanières et enfoncèrent un bâillon de caoutchouc dans sa bouche. Accroché à un pieu comme un sanglier abattu par des chasseurs, il fut emporté hors de la pièce puis en bas de l'escalier.

À la sortie, Zelda vint papillonner au-dessus de lui. Il fixa sur elle un regard brouillé par la douleur tandis qu'elle criait :

— Ils ne vont pas te faire mal, mon gros lapin. Ils ont promis.

Puis elle disparut et il vit le ciel nocturne ondoyant de feux du ciel. La dernière chose qu'il aperçut avant d'être hissé dans le fourgon fut Johnny Yesterday qui se penchait à la fenêtre de l'étage, son visage ricanant aussi chauve et féroce que la lune.

LES VOORS

Le renard prend soin de lui-même
mais Dieu prend soin du Lion.

William Blake

LES MYSTÈRES

Noirs le sang et les os…

Glissant comme des ombres, onze voors encagoulés de sombre et vêtus de lourds manteaux arrivaient du nord, tous portant une paillulette, tous silencieux. Ils s'assemblèrent au sommet d'une colline et contemplèrent, à travers les vibrations de la chaleur, le but de leur voyage.

En contrebas, se dressait la maisonnette de Jeanlu, la tresseuse de charmes. Quelques jours auparavant, les plus profonds des voors avaient perçu l'approche de la mort. Parce qu'elle comptait parmi les rares guérisseuses capables de toucher l'Iz, la couvée avait envoyé ces onze-là accomplir le rite de tranquillité.

C'était un hommage, encore que ceux qui s'étaient risqués ainsi à traverser les terres bouleversées des braillards fussent animés d'une curiosité qui l'emportait sur leur révérence. Une seule avait réellement connu Jeanlu – c'était Lui, l'aînée, elle-même maîtresse des plantes et des herbes. Elle avait été son amie. Les autres ne savaient rien de plus que les récits qu'ils avaient entendus.

Quand elle était petite, Jeanlu avait assisté au massacre de sa couvée par les braillards, et la stridence du sang, la brûlure de la souffrance, étaient demeurées avec elle. Au cours des années, elle avait perfectionné les paillulettes qu'elle tressait en voyageant parmi les voors entrés dans leur noirtemps et, peu à peu, son affliction s'était muée en une vision : elle avait vu que ses vanneries enchantées pourraient attirer dans son corps suffisamment de kha pour donner naissance à un mage, un voor hortemps qui disposerait du pouvoir d'unir et de protéger les couvées.

Elle avait entendu bien des mises en garde et bien des sermons, car un mage était un rejeton du Vaste et l'on tenait généralement pour acquis que le faible kha d'une femme ne lui permettrait jamais de soutenir l'immensité de l'Iz assez longtemps pour donner naissance à un tel enfant. On avait vu naître de cette manière des

homoncules au kha infirme. Mais Jeanlu était trop possédée par sa vision et elle avait voyagé vers le sud afin d'y rechercher un braillard génétiquement assez vigoureux pour engendrer un mage. Nul ne l'avait suivie, à l'exception de ceux qui, ayant pénétré au cœur de leur noirtemps, avaient besoin du réconfort de ses paillulettes. Quelques-uns d'entre eux étaient rentrés au cours de ces premières années, et avaient parlé d'une femme farouche aux yeux de foudre dont les enchantements étaient assez puissants pour affermir le kha et maintenir en vie les voors entrés dans leur noirtemps. Certains avaient même évoqué l'existence d'un enfant, blanc comme le vide, et tout aussi profond.

Ces rumeurs concernant l'existence d'un mage avaient échauffé l'imagination des couvées. Et nombreux avaient été ceux qui étaient prêts à risquer leur vie pour aller se rendre compte par eux-mêmes de ce qu'il était advenu de l'enchanteresse. Cependant, pour les onze élus, le voyage avait été étrange. Tout au long de la route, de lentes rêveries d'Unchala, monde où les voors étaient éclos, les avaient hantés. Ils avaient connu des nuits d'extase, duveteuses, tissées des plus belles musiques jamais entendues et leurs jours n'avaient été qu'attente des nuits à venir. Quand ils parvinrent au terme de leur voyage, et bien qu'il y ait eu un présage – un deva repéré la nuit précédente – la joie télépathique de leur traversée du désert ne les avaient pas préparés à ce qu'ils découvrirent.

Le paysage était maléfique. Des arbres morts dont les formes parlaient de souffrance se rabougrissaient au bord d'une mare desséchée dont la vase s'était craquelée. À l'emplacement de la maisonnette de Jeanlu ne subsistaient plus que des poutres calcinées et l'ombre blanche d'un incendie féroce.

Trois des onze étaient des profonds qui s'assemblèrent aussitôt. La vieille Lul, qui avait connu cet endroit, était effarée par sa métamorphose. Clochan demeurait aussi confondu qu'elle mais Tala crut discerner des traces d'un kha bleu autour des mouches. Lui tressaillit. *Un voor aurait-il fait cela ?*

Tala ne put répondre. Les traces étaient trop infimes même pour ses sens aiguisés.

Écartant ses soupçons, Lul fit signe d'entamer le rituel. Clochan fit circuler les bonbonnes contenant une infusion de kiutl qu'il avait apportées et tout le monde but à longs traits. La saveur safranée qui

lui fit faire la moue emplit les sinus de Lul de vapeurs nostalgiques. Combien de fois avait-elle partagé cette sensation avec Jeanlu ?

Ensemble les deux femmes avaient connu l'un-avec – la fusion télépathique du kha qui, toujours, avait empli leurs deux têtes d'une vision merveilleuse : celle d'un ciel violet où brillaient trois soleils et leur avait donné le sentiment étrange de posséder un corps qui n'avait rien d'humain. Les voyants disaient que c'était là un aperçu d'existences antérieures qu'elles avaient menées sur d'autres planètes. La plupart des membres de la couvée croyaient à la réalité de telles affirmations mais qui eût été assez fort pour le savoir ?

Les premiers filaments froids de l'immanence du kiutl commençaient à infiltrer sa conscience quand Tala frappa sur le tambour d'anselme les premières notes d'une lente et triste mélopée des montagnes. Son corps perdit de son épaisseur et elle accéda une fois de plus à la claire conscience électrique de l'herbe. Elle voyait nettement désormais le fin film bleu qui enveloppait les fongosités, à ses pieds. Et avec l'intuition que confère le kiutl, elle se rappela Corby. On disait que le fils de Jeanlu était un mage – un voor possédant le pouvoir de guérir et de métamorphoser.

Cambrant le dos, elle contempla le ciel énorme. Par-delà la lèvre du monde, le soleil était d'un rouge sombre et brillant.

Lul rejeta sa cagoule en arrière et s'avança parmi les herbes froissées. Elle était vieille mais se déplaçait rapidement. Son noirtemps commençait à peine et son visage, cendreux et fendillé comme une vieille écuelle, était encore celui d'une femme. Seuls, ses yeux étaient devenus étranges. Ils étaient minuscules et argentés et leur vue s'était voilée.

Réprimant toute pensée, Lul laissa le calme du kiutl envahir ses sens. À travers le bourdonnement des mouches, elle percevait le subtil et bizarre tintement d'un kha lié au sel. Dans son timbre aigu et soutenu, elle discernait quelque chose de vaguement familier et elle suivit le son tremblotant jusqu'au rebord de boue craquelée de la mare. Le corps de Jeanlu était là, tordu dans un enchevêtrement de végétation pourrissante. Le cri de son kha prisonnier sifflait étrangement à travers la croûte calcinée du cadavre.

Lul examina la carapace écrasée qui avait été le visage de Jeanlu. Les yeux d'or avaient disparu, et les orbites vides grouillaient d'asticots blancs, minces comme des fils. Rien de cela ne la troubla.

Elle avait passé tant d'années à soigner des voors entrés dans leur noirtemps qu'elle s'était immunisée contre le grotesque. La seule chose qui la choqua fut que le cadavre portait encore un collier de songemmes. Cela ne pouvait signifier qu'une chose – Jeanlu avait tenté un narque.

Il était strictement interdit d'usurper ainsi une autre forme de vie.

Avec la conscience aiguisée du kiutl, Lul écouta la plainte ténue du kha qui vrillait l'air. Elle y reconnut quelque chose de Jeanlu, une manière de douceur. Mais masquée et déformée par la stridence suraiguë de la peur. Lul crut comprendre pourquoi Jeanlu avait désiré un narque. L'enchanteresse était jeune et son noirtemps avait été épouvantable. Sans compter que les braillards étaient des animaux – et des animaux dangereux, dont le kha était vert, par dessus le marché. Était-il vraiment répréhensible de vouloir s'emparer d'une de leurs formes quand les chemins du sang rétrécissaient ?

D'une bourse qu'elle serrait sous son froc, Lul tira sa songemme. Miroitant comme une gelée, la pierre de lumière était glacée dans sa main. Elle jeta un coup d'œil dans ses profondeurs pour s'assurer que le narque de Jeanlu avait échoué. Elle devait être certaine que ce n'était pas le kha cauchemardesque d'un quelconque braillard qui était enchevêtré à ce cadavre. Quand elle vit le kha de Jeanlu, d'un bleu pur et profond comme de l'anthracite, elle fit signe aux autres d'approcher.

Tala ouvrait le chemin, psalmodiant au rythme de son tambour d'anselme : *Noir le sang et les os sous la peau. Noire la terre un doigt dessous. Noir le vide penché sur le temps*. Le cœur de Lul vibra de tristesse. Si seulement il y avait plus que ces rêves ténus, plus que ces vagues souvenirs de couvée, et plus que les vieux chants et les vieux rites, transmis par les voyants. Si seulement il existait un moyen de savoir que les voyages stellaires et les autres mondes de la légende et des rêves voors étaient bien réels et que la mort n'était pas une simple chute dans le néant. Qu'était-ce que l'esprit profond s'il révélait seulement l'incertitude et le désespoir des autres.

Narque ! sursauta Clochan en voyant le cadavre.

Peux-tu l'en blâmer ? répondit Lul. *Elle était plus jeune que toi.*

A-t-elle traversé ? voulut savoir Tala dont les mains couvertes de pustules bleues firent jaillir une note inouïe de la peau du tambour, pour écarter les mouches.

Non, répondit Lul en faisant signe aux autres voors de poursuivre le rituel. *C'est son kha que l'on entend siffler à travers le sel.*

Ayant ramassé du bois mort qu'ils entassèrent à côté de la mare, les voors recueillirent les songemmes autour du cou du cadavre et les remirent à Lul. Les pierres de lumière étaient tout ce qui restait de tangible du kha de Jeanlu et quand elles auraient disparu, sa vie retomberait dans l'Iz.

La vieille voor plaça les cristaux au cœur du bûcher où la chaleur serait assez intense pour les fondre. Clochan alluma le feu et les flammes bleues et vertes traversèrent en sifflant les brindilles sèches. Les voors jetèrent leurs paillulettes au feu et se détournèrent.

Lul s'attarda, contemplant la fumée noire qui montait lentement dans le ciel jusqu'à ce que se fût éteinte dans un ultime hurlement suraigu la note ténue qui chantait le reste de vie de Jeanlu.

Sous l'effet d'une force psychique, les muscles de la nuque de Lul se tournèrent vers la carcasse calcinée de la demeure de Jeanlu. Au centre des décombres, la lucidité du kiutl lui révéla une présence, parmi les cendres. À demi-enfouie sous les débris blanchis par le feu, se trouvait la forme d'un petit garçon.

Courbée sur l'enfant, elle vit que sa forme était une vannerie finement tressée – un cocon. Il était tout percé de trous, de fentes et de fuites mais demeurait entier. En regardant avec toute l'intensité dont elle était capable, elle distingua un kha violet s'attardant sur les fibres noircies.

Timidement, elle tendit la main et effleura la surface carbonisée. Elle perçut la vie de l'enfant qui remuait doucement, aussi incertaine que la forme changeante des nuages. Elle retira sa main brusquement.

Tala et Clochan, qui avaient perçu son sursaut, s'empressèrent de la rejoindre. Mais ils furent incapables de discerner ce que pouvait bien être la forme enfantine. Était-ce le fils de Jeanlu ? Tala voyait seulement que la forme était vivante. Ils allaient devoir traverser.

Serrant fermement la pierre de lumière glacée, Lul fit taire ses pensées et se laissa emplir par le kha des autres. Une brume magique voila son esprit, le bruit des mouches véhémentes et la respiration retenue de ceux qui l'entouraient s'estompèrent. Elle laissa le pouvoir de la couvée monter des chemins de son sang et courir comme une gerbe d'étincelles à la surface de sa peau. Ses doigts tremblants se tendirent de nouveau et effleurèrent la surface calcinée.

Un spasme d'énergie flamboyante la traversa comme l'éclair, la projetant sur le sol. Stupéfaite, elle y demeura immobile, entendant gronder la terreur sacrée dans les battements affolés de son cœur.

Une vibration semblable au vol d'un moustique tourbillonna autour d'elle si rapidement qu'elle crut se résoudre en pure lumière. Son sang plus que son cerveau avait conservé le souvenir de phénomènes semblables connus au cours de transes précédentes. Mais elle allait au-delà de tout ce qu'elle avait connu jusqu'alors, traversant des étendues torrentielles de changements, se déplaçant avec une telle rapidité que toute distance était réduite à un point unique, violemment immobile.

Les ténèbres défilaient alentour comme des bandes de singes hurleurs et elle déboucha dans un épanouissement de lumière : un jardin de feu planté d'arbres au feuillage d'étincelles et de gazons incandescents. Au-dessus de la scène, les ténèbres se fendirent et elle tomba dans le sillon spectral.

Bienvenue, Ô Lul !

C'était un enfant, d'une pâleur de distors, qui se tenait nu dans une efflorescence d'énergie stellaire, une brise invisible et qu'on ne sentait pas, agitant doucement ses cheveux d'un blanc doré.

Je suis heureux que tu aies pu venir jusqu'ici à ma rencontre.

Ses paroles s'égrenaient dans les airs en chevrotant comme une lamentation, plus chantées que dites.

Ma veve est à toi. Elle ne me sert plus à rien. Je m'estompe, je deviens moins…

Il porta la main à son visage et deux doigts se brisèrent, retombant dans une gerbe d'étincelles comme des étoiles filantes.

Lul avait si peur qu'elle en avait mal. L'enfant se désagrégea en un embrouillamini de couleurs écumantes et il ne resta bientôt plus

qu'un magma chromatique palpitant sans un bruit à travers les ténèbres.

Une voix d'enfant s'ouvrit en elle :

Calme toi, Ô Lul. *Rien ne peut te blesser ici.*

La plainte d'un kha s'enroulait autour d'elle, vibrante et proche. C'était le cri légendaire des morts voors, l'âme de la couvée. Égarée d'émerveillement mais point du tout surprise, elle entendit la voix de Jeanlu parler à l'intérieur d'elle-même :

Te souvient-il, Lul*, des nuits que nous avons passées à supputer cela ? Combien de mondes ? À quelle distance ? Je puis aujourd'hui te dire que cela est infini. Il n'est point de retour mais il existe un début : Unchala – la source mythique.*

Jeanlu ! appela Lul dans un surgissement de lumière tourbillonnante. Mais il n'y eut pas de réponse. Avait-elle, elle aussi, été un esprit fantôme ?

Elle dit vrai, reprit l'enfant dans son esprit. *Unchala fait partie de ma veve. Aimerais-tu voir d'où tu es venue, voor ?*

Simple et privée de corps, Lul plongea loin des mots. Son esprit fut englouti dans un panorama prodigieux de plasmas en feu. Elle traversa une vision plus vive que la douleur.

Des guirlandes de feu se muèrent en une étendue constellée dont chaque étoile était une note musicale, une radieuse pulsation sonore. Les nébuleuses dont le ciel était empoussiéré étaient la voix même de la musique…

La nuit d'Unchala.

— Lul !

Elle s'éveilla dans un frisson. Clochan était penché sur elle, agitant doucement un tortillon enflammé d'herbes aux aspics.

— Les chemins de ton sang se sont presque refermés, chuchota Tala.

Sa cagoule à-demi rejetée en arrière laissait voir ses petits yeux d'argent et les écailles iridescentes qui couvraient le coin de sa bouche. Mais ces bizarreries n'éveillèrent pas en Lul la tristesse coutumière.

— C'est la réalité, dit la vieille voor en se redressant sur les coudes. Toutes les légendes, tout ce que les voyants nous ont dit est réel.

Contenant leur émotion, les autres l'observaient docilement à quelque distance.

« C'est la réalité, reprit-elle, les yeux brillants. Il faut que j'y retourne.

— Non, répondit Tala en serrant le bras de la vieille femme avec conviction. La transe t'avalera.

— Je suis vieille, Tala, et je commence à retomber en moi-même.

— Laisse-nous t'accompagner, pressa Clochan.

La vieille voor secoua la tête :

— Vous deux, vous devez reconduire les autres. Emportez cela avec vous, ajouta-t-elle en désignant le cocon. C'est effectivement le fils de Jeanlu et il est fort. Sa veve remonte à Unchala.

Ses deux cadets la dévisagèrent, muets de surprise.

« Cet enfant mage a gardé le souvenir du début, et il est ouvert à tous ceux qui voudraient traverser avec lui. Comprenez-vous ce que cela signifie pour la couvée ?

— Alors, viens avec nous.

Tala aida Lul à s'asseoir. Le kiutl était encore en eux avec beaucoup de force et ils n'avaient pas besoin de paroles mais s'exprimaient à haute voix pour le plaisir de l'intimité partagée d'une conversation.

— Partez, vous. Moi, mon noirtemps commence.

Lul caressa la surface rugueuse du cocon et le contact de la force radieuse qu'il renfermait la galvanisa.

« Vous n'avez pas idée de la beauté que j'ai vue. Et mieux vaut que vous n'en ayez pas idée tant que vous ne serez pas prêts à quitter le sel.

Tristement, Tala et Clochan aidèrent Lul à traverser son kha de celui de l'enfant mage. Dans leur esprit profond, ils contemplèrent le passage de leur amie dans l'Iz, ils virent les rives vaporeuses et colorées défiler doucement à travers les ténèbres de leur conscience.

Ténue, ténue dans le lointain, ils aperçurent l'étincelle de son kha s'évanouir dans les profondeurs d'une autre réalité. Alors, pour la dernière fois, ils entendirent la complainte de son kha – c'était une chanson et jubilante et solitaire comme chanterait le vent dans les branches d'un arbre emporté à la dérive, loin de la terre.

Le Chef Anareta, attendait dans la pénombre nocturne de la Cabine que ses hommes amènent le Sucrerat. Il était nerveux. Il était opposé aux violences dans le poste qu'il commandait mais il les savait inévitables en l'occurrence. Deux de ses policiers, parmi les plus anciens, avaient perdu des membres de leur famille dans les émeutes qui avaient suivi les exploits du Sucrerat. Ils voulaient du sang. Avec l'aide de leurs collègues, ils avaient arraché les bancs du vestiaire, préparant la scène d'un passage à tabac qui attirerait beaucoup de spectateurs. Le mot avait circulé et des hommes de tous les commissariats de la ville commençaient à affluer.

Le Chef était appuyé contre le mur de pierres rugueuses de la Cabine, bien à l'abri des regards. C'était un grand homme maigre aux allures de loup, qui portait l'uniforme noir des Massebôth, avec l'aisance décontractée du soldat indifférent à son travail. La cruauté bestiale qu'on lisait dans les rides allongées de son visage n'était pas le fruit d'une longue et douloureuse expérience physique personnelle après cinq jours de rondes par les rues déshéritées des quartiers pauvres de McClure. Elle était née de trente années passées dans l'administration de la police, à classer des dossiers dont la lecture permettait d'imaginer toutes les violences.

Anareta avait une carte blanche, et le Pilier Blanc s'était empressé de lui faire quitter la voie publique, ne lui permettant plus jamais de mettre en danger un patrimoine génétique si rare. Jeune homme, il avait rêvé de devenir universitaire, spécialiste des études Kro, sachant fort bien, dans son cœur, que les nécessités économiques et les traditions familiales se combineraient pour le contraindre à une carrière militaire. Seule la surprise génétique qu'avait constituée sa carte blanche lui avait permis de goûter aux joies de la vie universitaire qu'il convoitait. Chaque année, durant les trois périodes où il s'acquittait de ses fonctions d'étalon pour le Pilier Blanc, il passait son temps libre devant une savsule à étudier des fragments de littérature et de musique venus des temps révolus de la civilisation Kro. Par force de caractère et amour-propre, il s'acquittait avec efficacité et dévouement de ses tâches d'administrateur de la police, mais c'était sa carte blanche et l'époque bénie, exempte de toute distorsion, à laquelle elle remontait, qu'il avait fini par aimer.

Quand le Chef Anareta avait appris que le Sucrerat était une carte blanche, son attitude à l'égard du tueur était passée de l'indifférence au respect. Il voyait désormais Sumner Kagan comme un autre lui-même qui n'aurait pas eu sa chance – un témoin des âges révolus, quand des héros risquaient tout pour préserver la santé de la race en combattant les distors. Mais la plupart de ces hommes – la plupart de tous les hommes – étaient eux-mêmes des distors désormais. La société Massebôth était principalement constituée de porteurs de cartes vertes, des gens qui, s'ils ne présentaient aucune distorsion visible, n'en transportaient pas moins dans leurs gênes les germes d'une société future dans laquelle il n'y aurait plus d'hommes comme lui ou le Sucrerat.

Les propres hommes du Chef Anareta travaillaient d'ailleurs contre lui du fait de sa carte blanche, ce qui ne laissait pas d'être inquiétant. Peu après avoir appris qui était Kagan, le Chef avait demandé au conclave du Pilier Blanc l'envoi d'une escorte pour assurer la protection du Sucrerat contre ses propres hommes assoiffés de vengeance. Il comprenait maintenant que cette escorte n'arriverait jamais, que son message n'avait jamais été expédié.

Quand le fourgon qui amenait le Sucrerat eut contourné le mur de la Cabine pour se diriger vers les modules de béton de la caserne, le Chef Anareta sortit de l'ombre. N'osant se servir de l'émetteur qu'il portait à la hanche, de peur d'alerter les autres hommes, il fit signe de la main au chauffeur de s'arrêter devant la voûte d'entrée de son bureau personnel. Il alla lui-même ouvrir le hayon arrière du fourgon quand celui-ci fut immobilisé et se pencha à l'intérieur, ébahi, pour mieux voir le corpulent personnage qui était ligoté à l'intérieur. Il s'était attendu à la maigreur féroce d'un assassin des rues et pensa d'abord qu'on l'avait dupé. Mais la peur et la compréhension qu'il lut dans les yeux du garçon dissipèrent toute incertitude.

— Détachez-le et sortez-le de là, ordonna-t-il.

Les hommes qui descendaient lourdement du fourgon se groupèrent non loin tandis que Sumner titubait dans la lumière intense d'un globe fluorescent. Sa face de saindoux luisait de terreur. Le sang qui lui dégoulinait du nez faisait comme un bec de lièvre et la trace d'un coup de bâton rougissait en travers de sa joue, descendant jusqu'à son cou.

Anareta saisit le garçon par le bras et le conduisit à la petite porte latérale qui donnait sur son bureau. Les hommes en uniforme lui emboîtèrent le pas mais le Chef les congédia du geste.

— Vous pouvez disposer, dit-il, ouvrant la porte et poussant Sumner à l'intérieur.

Les policiers hésitèrent et il ajouta plus sèchement :

« Vous avez fait votre travail. Rentrez chez vous.

Il avait soigneusement choisi lui-même ceux qui avaient procédé à l'arrestation du Sucrerat. C'étaient soit d'anciens militaires, soit de jeunes recrues qui auraient réfléchi à deux fois avant de désobéir aux ordres d'un supérieur. Avec un murmure de mécontentement, ils se dispersèrent.

Le bureau du Chef Anareta était coupé par une grande carte de McClure et une table métallique encombrée de rapports à classer. Il indiqua à Sumner un tabouret de bois et s'assit lui-même sur le bord de son bureau, à côté d'un communicateur à clavier. Une heure plus tôt, il avait prévenu le Pilier Blanc et le Pilier Noir de l'identification du Sucrerat et de son arrestation imminente. Il tapa maintenant sur le clavier les lettres de code qui signifiaient que le prisonnier était entre ses mains.

Puis il fixa ce dernier droit dans ses petits yeux porcins. Il se sentit secoué d'un rire intérieur à imaginer ce gros garçon rond attirant des bandes de voyous dans un piège mortel.

— Où vouliez-vous en venir au juste ?

Le regard de Sumner vacilla sous l'éclat omnivore des yeux du Chef.

— Que voulez-vous dire ?

— Pourquoi avez-vous fait ça ? demanda Anareta, un véritable abîme s'ouvrant dans ses yeux sombres. Vous êtes une carte blanche. Je sais ce que ça veut dire. J'en suis une aussi. C'est la belle vie. Les militaires vous fichent la paix et le Conclave vous fournit des femmes et vous laisse le temps de réaliser vos caprices. Pourquoi risquer tout cela pour devenir le Sucrerat ?

Le regard de Sumner était plus creux qu'un songe.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez.

Le visage du Chef se durcit et Sumner tressaillit et se mit à trembler :

— J'ai toujours eu de la sympathie pour le Sucrerat, dit Anareta d'un air pincé.

Sans regarder le clavier, il tapa de nouveau le même message avant de reprendre :

« Le Sucrerat est un tueur de distors. Ma sympathie pour lui n'a fait que croître quand j'ai découvert qu'il possédait une carte blanche, et non pas une simple carte verte, comme tout le monde. Il avait des avantages et il n'a pas hésité à les risquer pour semer la terreur chez les distors. Oui, j'ai de la sympathie pour le Sucrerat. Mais vous, je crois que vous ne m'êtes pas sympathique du tout.

Sumner parla d'une voix chevrotante :

— Je ne suis pas le Sucrerat.

— Ne vous faites pas plus répugnant encore que vous n'êtes, Kagan, dit Anareta, les lèvres pincées de dégoût. Mes hommes ont trouvé chez vous des bombes de la peinture qu'utilise le Sucrerat. Je parierais que les traces de pneus retrouvées près des lieux de chaque crime correspondent à votre voiture. Et nous avons également des moulages au plâtre d'empreintes de semelles. Vous croyez qu'ils ne correspondent pas aux vôtres ?

Sumner soutint humblement le regard méprisant du Chef et secoua la tête.

— Je ne suis pas le Sucrerat.

— Et votre contravention est sans doute allée toute seule dans l'usine où nous l'avons retrouvée ?

Le visage entier de Sumner fut agité d'un tremblement spasmodique.

— C'est pas moi. Je ne sais pas comment elle s'est retrouvée là-bas.

De l'autre côté du panneau gris de la porte intérieure, dans le long corridor menant au vestiaire, on entendit résonner un long sifflement, coupant comme un rasoir : Sss – sss – sss !

Sumner trembla de tous ses membres en entendant le signe de reconnaissance du Sucrerat.

— C'est vous, Kagan, dit Anareta d'une voix déformée par la colère, sachant qu'il ne pourrait maîtriser ses hommes et que ses hommes le savaient eux aussi. C'est vous qu'ils veulent.

Il tapa de nouveau le message concernant l'arrestation du Sucrerat, à la seule destination du Conclave. La carte blanche de

Kagan était son unique espoir de survivre à cette nuit – à la condition, toutefois, que le Pilier Blanc reconnaisse sa valeur génétique.

« Sss-sss ! » Le hideux sifflement s'était rapproché de l'autre côté de la porte. Sumner geignit et leva son gros derrière du tabouret.

— C'est pas moi.

— Assis ! aboya le Chef. Il ne fallait pas tuer si vous n'étiez pas prêt à supporter ça.

— Mais je n'ai pas tué !

Les yeux de Sumner étaient ivres de terreur. Il se pencha tout près du chef dont les narines frémirent, envahies par la puanteur chaude que dégageait son corps.

« Ce n'est pas moi. Je vous supplie de me croire. J'ai tué personne !

Le visage du chef s'assombrit encore et il repoussa Sumner.

— J'étais prêt à essayer de vous aider, dit-il tandis que des coups sourds commençaient à résonner sur la porte grise. Mais je ne vais pas risquer mon poste et ma vie pour une grosse lavette de votre espèce.

« Sss-sss ! sss-sss ! »

— Ouvrez, Chef, gronda une voix rude à travers la porte. Nous savons qu'il est avec vous. Ouvrez ou vous y passerez avec lui !

La lourde porte commença à plier sous les coups redoublés des assaillants. Sumner agrippa le bras du chef et le supplia de tout son corps. Mais ce qui pouvait subsister de sympathie en Anareta le quitta alors tout à fait. Dégageant son bras d'une secousse, il gagna d'un pas rapide la porte grise marquée au pochoir du pilier blanc et du pilier noir, symbole des Massebôth.

— Non ! cria Sumner en allant s'accroupir derrière le bureau du chef. C'est vrai, je suis le Sucrerat – mais ne les laissez pas m'attraper.

— Sss-sss ! brof Anareta ! Ouvre cette porte ! Sss-sss !

Anareta se tourna vers Sumner, une espèce de joie mauvaise brillait dans ses traits.

— Pourquoi avez-vous fait ça, Kagan ? Je veux le savoir.

Sumner était totalement désemparé.

— Je ne sais pas.

Le Chef regagna le clavier de son communicateur et y recomposa la demande de mise à disposition de Sumner au Conclave. Il enfonça à plusieurs reprises la touche « expédition. »

— J'avais peur, sanglota le gros garçon. J'ai eu peur toute ma vie. Il fallait que je tue ce qui me faisait peur. C'est l'effroi, il…

— Sss-sss !

Les gonds de la porte sautèrent et elle se fendit vers l'intérieur. Contre l'autre porte, celle qui donnait sur l'extérieur, des coups sourds furent frappés et de nouvelles voix s'élevèrent, qui réclamaient le Sucrerat en hurlant. Anareta se dirigeait vers le râtelier pour y prendre une arme quand la porte intérieure vola en éclats, le projetant sur le côté.

Une demi-douzaine d'hommes firent irruption dans la pièce, le visage crispé d'une rage animale. Ils découvrirent Sumner accroupi derrière le bureau du chef. Il rua, donna des coups de pieds, et il leur fallut soulever la table métallique pour s'emparer de lui. Ils le traînèrent tout hurlant hors du bureau puis le long du corridor jusqu'au vestiaire où les autres attendaient.

Anareta demeura seul et se démena pour remettre en place son communicateur qui avait été renversé dans la bagarre. Il lui fallut plusieurs minutes pour redresser la fiche d'alimentation tordue dans la chute. Les hurlements de Sumner étaient devenus des cris et des sanglots quand il trouva enfin un canal pour entrer en contact avec le Conclave. Plusieurs minutes emplies de hurlements stridents s'écoulèrent encore avant que l'autorisation de transfert émanant à la fois du Pilier Blanc et du Pilier Noir n'apparaisse sur l'imprimante. Anareta arracha la feuille de la machine sans attendre le signal de fin de message et se précipita hors de la pièce.

Au bout du couloir, les cris avaient cessé et l'on n'entendait plus que le bruit des coups et les hommes qui s'esclaffaient.

Le Chef dut jouer des coudes pour arriver jusqu'à Sumner. Il dut crier pour imposer le silence et se faire entendre :

— Ça suffit ! Ce garçon ne nous appartient pas ! S'il meurt, nous sommes tous des dorgas !

Les hommes commencèrent à s'écarter et Anareta aperçut le corps recroquevillé de Sumner, masse sanglante, plaie vive dont tous les vêtements avaient été arrachés. Puis, ceux qui avaient perdu des membres de leur famille au cours des émeutes se retrouvèrent

devant le Chef. C'étaient deux hommes épais, nus jusqu'à la ceinture, les yeux empourprés de rage et de mépris pour la vie molle sur laquelle ils s'étaient acharnés. Tous deux avaient à la main des tronçons de tuyau de caoutchouc maculés de sang et l'un d'eux en agita l'extrémité sous le nez d'Anareta.

— J'vous préviens, Chef, si vous essayez de nous arrêter, vous êtes un homme mort.

Le Chef écarta la matraque improvisée et brandit l'autorisation.

— Je n'essaye rien du tout. Le Pilier Blanc a réclamé Kagan. Il est à eux désormais. Ils savent qu'il est vivant. S'il meurt, pour nous, ce sera pire que la mort. Pour nous tous.

L'un des deux hommes recula mais l'autre s'approcha encore d'un air menaçant. Son visage, vide de toute émotion, était constellé de taches de sang. Le sang de Sumner. Il parla d'une voix blanche :

— J'aime encore mieux devenir dorga que de laisser vivre ce tas de merde.

Le Chef ne broncha pas alors que l'homme était à un ou deux centimètres de lui et enfonçait durement sa matraque entre les côtes de son supérieur. Anareta lui brandit la feuille de l'imprimante sous le nez.

— Le refus d'obéissance au Pilier Noir est puni de mort, dit-il, citant le code du Protectorat, mais le refus d'obéissance au Pilier Blanc vaut d'interminables souffrances. Tout le monde ici est candidat à la fosse aux dorgas ?

— Le Chef a raison, intervint l'un des spectateurs les plus proches et des grognements d'approbation s'élevèrent de la foule. Le titi est pas beau à voir. Y pourra plus jamais marcher normalement.

Plusieurs de ceux qui se tenaient au premier rang saisirent le forcené par les bras et l'entraînèrent doucement à l'écart.

La tension qui tordait les entrailles d'Anareta se relâcha mais le reprit plus férocement encore quand il vit ce qu'il restait de Sumner. Le visage du garçon était méconnaissable – un masque sanguinolent de tissus déchirés et d'os rosâtres. Ses deux bras étaient brisés, tordus à un angle bizarre, la paume de ses mains blanche et sans vie. Il avait les deux jambes cassées elles aussi et le fémur fracturé avait transpercé l'une de ses cuisses.

— Mutra, souffla le Chef, bouche bée. Appelez une équipe de réanimation. Vite, quelqu'un, des secours !

Se dépouillant de sa propre chemise, il en couvrit le corps pantelant de Sumner.

— Tout le monde dehors, beugla-t-il. Le Conclave vous demandera des comptes pour tout ça.

Le poste se vida rapidement et quand l'équipe médicale arriva, Anareta était seul, penché sur l'agonisant.

Sumner se hissa jusqu'à l'éveil, s'extirpant de la gueule des ténèbres. Un gémissement démentiel vrillait ses oreilles et il attendit la poursuite du cauchemar. Mais le monde avait changé. D'âcres odeurs médicales l'environnaient. Et l'éclairage était plus doux, tamisé et vaporeux.

La douleur de son corps avait atteint une telle intensité qu'elle en était agréable. Il lui semblait que depuis une éternité, il rêvait de sa souffrance comme d'une clarté radieuse. Il flottait à l'intérieur de lui-même, et son corps n'était qu'une vision soutenue par l'intensité même de sa douleur-plaisir.

Il tordit son corps pour rallumer la lumière charnelle qui était devenue sa joie, mais l'étreinte moelleuse d'un matelas absorba la plus grande partie de sa souffrance.

— Tout va bien maintenant, lui dit une voix féminine et douce.

La suave chaleur humide d'une haleine aiguisa les sens de Sumner. Le doux parfum du calambac flottait dans l'air et un visage évanescent se pencha sur lui. Il se tendit dans l'attente d'un coup mais la main qui l'effleura était tranquille et apaisante.

Elle se pencha plus près encore et il vit alors que son visage était aussi charmant qu'une musique. De longs cheveux noirs le balayèrent. Il se hissa au-dessus de l'engourdissement de son corps et aperçut la blouse verte de médecin que portait la jeune femme et l'appareil à perfusion suspendu à une potence à côté de son lit. Mais alors, la pure douleur physique empiéta de nouveau sur son attention et il retomba dans sa torpeur.

— Restez avec nous, Sumner, chuchota la doctoresse et il sentit de nouveau la caresse soyeuse de ses cheveux sur son visage. L'espace d'un battement de cœur, Sumner voulut quitter sa souffrance pour étreindre cette femme comme il aurait étreint sa vie même, mais il savait qu'en renonçant à son hallucination douloureuse, il ne retrouverait jamais l'engourdissement rêveur

qu'on avait insufflé dans ses nerfs. La vie redeviendrait une torture. Pourtant cette femme…

Une vague de solitude se creusa en lui et il voulut tendre les bras.

Le premier jour où la force lui revint suffisamment pour la toucher fut le dernier qu'il la vit. Mais alors sa conscience avait suffisamment durci pour qu'il sache qu'il se trouvait dans une chambre d'hôpital à portée de vue de la Cabine. De hautes fenêtres étroites perçaient les murs, une pour chaque lit du service. La lumière du soleil, épaisse et calme comme une pierre, se posait sur son visage chaque matin et les journées noires se succédaient besogneusement.

La plupart des nuits, son sommeil était hanté et violent. Dans la lumière languide qui précède l'aube, il s'éveillait invariablement sur une vision de la doctoresse qui avait servi de leurre pour le ramener à la vie, avec sa peau dorée, ses cheveux noirs et son haleine qui sentait le bonbon. En cet instant unique il était heureux, puis, le reste du jour durant, l'exaspérante hallucination de sa beauté le harcelait. Il était seul, comme toujours. On l'avait trahi pour le faire vivre. Mais pourquoi ? Pourquoi la police ne l'avait-elle pas tué ? Le personnel médical en blouse verte qui veillait sur lui et les autres malades du service ne savaient rien.

Le Chef Anareta vint rendre visite à Sumner mais à la vue de l'uniforme noir à parements rouges des Massebôth, le garçon entra dans une telle agitation que le médecin de service demanda au Chef de se retirer avant qu'il ait pu se présenter. Le Chef était venu faire ses adieux. Après archivage du rapport concernant le passage à tabac, les responsables du Pilier Noir avaient décidé de l'autoriser à faire valoir ses droits à la retraite. On l'envoyait dans un camp à l'extérieur de Xhule, où sa carte blanche pourrait être mise plus régulièrement à contribution. Anareta se réjouissait de son renvoi. Xhule était une vallée bucolique pleine de jardins et s'enorgueillissait d'une université où il pourrait poursuivre ses études de la civilisation Kro. Il désirait trouver un moyen de remercier le Sucrerat, mais quand il constata la terreur qui habitait ce garçon, il comprit que le maximum qu'il pourrait faire pour lui serait de l'oublier.

Progressivement, la souffrance de Sumner se mua en maux divers liés à la guérison : palpitations sourdes taquinant la chair et les muscles. Cependant, il ne voulait pas vivre. Il tenta de cesser de manger mais les soignants lui enfoncèrent des tubes dans le nez et la gorge. Et malgré sa volonté de mourir, son corps ne cessait de forcir.

Quand vint pour lui le jour cruel d'apprendre à marcher de nouveau, il refusa de bouger. Sa cervelle avait été décapée par la douleur et le temps ne signifiait guère pour lui. En dehors des rêves délirants qui le naufrageaient chaque nuit, lui laissant l'écume à la bouche, il était vide. Il n'attendait rien, il n'espérait rien, le temps le tuerait. Il attendrait.

Espérant l'éveiller à la vie, une infirmière en blouse bleue poussa son lit roulant jusqu'au service des lunés, à l'extrémité duquel elle l'abandonna, là où le vomi qui incrustait les murs et la puanteur fécale plongèrent son corps entier dans un profond engourdissement.

Les lunés formaient le rebut de la société de McClure, c'étaient des gens qui s'étaient abîmés à l'intérieur d'eux-mêmes dans les usines chimiques et les mines et que l'on maintenait en vie pour l'expérimentation médicale. Leur regard fixe était vide ou, dans le meilleur des cas, plein d'animalité et leur hululement de fantôme, leurs grincements de dents, leurs cris perçants à tordre les entrailles rongeaient les nerfs de Sumner et rendirent ses cauchemars plus terribles encore.

Mais il refusa toute coopération avec le personnel soignant. Il était décidé à mourir et se serait laissé étouffé de lassitude si une répulsion inattendue n'avait eu soudain et malignement raison de lui. Une nuit, éveillé en sursaut, il découvrit un luné aux yeux laiteux qui mâchonnait pensivement les croûtes qui lui restaient de sa fracture ouverte à la jambe. Le lendemain matin, il était prêt à marcher.

Au bout d'un mois d'exercices en piscine, un mois à soulever des poids, un mois de souffrance aveuglante, Sumner put se déplacer sans béquilles. L'équipe médicale s'était montrée patiente et bonne avec lui et son corps guérissait bien. Mais il ne montrait nulle reconnaissance. Il demeurait solitaire et renfermé, accomplissant ses exercices et absorbant ses repas mécaniquement. Peu de

pensées traversaient son esprit gourd et les rares qui le faisaient étaient simples, d'une logique animale et immédiate. Une indifférence maussade voilait ses yeux et l'équipe médicale finit par comprendre que la police avait réussi, en fin de compte : le Sucrerat était mort.

Le Chef Anareta pénétra dans un calme jardin qui s'étendait au pied de la Cabine. Il avait quitté l'uniforme et semblait un peu désemparé dans son chandail vert et son pantalon de flanelle brune. Pendant deux minutes entières, il se tint à côté d'un buisson de bleuroses, observant un moine en froc rouge qui lisait, assis sur un banc de pierre, à quelques pas.

Quand le savant leva les yeux, il reconnut Anareta, et sursauta, ce qui eut pour effet de rejeter en arrière son capuchon, révélant un visage taillé à la serpe dont la surprise adoucissait les traits.

— Chef ! lança le moine d'une voix râpeuse.

Il se leva avec un grognement rude, tout d'une pièce. Ses cheveux courts étaient couleur de fumée.

« Cela vous rapetisse, de n'être pas en noir.

— Les Piliers m'ont repris mon uniforme, Kempis, expliqua Anareta en saisissant amicalement l'épaule du grand moine. On m'a mis à la retraite après que les profonds m'ont examiné.

Le regard de Kempis se fit brusquement plus aigu.

— Les profonds ? Jusqu'où sont-ils descendus en vous ?

— Pas assez loin pour vous voir, répondit Anareta avec un sourire rassurant.

Vingt ans plus tôt, le Chef avait aidé Kempis à pénétrer clandestinement dans le Protectorat. Auparavant, le moine était un exterritorial, le fils normal mais déraciné d'un couple de distors, un vagabond et un bandit. Anareta l'avait découvert dans un poste de marquage. On s'apprêtait à poser au pirate blessé et couvert de bandages la télébride à laquelle il avait été condamné. Dans les yeux du géant, le Chef avait lu une intelligence qui l'avait arrêté à l'instant où leurs regards s'étaient croisés. Apparemment, Kempis n'était pas un distors et Anareta n'avait pas vu sur son visage la brutalité féroce qu'il s'était habitué à constater sur celui des vrais criminels. Saisi de compassion, il avait entraîné Kempis à part et avait eu avec lui une conversation suffisamment longue pour

confirmer ses soupçons : l'homme n'était ni un gangster ni le membre d'une quelconque tribu, programmé par un rituel. C'était un individu. Ses contacts dans l'administration avaient permis au Chef de subtiliser le dossier de Kempis, de lui obtenir une carte verte et un poste de savant au service du Pilier Blanc.

La vie des savants était facile. C'étaient surtout des bibliothécaires et des chercheurs, jouissant d'un respect général dans le Protectorat, et dont on attendait traditionnellement qu'ils travaillent à étendre l'espèce en ayant une vie sexuelle très active. Kempis avait toujours été heureux au service de Mutra.

— Les profonds ne s'intéressaient qu'à certains aspects bien particuliers de mon passé, expliqua Anareta. C'était ma carte blanche et mes récents exploits sexuels qui importaient, pas des événements vieux de vingt ans. Tout ce qu'ils ont vu, c'est que je préférais manifestement faire des recherches sur Kro, plutôt que de diriger une brigade de la voie publique, alors ils m'ont relevé de mes fonctions. Je pars pour Xhule ce soir. Dès demain, je ferai l'étalon dans un quelconque pavillon forestier.

Le dur visage de Kempis rayonna.

— Je suis heureux pour vous, Chef. En trente ans, les Piliers ne s'étaient jamais rendu compte que vous vous intéressiez plus aux Kro qu'à eux-mêmes. Qu'est-ce qui leur a mis la puce à l'oreille ?

— On m'a pris sur le fait… j'ai tenté de venir en aide à une autre carte blanche – un gros gosse qui attirait des voyous dans des traquenards pour les assassiner.

— J'aurais cru que les Piliers étaient prêts à lui décerner une médaille, pour un truc pareil.

— Le Sucrerat surexcitait les bandes plus qu'il ne leur faisait de mal. Il les mettait en rage. Depuis cinq ans, les distors se sont déchaînés, ils ont mis McClure sens dessus dessous. Quand ce gosse a fini par se faire pincer, j'étais le seul à désirer qu'il survive. Oh, je vois bien à votre expression que vous vous demandez pourquoi.

Anareta haussa les épaules et l'incertitude creusa une ride profonde en travers de son front.

« Pourquoi vous en ai-je tiré, vous ? Il est unique, c'est un individu, pas un distors ni un simple d'esprit. Mais mes hommes lui sont tombés dessus. Et c'est pourquoi je suis ici.

Kempis prit le Chef par l'épaule et l'entraîna vers le buisson de bleuroses où ils étaient à l'abri des regards de la Cabine.

— Que puis-je faire pour vous ?

— Ils veulent la peau de ce gamin, Kempis.

— Vous disiez que c'était une carte blanche.

— Oui, mais il est affreux. Même avant que mes hommes lui démolissent le portrait, c'était le genre de gros balourd dont la laideur fait rire les reproductrices. Sa carte blanche lui évitera la fosse aux dorgas mais il est trop écrasé, intérieurement, pour mener la vie d'étalon. Je sais qu'ils l'expédieront dans un des camps de travail les plus durs – Carnou, Tread, peut-être même Bidoche.

Kempis avait incliné la tête.

— En quoi puis-je lui être utile – et pourquoi voulez-vous que je le fasse ?

— C'est une carte blanche, comme moi, dit Anareta en regardant Kempis avec beaucoup d'intensité. Je ne pourrai plus baiser en paix si je ne l'ai pas au moins mis en garde. Je veux lui faire dire de s'en aller, de quitter le Protectorat.

La voix râpeuse de Kempis devint presque inaudible.

— Chef, il mourra dans les terres de l'extérieur.

— Vous y avez bien survécu, vous, pendant des années.

— J'y ai été élevé.

Anareta gifla une bleurose, faisant pleuvoir ses pétales.

— Écoutez, je ne puis plus entrer en contact avec lui. Je pars ce soir. Mais je voudrais que vous alliez lui parler.

Kempis poussa un soupir feulant.

— Il est enfermé, non ?

Anareta tira de la poche de son pantalon une bourse de cuir qu'il tendit au savant. Elle était gonflée de pièces de monnaie.

— Je compte encore des amis dans le Pilier Noir. L'un d'entre eux vous fera signe quand un gardien arrangeant sera de service. Servez-vous de ces zords pour parler avec le garçon en tête à tête. Dites-lui de s'évader s'il le peut. Dites-lui qu'il risque la mort là-bas, peut-être, mais que ce sera en tout cas la mort s'il reste ici.

Le Chef plaça ses deux mains sur le bras du moine.

« C'est mon dernier prisonnier – et je pars pour une vie facile, agréable. Je veux pouvoir en profiter en paix. Parlez-lui, Kempis.

Dites-lui qui vous êtes. Cela vous a déjà sauvé la vie à vous. Cela le sauvera peut-être.

Un matin de très bonne heure un garde mastoc éveilla Sumner en le secouant sans ménagement et lui fit enfiler un treillis marron et des chaussures de travail au lieu de la longue chemise verte de l'hôpital. Puis il l'escorta dans la lumière grise de l'aube, à travers une cour dallée, jusqu'à l'intérieur de la Cabine. Des tubes verts, disposés à intervalles irréguliers en haut des murs massifs, prodiguaient un éclairage glacé. Dans la pénombre brune de l'intérieur, l'air sentait le renfermé.

Après une brève vérification à l'entrée, Sumner fut invité à continuer d'une bourrade. Il traversa en traînant les pieds des salles imposantes dont les murs de marbre s'ornaient de fresques inspirées par la rédemption mutrique. L'encens d'aloès déroulait ses volutes depuis des niches latérales pleines de cierges votifs et d'icônes de verre bleu. À plusieurs reprises, son garde contraignit Sumner à s'arrêter et à incliner humblement la tête au passage de moines en capuchon rouge. À chaque fois, il s'exécuta avec la docilité d'une marionnette de bois, trop creux pour y prendre le moindre intérêt.

Ils pénétrèrent enfin dans un minuscule jardin de poche et Sumner reçut l'ordre de s'asseoir.

Le jardin était ouvert au ciel de l'aube et ses murs tapissés de plantes grimpantes. Il formait comme un puits de lierre. Sumner s'assit sur un banc de pierre arrondi, à côté d'une vasque de pierre moussue où gazouillait un filet d'eau. Au-dessus de la voûte d'entrée, un médaillon représentait la Marche au Feu de Sita, et Sumner s'absorba dans la contemplation du rendu très réaliste des membres tordus par les flammes et réduits à l'état de brandons charbonneux.

Il contemplait encore la peinture quand le garde lui décocha une violente bourrade entre les omoplates.

— Debout !

Un savant encapuchonné de rouge se tenait sur le seuil. Sumner se leva, courbant machinalement la tête.

— Détendez-vous, je vous en prie, dit le savant en entrant et en venant poser une main sur l'épaule de Sumner. Asseyez-vous.

Sumner s'exécuta et regarda d'un air absent le savant tirer une bourse de cuir de sa robe et la tendre au garde. Ce dernier s'inclina, détournant les yeux avec respect, les doigts s'agitant autour de la bourse, tâtant les pièces d'argent à travers le cuir.

Quand il eut quitté le jardin, le savant rejeta son capuchon. C'était un véritable géant, presque surhumain, avec de courts cheveux gris et un visage taillé dans le granit, pâle mais dur, carré, et marqué de fines rides.

— Je m'appelle Kempis, dit-il d'une voix rauque. Je n'ai pas le droit de vous parler. Je suis un savant du Pilier Blanc. Et vous, vous avez violé la loi du Pilier Noir. Cette entrevue pourrait me coûter beaucoup plus cher que ces quelques pièces.

Le regard de Sumner semblait perdu dans le vague.

Une longue minute de silence s'étendit entre eux, tandis que Kempis examinait le jeune homme. Sumner avait perdu beaucoup de poids et sa peau pendait. Il avait d'énormes cernes bruns autour des yeux. Ces derniers étaient clairs mais ne se fixaient sur rien, écarquillés au milieu d'un fouillis effrayant de cicatrices.

Quand le savant reprit la parole, un râle asthmatique soulignait sa voix :

— J'ai donc payé le fonctionnaire du Pilier Noir pour pouvoir vous parler. J'estime que vous devriez être mis au courant de ce qui vous attend.

Il prit une inspiration sifflante.

« Les policiers, vous le savez, veulent votre mort. Ils regrettent de n'avoir pu finir ce qu'ils avaient commencé. Des savants ont découvert que vous possédiez une carte blanche. À cause de vos gènes si rares, ils vous considèrent comme sacré, un envoyé de Mutra, le dernier espoir de l'espèce. Ils sont très pieux, mais pas très malins. Vous êtes donc pris entre le Pilier Noir – la police – et le Pilier Blanc, en la personne des savants du Conclave.

« Savez-vous ce que signifie vraiment la possession d'une carte blanche, fiston ?

Les yeux de Kempis s'assombrirent.

« Il n'y en a pas mille en tout dans cette ville, moins de cent mille pour l'ensemble du Protectorat. Même les voors révèrent ce qu'elle représente. Elle signifie que votre patrimoine génétique est entier, que vous êtes sain – un des rares êtres sains dans ce monde pourri.

Kempis se pencha plus près de Sumner.

« Alors ils ont conclu un marché. Les policiers ont accepté de vous laisser vivre pour que le Conclave vous fasse engendrer d'autres cartes blanches. C'est la préservation des Massebôth qui est en jeu. Mais je puis vous assurer que les Massebôth vous rendront la vie plus pénible que la mort.

Sumner l'observait d'un air assoupi, la solitude bleue du ciel semblant se refléter dans ses yeux vides.

Kempis poussa un soupir qui produisit dans sa poitrine un ronflement d'incendie.

« J'ai un conseil à vous donner.

Ses doigts se mouvaient lentement, délaçant le devant de sa robe.

« Je ne suis pas un savant tout à fait comme les autres. Je connais très bien ce que vous traversez. Avant d'entrer au Conclave, j'étais pirate, figurez-vous. J'avais les mêmes rêves que le Sucrerat. Mais j'écumais les côtes, pas les rues. Je me déplaçais nuitamment, sur la mer, ce qui demande autant de courage que d'adresse. Je trafiquais le kiutl et je faisais le passeur pour les fuyards. Je pillais les colonies des récifs et les avant-postes des îles. Mais je ne tuais que pour me défendre ou me venger. C'était une vie extraordinaire, dure, féroce, solitaire, follement vivante. Et je la mènerais encore aujourd'hui s'il n'y avait pas eu… ceci.

Ouvrant sa robe, il découvrit sa poitrine criblée de cicatrices livides.

« J'ai été poignardé au cours d'une rixe, dans un tripot. Trente-deux coups de couteau. Quand j'ai guéri, je suis entré au service du Conclave. Qu'est-ce que j'aurais bien pu faire d'autre avec le demi-poumon qui me reste ?

Le regard de Sumner se fit soudain moins vague. Il comprenait la douleur qui avait fleuri dans ces cicatrices et il regarda plus directement l'homme qu'elles avaient façonné.

Ce dernier refermait sa robe.

« Mon conseil n'a rien à voir avec un prêchi-prêcha. Mutra et ses mythes sanglants et toutes ses simagrées marmonnées n'est qu'un retour au vieux Christème. Il n'y a rien de réel dans tout ça. La seule réalité, c'est vous. Votre vie. Votre souffrance.

Il observait Sumner les yeux plissés, avec la solennité d'un cobra.

« Le Pilier Blanc fera de vous un étalon si c'est possible, mais le Pilier Noir veut vous faire souffrir. Ne vous laissez avoir ni par l'un ni par l'autre. Débarrassez-vous d'eux dès que vous le pourrez. Vous êtes jeune et les médecins disent que vous avez parfaitement récupéré. Alors cessez de vous conduire comme un cadavre ambulant. Remuez-vous un peu, revenez à la vie ! Le monde est vaste et étrange. J'y ai vu des choses que je ne suis pas encore parvenu à croire moi-même ! Mais elles y sont, il n'y a pas de doute – les voors, les distors, des créatures et des lieux qui n'ont pas encore de noms. Tirez-vous à la première occasion. Faites-vous pirate. Allez au nord. Aussi loin que vous le pourrez. La seule réalité, c'est la liberté.

Sa respiration devint sifflante et il aspira l'air avec un râle.

« Croyez-moi. Le nord, c'est un autre monde. Les Massebôth ne vous y suivront pas. Et, parmi les distors, il y a de ces femmes…

Il s'abandonna à un petit rire enroué puis faillit s'étouffer et reprit à grand-peine sa respiration.

— Où les Massebôth vont-ils m'envoyer ? demanda Sumner d'une voix grinçante. Où est-ce que je vais me retrouver ?

Kempis le dévisagea en silence, intrigué mais heureux. Puis il laissa tomber :

— Si tu savais ça, fiston, tu ne serais pas loin d'être éternel.

Le visage de Broux respirait la cruauté : sa bouche était une mince plaie horizontale, sa mâchoire un étau d'acier, sa peau brunie par le soleil et la malaria avait la teinte du bronze et ses cheveux gris fer coupés très court épousaient les creux et les bosses de son crâne carré. C'était lui le commandant de Bidoche, un trou vaseux découpé dans le moutonnement vert de la jungle occidentale. Le camp de Broux tenait plus de la décharge que du camp militaire. Et, à vrai dire, l'espace miteux, cerné par la jungle, était un dépotoir humain, le pourrissoir où les Massebôth envoyaient en dernier recours les éléments trop rebelles pour servir dans les unités régulières mais néanmoins trop précieux pour être exécutés. Sous le commandement brutal de Broux, les militaires affrontaient la jungle et ceux qui ne finissaient pas par rentrer dans le rang étaient brisés.

Dès le premier jour, Broux s'intéressa tout particulièrement à Sumner. Il aperçut le garçon au masque couvert de croûtes et usé

par la souffrance à sa descente du strohlkraft qui l'avait amené à Bidoche avec huit compagnons. Les hommes avaient quelque chose de léonin dans le visage, un regard gardé mais plein de brutalité, la volonté de lutter semblait vigoureuse en eux – mais le jeune homme était bien différent : la tête rentrée dans les épaules, il parcourait du regard, avec une appréhension manifeste, depuis le terrain d'atterrissage, l'espacement monotone des baraques délabrées et des cabanes de planches perchées sur des piliers de béton au-dessus de la boue jaune moutarde du camp.

Il était l'unique occupant du camp à posséder une carte blanche, épinglée à son dossier auquel le Pilier Blanc avait apposé un rajout en caractères d'imprimerie : Sumner Kagan devait être traité durement mais il ne fallait pas le tuer. Deux fois par an, on l'emmènerait dans un haras humain – en dehors de cela, Broux pouvait faire de lui ce que bon lui semblait.

— Vous m'appartenez désormais, Kagan, gronda-t-il.

La flamme sombre de son regard détaillait le garçon, discernant, sous son obésité qui commençait à diminuer, ses formes animales, jaugeant déjà avec précision la quantité de souffrance que ce corps était capable de digérer.

« À Bidoche, si tu travailles, tu vis. Le seul repos, ici, c'est la mort.

Un sourire aussi vif et passager qu'un requin fendit ses traits et disparut aussitôt.

« Le périmètre du camp, en bordure de jungle, mesure exactement trois kilomètres. Tu vas me faire le tour du camp à la course, compris ? Exécution !

Sumner partit au petit trot et Broux aboya dans son dos :

— Allez, plus vite que ça, Kagan ! Cours !

Et Sumner courut. Avec régularité d'abord. Mais au fur et à mesure que le soleil s'élevait dans le ciel, brûlant d'arrogance, quelque chose en lui commença à se défaire. Des zébrures de couleur défilaient devant ses yeux et son sang tambourinait de plus en plus rapidement à ses oreilles, comme s'il s'était mis à bouillir. Haletant, il aspirait l'air épais avec un bruit rauque et de longs muscles se nouaient au plus profond de ses jambes. Il boitillait encore autour du camp à la tombée de la nuit quand Broux lui donna l'ordre de rentrer.

Mangé de fatigue, Sumner n'avait pas la force de porter ses rations à la bouche. Mais Broux lui écrasa le visage dans sa pâtée de soja et il mangea donc. Aussitôt après, il s'effondra sur sa couchette et y demeura immobile jusqu'à ce que Broux l'en chasse à l'aube.

Il reçut de nouveau l'ordre de courir à la lisière de la jungle. Quand il eût trouvé le rythme de sa course, la chaleur du soleil faisait rage. À midi, il s'effondra, et un garde dut le ramener à lui à coups de gifles.

Sumner se remit debout en titubant et se contraignit à courir – vite, espérant qu'une attaque l'arracherait aux griffes de Broux.

Pendant des jours, ce cauchemar se répéta. Puis, miraculeusement, les heures parurent s'amenuiser. Un compartiment secret s'ouvrit dans ses poumons, et le feu qui les habitait s'éteignit. Une puissance sans limite instilla ses muscles et les aiguilles brûlantes qui semblaient rattacher ses épaules à sa poitrine tombèrent, laissant son corps souple et délié. Il glissait à travers la chaleur liquide du soleil, à grandes foulées narquoises.

Broux en fut impressionné. La police de McClure avait fait sa fête à Sumner et Broux s'était convaincu, en voyant le regard vacillant du garçon, que sa volonté avait flanché. Mais Sumner était plus fort que ne le donnait à penser le monceau de meurtrissures et d'ecchymoses qu'on avait fait de son corps. Le lendemain, depuis l'ombre de sa tente de commandement, Broux observa Sumner qui s'était joint aux hommes de la corvée de trou – le détachement quotidien chargé d'aller creuser des tombes.

Cela ne se passa pas très bien pour Sumner. À la lisière de la jungle, dont s'élevait une chaleur humide pleine de miasmes et de vapeurs qui retombaient comme un linceul de mort sur les tombes, Sumner, respirant par la bouche, tentait d'arracher au sol de petites pelletées de boue jaune. Quand la chaleur sinistre qui s'amassait à l'intérieur de son treillis fut devenue insupportable, il se dépouilla de sa veste de toile et aussitôt des mouches le tourmentèrent de leurs piqûres.

Il n'en travailla pas moins sans relâche, espérant que la chaleur le tuerait. Ses mains étaient mises à vif par le manche plein d'échardes de sa pelle et son corps entier était tordu de crampes douloureuses sous l'effet de la fatigue. À la fin de la journée, quand il regagna sa cabane, il était fiévreux, trop épuisé pour manger les

herbes amères et la purée de racines qui constituaient le dîner. Mais la main de Broux se referma sur sa nuque comme un étau d'acier, le contraignant à se nourrir. Il s'étendit ensuite de tout son long sur sa couchette, stupide, libéré de ses cauchemars par la profondeur de son engourdissement.

Sumner s'installait peu à peu dans la routine. Broux le faisait travailler comme une brute pendant neuf jours puis lui accordait une journée de repos. Pendant une longue période, Sumner dormit tout au long de ces vingt-quatre heures d'oisiveté, trop vidé pour rêver. Puis, un beau jour, il découvrit qu'il n'était plus assez fatigué pour ne pas prendre garde aux mouches qui le harcelaient dans la chambrée. Il passa la journée à errer à travers le camp, ruminant vaguement la situation dans laquelle il se trouvait.

Il comprenait qu'il était devenu un esclave, que sa volonté était aussi épuisée que son corps. Broux ne le tuait pas de travail, mais le poussait à l'extrême limite de sa résistance, le conservant tout juste en vie pour le Pilier Blanc – ou pour le faire souffrir. Sumner n'était pas capable d'en décider.

Il songea à Kempis et à s'évader. Alors il se rappela Nefandi, le deva et les voors et son effroi se ralluma. Le monde était mauvais, trop sombre pour être éclairé par la pensée. Et cela faisait paraître bonnes les douloureuses corvées dont la vie de Bidoche était tissée. Quand la corvée de trou passa en emportant les corps recroquevillés des morts de la journée, les accents familiers de son chant de travail apaisèrent en lui tout désir d'évasion.

À la fin de cette journée, quand il se dévêtit pour dormir, il fut ébahi de constater à quel point son corps avait changé. Ses cuisses, que la fatigue transperçait de douleur jusqu'à l'os, étaient bien dessinées désormais et les muscle de ses bras avaient épaissi et élargi à la hauteur des épaules. Ne disposant pas d'un miroir, il se contenta, allongé dans le noir, de tâter la dureté de son ventre et la vaste courbure de sa poitrine. Une infime touche de fierté adoucit ses rêves, cette nuit-là. Mais Broux s'étant rendu compte que Sumner reprenait du poil de la bête, il le contraignit le lendemain à travailler plus dur que jamais. Pendant bien des semaines par la suite, Sumner ne fit que ressentir son existence sans la penser.

Broux jeta une poignée de cailloux dans une mare boueuse et regarda les cercles qui s'interpénétraient en s'élargissant à la surface. Dans son dos, les équipes de travail s'assemblaient sous un bosquet d'énormes caoutchoucs pour recevoir les consignes du jour. Pistolet mitrailleur fixé par des lanières à la cuisse et registre en main, les officiers hurlaient pour faire l'appel. Broux écoutait mélancoliquement cette rumeur familière. Il était fatigué de ce travail de directeur de prison. Il frisait la soixantaine et c'était ce à quoi sa vie entière se ramenait : air malsain, mouches fébriles, murailles luxuriantes de la jungle – une prison pour lui autant que pour la dernière des épaves qu'il avait l'ordre de briser.

Mais son sort était-il différent de celui des autres citoyens du Protectorat ? Il se retourna pour passer en revue les hommes qui défilaient devant lui, emportant leurs pelles et leurs machettes vers la jungle. Dans toutes les villes, les fosses à dorgas s'étendaient comme un cancer – tout le monde avait un frère, une sœur, un enfant parmi les distors – et, pour chacun, le maximum qu'on pouvait espérer, c'était de demeurer à peu près sain. Qu'était-il advenu du monde ? Pourquoi ces aberrations de la chair ? D'une talonnade, il expédia un gros caillou dans la mare et se débarrassa l'esprit de toutes ces questions. Quiconque s'y serait brisé les dents.

Sumner Kagan apparut dans les rangs, en route vers les hévéas. Broux le regarda avec satisfaction. Le garçon forcissait et s'endurcissait, devenant plus vigoureux chaque semaine. Une année entière s'était écoulée depuis qu'il était arrivé, gonflé de graisse et de souffrance, et le Pilier Blanc n'avait encore envoyé aucun ordre pour le réclamer. Plusieurs mois auparavant, Broux était entré en contact avec un haut fonctionnaire du Conclave, pour lui demander de s'acquitter envers lui d'une dette contractée depuis bien longtemps. Plusieurs années auparavant, en effet, Broux avait aidé un parent de cet homme devenu distors à obtenir de faux papiers. En échange, Broux demanda que le dossier de Sumner Kagan soit définitivement égaré dans les archives du Pilier Blanc. Selon toute apparence, sa demande avait été satisfaite et le garçon était désormais entre ses mains.

La carcasse massive de Sumner se détachait sur un mur de lianes, les longues courbes de son dos puissant se nouant avec chacun des vigoureux coups de machette qu'il distribuait pour se

tailler un chemin au cœur de la masse verte. Broux l'observait d'un air approbateur. Comme un anatomiste, Broux avait une parfaite connaissance de la dynamique interne du corps. Il savait quel exercice façonnait tel muscle, quels muscles étaient responsables de la bonne tenue du squelette. Quelle distribution des muscles et des os conférait le plus de force. Il s'était servi de son savoir pour choisir les tâches qu'il imposait à Sumner. Et il l'avait suivi très attentivement, observant l'évolution de sa forme pour déterminer les meilleurs moyens de façonner son corps. Il en attendait beaucoup. Sur le marché militaire, un protomâle lui rapporterait suffisamment de zords pour lui permettre de quitter Bidoche et d'aller prendre sa retraite dans une colonie de la région de Xhule, ou d'Onn. C'étaient des cités forestières, trop petites pour être dotées d'une fosse à dorgas. Elles étaient aussi éloignées que possible des rigueurs d'un métier qu'il souhaitait oublier. Cette pensée joyeuse s'attardait entre ses yeux comme un point de migraine et il dut ramasser un caillou et l'étreindre entre ses doigts pour retrouver son calme.

Sumner ne frayait avec personne. Certains des hommes travaillaient en groupe, s'aidant de leurs rires et de leurs jurons pour vaincre la monotonie de leur labeur, tombant dans un silence complice quand Broux et les gardes étaient à proximité. Mais Sumner vivait au contact de sa souffrance et les autres le croyaient bête. Seul un jeune homme aux yeux malicieux se sentait attiré vers lui, un garçon nommé Dés. Tout le monde détestait Dés : il était bavard et vaniteux et n'était pas assez fort pour abattre la même part de travail que les autres. Aussi était-il victime de persécutions constantes, sauf en présence de Sumner. Tout le monde redoutait ce dernier, pas seulement parce qu'il comptait désormais au nombre des hommes les plus grands et les plus forts du camp, mais encore parce qu'il était l'animal de Broux.

— Moi je suis un opportuniste, lança Dés un jour en manière de présentation à Sumner, parmi les ombres émeraudes de la jungle.

Kagan était occupé à arracher des souches, courbé avec sa hachette sur les racines dures comme du fil de fer, dans un grand éclaboussement de sueur à chaque coup qu'il donnait.

« On m'a traité de déserteur parce que j'ai quitté mon unité pour aller à Vortex. C'est pour ça que je suis ici. Mais je n'étais pas en

fuite. Si j'avais voulu déserter, je serais parti vers le nord, vers Carnou. Il y a des voors à Carnou. Et ils sont toujours contents de trouver une carte bleue. C'est ce que j'ai – une carte bleue. Ça veut dire que j'ai seulement un seul défaut génétique et encore, il est dormant, j'en serai jamais affecté moi-même. Y'a que les cartes blanches qui valent mieux, mais ça court pas les rues. Le gouvernement les prend tout jeunes pour en faire des étalons. Ma carte bleue, c'est ce que tu verras de mieux. Si j'avais voulu déserter, je serais tout simplement allé à Carnou pour me taper les voors. Mais tu trouves que c'est une vie, toi, faire la putain pour les voors ? Mutra, c'est dégueulasse. Non, je voulais pas déserter. J'allais à Vortex pour jouer au kili. C'est pour ça qu'on m'appelle Dés. Y'a pas meilleur que moi. Et j'aurais sûrement fait des malheurs dans le kilithon de Vortex. Il a lieu tous les trois ans seulement. La dernière fois, j'étais tête de série. Ça veut dire que j'étais parmi les cinq meilleurs. T'imagines ce que j'aurais pu me faire comme zords, avec un classement pareil, si j'avais joué ? Merde, j'aurais pu racheter mon engagement dans l'armée et il me serait resté encore assez pour louer un appartement dans un bordel de Prophecy. C'est que je suis vachement fort, tu vois. Je joue au kili depuis que je sais dessiner un triangle. Ça t'arrive de jouer ?

Sumner était enfoncé jusqu'à la ceinture dans un enchevêtrement de racines et de végétation, son corps entier se battait contre la terre.

« Tu travailles dur, l'ancien, dit Dés en tirant sur une des grosses racines que Sumner avait dégagée. T'es pas comme les autres connards qu'y a ici. Y font ce qu'ils ont à faire, ces titis-là, et pas un poil de plus. C'est des tire-au-cul, comme moi. Mais toi t'es pas pareil. Faut même que tu sois zanoque pour travailler comme ça.

Sumner semblait perdu dans son labeur, le visage noué autour de sa respiration – mais il écoutait. Après des mois de solitude agrémentée du seul cri des perroquets et des jacassements des singes, le babil du garçon lui était agréable. Ils trouvèrent bientôt un rythme de travail, Dés ne cessant jamais d'emplir les airs de ses bavardages, tout en se chargeant du ménage, de l'affûtage des machettes, et du débroussaillage le plus léger. Même Broux n'y trouvait rien à redire, car Sumner travaillait plus encore.

— Il t'a à l'œil, fit remarquer Dés par un après-midi doré, dans une clairière, en voyant Broux, massif, bien planté sur ses jambes dans l'ombre des arbres.

Sumner était en train de fendre des bûches, son dos crispé se soulevant à mesure et il ne leva pas les yeux.

« Il te surveille de près, poursuivit Dés. Tu sais, je crois qu'il prépare quelque chose. Ça doit être un opportuniste, lui aussi.

Dés continuait de débarrasser distraitement de leurs brindilles les bûches que Sumner allait fendre, mais son regard était tourné vers l'intérieur.

« Tu as entendu parler des protomâles, Kagan ? Tu en as l'allure. C'est-à-dire que tu es grand et costaud, quoi. Y a des unités de l'armée qui sont prêtes à lâcher un paquet pour les grands costauds. Ce ne serait pas ce que Broux mijote ? J'ai remarqué que tu avais plus de graille que tous les autres ici. Tout le monde l'a remarqué, mais les autres s'écrasent. Tu appartiens à Broux. Il doit mijoter quelque chose. Elle est de quelle couleur ta carte ?

— Blanche, grogna Sumner en abattant sa hache.

Le craquement de la bûche fendue produisit sur Dés une décharge électrique.

— Tu te fous de moi ?

Il courut s'agenouiller dans l'herbe à côté de Sumner, les yeux levés sur son corps grimaçant au-dessus duquel la hache étincelait dans le soleil.

« T'as une carte blanche ? Et je peux te demander ce que tu fais ici ? Les gars qui ont des cartes blanches ne viennent pas trimer à Bidoche.

Dés repéra Broux qui s'avançait à la lisière des arbres et s'empressa de regagner le tas de bûches qu'il se remit à ébarber d'un air affairé.

— Broux te fait travailler dans un but bien précis, Kagan, tu t'en rends compte ? Un protomâle avec une carte blanche lui rapportera plus de zords qu'il ne pourra en compter. Mais pourquoi t'es là ? Une carte blanche n'a rien à faire dans ce trou.

Ce soir-là, Sumner finit par céder aux questions dont Dés le harcelait et il lui parla du Sucrerat et de son passage à tabac au poste de police.

— C'est le Pilier Blanc qui t'a tiré de là. Tu ne moisiras pas ici, dit Dés, quand le récit de Sumner fut terminé. À moins que Broux ait trouvé un moyen de les rouler.

Les yeux rusés de Dés étincelèrent.

« Broux se sert de toi, Kagan. Il a baisé la gueule au Pilier Blanc et il te fait travailler pour son compte. Ça crève les yeux.

Sumner saisit sa machette et se leva. L'air du soir venu des pampas était fleuri et humide, vierge de toute odeur humaine.

— Amène-toi, on va rater la graille.

Dés se leva d'un bond et vint se planter devant Sumner.

— Kagan, je te dis que Broux se sert de toi. Il va te fourguer à une quelconque unité de bousilleurs et t'iras passer ta vie dans un bled pisseux à étriper des distors. Rien ne t'oblige à faire ça. Tu es une carte blanche. Les Piliers te soutiendront. Tu auras des femmes, de la vraie bouffe et tu ne verras pas un distors de ta vie. La seule chose que tu as à faire, c'est de te débarrasser de Broux. Ça peut sembler difficile, mais si tu ouvres l'œil, tu finiras bien par trouver l'occasion. Je t'aiderai.

Sumner secoua la tête.

— Non.

— Mais, Kagan, tu as besoin de faire des plans. Sinon, quand l'occasion se présentera, tu ne t'en apercevras même pas.

— Pas de plans, pas d'aide.

— T'es complètement zanoque. Ou alors tu te fous de moi. Il n'y a pas une carte blanche qui viendrait vivre ici comme un foutu rat de jungle. Alors que la vie peut être si belle.

Le visage de Sumner semblait vide.

— Qu'est-ce qui te fait croire que la vie peut être belle ?

Écartant Dés de son chemin, il se mit en marche à travers la jungle en direction du camp.

Dés le regarda partir bouche bée. Puis il cria :

— Ya rien d'autre !

Puis, plus bas, il ajouta :

« Eh, connard.

Puis il prit ses jambes à son cou pour le rejoindre dans l'obscurité qui commençait à tomber.

À l'ouest, l'horizon commençait à rosir avec l'aube mais le reste du ciel était encore sombre quand les pirates attaquèrent Bidoche. Ils atterrirent sur le terrain de manœuvre entre les baraques, à bord de trois strohlkrafts rafistolés, dans un feu d'artifice de fusées éclairantes.

Sumner était aux latrines, de l'eau dans le creux de la main pour se nettoyer, quand une clarté éblouissante troua l'obscurité. Il tomba sur le ventre, les chevilles entortillées dans son pagne, et assista à l'atterrissage des trois strohlkrafts déglingués au milieu d'un épais brouillard de bombes fumigènes. Des éclairs partirent de leurs tourelles de mitraillage et allèrent crépiter contre les baraques des gardes, soulevant les plaques de tôle ondulée des toits.

Les écoutilles de chargement s'ouvrirent à la volée et une foule de pirates incroyablement attifés sautèrent sur le sol avec des éclats de rire et des hurlements, brandissant des carabines et des pistolets-torches. À la lueur aqueuse des fusées éclairantes, Sumner vit que nombre d'entre eux étaient des distors : mains griffues, faces écailleuses de lézard, yeux laiteux. La moitié des assaillants étaient des femmes.

— En route, bande de bouledogues ! tonitrua le haut-parleur d'un des aéronefs pirates. Aux chiottes l'esclavage ! Brisez les fers qui vous enchaînaient aux Piliers ! Venez faire la course avec nous !

Le bruit des coups de feu commença à se répercuter depuis la lisière de la jungle sur laquelle la plupart des gardes s'étaient repliés, et une moitié des pirates s'accroupit pour riposter. Les autres montèrent à l'assaut des baraquements, allumant les poutres avec des torches et tirant les prisonniers de leurs couchettes.

Broux circulait à la vitesse de l'éclair entre les baraques du cantonnement des gardes, un pistolet dans chaque main, vociférant pour tirer ses hommes du désarroi dans lequel les avait plongés l'attaque surprise. Malgré les balles qui écorchaient le sol, soulevant des nuages à ses pieds, il courait tout droit. Puis les tourelles de mitraillage de deux des navires pirates pivotèrent et ouvrirent le feu dans un rugissement conjoint. Un roulement semblable au tonnerre secoua les baraques des gardes et Broux s'aplatît, le nez dans la boue, les bras au-dessus de la tête. Quand il leva de nouveau les yeux, les hommes qui désiraient s'enfuir étaient en train d'embarquer à bord des appareils pirates. Ceux qui savaient que

leur séjour à Bidoche touchait à sa fin avaient préféré s'accroupir à l'abri des bâtiments et des bacs à eau.

Sumner fut tenté de s'enfuir. Tandis qu'il rajustait son pagne, une silhouette se précipita vers lui et le tira par le bras. C'était Dés qui levait sur lui un regard implorant.

— Emmène-moi avec toi.

Sumner se dégagea d'une secousse.

— Je ne pars pas.

— Les Piliers ne soutiennent plus rien, beuglaient les haut-parleurs. Ils écrasent au contraire le peuple. À bas les Piliers !

— Kagan, tirons-nous, le pressa Dés d'un ton geignard.

— Tu veux faire la course avec de tels êtres ?

Du menton, Sumner désignait les faciès velus comme des araignées des corsaires qui aidaient les derniers fuyards à grimper à bord.

— On les laissera tomber ensuite. Allez viens – c'est la chance que nous attendions.

Sumner secoua la tête en signe de dénégation.

— On ne ferait que changer de maître.

Dés s'affaissa sur lui-même, inconsolable, et regarda les appareils qui commençaient à s'élever, les écoutilles encore ouvertes. « À bas les Piliers ! » Le slogan vibrait encore dans les airs, haché par le grondement des moteurs tournant à pleine puissance. Des coups de feu éclataient encore, la lumière de l'aube fit miroiter les volets d'intrados et les appareils pirates, plongeant dans l'obscurité, s'éloignèrent au-dessus de la jungle.

Dés était abattu. Plusieurs jours après le raid des pirates, il boudait encore. Sumner, qui s'était habitué au constant babil du petit bonhomme, cherchait un moyen de lui rendre sa bonne humeur. Il découvrit une grande ruche dans les profondeurs de la forêt et regagna un soir le camp tout boursouflé de piqûres d'abeilles.

Les hommes rirent de lui en silence ce soir-là en le voyant manger sa pâtée de soja et de racines avec des doigts et des lèvres enflés. Après le repas, il entraîna Dés à l'écart et le conduisit derrière les baraquements, jusqu'à une petite éminence enfouie sous les ronces. De là, ils apercevaient l'éclairage de la piste

d'atterrissage et la corvée de latrines qui besognait dans le noir, rebouchant les feuillées et en creusant de nouvelles.

— Qu'est-ce que tu veux, gros malin ? marmonna Dés, cherchant Broux des yeux. Tu ferais mieux de demander à Gueule-enfer de te faire donner de la pommade. Tu ne vas pas dormir de la nuit avec toutes ces piqûres.

Un vague sourire éclaira le visage boursouflé de Sumner.

— Goûte-moi ça, râleur, dit-il en écartant des ronces, révélant plusieurs épais rayons ambrés. Si nous arrivons à garder ça à l'abri, ça nous fera une nourriture énergétique pendant deux semaines.

L'émerveillement dilatait les pupilles de Dés.

Sumner ôta quelques fourmis et lui tendit un morceau de gâteau de miel de la taille du pouce.

— Il faudra qu'on dépose du basilic ici, pour écarter les bestioles. Il n'y a guère de risque que les gardiens ni qui que ce soit s'aventurent par ici, tout près des latrines.

— Ce n'est pas vrai ! se récria Dés, mâchonnant le miel, les yeux clos.

La joie qui était empreinte sur son visage réchauffa le sang de Sumner.

Un strohlkraft Massebôth était arrêté sur la piste, ses formes fuselées se détachant en noir sur la panse du crépuscule. Accroupi sous un flamboyant au bord de la piste, le pilote devisait avec Broux tandis que Sumner et huit autres hommes déchargeaient l'appareil. Sumner était épuisé, l'esprit fermé. Il était resté courbé toute la journée, à récolter du manioc. Et il déambulait pesamment, transportant les lourdes caisses, l'esprit vide, les yeux fixés sur les jambes couvertes de morsures de sangsues de celui qui le précédait. Les genoux flageolants sous la charge, Dés lui-même, trop fatigué, se taisait.

Brusquement, l'homme que Sumner suivait laissa tomber sa charge et disparut. Sumner se redressa à temps, faisant basculer la caisse qu'il portait sur ses épaules pour apercevoir le fuyard grimper à l'intérieur de la carlingue et se faufiler dans l'habitacle du pilote. La caisse tomba du dos de Sumner et, avec ses sept compagnons, bouche bée, il vit le fuyard se glisser aux commandes et mettre le moteur en marche.

Le pilote, Broux et plusieurs gardes accouraient à toute vitesse à travers le terrain, leur criant de s'emparer du fugitif. N'importe lequel d'entre eux aurait pu le faire facilement : ils étaient à trois pas de l'homme qui actionnait les commandes pour se préparer à décoller. Mais le type était manifestement à son affaire avec le strohlkraft et les autres étaient comme paralysés d'émoi.

La poussière de la piste s'éleva en volutes tourbillonnantes, des gravillons crépitèrent contre les flancs de l'appareil, des grains de sable criblèrent le visage des spectateurs, et, avec un hurlement de chat sauvage, le strohlkraft commença à s'élever. Deux des hommes qui s'en trouvaient le plus près bondirent à bord par l'écoutille de chargement. Un troisième s'accrocha à une béquille d'atterrissage et fut soulevé dans les airs.

— Mutra ! s'écria Dés, retrouvant sa voix, ils vont y arriver.

Pendant quelques instants, les hommes suivirent des yeux le strohlkraft qui montait dans la nuit et disparut parmi les feux-du-ciel, le gémissement de ses moteurs s'étirant jusqu'à l'horizon humide d'une dernière trace de jour.

Sumner vacilla sous l'effet de l'ébahissement. Puis Broux et les gardes furent sur eux et quelqu'un lui assena un coup de matraque sur la tempe et il s'écroula. Quand il s'ébroua pour sortir de l'étourdissement, il vit les gardes jeter ses compagnons par terre. Dés s'affala avec un gémissement et se couvrit la tête. Sur un signe de Broux, les gardes ouvrirent le feu, leur pistolet mitrailleur crachant des flammes dans les ombres bleues du crépuscule.

Sumner se remit sur pied en titubant et l'un des gardes appuya contre sa tête le canon de son arme dont la chaleur roussit les cheveux à sa tempe.

— Pas lui ! cria Broux, et le canon s'abaissa.

Sumner, les yeux écarquillés d'horreur, regardait les corps vautrés parmi les caisses éparpillées dans l'odeur écœurante des coups de feu. Le spectacle lui causa un chagrin si douloureux qu'il le transperça des yeux jusqu'à l'occiput et manqua l'assommer. La cervelle blanche de Dés avait éclaboussé les gravillons autour de son cadavre.

— Tirez ! cria Sumner et les gardes tournèrent vivement les yeux vers Broux.

— Regagnez les baraquements ! lui enjoignit Broux.

Mais Kagan ne bougea point.

— Tirez, mais tirez donc ! répéta-t-il, plus fort cette fois, saisissant l'arme d'un des gardes.

Ce dernier lui fit lâcher prise d'une secousse et l'ajusta.

— Laissez-le, ordonna Broux. Sumner, rompez !

Les yeux de Sumner s'étaient durcis.

— Pourquoi m'épargnez-vous ?

Broux vint se planter devant lui à grandes enjambées et le frappa deux fois à la volée, en travers du visage.

— Je vous ai dit de regagner les baraquements.

Sumner était devenu rigide, le cœur tordu de rage. L'espace d'un instant, il pensa se soulager par la violence – mais tous les gardes le tenaient en joue et le pilote abandonné maudissait Broux entre ses dents et le pressait de faire abattre le dernier survivant. Brusquement, il eut le sentiment que la seule chose à faire était effectivement de s'éloigner. Il se détendit d'un coup et partit en traînant les pieds en direction des baraquements, tandis que Broux aboyait des ordres brefs pour faire enterrer les corps des suppliciés. Dans le lointain, à l'extrême limite de l'orbite auditive, le ronronnement d'un strohlkraft s'estompait vers le nord.

Sumner demeura allongé sur sa couchette, éveillé et immobile, la nuit durant. Il était vide de toute pensée et la haine des Massebôth et de tout ce qu'ils représentaient le rongeaient comme un acide. À la pointe de l'aube, des images de Dés montèrent en lui, mêlées aux souvenirs des pauvres plaisanteries et du travail qu'ils avaient partagés. Pendant l'appel, il se déplaça comme un mort-vivant et, malgré la journée de repos que Broux lui fit accorder par les gardes, il prit sa machette et s'enfonça dans la jungle.

Dans un fourré disparaissant sous les lianes, tremblant jusqu'aux os, il se mit à frapper les arbres à grands coups de sa machette. L'idée de s'évader l'effleura. Mais il n'aurait su où aller.

Puis, comme une avalanche déferlant sur le monde de sa conscience malheureuse, les souvenirs l'assaillirent tandis que sa machette fendait inutilement les airs. Il revit le désordre de sa chambre, sa savsule, sa petite voiture vert bouteille à trois roues ; et le goût de la cuisine épicée de sa mère lui revint avec une telle vivacité qu'il en fut écrasé et tomba à genoux. Qu'était-il devenu ?

Baissant les yeux sur ses mains, il vit une chair calleuse, couverte de croûtes, reptilienne. Alors, le visage entre les mains, il se mit à pleurer.

Il voulait rentrer chez lui. Il ne voulait pas mourir. Mais ce furent des images plus rudes qui se formèrent derrière ses paupières closes, des hommes en uniforme noir, grimaçant des rictus, lui arrachant ses vêtements, le pelotant par dérision, lui pissant dessus, et le frappant, le frappant, le frappant, jusqu'à ce qu'il ne puisse plus voir ni respirer.

Avec un hurlement de chien, il abattit violemment sa machette. Pesamment, il se remit sur pied et se mit à hacher les arbres avec une force stupéfiante, entaillant leur bois dur jusqu'à l'épuisement, jusqu'à ce que son haleine se bloque dans sa gorge, enchevêtrée avec sa rage. Il se laissa aller contre un tronc moussu, le visage appuyé contre l'écorce fraîche, le bras qui tenait la machette tremblant comme une feuille, et il tenta de pleurer de nouveau. Mais il en fut incapable.

Le tonnerre de son sang grondant encore à ses oreilles, il tourna les talons et reprit son travail.

Broux se rendit compte que Sumner était devenu dangereux. Le garçon ne tarderait pas à s'en prendre à lui et les gardes devraient l'abattre. Il convenait de faire très vite, désormais, de le préparer à la vente. Pour que le Pilier Noir offre une somme importante, il fallait en faire un protomâle – un être dont la force physique et l'agilité seraient très nettement supérieures à celle des hommes de son gabarit. Certes, la carte blanche de Sumner était un atout, car elle signifiait qu'il n'y avait aucun risque de le voir brusquement se révéler un distors. Et Sumner possédait déjà la vigueur et les mensurations d'un protomâle grâce aux travaux ardus que Broux lui avait soigneusement assignés ; mais il lui restait à acquérir de la souplesse et du délié. Il fallait étirer, fuseler ses muscles – et il fallait le faire très vite.

Broux appela à la rescousse un nommé Derc, masseur de l'armée. Il avait la cage thoracique d'un château fort et des bras aussi longs qu'un orang-outan. Il connaissait le corps humain du bout des doigts, aussi bien que Broux avec l'intelligence. Ensemble, ils remodelèrent le corps de Sumner.

Étendu sur une table de cèdre, ce dernier fit la connaissance d'une souffrance d'un nouveau genre. Palpant ses muscles, les doigts d'acier de Derc percevaient les tensions qui les nouaient par endroits et, tirant dessus, les dénouait. Ensuite, sondant, plus profond encore, au-delà des fascias qui assuraient la disposition de sa musculature, ils allèrent chercher, tout près des os, les fibres que contractaient trop de mauvais souvenirs.

Derc commença par un pied, triturant la plante avec le rebord durci de son pouce, fouillant au plus profond de la chair sensible de la voûte plantaire, puis étalant le pied le plus largement possible, séparant chaque orteil et ses ligaments. Les années d'outrage que le pied avait absorbées du fait de la démarche pesante de l'obèse s'épanouirent en fleurs féroces. La pire souffrance fut celle du gros orteil. Il avait été raidi par le port de chaussures trop étroites et il fallut l'arracher à son blocage. Une douleur lancinante parcourut les os de Sumner et se déversa hors de lui sous la forme d'une sueur glacée.

Des jours et des jours s'écoulèrent en séances sur la table de cèdre jusqu'à ce que Derc, les paupières lourdes, le visage vide, eût passé à la moulinette de ses doigts chaque centimètre du corps de Sumner. Et malgré la douleur abrutissante, en particulier dans la région des cicatrices, là où sa chair avait conservé le souvenir de sévices que son esprit avait préféré rejeter dans les limbes, il y avait quelque chose de beau, pour Sumner, à sentir le libre jeu de toute sa musculature sous la peau.

Le pire moment fut celui où Derc s'attaqua à son visage. Son nez avait été si entièrement détruit par les tortures policières que les médecins n'avaient même pas essayé de le reconstruire. Ils s'étaient contentés d'extraire les tas de cartilage et d'os, élargissant les cavités nasales, et avaient laissé le nez cicatriser tout seul, appendice de chair, flasque et presque plat. Tandis que Derc travaillait son nez et ses lèvres, lissant d'un pouce d'acier les muscles crispés en cicatrices, Sumner revécut l'embrasement douloureux de toute sa chair qu'il avait connu au poste de police de McClure. Ses brefs instants lucides de beauté douloureuse constituaient l'unique joie qui éclairât encore l'existence de Sumner. Dés disparu, Kagan avait été privé de tout compagnonnage, de tout sentiment fraternel, et s'était abîmé dans un profond silence troublé seulement de temps à

autre par la montée soudaine d'un désir de vengeance. Avec les semaines, cette dernière passion devint elle-même silencieuse et dormante, sans toutefois disparaître.

Quelques semaines avaient suffi à assouplir et refaçonner son corps. Broux s'en montra heureux et pour mettre la dernière touche à son œuvre, entreprit d'apprendre personnellement la natation à son poulain, dans les grands et profonds viviers creusés au cœur de la jungle.

Au faîte des plus grands arbres, des aigles harpies crêtés de blanc guettaient les viviers, à la surface desquels ils fondaient sans bruit de temps à autre pour remonter en flèche, un poisson entre les serres. Avec des masques de rage féroce, ils assistaient au manège de Sumner traversant avec force gerbes et éclaboussures leur lieu de pêche.

Par le jeu combiné de la magie de l'eau et de son corps tout neuf, Sumner retrouva un sentiment qu'il n'avait plus connu depuis le temps du Sucrerat, quand l'effroi se muait en lui en une espèce d'infatigable ardeur physique. L'agitation devenait vigueur et l'angoisse clarté. Et avec ce surcroît de vigueur, lui vint une certitude intuitive de plus en plus aiguë : il lui fallait trouver un moyen de tuer Broux sans mourir pour autant.

Quand Sumner eut acquis la maîtrise de son nouveau corps dans l'eau, Broux l'emmena à la large rivière qui coulait au nord du camp et dans laquelle une poignée d'hommes se chargeaient de pêcher le poisson des ordinaires. Chaque matin, de longs filets étaient jetés qu'on remontait le soir.

Sumner passait le plus clair de son temps à dégager les berges du fouillis d'herbes qui les envahissaient mais on l'envoyait dans l'eau à l'occasion, dégager un filet accroché par le fond ou aider à hisser une capture particulièrement pesante.

Un après-midi que le ciel était chargé de nuées gigantesques et que la lumière du soleil balayait la surface du cours d'eau comme un vent violent, Broux vint surveiller en personne le travail de Sumner. Il s'assit dans l'ombre morcelée du feuillage et regarda son poulain qui s'affairait à haler des troncs d'arbre tombés pour dégager le chantier de construction d'un petit mouillage. Quand on signala qu'un des filets restait accroché par le fond, Broux lui fit signe

d'aller le dégager. Sumner plongea aussitôt mais il eut soin d'emporter une énorme bulle d'air dans la prison de sa chemise. Parvenu à un mètre du fond, il nagea parallèlement au filet et constata qu'il s'était accroché à une racine et serait facile à libérer. Mais il le laissa en place. Coulant jusqu'au fond vaseux remué par les puissants remous du cours d'eau, il chercha à tâtons une pierre de bonne taille et, l'ayant trouvée, s'immobilisa et attendit.

Il savait que Broux plongerait en personne dès qu'il penserait que quelque chose était arrivé à sa bête de concours. Accroupi sur le fond, il aspirait par petites goulées l'air emprisonné dans sa chemise.

Les minutes passèrent puis une explosion d'argent creva la surface lumineuse des eaux. Broux descendait avec un rapide battement de pieds en direction du filet. Sumner se leva pour accueillir son maître, projetant la pierre qui atteignit le plongeur juste au-dessus de l'œil droit et lui fit perdre connaissance.

Broux s'étala comme une poupée de papier dans l'eau teintée de son sang, le visage soudain stupide et bon et Sumner le saisit par les épaules. Il entraîna le corps vers le fond et lui introduisit la tête entre les mailles du filet. Le dernier reste de vie de Broux s'échappa de sa bouche en un chapelet de bulles brillantes tandis que Sumner lui entortillait les bras dans le filet, le tordant dans une position qui ferait croire qu'il s'était accroché par mégarde et s'était débattu sans parvenir à se dégager. De ses yeux déjà voilés par la mort, Broux sembla contempler la remontée de Sumner vers la lumière.

Ce dernier s'était presque noyé dans l'effort qui lui avait été nécessaire pour entortiller le corps de Broux dans le filet, et deux hommes durent conjuguer leurs efforts pour le ranimer une fois que la rivière l'eut rejetée sur sa rive. Ce fait rendit sa version de l'incident d'autant plus plausible et la seule incertitude qui demeura pour les Massebôth fut de déterminer à qui Kagan appartenait désormais.

Avec sa justice expéditive, le Pilier Noir eut tôt fait de décider qu'il convenait de le verser dans le corps des plongeurs de combat, l'unité militaire dont les missions étaient les plus fatiguantes et les plus dangereuses. Le strohlkraft hebdomadaire qui assurait le ravitaillement du camp arracha Sumner à la jungle de Bidoche et, lui faisant traverser tout le continent, le déposa en un point de la

côte rocheuse et découpée de l'est, au sud de Carnou. Trois jours après l'épisode de la rivière, il se retrouva à l'entraînement, plongeant du haut de tours branlantes dans des bacs d'eau profonds mais d'une étroitesse extrême. On le fit nager de nuit sur des distances considérables, un sac de sable accroché aux épaules. Puis on l'abandonna en pleine mer, des jours durant, avec un épieu de bois pour tout compagnon. Dans le petit bassin d'une piscine d'entraînement, il apprit à se mesurer à des requins avec une simple matraque. Sa vie était devenue plus horrible encore, mais il était heureux d'avoir échappé à Broux.

Du moins, chez les plongeurs de combat, le traitait-on comme les autres hommes. Il portait une combinaison bleue frappée à l'épaule de l'emblème noir et blanc des Massebôth et couchait dans un hangar métallique, bien loin de la jungle. Mais au contraire des autres hommes de l'unité, il avait connu Bidoche, la profonde souffrance d'une servitude sans avenir, et il n'était heureux, désormais, qu'une fois libéré par l'épuisement physique. N'éprouvant aucun intérêt pour les piètres distractions de sa chambrée, il consacrait le plus clair de ses quartiers libres à s'entraîner à la plongée, à la natation ou à la course, jusqu'à l'extrême limite de son endurance.

En public, on le moquait pour cette vie dépourvue de toute émotion. Mais on lui enviait en secret sa force prodigieuse et ses talents de plongeur. Il décrocha plusieurs citations recherchées pour avoir battu des records de distance ou de vitesse et devint vite le héros du camp dans les rencontres sportives interarmes.

Rien de tout cela n'avait la moindre valeur à ses yeux. La vie n'était pour lui qu'un long exercice ennuyeux, qui ne lui procurait aucun plaisir et ne faisait naître en lui nulle ambition. La mort elle-même ne lui paraissait plus mériter le moindre effort. Parfois, la nuit, sous le ciel profond, constellé et illuminé par les feux, il songeait à Kempis et à la liberté, mais, pendant le jour, les idées d'évasion semblaient mesquines et froides. Sa vie quotidienne était parfaitement routinière et mécanique, et lui-même était devenu aussi inanimé qu'une machine.

Aussi ne fut-ce ni la bravoure ni la compassion qui lui firent un jour affronter une mort quasi certaine. Lors d'un exercice sur une mer violemment agitée par la tempête, le canot pneumatique dans

lequel il se trouvait en compagnie de quatre autres plongeurs fut soudain retourné par une lame. Ils portaient tous les cinq leur combinaison rouge de plongée, mais celui qui portait sur le dos les bouteilles d'oxygène, assommé par la quille d'acier du canot, coula à pic et disparut aux yeux de ses compagnons.

Tout le monde plongea pour tenter de le rattraper, mais les trois compagnons de Sumner s'arrêtèrent quand ils calculèrent qu'il leur restait tout juste assez de souffle pour remonter à la surface. Lui, au contraire, continua. L'eau devint froide, encore plus froide, et commença à lui faire mal aux oreilles. Une boule douloureuse et crispée comme un poing se mit à tourner dans sa poitrine puis voulut remonter de force dans sa gorge, mais il continua de battre des pieds, plongeant au cœur des ténèbres.

Son cerveau lui semblait réduit à l'état de brume lumineuse quand il referma les mains sur les bouteilles. Tirant un embout, il l'ajusta et s'emplit les poumons de vie ; puis il introduisit l'embout entre les lèvres de l'autre homme et l'étreignit par-derrière selon la technique qu'on lui avait apprise. L'homme vivait encore et s'allégea entre ses bras quand sa poitrine se fut gonflée d'air. Sumner ne conserva qu'une bouteille d'oxygène et défit la boucle qui retenait les autres au harnais puis, assurant sa prise sous les bras du rescapé, entreprit sa lente remontée. Une heure plus tard, il émergea, se débarrassa de la dernière bouteille et gagna la rive en nageant sur le dos pour remorquer son compagnon.

Peu de temps après, deux hommes des troupes d'élite Massebôth lui rendirent visite. Ils portaient d'épais blousons de cuir glorieusement éraflés et élimés, des uniformes sable et des turbans de feutre rouge ornés d'un insigne d'argent frappé d'un cobra.

Sumner était assis, en petite tenue, au bord de sa couchette, déjà somnolent, au moment où ils entrèrent. Ils s'assirent chacun d'un côté du lit et une forte senteur de sauge et de vie au grand air emplit la pièce. L'un des deux hommes avait la peau couleur de moka et des yeux bridés de Mongol. Son nom était Ignatz et malgré une certaine méfiance animale dans son regard, il semblait approuver l'allure de Sumner. L'autre militaire, dont la lèvre supérieure s'ornait d'une longue moustache tombante sur un sourire plein de chicots, déclara se nommer Gage.

Ils expliquèrent aussitôt – Gage avec aisance, Ignatz avec des formules brèves et râpeuses – que sa bravoure et sa vigueur commençaient à être connues et qu'ils désiraient lui offrir un peu de bon temps en leur compagnie et l'entretenir du corps d'élite auquel ils appartenaient – les Rangers.

Sumner soutint leur regard, aussi lointain qu'une montagne.

— J'appartiens à mon escadron, dit-il les yeux mi-clos.

Ignatz fit rouler un petit carré de papier rouge entre ses doigts et le lui présenta. C'était une permission de trois jours.

Ils l'emmenèrent à bord d'un petit hydro-glisseur et longèrent la côte à plein régime, se faufilant au milieu d'une flottille de chalutiers de nuit, fendant le reflet huileux de villages éclairés à la torche et finirent par se glisser dans une petite crique solitaire éclairée d'un fanal. Les rangers lui donnèrent une chambre dans un somptueux pavillon de rondins qui se dressait là. Il dormit profondément dans un lit confortable aux draps pelucheux et, quand il s'éveilla à l'aube, ne sut plus où il se trouvait.

Les deux rangers étaient déjà debout, légèrement vêtus d'un short militaire et d'une tunique bariolée. Ignatz surveillait la cuisson d'une marmite d'araignées de mer sur un feu bâti dans le sable et Gage disposait de la glace sur une caisse de bouteilles rouges de bière de mentis.

Gage lança une canette à Sumner qui la rattrapa au vol.

— Tu aimes tuer ? lui demanda-t-il quand il vint s'accroupir près de lui.

Sumner regarda le ranger d'un œil morne, trop plein du souvenir de l'horrible effroi qui l'avait poussé à tuer quand il était le Sucrerat et de la douleur profonde qui l'avait conduit à s'en prendre à Broux.

— Non.

— Mais ça te plaît, insista Gage dont les yeux étaient aussi clairs et vifs que l'eau d'un torrent courant sur la roche. Sinon, tu ne le ferais pas aussi bien.

— Ou pas du tout, fit la voix rocailleuse d'Ignatz qui vint à son tour s'asseoir près de Sumner.

Il avait quelques dons de profond – des talents de télépathe que les Rangers avaient mis à profit pour en faire un recruteur. Quand il regardait en Sumner, il voyait les Nihilos tomber dans une cuve d'acide et les distors de la Touche Noire, imbibés de liquide

incendiaire, dont montaient des volutes de fumée noire qui se tordaient comme une musique sinistre.

Cassant net le goulot d'une bouteille d'un mouvement sec du poignet, il tendit la bière mousseuse à Gage et ajouta :

« Personne ne peut tuer comme toi sans aimer le faire. »

— Je n'aime pas ça.

Ignatz lança à Sumner un long regard pénétrant. Puis il se releva en poussant sur ses jambes et retourna surveiller la cuisson de ses crabes.

Gage trinqua en choquant sa canette contre celle de Sumner puis il arbora un large sourire pour faire excuser son camarade.

— Ignatz aime tuer. Dans les colonies des récifs, il écume les quais et les tavernes des villages dans l'espoir d'y rencontrer des pirates à couper en morceaux. C'est un tueur de distors. Je ne suis pas comme ça, moi. En mission, j'ai vu des tribus de distors abattre des strohlkrafts en plein vol avec pour seule arme la puissance de leur esprit. Comme saloperie, cela me suffit. Quand je prends mes quatre mois de permission annuelle, j'aime mieux passer mon temps dans des endroits comme celui-ci et jouir de la vie. Ignatz et moi, nous représentons les deux extrêmes des Rangers. À mon avis, tu seras plus proche de moi que de lui.

Ignatz les héla pour qu'ils aillent le rejoindre autour du feu et Gage tendit à Sumner une autre bière. Tout en mangeant, les deux rangers racontèrent à tour de rôle des récits étranges du Grand Nord.

— Si je pensais un instant que tu pouvais me croire, dit Ignatz avec l'accent aigu de la sincérité, je te parlerais d'une jungle télépathique et d'une ville habitée par des singes intelligents.

D'un hochement de tête, Sumner exprima un intérêt poli. Il avait lui aussi fait la connaissance de l'incroyable et écoutait avec un visage ouvert, prêt à tout accepter.

Quand vint midi, Sumner avait entendu suffisamment de récits et avalé suffisamment de bières pour se détendre et commencer à s'amuser. Les yeux brillants, il regardait en souriant Ignatz briser net du tranchant de la main le col de canettes à demi vides. Gage regagna le pavillon et en revint bientôt accompagné de trois femmes splendides.

Quand il les vit, le cœur de Sumner explosa mais il s'arrangea pour n'en rien laisser paraître. Gage fit les présentations et leurs noms résonnèrent dans la tête de Sumner, y éveillant l'écho et le souvenir de toutes les femmes qu'il avait aimées sans jamais les connaître à McClure. Anxieusement, il vida une autre canette de bière de mentis.

Ignatz et Gage se conduisirent avec tant d'aplomb que Sumner fut bientôt parfaitement détendu de nouveau. Alors même qu'ils sirotaient une bière à longues gorgées mousseuses et bruyantes, ou qu'ils pelotaient nonchalamment leurs femmes, leurs gestes et leurs manières demeuraient nets et pleins de détermination. Aucune de leurs actions n'était gratuite et cela impressionnait Sumner plus que les récits qu'ils lui avaient faits.

Quand le moment arriva de regagner le pavillon en compagnie de la femme qui lui était échue, Sumner feignit l'indifférence. C'était une femme à la chevelure d'ombre, mince et déliée comme une fumée, aux yeux verts tigrés d'or. Elle consacra la nuit entière et une bonne partie de la journée suivante à déployer toutes les ressources ingénieuses et compatissantes de son corps couleur d'amande grillée pour dissiper le malaise de son compagnon. Sa bouche s'affairait avec une dextérité qu'il avait jusqu'alors crue réservée aux doigts seuls et elle lui fit connaître des plaisirs violents.

Le lendemain, son corps était baigné d'une béatifique léthargie. Assis en compagnie des rangers dans la lumières dorée d'un après-midi empli d'embruns, de feu de bois, de poisson grillé et de bière de mentis, il écouta distraitement leurs propositions.

— Nous voulons que tu te joignes à nous, lui dit Ignatz. Tu iras subir un entraînement à Dhalpur, notre école secrète. Cela prendra de quatre à dix ans – le temps qu'il te faudra pour acquérir les capacités nécessaires. Tu te mettras alors à gagner plus de zords que les officiers les mieux payés de toutes les autres unités. Tu auras droit à quatre mois de permission par an, cumulables si tu en décides ainsi.

Les sourcils à peine dessinés du visage tendu et tanné par le soleil s'élevèrent en une interrogation muette. Sumner se contenta de répondre :

— J'appartiens à mon escadron.

— Nous pouvons te faire muter, dit Ignatz. Les Rangers ont du poids.

— Écoute, tu nous intéresses, reprit Gage. Nous savons tout du Sucrerat. Nous savons tout de Bidoche. Nous savons tout de Broux. Nous savons comment tu t'y es pris pour le tuer.

Il sourit avec les yeux mais pas avec la bouche, avant de poursuivre :

« C'est comme ça, Kagan, tu n'y peux rien, tu es un toxicomane de la mort. Tu ne pourras jamais te contenter de protéger les pêcheurs de crevette et d'aller récupérer les bouées égarées. Tu as besoin de risque.

Les mâchoires de Sumner tressaillaient.

— Tout ça c'est de la merde, dit-il sombrement. Je meurs et puis c'est marre. Je suis mort. Tout ça c'est de la merde.

Il les dévisagea avec la solennité d'un taureau.

« Du moment que je fais quelque chose, du moment que je bouge, je ne pense pas, je bouge et je ne sais rien. Les Rangers ou les plongeurs de combat ? Qu'est-ce que ça change ?

— Ça change tout, bourrique, aboya Ignatz.

— Tu es jeune, intervint calmement Gage. Tu ne connais rien de l'étrange. Les Massebôth sont enterrés dans leur vie minable, le dos à l'océan. Pourquoi ? Avec nos strohlkrafts et notre artillerie, qu'est-ce qui nous oblige à rester tapis, comme ça, au bord de rien ? Le monde entier est à nos portes, un monde incroyable. Tu n'en croiras pas tes yeux. Et tu n'as qu'une seule chance de le voir jamais, c'est de devenir un ranger. Nous sommes en première ligne. Personne ne va aussi loin vers le nord que nous. Mais nous sommes les meilleurs, nous ne recrutons que la crème. Il nous faut des hommes qui ont perdu leur ombre, des hommes qui sont déjà morts, des hommes qui ne connaissent pas l'existence du mot avenir. C'est bien toi – ou est-ce que nous nous sommes trompés ?

Les formulaires de mutation attendaient Sumner quand il retourna au camp et il n'eut pas à balancer longtemps avant d'entrer dans les Rangers. La froideur que lui manifestaient ses compagnons et la monotonie de son entraînement forcèrent sa décision.

Deux jours après qu'il eut signé les papiers, un fourgon noir se présenta à l'aube pour l'emmener. Le chauffeur au mufle maussade

ne prononça pas une parole pendant les sept heures que dura leur voyage à travers le désert qui les mena jusqu'à un banc de sable étincelant où attendait un strohlkraft, écoutille ouverte, dans l'air vibrant de chaleur. Sumner se retrouva seul dans la carlingue, agrippé à une courroie pendant le vol, qui fut rude. Le strohlkraft atterrit plusieurs fois dans différents postes militaires et, comme personne ne vint jamais le chercher pendant ces escales interminables, il dormit le plus clair du temps.

Ils volèrent encore une bonne partie de la nuit. Quand ils atterrirent, un feu gigantesque flambait au milieu d'un bayou. Douze hommes au visage maculé de boue l'attendaient.

Sumner ouvrit lui-même l'écoutille et bondit à terre. L'officier qu'il salua le frappa violemment au visage et lui donna en hurlant l'ordre de se dépouiller de ses vêtements. Les mystères allaient commencer.

L'officier au teint sombre, mince comme un serpent, saisit la chemise de Sumner par le col et la lui arracha en la déchirant. Il lui assena un coup sur la tempe, empoigna son bras et le tordit en arrière jusqu'à ce que la douleur irradie de son épaule jusqu'à son crâne. D'un nouveau coup assené à deux mains contre la colonne vertébrale de Sumner, il lui coupa totalement le souffle.

Sumner s'affaissa sur le dos et l'officier se laissa tomber sur lui, les genoux en avant. Ses poings jaillirent de nouveau, boxant les oreilles de Kagan, puis ses doigts d'acier étreignirent les muscles de sa gorge.

Le visage aussi impassible que celui d'un cobra, il se releva d'un bond et un grand poignard apparut dans sa main avec une espèce de soupir. La lame atteignit Sumner à l'aine, découpant en ruban le tissu de son pantalon. Il lui décocha alors des coups de pied dans les genoux et quand Sumner recula instinctivement les jambes, il en profita pour lui frapper les cuisses à coups de talon.

La douleur était aiguë. Les yeux brouillés par la peur, Sumner assista à l'embarquement de l'officier et des douze hommes à bord du strohlkraft. Il était encore plié en deux sur le sol quand l'appareil s'éleva en rugissant dans les ténèbres et s'éloigna. Là-haut, les feux-du-ciel luisaient comme une peau de serpent.

— Debout !

La voix dure qui traversait l'obscurité résonna dans les oreilles de Sumner qui roula sur le flanc dans la direction d'où elle était venue, s'attendant à souffrir horriblement de la raclée qu'il avait reçue. Mais son corps paraissait entier.

— Tu n'es pas blessé, dit la voix épaisse, tu viens de subir un massage profond. Ton armure musculaire a simplement été détendue par les coups. C'est que, vois-tu, pour entamer les mystères, il faut que tu sois debout et tout nu.

Un oiseau de nuit hulula.

« Debout !

Sumner se leva, effaré de la facilité de son effort. Il secoua les épaules, refusant encore de croire qu'une telle violence pouvait être bénéfique. Mais il ne ressentit pas la moindre douleur, la plus infime meurtrissure.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il aux ombres du bayou.

— Te voilà nu et seul au milieu d'un marécage, dit la voix sur son flanc, et Sumner se tourna pour tenter de percer les ténèbres dans cette direction.

« Laisse tomber les questions. Écoute. De cette manière tu auras une chance de survivre.

À la hauteur de son genou, une ombre remua. Sumner recula d'un pas, s'attendant à voir quelque animal sortir des buissons. Mais ce fut la tête d'un homme qui apparut et le contour sombre d'un corps infirme. Une flamme brilla, une longue torsade d'herbe-à-serpent s'illumina au contact de l'étincelle.

À la lumière soudaine de cette torche fumeuse, Sumner découvrit un vieux guerrier aux joues creuses, au nez écrasé, aux yeux aussi profonds que le ciel. L'homme n'avait pas de jambes, et il lui manquait un grand morceau du crâne, ce qui conférait à sa tête une étrange forme anguleuse.

— Je m'appelle Mauschel, dit l'homme de sa voix caverneuse, je suis ton instructeur. C'est moi qui suis directement responsable de ton entraînement ici à Dhalpur.

Ébahi, Sumner ouvrit la bouche et le cul-de-jatte passa la torche plus près de son visage afin d'en mieux révéler les traits.

« J'ai laissé mes jambes au combat, expliqua Mauschel. Voilà une éternité que je suis instructeur, ici, à Dhalpur. Mes élèves terminent leur stage avec moi dans la proportion d'un sur dix.

— Et les autres ? demanda Sumner d'une voix étranglée, réduite à un murmure.

— Il y en a qui meurent. Il y en a qui désertent. Mais je vais te dire quelque chose – ceux qui terminent leur stage sous ma direction deviennent l'élite des Rangers. Il faut une moitié d'homme comme moi pour faire des hommes qui se croient entiers.

Il glissa la torche d'herbe sous le bandeau qui lui enserrait la tête.

« Seule l'absence peut rendre un homme entier.

Sumner chassa de la main les moustiques qui vrombissaient par dizaines autour de lui.

« Tu apprendras à aimer ce marécage, dit Mauschel en se rapprochant sur les mains. Les meilleurs tueurs sont ceux qui sont capables d'amour, car ils connaissent les forces de la vie. Tu aimes tuer, comme tous ceux que l'on m'envoie. Mais ce marécage t'apprendra à aimer vivre.

Tendant la main, Mauschel effleura les genoux de Sumner.

— Assieds-toi.

Face à l'instructeur, assis en tailleur, environné de l'odeur de l'herbe-à-serpent qui repoussait les insectes, Sumner sentit monter en lui un immense étonnement.

— Pour le moment, tu es victime de toi-même, lui dit le maître. Tes humeurs déterminent ce que tu ne vois pas. Mais quand tu te seras calmé, tu verras tout. Voilà ce que je dois t'enseigner – voir ce qui est caché.

Du pouce, Mauschel tourna la tête de Sumner et montra un filet d'eau qui courait à côté d'eux, noir comme la nuit.

« La double vue n'est qu'une persistance, dit-il. Si tu sais faire taire ton esprit assez profond en toi-même, tu verras en tout et en chacun. Le silence est puissance.

Côte à côte, Mauschel et Sumner contemplèrent le ruisselet qui serpentait sur les rochers tout en écoutant le chant des oiseaux de nuit pendant un long moment qui parut interminable. Au début, Sumner dut lutter pour rester éveillé. Chacune des bulles qui montait au-dessus des galets à ses pieds était à elle seule un monde complet, débordant de lumière et de mouvement. *Les mondes sont innombrables…*

— Ne rêve pas, l'avertit Mauschel. Contente-toi de regarder. L'autoscopie consiste à simplement regarder. Il faut que tu saches ne rien faire avant d'être capable de faire bien quoi que se soit.

À l'aube, tandis qu'il contemplait toujours le torrent qui accrochait maintenant l'éclat du soleil, l'eau devint du feu dans l'esprit de Sumner, et revêtit les formes de son sommeil : flammes de la couleur des carpes, de la forme des poissons préhistoriques…

Mauschel lui donna une claque.

— Il s'écoulera des années avant que tu ne t'éveilles.

Clignant des yeux dans la lumière du soleil de son premier jour au milieu du bayou, Sumner porta la main à sa joue cuisante. Blessé, désemparé, il regarda son instructeur. Où donc cette moitié d'homme voulait-elle en venir ?

Mauschel se détourna et, marchant avec les bras et les mains, gagna le rebord herbu du marais où des grappes de soleil pendaient sur l'eau noire. Son petit bateau à fond plat l'attendait appuyé à un entrelacs de racines surgissant de la berge boueuse. Regardant en arrière, il aperçut Sumner agenouillé, nu, parmi les hautes herbes, la main à la joue. Le remords l'envahit à voir la rancœur qui assombrissait les yeux du jeune homme. De la main, il toucha le cuir tanné d'un de ses moignons et sa culpabilité s'effilocha. Il était un maître, se rappela-t-il, tout en laissant glisser son corps sur le fond taché de goudron de la barque. Voilà tout ce qu'il était.

À la perche, il s'éloigna sur l'eau dormante. Debout dans la lumière joueuse du soleil, Sumner le suivit de son regard bleu. *Si jamais il s'éveille, il sera très bon*, se dit Mauschel, admirant la carrure et la musculature de son élève. Des années, bien des années auparavant, Mauschel avait lui-même été un ranger. « Que celui qui n'a jamais péché », dit-il doucement, perdu dans la contemplation de l'eau noire, se rappelant le matin, le matin si éloigné, où il avait pour la première fois aperçu les écailles de mollusque derrière ses genoux. Il était en campagne à cette époque, et il s'était convaincu que les desquamations n'étaient qu'une mycose attrapée dans la jungle. Un camarade avait dû l'avertir : ces écailles noires étaient d'origine génétique. Mauschel était un distors.

L'autoscopie était la seule chose qui l'avait maintenu en vie après qu'il s'était fait sauter les jambes à la grenade pour cacher cette distorsion. « L'autoscopie est la vie », dit-il à l'eau envahie d'algues.

« Si jamais Kagan s'éveille à cette idée, il sera très bon. » Les yeux perçants de Mauschel déchiffraient les ombres de ses avenues liquides et il guidait la barque à fond plat à travers les brumes ensoleillées et les amas flottants de fleurs arachnéennes jusqu'au cœur obscur du marais.

Après sa première nuit dans le bayou, la vie de Sumner devint une suite d'exercices routiniers qui se poursuivirent sans changement plusieurs années durant. D'anciennes recrues qui avaient assisté à sa rencontre avec Mauschel depuis leur cachette parmi les arbres lui enseignèrent les rudiments de la survie dans les marais. C'étaient des hommes taciturnes, faméliques, qui disparaissaient sitôt qu'ils lui avaient montré comment tailler une lame en faisant éclater un silex ou entortiller des fibres végétales pour fabriquer du tissu. En quelques jours, Sumner s'aménagea un repaire personnel entre les branches d'un mangaba et il apprit à capturer des poissons à la pointe d'un épieu.

Mais la vie était difficile dans le marais. Il dut se contenter de se nourrir de racines, d'insectes et des petites proies qu'il pouvait capturer. Chaque jour chevauchait le précédent comme l'enchaînement du rêve et, lentement, l'autoscopie dont Mauschel avait parlé avec une telle ferveur se mit à prendre sens. Il s'agissait de regarder, simplement de regarder sans penser. La difficulté était d'apprendre à vivre soi-même.

Il se souvenait de Gage et d'Ignatz dans une sombre rumination rancunière. Devenir un ranger était une tâche beaucoup plus atrocement difficile qu'ils ne le lui avaient laissé à penser. Au cours des premiers mois de son existence marécageuse, il était tombé à plusieurs reprises dans des embuscades tendues par d'autres recrues. Et le prix à payer pour ces erreurs était élevé. La victime d'une embuscade perdait tout ce qu'elle possédait au profit de ceux qui avaient réussi à la surprendre : aliments, couteaux, vêtements même. Deux fois, Sumner faillit mourir de faim. Puis il apprit à cesser de s'étonner pour regarder, simplement regarder – regarder tout, son corps tout entier devenu lentille pour la perception du temps, la perception de chaque instant sexuel du jour, de chacun des tours du vent.

Un jour, tandis qu'il regardait la lumière gravir lentement les arbres dans un lent silence au fur et à mesure de la tombée de la nuit, Sumner sentit que quelqu'un s'approchait. Il se coula sans bruit à travers les broussailles et se glissa entre les branches épaisses d'un saule. Le gazouillis des oiseaux encerclait son ouïe et l'haleine du vent portait des senteurs d'algue à travers les touffes d'herbe. Au fur et à mesure que ses pensées s'amenuisaient et que l'autoscopie s'approfondissait, il se concentra sur l'approche de l'intrus. Surgissant d'entre les racines gigantesques d'un orme le long de la rive boueuse d'un étang noir, une ombre apparut qui se dirigea rapidement dans la direction de Sumner. La silhouette lui était masquée par des fougères mais Sumner perçut sa fatigue dans la démarche pesante. Il fixa son attention sur les minces feuilles jouant dans le vent jusqu'à ce que l'intrus arrive à sa hauteur. C'était un homme encapuchonné de gris.

Sumner lui laissa faire un pas de plus puis, lançant son bras gauche à toute vitesse en un mouvement de faux, il saisit une cheville maigre, fine comme l'attache d'une biche. D'une torsion de poignet, il renversa le corps efflanqué et bondit dessus, enfonçant le genou dans le dos étroit de sa victime. Saisissant le capuchon d'une main, il le rejeta en arrière.

Ses yeux s'agrandirent en un cri muet. C'était un distors : une créature chauve à la peau couleur de lune et aux yeux rouges.

Le distors se débattit et Sumner, le tirant vivement en arrière par le capuchon, chercha de la main son couteau. À plusieurs reprises, Mauschel lui avait donné l'ordre de tuer tous les distors qu'il pourrait rencontrer. Baissant les yeux sur ce visage gris comme une huître, il sentit le couteau bien assuré dans sa main vigoureuse. Mais il ne frappa pas.

Merde pour les ordres ! Lâchant le capuchon, il recula en rengainant son couteau. Le distors roula sur le flanc puis s'assit, le dévisageant de ses yeux couleur de viande crue au milieu de son visage enfantin, légèrement incliné de côté comme s'il tendait l'oreille pour guetter un chant ténu.

— Tire-toi d'ici avant qu'un vrai ranger ne s'amène, gronda Sumner.

Le distors se leva en tremblant et fit une révérence. Ouvrant ses mains malformées en signe de gratitude, il s'approcha. Sumner

tourna les talons mais avant qu'il ait pu s'éloigner, la créature le toucha. Sa vue se brouilla et un vent glacé, plus ténu qu'une coulée d'étoiles, lui effleura la peau. *C'est donc mal d'aimer tout le monde* ? s'enquit une voix douce à l'intérieur de sa propre tête. Il frissonna de tout son corps et une extraordinaire euphorie balaya sa gorge et ses poumons. Quand il cligna des yeux pour recouvrer la vue, le distors avait disparu.

Mais le lien télépathique se maintint entre eux. Tard dans la nuit, Sumner sentait cet autre être. Vautré au cœur de son mangaba, tordu par l'épuisement du distors, il éprouvait l'effroi que lui inspirait le marécage tandis qu'il traversait une étendue de mousses et de sables mouvants. Plus profondément encore, il fit connaissance avec la peur de ce que fuyaient les distors : des chasseurs avaient découvert sa tribu trois nuits auparavant et avaient incendié la forêt qu'elle habitait. Le compagnon avec lequel il avait traversé les collines et pénétré dans le marais s'était fait repérer la veille et avait été abattu d'un coup dans le dos, juste en dessous de l'épaule, qui lui avait fait sauter le cœur entre les mains.

Sumner se tournait et se retournait dans son repaire sans pouvoir trouver le repos et, à l'autre bout du marais, le distors sentit son malaise et interrompit sa course. La terre contre laquelle il s'accroupit était froide, humide et sombre, mais le ciel était ivre de lumière. Sumner connut l'émerveillement sacré du distors et se détendit. Tandis qu'il se rapprochait des méandres du sommeil, la télépathie se mua en son et il entendit une dernière fois la voix douce de la créature : *je pense que c'est bon de vivre*.

Sous la tutelle d'un aveugle au dos large comme celui d'un bison et dont les cinq sens s'étaient réfugiés dans les mains, Sumner apprit le rigoureux travail à accomplir pour endurcir les parties les plus vulnérables de son corps. Avec ses mains, ses pieds, ses coudes et ses genoux, il martelait le sable et des morceaux de bois mort pour les armer d'un cal osseux. Coups de poings et massages endurcirent son sternum et son abdomen au point qu'il put bientôt casser une grosse branche en travers de son ventre. Il apprit encore à ployer instantanément le cou de manière à pouvoir encaisser sans ciller les chocs les plus durs qu'on lui portait au visage. Alors seulement on lui montra comment comprimer la totalité de son

souffle dans la tête d'épingle du centre de son corps et imprimer une torsion à sa frappe à l'instant même de l'impact. Quand il sut arracher l'écorce d'un arbre d'un coup de sa main ou de son pied nu, le maître aveugle en eut fini avec lui. Il avait appris à se servir de son corps tout entier à la fois.

D'une vieillarde décharnée à la peau couleur de boue, il apprit la maîtrise des secrets botaniques du pays. La confection du curare à partir de telle liane, la préparation de médicaments contre la malaria à partir de telle écorce, l'art de malaxer des onguents qui écartaient les insectes, l'utilisation des baies rouges et gluantes du genipa comme analgésique local.

Un jour qu'il était allongé dans l'herbe blanchie sous un bouquet de cèdres au cours d'une pause de l'entraînement, contemplant des daims au pâturage, Sumner fut pris de l'envie de chanter. Mais la musique demeura un spectre dans sa gorge parce qu'il n'aimait guère sa propre voix. Aussi, allongé dans la lumière du soleil hachée par les troncs d'arbre, en compagnie des autres recrues, se contenta-t-il d'ouïr le chant vert des oiseaux.

Ces hommes pouvaient très bien le condamner à mourir de faim dans le marais s'il n'était pas sur ses gardes, mais pendant les séances communes d'entraînement et de formation, ils étaient tous frères. Il était aussi fort, aussi posé, aussi calme que n'importe lequel d'entre eux. C'était la pause entre deux séances de lutte au cours desquelles ils apprenaient des torsions, des clefs, des prises et la manière de leur échapper. Plein de fierté il baissa les yeux sur les fuseaux musclés de ses cuisses. C'était un moment rare, les cheveux humides de sueur, le torse noueux et luisant, il eut la pure intuition de sa propre existence.

À l'extrémité du bureau, petite pièce obscurcie par des stores épais et dont la porte demeurait entrouverte, une profonde attendait. Elle avait été envoyée par l'état-major des Rangers pour sonder télépathiquement les recrues de Dhalpur et repérer d'éventuels profonds latents parmi eux. Cela faisait trente-deux ans que, chaque année à la même époque, elle se rendait dans ce trou marécageux, dans ce même abri de toile goudronnée, pour s'ouvrir à l'esprit de ces tueurs.

Sa sensibilité s'en était accrue – comme son ennui.

Les profonds – des êtres humains doués pour la télépathie – étaient les seuls distors dont les Massebôth toléraient, encore que secrètement, l'existence. L'injection de kiutl à des fœtus, dans des conditions appropriées, en faisait des profonds. Mais leur vie était rude. Le Pilier Noir et le Pilier Blanc ne leur faisaient jamais entièrement confiance et ils étaient soumis à une surveillance constante.

Mais si cette vieille profonde n'était pas satisfaite de son travail, elle l'était de sa vie et son contentement d'elle-même se lisait dans ses yeux, des yeux gris, très écartés, au regard aigu. Elle avait des traits aristocratiques, le front noble, et ses cheveux gris, coupés court, étaient peignés avec beaucoup de style. Elle jeta un coup d'œil au dossier de Sumner Kagan, s'attardant brièvement sur le meurtre de Broux. Les profonds qui avaient enquêté sur la mort de ce dernier avaient immédiatement constaté que Sumner en était responsable et l'avaient désigné comme un ranger possible. Quand on examinait des tueurs pour chercher à les jauger, elle avait appris que tout le secret consistait à savoir éliminer ceux qui n'avaient pas la force d'aller jusqu'au bout.

D'un revers de pouce, elle expédia un comprimé de kiutl dans sa bouche et leva les yeux sur le grand homme roux aux épaules tombantes qui traversait d'un pas hésitant l'antichambre. La sagesse illumina son regard et l'harmonie spirituelle emplit ses oreilles : elle percevait l'aura dorée qui environnait le géant et la vue de cet homme au patrimoine génétique intact, de cet être sain et entier, l'emplit de bonheur.

Elle consulta de nouveau le dossier pour voir le nom de son instructeur. Elle fut déçue de constater qu'il s'agissait de Mauschel, le distors. Cet homme était trop strict. Il voulait que les recrues dont il avait la charge mènent à son terme sa propre vie inachevée. Bien des hommes étaient anéantis par lui. *Comme si sa propre douleur était celle du monde.* Elle posa son dossier de côté et le recouvrit d'un pan de sa robe blanche.

Sumner s'encadra dans la porte que sa haute silhouette bloquait tout entière, et contempla la femme. Elle lui fit signe de fermer la porte et de venir s'asseoir sur une chaise cannée, en face d'elle. Tandis qu'il s'asseyait avec grâce, sans cesser de l'étudier de ses

yeux bleus comme la flamme d'un bec bunsen, elle aperçut les cicatrices violacées qu'il portait de chaque côté du cou.

— Comment cela vous est-il arrivé, Soldat ? demanda-t-elle en touchant sa propre gorge.

— Des voors, répondit Sumner et, dès que sa voix eut résonné, elle vit en lui.

Elle vit l'ombre d'un monde mort, une mare entourée de tamariniers agonisants, des fongosités croissant dans l'herbe, d'âcres vapeurs s'échappant de la terre – des essaims de mouches affolées et des arbres dont les formes parlaient de souffrance. Et là, s'élevant au-dessus de l'eau verte de la mare, elle vit un enfant blanc comme le néant, un enfant aux yeux de glace.

Elle cligna des yeux, surprise par la clarté de sa propre vision intérieure. Puis, obéissant à la discipline qu'on lui avait instillée depuis sa petite enfance, elle reporta son esprit du passé dans le présent. Elle ne désirait rien connaître des voors ni du passé de cet homme. Sa mission n'avait qu'un but : déceler l'existence éventuelle d'autres profonds. Moins elle en apprendrait, mieux elle dormirait cette nuit-là.

— Leur simple nom – voors – suffit à m'épouvanter, dit-elle avec beaucoup de conviction en posant un calepin ouvert sur ses genoux. J'habite Prophecy et je ne quitte la ville qu'une fois par an pour effectuer cette enquête au profit de l'état-major des Rangers. Je suis ici pour vérifier que les recrues sont bien traitées. J'essaie de m'entretenir avec le plus grand nombre possible d'entre vous. J'espère que vous allez vous montrer franc avec moi. Le secret de cet entretien vous est absolument garanti et rien de ce que vous me confierez ne sera répété en association avec votre nom, à moins que vous n'en fassiez la demande.

Elle sourit et Sumner approuva de la tête, d'imperceptibles tressaillements musculaires autour de ses yeux révélant seuls la méfiance qu'il éprouvait.

— Êtes-vous heureux ici ? demanda-t-elle avec ingénuité.

Assis bien droit mais détendu, Sumner modulait sa respiration comme Mauschel lui avait appris à le faire pendant un interrogatoire.

— Oui.

Au seul bruit de cette monosyllabe, la profonde vit la morne dureté de l'existence de cet homme : les exercices de combat épuisants, l'angoisse perpétuelle de l'embuscade dans la vaste pénombre du marais, la solitude – mais elle regarda au-delà de ce brouillard affectif, cherchant un silence bien particulier – la profondeur du télépathe.

— Parlez-moi un peu de vous, dit-elle. Ce qui vous passe par la tête. Parlez sans réfléchir.

La profonde baissa les yeux sur son calepin, faisant semblant d'écrire, suivant vaguement du regard ce qu'elle griffonnait, mais se concentrant en réalité sur sa transe.

Sumner changea de position sur son siège et jeta les yeux sur le tapis usé jusqu'à la corde et les fenêtres masquées d'un treillis de bambou…

— Allez-y, je vous écoute…

— Il y a quelques jours, je suis de nouveau tombé dans une embuscade, dit-il, emporté par les mots qui tourbillonnaient dans son esprit. J'ai horreur de me faire prendre parce qu'après, il faut que je me pénètre de l'erreur que j'ai commise jusqu'à en avoir mal aux tripes. C'est ma seule façon d'oublier. Il faut que je me fasse mal pendant quelque temps.

D'un geste de sa main libre elle l'invita à poursuivre.

— Parfois, j'ai l'impression d'être comme l'eau prisonnière à l'intérieur d'un arbre, reprit-il, traduisant en mots les sentiments qui s'entrechoquaient sous son crâne. J'en ai ma claque des cours d'escrime, des cours de tir, de me cacher dans le marais, de recevoir des ordres. Et puis je me dis que la vie entière, c'est de la merde. On vit jusqu'à ce qu'on meure et puis rien. Existe-t-il quelqu'un qui aurait le droit de vouloir quelque chose ?

Il s'interrompit. La femme avait cessé d'écrire et gardait les yeux clos.

— C'est à Dhalpur que j'ai vécu avec le plus d'intensité, ajouta-t-il doucement.

La vieille femme n'avait pas entendu un mot de ce qu'il avait dit. Elle regardait loin dans sa forâme, fouillant parmi l'enchevêtrement des souvenirs et des pensées à la recherche du silence. Mais cet homme n'était que rêve. Son aura était merveilleuse mais sa forâme

était trouble. Elle referma son calepin et appliqua ses paumes contre ses yeux.

— Merci, soldat. Vous pouvez disposer.

— C'est tout ? demanda Sumner, la souffrance qu'il avait ravivée brûlant derrière ses yeux.

— Oui, c'est tout. Vous pouvez disposer.

Sumner se leva et gagna lentement la porte. À l'extérieur, la chaleur faisait vaciller l'air au-dessus des toits métalliques du village où demeuraient les officiers et il se perdit quelque temps dans cette contemplation, sentant qu'il abandonnait quelque chose dans la pièce qu'il venait de quitter.

À la fin de sa troisième année d'existence dans le bayou, Sumner devint fou. Les rigueurs de l'entraînement qu'il subissait et l'immensité de sa solitude dans l'autoscopie l'écrasèrent soudain. Quand cela se produisit, il contemplait le rideau de pluie qui ondulait sur la jungle tout en se livrant à un exercice compliqué que lui avait enseigné Mauschel Tandis que les orteils de ses deux pieds faisaient et défaisaient une série de nœuds complexes dans une pelote de ficelle, l'enroulement de ses doigts faisait circuler une lame de rasoir tout autour de sa main gauche et sa main droite s'affairait à remplir et vider des chargeurs de leurs cartouches. Outre cela, et plus profondément, par une série de mouvements très contrôlés de son diaphragme, il ralentissait progressivement son rythme cardiaque. Cela faisait des mois qu'il se livrait quotidiennement à cet exercice et à d'autres plus compliqués encore et il avait appris ainsi à descendre profondément en lui-même pour contempler le fonctionnement automatique de son propre corps. Mais ce jour-là, avec la pluie qui fumait à l'extérieur de sa tanière, et le vent qui chuchotait dans les herbes d'une voix presque humaine, il découvrit soudain qu'il ne pouvait plus s'arrêter. Avec une précision maniaque, ses orteils nouaient et dénouaient l'écheveau, sa main gauche faisait voltiger le métal tranchant autour de ses doigts, sa main droite emmagasinait les balles et son cœur ralentissait de plus en plus, échappant peu à peu à sa maîtrise.

Assis dans un bouillon de lumière brune, ses membres poursuivant leur activité machinale, sa volonté paralysée, Sumner sentit son cœur s'arrêter. Ses orteils et ses mains continuèrent de

s'activer alors même que le chant grondant du sang, qui allait en s'amenuisant dans ses oreilles, finit par s'interrompre. Sa vue se brouilla et il fut environné d'un oubli brumeux qui assourdissait sa panique…

Une douleur abrupte comme un hurlement l'arracha à cette transe. La lame de rasoir lui avait entaillé le pouce. Avec une lucidité soudaine, il contempla l'entaille pâle de sa chair et vit que le sang se retenait d'y couler. Puis l'épanchement écarlate commença et son cœur coassa à ses oreilles.

La tête vide, il laissa tout tomber et se mit à courir pieds nus sous la pluie. Le vent lui giflait le visage et il se demanda ce qu'il faisait. Mais l'autoscopie involontaire s'empara alors de lui, faisant obstacle à ses pensées et à ses sentiments et le poussa de l'avant dans l'orage.

Il courut avec lui, à la poursuite des rafales de vent, sans se soucier des trous fangeux ni des mares de boue. La pluie vagabondait devant lui, guidant sa course titubante au cœur de la pénombre d'une forêt brumeuse. De denses effluves d'écorce pourrie et de terre trempée l'engloutirent et il s'immobilisa, les bras écartés. La fatigue vaporeuse de sa longue course montant de ses jambes et de sa poitrine embruma son esprit. Il se laissa tomber sur la terre charnue et s'endormit profondément.

L'orage passa et il guetta les sons du départ de la pluie : le murmure des flaques, le soupir de leur évaporation. Le craquement d'une goutte d'eau heurtant une racine nue lui fit reprendre conscience de lui-même : trempé, glacé, il était vautré sur l'humus noir et respirait par la bouche. Mais il ne bougea pas. Il lui était arrivé quelque chose tandis qu'il dormait dans la forêt, quelque chose d'effarant. Il n'aurait pu dire quoi mais il le savait.

En entendant le chant modulé des gouttelettes cascadant de feuille en feuille, l'éclaboussement des fougères, le rythme irrégulier des lianes qui s'égouttaient, il s'emplit du sentiment de sa puissance.

Ce n'était ni dynamisme ni énergie mais calme acceptation placide, immobilité. Il se leva, surmontant l'épuisement de sa course folle et se sentit alors aussi propre que la pulpe blanche du bois que montrait tout autour de lui le cœur des branches brisées par l'orage. La puissance qui l'habitait le guida sans effort sur le sol incertain de la forêt et avec elle lui vint une impeccable clarté. Le monde était

devenu transparent : il distinguait les endroits où le vent gonflé de pluie avait porté son assaut, débusquant la vie et tuant tout ce qui était demeuré sur place. Il distingua encore, à travers les coulées de boue et l'enchevêtrement des branchages tombés, la cachette des petits animaux drogués de froid. Là où la roche affleurait nue, un seul regard aux sédiments pétrifiés lui révélait l'histoire entière de la forêt – le lit enfoui d'une rivière, un désert disparu. Une maîtrise qui passait, tout dessein avait façonné toute chose comme elle l'avait façonné lui-même. Oui, cette apparence de chaos était bel et bien maîtrisée : les roseaux conçus pour ployer avec le vent, les feuilles vernissées et découpées pour permettre l'écoulement de la pluie. Chaque prédateur était une proie, démêlant chacun son petit écheveau de temporalité.

Cette clarté, Sumner la tourna sur lui-même. Flânant nonchalamment à la lisière de la forêt, tous les sens en repos, il comprit que la maîtrise totale que les Rangers le poussaient à acquérir lui avait toujours appartenu – il s'agissait seulement de se détendre et de la reconnaître. Son propre corps, comme la forêt, était une écologie précise. Les marées bactériennes de son sang se faisaient sentir dans la vigueur ou la léthargie de sa musculature et pouvaient être modifiées par des plantes, par la respiration, par l'alimentation. Le fonctionnement de son iris était autonome, mais il avait appris à contracter et à détendre ses muscles subtils, d'abord en reconnaissant, puis en imaginant la sensation de lumière et d'obscurité. De la même manière, il avait appris à attirer son propre sang loin d'une plaie, à régler la température de chacun de ses membres, à entendre avec le bout de ses doigts. Mais le secret de tout cela, il le comprenait désormais, ne résidait pas dans une maîtrise diligente mais dans la reconnaissance et l'acceptation. Comme c'était facile.

Des images de son passé se matérialisaient entre chacune de ses inspirations. Chaque fois qu'il se surprenait à chercher à se ressaisir, il fixait aussitôt son attention sur le coassement des crapauds arboricoles, sur le grondement du tonnerre roulant par-delà la forêt, sur la vulve orange d'une fleur épargnée par l'orage – *détends-toi.* Il laissa ses souvenirs se dérouler et chaque fois que l'un d'entre eux le traversait, il le contemplait comme il eût contemplé la jungle pour en percer le couvert et discerner ce qu'il

cachait. Et il vit que toute sa vie il avait désespérément tenté d'accéder à la maîtrise de tout ce qui l'environnait.

Le souvenir profond de l'unique hiver qu'il avait connu l'envahit alors. Il revit la forme de son haleine, les steppes émaillées de glace, les crocs du gel dans les branches, les derviches de neige tournoyant dans les rues et un cheval à l'oreille rousse, le naseau serti d'un diamant blanc. Il se souvint clairement de l'urgent besoin qu'il avait ressenti de blesser ce cheval pour affirmer sa maîtrise. Et il se souvint de l'avoir chevauché jusque sur l'étang. Ç'avait été la première fois qu'il avait établi l'équation violence égale maîtrise.

Ses souvenirs continuèrent à se déployer et avec une clarté sans remords, il revit la rage que lui avait causé la mort de son père, la rage qui avait continué d'habiter le Sucrerat, poussé par la peur constante de n'atteindre jamais à la maîtrise qui avait été celle de son père.

Sumner erra par les sentes étroites de la forêt, remontant les méandres de sa vie. Il coupa à travers la honte et la culpabilité des nombreuses années au cours desquelles il avait trompé sa mère et il revécut pleinement, avant de l'abandonner, la nostalgie tenace qu'il avait ressentie pour sa voiture, sa chambre, sa savsule. Enfin, il sentit comment son besoin de maîtrise avait fait de lui la dupe des voors. Tous les souvenirs de Corby et de Jeanlu qu'il avait fuis avec un zèle fanatique au long des années lui revinrent intacts. Des sensations le hantèrent : l'aura glaçante qui émanait du corps de Corby, la mortelle litanie que le cadavre de Jeanlu lui avait psalmodiée au visage en s'accrochant à son cou. Et le deva – la lumière pourpre, le froid soleil de safran, le vol démentiel, impossible, par dessus la lande de Rigalu. Il parvint alors à la lisière de la forêt où les ombres allongées par le coucher du soleil s'étiraient, noires, jusqu'à l'infini.

Traversant la prairie d'une démarche légère, il continua la revue de son passé dans la lumière écarlate. Il marcha ainsi toute la nuit, longeant des eaux calmes où se reflétaient les étoiles, traversant sans angoisse le territoire des panthères, les pentes herbues où paissaient les buffles, et que hantaient les rats-debout. Alerte, porté par un rayon de lune, il allait, invisible, invulnérable, attentif à déchiffrer toutes les paraboles de sa vie. Le changement qui s'était opéré en lui était définitif. Plus jamais il ne connaîtrait la confusion.

Quand arriva sa dernière nuit à Dhalpur, Sumner se frotta de boue diluée dans l'eau et de mousse bleue pour écarter les insectes puis il pénétra dans le marais. Silencieuse comme un poisson, une chouette passa au-dessus de sa tête et le vent tourna, murmurant dans les branches comme une onde.

Mauschel l'attendait dans son petit bateau à fond plat éclairé de lanternes en peau de poisson huilée et rouge vif. Les fumées de l'encens d'aloès montaient des quatre coins du bateau. Au loin, sur la rivière, des éclairs de chaleur zébraient le ciel et une brise qui sentait le large dissipait la touffeur de l'air chargé d'odeurs de boue et de décomposition.

— Tu t'en es bien tiré, dit Mauschel pour l'accueillir.

Dans la lumière rouge, son corps sans jambe et contrefait semblait celui de quelque idole de bois. Sumner se tint devant lui sans rien dire, pénétré dans toute sa viande aussi bien que par le souvenir des heures interminables qu'il avait passées en autoscopie devant cet homme, de la certitude qu'il n'avait rien accompli – il était simplement devenu lui-même.

Mauschel lui adressa un sourire simiesque.

— Approche, espèce de bouffon, te voilà bien empêtré.

Sumner fit un pas en avant et Mauschel lui agrippa les jambes et les étreignit fermement.

— Tu as raison, chuchota le vieil homme, tu ne seras pas sauvé. Personne ne peut l'être. Mais aujourd'hui, tu vas me quitter parce que tu es devenu un ranger et je serais plus méprisable qu'une fiente de lézard si je ne te disais pas que je suis fier de toi.

Il frappa la coque de son bateau et Sumner s'assit.

— Tiens, il y a longtemps que tu le mérites mais je ne pouvais te le remettre tant que tu en avais besoin.

Il lui glissa dans la main un petit morceau de métal. C'était une barrette d'argent représentant un cobra – l'insigne des Rangers.

— Trois années durant, nous n'avons partagé que ce qui nous entoure, dit Mauschel.

Il se redressa et ses yeux s'éclairèrent.

— Désormais, je sens que je peux te parler de choses plus profondes mais je ne le ferai pas. Tu sais déjà que ce que l'on fait n'a pas la plus petite importance. Cela se ramène toujours à la même

chose. Et tu as découvert, semble-t-il, que tu vaux, que tu es, plus que tu ne le pensais. Te souviens-tu du temps où tu croyais impossible de faire le vide dans ton esprit sans cesser de faire mouvoir ton corps ?

Il rit doucement et coula à Sumner un regard rusé.

« Tu comprends, aussi, qu'une éternité nous sépare. Chacun de nous voyage seul à travers sa propre signification créant des valeurs au fur et à mesure de sa progression. Tu le sais, alors même que tu n'as pas eu le temps d'y réfléchir ? Et j'espère que tu ne l'auras jamais. Mais il reste quelque chose que tu n'as peut-être pas encore compris. C'est le dernier mystère.

Il riva son regard de maître d'armes droit dans les yeux de Sumner.

« Tu appartiens aux Rangers.

Il s'interrompit et se perdit dans la contemplation de ses mains carrées et calleuses.

Trois années durant, tu as vécu une existence rigoureuse mais solitaire. Il n'en ira pas de même chez les Rangers. Ils sont un outil politique entre les mains du Pilier Noir des Massebôth qui caressent des projets de réorganisation du monde, des rêves historiques – de la crotte de bique, tout ça. En conséquence, si tu crois que nos vies ne sont pas tout entières absurdes, songe à partir pendant que tu le peux. Enfonce-toi dans la solitude sauvage du Nord, tu en sais suffisamment désormais pour survivre n'importe où.

De l'ongle jauni de son pouce, il suivit une cicatrice dont le pli soulignait sa mâchoire et ses yeux se plissèrent.

« Mais si tu comprends, comme je le crois, que tout est absurde, alors demeure chez les Rangers. Tu y seras bien traité. Tu gagneras ta vie en tuant mais qui pourrait dire que c'est une existence inférieure à celle d'un médecin, en définitive, hein ? Quand tu auras affaire à des moralistes débiles ou à des mystiques, qui croient avoir pénétré au cœur des choses, une seule pensée te suffira : n'oublie jamais que le grand, l'unique secret est que toute chose est secrète.

Les premières missions de Sumner le conduisirent dans les ruines d'Apis et de Longorage. Les deux villes avaient été de grands ports de mer vieux de plusieurs siècles. Mais cinquante ans auparavant, elles avaient été détruites par un épouvantable ouragan

raga et, les Massebôth n'étant pas assez riches pour les reconstruire, on les avait abandonnées. C'étaient des lieues et des lieues d'immeubles effondrés, de boulevards envahis de dunes et de carcasses squelettiques surgissant de lagons pestilentiels, domaine de la jungle et des bandes de distors.

Sumner y fut envoyé pour traquer et abattre les meneurs devenus trop influents. C'était une tâche ardue et cruelle mais Sumner en fut amplement récompensé. Le Pied Bot, le plus célèbre bordel de Prophecy, lui était gratuitement ouvert en permanence, et il y passa le plus clair de ses permissions. Enfin en mesure de se voir clairement dans les chambres entièrement tapissées de miroirs, entouré de serviteurs et de mets délicats, il avait été surpris de ce qu'il était devenu.

Débarrassés de la boue et de la fange du bayou de Dhalpur, ses cheveux roux tressés sur le côté à la dernière mode, Sumner était un démon céleste. Le visage plat comme une lame, les cicatrices réduites à l'aspect de pâles hachures artistiques par l'action du vent et du temps, ses grands yeux silencieux bleus comme l'acier trempé. C'était presque un géant, ses épaules puissantes mais bien découplées ne lui conférant rien de massif. Le squelette épais, les muscles durs mais souples, la peau brunie ayant pris la teinte de l'aube, un pelage cuivré bouclant sur sa poitrine, il faisait un animal rare.

Les femmes du Pied Bot l'adoraient à l'égard d'un avatar du vieux Rut et se disputaient avec acharnement ses faveurs, car il n'était pas seulement la créature la plus infatigablement masculine qu'elles aient connue mais encore le plus habile des magiciens. Ses longues mains patientes bardées de cals et vibrantes de vigueur savaient caresser la chair féminine avec une tendresse, une douceur de pétale. Et ses doigts se mouvaient avec une ruse délicate qui savait devenir farouche.

Les femmes ne représentaient pourtant qu'une petite part de la vie de Sumner. Elles lui donnaient du plaisir mais ne pouvaient le satisfaire. Seuls les grands espaces sauvages, vides d'émotion mais pleins de pièges, engageaient la totalité de son être.

S'il n'y avait eu la pourriture des ruines qu'il était chargé de nettoyer, il eût été heureux. Mais Apis et Longorage ressemblaient à des chancres. Bien souvent, perché sur une poutrelle tordue,

enveloppé de l'humidité âcre du béton en dissolution, ou parcourant les plages innommables semées de carcasses d'automobiles ensablées et de flaques écumantes de produits chimiques, il s'était demandé comment les Massebôth en étaient arrivés là.

Avec le temps, l'évidence qui s'imposait à tous finit par s'imposer à lui. Le gouvernement était corrompu. Ce n'était pas seulement parmi les défavorisés qu'on murmurait contre les intrigues du monde politique mais dans les plus hautes sphères de l'armée aussi. Sumner avait rempli pendant un mois les fonctions de garde du corps attaché à la personne d'un général célèbre et très admiré. Il avait partagé ses repas et, pour rompre la monotonie des heures de voyage, d'un poste frontière à un autre, avait joué au kili et bavardé avec lui.

C'était un humaniste qui caressait des projets d'abolition des fosses à dorgas et d'établissement des distors dans des colonies auto-suffisantes. Il ne fumait que les cigares à meilleur marché, mangeait et voyageait humblement de manière à épargner le plus possible pour être en mesure de réaliser ses rêves. Sumner fut profondément touché par la sincérité de son engagement et par l'ascétisme de sa vie. Aussi prêta-t-il une oreille attentive à l'exposé des vues politiques de l'officier.

Le général expliquait que, pendant des siècles, une poignée de familles avait dirigé l'État dans le seul but de servir leurs intérêts personnels. L'Édit concernant l'élimination des créatures contre-nature ne servait pas seulement à éliminer les voors et les distors mais encore à écarter d'éventuels rivaux politiques. La presse n'avait pas le droit de porter des jugements sur la politique gouvernementale et l'enseignement de l'histoire et de la sociologie dans les universités était soigneusement expurgé. Mais, uniquement préoccupés de consolider leur propre pouvoir, les dirigeants du Protectorat avaient empêché la création d'une élite capable de gouverner fermement et en toute lucidité.

Dans l'espace du dernier siècle, la moitié des colonies périphériques et de leurs vastes ressources agricoles avaient été détruite par les ouragans ragas ou saisies par les tribus de distors. L'expansion, l'exploration étaient réduites à rien. Le travail des fosses à dorgas devenait de plus en plus indispensable à l'existence même des villes de telle sorte que les délits les plus infimes

entraînaient désormais pour leurs auteurs le marquage et l'imposition de la télébride afin d'augmenter sans cesse les effectifs de la main-d'œuvre forcée. Les impôts avaient quadruplé en l'espace de quelques années et la plupart des guildes et des directeurs d'usine devaient renvoyer des travailleurs et refuser toute augmentation de salaires. Devant l'agitation croissante, l'armée était de plus en plus employée à des besognes de police, abandonnant les manœuvres défensives aux frontières. En conséquence, les bandes et les tribus de distors proliféraient et faisaient peser sur les villes une menace de plus en plus directe. Dégoûtés, certains dirigeants des guildes et quelques hauts fonctionnaires factieux trafiquaient même des armes avec des bandes de distors en échange de matériel pillé dans les convois.

Sumner avait été troublé par la description de la cupidité de ses chefs. Mais son travail n'en avait pas été affecté. Ce n'était pas par fidélité aux Massebôth ni même aux Rangers qu'il continuait à agir sans se poser de questions, c'était plutôt par respect de lui-même. On l'avait remodelé à l'image d'un ranger. Pour lui, il n'existait plus rien d'autre.

Ce fut pourquoi, un an plus tard, quand on le rappela d'Apis pour lui donner l'ordre d'assassiner le général, il ne regimba pas. Simplement, pénétré d'un certain sens de la camaraderie, il ne voulut pas humilier le chef militaire en l'abattant en public, ce qui aurait pourtant constitué la tactique la plus facile, il n'hésita pas, au contraire, à prendre de grands risques pour se glisser nuitamment jusqu'au général, traversant le réseau de barbelés et le champ de mines qui protégeaient son bivouac. Il fallut toute son habileté pour parvenir à se fondre avec les ombres de la lune, à ramper dans l'air chaud de la cour principale et à passer sans se faire voir au nez et à la barbe de sentinelles en armes. Parvenu au but, il progressa avec la légèreté de la brise qui agitait doucement les rideaux aux fenêtres du bâtiment principal. Dans l'ombre de la chambre de l'officier, il suivit la senteur moite du sommeil jusqu'à un lit à baldaquin. Après avoir adroitement et sans douleur tranché la carotide d'un coup de rasoir empoisonné, il se fondit de nouveau dans les ombres.

La mort du général le tracassa quelque temps parce qu'il avait senti que l'homme était sincère. De la même manière qu'il sentait qu'on l'observait en secret ou, encore, qu'un ennemi était prêt à

frapper, il avait su que le général disait la vérité. Les Massebôth faisaient le mal et leur empire était entré en décadence.

Sumner n'en fut ni scandalisé ni désespéré. S'il servait le Protectorat, il ne se considérait pas lui-même comme un Massebôth. Il était Ranger et mettait toute son énergie mentale et physique au service de l'amélioration constante de ses capacités. Les villes étaient condamnées ? Peu lui importait. Qui ne l'était pas, en fin de compte ? La seule maîtrise dont il disposât était la maîtrise de lui-même et encore ne cessait-il de se surprendre lui-même.

Par un soir de bruine maussade, à Vortex, n'ayant rien de mieux à faire, il se laissa guider par l'appel incertain de psynergies animales et parcourut un dédale de ruelles au long desquelles le brouillard étouffait ses pas. Quelques heures plus tard, à l'extrémité d'une rue pavée bordée de vieux étals de bouquinistes et de boutiques d'apothicaires aux fenêtres en forme de meurtrières, il s'arrêta devant une porte. La minuscule devanture de l'échoppe était percée pour toute fenêtre d'une manière de croissant barré d'un treillage de fer rouillé. Il n'avait pas la moindre idée des raisons pour lesquelles son instinct l'avait mené au fin fond de ce quartier désolé quand une vieille femme vint ouvrir la porte à laquelle il heurtait avec insistance. La peau de la vieille avait pris la nuance du vieil argent. Elle avait les cheveux frisés au fer et clignait de ses petits yeux d'oiseau. C'était Zelda. Surpris, mais trop endurci pour en être troublé, il demanda poliment quelle lui lise son wangol.

Zelda ne le reconnut pas. Elle hésitait à faire entrer ce géant à l'œil morne et à la peau tannée de soleil dans son échoppe. Mais il était cordial, sa voix enjouée et dépourvue de toute menace, sans compter que son uniforme propre et élégant donnait à penser qu'il devait avoir de l'argent. Depuis qu'elle avait pris sa patente d'augure, il lui fallait des zords. Elle lui fit signe de passer dans son cabinet. C'était une petite pièce misérable au plancher si pourri et amolli par l'âge qu'il exhalait une odeur de feuilles mortes à chaque pas. Il y avait des figurines mutriques dans tous les coins et de lourds rideaux indigo. Un miroir rond à l'éclat voilé était accroché au mur, entouré de planches jaunies montrant les différentes parties du corps et leur signification augurale.

Zelda avait beaucoup vieilli. Elle n'était plus que l'ombre d'elle-même, ratatinée dans une longue robe d'étamine brune brodée

d'étoiles. Sumner ne la quitta pas des yeux tandis qu'elle parcourait la pièce minuscule, allumant des chandelles de suif et préparant le charbon pour l'encens. Il n'éprouvait nulle émotion, nulle affection pour elle, et quand ils prirent place l'un et l'autre sur des tabourets de bambou devant une table de liège bancale, il se demanda pourquoi rauk il avait pris la peine d'entrer.

Elle lui tendit sept disques de couleur en le priant de les jeter. Après plusieurs coups, elle leva les yeux sur lui et l'examina d'un regard aussi vif que la souffrance.

— Votre histoire est une suite d'accidents. La tromperie et l'erreur vous guident. Bientôt, si cela ne s'est pas encore produit, vous allez affronter quelqu'un que vous avez connu dans le passé, peut-être un enfant. Mais je ne vois nulle reconnaissance. Est réel seulement ce que nous savons. Et aussi, bientôt, il va vous falloir renoncer à tout. Mais vous vous y ferez, car je vois que vous êtes un homme pour lequel toutes les situations sont temporaires. Vous changez volontiers, au risque parfois d'obscurcir vos propres objectifs et pourtant, au plus profond de vous, il brûle quelque chose qui ne change jamais. Tel est le paradoxe de votre nature – le nuage et l'étoile.

Sumner posa sur la table tout l'argent qu'il avait sur lui et Zelda se redressa pour le dévisager. Avant qu'elle n'ait pu le reconnaître, il se leva et, ses protestations de gratitude plein les oreilles, il retrouva la nuit pluvieuse.

Le vieillissement pathétique de Zelda confirma Sumner dans sa détermination de mourir jeune. Il avait déjà rencontré de vieux rangers, pâles, les yeux chassieux, qui se ratatinaient lentement, occupés à de petites tâches dans les bureaux bruyants de l'administration ou, pire encore, mouraient au combat, des mains d'un distors qui leur infligeait l'ultime humiliation en les massacrant avec leur propre couteau. Cela ne risquait pas de lui arriver à lui.

Sumner prenait des risques que la plupart des autres rangers évitaient. La mort, pour lui, était la liberté qui l'attendait au sommet, la seule manière d'échapper à l'inéluctable dégradation du corps. Il n'avait peur de rien – ni de la torture, ni de la solitude, ni des plus étranges distors. Comment les aurait-il craints ? La vie

n'était qu'une brève atrocité dans laquelle la mort faisait le vide – toutes ces souffrances ne lui étaient qu'un apaisement.

Assis à l'extrémité d'une jetée, Sumner grignotait une orange qu'il n'avait pas pelée. Sur la plage crasseuse qui l'entourait, des porcs et des chiens efflanqués fourrageaient parmi les sacs d'ordure éparpillés.

Il termina son fruit, s'essuya les mains sur son short et se leva. Les oiseaux de mer perchés au sommet des hauts pieux maigres plantés de travers dans la vase tournèrent la tête pour suivre sa lente déambulation au long de la plage infecte. C'était le dernier jour qu'il passait dans le hameau de Laguna. L'homme qu'il avait mission de tuer était arrivé la nuit précédente. À vrai dire, sa future victime n'était pas un homme – c'était un voor du nom de Dai Bodatta.

Depuis plus d'un mois Sumner attendait ce voor, menant une existence discrète dans une des cabanes bleu pastel qui se dressaient de l'autre côté de la baie. La veuve de pêcheur qui lui louait les lieux ne doutait pas un seul instant qu'il fût le débardeur qu'il avait prétendu être. Comme les autres portefaix, il portait de vieilles espadrilles souillées, un short en lambeaux et un maillot de corps maculé de graisse. Et comme eux, il travaillait de l'aube au crépuscule, chargeant de grosses barges de sacs de riz ou grattant et repeignant les coques. Du moins jusqu'à ce jour.

Il gagna le milieu du rivage balayé par le vent, là où les vagues de la baie déferlaient sur un banc de corail rose. C'était la marée montante et la mer, dans son assaut grondant, était hérissée de panaches d'écume.

C'était l'extrémité de la baie de Laguna, emplacement d'un autre port jadis florissant. La peste l'avait ravagé plusieurs années auparavant et il ne demeurait plus que les moignons noircis de vieux pilastres, les côtes calcinées de quelques bateaux, et les restes d'une jetée en ruine. Les habitants de Laguna étaient persuadés que la langue de terre qui les séparait de la mer était hantée, aussi en avaient-ils fait une décharge. Sumner était convaincu que c'était là qu'il affronterait les voors.

Il s'assit sur un bloc de bois flotté que la végétation rampante de la plage avait recouvert, et protégea ses yeux d'une main pour mieux

apercevoir l'île dans la violente lumière du matin. Au beau milieu de la baie, c'était une petite éminence pierreuse couronnée d'arbres. Nulle trace des voors dans l'étagement des pins maritimes, mais Sumner savait qu'ils étaient là. La nuit précédente, des centaines de voors avaient traversé la baie à bord de voiliers à coque noire.

Alerté au crépuscule par un signal lumineux que lui avait envoyé un ranger posté plus bas sur la côte, Sumner avait passé la nuit à guetter l'arrivée des voors. Ses lentilles de vision nocturne lui avaient permis de distinguer les silhouettes encagoulées à l'intérieur des bateaux. Du côté de l'île qui tournait le dos à Laguna, des feux bleus et verts avaient brillé pendant quelques heures. Puis ils avaient disparu et, à l'aube, il ne restait plus rien des voors – sinon les rêves. Car la plupart des habitants du hameau s'étaient éveillés d'une nuit agitée, pleine de rêves capricieux.

Les voors s'aventuraient rarement si loin vers le sud mais, depuis quelques années, ils avaient pris l'habitude de se rassembler une fois par an dans diverses criques et baies de la région. Nul ne savait ce qui les attirait là, mais ils venaient chaque année plus nombreux et, depuis peu, les Massebôth avaient commencé à se faire du souci. On parlait d'un nouveau chef des voors dans toutes les villes de la côte septentrionale et le bruit courait qu'ils préparaient une invasion. Et alors même que les habitants de ces parages n'avaient jamais rencontré de voors, la peur commençait à s'installer. Des voyageurs, pris pour des voors, avaient été sauvagement assassinés. Et l'on avait rassemblé pour les noyer des distors dont on ne s'était pas préoccupé depuis fort longtemps. Pour détendre la situation, les Massebôth décidèrent de liquider le voor dont on disait qu'il menait ses congénères vers le sud. Malheureusement, on ne connaissait de lui que son nom, Dai Bodatta.

Sumner était heureux que les voors aient choisi sa baie. Un mois d'inactivité l'avait rendu fébrile. D'une main, il creusa un trou dans le sable à côté du bois flotté et en sortit un sac de toile huilée. À l'intérieur, il y avait une arme de poing à pompe électrique, une rallonge qui permettait d'en faire une carabine, une demi-douzaine de chargeurs, un viseur nuit/jour et de nombreuses tablettes d'une pâte explosive. Il prit l'arme, la frotta pour la débarrasser de la graisse et y introduisit un chargeur. Vérifiant l'alignement de la mire, il pivota lentement pour suivre le vol d'une mouette glissant

en travers de la baie et son maillot de corps trempé de sueur lui colla au dos avec un bruit de succion. Par-delà le banc de corail, l'eau de la baie était d'un vert de jade, limpide comme un œil.

En regardant dans son viseur, Sumner distingua un mouvement sur le rivage de l'île. Des voors encapuchonnés de gris et de brun étaient en train de s'assembler, halant leurs petites embarcations sur la rive depuis le couvert d'un bouquet de pins maritimes. Les cheveux soulevés par le vent, il se dressa de toute sa taille et balaya la baie avec son viseur, à la recherche d'autres embarcations. Il n'y en avait pas. Les barges du matin étaient déjà à l'amarre et celles de l'après-midi attendaient, massées à la sortie de la baie, l'autorisation de gagner la pleine mer.

Sumner se courba prestement et prit les minces tablettes d'explosif. Puis, fouillant de nouveau dans le sable en dessous du bois flotté, il en retira une petite boîte métallique contenant des détonateurs. La fièvre de l'action fit vibrer sa poitrine et il dut brandir une seconde fois son viseur pour s'assurer que les voors s'apprêtaient bel et bien à traverser. *En plein jour*, s'émerveilla-t-il en voyant les petites embarcations heurter l'eau en soulevant des gerbes d'éclaboussures.

Il vérifia deux fois le fonctionnement de son arme, le bon état des détonateurs, puis il se rassit. Le temps de l'autoscopie était de nouveau venu : le temps de fixer toute son attention sur les silhouettes encapuchonnées, midi, ligne de partage.

Noirs le sang et les os…

Tala plissa les yeux dans l'éblouissement de midi répandu sur les eaux et attendit qu'ils s'habituent à la lumière. Clochan et les autres étaient occupés à haler les bateaux depuis l'abri des arbres, ce qui signifiait qu'ils avaient déjà sondé la rive opposée pour s'assurer qu'il ne s'y trouvait pas de braillards. Elle n'en fit pas moins un lent tour d'horizon elle aussi. De pâles formes coralliennes luisaient sous l'eau verte. Un requin fendait l'eau aux abords du récif, zigzaguant vivement en donnant des coups puissants de sa gigantesque nageoire caudale. Plus loin vers le large, des étincelles d'argent jaillissaient dans la lumière du soleil, là où des bancs de petits poissons venaient crever la surface. Et sur la rive lointaine, des palétuviers rouges s'inclinaient, des palmiers noirs se balançaient

au vent, le sable blanc était jonché de détritus laissés par les braillards et d'algues arrachées. Pas de braillard – et pourtant, elle avait le sentiment d'une présence maléfique mais insaisissable. Elle tenta de se concentrer mais son corps à peine arraché au sommeil était encore froid et léthargique et elle avait beaucoup de mal à sortir d'elle-même.

Enfoncé jusqu'aux genoux dans l'eau chargée d'algues brunes, Clochan lui adressa un signe de la main. Le froid qui l'habitait tiédit en elle et une voix s'éleva dans les profondeurs de son esprit : *va chercher les pierres de lumière*.

Tala répondit d'un signe de tête affirmatif mais, avant de se détourner, elle regarda de nouveau de l'autre côté de la baie. Elle ne vit rien d'autre que le regard vide des arbres. Chassant ses craintes avec un petit sifflement, elle traversa la pinède pour gagner l'entrée d'une caverne masquée par la végétation. Des profondeurs de la terre montait une litanie qui se mêlait aux murmures des feuilles dans le vent et de la marée montante pour produire une rumeur de rêve. Ses yeux s'accoutumèrent rapidement à l'obscurité et elle gagna légèrement, parmi les ombres rougeâtres, le rebord d'un plan incliné qui disparaissait abruptement à la vue. La litanie devenait plus claire : *Noirs le sang et les os sous la peau. Noire la terre un doigt dessous. Noir le vide penché sur le temps.*

Tala ne voulut pas aller plus loin. Dai Bodatta était encore là, en bas, et elle savait que si elle se retrouvait de nouveau avec lui, dans la chaleur de la planète, elle quitterait son sel à coup sûr. Son noirtemps s'était beaucoup aggravé depuis un an. Toute sa chair s'était raidie et la vie lui était devenue une besogne pénible. Seule, sa dévotion à la couvée l'empêchait encore de rejoindre l'Iz. On avait besoin de son esprit profond, surtout quand le voyage de la pierre de lumière les menait si près des braillards.

La litanie redevint murmure. Les pulsations d'un tambour d'Anselme se rapprochèrent et elle vit apparaître des silhouettes en contrebas. À la queue leu leu, une douzaine de voors surgirent des ténèbres, leur capuchon rejeté en arrière. Quelques-uns d'entre eux étaient marqués : yeux vitreux, lèvres squameuses, peau translucide marquée du réseau des veines. Mais la plupart étaient intacts. Les quelques centaines de voors qui étaient arrivés avec eux étaient tous entrés depuis longtemps dans leur noirtemps et ils avaient traversé.

Chargés sur des radeaux, leurs corps étaient partis à la dérive sur un vaste cours d'eau souterrain qui s'aventurait loin dans les profondeurs de la terre.

En passant devant elle, chacun des voors survivant déposait deux ou trois songemmes dans un panier d'osier à ses pieds. À l'aide de ses sens aiguisés par le kiutl, elle inspectait brièvement chaque pierre de lumière. Elles avaient toutes la taille d'une prune, le grain clair, et un éclat chargé des plus vives couleurs : certaines, flamboyantes et translucides, d'autres striées d'or et brumeuses comme les planètes de gaz. La lumière qu'elles contenaient était vieille de plusieurs siècles, c'était le kha emprisonné des voors qui avaient criblé les parois de cette caverne de minuscules fragments de leurs existences. Cette lumière était une relique, elle poursuivait son récit très ancien à l'intérieur de la pierre limpide.

Quand la dernière pierre eut été placée dans le panier, et que ce dernier lui-même eut été enveloppé d'un linge noué et sorti de la caverne, deux voors rebroussèrent chemin le long du plan incliné. Puis ils revinrent lentement, portant Dai Bodatta, petite silhouette enveloppée d'un linceul de brocart doublé d'hermine. Ils s'immobilisèrent devant Tala qui rejeta un pan du linceul et laissa son regard errer lentement sur la forme enfantine et noire qu'il recouvrait. Une lueur bleue courait comme une fongosité sur la rugueuse surface du cocon et, tandis qu'elle la contemplait, la solitude assoupie de son noirtemps s'épaissit et elle entendit une voix douce comme un nuage au plus profond de son esprit : *perds le chemin*.

Elle se redressa sous l'effet de la surprise puis se détendit de nouveau, concentrant doucement sa conscience, guettant la voix de l'enfant-image. Mais Dai Bodatta se taisait.

Elle replaça le riche linceul par-dessus le cocon et regarda les deux voors l'emporter hors de la caverne. Elle demeura un moment dans l'obscurité, contemplant le coin de ciel qu'elle apercevait : quelques nuages, une mouette virant sur l'aile, et, plus loin, le long silence d'un vol triangulaire d'oiseaux migrateurs. Des pensées imprécises traversèrent son esprit en crépitant comme des parasites : le passage des voors entrés dans leur noirtemps aurait dû se faire ailleurs. Pas à proximité des braillards. Pourquoi donc Dai Bodatta avait-il tant insisté ?

Tala – il est temps. La haute silhouette de pénitent d'un voor anguleux se tenait à l'entrée de la caverne, la cagoule rejetée en arrière. C'était Clochan, pâle comme le clair de lune.

Une joie sauvage, viscérale, l'éperonna. Elle aimait ce voor. Ses sentiments étaient aussi déliés que ses pensées, c'était un chef, et, pour elle, un amant. Un peu plus tôt, tandis que, debout l'un près de l'autre, ils contemplaient le cœur profond d'une songemme, il avait su l'emplir d'une telle béatitude bleue qu'elle avait un moment oublié les dangers qu'ils couraient pour redevenir l'être d'autrefois, ignorant des sentiers du sang et du noirtemps. Les paroles qu'il avait prononcées vibraient encore en elle : « Dans trois cents ans encore, quelqu'un prendra dans sa main les pierres de lumière que nous laissons dans cette caverne et il saura que nous avons vécu. »

Partons, fit Clochan. *Il faut profiter de la marée*.

— Un instant.

Le son de sa propre voix résonnant sous la voûte sombre de la caverne la fit sursauter.

— Tu es troublée ? demanda Clochan dans un murmure, en s'approchant d'elle.

Ses yeux enfoncés dans leurs orbites brillaient d'une lumière reflétée.

Tala eut un geste des mains pour balayer ses pressentiments.

— Je ne sais pas. Je n'arrive pas à penser clairement.

Clochan l'entoura de son bras et elle se sentit aussi légère que les jours où la pleine lune tirait sur son sang.

Le jour présent n'appartient qu'au petit nombre, dit Clochan.

— Trop petit, fit-elle en écho.

— Les autres n'ont perçu aucune présence, de l'autre côté de la baie. Il faut faire vite, pendant que la voie est libre.

Perds le chemin, répéta la voix du mage, mais elle le garda pour elle.

— Je suis prête, dit-elle.

Le soleil de l'après-midi, limpide comme un vin, filtrait entre les troncs. Tala suivit distraitement Clochan, songeant à ce qu'avait dit Dai Bodatta. *Perdre le chemin – renoncer au corps ? Oui, le mage a raison*. Les sentiers de son sang s'étaient tellement rétrécis qu'elle demeurait froide, la douleur tournait dans son ventre comme les enfants qu'elle n'avait pas eus. Elle se sentait étrangère à son corps.

C'est étrange, à quel point ces sangchauds sont bâtis de manière à croire qu'ils sont au centre exact du monde. Les oreilles, les yeux – tous leurs sens – conspirent à les faire sentir entiers, refermés sur eux-mêmes. Pas étonnant qu'ils soient tellement arrogants.

Une bouffée de brise marine souleva une graine rouge et Tala suivit sa course qui l'emportait au-dessus des eaux. Elle était venue de loin, du nord, et elle irait plus loin encore. C'était un signe de riz : toute vie emportée par un vent qui va son chemin sans jamais revenir en arrière.

Les voors firent voile dans trois esquifs qui filaient avec les courants de la marée montante parmi des traînées d'algues brunes et brillantes et l'étincellement des poissons, aiguille bondissant au-dessus de l'eau. Dans l'embarcation de tête, agenouillé à la proue, Clochan scrutait la baie. Aucun navire n'était en vue et les arbres de l'île qu'ils laissaient dans leur dos dérobaient les trois bateaux à la vue de Laguna.

Embarquée dans le bateau de queue, avec le cocon enveloppé de brocart, Tala observait l'approche du delta. Dai Bodatta se taisait, profondément emmailloté, et le seul bruit audible était le sifflement de l'étrave fendant l'eau. Le regard un peu vague, Tala voyait s'approcher le mur de palétuviers, les moignons torturés des arbres morts et les piles de détritus. Les mouettes qui tournoyaient autour des monceaux d'ordures lui disaient qu'il n'y avait point de braillards sur la plage mais un léger carillon avait commencé à tinter dans son oreille gauche. Par le passé, toujours, cela avait été signe de danger. Aujourd'hui, elle en était moins sûre. Son noirtemps lui emplissait fréquemment la tête de sons tourbillonnants.

Clochan se servait d'une combinaison d'esprit profond et de signaux manuels pour guider les esquifs qui le suivaient à travers la barrière de corail. L'eau chuintante écumait derrière eux sur le récif et le bateau de tête s'échoua sur la plage dans un grand froissement. Clochan et ses compagnons sautèrent dans l'eau peu profonde et portèrent le léger voilier jusqu'au sec. Quand le deuxième bateau s'échoua à son tour, ils étaient déjà de retour dans l'eau, emportant le panier d'osier contenant les pierres de couvée au-dessus de leur tête.

Des racines de cocotier et de palétuvier s'enroulaient autour de leurs jambes dans l'eau laiteuse. Huit voors immobilisèrent le troisième voilier pendant qu'on soulevait précautionneusement Dai Bodatta pour le transporter sur la rive. Ils tirèrent ensuite la proue au sec, laissant la poupe balancer au gré des vagues.

Dai Bodatta se taisait et Tala était inquiète. Glissant une main sous le linceul, elle palpa la surface rugueuse du cocon. Une énergie froide chanta au long de ses doigts et une voix s'ouvrit silencieusement en elle : *Perds le chemin*.

Clochan et deux de ses compagnons transportèrent le premier bateau à travers le sable jusqu'à une petite clairière ouverte entre les palétuviers. Quatre autres empoignèrent le second dans lequel on avait replacé les pierres de lumière, et leur emboîtèrent le pas en écartant à coups de pieds les boîtes de conserve et les fruits maculés de sable qui encombraient le chemin. Trois autres encore allèrent chercher le troisième esquif, pendant que Tala rajustait le linceul autour du mage et surveillait son transport par les deux derniers voors. Alors, au moment même où ils s'apprêtaient à suivre leurs compagnons, le sable trembla sous leurs pieds et, devant eux, la plage fut projetée jusqu'au ciel dans un grand rugissement.

Une main brûlante jeta Tala sur le sol. Des débris martelaient dans leur chute le sol tout autour d'elle et elle se couvrit la tête quand une seconde explosion retentit entre les arbres. Une pluie de palmes et de sable fouetta son dos et elle roula jusqu'à l'eau. Quand elle leva les yeux, la plage fumait et les sept voors ainsi que les deux bateaux qui la précédaient avaient disparu.

En regardant de plus près, elle fut étouffée par la rage et la terreur. Des membres arrachés dans des lambeaux de vêtements fumants étaient éparpillés parmi les ordures, un paquet d'entrailles d'un gris bleuté luisait sur le sable blanc et le visage de craie de Clochan, baignant dans une mare de sang, la fixait avec l'expression somnolente et effarée de la mort.

— Dai Bodatta ! hurla un voor en se précipitant en direction du cocon qui lui avait été arraché par les détonations.

Il fit encore un pas puis sa tête fut violemment rejetée en arrière, un trou rose s'élargissant à la place d'un œil. Deux autres voors rampaient au-dessus des débris fumants, cherchant à récupérer les pierres de lumière éparpillées sur la plage. La première s'abattit

sous le panache de sang qui lui jaillissait de la nuque et le second tomba comme s'il avait trébuché. Leur kha à tous deux s'était dissipé en fumée avant même que leur corps ne heurte le sol.

Tala traversa le sable en rampant comme une tortue en direction du cocon qui avait été projeté contre un vieux baril métallique rongé par la rouille. Allongée contre lui, elle arracha le linceul de brocart et vit qu'il était intact.

Les trois voors qui étaient retournés à la troisième embarcation venaient vers elle en courant et elle leur cria par l'esprit profond de se coucher. L'un des trois fut rejeté en arrière et s'affaissa sur le sable tandis que le sang jaillissait par saccades de son cou. Le second tendit la main pour venir au secours du premier, se redressa brusquement, se tordit violemment, puis s'effondra. Le troisième rampa sur le ventre jusqu'à une bûche rejetée par la mer, tressauta quelques instants dans le sable, puis cessa de bouger.

Elle fut noyée de terreur, elle sentit qu'elle se rabougrissait et perdait ses forces. Que se passait-il donc ? Écrasé par la peur, son esprit ne percevait nulle présence au voisinage. Ils étaient seuls- Mais pourtant quelque chose les tuait. Quoi ?

Perds le chemin…

En se dévissant le cou, elle constata que tous les autres étaient morts. Comme la lumière de leur kha s'était dissipée rapidement ! Une main coupée recouverte d'une dentelle sanglante gisait devant elle sur le sable semé d'ordures. Détournant les yeux, elle aperçut un géant en haillons qui sortait de l'ombre des palétuviers. Son kha radieux, doré comme le soleil, restait tout proche de son corps et son visage marqué de cicatrices était plat et cruel. Il s'avançait à grandes enjambées dans sa direction, un fusil d'argent entre les mains, et elle sentit son cœur trébucher. Il allait silencieux comme la fumée – un revenant.

Perds le chemin…

Seule la présence de Dai Bodatta l'empêchait de perdre la raison. Elle toucha sa froide surface et la psynergie qui la parcourut comme une gerbe d'étincelles dissipa sa terreur. La lumière qui l'environnait devint plus brillante et comme vitreuse. Un éclat blanc et diaphane imprégnait toute chose et elle comprit qu'elle pouvait traverser et rejoindre l'Iz. Mais qui protégerait alors Dai Bodatta ? Qui sauvegarderait…

Perds le chemin !

Un éclat implacable explosa radieusement au cœur de ses pensées et son esprit se crispa spasmodiquement : elle contemplait un flot de lave lumineuse rougeoyant comme une forge et chauffant peu à peu jusqu'au blanc d'une énergie déchaînée – c'était un soleil dément, le feu même du cœur d'une étoile.

Elle vit trembler des murailles et entendit monter des cris enchevêtrés. C'était l'éblouissement, le martellement de la mort voor qui finit par se muer en une voix semblable à quelque flamme palpitante au creux d'elle-même : *Dans trois cents ans encore, quelqu'un prendra dans sa main les pierres de lumière que nous laissons dans cette caverne et il saura que nous avons vécu.*

C'était la voix de Clochan qui s'amenuisait dans le lointain comme le tintement d'une cloche… la joie puis la colère déchirèrent l'engourdissement qui s'était emparé d'elle. Aussitôt, la tourmente de voix angoissées se brouilla puis disparut et elle se retrouva seule au cœur de la blanche énergie stellaire.

Perds le chemin – oublie la solitude du corps, disait en elle la voix douce du mage. Et elle comprit qu'il était temps de cesser de comprendre. Le dur voyage par les sentiers du sang allait prendre fin. Un vent puissant soufflait en elle, éparpillant ses souvenirs comme des feuilles mortes. Ce vaste courant chaleureux l'emportait à travers des étendues cristallines de gaz épanché, la sevrant de toute douleur, de toute distance, de toute pensée.

Sumner logea une balle dans le corps du voor qu'il découvrit vautré derrière un baril rouillé. *Dai Bodatta* se demanda-t-il, penché par-dessus le baril en arrachant la cagoule du voor.

Il serra les dents en découvrant la créature grotesque qu'il venait de tuer : une chose visqueuse, à la chair d'un blanc bleuté et luisant, veinée comme un fromage moisi, la bouche réduite à une horreur informe d'où s'échappaient des bulles. L'écartant du pied, il examina le paquet que la chose avait tenté de protéger de son corps.

Un froncement perplexe assombrit ses traits. Du canon de son fusil, il écarta la couverture de brocart et découvrit une forme enfantine. Une statue ? Non. Tâtant la surface noircie et comme tissée, il se rendit compte qu'il s'agissait d'un enfant momifié – une de ces abominations bien digne des voors.

Avec détachement, il appliqua le canon du fusil entre les deux yeux de la momie et appuya sur la queue de détente.

Le cocon vola en éclats et une giclée d'ichor brûlant lui jaillit au visage, le projetant à la renverse sur le sol. Il rua et tressauta dans le sable, les deux mains au visage, la chair poignardée d'une douleur atroce. Une puanteur dont son sang conservait le souvenir depuis des années envahit sa gorge et ses sinus et lui brouilla les yeux. *Le psibérant du narque.* Un feu liquide lui ravageait le visage et les cavités de sa tête, arrachant des hurlements démentiels à ses poumons.

Agité d'effroyables soubresauts spasmodiques, il tournait sur lui-même dans le sable, cherchant à se remettre sur ses pieds, mais ses muscles tremblaient violemment sous l'effet du poison qui consumait son corps. Totalement désemparé, absolument impuissant, au delà de toute pensée, Sumner fit le vide dans son esprit et se laissa dévorer par l'épouvantable souffrance. Son corps se tendait, se soulevait, se tordait s'enfonçant plus profondément dans le sable à chaque convulsion. Il se tordit ainsi pendant des heures, abîmé dans un gouffre de douleur, avant que les spasmes ne diminuent et qu'il comprenne qu'il n'allait pas mourir.

Quand ses membres se furent suffisamment calmés pour qu'il pût se remettre debout, la peau tombait par plaques de son visage enflé et boursouflé. L'air avait été fracturé. La lumière était devenue crayeuse et le cocon qui lui avait explosé au visage avait disparu, réduit à une boulette informe, incolore et ratatinée, à côté de l'élégant tissu qui avait servi à le recouvrir.

Des forces invisibles faisaient vibrer l'espace, le faussant comme une vieille vitre. Les distances semblaient raccourcies, enroulées sur elles-mêmes, et le temps bégayait. Les longs renflements de la marée descendante nageaient jusqu'à la rive avec la lenteur des cygnes élégants.

Mais, plus terrible que tout, une voix bavardait interminablement dans sa tête. Il se frotta les tempes et se balança d'un côté à l'autre, cherchant à se débarrasser de ce bruit insistant comme un chien qui s'ébroue. Mais la litanie inintelligible continuait de s'égrener inexorablement. C'était le même horrible murmure, la même roucoulade, le même rythme cliquetant dont le cadavre de Jeanlu l'avait torturé plusieurs années auparavant. Il se

répercutait à l'arrière de son crâne, assourdi, tout juste audible par-dessus les gémissements d'angoisse qui enflaient ses poumons.

Il se traîna sur le sable, croyant courir, mais le temps empêtré avait ralenti, l'espace était meurtri et tordu, le volume s'affaissait sur lui-même comme une feuille de papier. Chacun de ses pas l'emportait sur des distances incommensurables, alors que l'entièreté du delta demeurait suspendue devant lui comme un infime reflet.

À l'est, le crépuscule fondit sur le ciel comme un dragon, et un vent puissant engloutit le déclin du jour dans la course des nuages bas. Une barque à voile noire roulant puissamment dans la houle sombre cinglait vers le rivage. Huit rudes gaillards aux cheveux tressés, aux yeux rougis par le pulque et le soleil, se tenaient au bastingage. Comme tous les habitants de Laguna, ils s'étaient étonnés des explosions qui avaient retenti dans le delta transformé en décharge. La méfiance les avait d'abord empêchés d'approcher, mais quand ils eurent intercepté des signaux de fumée qui leur apprirent que deux rangers étaient en chemin, ils décidèrent qu'ils seraient les premiers à visiter les lieux.

Après avoir jeté l'ancre de corail de leur embarcation, les huit hommes pataugèrent jusqu'au rivage. La vue des cadavres tordus les inquiéta mais celle des pierres de couvée qui jonchaient la plage comme des constellations les encouragea à s'approcher. Ils étaient à genoux dans le sable, s'affairant pour rassembler le butin, quand ils aperçurent le fou. C'était un géant demi-nu dont le visage n'était plus qu'un masque de chair calcinée. Il se précipita dans leur direction, venant de l'ombre des palétuviers, en poussant des cris de singe enragé. L'un des hommes était armé. Il brandit son arme à deux mains, visa, et abattit le luné du premier coup.

Troublés, les pirates réunirent les pierres de couvée dans un sac unique et décidèrent de les partager plus tard par tirage au sort. Mais tous savaient déjà que la mort jetterait les dés avec eux car les joyaux étaient en nombre impair. Dans l'espoir d'arrondir leur butin, ils entreprirent de fouiller les cadavres.

Absorbés dans leur tâche de charognards, ils ne virent pas Sumner se redresser du trou plein d'immondices dans lequel il était tombé, son épaule transpercée d'une balle recouverte d'un mélange

de sable et de sang séché. Brandissant à deux mains un vieil aviron, il bondit sur l'homme qui l'avait abattu. Avant que quiconque ait pu esquisser un geste, il le cueillit en plein visage du bout de l'aviron balancé à toute volée, et le tireur s'effondra comme une chiffe sur le sable. Les autres se rameutèrent aussitôt, brandissant des poignards et des rasoirs. Mais rien ne pouvait arrêter Sumner. Il fracassa des crânes à grands coups d'aviron, écrasa des visages contre des souches rejetées par la mer, et se servit du corps des premiers abattus comme d'une matraque pour assommer les derniers. Quand il n'en resta plus, il fut incapable d'arrêter son horrible danse, la force démentielle le contraignit à cogner encore les cadavres réduits en bouillie sanglante de ceux qu'il avait tués, jusqu'à ce qu'il sente qu'il était allé au-delà de son propre corps et s'effondre lourdement sur les genoux dans une rage épuisée.

Tout au fond de son esprit tonnant, l'affolant babil s'éteignit et une cadence chuchotée commença : *noirs le sang et les os…*

VERS LE VIDE

Sur le toit de la tour couronnée de fleurs marchait un homme au visage léonin, aux yeux jaunes glacés de fatigue. Distors, il n'était pas pour autant dépourvu de séduction. Des poils dorés couraient sur toute la longueur de sa colonne vertébrale et faisaient comme un pelage brillant sur ses bras et ses jambes. Ses traits étaient empreints d'une bonté sagace et tandis qu'il traversait le toit circulaire, sa démarche adoptait une lenteur royale. C'était un reproducteur qui venait de passer une nuit entière parmi les femelles. Sous le doux manteau de tissu rouge, ses muscles épais criaient de fatigue. Il se pencha par-dessus la balustrade fleurie et parcourut du regard son village.

C'était d'être le distors le moins atteint de sa tribu qui lui valait le privilège de contempler Miramol du haut de la tour des stalles. Le village baignait dans la beauté de la vie : il était bâti au milieu des baobabs et des sources fumantes. À l'est, la jungle mourait dans un désert où les feux-du-ciel, les rêves de tout ce qui vit, brûlaient encore. Au bas de la tour, des ouvriers portant les lanternes vertes de l'aube s'affairaient parmi les huttes rondes de Miramol, préparant le village aux activités de la journée.

À l'ouest, dans la direction vers laquelle, hormis les maisons mortes, toutes les façades des demeures étaient tournées, le soleil s'arrachait aux racines de la jungle.

— La spirale est en toute chose, s'émerveilla-t-il.

Le cri d'adoration d'un fidèle résonnait dans le ciel. En retour, d'autres cris s'élevèrent dans les stalles, parmi les femelles inassouvies. Le reproducteur, se tournant vers l'obscurité musquée, poussa un bref aboiement pour mettre fin à ces manifestations inconvenantes. Il serait heureux quand les Mères le déchargeraient de ses devoirs au profit d'un mâle plus jeune et plus passionné. Voilà plus de dix ans qu'il occupait sa charge et il devenait trop contemplatif, trop méditatif pour la vie des stalles. Mais trouver

quelqu'un de sérieux comme lui, parmi les jeunes gens affamés de sexe, ne serait pas chose aisée. Il ne faisait guère de doute qu'il lui faudrait servir au moins pendant un autre cycle.

La lourde odeur charnelle qui émanait des stalles lui soulevait le cœur. Écartant son pagne, il urina dans les jardins obscurs en contrebas. À la seule idée du coït, ses genoux flageolaient. Il était las de coïter, las de saillir tant de femelles excitables. Il aspirait à la solitude. Mais il savait qu'à la fin du jour, ses sentiments seraient différents. *Oui, c'est vrai, la spirale est en toute chose.*

Rajustant son pagne, il descendit, d'un pas hésitant mais digne, l'escalier de la tour des reproductrices, qui menait dans la rue. En dépit de l'ombre épaisse, les ouvriers le reconnurent et s'immobilisèrent pour exprimer le respect que leur inspirait sa fonction. Le reproducteur les salua d'un petit rire amène mais ne s'arrêta pas. Cette nuit, la séance avait été plus dure que d'habitude et il n'avait plus qu'une envie : rentrer chez lui et se coucher.

— Croc Ardent.

Le reproducteur se retourna et sur ses traits félins se peignit le respect. Dans la chevelure blanche d'un baobab était apparue l'image d'une femme corpulente au visage massif, vêtue d'une robe noire à capuchon. C'était Orpha, l'une des Mères, et tandis que son image se matérialisait dans le crépuscule du matin, sa voix résonna aux oreilles de Croc Ardent avec des intonations mélodieuses : *Viens au Terrier, reproducteur. Nous avons un travail pour toi.*

Croc Ardent s'inclina dans la direction de l'endroit où le spectre s'était montré. Puis désireux d'éviter les autres membres de la tribu, il s'enfonça en courant dans un sentier obscur sous les arbres.

Devant le Terrier des Mères, tertre rocheux cerné de saules, il se prosterna et attendit jusqu'à ce qu'une vieille femme vêtue de voiles sombres sortît de la doline au fond parsemé de turquoises.

C'était Orpha, son professeur spirituel et son conseiller. Elle lui prit la main dans ses doigts potelés et l'entraîna par un escalier caillouteux jusqu'au sommet du tertre. De là, par une brèche de la forêt, ils aperçurent un soleil flou qui déversait une lumière tremblante sur le fleuve. Orpha tournait le dos aux rayons du jour et la lumière rouge nimbait d'orange ses cheveux courts. D'un mouvement vif du poignet, elle fit mine de saisir quelque chose dans

les airs et exhiba une pierre de couvée laiteuse. Elle la lui tendit. Une faible lumière verte baignait la songemme blanche.

— Examine de près cette crissielle, Croc Ardent, dit la vieille femme. C'est le magnar lui-même qui nous l'a donnée. Tu peux y voir son reflet.

Même quand on n'en distinguait que les contours, le visage carré d'Orpha exprimait la force et la bonté. Affermi par cette vision, Croc Ardent plongea son regard dans la pierre de couvée. Deux fois seulement dans toute sa vie, il avait examiné une pierre de voor.

Chaque fois, il avait été pris de tels tremblements qu'il n'avait pas cru pouvoir comprendre ce qu'il voyait. Il en était de même aujourd'hui. Quand ses yeux plongèrent dans les profondeurs brumeuses de la pierre, sa nuque se raidit et le duvet de ses mâchoires se hérissa au point de lui frôler les oreilles.

Lui plaçant une main sur la joue, elle l'aida à calmer le tremblement de sa tête.

— Que vois-tu ?

Croc Ardent ne savait pas ce qu'il voyait. Il était comme en plein vent, à l'extrême bord d'un canyon. Des abîmes terrifiants s'ouvraient à ses pieds. Au loin bougeaient de vagues formes, à la limite de son champ de vision, et tout ce qu'il put identifier clairement, ce fut la pointe de peur brûlante qui lui transperça la poitrine. Il releva la tête, clignant des yeux.

— La peur. Tu la sens, n'est-ce pas ?

Dans la lumière grise, les pupilles d'Orpha étaient lumineuses.

Croc Ardent acquiesça vigoureusement du menton.

— Je suis trop nerveux pour voir clairement.

Orpha pouffa en escamotant la pierre.

— Ce n'est pas ta peur, reproducteur. La peur que tu as vue est celle du magnar.

Croc Ardent en resta bouche bée.

— Le magnar… lui, avoir peur ?

— Tu l'as vu.

Croc Ardent secoua la tête et d'une voix presque inaudible, demanda :

— Pourquoi ?

— Si nous le savions, tu n'aurais pas à suivre la Voie, comprends-tu ?

Elle lui entoura l'épaule d'un de ses bras grassouillets et le conduisit au bas de la butte.

Là, dans la poussière, à l'entrée du terrier, une femme vêtue de guenilles était assise en tailleur. Son visage affreux grimaçait tandis qu'avec des gestes farouches, elle disposait des petits joyaux et des bouts d'ossement dans le sable. Du bout des doigts, elle étudiait les figures divinatoires, le nez au ras du sol.

Orpha embrassa Croc Ardent en lui murmurant une bénédiction à l'oreille.

— J'ai beaucoup travaillé ma dernière leçon, murmura-t-il en réponse. J'ai commencé à me rendre compte à quel point la spirale est réellement en toute chose.

La vieille femme accroupie dans la poussière redressa le buste et tourna vers Croc Ardent ses orbites vides.

— La spirale ! piailla-t-elle en se dressant sur ses jambes tremblantes.

« Les pluies s'en viennent et puis s'en vont. La lune croît et décroît. La spirale, oui, la spirale !

Elle éclata d'un grand rire hystérique et, sous l'effet de l'angoisse, Croc Ardent rit avec elle.

— Du calme, Jesda.

Orpha prit doucement la Mère aveugle dans ses bras et la contraignit à se rasseoir dans le sable. La femme massive eut ensuite un sourire d'excuse à l'adresse de Croc Ardent :

— Va, reproducteur. Un long voyage t'attend.

— Oui, va, répéta Jesda, en levant au-dessus de sa tête échevelée ses bras décharnés.

« Va avec la spirale. Tourne, va, tourne. Comme les étoiles. Comme le sang. Comme toute chose. Tourne. Le magnar a peur et nous sommes au commencement d'un âge sombre, brailla-t-elle avec allégresse.

Croc Ardent salua d'un rictus et d'un petit rire poli avant de s'en aller. *Elles sont folles ces Mères*, songea-t-il, *Folles jusqu'à la moelle*. Dès qu'il eut tourné le dos au terrier, le sourire s'effaça de son visage. Le magnar, qui vivait au bout de la Voie, avait peur. Aussi loin qu'il remontât dans sa vie et dans celle de ses aïeux, Croc Ardent ne trouvait pas trace de pareil événement.

Il descendit un boulevard bordé de baobabs flanqués à intervalles irréguliers d'énormes défenses et de carcasses de sanglier. À plusieurs reprises, il ignora les saluts de ceux de sa tribu et à chaque fois, alerté par un murmure outré, il dut s'arrêter pour expliquer ce qui le préoccupait. En apprenant que le magnar avait peur, ses interlocuteurs, bouleversés, détalaient, courbés en deux, les mains aux genoux.

Quand, aux confins orientaux de Miramol, il eut atteint la colline entourée de murs où se pressaient les cabanes des natifs, Croc Ardent avait, en ce qui le concernait, résolu la question. *C'est encore la spirale*, conclut-il, *tôt ou tard, même le magnar doit devenir ce qu'il n'est pas*.

Dérive attendait, au bout d'un sentier bordé d'arbres en fleurs. Natif personnel de Croc Ardent, Dérive était probablement le meilleur voyant de tout le royaume Serbota. Les natifs étaient asexués – des divinités vivantes qui travaillaient comme artisans pour la tribu. Télépathes puissants, à l'abri des méfaits de la convoitise sexuelle, ils remplissaient à merveille les fonctions d'éclaireur ou de chasseur. Leur lucidité et leurs souvenirs ancestraux les guidaient au long de la Voie, la seule route sûre qui conduisît, à travers un désert sans repères, jusqu'aux réservoirs d'étoiles ou au magnar.

Dérive était petit, grêle et noiraud, et son visage, comme chez tous les natifs, était un simple masque : des lèvres minces comme une balafre, figées dans un éternel rictus dépourvu de sens, d'énormes pommettes et un nez aux narines retroussées.

Pour l'accueillir, Dérive émit la petite toux sifflante qui était chez lui l'équivalent d'un rire de bienvenue. Croc Ardent lui plaisait à cause de sa force. L'énergie tourbillonnait dans son corps à une vitesse stimulante. Les natifs voyaient les étincelles bleues qui jaillissaient aux pointes de sa crinière et palpitaient au-dessus de ses épaules touffues. Il n'était pas seulement vigoureux : il était beau. Il lui restait la plus grande partie de son visage. Ses yeux n'étaient pas vitreux et il avait l'usage de ses deux mains. En dehors de l'odeur acre et brune de son sexe et des écailles d'argent de ses jambes, il était pratiquement intact.

Dérive sentit que Croc Ardent était préoccupé et, grâce à la télépathie, il n'avait pas besoin de l'interroger. Mais par respect

pour le reproducteur il s'introduisit dans l'esprit de l'homme et lui demanda mentalement : *Pourquoi es-tu là, Croc ? Serait-ce à cause de ta nuit dans les stalles que tu ne trouves pas le repos ?*

Croc Ardent eut un sourire sans joie.

— Je suis trop accoutumé à ma tâche pour que les stalles m'ôtent le repos. Non, voyant. Ce sont les Mères qui m'envoient. Elles disent que le magnar a peur. Incroyable, non ?

Croc Ardent s'assit sur le banc de rondins, près de la porte de la lune, par laquelle on accédait au hameau de maisons en bois argenté.

— Tu es un voyant, Dérive. Est-ce vrai, ce que disent les Mères ?

Dérive hocha du chef. Lui aussi avait senti à travers le désert le grondement de la peur. Il l'avait perçue là où avait toujours régné une paix aussi calme et sûre que l'intérieur d'un joyau. *Qui peut savoir ce qui arrive au magnar ?*

— Nous, semble-t-il. Nous n'étions pas censés revoir le magnar avant la fin des pluies mais les Mères veulent que nous prenions la route aujourd'hui. Le pouvons-nous, Dérive ?

Le natif agita sa tête noiraude et ronde avec incertitude. *Le désert est au plus fort de la saison chaude, celle que les Mères elles-mêmes appellent la saison du soleil de mort, comme tu sais. Mais si elles ont dit que nous devions y aller, alors je te guiderai.*

— Comment est-ce possible, voyant ? demanda Croc Ardent en levant les yeux vers le ciel vert de l'aube où des vapeurs s'effilochaient comme des voiles déchirées par la tempête.

« Qu'est-ce qui pourrait effrayer le magnar, lui que la mort même ne saurait menacer ?

Dérive émit un cliquetis qui exprimait l'ignorance. *Comment savoir ? Le magnar est aussi insaisissable que les nuages.*

Le ventre vide, guidé par Dérive à travers le désert séparant Miramol du magnar, Croc Ardent plongea en lui-même. Il s'efforça de ne plus penser au magnar et de se concentrer plutôt sur la purification de son corps.

Dérive était fier d'être avec lui. Même parmi les plus joyeux des Serbota, peu nombreux étaient ceux qui pouvaient suivre la Voie aussi crânement que Croc Ardent. L'homme ne craignait ni les scorpions ni les mille-pattes qui grouillaient dans les rares ombres

qu'ils rencontraient sur leur chemin et il trouvait motif de se réjouir jusque dans l'implacable chaleur qui gonflait leur chair sur leurs os. Plus merveilleux encore, il avait confiance en Dérive. Les natifs, même voyants, étaient trop souvent considérés par les individus sexués comme différents et indignes d'une véritable camaraderie. Croc Ardent ne se conduisait pas ainsi. Il traitait tous les natifs comme des membres de la tribu et il était particulièrement déférent avec les voyants. C'était l'un des plus joyeux chefs de la tribu. Et, quel que fût son mépris pour elles, Dérive portait au crédit des Mères de guider habilement Croc dans son travail intérieur.

Au deuxième jour, Croc Ardent était vide de poisons. Attisées par le soleil opiniâtre, de furieuses énergies flamboyaient en lui, troublant sa vision. Mais les chants lents et paisibles de Dérive le soutenaient. De sa triste voix flûtée, le voyant chantait la puissante certitude de la chair et l'extase du corps qui se réjouit d'être fils du soleil…

Le soleil brûle du désir de sentir
Voilà pourquoi nous sommes…

Vers la fin du quatrième jour, émergeant des voilures légères de l'air tremblant de chaleur, ils entrèrent dans l'ombre d'une vague de rochers haute d'une vingtaine de mètres. La fraîcheur avait un effet narcotique et, les yeux fixés sur les pics éblouissants de soleil et sur les ailerons rocheux enveloppés d'un flot de lumière vibrante, Dérive, heureux, chanta :

Comme les longs rochers
Courbés par la vague de chaleur
On nous croirait brisés
Mais nous sommes intacts…
Nous serons toujours intacts !

Dérive conduisit Croc Ardent jusqu'à une grotte étroite où ils suivirent, à travers un dédale de tunnels, les lignes de force conduisant à une vaste salle de pierre au sommet de la butte.

Tout au fond de la chambre éclatante de lumière, le magnar était assis sur une paillasse. Derrière lui on apercevait le ciel bleu et les

mesas couleur de cuivre rouge. La poussière nimbait son corps comme une aura.

D'abord, il ne les vit pas. Il scrutait intensément une crissielle, une pierre de couvée verte que des voors lui avaient offerte autrefois. Le reflet de la lumière émeraude dansait sur sa longue face, incendiant en vert l'impressionnant fouillis de ses cheveux blancs.

Le magnar avait plus de mille deux cents ans. La prescience avait élargi l'espace de ses pensées et rendu la plupart de ses sensations créatrices, de sorte qu'il n'était plus guère prévisible ni aisément descriptible. Même ses souvenirs étaient sages et sans pensées.

Il se voyait clairement, depuis son enfance misérable, dans un hamo de recherche, en passant par mille années de changements et de sanctification brûlante qui l'avaient fait ce qu'il était à présent : une chair de vibrations lumineuses.

Cinq siècles auparavant, le magnar avait accédé à la conscience de lui-même en comprenant grâce à la sueur, à l'urine et aux sécrétions de son corps qu'il était lumière. Tout était lumière… Et la réalité, dans sa totalité, était une étoile et sa lueur.

Il consacrait le plus clair de son temps à l'extase, le corps transpercé par une force électrique qui s'élançait dans son dos jusqu'au ciel. La psynergie en expansion ouvrait à sa conscience les ressources cachées de son environnement. Il se perdait dans des lézards, dans des arbustes du désert, dans des oiseaux qui l'emportaient loin au-dessus de l'humaine condition. Néanmoins, en certaines occasions qui avaient, depuis quelque temps, tendance à se multiplier, il se perdait dans la peur. La mort était un mystère glacé. Après douze cents années, seule la lumière lui paraissait plus étrange encore.

Quand enfin le magnar se décida à lever ses paupières épaisses alourdies par les visions, il considéra en silence les deux voyageurs, doutant de leur réalité. Son large visage était illuminé de lunes de lumières éblouissantes et quand il reconnut ses visiteurs, ses traits s'animèrent et son visage se fendit d'un large sourire. Avec un rire rauque, il assena de grandes claques sur son pantalon en peau de bête. Des nuages de poussières s'élevèrent autour de lui et les échos de son rire emplirent la pièce. Il tendit ses grandes mains noueuses :

— Croc Ardent ! s'écria-t-il d'une voix tonitruante.

Il parlait le dialecte Serbota employé par les habitants du village.

« Dérive ! Les héros de Miramol ! La paix soit avec vous.

Croc Ardent et Dérive s'approchèrent, courbés en deux et se prosternèrent.

— Allons, cessez ! ordonna-t-il en les prenant aux épaules et en les forçant à s'asseoir.

« Qu'est-ce que c'est que ces simagrées ?

Il les dévisageait avec des yeux pétillants de malice.

« C'est devant vous-même que vous devriez vous incliner. Vous venez de si loin, et vous avez traversé la plus épouvantable région du monde !

Avant que ses visiteurs aient pu lui répondre, le vieillard se jeta à terre et se roula dans la poussière avec un rire chevrotant, proche du gémissement. Quand il se releva, son visage au regard torve était maculé de sable.

Les deux voyageurs s'entre-regardèrent, mal à l'aise.

— Pourquoi êtes-vous si crispés ? demanda le magnar en se penchant pour plonger dans leurs yeux.

Il répandait une odeur de sauge et de camphre.

« Ah, bien sûr ! Vous devez être épuisés. Bien, mes amis, d'autres, qui vous ont précédés, ont laissé du vin de cynorrhodon et des abricots séchés. Après cela…

— Magnar, le coupa Croc Ardent en baissant respectueusement les yeux.

Le magnar roula les siens.

— Quand donc te décideras-tu à laisser tomber ces salamalecs et à m'appeler par mon nom. Râclos, s'il te plaît. Je m'appelle Râclos.

Croc Ardent acquiesça du chef à contrecœur.

— Râclos… nous sommes reposés et nous n'avons pas faim.

Râclos plissa les yeux.

— Ça ne ressemble guère à votre tribu d'extase. Votre sérieux m'inquiète, les amis.

— Les Mères nous ont dit que tu avais peur, lança Croc Ardent tout à trac.

Les sourcils neigeux de Râclos se haussèrent puis redescendirent lentement.

— Ah. C'est cela.

Il se rassit pesamment et parut tout à coup épuisé.

« C'est vrai, reconnut-il en examinant l'ongle de son pouce. Moi… l'éternel. J'ai peur.

Un sourire blême fit trembler les coins de sa bouche.

— On aurait pu croire que j'en avais pris mon parti.

— De quoi donc ?

Râclos posa un regard bienveillant sur Croc Ardent et un sourire triste plissa son visage fatigué.

— De la mort, bien sûr.

— Vous êtes mourant ?

— Non, non. Mon corps, après avoir tant supporté, est toujours aussi opiniâtrement sain. C'est l'effet du bonheur, vous comprenez.

— Mais vous avez peur ?

— Oui… j'ai peur.

Il pivota en montrant d'un geste l'ouverture de la roche qui donnait sur l'étendue désertique.

— Il y a quelqu'un par là. Je le sens venir depuis des jours. Je sais que c'est un homme mais c'est tout ce que je sais. Je ne peux pas l'approcher.

Plus encore que Croc Ardent, Dérive fut étonné de cet aveu car il comprenait le pouvoir du magnar. Comme le voyant, le magnar était télépathe et pouvait percevoir toutes les forces à l'œuvre dans le monde. Mais, bien supérieur en cela à n'importe quel voyant, le magnar savait quitter son corps et voyager le long des lignes de force, invisible et néanmoins puissant. Le magnar allait où il voulait, il entrait n'importe où, il se transformait en ce que bon lui semblait.

— Même sous la forme des corbeaux et des serpents, vous n'avez pu trouver cet homme ? demanda Croc Ardent, incrédule.

Râclos secoua son énorme tête.

— Même ainsi. L'homme est invisible. Pourtant je sais qu'il a un corps. J'ai vu ses empreintes. C'est un homme grand me semble-t-il. Mais je n'ai toujours pas réussi à l'atteindre. C'est pourquoi je crois que c'est le Delph qui l'envoie.

Croc Ardent et Dérive échangèrent un regard. Râclos perçut leur étonnement.

— Le Delph, expliqua-t-il, est un vieil ennemi. Très puissant dans son domaine, au nord. En fait, je croyais que le Delph m'avait oublié. Voilà plus d'un millénaire que je me suis déchaîné contre lui.

Croc Ardent brandit son poignard d'obsidienne et le planta dans le sol de terre battue entre eux.

— Nous vous défendrons, promit-il avec assurance.

Les yeux de Râclos se posèrent sur le couteau, ses paupières s'écarquillèrent et il éclata d'un grand rire.

Croc Ardent se mit sur les genoux, serrant ses poings énormes.

— Je suis sérieux, magnar.

— Bien sûr, je n'en doute pas, hoqueta Râclos entre deux éclats de rire.

« Mais je crains que tu ne comprennes pas à qui tu as affaire. On appelle le Delph esprit-dieu. Et il y a de bonnes raisons à cela. Je ne vous laisserai pas sacrifier vos vies.

— Ce n'est pas un sacrifice, insista Croc Ardent. Ce sont les devoirs du culte.

— Ta langue voit plus loin que ton cerveau, dit Râclos avec un demi-sourire.

Parlez-nous de l'esprit-dieu, demanda Dérive.

Râclos ne répondit pas tout de suite, occupé qu'il était par le souvenir d'une vision vieille d'un siècle. Il avait eu la prescience de cet instant. La scène lui était apparue, dans tous ses détails : deux distors accroupis près de lui l'interrogeaient sur le Delph, la lumière ambiante se reflétait dans leurs yeux, l'air était saturé d'une poussière dont les grains dansaient dans le soleil. Le magnar laissa la vision s'épanouir en lui et, acquiesçant à son bonheur, se sentit hors de lui-même, au-dessus du réel. Au plus profond, une pensée se pensa : *Tout est vide, hors l'absence du moi.*

— Peut-être de simples membres des tribus ne devraient-ils pas parler des dieux, dit Croc Ardent, se méprenant sur la douceur de l'expression de Râclos.

Ce dernier ricana :

— Le Delph n'est pas un dieu. C'est un esprit… Un esprit humain amplifié par des techniques terrifiantes. Il y a douze siècles, ce n'était qu'un homme. Et moi… moi j'étais un yopla, un ouvrier simien bioconçu pour servir les humains. Mais j'étais différent de la plupart des autres yoplas.

Une expression solennelle illumina son visage.

« J'ai été bioprogrammé par mes créateurs humains pour raisonner. Dangereux, pour un singe domestique. Quand je vis ce

que faisaient les hommes, quand je vis qu'ils essayaient de créer un surhomme, un esprit semblable au leur mais assez puissant pour subjuguer la réalité, je me suis rebellé. Ma seule faute a été de ne pas réussir. Et depuis lors, j'ai vécu de corps en corps en me cachant de l'esprit vengeur.

— Vous avez eu d'autres corps ? s'étonna Croc Ardent, d'une voix pénétrée de terreur sacrée.

— Vous avez devant vous ma septième forme physique.

Râclos souriait mais sa voix était sombre.

« Au cours des mille années qui ont suivi ma vaine révolte, l'évolution des yoplas en a fait une civilisation d'esprits-dieu disposant de capacités suffisantes pour fabriquer des corps – et même des esprits. Sans leur aide je n'aurais jamais réussi pendant si longtemps à échapper au Delph.

Les yoplas pourront peut-être vous aider cette fois encore, suggéra Dérive.

— Non, dit Râclos en tiraillant pensivement sa barbiche. Les yoplas ne voudront jamais affronter leur ancien maître. Le Delph est l'un de ceux qui les ont libérés de leur servitude à l'égard des humains.

— Alors, laissez-nous vous aider, insista Croc Ardent. Nous pouvons trouver cet homme dans le désert. Dérive est un voyant puissant. Je sais suivre à la trace tout ce qui vit. Et avant que les Mères fassent de moi un reproducteur, on me destinait au métier des armes. Je sais tuer.

L'air ennuyé, Râclos repoussa d'un geste la proposition.

— Non, mes amis. J'affronterai seul cette épreuve. Vous allez retourner dans votre tribu. Mais d'abord, régalons-nous ensemble de mets et de légendes.

— Comment les Serbota survivront-ils sans vous ? grogna Croc Ardent. Vous nous avez guidés pendant des siècles !

— Les natifs sont sages et les yoplas vous aideront. Mais assez sur ce sujet.

— Magnar…

— Assez, j'ai dit ! explosa Râclos, le visage fermé comme un poing.

Puis il se détendit, le regard pétillant de rire.

« Et appelez-moi Râclos.

Le lendemain à l'aube, Croc Ardent et Dérive retournèrent dans le désert doré. Mais plutôt que de suivre les lignes de force qu'ils avaient empruntées à l'aller, ils s'en écartèrent et marchèrent en direction des grandioses mesas empourprées par la lumière matinale. Le sable chuchotait sous leurs pieds et dans l'esprit de Dérive, ce son prenait la nuance désapprobatrice des soupirs du vieil homme resté dans la tour de pierre derrière eux.

La chaleur les enfermait dans un globe de verre, courbant les images et les sons. Croc Ardent fredonnait joyeusement, impressionné par la beauté des formes de sable et par leurs douces nuances brûlées. Dérive chantait tout bas le soleil qui suivait deux guerriers en route à travers le désert infini.

Sumner était pris au piège de l'autoscopie. Dans les profondeurs de son esprit, il percevait, faibles mais jamais interrompus, les roucoulades, les cliquetis et les claquements d'un insecte préhistorique. Parfois le bruit grossissait jusqu'à devenir un lointain cri déchirant. D'autres fois c'était un simple halètement profond au centre de son cœur. Mais il était toujours là et s'il négligeait un instant l'autoscopie – fût-ce en se félicitant ou s'admonestant lui-même, une longue pointe de glace s'enfonçait à la base de son crâne.

Silence. Conscience animale.

Autour de lui, le pays de la mort. Skylonda Aptos, un million d'hectares de désert pelé.

Sumner ne pouvait le penser, mais il savait qu'il était venu là pour mourir, mais pas d'une balle entre les deux yeux qui lui ferait exploser le cerveau. Les Rangers lui avaient pris ses armes à feu, et même s'il n'en avait pas été ainsi, il ne se serait pas tué de cette façon. Il portait toujours l'insigne du cobra et l'uniforme couleur de sable, à présent souillé et froissé mais intact. Il le porterait encore à l'instant où le pays le tuerait.

Abruti par d'interminables heures de marche, son corps tout entier aspirait au repos. Il s'assit, adossé à une cheminée de fée rose vif, sans prendre garde aux insectes du désert. Fermant les yeux, il se concentra sur le soleil qui écrasait ses épaules et tenta de se détendre sans s'assoupir. Il ne voulait pas dormir. Pas encore. Pas avant la nuit.

À la base de son crâne, le grésillement augmenta d'intensité, devint un chant assourdi, une litanie voor semblable à celle que le corps de Jeanlu, dans son impossible langage, lui avait psalmodié au visage, il y avait de cela très longtemps.

Enfermé dans son autoscopie, il n'avait pas été en mesure de réfléchir à ses ennuis. Cependant il comprenait qu'un voor avait envahi son corps. Les voors appelaient cela un narque.

La complainte devint un chant saccadé : *noir, noir, noir…*

Après l'incident de Laguna, Sumner avait été mis en observation. Les Rangers n'avaient pas la moindre idée de ce qui était arrivé à leur homme mais une blessure infligée par un voor ne laissait présager rien de bon. Leurs craintes furent confirmées quand les médecins renoncèrent à le soigner. Ils n'avaient jamais vu des brûlures comme celles qui le défiguraient. Et quant aux bruits qui, selon lui, le hantaient, qu'y faire ? Il n'existait pas de remède à la folie.

Bientôt l'évidence s'imposa : Sumner était gravement diminué. Outre qu'il avait régressé à un niveau d'intelligence animale, il se levait dans son sommeil, quittait sa couchette et tournait en rond. Inapte aux tâches normales du ranger, il se vit retirer toutes ses armes à l'exception d'un poignard et fut envoyé au nord pour surveiller les activités des tribus.

Pendant un certain temps, Sumner avait rempli sa mission. Il erra aux confins de la jungle, surveillant secrètement les feux qui grésillaient dans le fouillis des huttes aux toits de palme et les mouvements des distors aux corps grotesquement déformés. Mais son esprit était habité de sons délirants et à chaque aube il se réveillait dans un endroit différent de celui qu'il avait choisi pour dormir. Terrifié à l'idée de tomber dans une embuscade et d'être tué d'une façon humiliante par les distors pendant l'une de ses crises de somnambulisme, il était allé chercher la mort dans Skylonda Aptos. S'il devait mourir, ce serait dans la dignité de l'anonymat.

Les minces yeux bridés et tombants de Sumner s'ouvrirent. Leur regard n'avait rien d'humain. Devant eux couraient des flammes en forme de lézard tandis que des sphères de sons inquiétants explosaient et se reformaient. Corby luttait pour se concentrer. La scène flottant sur ses rétines tremblait : une pierre brûlante comme

le soleil et un ciel couleur de métal. Il avait du mal à se placer dans ce tableau. L'Iz faisait rage en lui, menaçant de l'emporter loin du corps, loin du temps.

Non ! Corby rassembla toute sa force. *Gagne le centre et entre en extension !*

Les bruits se coagulèrent en un bavardage frénétique qui bientôt se réduisit à une rumeur. La lumière vibrante d'Iz adopta la configuration d'une mosaïque cellulaire. Le corps l'acceptait.

Tant bien que mal, il fit lever le corps de Sumner – qui était aussi son corps à présent, car le narque était presque achevé. Pendant des années, il était resté sans forme enfermé dans un cocon, transporté par les voors d'une couvée à l'autre et durant tout ce temps, il avait employé sa psynergie à mander Sumner par le canal de l'Iz. Et l'Iz avait répondu à son attente en attirant Sumner à Laguna. Au jour fatidique, trop de voors étaient tombés sur la plage. Il lui faudrait racheter leur mort en tirant le meilleur parti de ce corps.

Corby vacilla et se rattrapa à la cheminée de fée rose vif. Des gerbes de bruits obscurcissaient encore ses perceptions auditives. C'était le furieux flux grésillant de l'Iz qui se ruait à travers son corps et menaçait de l'emporter loin du monde.

L'Iz – le continuum venteux de psynergie que les siens chevauchaient entre les réalités. Sans son propre corps pour l'ancrer dans le temps, il était presque impossible de résister à l'attraction de ce pouvoir.

Dans la cupule sombre de son esprit, il sentit les formes de la pensée de Sumner : des fantômes grouillant sous la surface immobile d'une mare. Sumner était plein de fureur mais enfermé dans l'autoscopie. Corby, comme un virus, avait infiltré le système nerveux de Sumner. L'esprit de celui-ci était immobilisé, incapable de penser sans les réverbérations de l'Iz qui le paralysaient. Corby aurait pu atténuer la rumeur de l'Iz mais alors sa maîtrise de Sumner s'en serait affaiblie d'autant… et il avait besoin de maîtriser totalement le corps de ce braillard.

Les jambes flageolantes, Corby partit en zigzaguant à travers le gravier rouge, son cœur gonflé à craquer battait à tout rompre et sa vision s'élargissait tandis que sa tête dodelinait. Il tenait à maîtriser ce corps. Longeant un énorme talus rocheux, il avançait en essayant d'affermir sa marche. Des plaines dénudées jusqu'à l'os semées de

très rares touffes d'herbes apparurent à la limite de son champ de vision et il bifurqua dans cette direction.

Il était pris en chasse. Aussi engourdi que fût son esprit profond dans ce nouveau corps, il pouvait encore sentir que d'autres esprits s'approchaient de lui. Deux d'entre eux possédaient des corps, le troisième était de forme fluide. Ils étaient assez loin pour qu'il n'ait aucun mal à les éviter mais il était malgré tout inquiet. Qui étaient-ils ? Que lui voulaient-ils ?

Il trébucha et s'abattit sur le sol dans un jaillissement de sable et de poussière. Il se releva rapidement mais gauchement et reprit sa marche vacillante.

C'était seulement quand il aurait appris à se servir de ce corps, avait-il décidé, qu'il se risquerait à entrer en communication avec Sumner. Alors, même si ses plans ne plaisaient pas à son père, il aurait une petite chance de pouvoir les mener à bien lui-même.

Son père… Quelle bizarrerie ! Son père était si proche de son ancienne forme enfantine. Surveiller la croissance de ce corps n'aurait pas été dénué d'intérêt. Mais Nefandi l'avait trahi. Ce qu'il pouvait espérer de mieux, à présent, c'était d'éliminer les ennemis jurés de son peuple : Nefandi et l'esprit-dieu qu'on appelait le Delph… tôt ou tard, il devrait les affronter avec ce nouveau corps habile dans l'art de tuer.

Ivre de liberté, il se laissa glisser sur les talons jusqu'au bas d'une dune écarlate. La tête droite, le regard balbutiant, il allait résolument de l'avant. Mais l'effort pour maintenir la maîtrise de ce corps affaiblissait sa volonté. Du temps… cela prendrait du temps.

Il s'arrêta à la hauteur d'un rocher et s'y adossa. Les cellules de son corps chantaient et il prêta l'oreille…

Sumner s'ébroua, s'éveilla en grognant et regarda où il se trouvait. Un vent faible et persistant comme une rumeur avait commencé d'effacer ses traces. Il se souvint vaguement d'un rêve plein de sons mystérieux. Il se releva en se frottant le visage, tremblant dans la chaleur fauve.

— Crois-tu que la spirale est en toute chose ? demanda Croc Ardent en ouvrant un cactus avec son couteau d'obsidienne.

Le natif émit un sifflement atone et bas et sa voix douce parla dans la tête du reproducteur : *Encore des absurdités que racontent les Mères ?*

— Des absurdités ? répéta Croc Ardent sans regarder Dérive. Tu dis cela parce que tu es un natif.

Je le dis parce que c'est vrai. Des absurdités, c'est tout ce que les Mères ont à offrir.

Ils se turent. Ils mâchonnaient le cactus pour en extraire le jus sucré. Le visage de Dérive restait sans expression. Les yeux jaunes de Croc Ardent louchaient de plaisir. Quand ils eurent terminé, les deux amis crachèrent la pulpe de cactus dans le sable.

— Natif… crois-tu que la spirale est en toute chose ?

Dérive cligna des yeux comme un lézard. *Qu'est-ce que la spirale ?*

— Ce qui tourne. Le retour. Ce qui est plein se vide, ce qui est vide se remplit. Comme la respiration.

Des cycles ? En toute chose ?

— Oui.

Dérive cracha un reste de pulpe par dessus son épaule et sa voix sortit du fond de sa gorge, à peine compréhensible :

— Je-suis-un-natif. Est-ce-que-je-serai-un-jour-sexué ?

La lame noire siffla quand Croc Ardent la remit au fourreau.

— Il est dit que nous revenons… différent à chaque fois.

Absurdité.

— C'est ce qui est dit.

Tu veux dire que c'est ce que les Mères t'ont raconté.

— C'est ce que les Mères savent, dit Croc Ardent en fronçant les sourcils. Ses traits émoussés s'étaient crispés, lui donnant une gueule de loup.

Foutaises.

— Dis-moi alors, ô natif, comment sauraient-elles lesquels d'entre nous sélectionner ?

Elles ne le savent pas.

Un tic faisait trembler le coin de la lèvre de Croc Ardent.

Dérive secouait ses mains osseuses sous le nez du reproducteur. Il haussa les épaules : *Les Mères sélectionnent ceux qui leur paraissent les plus forts. Ceux qui sont vraiment exceptionnels, en général ceux qui ont la plus grande partie de leur visage, comme*

toi, elles les désignent comme chefs. Mais les Mères n'en savent pas plus que quiconque possède des yeux.

Un mince sourire condescendant flotta sur les lèvres de Croc Ardent.

— Il y a des mystères, les mystères des Mères, ô natif, qui ne sont révélés qu'à quelques privilégiés.

Non, reproducteur, il n'y a que la mort. Les yeux vitreux de Dérive ne cillaient pas. *Il n'y a ni mystères ni spirales.*

Croc Ardent considéra le voyant comme s'il regardait très loin au large. Il se frappa les genoux et se dressa.

— Le temps presse, annonça-t-il. Nous devrions trouver un endroit pour émettre.

Dérive le suivit des yeux tandis qu'il fouillait les environs en quête de cactus cachés. Il éprouva la morsure du remords. À quoi bon choquer les croyances simples de cet homme ? Croc Ardent était un bon chef, juste et aimable avec ses congénères comme avec les natifs. Sa foi était inséparable de ses qualités. Le voyant regarda en lui-même et cria à son adresse : *Ne sème plus la haine des Mères chez tes amis*. Il se leva et, contournant le bassin de pierre, gagna l'autre bord, là où l'eau n'avait pas été troublée par leur joyeuse baignade matinale. En se penchant pour aspirer une dernière gorgée, le voyant aperçut dans la vase les empreintes d'un puma du bayou, encore fraîches, semblables à des pétales noirs. *Croc !*

Croc Ardent s'approcha à grands pas et examina les traces.

— Elles ont moins de deux heures. Râclos ?

Sans doute.

Croc Ardent perçut du respect dans la pensée de Dérive.

Je ne le sens pas du tout mais pour quelle autre raison un puma du bayou s'enfoncerait-il si profondément dans le désert.

Un cri puissant s'éleva dans le lointain – le rugissement solitaire et sublime d'un énorme félin.

Nous sommes trois maintenant.

— Viens, trouvons un endroit avant qu'il fasse nuit.

Croc Ardent s'éloignait des herbes brûlées de soleil et se dirigeait vers une étendue frémissante de buttes noires et de dômes de sel.

Durant les deux derniers jours, ils avaient suivi la Voie d'un trou d'eau à l'autre, cherchant la présence de l'ennemi de Râclos. Vers la fin du premier jour, ils avaient commencé à douter que l'étranger

fût vraiment un ennemi. Dérive sentait l'homme, bien qu'il lui fût impossible de le localiser. Son esprit était vide. Il était proche et ne s'éloignait pas. Il rôdait dans les environs, dans les zones abritées du soleil. Il les surveillait mais ne se comportait pas en ennemi. Il n'urinait pas dans les points d'eau après y avoir bu. Ils n'avaient pas encore trouvé d'aiguilles empoisonnées abandonnées par lui dans le sable.

Ce qui effrayait Croc Ardent, c'était l'absence de toute trace : ni empreinte de pas, ni fumet d'urine. L'homme était surnaturel. Il y avait de quoi déconcerter le reproducteur et comme, même à travers Dérive, il ne sentait pas les vibrations ténues du sel de l'étranger, il avait commencé à douter de son existence. Peut-être était-ce l'une des manigances du magnar pour éprouver leur loyauté ou leur profondeur spirituelle.

Il se laissa glisser au bas d'une pente de sable couleur de cuivre et grimpa au sommet de rochers noirs dentelés par le vent. De la crête, il considéra, au-delà de l'ondulation des dômes de sel, au-delà des étendues caillouteuses couleur de bronze, les plateaux de la zone des cratères. C'était l'endroit rêvé pour vérifier ses hypothèses, estima-t-il car les prairies de cendre autour des cratères auraient gardé jusqu'aux traces du passage des libellules.

Croc Ardent coupa hardiment à travers le désert de cendre, ouvrant la trace jusqu'à une arène d'affleurements sulfureux. Une fois assis sur le sol dur, parmi les boursouflures du soufre, Dérive se détendit. La nuit précédente, ils avaient dormi en plein air et jusqu'à l'aube, Dérive était resté plongé dans une demi-stupeur, éprouvant la faible psynergie de l'étranger qui traversait les formes rocheuses autour d'eux. Ici, ils n'avaient rien à se mettre sous la dent mais enfin, ils pouvaient escompter trouver des traces le lendemain matin.

Plongeant la main dans la sacoche fixée à sa hanche, Croc Ardent en retira une harpe du démon – bâtonnet de noyer noir que, dans sa jeunesse, des voors lui avaient offert en échange de vivres. À travers les trous dont l'objet était creusé, on apercevait les fils d'argent tendus à l'intérieur. Croc Ardent approcha ses lèvres d'un des trous, faisant faillir autour d'eux une corolle de sons, étincelante et solennelle.

Dérive ferma les yeux et perçut quelque part vers l'ouest un flux de chaude énergie humaine. L'étranger était encore avec eux.

Jusque fort avant dans la nuit, Croc Ardent joua de la harpe du démon, faisant rebondir à travers les plateaux une musique tantôt triste, avec des accents poignants et ténébreux, et tantôt fluide, lumineuse comme la glace, résonnant et s'évanouissant, comme immergée. Dérive suivit les vibrations en écho dans la psynergie de l'homme qui marchait en cercle autour de la musique, proche et puis lointain, jusqu'au moment où le natif dodelina du chef et s'endormit.

— Dérive !

Une poigne large et dure secoua le voyant. Et un murmure brûlant le réveilla :

« Il est là !

Dérive se mit sur son séant. Silencieux, rentrant les épaules, Croc Ardent laissait courir ses yeux d'un bord à l'autre de l'espace. Sa main étreignait la croix-du-chien attachée à son cou.

— Je l'ai entendu. Il a fait du bruit dans les rochers, souffla-t-il.

C'était peut-être Râclos.

— Non. Cela n'avait pas le poids d'un félin… Regarde !

En suivant la direction du regard de Croc Ardent, Dérive vit, à côté d'un des affleurements sulfureux, deux yeux semblables à des lucioles, qui s'évanouirent.

Le voyant fit le silence dans son esprit et s'efforça de sentir la présence à laquelle il venait d'être confronté. Rien qu'une brise matinale courant dans les rochers et le sifflement lointain des grottes fumantes. Un sentiment détaché et précaire s'imposa au natif et il trembla à l'idée que ce qu'il avait vu pût être vraiment un ennemi.

— Paseq !

Croc Ardent hurlait le nom sacré dans la pénombre brumeuse.

« Paseq !

Ferme-la ! Dérive agrippa le bras de Croc Ardent. *Il pourrait croire que nous le menaçons.*

— Les esprits ne peuvent supporter le nom du Diviseur, expliqua le Serbota avant de crier de nouveau dans la direction où il avait aperçu les yeux étincelants :

« Paseq !

Ce n'est pas un esprit. Les esprits n'ont pas d'yeux !

« Paseq !

Tous deux scrutèrent l'obscurité tandis que se répercutait l'écho du cri de Croc Ardent. Un long moment, le silence s'appesantit autour d'eux. Et puis, muet comme une ombre, un homme de très haute taille émergea, à demi courbé, derrière un rocher sulfureux, à cinq pas à droite de l'endroit qu'ils observaient. Même ainsi, tapi dans la lumière incertaine de l'aube, il était majestueux, le torse ample et puissant, ses muscles ronds et durs. Dans son visage luisant et pourpre – une face d'idole, aux traits accentués, aux pommettes animales et à la large mâchoire – le regard des petits yeux vipérins était vide. Sa chair luisait comme un masque de sombre arc-en-ciel.

Croc Ardent recula d'un pas vacillant. Il grogna mais il y avait comme un gémissement au fond de ses yeux. Dérive s'agenouilla, avec le geste natif de soumission, les poings aux hanches. *À genoux,* émit-il à l'adresse du Serbota.

— *Rauk !* aboya Croc Ardent. Sa lèvre supérieure tressautait. Il s'inclina brièvement et fit face à l'apparition, les bras le long du corps, les mains ouvertes mais la tête droite.

Dérive lança son esprit en avant. *La paix soit avec toi, étranger, nous sommes des voyageurs Serbota. Un guerrier d'extase et son voyant. La paix soit avec toi.* Il pensait des flots de lumière solaire, des arbres couverts de fleurs bleues.

La lumière de l'aube tremblait dans les yeux de Sumner. Il aurait voulu se déchaîner, exploser de violence et se libérer à grands coups de poings et de pied de la torpeur de son cerveau. Mais la voix, dans son esprit, la même voix entendue depuis deux jours, était douce. Elle venait de la petite créature noire, de cet être glabre et chauve à la lèvre mince et aux yeux en tête d'épingle. Elle n'avait pas d'arme mais l'autre, l'être trapu et chevelu, aux yeux de lion et au mufle animal, celui-là portait un couteau.

Croc Ardent comprit le regard de Sumner et, tirant lentement le poignard de son fourreau, le présenta la garde en avant.

Sumner refusa d'un geste. Pourquoi ces deux tas de chair distors l'avaient-ils suivi à la trace, si ce n'était pour le tuer ? À cette seule pensée, une douleur acide lui brûla la boîte crânienne et il chancela.

Qui es-tu ? demanda la voix poudreuse et sa douceur l'apaisa.

Sumner se redressa lentement comme s'il revenait d'un profond abîme.

— Kagan, articula-t-il.

Le voyant se frappa la poitrine du plat de la main : *Dérive*, puis désigna son compagnon : *Croc Ardent. Nous sommes des voyageurs Serbota de la jungle du Sud. Nous sommes venus parce que ta présence a été sentie. En quoi pouvons-nous t'être utiles ?*

Sumner était étonné que cette créature luisante comme un scarabée parvînt à entrer dans sa tête comme un voor.

Nous ne sommes pas des voors, émit Dérive qui le regretta aussitôt en voyant Kagan se raidir. *De simples voyageurs. Je suis un voyant… un…* Si près de Kagan, il pouvait sonder profondément son esprit. Déjà, il savait que l'homme n'avait pas l'intention de leur faire de mal, quoiqu'il fût encore troublé. Le mot qu'il cherchait surgit dans son esprit… *télépathe. Désirez-vous voir ?*

Sumner fronça le sourcil puis grimaça quand le distors tendit vers lui ses mains d'araignée pour le toucher.

Pas de mal. Pas de piège.

Croc Ardent, en voyant Kagan les observer, prit l'autre main de Dérive. Le pouvoir psychique qui tourbillonna en lui mit sur son visage un stupide rictus de béatitude.

Sumner observait attentivement les deux distors. De près, ils semblaient beaucoup moins menaçants. Il avait du mal à croire que ces deux créatures desséchées par la peur eussent crié cette musique écho-démente qui lui avait donné envie de les voir. Et maintenant ? Il fit un pas en avant et laissa le distors lui toucher l'avant-bras.

Un rayonnement clair et parfumé palpita en lui, nimbant son corps tout entier de lumière. Des ondes argentées scintillèrent à la surface de son cerveau. Il sentit, avec une certitude kinétique, que c'était bien le peuple de la bonté, le peuple de la joie. Son esprit s'ouvrit au vent du grand large, enfin libéré des chamailleries démoniaques et de la douleur brûlante qui immobilisaient ses pensées.

Mais Dérive et Croc Ardent ne sentirent pas sa joie soudaine car ils s'enfonçaient dans les pleurs déchirants des morts voors. Le sifflement froid de l'espace profond tourbillonnait dans leurs os, ébranlant leur chair.

Sumner vit la terreur dans les yeux de Croc Ardent et sentit la main de Dérive se crisper de peur. Il recula d'un pas. La paix du cœur des joyeux qui l'avait enveloppé explosa et une épine le transperça à la base du crâne. Il serra les dents jusqu'à ce que la douleur diminue.

Tu… fais mal ! Dérive bascula en arrière et s'effondra contre un bloc de lave, en glissant les doigts sous sa casquette de cuir pour frotter sa tête chauve. Croc Ardent s'accroupit à côté de lui, levant sur Sumner des yeux effarés et humides de douleur. Tous deux entendaient encore le vent éthéré et ses sanglots lugubres, portant l'ombre au plus profond de leur cerveau. Mais maintenant, tous deux voyaient aussi le flamboiement doré de l'aura de Kagan. Dérive comprit qu'ils avaient atteint l'état de conscience dans lequel le kha leur devenait visible : ils voyaient la lumière ténue du corps. Croc Ardent, lui, croyait être en présence d'une divinité torturée : Seie, le dieu errant, ou, pire, le Ténébreux.

Le Serbota se prosterna et Sumner, croyant qu'il souffrait toujours, se pencha au-dessus de lui.

Comment un être aussi puissant peut-il faire autant souffrir ?

Sumner se tourna vers Dérive et effleura son visage noir et luisant comme la peau d'une anguille.

— Narque.

Dérive cligna vivement des yeux.

Narque voor ?

Sumner hocha la tête et aida Croc Ardent à se redresser.

Ce n'est pas le Ténébreux, Croc. C'est un homme possédé par un voor.

Croc Ardent considéra les mains calleuses et les épaules musculeuses de Sumner.

— Alors pourquoi ne pouvais-tu le repérer ? Pourquoi n'ai-je trouvé aucune trace ? demanda-t-il en plongeant son regard dans la clarté lointaine des yeux de Kagan et dans la vacuité qu'il y voyait.

C'étaient les yeux les plus vides qu'il eût jamais rencontrés. Ils lui rappelaient les clairières de la jungle et les sentes interminables du marais.

— Je suis un ranger et…

Sumner grimaça et vacilla sur ses jambes.

Il ne peut pas parler, Croc. Le narque est inachevé. Il le combat encore.

— Tu veux dire qu'ils sont deux dans ce corps ?

Les yeux de Croc Ardent s'adoucirent et il se releva. Il n'avait jamais vu un corps aussi intact. Derrière ces étranges brûlures qui semblaient dessiner un lotus noir dont deux pétales livides recouvraient les côtés du cou, le visage restait complet. L'homme était vraiment puissant et il avait toutes les apparences d'un guerrier mais le vide dans ses yeux… En les regardant, il éprouvait une tension dans sa poitrine, comme si une tempête les encerclait.

— Pouvons-nous te venir en aide ? demanda Croc Ardent.

Sumner hocha du chef, une main massant sa nuque douloureuse.

— Musique, grinça-t-il ; et il décrivit un cercle étroit sur le sol.

Croc Ardent sortit la harpe du démon et cisela quelques notes dans les airs, cherchant une mélodie. Mais avant qu'il ait pu commencer une chanson, un rugissement roula dans le jour naissant.

Sumner bondit dans une pose défensive. Son poignard avait jailli instantanément dans sa main. Dans les brouillards trompeurs qui peuplaient le cratère, il guettait un mouvement.

Du calme, Kagan. Dérive s'assit, tournant la tête à droite et à gauche. *Un compagnon erre dans les environs. Il a adopté la forme d'un félin.*

Les yeux étrécis, Sumner regarda le voyant et se dirigea vers un gros rocher au sommet aplati qui constituait une position avantageuse. Un nouveau grognement retentit derrière une des avancées rocheuses. Pivotant sur lui-même, Sumner observa un long puma au pelage soyeux d'un bleu argenté qui pénétrait dans le petit cirque, sa panse noire balançant au rythme de sa souple démarche. Des yeux d'ambre fumé se fixèrent sur les siens et, à l'approche du félin, il dirigea vers lui le tranchant de sa lame.

Du calme, Kagan. C'est Râclos.

Sumner observait avec une peur mêlée de respect l'ondulation puissante des muscles à la fois noueux et souples qui glissaient à sa rencontre. Le mufle était tacheté de marques rouges et noires qui bifurquaient en travers des yeux fendus en amande, dessinant une caricature de cornes. Des odeurs de feuilles trempées par la pluie montèrent comme une brume.

Si tu le touches, tu comprendras ce que je veux dire, émit Dérive qui, marchant jusqu'au puma, caressa sa tête plate.

Sumner resserra son étreinte autour de son poignard mais ne battit pas en retraite quand le roulement du garrot au pelage argenté arriva à sa hauteur. Les yeux écarquillés, il contempla le regard démoniaque, les vibrisses brillant comme des fils d'acier, le museau de cuir ourlé, et il sentit monter un rire sauvage dans sa poitrine. *Deux distors et un puma !*

Mais la rumeur des voors en lui lacéra son rire. Tendant la main d'un geste saccadé, il toucha la fourrure lisse.

Le corps tremblant comme une feuille, il connut alors un orgasme d'une luminosité flamboyante. Un ravissement de couleurs dansa devant ses yeux avant de se dissoudre en un souffle de particules brillantes. Sa main retomba et il vacilla sur ses talons, tout entier absorbé dans la transe de son âme, guettant le murmure argentin du sang au plus profond des vallées de son cerveau.

Toi, lumière, matrice de toute chose…

Les mains de Râclos s'agitaient rêveusement autour de lui, brunes et fripées, baignées de chaleur par le soleil du désert. Il était vautré en transes à l'ombre d'un seuil rocheux, la lumière du soleil tombant obliquement au-dessus de son corps comme un voile éclatant. *Toi, lumière, notariqon du vide…*

Il psalmodiait en pensée afin de rester sur ses gardes au cœur de sa transe. Dans un coin de son esprit, il était un puma du bayou – nerveux, pantelant, les yeux levés sur un homme aux larges épaules tombantes dont le visage était couvert d'une patine d'un bleu-noir iridescent.

Toi lumière…

L'air s'éclaircit, chargé d'énergie psychique, et le magnar, laissant retomber ses mains sur ses genoux, cessa de psalmodier. La psynergie émanait de l'étranger au visage sombre.

Quand l'homme posa sa main calleuse sur la tête du puma, Râclos perçut sa vie – chaude et électrique comme du sang – et vit tout de lui, depuis la malédiction amoureuse qui avait pesé sur son enfance à McClure jusqu'aux vexations et aux atrocités dont l'accumulation avait été destinée à faire de lui un tueur aguerri. Mais le magnétisme spectral qui l'environnait venait de plus profond.

Derrière ces yeux bridés aux paupières tombantes, la forâme débouchait rapidement sur le savoir lumineux et terrible d'une âme voor. Un enfant blond comme la glace, nu, à la peau d'une blancheur pierreuse et aux yeux incolores, apparut brièvement avant de se dissiper en une bouffée d'étincelles. Râclos découvrit un panorama de vapeurs galactiques et de constellations ténébreuses, un abîme si frappant qu'il sursauta et fut rejeté à l'intérieur de son propre corps.

Les jambes agitées de soubresauts comme s'il faisait en rêve une chute vertigineuse, il se dressa brusquement sur son séant. Il se retrouva seul dans son donjon de rochers, la brise de l'aube soufflant par les fenêtres taillées dans la roche, dans le désordre des couvertures Serbota de sa couche. Il pressa ses mains contre ses oreilles pour sentir qu'il était éveillé et alors même qu'il entendit sa vie cogner à l'intérieur de lui-même, il demeura au rythme du rêve. Ce voor était puissant.

Très loin, là-bas, Râclos sentit que le puma s'agitait, tournant en rond sans relâche, et il lui effleura l'âme avec l'esprit musical qui planait en permanence dans un recoin de sa conscience. L'animal se calma aussitôt et sa docilité l'affermit, ouvrant ses yeux au flux de la vigueur.

Décidément, ce corps se faisait vieux, se dit-il en se levant d'un effort un peu maladroit et chancelant. Il s'appuya quelques instants contre le seuil incurvé d'une fenêtre ouverte dans la roche, les yeux perdus sur le lent miroitement quasi marin du désert, percevant encore la vertigineuse terreur qui avait palpité dans sa poitrine. Qui donc pouvait bien être ce militaire Massebôth pour abriter un tel voor ?

Kagan – Sumner Kagan, le nom de l'homme chuchota dans son esprit, amenant avec lui une compréhension plus vaste que n'en pouvait renfermer l'étroite cellule de son cerveau :

Kagan était l'eth.

Cette seule pensée était si gigantesque que le magnar dut lentement arpenter le sol de terre battue de sa loge rocheuse avant de saisir l'événement dans son entièreté.

L'eth était l'ombre née des craintes du Delph. C'était un double acausal, un être-miroir synchrone, un écho de l'esprit-dieu revenu de l'avenir, aussi inconscient de son propre pouvoir que le Delph

lui-même en était conscient. L'esprit-dieu ne possédait aucune influence sur l'eth : si jamais ils se rencontraient, ils seraient simplement deux hommes face à face – et cela avait de tous temps constitué une menace trop formidable pour le Delph. Jusqu'à ce jour, toutes les manifestations de l'eth avaient été impitoyablement traquées et détruites par les créatures du Delph. Comment celle-ci avait-elle survécu ?

La réponse lui vint dans un sursaut de fièvre et de passion. *Les voors !* Depuis des siècles, le Delph avait systématiquement tué l'élite des voors dans le vain espoir d'exclure de la planète les autres esprits-dieu. Les voors avaient besoin de leurs esprits-dieu pour conserver le souvenir de leurs errances ancestrales et de leur ultime destination. Tout naturellement, ils allaient se servir de l'alterombre du Delph pour lutter contre lui.

Voor et eth – une alliance mortifère, s'émerveilla Râclos, franchissant une ogive rocheuse pour s'engager sur un plan incliné qui menait dans la lumière passionnée du soleil au sommet du roc.

Mortifère… cette pensée se mêla en lui au pressentiment de sa propre mort. Il allait mourir bientôt. Les visions de cauchemar se faisaient plus vives. Quand et comment, c'était ce qu'il portait depuis deux siècles inscrit dans la pulpe de son cœur. Un borgne au visage traversé d'une cicatrice brandissant un sabre d'argent doré allait le tuer à la fin de la prochaine année solaire. Il avait vécu son meurtre en rêve : le sabre brandi, la rage sombre de ce visage, puis une éclaboussure douloureuse de lumière éclatante ouvrant sur la ténèbre éternelle du silence.

Le magnar s'immobilisa à l'entrée de la caverne, à la limite de l'ombre et de la lumière. Il apercevait, à l'autre extrémité du chaos de Skylonda Aptos, la cordillère du bord du monde qui se précipitait à l'assaut du ciel. Du haut de ces pics rocheux parcourus de stries horizontales, six cents millions d'années de géographie lui renvoyaient son regard. À ses pieds, l'érosion éolienne avait profondément entaillé le schiste, révélant l'enroulement en colimaçon d'innombrables fossiles marins. Il s'agenouilla pour effleurer de la main la marge colorée où s'était terminée la vie d'un océan, cent-soixante-cinq millions d'années plus tôt. Ramassant un caillou, il grava sa propre spirale dans le sédiment qui affleurait.

Par-delà le paysage mort, des falaises lointaines, couleur de sulfure, le fixaient de leur regard vide. Tout près de lui naquit une pensée sentimentale qui s'éloigna pour se poursuivre ailleurs, quelque part, plus profondément : *Notre monde est le rebord d'un abysse…*

Au creux du ciel, flottait un épervier emporté dans un lent tournoiement et Râclos le suivit des yeux sans le voir. Il songeait à Kagan – à l'eth.

Le narque empiétait sur sa lucidité et fatiguait son aura. Pour pouvoir espérer que le voor se serve de l'eth contre le Delph, il fallait absolument que le corps de Kagan se repose, que son esprit se calme. Voilà pourquoi Râclos avait connu le Delph. Voilà pourquoi il avait survécu douze siècles dans ce monde hanté. C'était le pourquoi.

Le vieillard s'assit, adossé contre la pierre tiède et ferma les yeux. *Être ici pour l'eth. Pour servir*. La force vitale du puma se banda en lui et la certitude intuitive de sa mission palpita au rythme de sa respiration.

Il allait aider l'eth, décida-t-il avec une conviction tranquille. Cela signifiait qu'il se résignait à ses visions de mort, que, d'ici un an, il serait devenu charogne. Pourtant, la justesse de la décision qu'il venait de prendre brillait en lui comme la lumière du soleil.

Habité d'une paix lucide, Sumner accompagna les distors jusqu'à la demeure rupestre de Râclos. En chemin, Dérive chanta l'histoire de quatre guerriers perdus dans le monde dont chaque pas était fixé à l'avance comme le mouvement des étoiles et qui ne laissaient derrière eux rien de réel. Malgré la mélancolie des paroles, le rythme de sa rapsodie était vif et soutenait la vigoureuse cadence de leur marche.

Croc Ardent ne s'écartait pas de Kagan dont la démarche souple et le corps intact l'impressionnaient vivement. Au moment de quitter les hauteurs volcaniques, il chercha les traces que Sumner devait avoir laissées à son arrivée. Il n'y en avait pas. Et quand il l'interrogea à ce sujet, Kagan lui expliqua qu'il avait longé le rebord brûlant et croulant d'un cône éventré par une explosion de manière à gagner le surplomb sans laisser d'empreintes sur la cendre. À l'écouter, Croc Ardent fut subjugué par le timbre de sa voix et les

expressions de son visage. Cet homme était simple et direct – il n'affectait aucune des mimiques et des grimaces compliquées si répandues parmi les distors.

Quant à Sumner, c'était le simple fait qu'ils puissent communiquer qui l'ébahissait, car ils parlaient des langues différentes. Magiquement, ils se comprenaient, tout comme avait magiquement disparu son asservissement au voor. Tout cela tenait en quelque manière au puma noir et argent qui se glissait silencieusement d'un escarpement à l'autre sans jamais s'éloigner d'eux. Il l'appela en pensée et la bête s'arrêta pour le regarder fixement à plusieurs reprises mais elle n'eut pas d'autres réactions.

L'esprit de Sumner était aussi silencieux et immobile que le paysage qui les entourait. Seule la joie de sa liberté retrouvée tournait et palpitait en lui. Il savait par ce qu'avaient dit les distors qu'il ne comprendrait rien avant d'avoir rencontré le magnar, aussi se maintenait-il en autoscopie.

Sous un ciel d'après-midi sombre comme un vin ils parvinrent au but de leur voyage. Le puma du bayou s'enroula sur lui-même dans l'ombre d'une plate-forme rocheuse et Dérive les guida par un dédale de corridors jusqu'à l'antre de Râclos.

Un peuple d'oiseaux voletait en gazouillant entre les colonnes de lumière qui tombaient des fenêtres de cette demeure rocheuse. Des perruches vertes entraient par un trou et ressortaient par un autre. Un toucan au bec bariolé s'essora dans un grand claquement d'ailes pour gagner un perchoir plus élevé.

Râclos était assis sur sa litière de paille devant une large fenêtre ovale dont le rebord était maculé de fientes d'oiseaux. Il sourit, découvrant de grandes dents carrées et leur fit signe d'approcher. Il était vêtu d'un burnous rouge et d'un pantalon de cuir usé et couvert d'éraflures. Un sac de corde tout déchiré reposait entre ses pieds nus.

— Héros des Serbota, et toi, Sumner Kagan, la paix soit avec vous !

Du geste il les invita à s'asseoir.

Les trois vagabonds s'assirent par terre devant lui et malgré le sourire du vieillard, ils distinguèrent dans son regard un mince éclat qui les poussa à garder le silence. Croc Ardent et Sumner crurent y lire la fatigue mais Dérive comprit qu'il s'agissait tout simplement

d'ennui. Combien de fois le magnar avait-il déjà vécu cette rencontre en rêve ?

Seul un voyant pourrait le savoir, dit la voix du vieillard dans la tête de Dérive.

Ce dernier se tourna vers le magnar et vit qu'il lui adressait un clin d'œil rusé. Brusquement, le présent s'immobilisa, pétrifié, plein de l'odeur de brique chaude du désert. Dérive sentit qu'il glissait hors de son corps et il se détendit. Il savait ce qui se passait.

Dans la chaleur épaisse, le simple fait de respirer devenait une tâche ardue. La soif le taraudait. Mais c'était un tel apaisement d'être allongé là, dans l'attente du retour de ses forces.

Dérive se sentit flotter jusqu'à l'intérieur de la conscience du puma et il regarda par-dessous ses lourdes paupières un paysage où la chaleur tourbillonnait et dans lequel chaque rocher était taillé comme une pointe de diamant.

Tout à coup, Dérive se retrouva à l'intérieur du magnar. C'était le soir, du moins en apparence, car si le ciel était d'un bleu vif, la lumière verdissait comme elle fait avant une tempête ou pendant une éclipse. Le magnar était agenouillé dans une plaine caillouteuse et c'était comme si Dérive avait été agenouillé, comme si ses genoux avaient ressenti la pression douloureuse des cailloux, comme si ses doigts avaient tracé des spirales dans la pâle poussière crayeuse. Les spirales absorbaient toute son attention.

Dérive s'enfonçait de plus en plus profondément dans le temps du rêve. La peur était là, comme à l'accoutumée, mais la curiosité l'emportait. Il se calma et laissa la vision se dérouler.

Il était le magnar, agenouillé parmi les pierres, contemplant de lointaines falaises couleur de sulfure. Il se leva et se mit en route vers un champ de rochers lissés par l'érosion, blanchis comme des ossements. Il avait le sentiment que jamais il ne traverserait cet ossuaire. Le ciel bouillonnait d'énergie : *Notre monde est le rebord d'un abysse, et mon errance m'en rapproche. Si seulement j'étais un animal. Alors, je saurais faire face au vide avec un instinct plus sûr…*

Un oiseau cria et Dérive fut brusquement ramené à lui-même. Du vin rosé coulait en glougloutant du col allongé d'une cruche dans une coupe d'émail. Le vin déborda et se mua en un feu éblouissant. Plissant les yeux dans la lumière éclatante, Dérive aperçut Râclos,

vautré sur le dos, son visage cireux ayant pris la fixité d'un masque mortuaire. Les notes d'une harpe du démon se réverbéraient de mur en mur, douces et subtiles, plaintives comme un chant funèbre, douces, de plus en plus douces…

Un énorme éclat de rire brisa le silence et la vision de Dérive se dissipa.

Râclos riait si fort qu'il ne faisait plus aucun bruit, les mains pressées contre les côtes. Croc Ardent riait lui aussi à ventre déboutonné et la vue de son visage farouche sur lequel ruisselaient des larmes de joie tira Dérive de la confusion. Il émit la toux sifflante qui lui tenait lieu de rire pour exprimer sa joie, son soulagement, mais aussi une certaine humiliation. Sa vision lui avait fait rater quelque énorme plaisanterie mais cela semblait dénué d'importance. L'énergie circulait rapidement entre lui et le magnar.

— Si les Serbota sont une tribu d'extase, c'est grâce à Râclos, expliquait Croc Ardent. C'est lui qui a enseigné le rire à nos ancêtres.

Dérive hochait d'un côté à l'autre sa tête aux formes étranges, soulagé d'être sorti du temps du rêve mais ressentant encore le verdissement de la lumière, et la tension, la contraction des énergies. C'était fort étrange.

— Entre ici-bas et la poussière, disait Râclos, s'essuyant les yeux d'un revers de manche, la joie est tout ce que nous possédons.

Le rire avait coloré son visage chevalin. Il jeta un coup d'œil en direction de Dérive. Le voyant fut pris d'un nouvel accès de vertige, entendit de nouveau le chant funèbre, et tendit son esprit. Avec un clin d'œil, Râclos détourna son regard.

Sumner se sentait bien. Ce vieillard était puissant. Quelque chose se passait entre lui et le petit distors. Quand il les regardait tous les deux, une boule d'énergie durcissait dans son ventre et une joie folle, vibrante, montait en lui. *Trop de puissance*.

— Vous fascinez littéralement mes amis, dit Râclos dans un Massel parfait. Vous êtes le premier homme sans tares qu'ils aient jamais vu. Peut-être jugerez-vous bon de leur expliquer ce que vous faites en un lieu si désolé.

Sumner haussa les épaules. Il leur parla un peu des Rangers, de sa mission de Laguna, de la momie voor qui lui avait giclé au visage.

Il parla des bruits démentiels qui déchiraient ses nerfs quand il n'était pas en autoscopie. Croc Ardent approuva énergiquement.

— C'est terrible, magnar. Quand nous avons voulu traverser avec lui, le voyant et moi avons connu une douleur et une terreur plus grandes que toutes les blessures de la jungle.

Râclos hocha du chef en signe de compréhension et arbora un large sourire. Le soleil de bronze poli accrochait des reflets dans ses cheveux blancs. Il prit dans son dos quatre coupes de terre cuite au rebord émaillé de couleurs joyeuses.

— Je propose que nous buvions à votre liberté, Kagan.

— Suis-je libre ?

Bien qu'il n'entendît que les bruits du monde environnant, Sumner sentait que le voor était toujours en lui.

— Si tu n'es pas libre, le magnar te libérera, dit Croc Ardent.

Croc… Dérive secouait la tête. Le sentiment d'étrangeté avait fait place à une pesante impression de répétition. Tout cela s'était déjà produit.

— Laisse, Dérive, dit Râclos saisissant le sac de corde pour en tirer une cruche au col mince et allongé.

Il emplit une des coupes d'un vin rouge sombre comme le crépuscule.

« Croc Ardent a raison. Vous n'êtes pas encore libre, Kagan, mais si vous pouvez vous fier à moi, je suis en mesure de vous aider.

— Comment cela ?

Le rire fit pétiller la tranquillité animale des yeux de Râclos tandis qu'il emplissait les autres coupes et les passait à la ronde.

— Je lève ma coupe, dit-il dans un sourire, à la liberté.

— Aux Puissances, ajouta Croc Ardent.

— Aux vivants, intervint Dérive.

Sumner leva son gobelet et trempa sa lèvre dans le vin. Le baiser liquide rafraîchit sa chair et chargea ses sinus d'un bouquet entêtant. Quand les autres eurent bu, il aspira une gorgée et suivit la course savoureuse et chaude du vin dans son ventre.

— Pouvez-vous m'aider ? demanda-t-il à Râclos.

Le vieillard fit oui de la tête puis claqua bruyamment des lèvres.

— Vin de cynorrhodon mêlé de jus de mûre. Une combinaison piquante, vous ne trouvez pas ?

Croc Ardent approuva bruyamment et emplit de nouveau sa coupe.

— Que dois-je faire ? demanda Sumner.

Râclos déposa sa coupe sur le sol et cessa de sourire. Ses sourcils broussailleux de sorcier se rejoignirent.

— Si vous désirez vraiment être libéré de ce voor, et si vous êtes capable de me faire confiance, je vous aiderai.

— Je désire par-dessus tout récupérer mon esprit. Et j'aimerais vous faire confiance.

Le long visage au nez épais de Râclos s'illumina et ses yeux pétillèrent joyeusement de nouveau.

— Parfait. Vous serez donc libre.

— Que dois-je faire ?

— Me servir sans poser de questions pendant une année solaire.

Sumner se redressa et son visage se durcit.

— Je ne puis. Je suis ranger. J'ai signé un serment de fidélité.

Râclos partit d'un rire aboyant. Il regarda Croc Ardent et Dérive avec une expression de joyeux amusement.

— Il est plus serré que le trou du cul d'un coyote !

Dérive se prit la tête à deux mains et Croc Ardent roula sur le dos dans un énorme éclat de rire.

— Vous voulez être ranger ?

Râclos secoua la tête avec une feinte tristesse.

« Soit. Mais vous serez le plus fou de tous les rangers !

— Fououou-ou-ou-ouh ! beugla Croc Ardent en roulant sur les flancs.

Il saisit le bras de Sumner et leva vers lui des yeux rouges et humides.

« Voyons, Kagan, ne sois pas idiot. Ce voor que tu as en toi te brisera l'esprit. Pourquoi veux-tu faire une chose pareille ?

Le regard de Sumner ne rencontra pas celui du Serbota. Il demeura fixé sur ses mains. Elles étaient puissantes, épaisses et musclées, mais elles ne pouvaient rien contre la douleur lancinante qui le tordait. Jamais jusqu'alors il n'avait trouvé aussi important d'avoir la tête claire. Son intellect lui semblait musculaire et direct et il comprit que s'il en était privé de nouveau, s'il lui fallait hanter le désert avec à peine l'intelligence d'un lézard, sans savoir où son sommeil le porterait, il préférerait se tuer.

Il leva les yeux sur Râclos. Le magnar souriait avec bienveillance. Le vieillard inclina la tête, et Sumner tendit la main pour saisir le cobra épinglé à son revers et l'arracher.

Râclos et Croc Ardent s'esclaffèrent joyeusement et le Serbota léonin assena une claque entre les épaules de Sumner.

— Ne t'en fais pas, Kagan, lança-t-il, le magnar est sage. Il saura bien t'employer.

Dérive sifflota et gazouilla et un vol d'oisillons traversa la salle. *Ta décision est la bonne, Ô guerrier.*

— Ah, je suis heureux de voir que vous êtes d'accord tous les deux, dit Râclos, remplissant la coupe de Croc Ardent. Mon serviteur aura besoin d'alliés. Après vous être reposé cette nuit, je veux que vous le remmeniez avec vous à Miramol. Il y vivra et y travaillera jusqu'à nouvel ordre.

Il se pencha en avant et saisit l'insigne dans la main de Sumner.

« Tu en as trop supporté, petit frère, beaucoup trop.

Son visage s'était empreint d'une lourde tristesse.

« Mais tu peux te détendre maintenant. Je vais te soulager de tout cela.

Il porta le cobra à sa bouche et l'avala.

Croc Ardent s'écroula de rire, lançant des coups de pied dans les airs.

— Fououou-ou-ou-ouh !

Sumner ferma les yeux. Du moins sa douleur avait-elle disparu. Le silence s'approfondissait en lui. C'en était fini du narque. Alors, une explosion sonore plus intense que le rire de Croc Ardent lui fit rouvrir brusquement les paupières et il vit que tous les oiseaux s'étaient mis à tourner autour de la caverne dans une grande clameur de plumes. Tous ensemble, ils sortirent par la grande fenêtre ovale qui s'ouvrait dans le dos de Râclos et disparurent dans le ciel piqué de nuages roses et immobiles.

— Mes témoins, dit le magnar avec un petit rire gloussant.

Les feux-du-ciel flamboyaient par-dessus les dunes et une lune crochue était suspendue entre deux sommets. Corby ouvrit les yeux et regarda autour de lui. Il était seul dans une caverne obscure. Au-dessus de sa tête, la nébuleuse de la Chèvre brûlait avec la fixité d'un œil d'insecte.

Il se leva en titubant, les glapissements insistants des voors morts s'amenuisant en un gémissement ténu. Une main contre la froide paroi rocheuse pour se guider, il fit quelques pas titubants puis s'immobilisa. Une ombre humaine se tenait dans une immobilité de pierre contre la muraille crevassée. L'ombre s'avança et Corby pressa ses doigts contre le roc pour ne pas tomber. L'homme n'avait pas de kha.

La pâle clarté des feux-du-ciel nimbait un visage aux traits allongés, fatigué par l'âge. C'était Râclos. Les souvenirs que Sumner avait de lui traversèrent brièvement l'esprit de Corby. Mais ce Râclos-là ne souriait pas.

— Assieds-toi, voor.

Corby se hérissa en entendant le ton de commandement qui emplissait la voix du vieillard. Il rassembla toute son énergie dans ses muscles et se jeta en avant pour écarter le magnar de son chemin. Avec promptitude et adresse, Râclos fit un pas de côté, et, d'un croc-en-jambe bien ajusté, projeta Corby contre la muraille.

Le voor amassa toutes ses forces et chassa violemment de son corps une massue de psynergie. Des étincelles bleues fusèrent autour du cou et de la tête de Râclos puis, refroidissant, virèrent au rouge en descendant dans sa poitrine et finirent par couler le long de ses jambes pour s'épancher, violettes et ternes, dans la terre.

— Tu ne peux m'atteindre, voor. Ne bouge plus.

L'effort qu'il avait produit avait relâché l'emprise de Corby sur le présent. Des hurlements fracassèrent son crâne et il crut un instant qu'il allait perdre son corps.

— Ton narque est faible, constata Râclos en venant s'asseoir près de lui sur une saillie rocheuse, les orbites noyées d'ombre. De quel droit te trouves-tu dans le corps de cet homme ?

Tout partait à vau-l'eau. Qui était donc ce braillard ? Corby discernait désormais le kha du vieillard. Il était petit comme une graine et dense comme un roc. C'était une graine verte suspendue au centre d'un nuage dans l'abdomen de l'homme. En le regardant, on avait l'impression d'être à l'entrée d'un long tunnel. À l'autre extrémité, des ombres s'agitaient – des hominidés velus, sombres, façonnant l'argile de leurs mains… Les morts voors redoublèrent de cris, taraudant et brouillant les pensées de Corby.

— Réponds-moi, voor !

La puissance que recélait la voix du magnar fit taire les clameurs navrées qui résonnaient dans sa tête. Corby raffermit son assise. Ses hanches se mirent à trembler tandis que son esprit formait des pensées.

— Non, n'émets pas, ordonna Râclos. Parle-moi comme un braillard. Sers-toi du corps que tu as volé.

Les lèvres de Corby se crispèrent et des sons encombrèrent sa gorge serrée. Au prix d'un effort prodigieux, il parvint à modeler son souffle en paroles :

— Paroles-ne-transmettent-le-juste-j'éprouve.

Le visage de Râclos avait la fixité du marbre. Dans la faible clarté, il semblait recouvert de lichen.

— Le monde est sensation. Chaque être vit dans son propre monde. Ton peuple a toujours respecté cette idée.

La gorge de Corby palpita et sa bouche affaissée se tendit de nouveau pour parler :

— Je-suis-mon-peuple.

— Et Kagan est son peuple comme je suis le mien.

Le corps de Corby tressaillit au fur et à mesure qu'il recouvrait sa puissance, mais sa force demeurait curieusement inadaptée à ses muscles. Râclos était fort.

« Nous autres braillards, nous aimons cette devinette, poursuivit le magnar qui se mit à chantonner :

Les étoiles ont cuit mes os,
Les océans choisi mon sang,
Et les forêts façonné mes poumons.
Qui suis-je ?

« Et la réponse est un "homme". Nous sommes enfants du Cosmos au même titre que les voors. Rien ne t'autorise à t'emparer de ce corps.

Corby chuchota, les lèvres remuant à peine :

— Paroles-ne-transmettent-pas.

Le visage de Râclos s'assombrit encore.

— Ah non ? Alors écoute bien ce que ces paroles-ci transmettent : Je puis te chasser de ce corps. J'en ai les moyens et le pouvoir. Et je m'en servirais si tu ne peux me convaincre de faire autrement.

Le regard du voor était nu et dans la pâle lumière des étoiles il avait l'air d'un cadavre.

— Mon-dessein-est-détruire-le-Delph.

Râclos se redressa et hocha du chef avec satisfaction.

— Je te remercie de m'avoir dit la vérité, voor. Je sais que ce corps est celui de l'eth, l'alterombre qui sera la mort du Delph. Et je n'ai pas d'objection à ce que l'eth s'allie avec les voors pour mettre fin au règne d'un esprit-dieu. Le Delph est mon ennemi à moi aussi. J'ai tenté de le détruire jadis, mais il était beaucoup trop puissant. Kagan devra être très soigneusement préparé.

— Le-Delph-tue-les-voors, dit Corby dont le regard aveugle se durcit. Il-a-détruit-mon-corps.

— Et maintenant tu t'apprêtes à détruire ce corps-ci pour assouvir ton besoin de vengeance, répondit Râclos en secouant la tête. Mais il faudra bien que la souffrance s'arrête quelque part.

Le Delph est affaibli en ce moment, émit Corby. *Bientôt, il s'assoupira pour des siècles. À son réveil, il sera beaucoup plus fort. Je dois l'arrêter maintenant, pour le bien de nos deux peuples.*

Râclos garda le silence, vide de toute pensée puis il parla :

— Rêve que tout cela. Ce n'est pas à moi de décider si tu dois ou non tenter de le tuer. Cette décision appartient à Kagan, car c'est sa vie contre celle du Delph.

Il était le père de mon corps.

— Il n'empêche, la décision lui appartient. Il faudra que tu lui en parles.

Pas maintenant.

— Non – il est trop loin de lui-même pour le moment. Sans compter que j'ai besoin de lui.

Il regarda au-dehors, en direction de la lune rituelle et du brouillard de lueurs cosmiques.

« Mais, dans un an, il te faudra parler avec lui. Jusqu'alors, tu ne dois en rien empiéter sur sa vie. Si tu t'y risques, je te chasserai de son corps.

Corby se tut. La seule pensée de passer une année entière suspendu dans l'Iz, dépourvu de tout esprit, le plongeait dans la stupeur. Mais il n'avait pas le choix. Il ne pouvait lutter avec cet homme. S'il devait survivre – pour le bien de la couvée – il lui fallait

descendre au plus profond de ce corps et s'enfermer dans un silence obstiné.

Il commençait déjà à se fondre dans le rugissement radieux de l'Iz, porté par des forces immenses qui, dans son cerveau humain, semblaient terribles et incohérentes : un épouvantable fracas de hurlements mêlés à des murmures de lutin. Une immense profondeur béait tout autour de lui. Des éclairs de lumière blanche à faire mal tourbillonnaient au rythme des cris.

Les yeux luisants de Râclos le maintinrent dans l'instant présent et, une dernière fois, avant de succomber à l'attraction d'une énergie vrombissante, il se projeta vers l'extérieur : *Notre univers est un espace sans limite, braillard. La matière et l'énergie sont rares et frêles. Pour nous, dans ce vaste vide, même les rêves sont réels.*

Râclos sentit la psynergie du voor décroître et disparaître. Ce fut si rapide que le corps de Sumner respirait déjà avec la profondeur et la régularité du sommeil alors que le magnar, penché sur lui, regardait encore le kha violet de Corby trembloter parmi les ombres de la nuit. Le voor avait disparu. Au-dehors, un renard du désert jeta un unique aboiement qui se répercuta de dune en dune, aigu et vibrant comme le clair de lune.

Croc Ardent était impatient d'arriver à Miramol avec Sumner pour pouvoir faire admirer le rude guerrier couleur de désert qu'ils avaient rencontré dans les étendues stériles de Skylonda Aptos. Ils firent route vers l'ouest parmi les fantômes de l'eau : puits asséchés et longues courbes du lit des rivières disparues où la chaleur du soleil brillait comme un semblant de liquide. Dérive chantait lentement d'une voix solennelle :

Qu'il est étrange de voir le temps filer toujours vers l'est Qu'il est étrange que nous parvenions à nous déplacer

Le voyant s'était entièrement retiré dans la Voie. Le canal qu'il avait choisi de suivre grésillait d'énergie sous ses pas et remontait en picotements le long de son épine dorsale, le renseignant sur les autres créatures qui étaient passées par là. La psynergie profonde, lente et tranquille, de Râclos était là. À midi, le natif repéra des empreintes de puma sur un banc de sable et il comprit que Râclos

les avait précédés. Courbé sur les traces, Dérive se balança, comme pris d'étourdissement. Une musique funèbre retentissait doucement, des flammes crachotaient et un borgne s'avança qui brandissait une lame recourbée.

L'étreinte musclée de Croc Ardent arracha Dérive à son vertige. Il se balança brièvement entre les bras du Serbota, apercevant encore des os calcinés, de la chair noircie, de la graisse et des cendres dans le désordre d'un feu éteint.

— Le voyant ne vit qu'à moitié dans notre monde, expliqua Croc Ardent à Sumner. L'autre moitié de sa vie appartient au noir profond.

Quand Dérive fut redevenu lui-même, il ne leur fit pas part de ce qu'il avait vu. Il repéra la Voie et ils poursuivirent leur chemin. Pourtant, il était troublé dans son cœur. Par deux fois, Râclos l'avait dit aussi clairement qu'il le pouvait : il allait mourir. Mais c'était une pensée trop lourde à contempler. Songeant au sabreur borgne, Dérive sentit un vent sonore souffler à travers son crâne et la flûte funèbre retentit de nouveau. Ignorant les questions de Croc Ardent, il se retira une fois encore dans la Voie.

Sumner se maintenait en autoscopie et ne cherchait pas à comprendre les deux distors qui le menaient. Le narque l'avait laissé méfiant et affaibli. Pour la première fois depuis son arrivée à Skylonda Aptos, il avait le temps de réfléchir mais il ne savait pas où commencer. Les Rangers… Râclos… les distors… Heureux d'être redevenu lui-même, il était plein d'appréhension à propos de l'endroit où on le menait et de la façon dont le magnar comptait se servir de lui. Tout ce qu'il savait avec certitude, c'est qu'il lui faudrait servir afin d'être libre.

Ils étaient tous tordus, contrefaits ou présentaient quelques difformités : bosse, bras de gibbon, bec-de-lièvre. Mais tous, jusqu'aux culs-de-jatte sur des planches à roulettes, jusqu'aux lépreux dont le visage n'était plus qu'une plaie luisante, riaient avec sincérité. Tous portaient un costume bariolé, des calottes de cuir bordées de plumes, des robes à fleurs et des pantalons de peau d'antilope. Les femmes étaient parées d'antiques amulettes de coquillages, de bracelets à tête de cobra et d'anneaux de métal.

Les enfants nus, accroupis entre les baobabs du boulevard, avaient la couleur du bois.

Ris, Kagan, sinon tu vas les outrager, l'avertit Dérive.

Croc Ardent hurlait sa joie, les lèvres retroussées en une grimace qui aurait pu sembler menaçante sans le bonheur qui se lisait dans ses yeux pleins de larmes. Sumner montra les dents et gloussa vaguement.

Plus fort, sinon ils vont croire que tu es mécontent.

Sumner se contraignit à émettre un rire forcé. Alors, Dérive tendit la main et lui agrippa la nuque. Une hilarité profonde, sincère et chaleureuse, envahit ses entrailles et il se tordit de rire. La foule réagit par des glapissements et des sifflets, et quand Sumner lança un joyeux cri de singe, tous les Serbota se précipitèrent pour enlever les trois voyageurs dans leurs bras.

Portés en triomphe par la foule, ils firent deux fois le tour complet de Miramol, longeant la promenade des guerriers bordée d'énormes carcasses de sangliers, traversant la place centrale où jaillissaient les fontaines de vapeur glacée, gravissant la colline au flanc de laquelle serpentaient les allées fleuries du quartier des natifs puis redescendant par les berges de mousse bleue de la rivière. Puis on les déposa tous trois devant le terrier serti de turquoises des Mères.

De vieilles femmes en robe noire aux yeux rieurs dans leurs visages affaissés les accueillirent joyeusement. Les Mères firent cercle autour de Sumner, vivement frappées par sa taille et son intégrité génétique. Elles tâtèrent ses bras et ses cuisses, palpèrent ses côtes, appliquèrent l'extrémité de leurs doigts contre son ventre et mesurèrent sa carrure avec les mains sans jamais cesser de rire. Les traces de brûlures qu'il portait au visage et au cou les impressionnèrent tout particulièrement et toutes voulurent les toucher au moins une fois. Puis l'une d'entre elles s'adressa à la foule d'une voix joyeuse et les festivités commencèrent.

Pendant trois jours et trois nuits, la forêt retentit du son des tams-tams, des claquettes, des harpes et des flûtes et de frénétiques éclats de rire. Les rues de terre battue de Miramol débordaient de distors gambadant lancés dans des processions et des rondes rituelles.

On porta Sumner jusqu'à une salle de cérémonie à la charpente de bambou. Tout le long du chemin, des hommes et des femmes se bousculèrent pour pouvoir le toucher et jeter des fleurs et des

pétales sur ses genoux. On l'installa sur un trône fait d'une carapace de tortue flanquée de gigantesques fougères écarlates et d'éventails de palmes violettes et noires. À ses pieds, ne cessaient de s'entasser les offrandes : truites fendues et fourrées de noix écalées, récipients de feuillage plein de ragoût de singe, petits cubes de chair de serpent grillés sur des brochettes taillées dans des racines odorantes. Pâtes de soja épicées dans des corolles de fleurs et cruches ornées, pleines de vin ou d'hydromel.

Sumner goûta à tout et tenta de rire à l'adresse de tous ceux qui lui présentaient un nouveau plat, bien qu'il ne réussît souvent qu'à s'étrangler avec ses aliments. Quand ses yeux vitreux et son expression stupide montrèrent à l'évidence qu'il ne pouvait plus rien avaler, Dérive l'escorta hors de la salle à manger de cérémonie. Évitant les rues principales encombrées d'une foule en fête, ils suivirent les sentiers reculés et obscurs qui menaient aux cabanes de bouleau des natifs. Là, les festivités prirent fin. Dans l'air vaporeux et chargé de senteurs florales d'un petit jardin de mousse, Dérive conta à Sumner l'histoire des Serbota. Négligeant volontairement les mythes originels et les histoires d'esprits, il entama son récit par la découverte de la Voie.

Faim-de-chien découvrit la Voie. C'était un voyant, ou plutôt ce qui passait pour un voyant à l'époque – il était sexué, comprends-tu, et sa clairvoyance était donc assez faible. Assez forte, toutefois, pour le mener à travers le désert là où personne n'était allé avant lui parce que cette terre était le domaine du soleil.

Comment s'était-il retrouvé si loin de la tribu ? C'est une longue histoire et je vois bien que tu es fatigué. Je te dirai seulement ceci : les Serbota ont toujours été un peuple pacifique et doux. Toujours, nous avons battu en retraite devant nos ennemis jusqu'au jour où toute nouvelle fuite devint impossible. On nous avait repoussés jusqu'au désert et abandonnés là pour y mourir.

Faim-de-chien, ainsi nommé parce qu'il ne fit jamais un repas complet de sa vie, partit au hasard, comme bien d'autres avant lui, pour aller mourir là où le soleil serait témoin de son trépas et, prenant pitié, accueillerait peut-être son esprit. Les premiers Serbota croyaient à ce genre d'absurdité. Quoi qu'il en soit, il ne mourut pas. Bien au contraire, son pouvoir le conduisit au cœur du désert et il fut le premier à faire la connaissance du magnar.

Et ma foi, quand le magnar entendit le récit de nos malheurs, il vint en personne et, pendant bien des années, devint le chef de notre tribu. Il nous enseigna les mœurs de la jungle et du désert, de telle sorte que nous pûmes de nouveau nous nourrir, bâtir des maisons et, si nécessaire, tuer pour nous protéger. Nous devînmes semblables à toutes les autres créatures de la forêt. Mais, qui plus est, il nous montra comment nous distinguer de toutes les créatures de la forêt en faisant ce qu'aucun animal ne peut faire : en riant. Nous apprîmes à rire de tout, même de nos ennemis, ce qui était sage. Car nos ennemis crurent que nous étions désormais possédés d'un esprit. Voilà que nous avions soudain des guerriers bien entraînés qui se battaient en utilisant la tactique des bêtes de la jungle et qui riaient en tuant, et même en mourant. Maintenant, nous n'avons plus d'ennemis. Et pourtant nous avons encore le rire – et les natifs ont la vie.

C'est que, vois-tu, avant la venue du magnar, les Mères tuaient tous les enfants nés sans sexe. Le magnar y mit bon ordre. Pas par la force mais par la ruse. Il vit que les Mères étaient superstitieuses et il leur dit donc que leur divinité, Paseq, le Diviseur qui sépare la nuit du jour et l'homme de la femme, était elle-même asexuée. Aussi nous laisse-t-on vivre parce que l'on croit que nous sommes à l'image de Paseq.

Les natifs ont beaucoup fait pour les Serbota. Chez nous, les voyants sont beaucoup plus clairvoyants que les voyants sexués et si nous ne rions pas aussi fort que les autres, nous ne sommes pas non plus aussi cruels dans notre colère. Nous vivons seuls car nous n'avons pas de famille et pourtant nous sommes heureux car n'est-ce pas ce que cela signifie qu'être des hommes ?

Les Serbota s'apprêtaient à célébrer pendant une semaine pleine l'arrivée de Sumner mais, le quatrième jour, la mousson commença. Ébahi, Sumner assista à la transformation de Miramol d'un village forestier en un établissement fluvial. Les récoltes furent rapidement engrangées et toutes les cabanes furent démontées à l'exception des chalets de bouleau qui étaient construits sur des hauteurs comme le terrier des Mères.

Dès que l'intensité des pluies eut un peu diminué, les pirogues furent mises à l'eau et les chasseurs du fleuve commencèrent leur

travail. Chaque embarcation s'ornait d'un plat-bord artistement sculpté dans le style de son propriétaire. Celui de Croc Ardent portait une tête de sanglier aux défenses incurvées. Seuls, les propriétaires de bateaux avaient le droit de chasser et Sumner fut donc laissé en arrière, à charge pour lui de se fabriquer une pirogue.

Dérive alla le retrouver en fin d'après-midi à la lisière de la jungle parmi les troncs couverts de mousse et semés de violettes géantes. Il était occupé à évider un tronc à l'aide d'une herminette de pierre, et sa tête et ses épaules étaient constellées d'aiguilles d'or lumineux. Dérive l'aida à caler le tronc sur lequel il travaillait. *Râclos a envoyé un message pour toi, hier soir.*

Sumner posa son outil et leva le regard de ses yeux plissés vers les nuages qui fuyaient. La pluie allait reprendre à la tombée de la nuit. Il regarda le voyant, les sourcils levés en signe d'interrogation.

Il t'ordonne d'obéir aux Mères.

Sumner reprit son herminette en approuvant de la tête.

— Parle-moi des Mères.

Mieux vaut que je m'en abstienne, car je n'ai pas d'amour pour elles.

— Parle-m'en tout de même.

Elles dirigent la tribu. Ce sont elles qui désignent les chasseurs, les cultivateurs et les pêcheurs, et aussi les reproducteurs. Toutes les femmes leur doivent l'obéissance absolue jusqu'à ce qu'elles aient porté un enfant sexué qui survit jusqu'aux rites de la puberté.

— Et après ?

Après, elles deviennent des Mères à leur tour.

— Pourquoi les détestes-tu ?

Elles méprisent les natifs. C'est seulement grâce au magnar qu'elles nous tolèrent. Et puis, leur esprit est affligé de toutes sortes de superstitions…

— Pourquoi le magnar ordonne-t-il, alors, de leur obéir ?

Dérive secoua sa grosse tête ronde.

Les voies de magnar sont impénétrables. Il est aussi inconnaissable que les nuages.

Au début de la nuit, tandis qu'il commençait à voguer vers le sommeil dans un hamac tendu entre deux branches, Sumner se réjouit d'être débarrassé du voor. Il entendait la pluie crépiter dans

la jungle, les pleurs d'un enfant, et humait l'odeur alanguie du feu de bivouac que l'averse avait noyé. Pas le moindre bruit de voor. Laissant errer ses regards sur le contour charbonneux des arbres, il constata que sa vision nocturne était claire, libre de toutes les déformations du narque.

— Râclos…

Il avait prononcé ce nom à voix basse pour sentir la caresse des syllabes dans sa gorge. Il en fut entièrement calmé et ferma les yeux, tous ses muscles se relâchèrent, son être tout entier se détendit, et il se sentit plus complet grâce à ce qu'il avait perdu.

Il fallut trois jours à Sumner pour terminer sa pirogue, le plus clair du travail étant accompli sous l'abri de peau de bête qu'il avait installé entre les arbres tandis que la pluie fouettait la jungle. À la première accalmie, il fit voir son œuvre à Croc Ardent. Le Serbota l'examina soigneusement, s'émerveillant de la pureté de sa ligne et enviant sa remarquable tenue sur l'eau. Mais constatant que la proue n'en était pas sculptée, il suggéra à Sumner de lui donner un totem.

Un natif, passé maître dans le travail du bois, lui prêta quelques outils. Sumner, qu'on appelait Face de Lotus en raison de ses brûlures, sculpta des pétales de cette fleur sur le plat-bord. À sa première sortie, il tua d'un coup d'épieu un gros tapir adulte aux flancs rebondis. Il l'offrit au menuisier natif en lui rendant ses outils, ce qui créa une certaine sensation dans le village car la tradition voulait qu'on remît ses premières prises aux Mères.

Le lendemain ces dernières le firent mander. Trois d'entre elles trônaient sur des pierres polies comme du cuivre à l'abri d'un vaste dais de palmes. La pluie tambourinait violemment et Sumner n'entendait pas ce qu'elles disaient. Elles portaient d'informes robes noires et leur chevelure grise et brumeuse masquait leurs traits ravagés. L'une d'elles était borgne. La seconde avait des écailles d'argent aux commissures de la bouche et des yeux. La troisième restait muette, les yeux fixés sur le sexe de Sumner.

Elles t'ordonnent d'abandonner ta pirogue, émit Dérive qui se tenait derrière lui.

— Pourquoi ? aboya Sumner, et l'une des femmes poussa un hurlement strident qui l'assourdit.

Tu ne dois pas parler en leur présence, à moins qu'elles ne te questionnent. Puis Dérive songea à des prairies jonchées de pieds d'alouette écarlates, à leurs suaves senteurs moribonde jusqu'à ce qu'il constate que les mâchoires de Sumner avaient cessé de trembler.

Les Mères délibérèrent quelques instants puis : *Elles disent que tu dois leur remettre ta pirogue. Tu n'en auras plus besoin. Tu accompagneras désormais Croc Ardent dans les stalles de reproduction. Si tu t'y comportes vaillamment, ta pirogue et le droit de chasser te seront peut-être restitués.*

Sumner garda les yeux levés au ciel jusqu'au départ des Mères.

Dans les stalles de reproduction, toutes les femmes étaient nues, à l'exception des turbans bariolés qu'elles portaient sur la tête et des petits points jaunes soigneusement dessinés à l'emplacement de leurs ovaires. Dans la pénombre éclairée de chétives lanternes, Croc Ardent était chez lui. Il semblait respirer sans prendre garde à la forte odeur poivrée et rit de l'hésitation que Sumner marqua à l'entrée de la rampe.

D'une main, il tira Sumner par le bras tandis que de l'autre, il lui indiquait l'étagement de stalles d'accouplement. Le bâtiment était un entassement de niches cubiques devant chacune desquelles une jeune femelle se tortillait lascivement. Des gardiennes en robe brune, vieilles femmes qui n'avaient jamais accouché d'un enfant acceptable, parcouraient les ailes et les escaliers, veillant aux besoins des jeunes femmes et les encourageant à se montrer provocantes.

Même dans cette lumière chiche, il était manifeste que toutes ces femmes étaient des distorses. Toutes présentaient une quelconque anomalie : front bombé d'hydrocéphale, membres réduits à l'état de moignon ou plus développés que la normale, peau couverte d'écailles, épaules saillantes comme des cornes, visage terminé par un groin ou un museau. Sumner était trop dégoûté pour regarder. Il demeura immobile, sans espoir, au sommet de la rampe jusqu'à ce qu'une gardienne, maigre femme aux mains noueuses et aux lèvres parcheminées, le guide jusqu'à une stalle signalée par une lanterne bleue.

La fille qui se vautrait là sur un amoncellement de couvertures possédait un corps lisse et voluptueux, mince et net comme un rayon de lumière. Jambes écartées, elle roulait les hanches et l'on voyait luire la toison frisée de son mont de Vénus. Mais son visage !

Il était fait de pièces et de morceaux qu'on aurait crus cousus ensemble pour former un masque dépourvu de toute expression. Sumner voulut se détourner, mais les yeux enfoncés au fond des orbites osseuses étaient vifs et comme électriques, ils lui adressaient un regard d'invite, implorant.

La gardienne, passant devant Sumner, alla recouvrir d'une couverture le visage de la fille. Sumner lui fit signe de s'en aller. Se concentrant sur le grain duveteux du bois dans la lueur bleue de la lanterne, il entra en autoscopie. Il put alors regarder la femme sans émotion, comme une créature quelconque en regarde une autre. Dans ce visage difforme et étrangement assombri, c'était la vie qu'il percevait désormais. La puissante odeur sexuelle qui flottait en ce lieu lui devint soudain palpable et il se dévêtit. Il se laissa émouvoir par les senteurs érotiques et la douceur féminine qui émanaient du corps de la fille et il la saillit sans tendresse, parvenant rapidement à l'orgasme.

Croc Ardent l'avait regardé faire avec intérêt. Il se réjouit de constater que ce chasseur hors de pair, ce fabricant de pirogue exceptionnel, était un médiocre amant. Son membre était de bonne taille, certes, et même imposant, mais son style était grossier et totalement primitif. S'il avait parlé sa langue, il eût été heureux de l'éclairer de ses conseils. En l'occurrence, Face de Lotus paraissait fort heureux d'en avoir terminé si vite. Croc Ardent haussa les épaules. *Ces étrangers*… Puis il partit faire sa tournée.

Sumner servit ainsi trois femmes par jour pendant plusieurs semaines. Il préférait se débarrasser de sa corvée de rut le plus tôt possible dans la journée pour avoir ensuite le temps de pêcher. La pêche était l'unique activité que les Mères lui permettaient et il allait se poster avec une gaule dans son coin préféré, une vaste clairière qui ressemblait à un parc. Là, au bord limoneux de la rivière brune, il taquinait paresseusement la truite.

Les chasseurs qui hantaient les eaux gonflées de la rivière ne lui adressaient plus la parole depuis que les Mères avaient confisqué sa

pirogue. Seuls les enfants et les natifs toléraient sa présence. Les seconds se montraient particulièrement accueillants et lui aménagèrent une chambre dans une de leurs cabanes de bouleau. Mais Sumner ne se sentait jamais tout à fait à l'aise en leur compagnie. Ils étaient généreux à l'excès et fort désireux de lui faire partager les secrets de leurs divers métiers, mais ils étaient perpétuellement moroses. Leur tristesse venait de loin car, étant asexués, ils n'avaient nul espoir de fonder une famille. Sumner préférait demeurer seul.

Souvent, tandis qu'il péchait dans les gours profonds créés par des arbres tombés, loin en amont, il voyait passer sa pirogue, glissant sur l'eau avec la légèreté d'une feuille. C'était chaque fois des Serbota différents qui l'occupaient et, chaque fois, ils faisaient mine de ne pas l'avoir vu. Sumner n'en éprouvait pas de colère. Il était fier de son œuvre et plutôt heureux de constater que la pirogue n'avait pas de propriétaire en titre. De cette manière, elle demeurait sienne en quelque sorte et il savait qu'il la récupérerait peut-être un jour.

Vers la fin du second mois de son séjour à Miramol, il rencontra de nouveau Râclos. Tout commença tandis qu'il péchait. Il venait de plonger sa ligne appâtée d'une sauterelle dans un profond chenal qui serpentait parmi les herbes aquatiques et une truite avait mordu. Il l'avait ferrée et la ramenait à contre-courant quand il sentit leur présence.

Deux voors, le capuchon noir rejeté en arrière, le regard vague de leurs yeux sans profondeur fixé sur lui, s'approchaient rapidement dans son dos. Tous deux avaient un visage noir et luisant de lézard et, quand il les aperçut, Sumner sentit un frisson glacé lui parcourir l'échine. Il n'hésita qu'une fraction de seconde, mais l'un des voors la mit à profit pour retrousser les lèvres, révélant une minuscule sarbacane plantée entre ses dents. Le dard atteignit Sumner à la base du cou à l'instant même où il roulait sur lui-même pour l'esquiver.

Avec une horrible lenteur reptilienne, il tomba à la renverse sur le dos, replia les jambes et roula sur le ventre. Le poison lui donnait déjà des muscles de flanelle et il vit les deux voors se pencher sur son corps affaissé. L'un d'entre eux ne cessait de répéter : « Dai Bodatta ! »

Une boule douloureuse se forma dans sa gorge et tomba sur ses poumons, l'entraînant dans l'inconscience. Il se débattit, plissant les yeux dans des bouffées de lumière d'un vert argenté. Les voors l'avaient saisi par les bras et le traînaient sur le sol. Il avait l'impression d'être fait de sable mouillé. Il avait l'impression d'être taillé dans du bois.

Puis l'air trembla et un rugissement si profond déchira la clairière que Sumner sentit sa poitrine se crisper. Les buissons s'écartèrent, livrant passage à un puma bleu-argent qui bondit au milieu de la clairière, ses yeux jaunes lançant des flammes démoniaques. Il se tapit devant eux, la lourde masse de ses muscles entièrement ramassée derrière la pulsation enragée de sa gorge.

Laissant tomber les bras de Sumner, les deux voors reculèrent. La dernière chose qu'il aperçut d'eux fut le battement d'aile de leur capuchon noir à la lisière de la forêt. Puis l'odeur fortement musquée du grand félin emplit ses narines, tandis que son ombre s'étendait au-dessus de lui.

Le puma au ventre noir était encore avec lui quand il s'éveilla pour découvrir qu'il souffrait d'une épouvantable migraine. *Les voors ont besoin de toi pour leurs propres affaires,* lui expliqua Dérive, une main posée sur la tête de l'animal. *Le magnar pense qu'il vaudrait mieux que tu quittes Miramol pour aller vivre un moment avec lui dans le désert.*

Sumner garda quelques instants le silence, sentant sa vie flotter à l'intérieur de son corps. Il serait fort heureux de quitter Miramol. Et il désirait rencontrer de nouveau cet être qui savait commander aux voors et aux animaux. Il regarda le puma et le grand félin soutint son regard, la lumière jouant dans ses yeux jaunes.

— J'y vais, dit-il, luttant contre la pesanteur de la drogue pour se redresser.

Sur-le-champ ? Le natif cligna des paupières. Il prêta attention au murmure de l'esprit de Sumner et vit que ce dernier avait conservé le souvenir de leur traversée commune du désert. Il connaissait le chemin qui menait au magnar à travers les étendues désolées. Il en fut ébahi car les voyants eux-mêmes avaient le plus souvent besoin de plusieurs voyages pour apprendre le chemin. *Ne devrais-tu pas te reposer ?*

— Voilà des semaines que je me repose.

Il suivit des yeux le puma qui trottait vers la forêt.

« Et les voors me cherchent. Ils auront plus de mal à me prendre par surprise dans le désert.

Nous allons te procurer des gourdes et des sandales de marche.

— Je n'en ai pas besoin.

Dérive le dévisagea et vit qu'il disait vrai. *Prends du moins ceci.* Il lui tendait le grand bâton de marche des natifs.

Sumner sourit et l'accepta.

— C'est dans le désert que tu m'as rencontré, rappelle-toi ! N'aies crainte !

Les yeux du natif étincelèrent.

Ce n'est pas pour toi que j'ai peur, à vrai dire. C'est pour le magnar. J'ai vu la mort autour de lui.

Sumner brandit le bâton et tourna le dos à la rivière et au natif.

— J'ai juré de servir Râclos. Je veillerai sur lui.

Dérive l'accompagna jusqu'aux premières latérites du désert et prit congé de lui en entonnant comme il était de tradition :

Nous sommes faits de distance
Nous allons sans cesse plus loin
Seuls et prédestinés
Apprenant peu à peu
Que l'étape n'est pas le bout du voyage.

Quand il fut seul dans le désert, assuré que personne ne pouvait l'entendre, Sumner hurla de bonheur et laissa ses sentiments s'épancher en paroles. « Pauvres crétins de distors ! Je vis, moi, je vis au milieu de votre enfer. Je ne mourrai jamais. Jamais ! » Il avait hurlé ce dernier mot et l'écho lui renvoya ses accents de démence. Il était devenu bizarre au contact des distors, dans la promiscuité de ces femmes étranges. Il pressa le pas, foulant d'une démarche bondissante les pierres qui jonchaient le désert, heureux de se mouvoir sans penser. Non, la vie n'était pas de la merde. C'était un flux d'amour, de sensations et de pensées d'une brièveté qui lui conférait quelque chose de lascif. Il rit et ressentit une joie si intense qu'elle lui brûla la gorge.

À la tombée de la nuit, il était parvenu sur un plateau d'écume et de sel craquelé. Assis sur une éminence de boue incrustée d'alcali, il contempla les feux-du-ciel.

Une étincelle jaune jaillit sous l'arc d'un dolmen et une flamme s'éleva en craquant d'un entassement de bois sec. Râclos apparut, courbé au-dessus d'un feu de brindilles. Son long visage d'idole était empreint d'un sourire bienveillant. Il fit signe à Sumner de venir le rejoindre et montra une poêle noircie et quatre œufs de serpent d'un blanc verdâtre.

— Faim ?

Sumner gagna l'arc rocheux, nettoya un espace, de la pointe de son bâton et s'assit. Des questions s'agitaient dans son esprit – comment le magnar l'avait-il trouvé et pourquoi – mais il les ignora et s'efforça au contraire d'entrer en autoscopie.

— Tu fais bien, approuva Râclos, garde l'esprit en repos. C'est un bon début.

Il tint la poêle au-dessus du feu et tendit deux œufs à Sumner. D'une bourse qui pendait sur sa cuisse, il tira des oignons de printemps et des poivrons jaunes. Les deux hommes cuisinèrent puis mangèrent en silence.

Cela fait, Râclos rota bruyamment, puis se pencha en avant.

— Écoute, petit frère, cette autoscopie dans laquelle tu es passé maître, ce n'est pas un mauvais moyen de rester assis en silence pendant un petit bout de temps, mais ensuite, qu'est-ce que ça peut faire comme boucan !

Un coyote aboya, son cri navrant vibra à travers le désert.

Sumner fronça les sourcils, prêt à discuter.

— Que voulez-vous dire ?

Râclos le fit taire d'un geste de la main.

— Écoute !

Le coyote cria de nouveau, saluant l'écho de son propre aboiement. Le mince appel prolongé teinta de tristesse l'esprit de Sumner.

Au bout de quelques instants, le magnar sourit et se gratta l'oreille.

— Ce coyote te ressemble, il n'a pas encore trouvé sa place.

Il se pencha plus près de Sumner qui put voir ses yeux sombres et fixes.

« Nous regardons le monde depuis l'intérieur de notre corps. Comme le coyote, nous croyons être à l'intérieur de notre corps. Vers quoi aboie-t-il, cet animal ?

Des yeux, il désigna le croissant de lune qui se faufilait entre les nuages.

« Nous croyons être à l'intérieur de notre corps mais une part de nous est là-haut, aussi. Et comme elle est solitaire, cette part là !

Sumner dévisagea le vieil homme d'un air maussade. Il se sentait sombre et indifférent, partie intégrante de la nuit.

« Toi et le coyote, vous pensez l'un et l'autre que vous allez quelque part. Vous cherchez où aller.

Le visage de Râclos, suspendu dans l'obscurité, s'empreignit d'un sourire mystérieux et mélancolique.

« Mais le monde est sensation, Kagan. Il n'y a rien d'autre. Rien d'autre, réellement. Mais ce rien peut être n'importe quoi et nous nous figurons donc que nous pouvons aller quelque part.

Les sourcils broussailleux du magnar se rejoignirent au-dessus de son nez.

« La psynergie suit la pensée. Cesse de penser à ne pas penser. Deviens la conscience elle-même. Deviens Un-dans-l'Esprit.

Sumner ne comprenait pas Râclos et fut incapable de se contenir plus longtemps.

— Que voulez-vous de moi, magnar ?

— Du calme, petit frère, répondit le magnar en tapotant le genou de Sumner avec l'affection bourrue d'un homme pour son chien. Permets-moi de te dire encore une chose. Si tu es à la recherche d'un lieu, tu n'en trouveras jamais de satisfaisant. Mais si tu renonces au contraire à tout, si tu fais réellement le vide dans ta tête, alors tous les lieux se vaudront pour toi. Mais il y a plus merveilleux encore : tu pourras alors te rendre où tu voudras, n'importe où, même dans la lune !

Il assena une claque sur le genou de Sumner et éclata de rire, mais Kagan le dévisagea d'un air songeur, se demandant si le vieillard avait toute sa raison.

Le rire se tarit sur le visage de Râclos qui se mit à se masser les jambes d'un air fatigué.

— Les mots ! cracha-t-il. Ineptie ! Je pourrais aussi bien parler à un coyote.

Fouillant dans son pourpoint de cuir, il en tira quelques enveloppes.

« Fort bien, tu es homme d'action, autant que je te donne quelque chose à faire. Voici tes ordres.

Il tendit les enveloppes à Sumner.

« Elles sont numérotées. Tu ne les ouvriras qu'une après l'autre, au fur et à mesure de l'accomplissement de tes missions. Quand tu auras fini, regagne Miramol, les Mères ont d'autres tâches pour toi.

Râclos bâilla et, avec un sourire fatigué » s'enroula sur le sol, devant le feu mourant, et s'endormit.

Le lendemain matin, Sumner s'éveilla avant l'aube. Mais le vieillard avait disparu. La forme qu'il avait prise pour Râclos, tout au long de la nuit, était en fait un gros rocher arrondi par l'action du vent.

La première mission de Sumner le conduisit sur les hauteurs volcaniques à la recherche d'une lamelle de cornaline. La deuxième enveloppe lui fit traverser le cœur brûlé de soleil et semé de rochers de Skylonda Aptos pour le mener dans le grand marécage de Kundar. Il pataugea dans des étangs infestés de sangsues, rampa sur des sables mouvants, et dut, pour éviter de se faire lapider par des singes féroces, détourner leur attention en déposant des fruits dans les arbres, pendant qu'il découvrait enfin ce qu'il était venu chercher – une baguette d'acajou blanc.

La troisième enveloppe le ramena dans le désert, au milieu d'un dédale de rochers hanté par des lézards venimeux et sauteurs. Au cœur du labyrinthe s'ouvrait un puits de sel dans lequel il préleva un sachet des cristaux les plus purs.

De là, il fit route vers le pays des vipères, étendue marécageuse semée de puits de goudron et de plantes vénéneuses et gluantes, où il dut se battre contre les mouches à dos jaune jusqu'à ce qu'il eut trouvé une carapace de tortue de la taille recherchée. Il suivit alors le cours d'une rivière qui s'enfonçait dans une jungle humide et fumante, pour cueillir une poignée de noix de macadamia. Quittant la jungle, il dut sonder la fange d'étangs stagnants, encombrés d'algues et infestés de vipères pour y trouver des œufs de lézard volant. Enfin, accroché dans un équilibre précaire à la paroi

verticale d'une falaise embrumée, il récolta une variété géante de fraises jaunes.

Pendant les neuf semaines qu'il lui fallut pour rassembler ce qui lui avait été demandé, Sumner se maintint perpétuellement en autoscopie. Il savait que s'il laissait la bride sur le cou à son esprit, il ne pourrait que douter de l'utilité de ce qu'il faisait, ce qui aurait pour effet de le ralentir dans sa quête. Sans compter qu'il y avait la menace des voors. Il n'en aperçut aucun dans le cours de ses vagabondages, mais le souvenir du narque et de la sarbacane le fit demeurer sur ses gardes. Quand il fut de retour au donjon rocheux de Râclos, porteur de tout ce qu'on lui avait demandé, il était aussi calme et gardé qu'un serpent.

Quand il entra dans la caverne striée de lumière, Râclos l'accueillit d'un énorme éclat de rire. Puis il examina attentivement chacune de ses trouvailles. À l'aide d'une pierre à fusil, il aiguisa la lamelle de cornaline pour lui donner le tranchant d'un rasoir. À l'aide de ce couteau, il sculpta dans la baguette d'acajou blanc une gracieuse fourchette. Ayant nettoyé la carapace de tortue, il en fit une assiette dans laquelle il se prépara une omelette d'œufs de lézard volant, assaisonnée d'un soupçon du sel le plus fin, et saupoudrée de noix de macadamia écrasées. Pour parfaire son œuvre, il disposa les fraises jaunes artistement tout autour de l'assiette.

— Ah ! dit-il en claquant des lèvres et en adressant un clin d'œil à Sumner. Voilà bien longtemps que j'attendais un petit déjeuner comme celui-ci.

Intérieurement, Sumner serra les poings mais il sut demeurer calme en apparence.

— Pourquoi ?

Râclos fit une grimace évasive.

— Pourquoi ? Pourquoi la vieillesse ? Pourquoi le froid ? Pourquoi les notes à l'intérieur de la flûte ? Nous ne sommes rien, petit frère, que ce que nous oublions d'être. Inutile de lutter contre son inconscient.

— J'ai risqué ma vie pour une omelette.

Était-ce bien là l'être qui avait calmé le voor en lui ? Sumner fouillait les yeux brun-rouge à la recherche du pouvoir qu'il savait s'y trouver mais il ne voyait qu'un vieillard mystique et un peu fêlé.

Râclos lut la déception sur le visage de Sumner et entra dans une violente colère.

— Pourquoi ? répéta-t-il d'une voix devenue tranchante, soutenant le regard de Sumner. Le monde n'a pas de coins, petit frère. Si je commence à expliquer pourquoi je suis et pourquoi tu es, je ne saurais plus où m'arrêter.

Sumner ne s'apaisa pas pour autant. Son visage sombre, aux sourcils froncés, restait renfrogné. Râclos gagna le centre de la salle. Ramassant une poignée de poussière, il la fit couler entre ses doigts, la répandant autour de lui tandis qu'il parlait.

— Tout ça, c'est de la conscience, si tu es assez ouvert. La poussière, la roche, le feu du soleil.

Il déposa un cristal de sable sur l'ongle de son pouce et l'approcha tout près du nez de Sumner.

« Chaque particule atomique est une famille d'êtres. Aussi conscients à leur manière que tu l'es toi-même. Nous sommes tous égaux – tous pareils, mais nous vibrons différemment, voilà tout. Tout est lumière.

Le magnar s'assit si lentement qu'il semblait dépourvu de poids.

« Songe à tous les êtres qui se sont assemblés pour te faire.

Songes-y. Des milliards et des milliards d'êtres se sont accordés pour façonner une forme humaine – la tienne.

Il prit la main de Sumner et l'ensemble des sentiments du jeune homme s'éclairèrent.

« Pourquoi ? Pourquoi es-tu le centre vivant du diamant transparent et inflexible du temps ? Tous, nous avons un destin. Rien n'est fortuit. Le temps a la perfection d'une gemme.

Râclos lâcha la main de Sumner et sa respiration se fit plus profonde comme s'il avait voulu dire l'indicible.

« Tu es l'eth, l'alterombre d'un esprit-dieu du nord qu'on nomme le Delph.

Ce nom résonna dans l'esprit de Sumner, remuant les souvenirs de Nefandi et de Corby.

Râclos se méprit sur sa réaction et s'esclaffa :

— Des noms ! Voilà ce qu'il en est : il y a plus de mille ans, le soleil et ses planètes ont pénétré dans un flux de radiations dépourvu d'origine. Ces radiations proviennent de l'axe de notre galaxie où une densité égale à celle d'un milliard de soleils a ouvert

notre univers au multivers. Là, au cœur de la galaxie, s'engouffre une trombe d'énergie venue d'une infinité d'autres réalités. Une part de cette énergie atemporelle est constituée de psynergie, les différents modes d'être que toi et moi nous appelons animé. Quand cette psynergie atteint la terre, elle modifie la structure génétique des êtres humains qui, en l'espace d'une génération ou deux, deviennent des voors, des distors, et parfois des esprits-dieu. Ce sont des êtres orphelins des mondes qui leur ont donné naissance. Ils luttent de toutes leurs forces pour s'accrocher aux formes qui assurent leur ancrage sur notre planète, parce que le flux de psynergie s'éloigne de nous. Quand les feux-du-ciel auront disparu, il n'apparaîtra plus de voors, il ne naîtra plus d'esprit-dieu. Ceux qui auront survécu posséderont la terre.

Sumner ramassa un galet et le fit tourner entre ses doigts d'un air doux et sagace.

— Et je suis l'eth, l'alterombre d'un esprit-dieu ? Qu'est-ce que cela signifie ?

— La lumière a bâti un temple sous ton crâne, petit frère.

Râclos le regardait, l'esprit tranquille et clairvoyant.

« Voilà bien des siècles, le Delph était un homme. Les scientifiques de son temps modifièrent son cerveau dans l'espoir d'élargir suffisamment sa conscience pour lui permettre de découvrir des solutions aux problèmes qui les laissaient perplexes : les ouragans raga et les distors qui surgissaient partout. Dans leur ignorance, ils lui ouvrirent suffisamment l'esprit pour qu'un esprit-dieu venu d'un autre univers en prenne possession. Ce n'est qu'une des théories. Ce qui est sûr, c'est qu'une fois en possession d'une forme physique assez vigoureuse et assez spécialisée pour contenir sa psynergie, le Delph se mit à modifier selon son caprice la disposition des différentes énergies qui l'environnaient. Il s'est mis à remodeler la réalité.

— Mais qui est-il ? D'où vient-il ?

— Au centre de la galaxie, la lumière n'est pas la même que celle du soleil ou des étoiles. L'énergie ne provient pas de la fusion des atomes. Elle provient de la lumière d'un nombre infini d'univers parallèles. Un nombre infini ! N'importe quoi peut sortir de l'infini !

L'incrédulité tira les traits de Sumner.

« Qui est-il ? répéta Râclos, levant le menton d'un air inquisiteur. Un être de lumière. Comme toi. Comme toute chose. Mais il est la lumière d'un autre continuum. Et quand il a pris forme humaine, il a faussé les subtiles psynergies de notre monde ; de siècle en siècle, ses échos psynergétiques se sont reflétés et fondus les uns aux autres à travers les excentricités de la biologie et de ce que nous nommons le hasard. Ainsi, les modifications de la chromatine ont-elles donné naissance à des êtres psychiquement intouchables. Tous ensemble, ces êtres qui sont nés coiffés forment l'eth. Tu es l'un d'entre eux.

— Autant ne rien me dire du tout. Je n'y comprends rien.

Râclos sourit avec bienveillance.

— Cela signifie que tu es le seul être vivant sur cette planète, que le Delph ne peut affecter par les capacités de remodelage du réel de son esprit. Tu représentes le bouclier idéal pour un assassin voor.

La compréhension se fit jour dans le regard fixe de Sumner.

— Ta vie tout entière n'est que l'intention d'un être plus vaste que ton imagination, dit Râclos la voix vibrant de la fièvre et de la peur qu'il sentait monter en Sumner. J'ai vécu plus de mille ans. Et il s'avère aujourd'hui que pendant tout ce temps, je n'ai fait que t'attendre. Et attendre le voor qui est à l'intérieur de toi. Nous voulons la même réalité.

Sumner cria presque.

— Non ! pas de narque ! je ne veux pas être utilisé par les voors.

Le visage sculpté par le temps de Râclos se détendit sous l'effet de la pure jubilation. Et il rit sans bruit pendant quelque temps avant de déclarer :

« Tu n'es rien. Une personnalité. Un spectre tissé de souvenirs et de prédilections. Tu ne représentes pas grand-chose dans la totalité. Oublie donc ce que tu crois être. La psynergie suit la pensée, deviens donc la conscience elle-même et non les formes de la conscience. L'autoscopie n'est pas suffisante parce qu'elle te limite aux sensations. Pour être entier, pour devenir Un-dans-l'Esprit, tu dois être le centre vivant en toi-même qui sent, qui pense, qui entre en autoscopie.

— Je ne vous suis pas.

— Deviens la quête que tu as déjà commencée.

Sumner parla d'une voix blanche.

— Je ne cherche rien.

Râclos secoua la tête avec indulgence.

— L'eth sera toujours à la recherche de sa propre source. Son immensité te dépasse. C'est moi aussi et c'est Corby. Ce sont tous les événements qui te touchent. Cela prendra peut-être ta vie entière, mais l'eth te conduira jusqu'au Delph.

— Non, s'écria Sumner en joignant violemment les mains. Je vous suis reconnaissant de votre aide, magnar mais je refuse d'entreprendre quelque quête que ce soit pour un voor. Je suis entier et me suffis à moi-même. Je ne suis pas prêt à servir un voor.

— Ce n'est pas à toi d'en décider.

Le visage du magnar s'était rembruni.

« Ton esprit empiète sur ton être. Tu ne peux espérer comprendre ce dont tu n'es qu'une partie. C'est pourquoi ma vie a revêtu la forme qu'elle a – de manière que je me trouve ici, maintenant, pour te vider, pour te libérer des limites de la connaissance, et pour t'ouvrir à l'Un-dans-l'Esprit.

— Qu'est-ce que vous racontez ?

Sumner semblait mécontent.

— Je ne laisserai pas ta personnalité empiéter sur mon destin. Tu es encore lié à moi par ton serment, Kagan. Ce que je dis, tu dois le faire.

Le magnar tendit la main et saisit le visage de Kagan d'une forte étreinte. Les vibrations du spectre de cet homme picotèrent la paume de Râclos en se mêlant à sa psynergie.

« Et c'est au nom de cette autorité dont je suis investi, que je t'ordonne d'oublier cette conversation.

Quand Râclos saisit son visage, Sumner aperçut entre les doigts du vieillard la totalité de la caverne qui s'éclairait brusquement. La lumière brouillée du soleil et les ombres bleues s'agitaient, mêlées d'êtres semi-visibles. Puis Râclos jeta Sumner sur le dos en raidissant brusquement le bras et les ténèbres l'engloutirent.

Sumner n'avait pas sitôt touché le sol que ses yeux se rouvrirent. Penché sur la carapace de tortue, le magnar terminait son omelette, le soleil du matin auréolant sa tête chenue.

— Repose-toi si tu le désires, dit Râclos la bouche pleine. Tu as fait un long voyage, petit frère, et je suis très satisfait.

Le sommeil se débattait dans la poitrine de Sumner comme quelque problème intérieur. Mais il ne parvenait pas à trouver le repos. Quelque chose le tracassait – le sourire espiègle de Râclos piquait son orgueil mais pourquoi ? Il regarda distraitement par la fenêtre les rayons d'or de l'aube. Pourquoi s'était-il donné tant de mal pour une omelette ? Il prêta l'oreille à ses voix intérieures, mais son esprit était aussi silencieux que les pailles de l'aurore éparpillées à l'horizon.

Sumner dormit à poings fermés plusieurs heures puis, muni d'une besace de fruits secs et d'une outre d'eau données par Râclos, il partit pour Miramol. Le magnar passa le reste de la journée à tenter d'entrer de nouveau en contact avec son énergie psychique mais il était trop fatigué. Quand la nuit tomba, elle le trouva tout tressaillant d'irritation.

La lune était suspendue comme une plume verte au-dessus des mesas. Râclos, dressé au sommet de sa tour rocheuse, les pieds écartés, les bras ouverts, son corps formant un X sur le fond des feux-du-ciel, poussa un cri puissant et prolongé en direction du désert : « À l'aide ! »

L'écho de son appel se répercuta bientôt au-delà de lui-même et, laissant retomber ses bras, il se voûta. Le temps coulait des rochers comme la dernière chaleur du jour se dissipait dans la nuit et il se sentit glacé de sottise. Tournant les talons, il prit la direction de son antre en marmonnant : « Va donc te coucher, vieillard. »

Depuis deux mois, Râclos avait suivi Sumner chaque jour dans ses vagabondages à travers Skylonda Aptos. Le corps enveloppé de couvertures, allongé dans son atelier de roches, il avait ouvert sa forâme à la brillance de l'épervier et du coyote pour demeurer au voisinage de l'eth.

Les missions avaient été conçues pour plonger Sumner dans la colère et la frustration de manière à élargir l'ouverture de son champ éthérique affaibli. Cela fait, Râclos avait canalisé la psynergie pour la faire pénétrer en Sumner en devenant dans son esprit les animaux et les objets qui l'entouraient. Sous forme de serpent, il avait goûté la fatigue de Sumner et avait projeté en lui la sagace conscience reptilienne. Cette nuit-là, dans un rêve, Kagan avait vu vivre le désert étincelant de mille fragments de lumière. Le

lendemain, Râclos était devenu l'éperon rocheux sous lequel Sumner s'était abrité des ardeurs de midi. Le calme magnétique que le magnar avait alors irradié avait apaisé la nostalgie de Sumner pour la quotidienneté familière de son existence chez les Rangers. L'effet produit était subtil mais, de semaine en semaine, l'aura corporelle de Sumner avait gagné en vigueur et en éclat au cours de sa quête.

Râclos, quant à lui, s'était affaibli. L'effort prolongé qu'il avait dû fournir pour changer sans cesse de forme et concentrer sa psynergie avait atténué sa propre aura. Pendant toute la journée qui suivit le départ de Sumner pour Miramol, le magnar se sentit déprimé. Une vision de mort l'enveloppait comme une chevelure qui se prenait parfois dans ses yeux, images fugitives d'un grand homme féroce au visage barré d'une cicatrice et dont l'œil unique avait la couleur du sang coagulé. La peur s'était vrillée en lui ce jour-là et il ne regretta pas d'avoir renvoyé Sumner chez les Mères.

Une pièce minuscule luisait comme une fleur à l'extrémité d'un dédale d'étroits corridors obscurs. Des chandelles de suif rose brûlaient aux trois coins de la cellule sous des conduits d'aération aussi petits que des trous de souris. La chambrette était un entassement de peaux, d'amulettes, de tapis pliés, d'icônes et de boîtes d'osier – cinq cents ans d'offrandes apportées là par les tribus environnantes.

Rejetant une couverture d'ocelot, il découvrit un grand coffret d'ébène incrusté de sardoine. Du pouce, il actionna un mécanisme secret dissimulé dans le motif ornemental et un petit panneau coulissa, révélant un compartiment bourré de chamoisine. Râclos prit délicatement le tissu pelucheux et s'assit en tailleur. Après s'être calmé, il défit l'enveloppe de chamoisine froissée et cligna des yeux en découvrant la douce lumière d'une pierre de couvée.

Au même instant, à Miramol, plusieurs Mères s'agitèrent dans leur sommeil. Pour elles, le rêve s'était brusquement mué en une transe précisément visionnaire. Le magnar se dressait dans l'ombre du monde, présentant un aspect légèrement différent pour chacune d'entre elles.

La paix soit avec vous, dit-il d'une voix où finissait de se consumer la frayeur qui l'avait hanté précédemment. *Mon protégé est en route pour Miramol. Il m'a bien servi dans le désert et son*

aura corporelle est plus forte. Mais il vit encore en deçà de ses jours, loin de son esprit. S'il vous plaît, petites sœurs, enseignez-lui à accroître la puissance de sa vie. Montrez-lui comment attirer la psynergie le long de son épine dorsale. Sans votre aide, il ne sera jamais tout ce qu'il est.

La transe des Mères glissa de nouveau dans le rêve quand le magnar écarta d'elles sa conscience.

Râclos demeura suspendu au-dessus du Terrier, ravi comme toujours par le spectacle astral des feux-du-ciel et l'acuité des étoiles bleues et neigeuses, jusqu'à ce qu'il se sente observé. La queue dressée, un chien l'observait d'un œil furibond, immobile sous un magnolia. À côté de l'animal, noyé dans les ténèbres, il y avait une vieille aveugle – une des Mères – *Jesda*, son nom monta en lui quand elle se leva et s'avança en titubant dans sa direction.

— Je te vois là-bas, ombre-de-personne, lança la vieille en s'approchant, les mains sur le visage, les doigts enfoncés dans ses orbites vides.

« Ces yeux qu'on m'a pillés voient à travers le monde, spectre. L'absence est présence. Tu dois bien le savoir, toi ! Elle est présence, oui !

Jesda s'éloigna dans la lumière brillante de la lune et ses mains retombèrent de son visage ravagé.

Râclos fut saisi par l'intensité des sentiments qui imprégnaient ces traits défaits – ces orbites sombres comme un vin – et, comme cela lui arrivait parfois quand il chassait les ombres, il tomba dans les sentiments de ce qu'il voyait.

Un rire saccadé monta en lui et sa forâme se stria de couleurs musicales. Un sentiment d'éloignement, d'étrangeté – chute terrifiante qui l'éloignait de tout – se cristallisa en lui comme une nausée. *La folie de Jesda*. Mais bien qu'il sût ce qu'il ressentait, il ne pouvait s'en détacher.

L'odeur de la chair brûlée le transperça et, comme une aiguille enfoncée à travers son cerveau, une réalité momentanée s'ouvrit : il vit l'eth, Croc Ardent et Dérive accroupis dans le flamboiement d'un grand feu – un bûcher funéraire, un temple de flammes couronné d'un cadavre installé sur l'autel, des bribes de chair noire lui tombant du visage – son visage à lui !

Râclos s'arracha à la contemplation de la pierre de couvée, l'amorce d'un cri strident se formant dans sa gorge. Le cœur fracassé, il sentit s'écouler quelques épouvantables secondes avant d'être de nouveau en mesure de respirer.

Fini la chasse aux ombres, se jura-t-il, reportant un regard reconnaissant dans le cœur bleu d'une flamme de suif. La songemme était glacée dans sa main et il l'enveloppa dans la chamoisine sans la regarder.

D'une main tremblante, il replaça la pierre de couvée dans le compartiment secret et recouvrit la boîte d'ébène de la peau d'ocelot. Par le corridor obscur, il gagna un balcon naturel où l'air froid de la nuit contribua à le faire ramper plus fermement dans son propre corps. Maintenant qu'il avait confié aux Mères la garde de l'eth, il pouvait se reposer et fortifier sa psynergie.

Il aspirait l'air gelé à travers ses dents serrées avec un bruit de succion et son corps tout entier frissonna. Au-dessus de l'horizon brûlant de la lueur verte des feux-du-ciel, la lune flottait, rouge et allongée, en forme de cœur de serpent.

La Mère portait une robe noire et d'antiques amulettes, petits morceaux de métal brillant couverts de l'écriture des Kro. La cataracte l'aveuglait et ses mouvements étaient lents et déterminés, exprimant la conscience qu'elle avait du monde qui l'entourait. Sumner s'assit en face d'elle dans une pièce assombrie par des tentures faites de cheveux tressés. Il ne portait qu'un léger pagne bleu et sa chair nue, couleur de bois huilé, luisait des quatre jours qu'il avait passés dans un bain de vapeur. Des grappes de fleurs d'acacia croulaient dans des vases aux quatre coins de la pièce qu'elles embaumaient d'un parfum de montagne.

La tête inclinée sur la poitrine, la Mère écoutait Sumner chuchoter les noms sacrés des animaux et des plantes de la jungle. Les noms eux-mêmes étaient dépourvus d'importance. Ils ne représentaient qu'une technique acoustique pour parvenir à l'état spirituel désiré. De temps en temps, quand elle sentait que l'attention de Sumner fléchissait, elle lui faisait répéter les sons étranges jusqu'à ce qu'il fût de nouveau concentré.

Les Mères étaient satisfaites de Sumner. Il s'était mieux comporté que prévu dans les stalles de reproduction et la plupart des femmes avec lesquelles il s'était accouplé avaient conçu. Pour lui

exprimer leur satisfaction, les Mères avaient commencé à lui enseigner les manières du chasseur. Plusieurs journées de jeûne et de bain de vapeur avaient débarrassé sa chair de ses poisons. Puis il avait fait retraite parmi les collines où l'on enterrait les morts, assis en tailleur sur le sol couvert de pluie, guettant, selon les instructions qu'il avait reçues, l'appel profond.

Il s'était senti idiot et vulnérable ainsi exposé en plein air, l'esprit dirigé vers l'intérieur. Mais il n'avait pas tardé à surmonter son inquiétude et les Mères avaient été surprises de la docilité avec laquelle son aura corporelle réagissait à leur tutelle. Une Mère, prêtresse presque aveugle qui avait travaillé de longues années avec les jeunes mâles, fut désignée pour lui enseigner les noms sacrés et pour vérifier sa conscience de l'appel profond.

Sumner n'obéissait aux Mères que par respect pour Râclos. Leur enseignement lui semblait grossier et arbitraire et il comptait les semaines que durerait encore son asservissement volontaire. En tailleur sous le ciel vide, il ne percevait que les rythmes splanchniques de son corps. Plusieurs semaines plus tard, il passait encore le plus clair de ses journées à écouter les roulements de son cœur et les borborygmes de son tube digestif.

Vers la fin d'un après-midi de torpeur, il lui sembla percevoir un gémissement – une minuscule stridence lointaine qui montait du plus profond de ses entrailles. Son attention soudaine fit taire le bruit et plusieurs jours s'écoulèrent avant qu'il l'entendît de nouveau – une manière de plainte flûtée dont les trilles faisaient vibrer les petits os de son crâne. Cette fois, il s'ancra solidement dans l'autoscopie et écouta ce sifflement plus aigu que celui de son sang – mais faible comme enfoui au cœur de sa moelle. Lentement, sa compréhension finit par cerner sa source et il se rendit compte de ce qu'il représentait : cette rumeur impossible et lointaine était celle de la tension de ses parties génitales – le bruit de ses désirs. Il avait envie d'une vraie femme.

C'est ça !

Sumner sursauta. La Mère aveugle était accroupie près de lui, ses yeux d'agathe blanche embués de satisfaction. *Il faut écouter au plus profond mais l'homme est capable d'entendre son appétit de femme*, déclara la voix éraillée de la vieille dans son esprit. *Concentre-toi là-dessus. Tu es prêt à entamer la Montée.*

Écoutant gémir le sang qui affluait dans ses parties, Sumner apprit à concentrer cette tension en une masse contractée entre son anus et son scrotum. Les muscles qu'il y avait là étaient délicats et difficiles à maîtriser. Mais guidé par les conseils de la Mère, il fut bientôt capable de faire passer cette tension par-delà son anus jusqu'à la base de son épine dorsale sans avoir à contracter son sphincter.

Le reste se produit tout seul, lui dit la Mère en tressant sa chevelure à la mode des chasseurs. *Les trois jours qui précèdent une chasse, tu dois t'abstenir de tout contact sexuel. Puis tu rassembleras ta psynergie à la base comme je te l'ai enseigné. De cette manière, quand les animaux et les plantes viendront en ta présence, ils laisseront leur esprit en toi et la psynergie s'accumulera lentement. Un jour, elle sera assez forte pour remonter toute la longueur de ton échine et pénétrer sous ton crâne. Alors ton œil du milieu s'ouvrira.*

— Et les femmes ? demanda Sumner avec une insolence qu'il s'efforçait de dissimuler. Elles n'ont pas d'œil du milieu ?

Les femmes ont d'autres pouvoirs. Ceci n'est qu'une voie d'homme.

— Alors, pourquoi est-ce une femme qui m'enseigne ?

Les femmes connaissent les affaires de tous et de chacun. N'est-ce pas une femme qui t'a fait, après tout ?

Sumner gardait pour lui les détails de son scepticisme, malgré Dérive qui le pressait souvent de questions. Il assura le voyant que tout cela n'était qu'un tissu d'inepties et qu'il romprait son vœu de silence quand il serait dégagé de son serment envers Râclos. Jusqu'à cette date, il se sentait tenu de respecter strictement les prescriptions de son initiation par les Mères. Conformément aux ordres qu'elles lui avaient donnés, il fuma sa pirogue au bois de camphre quand elles la lui rendirent. Il passa même une heure chaque matin à l'aube à faire voyager sa tension sexuelle de ses parties à la base de son épine dorsale alors qu'il était plus qu'à demi persuadé que c'était un exercice dépourvu de sens.

Dans les sombres tunnels de la jungle, il oubliait les Mères, aussi extatique, aussi libre que n'importe quel animal, prisonnier des seules limites de son instinct. La brume de la rivière montait en volutes autour de lui tandis qu'il glissait lentement, plus loin

qu'aucun chasseur ne s'était jamais aventuré. Les eaux étaient encore très hautes et l'approvisionnement difficile. Mais au cœur de la jungle, là où l'odeur de l'homme était absente, la vie abondait.

Sumner naviguait soigneusement entre les racines aquatiques voilées de mousse et de champignons, cherchant les promontoires des terres sèches où nicheraient des tortues et brouteraient des tapirs. La terre était là, abondant de toutes les ressources nécessaires à la vie des animaux, mais les animaux étaient ailleurs. Malgré son silence, malgré les trésors de patience et de ruse qu'il déployait, il ne rencontrait jamais que du petit gibier. À plusieurs reprises, il rentra bredouille à Miramol et les autres chasseurs lui dirent en riant que sa place était dans les stalles avec Croc Ardent.

À l'aube du troisième jour, quand il se glissa hors du village, il était désespéré et sitôt qu'il fut assuré de s'être enfoncé assez profondément dans la jungle pour n'être pas entendu des autres chasseurs, il se servit du nom sacré des porcs que les Mères lui avaient enseigné. Rien. Un singe à face blanche surgit en clignant des yeux, poussa un cri perçant et disparut dans une cabriole. Il regretta de n'avoir pas emmené Dérive avec lui. Les voyants ne participaient à la chasse qu'en période de famine mais il se sentait acculé.

Il rebroussa chemin sur la rivière, fila sur des rapides puis se figea. Trois pécaris étaient occupés à déterrer des truffes au pied d'un gros arbre mort. Les soies hérissées, ils formèrent un cercle, entrechoquant leurs défenses. À l'aide de son sifflet, Sumner avertit les autres chasseurs. La chasse fut belle ce jour-là.

Les échecs qu'il connut les jours suivants convainquirent Sumner d'essayer de nouveau des noms sacrés malgré ses préventions contre ces formules ineptes. Et pourtant, chaque fois qu'il s'en servit, il fit des rencontres exceptionnelles : un tarpon gigantesque, plus gros qu'un gros saumon, un vieux lamantin qui ne demandait plus qu'à mourir et fournit d'énormes quantités d'une graisse précieuse et deux dindes géantes.

Les Mères furent étonnées de voir à quel point Sumner avait profité de leurs leçons. Elles décidèrent de ne plus rien lui montrer, craignant qu'à l'expiration de son asservissement à Râclos, il ne révèle tout aux profanes. Il avait déjà dépassé bien des Mères dans sa capacité à recevoir et à émettre la psynergie.

Dérive voyait lui aussi que Sumner était en train d'accumuler des forces. Il voyait son aura tourbillonner de plus en plus vivement et vigoureusement dans son abdomen et se ramasser en un globe duveteux de lumière dorée au-dessus de ses reins. Mais Sumner lui-même n'avait pas conscience de ce changement. Les eaux avaient commencé à baisser et il n'aurait pu dire si c'étaient les noms sacrés ou le retour naturel des créatures à leur habitat qui expliquaient ses prises exceptionnelles. Quand Râclos le fit mander dans sa demeure du désert, il le questionna à ce sujet.

— C'est toi, ce n'est que toi, répondit Râclos dans son massel parfait. Tu mets des masques pour faire semblant d'être un porc, une dinde ou un chasseur serbota. Mais ce n'est que toi.

Sumner fronça les sourcils.

— Mais alors, comment expliquer qu'il y ait des gens qui meurent de faim ?

Râclos sourit comme si Sumner s'était avisé de sa ruse.

— Le jeu que nous jouons est rude. Quel intérêt présenterait-il s'il ne nous arrivait pas de mourir ? Que ferions-nous des masques dont nous nous sommes fatigués ?

Sumner gardait les sourcils froncés puis Râclos tapa dans ses mains.

« Assez bavardé. Il me reste deux missions à te confier. Elles sont d'une extrême importance et j'espère que tu t'en acquitteras de ton mieux.

— Aussi importantes qu'une omelette aux noix garnie de fraises jaunes ?

Râclos lui lança un regard réprobateur.

— Un jour tu comprendras l'importance d'une vraiment bonne omelette.

Il soutint d'un œil lumineux le regard furibond de Sumner.

— Que dois-je faire ?

— Aller livrer ceci.

Le vieil homme replia sa main sur son poignet comme un prestidigitateur et fit apparaître une songemme verte. Elle captait la lumière dans ses profondeurs et l'y gardait enfermée comme une fleur.

« Emmène Dérive avec toi. Il sait où aller. Dis-lui de t'emmener chez les yoplas.

Le joyau semblait chargé d'électricité dans la paume de Sumner. Il faisait dresser les poils sur le dos de sa main et quand il le regarda, la douce lumière qu'il contenait s'incurva en un vertigineux tunnel. Au plus profond, au-delà des reflets moirés, vibrait un flocon blanc avec le brillant d'une étoile. La forme de l'épi lumineux se modifia et Sumner songea à la course printanière des nuages ventrus par-dessus des mares vertes. Puis les rayons se nouèrent et se condensèrent pour former une image – un visage d'enfant de porcelaine blanche aux yeux rêveurs et incolores. Sumner aurait lâché la pierre si Râclos ne lui avait saisi la main.

— Tu es encore prisonnier du narque, petit frère.

Saisissant la songemme, il l'enveloppa de soie noire.

« Mieux vaut que tu évites le contact avec tout ce qui vient des voors.

— J'ai vu…

— Je sais ce que tu as vu.

Sumner se frotta les yeux.

— Pourquoi ?

Râclos haussa les épaules et lui tendit la pierre enveloppée. Sumner la brandit, tentant de percevoir l'énergie à travers le tissu.

— Comment cela fonctionne-t-il ?

— Le voor qui est en toi le sait. Si tu veux vraiment le comprendre, tu finiras par le découvrir.

— Vous ne voulez pas me le dire ?

Râclos secoua énergiquement la tête et souffla bruyamment, faisant claquer ses lèvres comme un cheval.

— Tu laisses déjà beaucoup trop de traces. Je ne veux pas t'alourdir encore. Ne vois-tu pas au contraire que je m'efforce de te vider ?

Le retour à Miramol fut embrumé de souvenirs de Corby. Il repensa au borgne qui avait arrêté sa voiture dans la lande de Rigalu et lui avait parlé du Delph – et il songea à Jeanlu et à la manière dont sa vie entière avait été guidée par la tromperie et l'erreur. Il lui fallut faire appel à la totalité de ses capacités autoscopiques pour venir à bout de la nostalgie maladroite dont l'avait affligé l'image de Corby. Et quand il parvint à Miramol, Dérive se rendit compte qu'il n'était pas lui-même.

L'énergie dorée qui avait formé une queue touffue à l'extrémité de son épine dorsale s'était dissipée et les cicatrices luisantes des brûlures de son visage semblaient plus sombres que jamais. *Quelque chose te tracasse* ? s'enquit Dérive.

Sumner lui parla du visage de Corby et du poids de ses souvenirs.

Le passé est un déguisement, reprit Dérive, s'efforçant de conférer à sa voix télépathique tout l'esprit de camaraderie dont il était capable. *Ton vrai souci est ailleurs. C'est quelque chose qui se passe en ce moment même. Ton année de servitude est plus qu'à demi écoulée…*

Sumner fit oui de la tête. C'était bien ça, il le savait. Que quelqu'un dirige sa vie, voilà ce dont il avait besoin. Peu lui importait que ce soit les Rangers ou Râclos. Mais il avait besoin d'être dirigé.

Vraiment. Assis au milieu du hamac qu'il avait tendu entre deux troncs d'arbre auxquels s'accrochaient des fleurs grimpantes, Dérive faisait songer à un insecte en train de muer. *Ta vie, telle qu'elle m'apparaît, a été forte et solitaire. Mais le narque a été épouvantable. Tu préfères être esclave pour n'avoir pas à affronter cette horreur tout seul.* Dérive claquait encore des dents au souvenir de la fosse aux serpents que la psynergie voor lui avait fait découvrir, à la terreur profonde, plus vaste que les océans, qui avait alors englouti son esprit.

Sumner était assis sur une souche vernie et jouait avec un bouquet de jonquilles.

— Que puis-je faire ?

Te conformer aux ordres de Râclos. Les yoplas t'étonneront et te feront oublier ta peur. Il baissa les yeux pour rencontrer le regard de Sumner. *Sans compter qu'il est absurde de chercher un nouveau chemin* – à *moins qu'il ne soit déjà là.*

Ce jour-là, Sumner et Dérive remontèrent la rivière en parlant des yoplas. Des nuages immobiles, figés par leur charge de pluie, pesaient au-dessus du moutonnement vert de la jungle. Dérive fut heureux de constater que la psynergie de Sumner était rechargée et circulait de nouveau avec vigueur à l'intérieur de son abdomen.

Je n'ai été qu'une seule fois chez les yoplas, mais cette unique rencontre m'a fait comprendre combien il est important d'avoir l'esprit net.

Sumner pagayait à longs coups gracieux, tout son corps balançant pour pousser la pirogue sur la surface ambrée.

— Net ?

Oui, l'esprit-miroir, la pure contemplation. Dérive était perché derrière Sumner et pagayait lui aussi, tentant de soutenir le rythme de son compagnon mais n'y parvenant jamais plus que trois ou quatre coups d'affilée. *Les yoplas sont très sereins. Très silencieux. Ils n'aiment pas les esprits trop bruyants.*

— Ils sont tous télépathes ?

Ceux que j'ai rencontrés l'étaient.

Un enchevêtrement de branches feuillues voguaient à leur rencontre et Sumner fit signe à Dérive de contre-pagayer. Ayant ainsi contourné la masse de bois flotté, il ramena son esquif au centre du cours d'eau où l'avance était plus facile.

— Quel genre d'hommes sont-ils, ces yoplas ?

Ce ne sont pas des hommes, en réalité.

Sumner lui jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

Il y a mille ans, à peu près, c'étaient des singes. Les Kro les utilisaient comme main-d'œuvre. Et puis le monde a changé et ils ont été livrés à eux-mêmes depuis lors.

— Des singes ?

Autrefois. Mais aujourd'hui, ils sont surtout préoccupés des choses de l'esprit. Tu verras.

Dérive ne lui avait donné aucune indication de distance, de telle sorte qu'au moment où les bâtiments tapissés de mousse et de plantes grimpantes surgirent brusquement à sa vue, Sumner resta confondu. Il n'avait rencontré aucun des débris flottants qui trahissent généralement la présence d'une agglomération fluviale. Simplement, les cyprès s'étaient écartés et là, au milieu des sapins dodelinant de la tête, se dressait un ensemble de bâtiments de pierre rose pratiquement recouverts par la jungle. Des silhouettes se déplaçaient au long du ruban des allées et, dans le lointain, on apercevait des tours, élégants minarets de verre et de pierre blanche miroitant dans la lumière du soleil.

Quelqu'un venait à leur rencontre en marchant sur les eaux, une haute créature aux cheveux roux. Quand elle s'approcha, ils virent qu'elle était debout sur un disque blanc qui glissait sans effort à la surface, dépourvu de toute commande. Le personnage vint ranger son disque près de leur pirogue et Sumner regarda bouche bée cet être couvert d'une brillante fourrure rousse. Il possédait un visage simiesque au museau bleu vif, éclairé de grands yeux noirs et expressifs. Pour tout vêtement, il portait des braies violettes lacées de cuir et de simples sandales de liège. *La paix soit avec vous, Serbota – bienvenue à Sarina*. Sa voix résonna clairement dans leur esprit. *Vous êtes attendus. Veuillez me suivre*.

La créature recula et vogua en direction de la cité. Sumner s'arracha à son ébahissement et entreprit de pagayer pour la suivre.

— C'est un yopla ?

Un jeune.

La ville devenait plus merveilleuse à mesure qu'ils s'en approchaient : c'était une île d'arbres en fleurs parmi lesquels les tours de pierre d'une blancheur soyeuse se dressaient, minces et gracieuses comme des femmes. La technique qui avait dû présider à leur construction plongea Sumner dans le ravissement.

— Qu'est-ce que c'est que ce disque aquatique ? Comment les… ?

L'esprit-miroir, Face de Lotus, souviens-toi. Nous parlerons plus tard.

Ils amarrèrent leur pirogue à une jetée de pierre bleue et suivirent leur guide dans une clairière de houx. Le yopla les y abandonna et ils se perdirent dans la contemplation des fontaines suspendues dont les embruns poudraient la brise.

Dans le lointain, une musique aérienne flottait sur des pelouses bleues. Le long d'une passerelle de bois supportée par des piliers autour desquels s'enroulaient des roses jaunes, un yopla à la fourrure argentée se dirigeait vers eux.

La paix soit avec toi, Dérive. La paix soit avec toi, Face de Lotus.

Qu'elle soit avec toi, Bir, émit Dérive.

Bir s'inclina devant Sumner.

C'est ta première visite à Sarina. J'espère que ton dépaysement n'est pas trop grand.

— J'ignorais jusqu'à l'existence de telles merveilles, répondit Sumner en regardant, par-delà les arbres, les bâtiments élancés aux arcs couleur de clair de lune. Comment avez-vous bâti tout cela ?

Le visage aux marques d'argent de Bir grimaça un sourire. *Si je tentais de te le dire, nous serions aussi embarrassés l'un que l'autre.*

Et pourquoi t'imposer l'ennui d'un récit historique quand je puis partager cet instant avec toi ?

Du geste, Bir indiqua une petite esplanade aux dalles vertes et noires au centre d'une clairière ombragée d'arbres gigantesques. Dérive ouvrit le chemin et alla s'asseoir à l'intérieur d'un banc circulaire sculpté d'une seule pièce dans une souche pétrifiée. Sumner prit place à côté de lui et Bir s'assit en face d'eux. *Une prière à l'Infini, Dérive*, demanda Bir en inclinant la tête avec déférence à l'adresse du voyant.

Dérive laissa errer ses regards au long de l'allée bordée d'arbres majestueux et de pelouses cuivrées et psalmodia :

Parmi toutes les choses que nous avons nommées
Toi seul demeure innommé.
Aide-nous à te reconnaître
Comme nous nous connaissons nous-mêmes.

Bir approuva solennellement du chef. *C'est beau, voyant. Ta vision regarde à l'intérieur d'elle-même.*

D'une petite bourse qu'il portait accrochée à la ceinture de ses braies bordeaux, il tira une lamelle de verre. *Et maintenant, célébrons ce moment.* Il brandit devant lui la plaquette cristalline qui, accrochant un rayon de soleil, se hérissa de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Adroitement, il fit pivoter le prisme entre ses doigts velus et argentés. Les rayons du spectre se mêlèrent en une brillante aurore qui, à mesure qu'il accélérait, s'auréola d'une brume bleutée. Il fit alors lestement pivoter le prisme au creux de sa paume et le bandeau lumineux s'enfla comme une flamme pour former un globe nébuleux brillant comme l'azur.

Emprisonnant ce globe au creux de ses deux mains, Bir fixa ses regards sur la masse pointilliste des frondaisons. Au bout de quelques instants, il tendit la boule de lumière à Dérive qui la saisit

tendrement entre ses doigts arachnéens. Puis vint le tour de Sumner. Ce dernier reçut le globe avec délicatesse et sitôt que la lumière effleura ses doigts un sourire de béatitude se répandit sur ses traits. La tension que les Mères lui avaient appris à ramasser à la base de son épine dorsale se détendit comme un ressort et crépita en remontant le long de son échine. Des picotements parcoururent son cuir chevelu et des blandices soudaines l'envahirent tout entier, plus inébranlables que toute douleur. Bir reprit le globe bleu entre ses mains et le réduisit à l'état de lamelle de verre.

Des senteurs profondes d'humus, riches et variées comme une symphonie, enracinaient Sumner dans l'instant et il contemplait avec une joie silencieuse l'haleine opaline du soleil sur les herbes agitées par le vent. Pour la première fois de sa vie, il était vraiment et profondément heureux. Avec un rire de joie qui le pénétrait jusqu'aux moelles, il comprit que non, la vie n'était pas de la merde. La vie était un flux d'amour…

Je dois vous quitter, dit Bir, les mains sur les genoux. *Merci d'avoir partagé ce moment avec moi.*

Sumner gardait les yeux dans le vague avec l'expression béate d'un luné. Dérive lui toucha le genou et il se souvint de la songemme.

Bir la reçut à deux mains. *Un présent splendide*, dit-il, sans retirer l'enveloppe de soie noire.

Sumner dévisagea le yopla comme s'il le voyait pour la première fois, remarquant l'œuvre du temps sur son rude museau noir, les reflets argentés de la lumière sur sa fourrure semblable au plumage d'un héron cendré, le coquillage rose de ses oreilles.

Bir les accompagna jusqu'à un ruisselet serpentant comme les veines d'un dragon le long d'une promenade dallée de jaspe. *Une pensée pour prendre congé, voyant.*

Dérive s'inclina avec référence et entonna télépathiquement : *L'œil voit mais il est aveugle à lui-même. Le hasard n'est qu'un dessein qui se déplace à très grande vitesse.*

Bir s'inclina avant de s'éloigner, la poussière que soulevaient ses pas roulant dans la lumière.

Sumner aurait voulu s'attarder mais Dérive fut intraitable. *Notre mission est remplie. Nous ne sommes pas ici chez nous.*

Tandis qu'ils s'éloignaient de la jetée à force de pagaies, portés par le courant, Sumner se garda de regarder en arrière malgré le désir qui l'en tenaillait. Ils pagayèrent en silence avec le courant, absorbés chacun dans une rêverie personnelle, tissée de remous argentés, de berges ombreuses et du flot de la rivière, puissante comme un muscle allongé.

Cette nuit-là, sous un ciel troué d'étoiles, Sumner parla à Dérive de l'énergie qui avait parcouru son échine, l'imprégnant d'euphorie.

Les yoplas sont maîtres de la matière, exposa Dérive, ses petits yeux fixés sur les flammes d'un feu d'écorces aromatiques. *Ils possèdent des machines qui peuvent tout faire – même créer des corps. C'est ainsi que le magnar a pu vivre aussi longtemps. Il était lui-même un yopla, jadis, tu sais.*

— Pourquoi vit-il dans le désert, alors ?

Qui pourrait le dire ? Il est aussi inconnaissable que les nuages. Dérive jetait des petits bouts d'écorce dans les flammes. *Ce que je sais à coup sûr, pour en avoir parlé avec Bir et avec le magnar, c'est que Râclos est un yopla très ancien – l'un des premiers. Peut-être a-t-il vécu trop longtemps pour demeurer à Sarina. Peut-être s'est-il fatigué d'être un yopla, après tant de siècles.*

Le cri d'une effraie déchira l'obscurité de la rivière.

— Jusqu'à aujourd'hui, je pensais que les Mères ne m'avaient enseigné que des bêtises.

Non – pas de bêtises. Il est vrai que les Mères ont l'esprit étroit. La tribu a plus d'importance pour elles que tout le reste, être ou vision. Mais elles possèdent des connaissances. Moi-même, je constate que tu as bien profité de leur enseignement. L'expérience que tu as connue aujourd'hui, tu peux désormais la reproduire à volonté. J'en suis convaincu.

Sumner se pencha en avant, roussissant les poils de ses genoux.

— Tu es sérieux ?

Dérive cligna des yeux. *Bien sûr.*

Levant les yeux sur la lumière fixe des étoiles par-delà les tourbillons des feux-du-ciel, Sumner se concentra pour calmer les battements soudains de son cœur. Mais, quand il regarda de nouveau le natif, il battait encore la chamade.

— Comment ?

Ton corps le sait. Il l'a fait aujourd'hui. Si tu te détends, tu te souviendras de la sensation que tu éprouvas alors et tu seras capable de le refaire.

Sumner ne le crut pas tout à fait mais cette idée embruma ses pensées pendant le reste de leur voyage. De retour à Miramol, il s'enferma dans la chambre que les natifs lui avaient réservée et répéta les exercices de tension qu'il avait appris. Son désir de renouer avec l'expérience de Sarina était le principal obstacle auquel il se heurtait et il lui fallut plus d'une semaine pour parvenir enfin à fixer la tension à la base de sa colonne vertébrale. Il passa ensuite à l'exercice ardu et fastidieux qui consistait à se souvenir des sensations exactes qu'avait représentées le déploiement de cette tension. Des jours et des jours il s'acharna sans résultat et, s'il n'avait été soutenu par le souvenir de la joie profonde qu'il avait éprouvée à Sarina, il aurait renoncé. Au début, les sensations étaient trop ténues, trop subtiles.

Mais cela finit par arriver. Pas aussi vite ni aussi totalement qu'à Sarina. C'était différent, mais c'était bon tout de même.

Guidée par sa mémoire, la tension se déroulait lentement sur toute la longueur étroite de son échine, si imperceptiblement qu'il aurait pu se croire victime de son imagination, n'eussent été les picotements qui lui parcouraient le cuir chevelu. Puis vint la sérénité familière qui avait englouti son corps tout entier. Il n'en fut pas renversé, comme la première fois. C'était plus discret – le sentiment de l'instant qui s'épanouissait, s'ouvrait pour révéler des bruits, des nuances, des odeurs qui n'avaient pas retenu son attention jusqu'alors : la réfraction de l'aile d'une mouche rétrécissant l'arc de sa vision, de lointaines senteurs de racines chatouillant son nerf olfactif d'un soupçon de vase. Il était heureux – jubilant.

Plusieurs années auparavant, à Dhalpur, il avait connu l'extase quand son corps et son esprit avaient fusionné. Mais la joie qu'il avait ressentie alors était mince en comparaison de la béatitude qu'il parvenait à tirer de son propre corps aujourd'hui. Debout dans sa pirogue, au milieu d'une clairière tachetée de lumière, il prononça le nom sacré de la loutre. Son appel fut une exultation plus qu'une épreuve car les symboles de la loutre étaient partout : roches affleurant d'une eau peu profonde à la surface jonchée de feuilles,

lambeaux de brume laiteuse accrochée dans les fougères, racines blanchies dont l'enroulement émergeait de l'eau.

L'appel fit plus que vibrer dans sa gorge, il s'épancha de sa poitrine et se fondit aux énergies de loutres invisibles dans les rochers, la brume et les fougères. Cette sensation lui fit comprendre qu'une énergie vague et diffuse le liait à tous les symboles de loutre qui l'entouraient. Il était la clairière – la lumière fragmentée, l'eau clapotante, les fougères et les rochers.

Un picotement parcourut toute son échine et il sentit que la psynergie qui avait coulé de lui, lui revenait brusquement, cheminant au long des andouillers de branchages, bondissant en arc par dessus les eaux poudrées de pollen, regagnant les fibres tendues de son corps. C'était exactement comme les Mères l'avaient dit : la spirale était en toute chose.

La surface de l'eau se froissa et une dizaine de têtes surgirent à l'autre extrémité de la clairière. Les loutres examinèrent les alentours en tordant le museau, puis plusieurs d'entre elles grimpèrent sur des roches plates et des racines dans une traînée de gouttes d'eau. Elles observèrent Sumner de leurs petits yeux noirs comme des perles, leur fourrure sombre luisant d'humidité. Un rire ivre contracta le ventre de Sumner. Tout était lié. Tout était autre et même. Râclos était un puma, un corbeau et un vieillard. Et Sumner aurait pu l'être aussi. Il s'agissait seulement de s'abandonner. Il éclata d'un rire sonore, l'âme en fête.

Les loutres roulèrent jusqu'à l'eau et disparurent. Deux d'entre elles dressèrent la tête après avoir parcouru quelques mètres, regardèrent une dernière fois Sumner et s'en furent.

Sur un banc de sable, sous le couvert de palmiers épineux, Croc Ardent l'observait. Il rentrait de Ladilena, un village Serbota du voisinage dans lequel il s'était rendu pour examiner de futures épousées. Les femmes étaient longues et belles comme la nouvelle lune et les rites avaient exalté en lui ses meilleurs sentiments. Pourtant son ravissement était retombé quand il avait entendu une musique extatique au moment où il parvenait à la hauteur du banc de sable. C'était une musique véritable : rythmée comme le flux du sang, la marée maternelle, le désir qu'il avait toujours voulu ouvrir en jouant de sa harpe du démon. Mais quand il se fut glissé

silencieux comme une ombre, le long du banc de sable, pour jeter un coup d'œil à travers les palmes épineuses, la musique se tut et il fut surpris d'apercevoir Face de Lotus en communion avec les loutres.

Croc Ardent s'accroupit dans sa pirogue, penché loin en avant, les poils de son gilet de singe trempant mollement dans l'eau. Son ouïe restait givrée de la musique visionnaire qu'il avait entendue et, étreignant la croix-du-chien qui pendait à son cou, il invoqua Paseq en silence. À cet instant, alors qu'il n'avait pas fait le moindre bruit, Face de Lotus se tourna et regarda droit dans la direction de sa cachette.

Croc Ardent se leva, soutint d'un air contrit le regard de Sumner puis disparut. Les défenses de sanglier de sa proue apparurent bientôt dans le fouillis des racines aériennes des palmiers et sa pirogue glissa à travers la clairière. Comme il virait autour d'une touffe de myrte, il entendit de nouveau la musique – aussi mélodieuse que les doigts du soleil sur l'eau limpide – et, comme sous l'effet du réglage miraculeux d'une lentille, son acuité visuelle s'accrut. Il ne s'était même pas rendu compte jusqu'alors qu'il n'avait plus ses yeux de vingt ans. Il les frotta pensivement.

Étrange merveille : il distinguait désormais la beauté plus nettement que jamais encore. Il sentit que ses yeux avaient été guéris par l'énergie musicale qui parcourait Sumner. Tandis que sa pirogue glissait à la dérive à travers la clairière, regardant Face de Lotus, il vit se déployer des arcs-en-ciel dans la brume dont il était environné. *Cet être est-il un dieu ou quelque illusion démoniaque ?*

— N'aie pas peur, lui dit Sumner en lui faisant signe d'approcher.

Croc Ardent se raidit.

— Je n'ai pas peur, répondit-il vertement, avant de se rendre compte qu'il étreignait toujours sa croix-du-chien. Il la lâcha mais la ressaisit aussitôt et faillit tomber à la renverse dans sa pirogue quand il s'aperçut en outre qu'il avait compris les paroles de Face de Lotus qui ne parlait pas Serbota.

Croc Ardent s'assit.

— N'aie pas peur, répéta Sumner en massel.

Il s'approcha lentement, le plat-bord sculpté en forme de lotus de sa pirogue sifflant doucement sur l'eau.

« Tout ce dont nous avons toujours eu besoin est là, autour de nous.

La mélodie magique montait en volutes, mêlée à la brume marécageuse dans l'ombre des grands arbres. Croc Ardent jeta un regard plein d'appréhension et de défi au visage noir de Sumner.

— Qui es-tu ?

— Tu me connais, répondit Sumner, la spirale d'énergie qui liait les deux hommes devenant presque visible.

— Tu es un dieu, dit Croc Ardent d'une voix qu'il ne reconnut pas lui-même.

Sumner sourit.

— Si j'étais un dieu, le monde entier ressemblerait à cet endroit.

Il ouvrit les bras, offrant son corps à la lumière brisée du soleil qui montait de l'eau et à l'énorme muraille des arbres en fleurs. Alors, quelque chose d'immense et d'inconnu les traversa tous deux.

Croc Ardent lâcha la croix-du-chien et contempla avec stupéfaction le cœur paisible de la forêt. Chaque arbre était si gigantesque dans sa contemplation intérieure que le reproducteur tremblait à le regarder. Dans l'ombre énorme du feuillage, il n'était qu'un être de rosée, gouttelette étincelante et fragile. Les mots, les pensées, les distances – le monde entier de l'esprit, étaient un royaume des morts.

Il se leva et tendit les bras et le cœur à ce surgissement de lumière et d'amour.

Sumner parcourait la jungle, en proie à une perpétuelle transe d'émerveillement, au spectacle de la conscience qui bondissait de toute chose. Une lumière plus vaste que celle du soleil brillait au travers des arbres séculaires. Dans leur ombre, les pensées et les sons se fondaient et le visuel devenait visionnaire.

Tout est aliment, disait une pensée en lui. *Chaque bruit, chaque odeur, chaque pensée nous changent.*

Dans l'esprit de Sumner, c'était un arbre, qui avait pensé cela. Son silence s'élargit. Il sentait l'herbe pousser sous ses pieds, la vie de l'arbre s'épanouir au-dessus de sa tête. Alors l'idée de retour, l'idée de sentir son propre corps, de gambader en hurlant de joie, s'ouvrit en lui avec une insistance risible.

Croc Ardent s'assit dans l'herbe haute, derrière Sumner. Il était en proie à une peur mêlée d'émerveillement. Il avait suivi Sumner attiré par la psynergie qui faisait un bruissement de plume dans sa poitrine. Mais maintenant il était inquiet. Un être astral flottait suspendu parmi les vibrations de la chaleur au-dessus des bancs de boue. Il distinguait cette entité aussi nettement qu'il voyait leurs deux pirogues échouées côte à côte reluire dans le soleil. Il songea à regagner Miramol.

Sumner bondit brusquement dans les airs en poussant un rugissement.

Croc Ardent sursauta et un héron s'essora dans un grand battement d'ailes vers l'ombre verte de la forêt. La tension de l'air parut se modifier autour des arbres qui jaillissaient de la boue non loin de leurs pirogues et l'être semi-visible se mit en mouvement dans leur direction. Sumner était debout, le corps arqué, percevant l'amour qui filtrait à travers le vide merveilleux qui assurait la cohésion de toute chose. Une bouffée d'air brillant fouetta les hautes herbes éblouissant les tiges et les glumes, tandis que l'esprit du bayou arrivait sur eux. Croc Ardent s'agenouilla en gémissant, et le son qu'il produisit était prolongé et implorant.

Sumner avait ouvert son esprit à l'outrâme de la rivière et la conscience lui revenait sous forme de radieux symboles psychiques. Des étincelles tournoyaient dans les flaques d'ombre projetées par le soleil au pied des arbres et il vit des démons et des archanges, un torrent impétueux de tous les autres royaumes que l'esprit de l'homme avait jamais créés. Pourtant, il n'avait pas peur. La manière dont il avait ouvert son être – en faisant remonter la psynergie le long de la colonne totémique de son épine dorsale – avait stabilisé son corps et il se sentait bien enraciné. Tout ce qui pénétrait à l'intérieur de son champ énergétique devenait harmonieux par la vertu extatique de son Un-dans-l'Esprit.

Croc Ardent se rapprocha de Sumner. Son cœur et ses poumons flottaient sans pesanteur sous l'effet de l'amourvie tandis que la peur de ce qu'il voyait lui donnait des jambes de plomb. Un énorme lézard à gueule de rasoir soubresautait férocement dans une mare de boue de l'autre côté de la rivière peu profonde. Beaucoup plus près de lui, un tremblement d'argent se fit dans l'air et le reproducteur aperçut le reproducteur qui l'avait précédé. Les

marques sanglantes de la fièvre qui avait tué son maître assombrissaient ses yeux et les traits que Croc Ardent avait tant chéris autrefois étaient boursouflés par la mort.

Sumner ignorait les visions de Croc Ardent mais il lut la douleur sur le visage du Serbota.

Le ciel s'assombrit et une nuée de mouches vertes sortit des frondaisons. Terrorisé, Croc Ardent se recroquevilla sur lui-même tandis que l'essaim vrombissant l'entourait de ses innombrables morsures.

Un rire éclata dans la gorge de Sumner. Mais ce n'était pas Sumner qui riait, c'était le bayou lui-même – et, au plus profond, c'était l'Un-dans-l'Esprit qui exacerbait sa conscience. Les mouches brûlantes n'étaient que l'appétit de Dieu. *Et l'appétit est sacré parce que tout est aliment et qu'il n'est rien d'autre que manger*.

Des piaillements perçants éclatèrent parmi les arbres et une volée d'oiseaux se précipita autour d'eux, dévorant les mouches. L'air bouillonnait de plumes et de couleurs éclatantes. Brusquement, le silence et le rire effarouché d'un singe.

Croc Ardent se dressa sur les genoux parmi les tiges brisées d'armoise et de millepertuis. Des émotions contradictoires se disputaient son visage » la disparition des mouches, l'entassement des couches transparentes de l'air, et, au milieu du courant, un gigantesque lézard à gueule de rasoir qui fonçait vers eux.

Sumner aida Croc Ardent à se lever. Dans le lointain bleuté derrière Face de Lotus, le reproducteur aperçut une foule de femmes – c'étaient toutes les femelles qu'il avait saillies au long de sa vie. Celles qu'il avait aimées luisaient d'une lueur bleu vif.

— Tout ce que tu vois, lui dit Sumner, est à l'intérieur de toi. Mais la spirale se manifeste à nous avec une vigueur particulière, Croc. Tout ce que nous ressentons nous est retourné. Essaie donc de te sentir bien.

Croc Ardent tremblait sous l'étreinte de Sumner. Les mains de l'homme sur ses épaules murmuraient comme le tonnerre du printemps et la pupille noire de ses yeux bleus luisait doucement d'un sentiment qui ressemblait à l'amour paternel.

— Mais regarde donc ! insista le reproducteur, montrant du doigt la gigantesque carcasse verdâtre hérissée de pustules du lézard qui se précipitait vers la rive. Ses yeux lançaient des flammes sous ses

arcades sourcilières cornues et toute la longueur de sa gueule luisait d'innombrables dents recouvertes de peau rose.

Le premier mouvement de Sumner fut de prendre la fuite. Mais l'amour du monde avec lequel il était entré en communion était beaucoup plus vaste que lui. Il demeura donc sur place, ravi, tandis que le gigantesque reptile se précipitait vers eux en balançant sa queue redoutable. Croc Ardent poussa un gémissement étouffé et porta la main à sa dague mais Sumner lui saisit le poignet.

— Aime-le, dit Face de Lotus sans quitter des yeux la créature.

Croc Argent dégagea son poignet mais il ne s'enfuit pas. Le lézard à gueule de rasoir avait ralenti sa course. La tête plate et cornue de la bête, qui à elle seule avait la taille d'un homme, s'immobilisa devant eux en un mol balancement qui dégageait une puanteur de vase et de fange. Sumner tendit le bras droit et la langue noire du lézard effleura sa main, et parut se paralyser.

Croc Ardent dodelinait du chef comme si son sang était entré en fermentation. La gigantesque présence humide du lézard conférait à la lumière du soleil la fraîcheur du clair de lune.

Poussé par le pouvoir qui l'habitait, Sumner grimpa le long des replis écailleux de la patte et de l'épaule colossale et s'assit à cheval sur la tête camuse. En se penchant pour tendre la main à Croc Ardent et l'aider à grimper, il vit dans l'œil du lézard et ce fut comme s'il avait regardé au centre des anneaux concentriques d'une bûche.

Il aida Croc Ardent à monter prendre place derrière lui et l'énorme bête des marais reprit la direction de l'eau. Croc Ardent poussa un cri joyeux, arracha la cordelette qui retenait sa tresse sur son épaule et laissa sa chevelure gonfler dans le vent de la rivière comme un panache de fumée.

Riant, Sumner leva les deux bras au-dessus de sa tête. L'eau boueuse se fendait et retombait en éclaboussures de part et d'autre de l'animal et ils filèrent avec le courant dans l'enchantement vert et brumeux de la rivière.

Le lézard géant emporta les deux hommes en direction du nord, nageant tout le jour le long du cours d'eau bordé d'arbres ensoleillés et de gros rochers ronds dont la couleur rappelait le pelage des bœufs. L'eau qui les éclaboussait avait la chaleur du sang et l'odeur

d'un être vivant. Panthères, loups, ours et daims les regardaient passer du haut de leur promontoire avec une insouciance animale, teintant l'air de leurs auras vertes.

Quand la nuit fut tombée et que le ciel se constella, le lézard poursuivit sa course. Allongé contre les os du crâne de la bête, Sumner contemplait la rotondité du temps dans le scintillement des étoiles. Chacune des parcelles lumineuses qui rayonnaient dans ses cellules rétiniennes était un être vivant, le feu de vie d'un autre soleil qui le pénétrait et le modifiait. Étoiles innombrables, interminable pluie de radiations qui le transperçait pour aller changer son être le plus secret. Le lendemain, sous un ciel brûlant, l'idée qu'il était transformé à chaque instant continua de flamboyer en lui comme la montée de l'orgasme.

Croc Ardent demeurait près de Face de Lotus plus heureux qu'il n'avait jamais rêvé l'être, à l'intérieur du halo doré de cet homme. En entendant Sumner parler des étoiles, de la conscience et de la spirale, Croc Ardent écoutait à s'en navrer les oreilles, cherchant à retrouver la coloration étrangère de la voix de cet homme. Mais la magie qui les liait l'un à l'autre n'était cousue que de fils invisibles. Quand tomba de nouveau la nuit, glissant dans le sillage doré du reflet de la lune, le reproducteur cessa de chercher à comprendre et laissa la clairvoyance de ses sensations déplacer le centre de son étonnement.

Pourtant, à l'aube, Croc Ardent se sentit de nouveau gagné par la perplexité. Encore déchiré de sommeil sur le dos du lézard géant, entendant le cri des mouettes qui hantait l'océan, il regarda Face de Lotus.

— Pourquoi sommes-nous ici ?

Sumner était debout, absorbé dans le crépuscule du matin couleur d'iris. Pendant la nuit, la rivière s'était élargie et l'eau était désormais aussi profonde que leur vie. Sumner y plongea tête la première, et Croc Ardent sauta derrière lui dans une gerbe d'éclaboussures. Le lézard à gueule de rasoir les suivit jusqu'aux bancs de sable puis il se laissa couler, entraîné par son propre poids et disparut.

Sur une plage de sable fin comme de la poussière, face à une baie dont la marée basse avait découvert les récifs tropicaux, les deux hommes firent un feu.

— À chaque instant, nous sommes changés, dit Sumner, s'adressant autant aux flammes qui crépitaient qu'à son compagnon.

Croc Ardent toucha l'avant-bras de Sumner, souhaitant un peu de clarté.

— Pourquoi sommes-nous ici, Face de Lotus ?

Sumner s'arracha à la contemplation des flammes et la miraculeuse télépathie qui l'avait possédé se rétrécit jusqu'à se concentrer en ces deux simples syllabes : « Pourquoi ? » demanda-t-il, les pupilles dilatées mais les yeux cependant clairs et brillants.

Il regardait en fait en lui-même, il se souvenait. « Pourquoi es-tu le centre vivant du diamant transparent et inflexible du temps ? »

Croc Ardent haussa les épaules et soudain fatigué par le retrait de la psynergie du Sumner, sensible au froid qui venait de la mer, il marmonna :

— Tous, nous avons un destin.

Sumner se leva d'un bond, éparpillant le feu. Tressaillant d'une émotion intense, contemplant les muscles rouges de l'aube, il se souvint brusquement, avec une précision de détails hypnotique, de sa dernière conversation avec Râclos, celle que le magnar lui avait fait oublier. *Rien n'est fortuit. Tu es l'eth, l'alter ombre d'un esprit-dieu.*

Prisonnier d'un sentiment sans limite, il tomba à genoux puis roula sur le dos et ferma les yeux. Il savait désormais pourquoi il était venu jusque-là. Il voyageait vers le nord, à la recherche du Delph.

Une trombe de sensations lumineuses l'éleva au-dessus des os soudés de son crâne et il vit son propre corps recroquevillé sur le sable blanc, Croc Ardent accroupi à côté des tisons fumants, puis les deux silhouettes rapetissées sur le sable ridé de la plage, puis la plage entière et la mer miroitant dans le soleil.

Tout sombra dans les ténèbres.

À l'extérieur de son propre lit, il perçut la présence du Delph. Comme toute chose, l'esprit-dieu faisait partie de l'être de Sumner, de l'Être Un, et un flux d'amour les joignait l'un à l'autre. Lancé en un tourbillon à travers le vide du temps, il n'était lesté que de l'amourvie naissant qui montait en lui. Sous l'effet de cette joie éblouissante, une chair différente commença de s'épanouir autour

de lui. Les couleurs se muèrent en formes et les vibrations lumineuses coagulèrent pour produire des sons – un flot stellaire de musique qui montait en spirale à l'extrême limite de son seuil auditif. La *musique pleroma*, lui souffla une sorte de prescience intérieure. Une senteur animale, teintée de musc, structurait plaisamment l'air ambiant. *Un olfact apaisant*, dit la voix avec plus d'assurance. *Un sexoïde.*

Sumner bondit dans un corps qu'il ne reconnaissait pas mais qu'il connaissait pourtant intimement. *C'est un ort bioconçu pour canaliser ta psynergie.* Un vêtement confortable à la texture de peau de chamois, couleur de fourrure et très ajusté, le massait à chacun de ses mouvements. *C'est une tente de flanex. Tu te trouves dans le Graal, le sanctuaire rupestre du Delph creusé au cœur d'un massif glaciaire.*

Il chercha autour de lui l'origine de la voix qu'il entendait, mais il était seul dans une petite pièce couleur d'huître. Dans un perpétuel mouvement, les parois se déformaient pour façonner des sièges au fur et à mesure de sa promenade. Pas de porte, mais un mur entier, dépourvu de verre et de fenêtre, ouvrait pourtant sur un panorama de montagnes neigeuses enserrant çà et là la tache verte d'une vallée recouverte par la jungle. *Une prison ?* se demanda-t-il.

Non, répliqua la voix, plus dure, plus tranchante. Un porche à la courbure élégante s'ouvrit dans un des murs, révélant des pièces inondées de soleil et décorées d'étranges plantes aériennes.

Des bribes de lumière arc-en-ciel s'éparpillèrent à travers la pièce.

— Qui es-tu ? demanda Sumner.

Mais il le savait. Une musique mentale faisait entendre son rythme en lui, augurant de tout ce qu'il désirait savoir. La voix était une Voix – un cristal de pensée de la taille d'une montagne, un être animé, artificiellement créé pour servir le Delph.

Je suis Rubeus. Une cellule de lumière blanche à six branches apparut sous la voussure du porche. *Je suis une intelligence autonome conçue pour la protection du Delph. Et tu es Sumner Kagan – l'eth. Celui qui a été métaordonné pour terminer le cycle.* La Voix était sévère. *Pourquoi viens-tu nous hanter, intuit ? Décline le but de ta visite.*

— J'ai été conduit jusqu'ici.

Spasme ignorant. La pièce refroidit et s'assombrit. *Tu es gourd d'inconnaissance – un tressaillement de l'Inconscient du monde – un simple réflexe. Tu ne me fais pas peur.*

— Pourquoi devriez-vous avoir peur de moi ?

Sumner tendit les deux bras et ouvrit les mains pâles et minces de son nouveau corps. Mais l'espace qui entourait Rubeus brûlait comme la glace et il dut interrompre son geste.

« Je ne vous veux aucun mal.

Tu ignores ce que tu veux. Tu fais partie d'un rêve plus vaste que l'envergure de ton propre esprit. Tu es métaordonné – prédestiné – à mettre fin à la continuité du Delph. Mais vous avez été nombreux, au long des siècles, et la plupart de ceux qui t'ont précédé étaient plus conscients que toi de leur objectif. Tous ont péri. Je les ai tués, tous.

La cellule à six branches flamboya et le corps de Sumner recula en se recroquevillant. Les ténèbres se refermèrent autour de lui. La voix de Croc Ardent résonna dans sa tête, « Face de Lotus ! » – et il se dressa sur son séant, ayant réintégré son propre corps.

Croc Ardent lui fit parcourir des marais saumâtres hérissés de roseaux jusqu'à ce que sa psynergie recommence à innerver l'air entre eux deux. Quand son aura eut recommencé de luire en même temps que les feux de l'aurore qui tombaient sur les eaux, ils cueillirent des germes de geepa et des fraises au pied des arbres à la lisière de la jungle.

Je les ai tués, tous, retentit des jours durant dans l'esprit de Sumner et il lui fallut rassembler bien de l'amourvie pour dépasser sa peur. Dans le ravissement de la psynergie, Croc Ardent et lui vécurent sur la plage, partageant la conscience de la forêt, des chiens de sable, et des dauphins qui s'approchaient de la côte avec le flux. La vision de Rubeus finit par se fondre dans l'énorme sentiment de bien-être qu'irradiait la psynergie de Sumner et, pendant un certain temps, les deux hommes vécurent joyeusement, libres de souvenirs.

Un matin surplombé de nuages blancs à têtes de vison, un puma du bayou se montra au bord de la rivière. Ce jour-là, ils entreprirent le voyage de retour vers Miramol. Sumner, encore incapable de réfléchir profondément à ses expériences psychiques, ne savait pas trop ce que cela signifiait qu'être l'eth. Il avait eu le pressentiment

d'une écrasante force mécanique dans sa vision de Rubeus et pourtant, la peur qu'il avait éprouvée alors avait disparu. Tout était vivant. Même les choses mortes qu'il apercevait dans la jungle étaient fourrées d'un pelage de lumière vivante tandis qu'elles se fondaient peu à peu dans le règne minéral. Qu'y avait-il à redouter ?

La psynergie qui remontait le long de la colonne vertébrale de Sumner continuait à produire de puissantes extases. Des semaines s'écoulèrent tandis que les hommes remontaient à pied le cours de la rivière pour rejoindre leurs pirogues, péchant sans hameçon, partageant leurs journées avec les arbres, faisant la connaissance des jaguars et des serpents.

Dans le climat de l'aura de Sumner, Croc Ardent débordait d'un amour insouciant pour les prairies, les fleurs sauvages et les nuits de la jungle spongieuse. La base de sa colonne vertébrale avait commencé à le démanger, sa psynergie réagissant à celle de Sumner. Mais l'intensification de sa vigueur psychique s'accompagna d'une plus grande clarté qui l'effrayait.

À la naissance d'un petit ruisseau, dans un verger de poires voisin de Miramol, il fut mordu aux tripes par un pressentiment électrique. Cette énergie scintillante tirait férocement sur ses entrailles et le contraignit à abandonner sa pirogue pour gagner le verger. Là, l'air frémissait comme la peau d'un animal qui vient de mourir et la nausée l'étourdit. L'espace d'un bref instant psychomimétique, le verger fut tout enguirlandé de boyaux verdâtres et sanglants et de lambeaux de viscères brillant de mucus. L'image se dissipa rapidement dans un bouillonnement qui laissa Croc Ardent si ravagé de terreur qu'il s'éloigna à reculons des poiriers comme s'ils avaient été des spectres noirs. Puis, abandonnant sa pirogue, il tourna les talons et courut de toutes ses forces jusqu'à Miramol.

Appuyé à l'entrée de sa hutte, enfiévré de fatigue maintenant qu'il était sorti de l'espace énergétique qui environnait Sumner, Croc Ardent poussa un grognement engourdi et gagna lourdement son hamac dans lequel il s'enroula sur lui-même, l'esprit embrumé. Il dormit trois jours durant.

Sumner regagna quant à lui le village par le chemin le plus long. Il reconnaissait les motifs que dessinait la lumière fractionnée sur

l'eau de la rivière, là où il avait bien souvent chassé. Un-dans-l'Esprit, il revoyait les arbres et les détours de la rivière dans un luxe surprenant de détails.

Vide de mots, mais plein d'une terreur sacrée, Sumner regagna Miramol. Comme les vieillards, il comprenait désormais le secret du Silence. Plus il se taisait, plus il touchait. Râclos avait raison – le monde était sensation. Et il voulait tout sentir. Sortant de l'abri à bateaux où il avait rangé sa pirogue, il s'immobilisa pour regarder autour de lui. Son euphorie s'était muée en une aisance paisible. Il se sentait raisonnable, calme et heureux de vivre.

Le ciel s'assombrissait des fumées du crépuscule. Des femmes revenaient des potagers, entourées de chiens qui jouaient entre leurs jambes avec une balle de cuir. Les animaux ne cessaient de poursuivre la balle, la faisant tourner en tous sens et les femmes se déplaçaient gracieusement au milieu de cette meute en bavardant à voix basse. Derrière elles, des enfants arrivaient, des lucioles dans les cheveux dénoués. Il attendit que la petite troupe le dépasse, puis la suivit en direction de la grande case où l'on prenait le repas. La joie brûlait en lui comme un feu éternel.

Sumner retourna vivre parmi les natifs, dans leurs cabanes de bouleau argenté et leurs jardins paisibles. Chaque matin, il s'asseyait au cœur d'un bosquet de cyprès, sur la berge d'un étang noir et insondable. Une dizaine de petits natifs glabres venaient le rejoindre. La plupart s'asseyaient en demi-cercle autour de lui, les jambes repliées sous leur robe blanche, leurs mains brunes d'araignée de mer posées sur les genoux, paumes tournées vers le ciel, baignant dans la paix qui emplissait l'air en présence de Sumner. Mais quelques-uns, vêtus de leur pagne de travail, apportaient leurs outils dans les jardins en terrasse qui surplombaient l'étang noir. Une jubilation mystique imprégnait le quartier et nombre de natifs connurent des expériences d'une grande profondeur au cours de ces calmes matinées.

L'après-midi, Sumner travaillait pour la tribu dans les cultures maraîchères et, plus rarement, dans les stalles de reproduction. Le soir, après les pluies, il participait à des danses avec les jeunes femmes ou accompagnait les hommes à la chasse au faucon nocturne, en lisière du marais. Ses extases étaient devenues plus

calmes depuis qu'il avait pris l'habitude de s'asseoir en compagnie des natifs, et il était tellement satisfait de l'existence qu'il menait.

Les natifs les plus âgés s'asseyaient tout près de lui pendant les séances de méditation du matin et, leurs yeux minuscules brillants d'un feu presque délirant, ils lui prodiguaient des conseils de leur voix mentale. *Tu es la conscience elle-même – et non les objets de la conscience*. Pour l'aider dans ses exercices de relaxation, ils se servaient de prismes emplis d'eau pure et de tambours à eau. *Tu possèdes un corps mais tu n'es pas ce corps. Tu es la conscience que tu as de ton corps. Tu penses, mais tu n'es pas tes pensées. Tu sens, mais tu n'es pas tes sensations. Qui es-tu ?*

Il était conscience. L'être s'épanchait de lui aussi continu que la lumière du soleil et il approfondissait sans cesse sa contemplation du monde.

Des bribes de souvenir se mêlaient à ses sensations physiques : les senteurs de roche humide qui montaient de l'étang lui rappelaient Mauschel dans son petit bateau à fond plat. Puis cette image elle-même se mêlait à un miroitement d'appels d'oiseaux bleus et verts.

Qui entend ? disaient les natifs. *Qui se souvient ?*

Les odeurs floconneuses du marais, les souvenirs et le roulement envahissant des tambours à eau tombaient en lui, prenant la couleur du vide, le son du néant. Seul le flux perpétuel des sons et des sensations qui tombaient en lui possédait une réalité massive.

Tu as atteint le centre de la spirale.

Comme les trous noirs qu'il avait vus sur l'écran de sa savsule quand il était enfant, comme ces étoiles devenues trop grosses pour leur propre énergie, il sentait que la conscience était le trou dans lequel tout était aspiré. Où donc allaient ces bruits, ces couleurs, ces pensées ?

Des notes martelées d'un effleurement de phalanges sur les tambours à eau vibraient dans l'air à la limite du seuil auditif et le souvenir des mornes après-midi passés devant l'écran de sa savsule à étudier des schémas animés du mécanisme de l'implosion des étoiles cristallisa dans son esprit avec une netteté parfaite. Il revit les images à trois dimensions composées par l'ordinateur, le trou noir qui formait le cœur de la galaxie, le tissu de l'espace-temps

resserrant ses mailles dans la spirale étoilée jusqu'à ne plus former qu'un point – celui où l'espace-temps cessait d'exister.

L'image de la savsule pivota et se fendit en diagonale, révélant un réseau complexe de spirales semblables à des coquillages vus en coupe. Une grotesque voix spectrale expliqua, plus vite que les mots, que le trou noir possédait une gravité aberrante et que, de ses pôles, rayonnait l'énergie la plus gigantesque qui se puisse concevoir – la lumière provenant d'une source où la courbure de l'espace-temps était infinie.

L'infini est unité, lui dirent les natifs, rayonnant eux-mêmes du feu de son Un-dans-l'Esprit. *Toutes les choses sont unes.*

Les souvenirs de la savsule se brouillèrent et une lumière navrée palpita derrière les paupières de Sumner tandis que son intuition se muait en compréhension : quand la terre était entrée dans l'alignement du trou noir, l'univers était devenu le multivers, et la conscience du cosmos, la lumière de l'infini avaient animé des formes de pensée et de vie dotées d'une consciente plus vieille que le temps – voors, esprits-dieu, distors hortemps, etc… – qui, toutes, n'étaient que de la lumière stellaire provenant du cœur de la galaxie et façonnée par la terre.

La mélopée des tambours à eau s'interrompit brusquement et un murmure de voix traversé de piaillements perçants d'oiseaux ramena Sumner à lui-même. Comme un courant traversant la cécité de sa musculature engourdie de chaleur, il sentit la présence du Delph – lointain et pourtant proche, comme le ventre du tonnerre. Une montagne blanche, aiguë comme le verre, apparut et disparut. *Graal – le royaume glaciaire de Rubeus.*

Le chemin à parcourir est ta seule raison d'aller là-bas, lui dirent les doux natifs. *Le voor en toi a un dessein – tuer le Delph. Mais toi, tu n'as pas de dessein. L'eth n'est qu'un de tes masques. Mais tu n'es pas l'eth. De nombreux eth t'ont précédé. D'autres te suivront. Qui es-tu ?*

Des voix animées se firent entendre à la lisière des cyprès et Sumner ouvrit les yeux. Dans la lumière du soleil que le feuillage épais des arbres séculaires fractionnait comme un vol d'oiseaux éclatants, plusieurs petits natifs en robe bleue luttaient avec une femme de forte charpente. Il reconnut Orpha.

Les anciens firent signe qu'on la laisse passer et elle se redressa avec une dignité étudiée.

— Je regrette d'avoir à troubler l'une de vos fameuses matinées de méditation, dit-elle avec une ironie mordante, mais le magnar adresse un message urgent à Face de Lotus.

Quittant l'allée dallée, elle traversa le haut gazon fleuri pour s'approcher de Sumner. Sa grande ombre s'étendit sur deux des natifs.

« Le magnar te mande d'avoir à cesser de répandre ton kha.

Alors, plus d'extase.

Ignorant l'intervention mentale des natifs, la Mère garda le regard de ses yeux lourds sur Sumner.

« Le magnar et toi, vous avez un ennemi. Si tu l'attires ici, il détruira Miramol. Certains voyants l'ont vu.

Elle s'accroupit près de Sumner et posa sa main épaisse sur la poitrine de l'homme.

« Ton serment de féalité expire à la prochaine lune, Face de Lotus. Emmène ton kha dans le désert, pour protéger la tribu et les natifs.

Sumner prit sa main pour la rassurer quant à ses intentions mais, avant qu'il n'ait pu parler, un cri perçant retentit à la lisière des cyprès et les natifs s'éparpillèrent. Dans une grande envolée de tissu noir, une Mère échevelée, aux orbites vides, arriva en vociférant :

— Il n'est pas de secret ! Ce qui est vu est vu ! Nos sens sont bien faits pour le monde !

Orpha se redressa d'un bond.

— Jesda – ta place n'est pas ici.

— La tienne non plus, ma sœur.

Les mains de la Mère aveugle voletaient au-dessus de sa tête comme des moineaux.

« La prophétie s'accomplit. J'en suis témoin.

Sumner regarda l'un des anciens, à ses côtés, et le vieux natif hocha du chef.

Voilà quatre siècles, Faim-de-Chien, le premier voyant a prophétisé que Miramol vivrait tant que les Mères ne seraient pas venues chez les natifs.

— Et nous voici, chuchota Jesda, traversant la berge couverte de mousse et pénétrant dans l'étang qu'elle ne voyait pas.

Gonflée d'eau, sa robe noire s'épanouit comme une corolle autour de ses hanches et elle reprit d'une voix perçante :

« Ce que je vois est vu !

Orpha saisit l'aveugle par le bras et la guida hors de l'eau.

— Nous en avons fini ici, ma sœur, rentrons chez nous.

— Un instant, ma Mère, intervint Sumner en se levant. Puis-je dire un mot à Jesda ?

— Parle ! répliqua l'aveugle dont les manches trempées volèrent dans les airs au rythme de ses gesticulations, tandis qu'Orpha reculait d'un pas. Présente ton babillage à l'immensité !

Sumner s'avança, et la douleur et la colère qui altéraient les traits de Jesda s'adoucirent en une expression de paix mêlée de chagrin et de lucidité. Sumner perçut une espèce de hurlement mental et un choc étourdissant au moment où son champ énergétique pénétra celui de la Mère aveugle.

Elle était hortemps. À travers un fouillis grimaçant de pensées informes, il aperçut le cœur de l'étoile, la luminosité blanche du premier instant, de l'origine du temps, dessinée comme une image rétinienne en surimpression du sombre feuillage des cyprès et du visage ravagé de la vieille femme. D'un geste, il écarta une mèche de cheveux gris du front de la Mère et l'Un-dans-l'Esprit qui s'instaura entre elle et lui trembla en un exquis dégradé de couleurs vibrant au diapason de leur vision partagée.

Avec un soupir, Jesda saisit ses deux mains dans les siennes. Elle était aussi calme qu'un arbre, guérie, apaisée, sa cécité parcourue d'une vibration violette.

— La terre et le ciel vont à la rencontre l'une de l'autre, lui dit-elle d'une voix douce, mais l'esprit est enfin immobile.

Elle resserra l'étreinte de ses mains et, s'inclinant, toucha du front celles de Sumner.

« Nous sommes présence, dit-elle alors et, quand elle se redressa, des larmes ourlaient le bord de ses orbites vides.

Elle se tourna vers Orpha :

« Viens, ma sœur.

Quand les Mères furent parties, une grande agitation s'empara des natifs présents dans le jardin et sur les terrasses environnantes.

Le doyen prit Sumner par le bras. Ses yeux faisaient comme deux puits d'eau sombre et étincelante au milieu de son visage de pierre.

Ton Un-dans-l'esprit est très clair, ô Face de Lotus. Tu as beaucoup peiné pour parvenir à ce résultat. Que vas-tu faire maintenant ?

Au-delà du jardin de cyprès, on entendit monter un gémissement de douleur qui se mua bientôt en l'éclat de rire démoniaque de Jesda.

Croc Ardent était assis en pleine lumière sur le toit des stalles de reproduction. Miramol semblait un navire désemparé livré à la houle verte de la jungle, avec ses charpentes envahies de lianes et ses huttes de roseau. Une courbe de la rivière miroitait au soleil entre les arbres denses et des oiseaux aquatiques tournaient au-dessus de sa tête en poussant des cris éraillés.

Dans la cour, en contrebas, le chariot fleuri qui était allé chercher les fiancées de Ladilena pour les conduire à leur nouvelle demeure de Miramol venait d'arriver. Un jeune homme aidait les jeunes femmes à en descendre, débitant des plaisanteries d'une voix forte, autant pour se calmer que pour les rassurer. Il était beau et vigoureux, les yeux bien séparés comme ceux d'un puma, la chevelure formant une crinière altière. Il faudrait néanmoins une saison entière à Croc Ardent pour le former, lui enseigner un sens du devoir qui lui serait bien utile quand sa jeune concupiscence commencerait à se calmer. Car très vite, le jeune homme serait aussi blasé qu'il était impatient aujourd'hui.

Croc Ardent se leva et s'étira, laissant errer ses regards, au-delà de la jungle, en direction du désert. Face de Lotus était parti dans cette direction deux jours plus tôt pour se rendre à la rencontre du magnar. Le reproducteur songea à l'ampleur du changement qui s'était produit chez cet homme : il se déplaçait désormais avec la souple langueur d'un vrai Serbota et prenait son temps avec les femmes…

— Croc Ardent.

Le reproducteur pivota sur lui-même et demeura bouche bée. Orpha se dressait devant lui, une pierre de couvée à la main, le corps aussi mince et fantomatique qu'une flamme.

— Viens au Terrier, reproducteur, dit le spectre avant de se dissoudre dans l'invisible. Fais vite.

Croc Ardent dévala l'escalier en spirale de la tour et partit à la course par les petites allées boueuses. Quand il arriva au Terrier, ses jambes épaisses tremblaient et il avait le souffle court. Dérive attendait devant l'entrée sertie de turquoises en compagnie de plusieurs Mères. Il saisit la main du reproducteur qui s'apaisa aussitôt, oubliant la frénésie de sa course.

— Il te faut reprendre la Voie, ô reproducteur, dit Orpha.

Elle lui agrippa l'épaule et ses traits se crispèrent en un sanglot silencieux :

« Le magnar est mourant.

Râclos contemplait la nuit bleue depuis son observatoire rocheux. Une brume gelée luisait à l'horizon, par-dessus laquelle montait la lune en travers d'un arc-en-ciel nocturne. Fermant les yeux, il se tourna vers l'ouest. Des ombres le traversèrent. Il planait, l'air frais de la nuit soulevant son corps fuselé. Les étoiles se déplaçaient par troupeaux entiers. Le paysage baigné de lune défilait, déchiqueté, en contrebas. Des traces de coyote cloutaient les pentes de sable meuble comme des fleurs obscures. Les cactus candélabres se dressaient solennellement le long des crêtes.

Rien ne bougeait. Et pourtant le corbeau avec lequel Râclos s'était fondu n'était pas tranquille. Quelque chose avait dû le frapper, mais nulle trace n'en subsistait dans sa mémoire grise.

Râclos modifia son rythme respiratoire et le temps rêvé changea. Il pénétra à l'intérieur d'un coyote perché sur un éperon rocheux, humant l'air pour y déceler le fumet de la vie. Sous l'attraction de la pleine lune, son sang était léger dans ses veines. Les poils fins de ses oreilles se dressaient, de longs frissons ondulants lui parcouraient l'échine. Le ciel semblait s'étendre à l'infini. Quelques mouvements furtifs – papillons de nuit, oiseaux sombres – troublaient l'air. La lune attirait tout vers le haut. Et un hurlement tressaillait dans sa gorge, la fin effilochée d'une, plainte commencée voilà bien longtemps et jamais terminée.

Mais il se contenta de grogner. Une odeur forte et poisseuse dilata ses narines et hérissa le pelage de sa nuque. Une odeur d'homme. Il trotta nerveusement en cercle et perçut de nouveau

l'odeur, portée par le vent. Elle montait de la piste des jeunes sœurs, la voie de roches plates qui serpentait entre les hauteurs.

Râclos poussa le coyote à quitter son perchoir en direction de l'odeur poignante. Mais l'animal ne voulait pas aller plus loin et son besoin d'uriner devint si intense qu'il le contraignit à s'arrêter. Mais il s'était suffisamment approché. Il apercevait désormais l'homme qui suivait la piste des sœurs. Les yeux luisants du bipède se fixèrent un instant sur lui, jaugeant la distance qui les séparait l'un de l'autre.

Sumner sortit de l'ombre. Il avançait en souplesse, la lune illuminant les cicatrices en forme de lotus de ses brûlures. Râclos sourit et laissa le coyote à ses songes lunaires et à son détachement impavide.

Il rouvrit les yeux en entendant un long hurlement vibrer entre les éperons rocheux. Sumner n'était pas loin. Il avait parcouru beaucoup de chemin avant que Râclos ne soit en mesure de le détecter – alors qu'il ne cherchait même pas à se cacher. Tout juste s'il se montrait prudent, comme l'est un animal qui connaît bien ses prédateurs.

Râclos bâilla et s'étira. Le gel et la lumière des étoiles teintaient d'un bleu neigeux les formes rocheuses. Il se redressa et prêta l'oreille au chant modulé du coyote. Le moment était venu de descendre pour une ultime rencontre avec son féal.

Une vague tristesse palpita dans sa poitrine mais disparut rapidement. Tristesse et joie et, par-dessus le désert usé, la lune comme un vieil os. Combien d'années lui avait-il fallu pour comprendre que tout cela n'était qu'une seule et même chose ? En toute chose, des forces identiques étaient à l'œuvre, marées, courants, flux et spirales d'énergie.

La disposition des couches de roche retint son attention – il y déchiffra la cicatrice des glaciers, la même usure que laisse l'eau courante ou qu'on voit aux ventricules du cœur où le sang a circulé pendant des années.

Sumner gravissait d'un bon pas la pente des talus sous le regard des hautes falaises rouges qui prenaient dans la lumière de la lune la teinte du sang séché. Un souffle de vent passa comme un soupir et il perçut une vague senteur de feu de genévrier. Il prit la direction de

l'odeur, glissant silencieusement sur les dunes. Tous ses sens avaient été mis en alerte par les curieux signaux qu'il avait relevés au cours de sa marche nocturne : un corbeau fou qui avait tracé de curieuses figures dans les airs, un coyote aux yeux déments qui s'était approché à quelques mètres et avait pissé sans le quitter du regard.

Une chanson Serbota consacrée au coyote lui revint en mémoire :

Coyote – toi qui aboies
À la lune. Comme nous
Tu ne sais que demander –
Tu as faim
De ce que tu possèdes déjà
Comme on rêve de dormir.

Sumner suivit les effluves du bois brûlé par un dédale de monolithes rongés par l'érosion, franchissant une série de crêtes en dos d'âne et, bientôt, il vit apparaître les membres tordus et griffus d'un énorme genévrier desséché au-dessus des dunes. Un corbeau était perché sur une haute branche de l'arbre mort et, à son pied, là où la dure écorce noire s'accrochait au roc, Râclos était assis. Les flammes d'un petit feu de brindilles dansaient devant lui.

Sumner salua le magnar et s'assit près du feu, son bâton de marche posé en travers des genoux. Il fixa un regard vide de toute attente sur le visage décharné de Râclos.

Le vieillard lui retourna son regard, les paupières lourdes. L'aura corporelle de l'eth était d'un jaune cristallin plus profond que la lumière du soleil et palpitait gracieusement, manifestant l'harmonie de la vie intérieure de Sumner. Le magnar en fut très satisfait, mais, pour mettre à l'épreuve l'Un-dans-l'Esprit de son protégé, il laissa s'épancher avec force ses propres sentiments.

Sumner ressentit le choc de la psynergie comme une main de glace dans son abdomen. Une douleur acide lui tordit l'estomac et il tressaillit. Mais il ne lutta pas contre le courant glacial. La psynergie le pénétra profondément et, au moment même où la douleur devenait intolérable, elle remonta le long de son dos et se dissipa dans l'immensité, derrière ses yeux. Il cligna des paupières et se redressa. Il savait ce que le magnar avait voulu faire et ressentit une

grande fierté à l'idée qu'il était devenu suffisamment clair pour se laisser ainsi traverser par l'énergie. Il se sentait aussi ouvert et vigoureux que le vent.

Râclos éclata de rire et se frotta le ventre. Sumner était si vide que le magnar avait failli sombrer en lui. Calmant la crampe froide qui avait tordu ses propres entrailles, il demanda à travers un sourire :

— Pourquoi voyages-tu à travers les ténèbres ?

Sumner rit d'un air ironique, puis comprit que la question d'apparence innocente était une nouvelle mise à l'épreuve. Mais au lieu d'en chercher la réponse, il écouta bramer le vent. Le fantôme de son haleine accrochait la lueur du feu.

— Il fait trop froid pour demeurer en repos.

Le sourire de Râclos s'élargit et ses joues tannées par le soleil se gonflèrent.

— Il fait encore plus froid là où nous allons.

Sumner fronça les sourcils, troublé par cette allusion à la mort.

— Mais cela n'aura plus guère d'importance quand nous y arriverons.

Sumner roula un crachat salé sous sa langue et le projeta dans les flammes. Le feu bondit comme un serpent furieux.

Râclos cloua Sumner d'un regard que le rire faisait pétiller.

— Même la vérité est un quartier de roc qui peut plaquer un singe au sol sa vie durant.

Sumner sourit. Ce petit jeu l'amusait, mais Râclos avait raison : les jeux de l'esprit étaient encombrants et dangereux. Il écouta le vent grincer sur les profondeurs noyées de nuit.

— Que savons-nous ?

Râclos applaudit joyeusement.

— C'est vrai. Nous sommes vides comme le vent – mais nous bougeons, nous bougeons sans cesse.

— Et nous chantons.

— Seulement quand nous nous frottons aux obstacles qui se mettent en travers de notre route. Oui, comme le vent – sans obstacles, nous ne chantons jamais.

Sumner eut un petit rire et approuva de la tête.

— Nous chantons, nous pleurons et nous rions tout à la fois. Mais personne ne nous entend.

— Qui sait ?

Du geste, le vieil homme embrassa l'immensité vaguement lumineuse au-dessus de leurs deux têtes.

« Nous sommes plus vastes que nous ne le pensons.

Des heures durant, les deux hommes restèrent assis à nourrir le feu de brindilles, tantôt parlant, tantôt cois. Quand poignit l'aube, Râclos se leva et montra du doigt un rebord de grès.

— Voici le dernier ordre que je te donne : tu vas aller t'asseoir là-bas et attendre le retour du voor qui est en toi. Écoute-le. Si tu décides que tu ne veux pas partager ta vie avec lui, reviens à moi et je te libérerai. Sinon, ne te soucie plus de moi. Tu as appris à ne plus laisser de traces. Tout le reste est inutile.

Le magnar posa une main sur son cœur et s'inclina :

« La paix soit avec toi, ô guerrier.

Sumner regarda Râclos disparaître derrière un gros rocher puis il gagna le plateau de grès, traînant son bâton sur le sol pour débusquer les scorpions et les serpents. Assis adossé à la roche, il regarda le gel fondre en rosée tandis que s'allumaient les couleurs du monde.

Il demeura dans l'ombre. Il tenta de se maintenir en autoscopie afin d'atténuer son anxiété à l'idée d'affronter le voor. Mais il avait sommeil et des pensées errantes lui traversaient l'esprit. Il se demandait si Croc Ardent péchait à la mouche, comme il le lui avait appris. Le poisson le fit penser à l'étreinte écailleuse d'une des distorses qu'il avait connues et à la puanteur tenace de son corps. Il vacilla et dut songer à Dérive pour retrouver le calme. Cet esprit élégant et sagace, caché derrière son masque raide, ne cessait de lui poser des questions au moyen des paroles étranges de ses mélopées :

Rien n'est jamais perdu –
Mais seulement sur le chemin du retour.

Sumner dormit d'un sommeil ténébreux jusqu'à midi. Puis il jeta un coup d'œil au soleil blanc et féroce, ferma les yeux, et somnola encore jusqu'à la fin de l'après-midi. Il rêva qu'il était de nouveau en compagnie de la Mère aveugle, assis sur des roches en forme de mains. Elle chuchotait un nom sacré à son oreille et, quand il le

prononçait à son tour, un élan blanc sortait de la forêt, le soleil jouant sur ses andouillers…

Sumner s'éveilla et rinça le goût du sommeil qui s'attardait dans sa bouche avec l'eau tiède de sa gourde. Plantant une racine noire entre ses dents, il en suça la saveur douce-amère de réglisse. Le désert fardé s'étalait devant lui, arcs-en-ciel d'agathe et roches de lumière.

Un cri monta entre les buttes. Llyr, l'étoile du crépuscule, brûlait de son feu d'argent froid au-dessus des crêtes vibrant un peu de la vibration des couches d'air. La vague écume verte des feux-du-ciel se défaisait et se reformait sous la poussée d'un vent imperceptible. Sumner se maintint en autoscopie, observant le manège des chauves-souris qui tournoyaient en poussant des glapissements autour des pics rocheux.

Un nouveau cri monta dans le désert, tendu et strident. Il s'éteignit sans écho, fantôme de cri. Sumner demeura détaché et attentif, sachant pourtant que ce n'était pas là l'appel d'une quelconque créature du désert. Des aiguilles de cristal s'illuminèrent dans le miroir parabolique du sable quand s'évanouirent les derniers rayons lumineux. Des ombres hallucinées montèrent sur le paysage comme une brume. Il concentra son attention sur la longue chevelure des étoiles qui caressaient les couches d'air à l'horizon.

La lune parut, laquant de lumière les dunes et les rochers et il entendit le cri pour la troisième fois – un hululement perçant. De nouveau, il n'y eut pas d'écho et il comprit que le cri avait résonné en lui. Un nouvel appel vibra à travers ses muscles et explosa dans sa tête : c'était l'affreuse rumeur des voors morts qui griffait brusquement l'air autour de lui, l'arrachant à l'autoscopie. Son corps sursauta sous l'effet d'une décharge électrique, tandis que son visage demeurait aussi impassible que celui d'une poupée de chiffon. Des cris torturés l'assaillirent tandis qu'il gardait les yeux fixés sur les feux-du-ciel.

Une peur profonde commença à se déployer en lui, remontant le long de son épine dorsale et atteignant son esprit comme une ronde de couleurs endiablée et frénétique. Il commença à revivre la mort des voors sur diverses planètes.

Il se traînait précautionneusement sur une surface de glace traîtresse. Au-dessus de sa tête, deux soleils, l'un assez bas sur l'horizon et couleur de chair, l'autre au zénith bleu et frangé. Percé d'une flèche, poignardé, navré de cent manières, il mourait. Dans un grognement de douleur, sa langue roulait dans le goût de pierre à fusil du sang…

Il devint une créature iridescente, enracinée comme un arbre, une lanterne d'eau, puis une brume vivante, fumeuse, impalpable, qui sanglotait en se dissolvant… puis un être-lentille, un crâne de lune, une diatomée cillée…

Sumner tenta de se ressaisir, mais il tombait en chute libre, emporté par une force déferlante qui balayait d'innombrables vies, d'innombrables êtres, d'innombrables mondes. Il était tous ces êtres, il pouvait redevenir n'importe lequel d'entre eux.

Il devint une créature plusieurs fois plus grosse qu'une baleine, massif comme une planète, un récif de roches vivantes virant sous la lumière des étoiles, traduisant l'énergie en musique. Des cantiques de lumière résonnèrent dans son esprit ravi par la courbure des distances, puis diminuèrent au fur et à mesure que l'attraction stellaire arrachait la créature à son soleil…

Sumner s'accrocha des deux mains au sol et se contraignit à reprendre ses esprits.

L'effrayante confluence de bruits et d'images qui fondaient sur l'obscurité intérieure de son être reprit de plus belle. Des fumeroles lumineuses traversaient son champ de vision et les gémissements spectraux déchirèrent de nouveau son ouïe. Il conservait pourtant son calme. Rien ne pouvait le blesser désormais, car rien ne pouvait le toucher. Il était aussi vide qu'une grotte, ses sens aussi creux et intangibles qu'un écho.

Corby se profila comme un spectre au creux de son être. Le voor était inquiet. L'année qu'il avait passée dans l'Iz, dépourvu de toute forme physique, l'avait diminué. Les palpitations martelantes, les tambours et les gongs des morts voors restaient sans effet sur son corps de braillard. Même la vision enchanteresse de la lente agonie d'Unchala sous le chant fervent des étoiles ne parvenait pas à atteindre Sumner.

C'est moi, Père – Je ne puis poursuivre sans vous désormais. Écoutez-moi.

La voix de Corby résonna aux oreilles de Sumner, grotesquement enlacée aux accents stridents de la cacophonie des voors morts. Sumner se laissa traverser par cette voix comme par une pensée fortuite.

Après un si long voyage, aurez-vous le cœur de m'éconduire ? Et, de nouveau, les images des innombrables migrations du peuple voor flamboyèrent en Sumner. Abruptement, il se retrouva dans une eau boueuse, il était mince et fuselé comme un poisson, il éprouvait des appétits sans nom, il voyait étrangement par des yeux pédonculés…

Sumner détendit toute sa musculature et les sensations étrangères se dissipèrent.

Ne m'ignorez pas, ô mon Père. Écoutez-moi, je possède des connaissances. Corby se concentra et dirigea vers la conscience de Sumner un flux de pensées précises.

Des bulles d'argent traversèrent l'esprit de Kagan. Elles éclatèrent et s'épanouirent. D'un seul coup, il sut et comprit tout ce qu'il y avait à savoir et à comprendre sur les pierres de couvée. Il vit clairement comment le germe se formait à partir des hormones et des minéraux rares qu'excrétaient certains voors. La technique avait été mise au point sur une planète d'une lointaine galaxie où des hominidés à la chevelure bleue possédaient des organes destinés à éliminer de leur corps les ions métalliques en excès. Quelques voors avaient conservé le souvenir de cette élimination et avaient modifié leur organisme humain pour l'en rendre capable. Les germes étaient implantés dans des parois rocheuses dont la composition minérale, la température et l'hygrométrie permettaient le développement du kha enfermé dans la sécrétion métallique des donneurs. Au bout de plusieurs siècles, on récoltait les cristaux. Et c'était des cristaux puissants, car le kha qu'ils renfermaient était modifié et constituait une manière de fenêtre ouverte sur l'Iz, un point d'observation acausal qui…

Sumner détendit une nouvelle fois ses muscles et le courant des pensées du voor rétrécit puis tarit.

Êtes-vous zanoque ? La voix de Corby avait faibli, n'était plus qu'une vapeur déchirée par le vent des murmures des voors morts. *Je vous offre la puissance. Je puis vous montrer des choses que jamais homme n'a vues.*

La connaissance illumina l'esprit de Sumner qui se redressa, luisant d'une sueur froide, comprenant soudain le secret de la mort. Non, ce n'était pas le néant. L'anéantissement de l'organisme libérait des énergies subtiles – la psynergie. Ces énergies vitales se fondaient aux forces qui les entouraient et, prenant de nouvelles configurations, donnaient d'autres formes de vie, parfois insoupçonnables pour un esprit humain.

Sous l'empire de son nouveau pouvoir, il aperçut certaines de ces formes de vie très évoluées : visions passagères comme l'éclair d'êtres bleutés et fragmentaires hibernant dans une immensité tissulaire lumineuse, trop étranges pour être discernés en toute clarté. Des animaux semblables au brouillard, des formes tourbillonnantes, se dissolvaient les unes dans les autres avec des mugissements de bétail et des cris d'oiseau. La force palpitante d'un rat-debout ensanglanté s'épanchait dans l'essor d'un épervier famélique qui se muait à son tour en la nage circulaire d'un requin épuisé, leur psynergie brumeuse se fondant pour produire l'énergie chaleureuse et tendue de sa propre existence…

Cette vision voilait ses yeux comme une fièvre. Il haletait, le souffle court, et dut serrer les poings pour se ressaisir.

— Rêves grinçants… marmonna-t-il, et son esprit commença à retrouver sa clarté.

Attendez, ce n'est pas tout. Je puis vous faire toucher du doigt votre propre puissance d'eth…

Sumner se coupa de la voix qui gémissait ainsi dans sa tête. Le gel avait raidi ses vêtements et ses muscles étaient de plomb.

Corby perçut un flux d'énergie quand l'esprit de Sumner fit retour sur lui-même pour tenter de retrouver le sens de l'orientation. Il comprit alors qu'il était perdu. Sumner était trop fort. Les habitudes de pensée, les réflexes sur lesquels il s'était appuyé auparavant pour le manipuler avaient cessé d'exister. Le braillard était devenu aussi vide qu'un mage voor et l'influence de Corby se trouvait réduite à un mince filet, une simple palpitation qui devenait chaque jour plus vague. Il ne restait qu'un seul espoir. Mais il fallait agir vite. Le voor surgit dans l'esprit de Sumner avec toute sa force.

Le brusque déferlement de toutes les plaintes voors noya le corps de Sumner. Il porta les mains à la tête d'un geste spasmodique,

percevant un tintamarre trop intense pour ses oreilles. La douleur brouilla sa vue et le draina de ses forces. Il laissa retomber ses mains et tomba à la renverse. Sa tête heurta bruyamment le sol. Il claquait des dents.

Mais la douleur ne suffit pas à l'écraser. Elle s'apaisa. Il retrouva la respiration et son cerveau vide s'emplit de lumière. Les voix des voors morts tambourinaient contre ses os.

Le soleil se levait au-dessus du rebord rocheux et un rayon lumineux vint frapper l'œil de Sumner. Il cligna des paupières et ses liens avec Corby s'amenuisèrent. *Aidez-nous, Sumner,* implora le voor. *Il faut que notre voyage se poursuive. Et les couvées ne peuvent s'unir en l'absence de nos esprits-dieu. Il nous faut continuer. Mais nous n'avons pas la force de partir sans nos esprits-dieu. Aidez-nous !*

Un concert de lamentations monta dans sa tête.

Le Delph s'acharne à nous détruire. Il faut que vous nous aidiez à le mettre hors d'état de nuire.

Des cris informes se nouèrent dans sa gorge…

Le Delph…

Sumner brida son attention et les lamentations devinrent inaudibles. Il avait suffisamment écouté ce voor. Était-ce réellement Corby – il n'aurait pu le dire. Les voors étaient rusés. Cela, Jeanlu le lui avait appris. Il ne voulait plus rien avoir affaire avec eux.

Il se leva en titubant et s'étira pour chasser les courbatures de ses muscles. La lumière du soleil luisant sur les dunes et réchauffant sa chair engourdie, il se sentit bien. Il venait d'exécuter le dernier ordre de Râclos. Il pouvait retourner le trouver et se faire libérer de son serment.

Fini les voors. Fini les rêves grinçants. Il y avait bien assez d'illusions dans sa vie sans qu'il s'embarrasse des souvenirs de mondes morts depuis longtemps.

Et cependant, alors même qu'il s'avançait d'une démarche un peu vacillante sur le sable travaillé par le vent, il s'émerveillait de l'existence de tels êtres – créatures de lumière, au corps perpétuellement changeant, errant à jamais. Nulle solitude n'était comparable à la leur.

Nefandi se tenait dans l'ombre d'un bloc rocheux, scrutant l'étendue du désert à travers les lentilles déformantes de l'air chauffé à blanc. Nulle trace de vie parmi les falaises déchiquetées et couleur de rouille. Le ciel blanc, sans fond, était vide même de nuages et les lignes de crête ourlées de noir et de violet vibraient dans les courants d'air chaud comme une hallucination.

Pourquoi quiconque choisirait-il de vivre dans un tel trou ? se demandait-il, mâchonnant l'extrémité d'un cigarillo qu'il n'avait pas allumé. Il retira son chapeau de cuir à large bord et épongea la sueur sur son visage. La chaleur lui donnait un air de tristesse mais son œil unique et rouge restait menaçant, comme la cicatrice luisante qui couturait son visage sombre de son œil miroir à ses larges mâchoires crispées. Il remit son chapeau sur sa tête bouclée, avala une gorgée d'eau à sa gourde et reprit sa marche sous le soleil pesant.

Le pantalon flottant et la chemise fauve qu'il portait étaient spécialement conçus pour le protéger du sable cuisant, mais la chaleur s'y accrochait, brûlant sa peau. Afin de ne pas songer à sa souffrance, il revoyait en esprit l'endroit d'où il était venu. Un monde bien domestiqué, composé de petits villages biotecturés : Nanda, ses collines et ses lacs bleus de lait, Sidhe, la ville flottante, et Cleyre, l'exquise Cleyre, ses prairies éclatant d'asters et de cyclamens, ses ruisseaux à truites, propres comme la lumière elle-même. Assassin programmé par Rubeus qui l'avait bioconçu, il se rappelait plus clairement encore les laboratoires de la vallée glaciaire du Graal, place forte du Delph. C'était là qu'on était en train de lui préparer un nouveau corps. Mais il était pour l'heure trop solitaire pour songer au pays « natal ».

Il entra donc en autoscopie et pressa le pas, cherchant à demeurer dans l'ombre des surplombs rocheux déchiquetés par le vent. Il n'entrait dans la lumière du soleil que si des trous ou des fissures énormes barraient sa route. Il y avait quelque chose de glacé dans la lumière, une somnolence qu'il connaissait bien. La chaleur le tuait et, à plusieurs reprises, et à intervalles toujours plus rapprochés, il dut s'interrompre pour se rafraîchir.

Assis dans la chaleur sèche de l'ombre, il maudissait Rubeus de l'avoir dépêché là, alors même qu'il savait très bien que, si on lui avait offert le choix une seconde fois, il serait parti comme il l'avait

fait la première fois. Comment aurait-il pu faire autrement ? Rubeus lui avait promis un nouveau corps, son troisième, en cas de bon succès. Rubeus était le gardien du Delph. C'était un esprit artificiel, un ort, comme Nefandi lui-même, mais beaucoup plus vaste, de la taille d'une montagne et doté de pouvoirs gigantesques, débordant d'énergie. Il n'aurait aucun mal à lui tisser un corps nouveau et, en échange, Nefandi était prêt à tout.

Mais pourquoi m'avoir enjoint de prendre le chemin le plus long ? Il essuya la sueur qui brouillait son œil unique et injecté de sang puis se remit debout. Des ondes de chaleur flottaient en couches vitreuses, voilant la distance qui lui restait à parcourir. Rubeus l'avait prévenu que cette mission serait difficile. Sa future victime était censée être extrêmement puissante. *Il faut l'être pour vivre dans un tel labyrinthe d'enfer*.

Soudain, au milieu d'un après-midi éreinté de soleil, un grand corbeau se mit à tourner loin au-dessus de la tête de Nefandi. Le sensex implanté derrière son œil-miroir ne lui révéla rien d'anormal et, pourtant, l'oiseau était bizarre. Il le suivait, malgré la chaleur épouvantable, et en dépit des efforts qu'il déploya pour le semer en passant par divers arches et tunnels rocheux. Il dut se résoudre à le tuer. Il l'abattit d'un coup de son sabre à inducteur de champ. Déployant les ailes de l'oiseau mort dans sa main, il ne distingua rien de particulier.

Peu après, alors qu'il longeait une ravine descendant à travers un escarpement d'un rouge fulmineux bordé de noir, un nouveau corbeau se mit à décrire des cercles au-dessus de sa tête. Il l'ignora. Il touchait au but, il n'avait plus de temps à perdre avec les bizarreries du désert. Tout autour de lui, il découvrait un paysage de bassins, de tours et d'arêtes de pierre nue. Le grès était tourmenté et tacheté, couturé de failles et bizarrement sculpté par l'érosion. Il lui fallait toute son adresse pour franchir les innombrables obstacles dans l'éclat féroce du soleil.

Alors qu'il suivait un étroit ruban de pierre le long d'un mortel précipice de roche affûtée en rasoir, le corbeau piqua soudain droit sur lui. Il lui déchira la nuque d'un coup de bec et Nefandi poussa un cri étouffé et faillit perdre l'équilibre. Le grès se fendilla en sifflant sous son poids. Seules l'autoscopie et la chance lui permirent

de parvenir à l'extrémité de l'étroit chemin avant qu'il ne s'effondre dans l'abîme.

Nefandi fouilla le ciel à la recherche du corbeau, mais l'oiseau avait disparu. Il reprit sa marche avec appréhension, trébuchant sur des rochers qui se balançaient sous son poids. Quand il parvint au creux d'une vaste cuvette de sable, ses vêtements étaient gluants d'une sueur panique.

De nouveau, il chercha le corbeau. Nulle trace de vie, et pourtant un picotement nouveau le parcourut. C'était un signal programmé en lui pour lui annoncer qu'il approchait de son objectif. Il avait commencé à le percevoir vaguement quand il glissait sur les quartiers de roc mais il était maintenant en mesure de se concentrer suffisamment pour en détecter la source. D'une haute crête rocheuse, lissée par le vent et courbée comme une vague, émanait une énergie sourde. Le sensex n'y détectait rien, mais les cellules plus sensibles implantées dans son crâne réagissaient indiscutablement à la présence d'une vie – une présence très vigoureuse.

Nefandi dégaina son sabre d'argent doré et se mit en marche vers le pic rocheux. Un prodigieux chaos de pierres et de rochers arrondis bloquait l'accès direct et il dut contourner la tour. Parvenu sur le flanc du donjon rocheux, il s'immobilisa brusquement et se laissa tomber accroupi derrière un petit épaulement sablonneux. À côté de la tour se dressait un genévrier dont les branches étaient chargées de corbeaux silencieux. Ils tournèrent leur petite tête d'un seul mouvement pour le suivre des yeux quand il s'avança à découvert. Ils n'émettaient pas un son et remuaient à peine.

L'esprit fermement plongé dans l'autoscopie et le sabre brandi devant lui, il fit un détour pour éviter l'arbre aux corbeaux et plongea dans l'entrée d'une caverne qui béait au flanc de la tour. Aussi silencieusement que le lui permettaient ses jambes inquiètes, il gravit la forte pente, suivant les indications de ses cellules réceptives. La personne qu'on lui avait donné mission de tuer se trouvait quelque part au sommet de la tour. Le sentiment qu'il avait de la présence de cette personne était puissant et il prit les tournants nécessaires au long des corridors de roche sans l'ombre d'une hésitation. Il était parvenu à mi-chemin du sommet quand il fut arrêté par un son étrange.

Il s'appuya sur son sabre et prêta l'oreille au bruit froufroutant entremêlé de claquements. Il lui fallut quelques instants pour comprendre ce dont il s'agissait. Il s'élança, mais, au même instant, le premier corbeau fut sur lui et lui griffa le dos avec ses serres. Il le chassa d'un coup de sabre, sans cesser de courir. Les autres arrivèrent alors et il fut bientôt englouti dans un tourbillon d'ailes noires, de becs puissants et de pattes griffues.

N'osant pas mettre sous tension son inducteur de champ, de peur de faire s'effondrer les parois de grès de la tour, il en fut réduit à se battre à coups de sabre contre les oiseaux enragés. Mais il y en avait trop, martelant son dos de coups de bec, perchant sur ses épaules, dirigeant leurs attaques contre son œil unique. Du sang poisseux lui coulait dans les oreilles et ruisselait le long de ses joues. Il frappait comme un dément, puis tomba à genoux et se recroquevilla en boule sous une grêle de coups perçants. Avec un cri étouffé, il fit fonctionner l'inducteur de champ. Les corbeaux furent précipités au-dessus de lui, dans une explosion de plumes et de cris déchirants. Plus haut, à peine perceptible, monta le sifflement et les gémissements de la paroi de grès.

Nefandi coupa le champ de son sabre et bondit sur ses pieds. Il se précipita au long de l'étroit corridor, courant au long des rampes aveugles, utilisant la bande infrarouge de son sensex pour repérer le chemin. Un corbeau vint se plaquer contre son dos, il pivota sur lui-même et le trancha en deux, puis il attendit, sabre brandi, mais il n'y en avait plus.

Après quelques nouveaux tournants de la galerie, les ténèbres pâlirent et il suivit la lumière et le courant d'air frais jusqu'à une vaste caverne percée de cheminées et de fenêtres naturelles. Râclos était assis en tailleur devant l'une des grandes ouvertures ovales, vêtu d'un pantalon de lin et d'une chemise d'une blancheur virginale. Il souriait d'un large sourire, le désordre de sa chevelure chenue le nimbait d'or dans le soleil de l'après-midi.

— Bienvenue à toi, la mort ! lança le magnar, le visage radieux comme un rêve, entre, entre !

Nefandi fit avec méfiance un pas en avant. Il ne faisait aucun doute que c'était là l'homme qu'il avait pour mission d'abattre. Toutes ses cellules réceptrices vibraient follement dans son crâne. *Tue-le maintenant, sur-le-champ*, le pressaient les implants, et il

brandit son sabre et l'ajusta. Mais il ne fit pas feu. La course à travers les ténèbres, les corbeaux, et maintenant ce vieillard souriant – c'en était trop, il se sentait étourdi.

— Je vous offre à boire ?

Râclos élevait une carafe à moitié pleine de vin vert. La main du magnar tremblait et, regardant de plus près, Nefandi constata que le vieillard était terrifié.

L'assassin baissa son arme et s'avança, son sensex scrutant la caverne à la recherche d'armes éventuelles.

Râclos emplit deux coupes, fronçant les sourcils pour maîtriser le tremblement de ses doigts.

— Je suis un peu nerveux, ô mort.

Il tendit l'une des deux coupes de faïence bleue.

« J'espérais ne pas l'être. Il y a pourtant bien longtemps que je vois venir ce moment.

Nefandi se planta devant Râclos et, du geste, refusa la boisson offerte. Un filet de sang dégoutta de son menton sur la poussière. Qui était ce vieillard ? Le kha qui l'entourait était d'une extrême minceur. Le plus clair de son énergie vitale était enroulée sur elle-même dans son abdomen. C'était manifestement une entité très évoluée. Et pourtant il avait l'air d'un misérable ivrogne.

Râclos hocha du chef en tirant nerveusement sur ses cheveux.

— Les apparences disent toujours la vérité, à condition d'y regarder d'assez près, dit-il d'une voix qui se brisait. Je suis ivre. Ivre de vie. Voilà pourquoi je suis venu m'installer ici.

Il eut un petit rire gloussant et nasillard comme le hennissement d'un cheval rétif.

« Je comptais sur cette terre inhospitalière pour me sevrer de la vie. Mais il y a de la beauté dans l'être. Je comprends aujourd'hui que, quand bien même vivrais-je dix mille ans, j'en demanderais plus.

Un bavard, songea Nefandi. *Il est saoul*. Il observa le magnar qui vidait sa coupe puis clignait des yeux de satisfaction.

Râclos posa sa coupe et leva les yeux sur Nefandi. Son visage avait retrouvé son calme, il avait les yeux alertes et humides.

— Il y a tant à savoir, à voir, à sentir.

Il poussa un soupir et leva les sourcils.

« Je suppose qu'il n'est pas en mon pouvoir de vous convaincre de me laisser la vie… ?

Nefandi soutint son regard, froid comme l'argent.

Le vieillard dodelina du chef, posa une main sur son cœur et reprit :

« D'accord.

Sa lèvre supérieure se tendit.

« Fini de pleurnicher.

Nefandi leva son sabre mais, tandis que sa main s'approchait du mécanisme, le corps de Râclos se détendit comme un ressort. D'un coup de pied, il expédia la carafe de vin au visage de Nefandi. L'assassin l'évita maladroitement et sa main se crispa sur son arme sous l'effet de la surprise, tirant au hasard une décharge d'énergie.

Le coup atteignit le rebord de la fenêtre ovale qui se fendit avec un terrible fracas. Des morceaux de la voûte s'effritèrent en une averse de poussière et de petits cailloux. Puis la paroi entière qui avait été atteinte s'effondra vers l'extérieur avec un grondement sourd.

Râclos avait roulé sur lui-même pour éviter l'écroulement de la paroi, mais un gros quartier de la voûte le cloua au sol, écrasant ses deux jambes. Nefandi s'était rejeté en arrière et se tapissait contre une paroi. Quand la poussière fut un peu retombée, il s'avança de nouveau, un tic féroce agitant la commissure de ses lèvres, du côté de la cicatrice, un regard sombre dans son œil rouge. Gagnant l'endroit où Râclos gisait sur le dos, il enfonça le talon de sa botte dans le ventre du vieillard.

Le magnar souffla et sourit, une mousse rosâtre maculant ses lèvres épaisses.

« Même la vérité est un quartier de roc.

Il rit doucement et son visage s'illumina jusqu'à ce que Nefandi lui fasse sauter le haut de la tête.

— Vieillard stupide, grommela-t-il en se détournant du cadavre inerte.

Il gagna la paroi effondrée qui s'ouvrait désormais sur un panorama immense. Une lumière ambrée comme un alcool tombait obliquement entre les hauteurs rocheuses. À l'est, de longues barres de nuage étaient en train de s'amasser, d'un bleu de bois flotté dans la lumière déclinante du soleil.

Tuer est sans importance, se dit-il en tripotant délicatement les marques de griffes et de bec sur son visage. *Quelque chose finit par nous tuer tous, tôt ou tard. C'est la dignité qui compte et ce vieillard aurait été plus digne s'il ne s'était pas débattu. Pauvre imbécile. Un homme doté d'un tel kha devrait être prêt à vivre sa mort.*

Il remit son sabre au fourreau et expédia d'un coup de pied la carafe au-delà de la paroi effondrée. Son travail n'était pas terminé. Une mort de plus le séparait encore de sa nouvelle existence. Un militaire Massebôth victime d'un narque qu'il devait arracher à son malheur. Il vivait chez les Serbota, une tribu primitive, à quelques jours de marche. Cette mort serait un soulagement pour le malheureux.

Nefandi n'aimait pas tuer les ermites ou les vieillards. Il partit sans se retourner, cherchant à comprendre ce que Râclos avait voulu dire – « Même la vérité est un quartier de roc. » *Ce type était bel et bien un pochard. Et un sale bavard. Mais qui était-ce donc ? Bah ! À quoi bon se poser des questions…*

L'aube mettait au ciel une teinte de fumée bleue quand Dérive et Croc Ardent arrivèrent du nord. Ils approchèrent lentement et avec méfiance le donjon rocheux de Râclos. Croc Ardent venait le premier, lançant des coups d'œil méfiants en tous sens, le poignard brandi. Il avait partagé les cauchemars de Dérive : éclats d'os et lambeaux de chair sanglante dans une odeur d'ossements calcinés et s'était plusieurs fois réveillé en sursaut, ravalant ses hurlements.

Pour Dérive, ç'avait été bien pire. À partir de la deuxième journée sur la Voie, il avait été hanté de rêves sombres, pleins de voix sourdes et lointaines, de grondements de tonnerre et d'affreuses souffrances. C'était d'abord une douleur fulgurante dans ses jambes, qui le clouait au sol dans l'abstraction du songe. Puis un spasme dans l'estomac, l'odeur du sang et un choc effroyable au sommet du crâne qui le plongeait dans les ténèbres.

La Voie elle-même n'était pas normale. Une présence maléfique, sombre et soucieuse, s'attardait encore dans les parages. Dans les ombres bleues de l'aube, ils avaient même relevé les empreintes d'un homme de haute taille. Dérive n'avait pas voulu s'en approcher. Une lumière rouge et vitreuse en émanait, la lueur

sanglante d'un mort-vivant, un cadavre ambulant. Dans les cieux muets, des corbeaux tournaient en silence.

Quand ils arrivèrent en vue de la tour rocheuse de Râclos, tous deux étaient persuadés qu'ils ne le reverraient pas vivant. Et pourtant, quand ils aperçurent la paroi crevée, près du sommet, leur cœur se serra. Croc Ardent gravit l'amoncellement de roches éboulées et fut le premier à apercevoir Râclos. Il tomba à genoux, les mains sur le visage et se mit à gémir.

Dérive vit le cadavre par les yeux de Croc Ardent. Son esprit vacilla et il contourna la tour pour gagner l'entrée de la caverne, marchant dans un brouillard. Quand il eut parcouru les galeries obscures et qu'il pénétra dans la grande salle, il avait eu le temps de s'habituer au choc et la vue du corps fut moins féroce que la rage qu'il éprouvait. Une espèce de clapotis lui monta dans la gorge et il s'abattit sur le sol, ruant parmi les rochers épars.

Croc Ardent parvint à dominer son chagrin et, dans la lumière lilas, il entreprit de rassembler les morceaux de la boîte crânienne éclatée. Le sang avait déjà figé, collant la chair morte au sol rocheux. Des fourmis blanches grouillaient sur le corps et l'odeur putride de la mort se précisait avec la chaleur croissante du jour.

Quand ils eurent fini de chasser les fourmis et de recueillir dans un bout d'étoffe déchirée tous les petits morceaux de chair, il était midi. Croc Ardent emporta le corps par les corridors obscurs jusqu'au terre-plein sablonneux qui s'ouvrait au pied de la tour.

À l'aide d'un éclat de pierre ficelé à son bâton de marche, Croc Ardent confectionna une hache dont il se servit pour abattre le grand genévrier. Dérive disposa le bois en un bûcher funéraire au fur et à mesure que Croc le coupait. Ils s'assirent ensemble devant les flammes, la harpe du démon jouant un air de deuil tandis que le natif psalmodiait :

Comme le tonnerre tu commences
Trop tard
À te rappeler la lumière…

Sumner suivit les senteurs douceâtres du genévrier incendié pendant la soirée. Près du donjon rocheux de Râclos, la fumée montait dans le ciel et les flammes grondaient. Croc Ardent et

Dérive étaient inertes, trop épuisés par le chagrin pour esquisser le moindre geste. Ils le regardèrent s'approcher et virent la vacuité de son visage et le regard lointain de ses yeux.

Dérive l'observa quelques instants dans le silence feutré, notant la pâleur fatiguée de son aura corporelle. *Le magnar est mort.*

L'instant culmina en une sensation de pure détresse, mais Sumner demeura sans expression. L'intense souffrance s'atténua presque aussitôt. Râclos était mort. Cette pensée n'était déjà plus qu'un filament qui rétrécissait encore dans le vide de son esprit.

— Une vacuité qui, quelques heures seulement auparavant, avait contenu des morts innombrables survenues dans une infinité de mondes. Il s'accroupit dans la poussière, les yeux fixés sur les étoiles violettes qui clignotaient au-dessus de l'horizon.

Une onde de colère traversa Croc Ardent devant la froideur de Sumner. Il aurait voulu saisir par les cheveux cette face indifférente et la traîner de force jusqu'au bûcher pour la contraindre à contempler le cadavre calciné. Mais le moment était sacré et il se retint. Dérive fut lui aussi troublé par le détachement de Sumner. Ne se rendait-il pas compte de l'immensité de cette perte ? Mais quand le voyant se projeta par l'esprit pour toucher Sumner, ce fut comme s'il se penchait à l'extrême bord d'une falaise balayée par le vent. Il battit en retraite et maria son esprit aux ombres et à son chagrin.

Sumner était vidé de toute émotion. Il n'était même pas affecté par l'idée que le voor qu'il avait maîtrisé par son Un-dans-l'Esprit continuerait de vivre en lui. Il était l'œil de l'instant, par lequel tout passait : la lumière nacrée du crépuscule, la fumée soyeuse, les braises qui rougeoyaient dans le bûcher comme des yeux malveillants.

La fatigue le hantait et des pensées décousues, lourdes comme le sommeil, rétrécissaient sa conscience : *Le magnar est mort.*

— *Personne ne me délivrera des voors désormais…* Ces pensées mêmes disparurent. Sa fatigue disparut. Il lui sembla que son corps même disparaissait. Une lourde et lente odeur flottait dans l'air, celle du bois qui flambait, sec et résineux. Des flaques d'énergie silencieuse tournaient autour de lui au rythme des couleurs du soir. À la périphérie du crépuscule, les plus hauts sommets capturaient les derniers rais de lumière et brillaient comme l'éternité.

Sumner ferma les yeux sur une ténèbre veinée de lumière bleue. Une voix lointaine parla en lui : *Nous sommes un désormais*. C'était Corby. Sumner sentit le voor se rapprocher. Il avait suffisamment de force pour l'en empêcher, pour le mettre en déroute. Mais il était vide. Tout le traversait. Le voor était étrangement proche de ses sens, curieusement vivant et plein de solitude. Les parasites déchaînés des voors morts crépitaient dans le lointain.

Nous sommes un, dit le voor, silencieux comme le clair de lune. *Je ne demande rien. Mais je suis en vous. Je vois tout ce que vous voyez. Et tout ce que je possède est à vous. Partageons donc ce que nous sommes.*

Des éclats de pierre s'allumèrent au cœur des ténèbres et Sumner sentit un corps se tisser intimement avec le sien. Une immense obscurité mouvante l'engloutit et, quand il ouvrit les yeux, il était seul dans la lumière gris-perle de l'aube.

Les empreintes de Croc Ardent et de Dérive partaient vers le nord. Le bûcher était entièrement consumé, réduit à un cercle calciné sur le sable. Sans y réfléchir, mais sachant que c'était un désir du voor, il s'approcha du feu éteint et ramassa une poignée de cendre qu'il plaça dans la bourse qui pendait à son côté. Puis il se mit à marcher en direction de Miramol. Il ne savait pas pourquoi il y allait, mais il sentait que c'était ce qu'il fallait faire.

— Après tout, dit-il à haute voix au désert chimique, le monde est sensation.

Il passa devant des trous d'argile dans lesquels des distors maculés de boue, courbés sur leur travail, ne prenaient pas garde à sa présence. Dans les grands champs qui s'ouvraient au-delà, des fumées se traînaient au ras du sol. Les distors faisaient chauffer des fours de pierre pour tremper les métaux et durcir le bois. Quand ils l'aperçurent, ils firent des gestes menaçants et sifflèrent l'alarme. Mais Nefandi les ignora. Il se déplaçait aussi silencieusement que la fumée qu'il traversa, son sabre fixé dans le dos.

Les femmes et les enfants qui travaillaient dans les jardins potagers s'étaient déjà dispersés quand il s'engagea au milieu de leurs maigres alignements verts. À la lisière des arbres, il abattit un jeune guerrier qu'il avait repéré grâce à son sensex et qui s'apprêtait à lui tirer un coup d'escopette du haut d'un baobab. Quand le jeune

homme heurta le sol avec un bruit sourd, des gémissements retentirent dans les huttes d'herbe.

Nefandi sonda les habitations à la recherche du kha d'un voor. Il descendit toute la longueur d'un boulevard décoré de carcasses et de défenses de sanglier, le corps à l'abri du champ protecteur de son sabre. À travers l'écran d'énergie, les huttes bien charpentées et les parterres de fleurs soigneusement entretenus semblaient vibrer, et une pierre lancée d'un arbre vint rebondir à quelques centimètres de sa tête sur le bouclier invisible.

À l'extrémité du boulevard il aperçut les cabanes de bouleau argenté enfouies sous leurs tonnelles fleuries. Un kha bleu-vert palpitait derrière ces murs et il s'avança dans cette direction. En chemin, il examina les distors qui l'observaient dissimulés derrière des arbres et des rideaux de mousse. C'était des symbio-mutants, c'est-à-dire que leurs mutations étaient des composantes nécessaires de leur vie. Certains de leurs gestes désarticulés, comme divers mouvements expressifs du visage et des oreilles, auraient été impossibles à des humains normaux. Cela signifiait un minimum de sélection volontaire. Ces mutations n'étaient pas fortuites. Ou, du moins, la plupart ne l'étaient pas. Car un bon cinquième des distors qu'il avait aperçus présentaient des malformations qui les auraient éliminés sans le soutien actif de la tribu – comme cette femme sans jambes qu'il avait vue assise devant sa hutte, ou cet aveugle qui réparait un filet sous un arbre. Comment était-il possible qu'une tribu assez évoluée pour produire des androgs ne comprenne pas les avantages de l'élimination sélective des inaptes ? *Bah ! À quoi bon se poser des questions…*

Les natifs qui observaient l'approche de Nefandi par les judas de leurs demeures étaient effarés. C'était un tueur que dénonçait l'odeur de son esprit mais, pire encore, c'était un mort-vivant. La lumière de vie qui émanait de son corps était d'un rouge fumeux et ne circulait qu'avec lenteur autour de lui, ne s'animant un peu qu'à la hauteur de la tête. C'était manifestement celui qui avait occis le magnar – mais pourquoi venait-il à eux ? Ils n'auraient pu le dire mais tous s'en moquaient éperdument. La perte de leur bienfaiteur pesait trop lourd sur eux et ils décidèrent sans parler de tuer l'intrus.

Nefandi s'engagea dans la montée qui menait aux cabanes d'une démarche féline. La chaleur pesait comme un lourd manteau sur ses épaules et ralentissait son pas. Plissant les paupières, il cracha le goût de poussière qu'il avait dans la bouche. Il avait hâte d'en finir avec cette mission. Les hurlements des femmes et des enfants, les cris agressifs des hommes et la chaleur oppressante conféraient à toute chose une allure hostile. Même les cabanes de bouleau argenté, ruisselantes de kha vert émeraude, semblaient menaçantes. Sa programmation lui avait appris que les habitants révéraient l'anachorète qu'il avait tué.

Il augmenta l'intensité du champ protecteur, mais la diminua derechef. Le poids de l'énergie rendait la marche trop pénible. Mieux valait ouvrir l'œil. Son visage sombre et furieux se tournait de droite et de gauche quand il parvint au sommet de l'éminence.

La plupart des cabanes qu'il avait sous les yeux étaient vides. Mais il y en avait une qui débordait de kha.

Nefandi ne prit pas la peine de s'annoncer. Il tâta la porte coulissante et, ne la trouvant pas verrouillée, l'écarta d'une brusque poussée et entra. Un mur de chaleur mêlé à l'odeur recuite de la sueur et de l'encens ranci le figea sur place. La pièce était plongée dans une pénombre veinée de fumée et de formes obscures et il ne vit d'abord les autres qu'à travers son sensex : une quarantaine d'androgs de petite taille au teint de vieil argent bruni comme celui de vieilles idoles. Le regard de leurs petits yeux était fixé sur lui avec l'intense immobilité de celui des serpents. Avant qu'il ait eu le temps d'esquisser un geste, leur kha à tous alla se fondre en une espèce d'orage miniature sur les genoux de l'un d'entre eux, un androg vêtu d'une robe bleue. Puis le nuage explosa et Nefandi fut projeté à la renverse contre la porte qui éclata sous la violence du choc.

L'attaque avait été si puissante qu'il perdit connaissance malgré le bouclier de son champ protecteur. Aussitôt, les natifs se précipitèrent sur lui d'un seul mouvement. Ils essayaient désespérément de le frapper à travers l'écran magnétique infranchissable quand il revint brusquement à lui.

Fou furieux, il porta l'intensité du champ au maximum. Le brutal surgissement d'énergie broya les natifs qui l'entouraient. Ceux qui

touchaient directement le champ explosèrent, et les autres furent projetés contre les quatre murs de la cabane.

— Abominations ! hurla-t-il en se relevant d'un bond, glissant sur une mare de sang qui faillit le faire retomber.

Il coupa son champ protecteur pour pouvoir ouvrir le feu sur les survivants. Les petites créatures s'éparpillèrent dans toutes les directions, cherchant à gagner les fenêtres et la porte de derrière. Mais Nefandi était trop rapide pour elles. Quelques instants plus tard, leurs cris épouvantables se turent et la pièce ne fut plus qu'un enchevêtrement sanglant de cadavres vautrés.

Nefandi sortit de la cabane, les doigts tremblants de rage. L'onde de choc qui l'avait assommé vibrait encore dans les os de son crâne. Il se déplaça rapidement entre les arbres au tronc moussu et redescendit la pente qui menait au cœur du village. La colère nouait sa gorge et resserra encore son étreinte quand il constata l'absurdité de la mesquine attaque à laquelle il s'était exposé : le voor qu'il cherchait n'était nulle part.

Sur la place centrale du village, devant une source vaporeuse qui projetait ses embruns parmi les arbres assombris de lichen, les guerriers rieurs s'étaient rassemblés. Une aile de Serbota armés de lances s'incurvait sur le flanc d'une troupe brandissant des escopettes. Dans les arbres, des chasseurs ajustaient leur fusil, silencieux comme des chats. Les hurlements des natifs à l'agonie avaient secoué jusqu'aux guerriers les plus audacieux et, quand Nefandi parut, brandissant son sabre, l'air vibrant follement autour de lui sous l'effet de la chaleur, un rire nerveux parcourut les rangs et l'on entendit prononcer le nom du Ténébreux.

Les Serbota se mirent en marche, tremblant de fureur, la pointe des lances s'abaissa visant la poitrine de Nefandi. Il s'apprêta à couper son champ protecteur mais, au moment où sa main se crispait sur la détente, une voix de femme s'éleva brusquement au-dessus du chant de guerre des hommes en marche. Dans l'excitation croissante du moment, Nefandi n'y aurait sans doute pas pris garde si elle n'avait en même temps résonné distinctement à son oreille gauche, dans une langue qu'il comprenait. *Arrêtez ! Assez de tueries !* C'était une communication télépathique en même temps que sonore et audible. Les Serbota relevèrent la pointe de leurs

lances et se mirent à danser nerveusement sur place au rythme de leur chant.

Nefandi jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Une vieille femme à la silhouette massive, enveloppée d'une robe noire, courait lourdement dans leur direction, son visage de saindoux crispé en une grimace d'effort. Elle atteignit l'extrémité de la grand-place et s'immobilisa, les petits poils qui lui couvraient le corps tout hérissés. *Pourquoi tuer mon peuple ?* Sa voix résonna dans l'esprit de Nefandi, mal synchronisée avec le mouvement de ses lèvres.

Nefandi la dévisagea et elle soutint son regard avec une fermeté d'airain. Son visage était bouffi et ses cheveux épais, jaunis par l'âge. Sa mâchoire carrée lui donnait l'air vaguement masculin. Ses yeux noirs luisaient d'une méfiance rusée et la courbe amère de sa bouche avait quelque chose de sombrement humoristique. Son front pâle et bombé accrochait le soleil comme une plaque de métal.

— J'ai été provoqué, répliqua Nefandi, la voix étouffée par l'écran du champ protecteur. Mes intentions ne sont pas agressives. Je cherche un homme, victime d'un narque voor, qui habite ce village.

Le kha de la vieille se modifia imperceptiblement à la hauteur de ses yeux et Nefandi vit qu'elle savait.

Je m'appelle Orpha et je suis responsable du bien-être de ces gens. Il n'y avait pas trace de colère dans le son de sa voix ni dans la sensation qu'elle déclenchait dans l'esprit de Nefandi. Elle semblait d'une sérénité surnaturelle, ce qui eut pour effet de muer la fureur de Nefandi en un simple mécontentement maussade.

— Vous savez de qui je veux parler, dit-il. Menez-moi jusqu'à lui.

Il faut d'abord que tu jures par tout ce que tu peux avoir de sacré qu'il ne sera plus fait aucun mal à mon peuple. Elle parlait sérieusement. Elle gardait les yeux fixés sur lui et ne cilla pas quand un sourire cruel plissa son sombre visage.

— Rien n'est sacré, femme ! Mais je puis t'assurer que je n'en veux qu'à cet homme.

Orpha abaissa les paupières et garda le silence. Quand elle rouvrit les yeux, elle essuya la sueur à son front et tourna les talons. *Suis-moi.*

Nefandi la suivit au long du boulevard des défenses et des carcasses jusqu'à l'entrée sertie de turquoises d'une espèce d'éminence rocheuse. Il se tint avec méfiance sur le seuil, sondant

les ténèbres de l'intérieur : pas de matériel lourd, pas trace de métal, pas de piège… Il coupa son champ protecteur et se baissa pour pénétrer dans le Terrier à la suite d'Orpha.

Des filaments de phosphore s'enroulaient sur les parois grossières qui semblaient vernies. Il suivait Orpha de très près, la main sur la garde de son sabre, aspirant de petites bouffées d'air chargé d'encens et d'humidité. Dans le lointain, on entendait chanter des cascades souterraines. Son visage se tendit au contact de l'air froid qui émanait comme une brume des parois de terre et il dut fermer son œil unique pour se diriger au sensex dans la pénombre.

Ils passèrent devant des salles vides, décorées de broderies arachnéennes et meublées de couches d'herbes et d'objets lisses et lustrés comme du verre. Un escalier de pierre en spirale les mena jusqu'à une vaste grotte en forme de dôme, après avoir franchi des passages tapissés de cristaux sédimentaires et hérissés de stalagmites d'une roche sombre et comme graisseuse.

Une douzaine de femmes assez âgées, assises ou debout, se tenaient au milieu d'un chaos de dépôts siliceux qui affectaient la forme d'énormes champignons. La plupart étaient distorses, le visage et les mains couverts de plaques d'écailles argentées, les traits bizarrement caricaturaux. Orpha alla s'asseoir sur une grosse roche arrondie en compagnie d'une vieille aux orbites vides. C'étaient les deux seules qui semblaient génétiquement intactes.

Derrière les femmes, visible dans le spectre magnétique, montait une espèce de halo de la couleur de son sabre. Il traçait une ligne droite à travers la grotte et il reconnut le canal d'énergie sur lequel il s'était guidé dans le désert.

— Pourquoi est-il ici, Orpha ? demanda la vieille aveugle, fixant Nefandi de ses orbites vides.

— Il veut Face de Lotus.

— Mais le magnar nous l'a confié, protesta une autre femme au visage de fouine qui adressait des gestes obscènes à Nefandi tout en parlant.

— Il était le protégé du magnar pendant un an, répondit Orpha. C'est fini, maintenant.

— Sans compter, reprit l'aveugle, que le magnar est mort.

— C'est celui-là qui l'a tué ! s'écria visage de fouine d'une voix suraiguë. Pourquoi aiderions-nous notre meurtrier ?

Orpha fronça les sourcils.

— Il a déjà suffisamment tué ! Débarrassons-nous de lui.

— Qu'en penses-tu, Jesda ? demanda visage de fouine.

— C'est la fin – vous ne le sentez donc pas ?

Les doigts de l'aveugle se tortillèrent devant son visage.

« Que nous l'aidions ou pas, c'en est fait de nous. Laissons Face de Lotus se débrouiller avec ce mort-vivant.

Le visage de Nefandi se durcit.

— Mesure tes paroles, la vieille.

Jesda se pencha en avant et la maigre lumière éclaira le tour de ses orbites qui se mit à luire comme une peau de serpent.

— N'est-ce pas ce que tu es ? Un mort-vivant ? Un être artificiel, un ort. Tu le sais bien, non ?

Les jointures de Nefandi blanchirent sur la poignée de son sabre et Orpha intervint d'une voix forte :

— Jesda ! Finissons-en avec lui.

— N'aie pas peur de lui, Orpha, répliqua l'aveugle en se redressant, un rictus de dédain tordant ses lèvres. Un homme qui s'irrite d'un nom n'est pas digne d'inspirer la peur.

Nefandi sourit de toutes ses dents, d'un sourire aussi crispé que celui d'une tête de mort.

— Allez-vous me dire où je puis le trouver ?

Son ton tranchant montrait qu'il s'agissait plus d'un ordre que d'une requête.

— Hélas, mort-vivant, se lamenta Jesda, les natifs qui auraient pu t'indiquer avec précision où il se trouve sont tous morts. Nous, nous pouvons seulement te dire où tu as des chances de le rencontrer.

— Eh bien, faites-le.

Seule la méfiance tempérait la colère de Nefandi. Il observa attentivement, sur ses gardes, tandis qu'Orpha adressait de la main un signal aux autres femmes. Plusieurs d'entre elles allèrent se grouper dans le halo d'énergie, au fond de la grotte, paraissant soudain toutes menues dans le vaste bassin de pierre noire. Joignant les mains elles se mirent à marcher lentement en rond.

— Nous ne sommes pas aussi puissantes que les natifs, dit Jesda. Tout ce que nous savons, ils nous l'ont appris.

Nefandi perçut la colère dans sa voix et ne la manqua pas non plus dans les yeux de la fouine et des autres femmes.

— Si vous me trompez, si vous me jouez un tour…

Jesda secoua solennellement la tête.

— Non, nous jouons franc-jeu.

Les femmes rompirent le cercle et l'une d'elles s'approcha d'Orpha. Cette dernière inclina la tête pour écouter ce que l'autre lui chuchotait à l'oreille.

— Va vers l'est, dit-elle à son tour à Nefandi. Quand tu auras marché quelques minutes, tu parviendras à un verger de poiriers noirs. De là, tu devrais être capable de le retrouver par toi-même.

Nefandi s'inclina en une révérence moqueuse et gagna à reculons l'escalier de pierre. Quand il fut parti, la fouine poussa un cri perçant et fit face à Orpha, les poings crispés, des larmes de peur et de colère dans les yeux.

— Nous avons trahi notre protégé !

Orpha haussa les épaules.

— Il ne l'est plus. C'est Miramol que nous avons le devoir de protéger.

Jesda ricana.

— Protéger ! lança-t-elle avant de s'étouffer d'un rire silencieux. Il n'y a rien à protéger, mes sœurs. Miramol est mortelle comme nous toutes. Rien n'est éternel.

Elle adressa un sourire radieux aux pointes de roche.

« C'est bien pour cela que nous rions, pas vrai ?

Nefandi remit en marche son champ protecteur sitôt qu'il eut émergé de nouveau dans le bourdonnement du soleil. Ébloui par la clarté soudaine, il s'en remit au sensex. Une rangée de guerriers s'était formée en demi-cercle sous le feuillage vert et argent à l'orée de la jungle. Ils se mirent à pousser des cris et des sifflements dès qu'il parut, mais se turent quand il se mit en marche dans leur direction.

À l'extrémité du boulevard aux sangliers, un groupe de chasseurs étaient plongés dans une discussion très animée avec un autre guerrier accompagné d'un androg. Ces deux derniers étaient l'un

comme l'autre couverts d'une épaisse couche de la poussière rosâtre du désert.

Nefandi se dirigea vers l'est, traversant la rangée de guerriers, puis le boulevard. Brusquement, le guerrier poussiéreux, bousculant les chasseurs, se précipita vers lui. Seuls les glapissements aigus du natif l'empêchèrent de se jeter contre l'écran protecteur.

Écarte-toi de lui, Croc ! implorait Dérive qui, l'ayant rejoint, le tirait par la manche. *Les Mères se sont occupées de lui. Il s'en va.*

Croc Ardent aboya une insulte à l'adresse du borgne. La fureur martelait sa gorge, mais la vanité de toute attaque contre cet homme invulnérable le retint. Il voyait briller le champ magnétique tout autour de lui.

— Il a tué le magnar, hurla-t-il. Il a la même lumière que celle que nous avons vue sur la Voie. Nous n'allons pas le laisser partir tranquillement !

Dérive s'accrochait à son bras. *Nous n'avons pas le choix. Tu as vu ce qu'il a fait aux natifs.*

Croc Ardent gronda de colère, la bouche tordue par un rictus haineux, quand Nefandi passa près de lui.

— Mort-vivant ! Seule ta sorcellerie te protège !

Nefandi ignora le distors au visage léonin, reprit son orientation et pénétra dans la jungle par un étroit sentier ouvert par les cueilleurs. Si cette vieille saleté d'aveugle ne lui avait pas menti, son travail serait bientôt terminé. Il pourrait rentrer à Cleyre, prendre possession de son nouveau corps et jouir des plaisirs simples d'une existence facile, loin de la chaleur et de l'hostilité de cette région épouvantable. Baissant la tête pour éviter une branche basse, il entendit le bois exploser en heurtant le champ protecteur. Il le coupa à regret, après avoir sondé les environs pour s'assurer qu'il était bien seul. Il pressa le pas.

Croc Ardent le regarda disparaître dans la végétation. Il ressentait au plus profond l'envie de lui lancer des pierres. Mais il se tourna vers Dérive et tous deux repartirent en sens inverse, remontant à pas lent l'avenue aux sangliers.

Il nous faut aller préparer les morts.

Croc Ardent ne réagit pas à la communication du voyant. Il marchait la tête basse, les sourcils froncés.

— Qu'ont donc fait les Mères pour obtenir qu'il s'en aille ?

D’un coup de pied, il fit voler une motte de terre en poussière.

« Et d’ailleurs, pourquoi est-il venu ici ?

Dérive cherchait encore une réponse quand le reproducteur, crachant dans le sable, tourna brusquement les talons. Il repartit au galop le long de l’avenue, bouscula la foule des guerriers qui protestèrent bruyamment et courut en direction du Terrier. L’entrée lui en était interdite par la tradition, il se courba donc devant l’ouverture et poussa un long cri. Dérive, qui l’avait rejoint, tenta de l’entraîner, mais il insista jusqu’à l’apparition d’une Mère décharnée à la tête de fouine.

— Pourquoi brailles-tu ainsi, reproducteur ? demanda la Mère d’une voix flûtée.

— Dis-moi où va le mort-vivant.

La Mère eut un rire de dédain.

— Va-t’en, pauvre brute.

Croc Ardent se jeta dans l’entrée et retint la Mère par sa robe. Le tissu se déchira quand il la souleva du sol pour la plaquer violemment contre la paroi.

— Où, femme ?

— Tu… m’é… trangles ! souffla-t-elle.

Il resserra encore son étreinte et elle faillit étouffer.

« A… la… re… cherche de… Face de Lotus !

Elle avait les yeux hors de la tête et la bouche crispée.

Croc Ardent la lâcha et se précipita de nouveau à l’extérieur. Il dévala la pente et se mit à courir vers la jungle. Dérive risqua un coup d’œil à l’intérieur du Terrier et, constatant que la Mère n’avait pas besoin d’aide, se précipita sur les traces de son ami.

Les cellules sensibles implantées dans le crâne de Nefandi commencèrent à bourdonner doucement derrière ses yeux. Le voor n’était pas loin, mais le sensex ne l’avait pas encore repéré. Écartant la végétation, il pénétra dans un petit verger de poiriers noirs. Des mouches se mirent à bourdonner autour de sa tête et il rétablit son écran protecteur à l’intensité minimale. Dans son dos, il entendit le bruit d’une course à travers la jungle. Pivotant sur lui-même, il sonda le chemin qu’il venait de suivre.

Le guerrier à la face de lion surgit d’un buisson, à quelque distance. Nefandi fit feu, mais par une chance extraordinaire, le distors roula sur le sol une fraction de seconde avant le coup.

Nefandi visa plus soigneusement et appuya plus longuement sur la détente mais, une fois encore, le guerrier parvint à éviter le coup en plongeant et se rapprocha. Il brandissait son poignard et Nefandi lut une détermination farouche dans ses yeux jaunes.

Dérive courait de toutes ses forces pour ne pas perdre Croc Ardent de vue. Sa poitrine lui faisait mal, comme transpercée d'aiguilles. Mais sans prendre garde à ses poumons tordus, à sa gorge brûlante, déchirée, il continuait de courir, évitant les racines et les branches basses. Tant qu'il ne perdait pas Croc Ardent de vue, il pouvait le prévenir à temps des intentions de Nefandi. *À droite* ! émit-il de toute la puissance dont son esprit était capable, lisant en Nefandi qui s'apprêtait à prendre à contrepied la feinte à gauche du guerrier qui le chargeait.

Croc Ardent obliqua brusquement à droite et la décharge jaillissant du sabre de Port fit voler un tronc en éclats.

Roule sur toi-même ! Croc Ardent exécuta un roulé-boulé et une nouvelle décharge d'énergie volatilisa les feuilles au-dessus de sa tête. *Debout, à gauche* ! Il bondit sur pied et se recroquevilla sur la gauche, tandis qu'un rayon invisible creusait un cratère dans le sol à ses pieds.

Nefandi n'en revenait pas. Croc Ardent se rapprochait, le poignard en avant. Il était sur le point de lâcher une nouvelle décharge prolongée, quand, pris d'une subite impulsion audacieuse, il hésita. Le sabre dirigé vers le sol, il s'accroupit, l'œil fixé sur le visage du distors, enregistrant les plus infimes contractions musculaires.

Il attendit que Croc Ardent bondisse sur lui, les bras écartés, la rage étincelant dans ses yeux jaunes. Et il rétablit son champ protecteur avec le maximum d'intensité. Le guerrier fut réduit en charpie dans un grand éclaboussement de tripes et de sang. La force du choc fit voler en éclats les branches des arbres voisins et Dérive fut projeté sur le dos, un gros paquet de viscères lui retombant dessus et le plaquant au sol.

Nefandi coupa son inducteur de champ et roula sur lui-même jusqu'au centre du verger. Ses cellules détectrices piaulaient sans discontinuer et il sonda rapidement la végétation environnante. Une aura corporelle glauque se déplaçait lentement dans les fourrés. Elle était d'un jaune doré, de la taille d'un homme. Il ouvrit le feu. Les

feuilles dansèrent et s'éparpillèrent, le kha flamboya brièvement et s'éteignit.

Toujours à plat ventre, Nefandi scruta de nouveau l'ensemble du terrain. L'androg le fixait à travers les guirlandes de tripes de son compagnon, trop effaré pour esquisser le moindre geste. Un oiseau gazouilla puis se tut et le cri déchirant d'une bande de singes qui avaient pris la fuite s'estompa dans le lointain. Les cellules détectrices de son crâne s'étaient tues elles aussi. Il se leva lentement. C'était fini.

Cleyre se rapprochait. Il humait déjà l'arôme de la chicorée qu'il dégusterait dans l'ombre fleurie de son patio. Avec un sourire, il chassa cette rêverie et partit examiner le cadavre. Sa victime avait-elle éprouvé un soulagement – heureuse d'être libérée par la mort des horreurs du narque ? Ou s'était-elle familiarisée avec le voor. Au point de partager sa vie ? *À quoi bon se poser des questions ?*

Du bout de son arbre, il écarta les buissons enchevêtrés. Couché en travers d'un arbre tombé, la tête fendue, il découvrit le cadavre d'un puma argenté. Ébahi, Nefandi en était encore à se demander comment un animal avait pu posséder un tel kha quand Sumner se dressa, sortant de sa cachette de ronces derrière le gros félin. Il n'avait pas de kha. Le voor concentrait la totalité de sa psynergie et la maintenait au plus profond de lui.

Nefandi recula en trébuchant mais Sumner lui agrippa le bras armé du sabre. Il le serra si puissamment que les muscles se détendirent et que l'arme tomba par terre. L'esprit de Nefandi était comme paralysé. Ce visage noir, luisant comme un arc-en-ciel, le fascinait – ces yeux plats, indifférents, mornes…

Le bras libre de Nefandi jaillit mais fut écarté d'une claque. Il se débattit, mais la main qui étreignit son bras accentua encore sa pression, l'attirant en avant. Un poignard parut dans la main de Sumner et Nefandi vit la lame lui déchirer la poitrine. Un hurlement se bloqua dans sa gorge. Il rua, sauta, envahi d'une hilarité imbécile. Puis son corps entier se raidit et il s'affaissa sur le sol, vidé, simple enveloppe.

Sumner laissa tomber le cadavre. Il regarda les membres repliés comme du carton mouillé, la frayeur qui allumait encore l'œil unique, un doigt qu'agitaient de petits soubresauts, dans l'attente désespérée d'un ordre du cerveau qui ne viendrait jamais plus. Il

scruta plus profondément pour tenter de voir ce que-cet homme avait ressenti. La peur – reflétée dans l'œil-miroir, détrempant la chemise qu'assombrissait le sang épanché.

Il se courba pour essuyer sa lame sur la chemise de Nefandi et la voix du voor s'ouvrit sourdement en lui. *Tu m'as fait confiance, Sumner, et tu n'as pas eu à le regretter. Nous ne faisons plus qu'un désormais. Nous sommes semblables.*

Il rengaina son couteau, s'empara du sabre de Nefandi et enjamba le cadavre.

Couvert de sang, Dérive vint à sa rencontre en boitant au centre du verger de poiriers. Ses petits yeux en boutons de bottine étaient voilés et, tout d'abord, Sumner ne perçut rien qu'une espèce de brume, obscure et languide. Puis la voix du voyant retentit dans son esprit. *Pourquoi ne l'as-tu pas sauvé* ? Il leva ses mains, gluantes du sang de Croc Ardent. *Tu as vu ce qui se passait. Pourquoi ne l'as-tu pas secouru ?*

— Le voor retenait mon kha, Dérive. Si j'avais esquissé le moindre geste, si j'avais seulement pensé, nous serions morts tous les deux à l'heure qu'il est. Il fallait que j'abandonne Croc Ardent.

Dérive le dévisagea, ses mains sanglantes toujours levées. *Je te croyais humain*. Ses yeux étincelèrent et il tourna les talons. *Tu es plus voor que tu n'es homme.*

Sumner regarda le voyant s'éloigner et disparaître parmi les arbres. *Rien n'est jamais perdu – mais seulement sur le chemin du retour*, se dit-il.

Cette pensée se mit à tourner lentement dans son esprit se muant en une manière de mantra au rythme duquel il se mit en marche, quitta la forêt et pénétra dans le paysage écrasé de soleil de Skylonda Aptos.

Il marcha sans relâche à travers le chaos de roches fendues, surélevées, entassées ou éparses. En un lieu particulièrement désolé il enterra le sabre de Nefandi, puis il reprit sa marche de deuil. Quand le ciel s'emplit de vapeurs colorées, il s'assit adossé à une arche de pierre, les yeux perdus dans la contemplation des récifs de nuages qui s'assombrissaient. Il avait tué Croc Ardent – de la même manière qu'il avait tué Râclos, par l'inaction. Il avait laissé mourir en lui l'amour humain. Il était bel et bien un voor. Et cette idée le paralysait. Des derviches de poussière rouge tournoyaient dans la

plaine aride. Llyr luisait, petite et vitreuse, au-dessus de l'horizon. Un vent glacé se mit à souffler.

À l'aube, Sumner fut éveillé par un grondement métallique – des moteurs. C'était un fracas assourdissant qui franchissait l'étendue stérile. Il grimpa sur l'arche de pierre et aperçut un convoi de transports de troupes jaunes et bruns qui s'avançait en cahotant à travers le terrain accidenté. Des fanions verts frappés d'un pilier noirs et d'un pilier blanc flottaient au flanc des véhicules à chenilles.

Sumner partit au galop à travers des couches de roches lie-de-vin afin d'intercepter le véhicule de tête. Quand il fut repéré, le convoi s'immobilisa et plusieurs hommes en tenue camouflée bondirent sur le sol, l'arme prête.

Sumner déclina son identité et fut rapidement hissé à bord du transport de tête. Avec un grincement de métal fatigué, le convoi s'ébranla lourdement et reprit sa progression à travers le désert.

Accroché à la ridelle blindée, Sumner regardait défiler l'horizon. Quand l'officier déposa les écouteurs de sa radio, Sumner lui demanda :

— Que se passe-t-il au juste ?

L'officier était un jeune homme pâle, blond comme les blés, les yeux marqués d'un fin réseau de rides en patte d'oie. Il examina Sumner des pieds à la tête avec une expression de curiosité amusée.

— Votre couverture est extraordinaire, Kagan !

Ses fines rides s'évanouirent dans les plis de son sourire.

« J'avais entendu dire que les Rangers ne faisaient pas les choses à moitié, mais vous, on peut dire que vous êtes champion !

Ses petits yeux s'élargirent tandis qu'ils examinaient une nouvelle fois la tresse de Sumner, ses oreilles percées de cordelettes multicolores, son collier de dents de jaguar et son pagne déteint.

« Quelle tribu surveillez-vous ?

— Les Serbota.

— Tiens, tiens.

Ses petits yeux devinrent meurtriers.

« Mais c'est que vous pourriez nous être bigrement utile.

Les entrailles de Sumner se crispèrent.

Un des récepteurs radio grésilla puis débita quelques phrases nasillardes d'un message codé. L'officier passa devant Sumner et scruta l'horizon en direction du sud.

— Ils s'amènent.

Plusieurs points noirs se rapprochaient effectivement dans le ciel.

— Vous allez prendre Miramol ? demanda Sumner d'une voix blanche.

— Prendre ?

L'officier se tourna vers lui, amusé par sa voix étranglée.

« On ne "prend" pas les distors, mon vieux ! On nous a signalé pas mal de mouvements de voors dans le coin et nous allons nettoyer les tribus qui pourraient leur donner asile.

Le tonnerre roula vers le sud, se mua en rugissement, puis déchira le ciel au-dessus de leurs têtes d'un vacarme plus vaste que les oreilles humaines. Quatre strohlkrafts passèrent en flèche et disparurent à l'horizon.

Sumner se laissa aller à la renverse contre la ridelle. Il regarda défiler d'un œil morne les éminences, les chaos, les tours, les éperons et les avancées qui se succédaient sans discontinuer. Tout se fondait dans ses larmes. Tout devenait un.

La perspective de voir détruire sa tribu était une douleur, une angoisse plus grandes qu'il ne pouvait supporter. Le besoin de violence monta dans sa poitrine. Il savait qu'il transformerait bien des hommes en cadavres s'il ne partait pas immédiatement.

Il sauta du transport de troupes et roula sur lui-même quand il heurta le sol rocheux. Il entendit l'officier hurler dans son dos :

— Revenez ici, Kagan ! Qui vous a donné la permission de partir !

Sumner se mit à marcher, la chaleur et la poussière engloutissant ses chevilles.

— C'est une désertion ! beugla l'officier et l'un des soldats ajusta son fusil et attendit l'ordre d'ouvrir le feu. Sur un signe de tête de l'officier, il s'apprêta à tirer, mais Sumner avait disparu.

Plusieurs autres hommes l'avaient vu sauter derrière un épaulement sablonneux et l'officier détacha une dizaine de soldats pour partir à sa recherche. Ils passèrent les environs au crible, scrutèrent les alentours depuis le sommet d'éperons rocheux, mais jamais ils ne revirent le mystérieux ranger.

LES HORIZONS DU SANG

Sumner marchait vers le nord, se laissant guider par sa sensibilité voor à travers les montagnes. À la limite des neiges, où les roches déchiquetées brûlaient dans les rayons festonnés du soleil, il trouva une grotte à l'abri du vent. Il la nettoya de ses silex coupants et s'adossa au mur du fond.

Psychiquement, il était à bout, prêt à mourir ou à s'endormir – mais en lui le voor s'activait. Sumner laissa agir Corby et suivit d'un regard morne les mouvements du voor qui prit à son côté la sacoche en peau de serpent et éparpilla à ses pieds les ossements et les cendres du magnar. Les rayons du jour faisaient resplendir comme des fragments du temps les débris osseux. Les entrailles de Sumner se tordirent, glacées par la culpabilité au souvenir de la mort de Croc Ardent et du magnar.

Tu es fatigué, Sumner, dit doucement Corby, *et instable comme la fumée. Alors contente-toi d'observer. Je vais te faire oublier la souffrance. Nous allons partir pour un long voyage. Ensemble, nous chasserons les ombres de Râclos.* Ses doigts décrivaient de lentes spirales dans les cendres au rythme de la voix voor en lui. *La chasse aux ombres est un voyage dans le temps. Il reste ici assez de vestiges-de-kha pour que nous revivions toute la vie du magnar. Dans l'Iz, passé, présent et futur sont simultanés. Mais ce n'est pas le magnar que je veux te faire rencontrer.* Ses mains voltigeaient doucement au-dessus des spirales entrelacées et un pouvoir se dénoua dans sa poitrine, un pouvoir aussi subtil que la cendre était blanche.

Un vent miaula au-dehors dans le pêle-mêle de rochers et se mêla à la voix de Corby : *C'est le Delph que je veux te faire voir. Nous sommes nés pour tuer cet esprit-dieu.* Le crépuscule offrait un spectacle de taches colorées qui s'étiraient dans le vent, avec des rouges plus rouges que la viande. *Nous allons remonter douze siècles en arrière, à ta suite du kha de cette vie en poussière,*

jusqu'à l'époque de la première forme de Râclos. L'apparence des choses parut peser moins lourd. *Le temps est un secret qui se cache à lui-même. Nous allons nous enfoncer plus profondément dans ce secret… nous allons le devenir*.

L'esprit de Sumner se vida. Et soudain il dériva sans effort dans un lieu chaud et sombre, écoutant le bruit assourdi d'une porte qui battait dans un vent fantomatique. C'était le battement d'un cœur.

Corby comprit et son savoir devint celui de Sumner : l'Iz les avait emportés aux premiers jours de la vie de Râclos et puis, sous la poussée de la volonté de Corby, plus loin dans le temps, jusqu'aux commencements embryonnaires du Delph, lueur dans la lumière du sang, enroulée dans sa brume bourdonnante, tellement insignifiante et insaisissable qu'elle semblait sur le point de s'effacer.

Des paroles passèrent de Corby à Sumner – des paroles de chanson, la litanie voor pour l'enfant à naître :

Tu auras un nom cette fois, ô enfant. Et tu auras toutes les limites qui accompagnent le nom. Tu auras un nom parce que tu vas là où toute chose a un nom…

Corby alla de l'avant et Sumner sentit le temps s'accélérer. Il aperçut le fœtus du Delph qui prenait du volume, qui culbutait dans la matrice et voulait sortir. La tête grimaça dans la lumière, et il se glissa au-dehors, souillé et luisant des restes de sa vie fœtale. La scène se perdit dans un brouillard, un flot d'images qui défilaient trop vite pour être compréhensibles.

… Là où tu vas, enfançon, tout ce qui peut arriver est arrivé. Tout ce qui est arrivé arrivera encore…

À deux reprises, le torrent hésita, ralentissant assez pour permettre à Sumner d'avoir quelques aperçus de l'enfance du Delph : un enfant aux cheveux noirs portant une calotte trop grande pour lui, sur les marches de pierre du temple : un jeune homme dégingandé en treillis militaire, une étoile à six branches balançant sur sa poitrine, un demi-sourire sur son visage anguleux, avec des avions de combat à l'arrière-plan ; un avion s'enfonçant dans le noir…

… Certes, tu apprendras bientôt le nom de tous les objets de ta nouvelle vie mais peu importe la quantité de noms que tu apprendras. Peu importe l'ordre dans lequel tu rangeras ces mots, ils ne t'apprendront rien sur l'origine ou la fin. Ils existent parce

que tu existes, pour te prouver la possibilité et la réalité de ton existence, alors et maintenant, toujours, et presque semblable à ce qu'elle est dans ton imagination…

Le torrent poursuivit sa course et Sumner vit le jeune homme en tenue de vol, la chemise ouverte sur la poitrine, étendu dans l'herbe haute, sous les ombrages. Sous lui, une femme à la peau sombre et au corps ondulant. Il lui prit le visage dans les mains et la scène fut emportée au loin, dans un rugissement.

… mais les mots, ô jeune vie, seront écrasés par l'immensité de ton souffle car, à la parfin, la mesure de leur appétit sera la longueur de ton voyage, la force de leur pratique l'étendue de ce que tu auras enduré et leur seule utilité aura été de perfectionner l'espace que tu laisseras derrière toi dans ta course…

La cascade d'images tourbillonna et s'immobilisa. Sumner se sentit flotter dans une immense salle aux murs incurvés, vert pastel. L'endroit bourdonnait d'activité. Un demi-cercle de sièges-couchettes recouverts de cuir blanc en occupaient le centre. Chaque couchette était entourée d'appareils sous vitrine et enfermée dans une tente de gaze iridescente. Toutes les couchettes étaient occupées et des techniciens en robes grises s'affairaient autour d'elles.

Corby se concentra sur l'une d'entre elles, où était étendu un homme aux cheveux noirs, au calme visage étroit. C'est celui qu'ils suivaient depuis la matrice : le Delph. Sur la poche de poitrine de sa combinaison kaki était écrit : Halevy-Cohen.

Corby s'approcha encore, planant un instant au-dessus des yeux marron très espacés et du nez effilé. Les lèvres étaient pleines, le menton discret, presque fuyant. Les cheveux très épais étaient coiffés en arrière, découvrant un front carré. Ses traits se dilatèrent dans un nuage diaphane et ils entrèrent en lui.

Son esprit était la proie d'un tumulte d'images et de pensées et il fallut un moment à Corby pour sentir son nom. Jac. Une fois parvenu en ce centre, tout le reste se mit en place.

— Jac, appela une voix de femme.

Il ouvrit les yeux et la vit. Elle était vieille et sa chair couleur de feuille morte, amollie par l'âge, ses yeux noirs, aux bords laiteux, étaient noyés, étouffés par un irrémédiable chagrin. Mais quand elle le vit conscient, un sourire lui fendit le visage et elle parut se dilater.

Rejetant en arrière ses longs cheveux blancs comme la fumée, elle se pencha davantage. Il sentit le parfum balsamique qui émanait de son caftan blanc.

— Je m'appelle Assia Sambhava, dit-elle, affable. Est-ce que vous vous souvenez de moi ?

Jac plissa les yeux et secoua la tête.

La déception assombrit un instant le visage d'Assia.

« Peu importe.

De sa manche, elle essuya la pellicule de sueur de sa lèvre supérieure.

« Votre mémoire est détruite depuis longtemps. Je suis une psychobiologiste, je travaille ici, au CERCLE, le Centre d'Études et de Recherches pour la Coordination des Luttes contre l'Entropie, et j'ai commencé à vous soigner depuis mon arrivée ici il y a onze ans. Votre état est unique au monde et plein d'intérêt pour la science. Vous avez dans le cerveau, sur les noyaux pontiques, une nodosité qu'on a diagnostiquée à tort comme une tumeur quand vous serviez dans l'Armée de l'Air d'Afrique du Nord. En fait, c'est un développement naturel, un repliement du cerveau sur lui-même – un phénomène qui ne s'est produit qu'une fois parmi les milliards d'êtres humains qui ont vécu sur la planète depuis quarante mille ans. Je pense qu'il s'agit d'une nouvelle étape dans l'évolution du cerveau, que je me suis efforcée d'activer par des apports d'ARN. Jusqu'à présent, en vain. Mais…

Ses yeux s'assombrirent encore davantage.

«… Ce qui est plus grave, c'est que je vous ai sans doute abîmé, Jac. Votre mémoire s'est effacée et je n'ai pas réussi à la faire revenir.

Jac n'écoutait pas. Au plus profond de lui, il savait qui il était mais s'en souvenir était sans importance. Il attendait, prévoyant le changement intérieur qui suivait la plupart des traitements qu'on lui administrait. Quand les schémas d'association entrèrent en expansion, l'aiguille de perfusion touchait encore la veine bleue de son cou et il fut surpris de la vitesse à laquelle son esprit répondait. (Surpris : c'est-à-dire que la phosphofructokinase casse le glucose en intensifiant l'activité des neurones, etc…, un cercle instable, un serpent qui se mord la queue.)

Il se demanda si la psychobiologiste – Assia, oui – était consciente de la vitesse à laquelle les apports d'ARN affectaient son sujet ou si elle se doutait même de l'importance de leurs effets.

— Des questions ? Vous voulez dire quelque chose ? demanda Assia.

Les yeux de Jac paraissaient brumeux.

— J'entends une voix. (La voix humaine, le plus triste des instruments.)

— Je sais.

Elle était très douce. Elle lui prit la main et la compassion dans ses yeux était aussi intense que de l'amour.

« Les apports intensifient cela.

— Qu'est-ce que je fais ? (N'oublie pas ton héritage. Les Qlipoth sont tes ennemis ancestraux, en particulier les Mâmes, ceux qui se déplacent à reculons, et les Glesi, qui luisent comme des insectes.)

— Un nouveau moi est en train de naître, Jac.

La poigne d'Assia sur son bras était forte.

« Vous changez. N'essayez pas de vous y opposer… et n'ayez pas peur.

Les yeux de Jac étaient trop calmes.

— Qu'est-ce que je deviens ?

Assia répondit d'une voix étouffée :

— Je ne sais pas.

Elle lui posa une main ridée sur la joue et la chaleur de ce contact avait la force brûlante de l'amour.

— C'est fini pour aujourd'hui.

Elle retira l'aiguille de la perfusion et les électrodes du biotomographe.

« Ne quittez pas le centre cet après-midi. Les injections vont peut-être vous rendre vaseux. Je vous revois dans deux jours, entendu ?

Il hocha la tête et la psychobiologiste se détourna pour avaliser le traitement du jour sur son clavier.

Les mains de Jac tremblaient. Il inspira profondément pour se calmer et s'écarta de la couchette. Pendant un instant la tête lui tourna puis il lutta, sans parvenir à s'empêcher de sourire, contre le flot d'associations qui accélérait sans cesse. (Égoïsme endocrinien, mon vieux. Ton corps t'aime. Même quand il est en train de mourir,

il prend le temps de te faire sentir bien. Le mal se transforme en bien. La vie en mort. Un serpent qui se mord le cul. La roue de la loi tourne.)

Jac détendit son esprit et permit au réseau de significations qu'il percevait de le baigner de son euphorie. Son rire se perdit dans le ronronnement de l'ordinateur. Les perceptions retrouvèrent leur continuité, les sons chatoyants comme le souffle thermique, les couleurs audibles et odorantes.

Il descendit l'escalier conduisant de l'aile des traitements au sas de sortie, comme il l'avait fait des centaines de fois auparavant, se sentant à chaque fois un peu plus étranger.

Le portail s'ouvrit au pied d'un escarpement de grès, à la périphérie d'une vaste cuvette séparée de la mer par des levées de roches schisteuses et veinées de rouge. Complétant le paysage, le dispensaire, pratiquement invisible de l'extérieur. Par les déchirures des bancs de nuages bas, une lumière ambrée se répandait sur le sol croûteux et plat de la cuvette, criblé de trous par la pluie. Sur la rive opposée, dans une haute vallée, d'énormes roches noires faisaient le gros dos sous les assauts de la pluie.

Le tonnerre gronda et Jac descendit un sentier à peine tracé, parmi les rayons froids qui perçaient le ciel nuageux. (La roue de la loi tourne, tourne.) Il sentit dans son sang l'élan chimique, l'infiltration de l'ARN qu'on venait de lui injecter et son esprit atteignit un sommet où il se maintiendrait pendant des heures. Il allongea le pas quand quelqu'un envoya la pluie à sa rencontre. (Une harpe entre les doigts du vent.)

Dans la lumière houleuse que renvoyait l'aquarium d'eau salée, Assia, mince et toute de blanc vêtue, prenait des allures de spectre. Derrière elle, sur une console murale de métal noir, une seule lumière rouge était allumée : la Cryosynthe était prête à répondre à toutes ses questions.

Assia feuilleta une série de données chiffrées. Elle ne savait pas ce qu'elle cherchait – peut-être quelque chose qui lui confirmât l'utilité de son travail ou la sienne propre.

Un poisson tropical dérivait comme un cerf-volant, ses nageoires dorsales et ventrales évoquant un lointain souvenir d'aile. D'un coup de poing, elle fit monter la voix de sa banque de données :

«… mésoderme, sept jours après la conception. Mais pour quelle raison le processus de sélection naturelle, régi par les principes de la plus stricte économie, a-t-il donné à l'*Homo sapiens sapiens* un cerveau dont le volume excède les besoins de sa survie ? Ces découvertes inclinent à penser que le surdéveloppement du cortex est un pas nécessaire mais non suffisant et que les fœtus en question sont les prototypes d'un nouveau pas imminent de l'évolution : le doublement du pli cortical. Beaucoup de questions demeurent encore sans réponse. Pourquoi, par exemple, l'analyse utérine des fœtus à double pli cortical au septième mois révèle-t-elle une réorganisation massive des opérons liés à la formation de la mémoire androgène ? Et comment se fait-il que peu avant la fin du huitième mois la totalité de ces fœtus refuse de métaboliser les stéroïdes, provoquant ainsi une fausse couche ? Et pourquoi a-t-il été impossible de mener à terme le développement des fœtus mutants dans un liquide amniotique artificiel ? Existerait-il d'autres…

Assia coupa. Un joyau de corail arc-en-ciel attirait son regard : une fleur de mort, un squelette de maison, un cycle de vie redondant figé dans son entité.

Jac se tourna, se retourna et, s'éveillant, il se mit sur son séant, le buste très droit, le visage aiguisé par une lucidité étonnée. Le lit de flexiforme dans lequel il avait dormi en chien de fusil émettait encore son ronronnement hypnotique tandis qu'il se levait et s'approchait en chancelant de son bureau. La lumière froide du calendrier-pyramide lui apprit qu'il y avait plus d'un an qu'il ne s'était pas retrouvé ainsi, conscient de ce qui lui arrivait.

Il se laissa tomber sur le siège pivotant de son bureau et considéra d'un œil hébété le fouillis de cubes de données et de cassettes. Au-dessus de lui, la fenêtre ovale montrait un ciel précisément étoilé, et, dans sa lumière rare, il vit que rien n'avait changé – il étudiait toujours les matières dans lesquelles il s'était plongé un an auparavant : l'histoire mondiale, la psychobiologie, la neutrino-astronomie – et il essayait de comprendre les changements. Pourquoi des tremblements de terre gigantesques et des raz de-marée dévastaient-ils depuis des dizaines d'années la

planète ? Et cette radiation cosmique qui faisait muter toutes les formes de vie, qu'était-elle ?

Un lion de nuages s'étira dans le ciel et la vision de Jac s'engourdit. La Voix était silencieuse, mais il la sentait toute proche. S'il essayait… (Je suis toujours là, Jac… à portée de voix !)

Il ne put s'empêcher de sursauter. Il savait que la voix était lui-même, le redoublement du cortex qu'Assia avait activé ces dix dernières années. (N'essaie pas de me rationaliser. Les visions mettent l'ego en déroute.) Sa mémoire était redevenue intacte et le premier souvenir qui lui revint avec une diabolique précision fut l'odeur des cheveux de Neve, sa femme. Il alluma une lampe de bureau et chercha les messages sur microcassettes qu'elle devait lui avoir envoyés. Quand il eut trouvé les plaquettes translucides, il les tint serrées au creux de sa paume. Mais il ne les glissa pas dans la vidéo. Il n'avait pas le temps. (L'archétype de la spontanéité exige que nous aiguisions nous-mêmes nos cure-dents, eh ?)

— Voix ! fit-il, coupant. (Oui ?)

Il tapa un appel pour Assia sur leur ligne privée puis éteignit la lampe. Dans l'obscurité soudaine et apaisante, il sentit la présence humide de l'Autre.

« Qu'est-ce que tu attends de moi ?

(J'exige le maximum, Jac. C'est la possession de la vie, l'orgasme extatique que je veux. Rien de moins.)

Dans la fenêtre ovale, la lune se levait. Jac contempla le secret qui s'élevait au-dessus des collines voisines tandis que la lumière de la lune vibrait plus près de lui.

— Alors pourquoi sommes-nous séparés ? (Nous ne le sommes pas. Je suis toi. Mais tu as oublié qui tu es.)

La lumière de la lune argentait le ciel où montaient, au-dessus de Jac, des nuages embrouillés et énormes comme des continents engloutis.

— Mais pourquoi est-ce que j'oublie… et pourquoi si longtemps ? (La mémoire est l'os, la carapace. Je suis la moelle.)

Une porte s'entrouvrit et une vieille femme se faufila dans la pièce. Ses cheveux blancs brillaient dans la pénombre.

— Assia.

Il se leva et elle s'avança jusqu'à lui.

« La mémoire m'est revenue.

— Enfin.

Elle le prit aux épaules, dans ses longues mains brunes.

« Veux-tu interrompre le traitement ?

— Non.

— On pourrait réduire le pli cortical sans avoir recours à la chirurgie…

— C'est plus important que moi.

Il se rassit et leva les yeux sur le visage sombre de la femme.

« Rien de changé à l'extérieur ?

— Tout est toujours aussi délirant.

Assia s'assit au bord du bureau et dégagea ses yeux de ses cheveux encore ébouriffés de sommeil.

« La Voix est forte ?

— Elle parle par énigmes. Et je crois que ça va empirer. Comment me suis-je conduit ces derniers temps ?

Assia sourit sans bouger les lèvres.

— Tu ne tenais pas en place… beaucoup de déambulations et d'explorations.

— Ça ne me paraît pas très profond.

— Tu es dans une phase d'assimilation. Nous devons nous montrer patients.

Jac fit pivoter son siège et leva les yeux vers le brillant paysage de nuages. Autrefois, il y avait très longtemps de cela, Assia avait rêvé sur son cas. Seul sur un milliard d'êtres humains, il possédait un cerveau surdéveloppé. Son lobe supplémentaire était une bizarrerie génétique, comme un poing dans son cerveau qui avait *peut-être* la force de se tendre hors du temps et de changer la réalité. Des interventions neurochirurgicales produisaient des résultats de ce type, quoique à une échelle réduite elles permettaient de modifier la réalité statistique de coups de dés ou encore d'ordinateurs régis par le hasard d'émissions radioactives. Que ne pouvait-on espérer d'une excroissance naturelle du cerveau exposée à une stimulation mantique ?

Les premiers chercheurs du CERCLE qui s'étaient occupés de Jac ne lui avaient pas présenté sa situation sous ce jour. Craignant de sa part un refus, ils lui avaient déclaré qu'il souffrait d'une tumeur au cerveau et, pendant la première année, ils s'étaient livrés à des expériences sur lui sans son consentement. C'était Assia qui avait

changé tout cela… mais alors ses capacités d'abstraction avaient cessé de dépasser celles des meilleurs mantiques. Il avait ralenti. Ses pensées s'étaient tournées sur elles-mêmes et la Voix s'était fait entendre, accompagnée d'un repliement autistique. Néanmoins, Assia ne désespérait pas. Il y avait une possibilité… la possibilité que…

Jac posa sur Assia un regard immensément sombre.

— Je l'ai perdue.

Il parlait dans un souffle à peine audible.

« Dites à ma femme que je la contacterai la prochaine fois.

Assia se pencha en avant, avec dans les yeux une obscure lueur. Devait-elle le lui dire ? Neve était morte, avec des millions d'autres personnes, quand les déserts du nord de l'Afrique avaient bouillonné dans une invraisemblable tempête : pluie noire, vents à 400 kilomètres à l'heure, villes entières emportées dans les airs. Non… la lueur morne qu'elle vit dans les yeux de Jac lui dit non.

Assia aida Jac à se relever et le conduisit au lit de flexiforme. Il s'étendit et le bourdonnement recommença. Il plongea dans un profond sommeil.

— Tu ne la perds pas, murmura-t-elle. On ne peut pas perdre ce qu'on est.

Elle lui donna un baiser et resta penchée un long moment au-dessus de lui, le corps sublimé de fatigue et de tendresse.

Des lambeaux de nuages s'étiraient en tous sens dans l'insondable ciel cobalt de l'après-midi. Assia paressait entre les bras duveteux d'un fauteuil de flexiforme. Elle tuait le temps en observant des enfants qui jouaient par groupes dans le gymnase, un énorme dôme de plastique qui laissait passer la totalité du spectre solaire.

Sur l'un des côtés, le soleil illuminait de vert les profondeurs de la piscine sèche, un trou d'air dont on avait augmenté la densité par l'adjonction subquantique de gaz rares, jusqu'à lui donner la consistance de l'eau. Tout près, des adolescents jouaient au volley-ball dans un champ de gravité nulle, d'autres durcissaient leurs muscles en manipulant des haltères magnétiques ; sur les tapis, deux classes s'exerçaient à la danse et à la gymnastique.

Mais l'attention d'Assia se portait surtout sur les petits. Elle était fière de voir parmi eux l'entremêlement des races et des types

génétiques. Tous parlaient l'Esper. Et, grâce à la surveillance génétique constante exercée par le CERCLE, ils ne couraient aucun risque de malformation congénitale. Les mutations étaient supprimées dans la matrice et, si elles étaient rebelles, on provoquait un avortement. Cette règle draconienne, cette hygiène prophylactique avaient en tout cas le mérite d'éviter bien des souffrances.

Quoiqu'elle détestât les manipulations génétiques, Assia aimait beaucoup les enfants du CERCLE. Le spectacle de ces bambins aux visages continuellement émerveillés lui procurait une joie qu'elle n'avait plus éprouvée depuis sa jeunesse. Comment était-ce, d'avoir un enfant, une vie qui gonfle dans son propre corps ?

— Notre avenir, hein ? fit une voix bourrue à côté d'elle.

C'était Nobu Niizeki, le directeur du CERCLE. Petit, une tête carrée, il portait un mince collier de barbe. En s'asseyant, il lui prit la main et la serra affectueusement dans ses doigts boudinés.

« Le monde est devenu fou, mais nos enfants sont toujours notre lumière.

— C'est ce que je crois aussi. S'il reste un espoir, c'est dans les enfants qu'il réside.

— Parfait, dit Nobu de sa voix austère, c'est pour cela que je suis venu vous voir.

Il lui lâcha la main. Son regard ferme était voilé comme celui d'un boxeur épuisé.

« Ce stratopilote israélien.

— Jac.

— Oui… Jac. Vous vous occupez de lui depuis près de douze ans maintenant.

Dans le cou d'Assia, une artère sinueuse se mit à palpiter plus fort.

« Assia…

Le visage rond de Nobu était aussi serein que l'ambre.

« Nous avons tout juste assez de ressources pour nourrir ces enfants. Le CERCLE doit faire des économies pour survivre. Nous allons vous changer de poste.

Elle ferma les yeux, accablée par la fatalité de l'histoire.

— Et Jac ?

— Il sera euthanasié cette semaine.

Les paupières d'Assia s'ouvrirent brusquement, révélant un regard à l'éclat de diamant.

« C'est sans douleur, dit Nobu. Comme vous savez…

— Non, articula-t-elle péniblement. Renvoyons le plutôt.

Les coins de ses yeux s'affaissant tristement, Nobu répondit :

— Assia… le monde a changé. Il n'y a plus de place pour lui nulle part. Ce serait de la cruauté pure que de l'abandonner ainsi.

— Alors, mettez-le à la retraite. Il était volontaire et il a bien servi. Allons… quel mal cela ferait-il de garder en vie un homme de plus ?

Nobu considéra ses mains aux doigts puissants.

— Impossible. C'est une question de survie désormais. Le niveau des radiations cosmiques a quadruplé depuis un an. Le ciel tout entier brûle de l'éclat galactique. Vous ne vous tenez donc pas au courant ?

— Je travaille, rétorqua Assia d'une voix atone et voilée par l'émotion.

« Écoutez, Nobu… Le cas de Jac est d'une importance extrême. Cet homme pourrait bien accéder à une puissance mantique comme on n'en a jamais connu, susceptible de tout changer dans le monde.

— Cela dépasse les possibilités d'un homme seul, Assia.

— Je ne vous parle pas d'un homme, rétorqua-t-elle en plongeant son regard au plus noir des yeux de Nobu.

« Jac peut devenir un esprit-dieu.

— Bah ! fit-il en agitant la main entre eux comme pour se défendre de la brûlure de son regard. Je prie chaque jour et ça n'a encore jamais mis fin aux tempêtes.

— Nobu, vous savez que je suis sérieuse. Jac possède le repli cortical le mieux développé de toute l'histoire de la physiologie. Il est biologiquement armé pour produire un effondrement causal.

D'un geste chaleureux, Nobu lui reprit la main et la tint contre son torse.

— Je sais que vous avez consacré votre vie à accroître les capacités biologiques de l'homme. Vous avez découvert beaucoup de choses. Vous avez fait de la réalité mantique ce qu'elle est. Vous avez humanisé la pompe ATP. Mais, voyons, un esprit-dieu ! Je vous adore, Assia. J'ai énormément de respect pour votre œuvre mais je dois vous prévenir que vous allez ridiculiser tous vos travaux. Un

effondrement causal, des esprits-dieu ? Grandioses visions. Mais le monde, aujourd'hui, est beaucoup trop étroit pour des vues de cette ampleur. Nous avons besoin de vous ailleurs.

— Pour faire quoi ? Stabiliser la croissance du soja ? Isoler les gènes de bébés résistant aux radiations ?

— Pour faire quelque chose d'utile.

Des larmes mouillèrent ses yeux et elle se mit à parler à toute vitesse :

— Nobu, ce ne sont pas des prouesses dans la réorganisation des gènes qui permettront de pallier la disparition du champ magnétique de la planète. Ces nouvelles radiations venues de l'espace représentent notre avenir. Nous ne pouvons pas nous terrer toujours.

Nobu lui prit l'autre main et les secoua toutes deux, sans hâte, fermement.

— Assia, nous avons besoin de vous, dit-il d'une voix tendue par l'émotion.

Elle se sentit vaciller.

— Je n'en fais pas une question de principe mais il faut que je réfléchisse à la question.

Il lui lâcha les mains et se leva.

— Prenez votre temps… jetez un coup d'œil aux rapports pour voir ce qui se passe vraiment. Je crois que vous tomberez d'accord avec moi quand vous aurez constaté les faits.

Elle quêta un regard réconfortant mais il se pencha vers elle pour éviter ses yeux.

« Si vous avez besoin de parler avec quelqu'un, essayez cela.

Il lui tendit une carte octogonale portant des coordonnées qui lui étaient inconnues, et aucun nom. Quand elle leva les yeux, il s'éloignait déjà.

Le cœur palpitant, Sumner poursuivait sa progression hésitante à travers le temps. Sa force voor le conduisit jusqu'à un bosquet dont les hautes frondaisons offraient un barrage à l'explosion de chaleur céleste. Sumner vit un yopla assis à l'ombre d'un orme, à demi-caché par un ailante bourgeonnant.

C'est Râclos, annonça Corby. *C'était sa première forme : celle d'un yopla de peine, esclave des braillards. À l'époque, il s'appelait*

Rois et c'était un individu exceptionnel parmi ceux de son espèce. Mais laissons-le raconter.

Le voor, se rapprochant, utilisa ce qui lui restait de son pouvoir de mage pour tirer de la psynergie du yopla son histoire. L'esprit de Sumner se fondit dans le flux du langage de l'esprit de Rois :

Kiutl. Les Saints le nomment lumière creuse, variations musicales qui accompagnent le Vieux Sans Nom. Dans le hamo, les petits écorchés vifs, ceux dont le corps furieux sait absorber l'immanence du kiutl qui tord les nerfs, ceux dont les yeux reflètent la lumière des sommets – ceux-là le nomment Lami.

Sous son inspiration chaque instant est limpide. Mais il est semblable au djinn de ce conte rêveur qui exauce un souhait pour chaque doigt que l'on accepte de trancher : on ne peut demeurer longtemps avec lui ! Après une année de gaudrioles quotidiennes, les synapses du cortex s'enchevêtrent irrémédiablement, l'immanence devient interminable et dans l'espace d'une semaine les oreilles sont emportées par de jeunes maraudeurs, les yeux par des oiseaux et des vieillards viennent tailler des dés dans la colonne vertébrale.

C'est au bout de ce chemin que ma mère a trouvé la mort. Elle était engoncée dans l'hébétude obscure du kiutl quand je suis né – bribe de chair bleue archiusée nourrie de morceaux de cadavre qui ne se survivait que pour mourir étranglée dans le nœud coulant de ses propres vomissures un an plus tard. Elle avait douze ans et avait suffisamment batifolé dans les laboratoires de recherche de Petit Eden pour me vendre. Sans l'ombre d'un doute, j'aurais fini dans le hamo sans elle, aussi servir de psible aux grimaces fut une chance inespérée.

Pour m'insuffler un sentiment de reconnaissance, les grimaces m'ont ouvert les yeux, mouché le nez et aiguisé l'intelligence. Puis ils se sont mis à jouer leur petit jeu : ils voulaient que je collabore avec d'autres yoplas pendant qu'ils coupaient tout ce qui dépassait dans nos chromosomes. Les grimaces jouaient avec nos sentiers nucléiques. Ceux, trop peu nombreux, qui survécurent étaient des diamants génétiques, des bodhisattvas du noyau.

Un esprit de feu, l'énergie du dédale génétique lui-même, nous liait plus étroitement les uns aux autres que les parties d'un même os. Nous étions impatients d'accéder au statut de notre sang, d'être

des yoplas suprêmes plutôt que des chimpanzés de laboratoire, ne fût-ce que quelques heures. Mais c'était quelque chose qu'on ne pouvait laisser aux mains de bousilleurs. C'était délicat comme un tissu interstitiel. Il nous fallait davantage. Nous ne tardâmes pas à trouver ce que nous cherchions.

Le kiutl.

Les sondes mentales ramenèrent au jour des souvenirs d'enfance de son odeur reptilienne et cartilagineuse. Plus profondément encore, il y avait les associations fœtales, la mémoire chimique des sentiers lumineux du sang, la phosphorescence des zéros béants, urticants comme une peau de lamproie sur mes paumes, et la gloire de son immanence. C'était clair pour nous, Lami vivait dans nos moelles mais les grimaces croyaient pouvoir la tenir à l'écart de Petit Eden. C'est ce qu'ils croyaient. Ils l'appelaient la Brute Imprévisible.

Aucun d'entre nous ne savait ce qu'elle ferait de nous. Mais elle était notre plus vieux souvenir, notre ange gardien. Ce n'est pas par hasard et si le kiutl est apparu sur terre au moment où les grimaces créaient les premiers yoplas. Tout nos ancêtres en ont fumé. Sans lui nous ne serions pas des yoplas. En dépit du danger, nous fîmes une escapade pour en trouver. Et il apparut que les grimaces, en l'appelant ainsi, avaient mis dans le mille : les effets de Lami étaient imprévisibles.

L'un d'entre nous se procura dans sa lignée au hamo une poignée de kiutl. Ce soir-là, vingt-sept yoplas parés des plumes de la drogue, enragés jusqu'au vertige, tanguant loin de l'esprit, s'emparèrent des laboratoires de Petit Eden. Les techniciens furent garrottés et décapités, les gardes pendus à des crochets et saignés à mort. Les machines, que leur indifférence sanctifiait, furent abandonnées, solitaires, à leur immanence.

Beato ! *grognions-nous,* Beato !, *en fouillant dans les crânes de toutes les grimaces qui passaient à notre portée.* Beato ! *Nous dansions avec les cadavres, nous leur arrachions les organes génitaux et nous les mâchions pour en sucer le cryptarch, l'esprit animal qui gît dans la viande.* Beato ! *Nos pièges rutilaient d'étoiles de sang.*

D'une tanière située à quelques kilomètres de là, nous contemplâmes toute la nuit l'incendie, riant tous ensemble et

dansant avec ferveur au son des communiqués militaires sur ondes courtes. Les lasers illuminaient de bleu l'horizon.

De Petit Eden nous n'avions emporté avec nous que notre intelligence et notre sang purifié. La plupart d'entre nous se réfugièrent dans les quartiers yoplas des cités grimaces et demeurèrent dans l'obscurité des catacombes, priant à l'unisson, partageant le silence. Au bout d'un an, ils étaient tous morts de l'immanence du kiutl. Les cinq qui restaient, qui avaient été professeurs itinérants de hamo en hamo, s'humilièrent devant l'esprit. Deux d'entre eux devinrent de rusés assassins. Tous deux tombèrent, victimes de leurs propres erreurs mais leur mort fut un carnaval qui souleva des nuages de neuratox sur les autoroutes et dans les stades. Une autre continua de prêcher la révolte, enseignant les clés du feu, la perfection du chaos, jusqu'à ce qu'elle meure dans une tempête raga qui rasa d'un coup une nuée de villes. Un autre encore mourut lors d'une peste éclair au fond de quelque quartier yopla.

Dernier des diamants génétiques, j'ai décidé d'envoyer promener les lois et l'histoire. La Voie du Départ est la Voie Traversière. J'ai utilisé les ressources de mon intelligence pour me fabriquer une autre identité, réinsérée dans le cycle grimace. Mon psi est malléable, assoupli par des années d'efforts pour échapper à l'emprise de la sonde mentale. Deux ans plus tard, j'ai été embauché au CERCLE, et, dissimulant mon pouvoir, le jour, je vais sur la pointe des pieds, rasant les arbres au bord des avenues.

Je remplis des fonctions serviles – je nettoie à l'eau savonneuse un laboratoire – mais je peux aller partout sans être repéré. Mes racines repoussent chaque jour un peu plus loin le risque, en s'insinuant dans le domaine des grimaces. Personne ne me cherche et ceux qui me regardent voient un yopla de peine aux paumes rouges et au visage poilu. Je suis doublement invisible, comme le verre pour l'aveugle.

Une lune dans son troisième quartier, bleue comme la glace dans le ciel de l'après-midi, se levait au-dessus de la mer. C'était pour Jac une raison suffisante d'aller faire un tour sur la plage. (Quelle raison ? Le temps se déplace en morceaux d'événements qui dérivent comme des bois flottés et nous emportent sans raison.)

N'importe quelle activité valait mieux que de végéter dans son studio en écoutant la voix folle dans sa tête.

Après les injections, la Voix devenait parfois importune. Assia lui avait dit qu'il n'y avait rien à faire. Il ne se rappelait pas pourquoi. Parfois il songeait à la tumeur qui se trouvait si près du centre auditif – les circonvolutions d'Heschel, s'il ne se trompait pas. (Tumeur… ah, tu meurs !). On l'avait prévenu : pendant le traitement, il devrait s'habituer à supporter des épisodes aberrants.

Pour lui, la meilleure façon de se changer les idées, c'était de marcher. Il était médiocrement impressionné par la ville souterraine du CERCLE et préférait se promener à l'air libre, loin des dômes de verre noir et des odeurs de laboratoire.

Cet après-midi-là, en se rendant à la mer, il s'arrêta au bord d'un canyon artificiel pour observer le creusement d'un nouveau hamo. Les ouvriers lui faisaient peur. Ils étaient énormes, possédaient un volume cérébral réduit et n'avaient rien d'humain. Il savait qu'on les appelait des yoplas et il vérifiait à quel point ils ressemblaient à des gorilles. Mais ils conduisaient les excavatrices géantes et les grues avec autorité. De loin, ils avaient l'allure de colosses voûtés, avec leur salopette marron, leurs bottes aux semelles épaisses et leur casque rouge vif. De loin, on aurait dit des hommes mais de plus près…

Comme s'il avait entendu ses pensées, un des ouvriers descendit de la cabine d'une concasseuse et marcha droit sur lui. La face du yopla sous le casque était bestiale, avec une peau cuivrée, durcie sur les pommettes proéminentes et sur le front bosselé. Les lèvres minces semblaient de cuir noir.

— N'approche pas, grimace.

Les sons râpeux, gutturaux qu'il émettait étaient à peine compréhensibles. Pointant un gros doigt rougeâtre sur l'immense excavation, il ajouta :

« C'est sûr comme la nuit, maman va te casser les os.

Pendant un instant, Jac vacilla, bouche bée en regardant le yopla puis il comprit que celui-ci parlait de la terre. (Maman terre… qui roule par-dessus nous et nous recouvre.) Il s'éloigna du bord du trou en remerciant le yopla d'un hochement de tête.

— Fais attention, grimace.

L'être envoya d'un coup de pied une motte de terre dans le canyon.

« Maman est une mâchoire, ajouta-t-il.

Puis il salua d'un geste brusque et regagna sa machine.

Jac s'en fut et le canyon artificiel était déjà loin quand il comprit le sens des paroles du yopla.

— Maman est une mâchoire, répéta-t-il, surpris de ce que de telles créatures pussent être aussi… (Éloquentes ? Poétiques ? Humaines ?) Il décida de se renseigner davantage sur leur compte.

Près de la mer, il s'arrêta un instant devant une traînée de cendres au pied d'une dune. Il savait qu'elle signifiait quelque chose pour lui mais sa mémoire était retombée dans les limbes. (La mémoire est souffrance.)

Il s'était battu pendant un moment pour la conserver, prenant des notes sur les fragments de son passé qu'il refusait de mettre au rebut : son escadrille, sa date de naissance, le nom de sa mère. Puis, la semaine précédente, il avait été frappé par l'absurdité de ses tentatives pour ressaisir des fantômes qui lui glissaient entre les doigts. Il avait rassemblé toutes les notes qu'il avait gribouillées et qui déjà, pour la plupart, n'avaient plus aucun sens à ses yeux, et il les avait emportées sur la plage pour les brûler. Il se souvint des grésillements du bois humide et d'une feuille de papier qui s'était envolée et était venue se plaquer contre sa cuisse. Il avait regardé un long moment l'inscription carbonisée : *Neve* sans comprendre.

Parfois, il oubliait même qui il était. (Je te le garantis : tu connaîtras mieux la mort que n'importe quel souvenir, même si tes souvenirs sont aussi étendus que des mondes.) Plusieurs fois par jour, il chantonnait : « Je m'appelle Jac Halevy-Cohen, je suis né à Kisley en 5842, en… » Il se souvenait rarement du pays où il était né.

Il marcha péniblement sur le sable collant jusqu'à une digue aux parois abruptes noircies par l'âge. Au sommet, il s'assit en tailleur. La moitié du ciel était envahie de cumulonimbus et la pluie noyait de nuées les roches schisteuses à moins de cent mètres de là, mais le soleil de cette fin d'après-midi frappait directement les falaises bleutées. Sous la lumière solaire, l'étendue de sable plate et les mares d'eau de mer brillaient comme des feuilles blanches, vides de vie, tandis qu'à la limite de la mer et du ciel, un brouillard ambré lançait de longs tentacules fumeux.

Rois sortit de derrière une dune. Il se trouvait derrière Jac et l'observait, une âpreté malveillante dans ses yeux d'animal. Les transes du kiutl et la consultation discrète des rapports disponibles dans la Cryosynthe lui avaient appris qui était ce grimace : un projet mantique. Les mantiques – des humains au cerveau amplifié – avaient créé les yoplas pour en faire des esclaves et avaient bâti les hamo-zoos pour les y emprisonner. Rois était résolu à se venger et ce grimace constituait la cible la plus accessible.

Les yoplas postés en sentinelles sur les dunes des environs hochaient tous du chef… personne en vue. Rois tira de sous sa salopette marron un lourd crochet de grue et courut sans bruit sur le sable.

Parvenu sur le gravier au bas de la jetée, il levait son arme pour la lancer quand Jac l'entendit et se retourna. Pendant un instant, ils s'entreregardèrent par-dessus les rochers puis quelque chose comme un cri silencieux se tordit dans leurs cœurs.

Le ciel hurla et un éclair surgi de nulle part arracha le crochet de la main de Rois. L'explosion jeta au sol le yopla et le laissa vautré sur le gravier, la chair brûlée, le soleil le frappant en plein dans les yeux.

Il se rassit, la puanteur de son corps brûlé proclamant sa souffrance. La puissance du choc n'avait été amortie que par la poignée de plastique fixée sur le crochet. Il posa les yeux sur la brûlure pourpre et boursouflée comme du plastique brûlé qui déformait sa main et tourna ensuite son regard vers Jac. Le grimace était timidement recroquevillé sur la digue mais dans ses prunelles dansait une flamme malicieuse.

Était-ce l'effet de l'ébranlement de ses nerfs ou bien entendait-il vraiment une voix ? *Tous les objets deviennent un seul, ô yopla !*

Il chercha du regard ses complices mais ils étaient partis. L'air autour de lui scintillait de reflets cornéens. L'image de Jac bascula bizarrement : le visage du grimace fut soulevé et emporté, laissant la place à un homme borgne dont le visage était barré d'une cicatrice luisante. Son œil unique garni d'un éclat de miroir fixait le yopla. Celui-ci se secoua pour faire disparaître la vision mais le visage aux cheveux hérissés était réel – raide et dur comme un scarabée.

Un vent anémique le caressa, comme une marée sans force et le charme fut rompu. Avec une torsion violente de tout le corps, il

s'arracha à son état de stupeur. Un aboiement terrifié se forma dans sa gorge. Émergeant d'un océan de terreur, Rois bondit sur ses pieds et se traîna le long de la plage.

L'effroi du yopla était tel que Corby et Sumner furent rejetés loin de lui et planèrent un moment au-dessus du chaos océanique. Considérant les horizons qui s'ouvraient devant lui, ils virent que le yopla continuerait sa course tout au long de sa spirale de temps, changeant de forme sans pouvoir changer de destin. Douze siècles plus tard, après une vie irréelle faite d'errances du sang et de nouvelles transformations, le Delph le débusquerait et le cauchemar s'achèverait.

Émergeant d'un tunnel de montagne, le planirail décrivit une courbe dans le crépuscule bleu. Une demi-lune était accrochée dans le ciel sous la panse de Taurus. La mer en bas avait la couleur de l'acier et l'horizon était un fil vert. Mais Assia n'y prêtait pas attention. Dans l'œil globuleux du planirail, son regard brillant tourné vers le ciel, elle était plongée dans une rêverie qui la ramenait toujours à Jac.

À l'instigation de Nobu, elle avait visité le CERCLE. Elle s'était enfoncée au cœur des Andes et avait vu des labyrinthes de jardins dans le bassin de volcans apprivoisés, des laboratoires transparents enfoncés aux flancs des montagnes, un dédale de grottes entretenues par les yoplas, les blés hauts et dorés sous des soleils artificiels. Mais rien de tout cela ne l'intéressa car rien de tout cela n'était réel. Les famines en Europe et en Afrique continuaient. Les épidémies en Asie et en Amérique. L'effroi partout.

Sa tournée ne comportait plus qu'une halte : Nobu voulait qu'elle rencontre un mantique dont il lui avait fourni les coordonnées sur une carte octogonale. Et puis… lui resterait le risque de se retrouver seule face à l'étendue de sa perte.

L'appartement correspondant aux coordonnées était petit mais arrangé avec goût : parois courbes de couleur crème, sièges à pied unique disposés autour d'une table basse de verre vert. Comme la porte était grande ouverte, elle frappa et entra. Lorsqu'elle fut au centre de la pièce une voix puissante résonna derrière elle : « Assia Sambhava ! Ravi de vous voir ! »

Elle se retourna et son cœur bondit dans sa poitrine. Devant elle se tenait un homme au nez en trompette, au regard malicieux, aux cheveux orange, ébouriffés et brillants, encerclant un crâne dégarni. C'était comme si elle entrait en collision avec un rêve éveillé, comme si elle rencontrait Einstein au détour d'un couloir. L'homme s'appelait Grangol, c'était le plus grand savant de tous les temps, le père de la physique subquantique et des manipulations génétiques qui avaient produit les yoplas, celui-là même qu'elle avait vu d'innombrables fois dans les microjournaux et dans les manuels… la même face de clown, aussi espiègle qu'elle lui était apparue quand elle était petite fille, soixante-dix ans plus tôt.

— Veuillez pardonner ma familiarité, mais j'ai l'impression de vous connaître déjà.

Il parlait, les mains jointes avec béatitude, dans une posture de Bouddha rieur.

« Je n'ignore rien de vos recherches sur l'autisme et sur la schizothymie et vos travaux mantiques sont légendaires. Votre œuvre a réellement renouvelé la psychobiologie.

Assia était trop stupéfaite pour répondre.

— Je ne suis pas un fantôme, dit Grangol avec un sourire épanoui. Enfin, pas tout à fait.

Il lui tendit une main chaleureuse mais quand Assia voulut la saisir, ses doigts étreignirent le vide.

« Je suis un hologramme, gloussa le fantôme. En fait, la pièce est presque entièrement un hologramme. Permettez-moi de vous le montrer.

Grangol eut un geste grandiloquent et son corps épais, les chaises et la table basse s'évanouirent. Assia se retrouva dans une pièce nue à l'exception d'un sofa de flexiforme et d'un distributeur d'aliments. Puis tout réapparut.

Elle fouilla du regard les murs et le plafond mais les projecteurs holographiques étaient bien dissimulés… et fonctionnaient à merveille : l'image de Grangol était réaliste jusque dans les moindres détails. Le regard de ses yeux pâles intimidait Assia. Il fit un geste vers le sofa réel :

— Je vous en prie, prenez place. Le sofa et le distributeur sont à la disposition de mes visiteurs. Désirez-vous boire quelque chose ?

Assia déclina cette dernière offre et s'assit, ses traits usés par l'âge dissimulant sa stupéfaction.

— J'espère que vous me passerez ces facéties d'étudiant, dit-il en s'asseyant à son tour sur l'une des chaises-fantômes. J'ai abandonné la vie corporelle il y a fort longtemps mais je continue de trouver amusante ma présente désincarnation.

— Vous voulez dire… que vous vivez réellement ?

— Que je ne suis pas une simple projection de laser.

Grangol gigota sur son siège, ravi, sa bedaine en avant, ses petits yeux gonflés de graisse se réduisant à la taille de pointes de glace bleue.

« Bien sûr. Ce son et lumière est produit à votre intention. Je me trouve en réalité à un kilomètre d'ici, dans une petite matrice de cristal de Cryosynthe. Mais je dispose toujours d'une complète mobilité d'intelligence et d'humeur. J'ai moi-même perfectionné ce système. Hormis ma chair et mes os, qui, de toute façon, ne me causaient que des ennuis, je suis tout entier ici. Enfin, c'est-à-dire, je le crois.

Il rit avec exubérance en la fixant d'un œil de babouin farceur, la tête rentrée dans ses épaules grassouillettes.

« Comme je vous disais, je suis un hologramme. Mais je dois reconnaître que cette version de ma forme physique ne me satisfait pas entièrement, ajouta-t-il en saisissant à pleines mains les plis de sa bedaine.

« Mais mes collègues, barbotant dans la mare croupie du sentimentalisme, ont insisté pour que mon hologramme garde quelque ressemblance avec mon ancienne forme. En fait, j'aurais préféré un peu plus de cheveux.

D'un geste gamin, il ramena derrière ses oreilles sa crinière flamboyante.

« Après tout, ce n'est qu'un masque et les masques sont des outils que j'ai toujours maniés avec aisance. Saviez-vous que je m'appelais Helga Olman quand je suis né ?

Il hocha sa tête échevelée.

« J'ai changé de sexe peu après la puberté. Mes parents étaient effondrés et puis ils se sont fait une raison. Je me suis fait connaître sous le nom de Ted Loomis, un putain de physicien qui en voulait. J'ai gardé ce nom jusqu'à ce que j'aie résolu le problème des

subquantas. Alors, j'ai laissé tomber ce masque et je suis devenu Grangol, d'après le sobriquet dont m'avait affublé un de mes assistants que j'avais un peu maltraité : Grande Gueule. J'aimais bien ce surnom. Les masques sont parfois comiques.

Assia lutta contre une nausée sourde. Ce n'était pas vraiment Grangol, se rassura-t-elle. Ce n'était qu'un hologramme intelligent – la plus heureuse et la plus humaine des images artificielles qu'elle eût jamais rencontrées.

Il sourit avec douceur, comme s'il devinait les pensées de son interlocutrice.

— Je sais beaucoup de choses sur les masques. Très souvent, c'est ce qu'on croit que je suis : un masque. Mais en réalité, tout n'est-il pas masque ?

Il eut un grand sourire forcé, comme il s'apprêtait à confesser une imposture :

« Le langage. Les rites nuptiaux. Les jeux de la lumière. C'est l'un des plus grands plaisirs de la nature : créer des masques.

Ses mains s'ouvrirent, singeant la majesté, et ses yeux se firent soudain calculateurs.

« La Nature est aguicheuse, provocante, elle affectionne particulièrement les voiles… c'est une jeune mariée. Il est extrêmement difficile de voir son vrai visage… mais pas impossible, croyez-moi ! Pas du tout impossible.

Il eut un sourire rayonnant de vieillard lubrique.

« C'est vrai, il est difficile de voir pour de bon la jeune mariée, car elle porte sept mille voiles, et chacun, arraché sans délicatesse, risquerait de la défigurer à jamais. Mais on peut y arriver !

Il hocha la tête avec beaucoup d'assurance puis son visage se durcit :

« Vous voulez un conseil ?

Assia acquiesça, amusée et intéressée.

« Ne vous forcez jamais, jamais, jamais. Ne déchirez pas les voiles. Ôtez-les délicatement, l'un après l'autre, chacun au bon moment. Le restant de vos jours y suffira peut-être à peine mais la satisfaction sera démesurée. N'infligez pas de blessures qui, en cicatrisant, troubleraient et endommageraient la vision qu'elle peut vous offrir. Il faut procéder lentement, patiemment, en douceur.

Cela ne signifie pas sans passion, sans flamme, mais ne confondez pas, comme tant de maladroits, la flamme avec le feu destructeur.

À l'intérieur d'elle-même, Assia tremblait. Elle voulait croire ce que cet homme – cet hologramme – lui disait. Souvent elle avait pensé que même la souffrance était un masque.

— M. Grangol…

— S'il vous plaît, appelez-moi Helga. Ou alors, Ted, si vous préférez.

— Que penser du chaos du monde, de la Chute ?

Il la dévisagea plus intensément avec une trace de ruse dans le sourire.

— Vous croyez que j'ai l'esprit un peu fêlé, hein ? Peut-être même – abstenez-vous d'émettre pareille hypothèse ! – que je suis mystique ? Absurde !

Sa lèvre supérieure se rétracta en une moue indiciblement outragée.

« Permettez-moi de vous expliquer quelque chose. Ce que vous appelez les feux-du-ciel… est-ce que vous savez ce qui les provoque ? Le phénomène a commencé il y a quarante ans et aujourd'hui encore la plupart des gens ignorent qu'une onde de gravité a frappé la Terre, qu'elle a détruit le champ magnétique et déclenché les premières tempêtes raga. Un onde de gravité. Un écho, un simple écho d'un très étrange trou noir au cœur de la galaxie. Très étrange parce que dans ce trou, il y a encore un autre trou ! En ce moment même et pour un millier d'années encore, nous recevons de plein fouet l'énergie qui émane de ce trou.

« Ce n'est pas tant que nous recevions plus de radiations. C'est la qualité de l'énergie qui est extraordinairement différente. Sa source est le très impossible centre du collapsar. Le résultat, c'est que toutes les formes d'organisation de l'énergie que nous considérions comme assurées – la météorologie, le champ magnétique de la terre, les océans, la vie même – sont en train de changer, d'acquérir de nouveaux caractères étranges. En un sens, les masques se brouillent, parce que nous sommes en train de découvrir une épouse sans voile… une singularité *nue*.

Ses yeux, d'un bleu pâle et étonné, clignèrent une fois et il se rassit.

Assia l'observait attentivement, en essayant de dépister son irréalité. Mais l'intuition de la psychobiologiste, appuyée sur les jeux de la physionomie et les gestes de son interlocuteur, lui assuraient qu'il était humain. Même son esprit, pourtant plus lucide, était fasciné. Si seulement il détenait une réponse à la souffrance et à la douleur.

« L'univers est fou, poursuivait Grangol, le visage sombre, presque solennel. Un trou noir est tapi au centre de notre galaxie, comme une araignée dans une toile d'astres. La terre ébouillantée d'énergies bizarres se boursoufle de nouvelles formes de vie. Peut-être tout cela s'est-il déjà produit autrefois. Peut-être est-ce ainsi que nous avons été produits. Peut-être que quelque chose de plus grand que la douleur est en train de naître. Et peut-être pas. Peu importe. Nous ne sommes pas ici pour censurer le cosmos.

Assia ne pouvait chasser de son esprit l'image des enfants au ventre ballonné par la faim.

— La race humaine souffre… Elle est peut-être mourante.

— Il en était ainsi avant même que le mot « humain » existe. Nous devons vivre avec ce savoir, que nous devons utiliser pour donner une forme à ce que nous pouvons maîtriser. Il y a une seule glaise pour toutes les sculptures, Assia.

Dans la poitrine d'Assia, un nœud avait commencé de se défaire.

— Mais la douleur…

Il se pencha en avant, les traits tendus par la conviction :

— On ne peut entrer dans le temple sans poser son regard sur les démons.

Dans l'obscurité de son bureau, Nobu observait une image holographique de l'entretien de Grangol et d'Assia. Quand il vit la vieille femme sourire, il coupa la visionneuse. Plus tard, il examinerait à loisir un enregistrement résumé de la conversation. Pour l'instant, il lui suffisait de savoir que la réaction émotionnelle était surmontée. Cet hologramme idiot de Grangol avait fini par se montrer utile à quelque chose.

Rallumant la visionneuse, il la régla sur une perspective du ciel et regarda Jupiter se lever au-dessus des Andes. Au zénith d'un ciel criblé d'étoiles chatoyaient des lumières d'aurore… flots d'énergie jaillis du cœur de l'infini.

Nobu plaça les deux mains sur son bureau, une longue plaque de forme courbe en bois pétrifié et parfaitement poli, bordée de couleurs iridescentes. Le dessus du meuble était vide, à l'exception de deux livres et d'une feuille de papier. La feuille était l'autorisation d'euthanasier Jac Halevy-Cohen. Il l'avait déjà signée.

L'un des livres était un recueil de préceptes du moine zen Dogen, l'autre un exemplaire d'un manuel de stratégie : les *Cinq Anneaux* du samouraï Musashi. Nobu consultait souvent ces deux ouvrages, à chaque fois surpris de la justesse de conseils qui avaient traversé tant de siècles. Il feuilleta le Musashi, en quête d'un passage pertinent : « Pour le guerrier, il n'est ni porte ni intérieur. Il n'y a pas plus d'attitude extérieure prescrite que de signification intérieure qui perdure. Entre le guerrier et la défaite, il n'y a que son aptitude pratique à évaluer dans l'instant des situations changeantes. Vous devez méditer cela. »

Nobu marchait lentement de long en large dans son bureau, les mots faisant vibrer en lui une corde mystérieuse et secrète. Dans les coins de la pièce étaient suspendues des lanternes rondes bleues et blanches qui donnaient du relief aux caractères sabi calligraphiés sur les murs. Finalement, il s'arrêta devant le tatami de méditation et, face au mur nu, il laissa sa résolution s'épancher librement. Les jours de Jac parvenaient à leur terme.

Un pincement d'inquiétude le remit en marche. Il tenait Assia en très haute estime mais son intelligence mantique le poussait à euthanasier Jac. Pour que le CERCLE survive, il fallait se montrer sans faiblesse. Assia était l'une des premières mantiques mais ses travaux avaient fini par s'éloigner de la réalité… en fait, elle s'égarait. C'était l'effet de l'âge… le besoin de frapper un grand coup, de faire LA grande découverte, avant la fin. Il avait vu la décrépitude dans le visage d'Assia. Les cures d'ions et d'hormones n'y pouvaient rien : il ne lui restait plus que quelques années à vivre. Elle était déjà perdue dans un rêve : l'anéantissement causal, une sorte de mythe, aussi bizarre que son antithèse, le déterminisme.

En dépit de ces réflexions, il répugnait à faire de la peine à la vieille dame. Au départ, elle avait eu une idée effectivement intéressante : travailler avec un mantique naturel, un homme né avec un lobe frontal supplémentaire. Si seulement il pouvait être

activé… en quoi différerait-il d'un mantique doté d'une pompe ATP dans le cerveau ?

Il s'assit au rebord de son bureau. Les muscles de ses mâchoires palpitaient. L'époque n'était plus à la recherche pure. Depuis quarante ans, depuis que le champ magnétique de la Terre avait été anéanti par une onde de gravité, le ciel était resté grand ouvert. En quelques dizaines d'années, les radiations cosmiques dardées par le cœur de la galaxie avaient changé le monde, les mutations se multipliaient, suivant des formes impossibles à prévoir ; des centaines de milliers de nouveaux virus étaient apparus ; les espèces hybrides, comme celles du blé et du maïs, avaient disparu, et la notion d'humanité était devenue incertaine. Pourquoi les changements de codes génétiques prenaient-ils une ampleur bien supérieure à ce qu'on pouvait mettre au compte des radiations ? Qu'est-ce qui présidait à la transformation des tissus qui entraînait littéralement la création de nouvelles espèces ? Et qui étaient ces télépathes qui se donnaient le nom de voors ?

Non… l'époque n'était pas à la recherche pure. Seules les sciences appliquées avaient quelques chances de sauver les enfants. Jac devait disparaître… Assia comprendrait. Ou elle ne comprendrait pas. Peu importait.

D'un geste décidé, il s'empara du livre posé à côté de lui sur le bureau : le Dogen. L'ouvrant au hasard, il lut les premiers mots sur lesquels son regard se posa : « Ne t'attarde pas à frotter une seule partie de l'éléphant… et ne te laisse pas surprendre par un dragon réel. »

Marée basse et l'odeur de la mer. Jac s'éloignait de la plage pour regagner son appartement. Un crachin tombait du ciel gris et le troupeau de digues se réduisait à des ombres dans le brouillard qui allait s'épaississant. La nuit serait agitée. Avant de rentrer, Jac fit halte pour contempler la mer en train de disparaître dans le néant. (On te suit, mon vieux. Tu n'as pas remarqué ?)

La Voix disait juste. Des silhouettes humaines étrangement déformées par la brume se rapprochaient de lui, venant de la mer. Elles étaient deux, énormes mais brouillées par la distance et l'air saturé d'humidité. Difficile de dire si elles marchaient droit sur lui ou si elles ne faisaient que passer. Il décida de rentrer sans plus

attendre puis changea d'idée. Il mourrait bientôt d'un cancer du cerveau. De quoi aurait-il peur ? (L'ivresse de peur.)

Ils étaient tout près de lui quand il vit enfin qu'il s'agissait d'ouvriers aux longs bras… de yoplas. Il se souvint de leur congénère qui, la veille, avait été frappé par la foudre et ses muscles gémirent d'inquiétude.

— Rien à craindre, dit-il.

C'était le salut traditionnel des yoplas mais les deux individus ne répondirent pas. Leurs yeux étaient vitreux et vides de vie et il comprit (trop tard) qu'ils étaient dans d'étranges dispositions. Il recula d'un pas et fit volte-face pour s'enfuir mais ils bondirent sur lui et d'énormes mains le saisirent aux épaules. Il ne résista pas quand on le souleva et qu'on l'emporta comme un paquet. Sans crainte, quoique lourd d'angoisse, il respirait l'odeur fumeuse des yoplas et suivait des yeux les gros doigts de pied qui s'enfonçaient lourdement dans le sable.

Ses ravisseurs coururent jusqu'au bord de l'eau, là où le sol était plus dur. Leurs mouvements étaient gracieux en dépit de leur poids. Ils arpentaient le vent. En travers des épaules d'un yopla, Jac ballottait mollement. Il se rendait compte qu'on l'emmenait vers le sud, vers le hamo. Un vertige dispersait ses pensées. La Voix avait disparu. Il ne subsistait pas même la sensation d'être observé. Souriant, sur le point d'éclater de rire, il considérait la masse d'ombres des dunes à la renverse.

Lorsque apparurent les premiers bâtiments du hamo, des dômes blancs préfabriqués, Jac se tordit le cou pour regarder. Mais le yopla qui le trimbalait d'un coup d'épaule le fit glisser plus bas et il se contenta d'observer au ras du sol les maisonnettes devant lesquelles ils passaient en claudiquant.

Une lourde odeur de fleurs émanant des jardins yoplas se répandait dans l'air du soir. L'odeur charbonneuse des yoplas s'y mêlait ainsi qu'un parfum qu'il ne reconnut pas : une senteur de forêt, de mousse au bord de l'eau, plus douce cependant. Exhalaison rêveuse et nostalgique qui s'épaississait au fur et à mesure qu'ils s'enfonçaient dans le hamo.

Leur course s'arrêta net et Jac dégringola des épaules du yopla. Il se releva, les jambes flageolantes, et fit face à une foule nombreuse de yoplas. La plupart d'entre eux étaient des ouvriers, des géants en

manteau gris. Mais aux premiers rangs se tenaient des yoplas plus petits, au mufle plus pointu et aux bras moins longs, qui portaient des houppelandes marron. Leurs yeux n'étaient pas ternes mais vivants, éveillés, presque humains. Une yopla se détachait tout particulièrement de la troupe, une femelle, mince et élégante. – La fourrure d'argent de son cou était tressée. Elle portait une robe noire plissée et une coiffe d'apparat en cuir, ornée de plumes de mouettes et de minuscules coquilles d'escargots rouges. Sous un front ridé par l'âge, les yeux étaient brillants et perçants.

— Rien à craindre, grimace.

Jac lui rendit son salut et examina l'endroit où il se trouvait. C'était un patio de pierres pâles comme la lime, couvert sur deux côtés par d'énormes pieds de vignes noueux. Derrière Jac se pressaient les maisonnettes aux dômes blancs dont les fenêtres en demi-lune brillaient, éclairées par les bougies rouges du soir. En face de l'homme, au-delà des yoplas, à travers les rouleaux de la brume, se dessinaient les contours de la massive forêt de banyans où vivaient les ouvriers.

La douce odeur végétale s'épaississait dans l'air. Jac découvrit bientôt d'où elle provenait. Un vaisseau d'argile d'où s'échappait une fumée épaisse circulait parmi les yoplas qui inhalaient chacun à leur tour les exhalaisons laiteuses.

— Pourquoi suis-je ici ? demanda-t-il à la vieille femelle.

— Lami a parlé de vous, répondit-elle en prenant le vaisseau qu'on lui tendait et en plongeant son visage dans les vapeurs.

Elle poursuivit, environnée de fumées :

« Rois nous a dit que vous étiez une abomination grimace. Mais Lami l'a contredit et vous a pris sous sa protection. Nous obéissons à Lami.

Jac avait entendu parler de Lami. Il savait qu'il s'agissait d'une divinité yopla mais c'était bien tout ce dont il se souvenait. Allait-il servir à quelque sacrifice ? Il éprouvait un tel soulagement d'être libéré des commentaires importuns de la Voix, qu'il se moquait bien des intentions des yoplas. De toute façon il était mourant, le cerveau rongé par l'amnésie.

La yopla en robe noire lui tendit le récipient d'argile : un bol émaillé de pourpre portant des runes qu'il ne reconnut pas. Le

vaisseau était brûlant mais Jac le garda dans ses mains et aspira une longue goulée de fumées balsamiques.

À cet instant quelqu'un dans le groupe pinça la corde d'une harpe, et la note tremblante, effarouchée, le transperça. La yopla couronnée de plumes lui reprit le récipient et le remplit avec des feuilles rouges aux formes étranges.

Une corolle de lumière verte nimba les têtes des yoplas et un accès de vertige contraignit Jac à s'asseoir sur les pierres humides. Un murmure excité courut parmi les yoplas. Des paillettes de notes s'éparpillèrent dans la nuit. La vieille se pencha sur lui, la tête dans un halo de lumière mordorée. Elle tendit une main imprégnée de feu et il perçut une voix dans sa tête : *Debout, regarde Lami en face*. En entendant une voix dans sa tête, ce qui ne pouvait manquer de lui rappeler ses hallucinations, Jac reçut un choc qui le pétrifia.

Des mains le saisirent par-derrière et le soulevèrent dans une gerbe de couleurs argentées que déchiraient des voix : *Lami Batti ! Lami ! Delph Batti ! Delph !* Mais au contraire de la Voix, celles-là pouvaient être chassées de sa tête. Il s'en débarrassa et s'installa dans la béatitude d'une fournaise de couleurs.

Très loin en lui, il était conscient d'avoir inhalé une sorte de drogue. Il la sentait commander à ses muscles, les séparer de ses os. Mais plus près de lui, il sentait son immensité, le réseau de connexions qu'elle établissait avec tout ce qui l'entourait. Et alors il comprit qui était Lami. Il voyait la divinité : c'était une lueur opalescente qui s'échappait de leurs têtes rondes hérissées de fourrure, s'amassait au-dessus d'eux et enflait. C'était l'énergie de leur groupe, un pouvoir plus grand qu'eux tous réunis.

Le visage argenté de la vieille femelle apparut dans le champ de vision de Jac. Loin, dans les profondeurs de son esprit, la litanie continuait à voix basse : *Batti Lami ! Batti Delph*. La lueur argentée qui masquait la vieille yopla se défit, révélant des yeux d'une intelligence avide. Un lien s'affermit entre eux et pendant un instant infiniment bref, Jac devint elle.

Des souvenirs simiens se bousculèrent en lui, une rafale d'images le frappa : le bois poli par l'usage d'un manche d'outil, de savoureuses sensations sexuelles, de grossiers vêtements, un rire fou comme un ricanement de la jungle, et des odeurs d'aliment… la réalité tout entière de la vie d'un hamo. Aidez-nous ! Le cri de la

yopla transperça Jac. Par-dessus tant d'émotions dominait la pâleur de la détresse, de la servitude et de la honte.

Foudroyé sous le choc de cette révélation, il comprit que les yoplas le suppliaient – comme s'il détenait le pouvoir de leur garantir puissance et dignité. Il eut un mouvement de recul et la litanie enfla dans sa tête : *Batti Delph ! Delph ! Delph ! Delph !*

— Faites-les taire, dit-il à la vieille.

Mais elle était en transe, roulait les yeux, la lumière crayeuse de Lami brouillant ses traits.

Batti Delph ! Jac effaça le chant télépathique et se concentra sur l'énergie qui émanait des rangs serrés de la foule : blanche, coagulée, épaisse. Les bords en étaient dentelés de couleurs foncées, un mélange de violets et de bleus qui se fondaient dans la nuit. Dans l'air saturé de pluie, ses yeux hypnotisés suivirent la trajectoire de l'énergie violette et, avec un sursaut d'horreur, il découvrit qu'elle émanait de lui ! Elle jaillissait de son corps !

Fasciné, il contempla l'espace qui l'entourait. Il était comme le filament d'une ampoule diffusant une lumière bleu foncé. Plus près de lui, l'énergie s'assombrissait encore, devenait d'un violet profond. Et là où était sa chair, là où elle aurait dû être, une noirceur palpable palpitait.

L'esprit de Jac vacillait. Plongeant son regard au cœur des ténèbres de son corps, il se sentit au bord d'une découverte déchirante. Il savait que les vérités qu'il pressentait vaguement pourraient le détruire. Des lueurs de compréhension flottaient dans son cerveau : il était plus grand qu'il ne croyait et sa force croissait. Il la tirait du ciel, du point le plus central de l'univers. La Voix n'était pas une hallucination. Elle était réelle et lui, qui l'écoutait, était le rêve…

Il hésita et une noirceur liquide monta et l'absorba.

Jac ouvrit les yeux à grand-peine et demeura dans une béatitude éveillée, éternelle comme un rêve. Le sable humide et froid servait de couche à son corps et le grondement assoupi de la mer emplissait sa tête. Ses yeux étaient fixés sur l'éther vert de l'aube naissante. (Écoute, la sagesse est l'air, la couleur de la noyade. Inspire profondément.)

La patrouille côtière le découvrit une heure plus tard et remporta à l'hôpital du Centre. Il y demeura étendu sans mouvement, sans manger ni parler, ce qui n'était pas du goût des médecins. Il avait aussi une nodosité et des résidus de psibérant dans le cerveau. Les médecins voyaient tout cela d'un mauvais œil et, quand arriva un papier signé du directeur autorisant l'euthanasie de Jac Halevy-Cohen, les toubibs furent soulagés. L'hôpital était surchargé de travail et ses ressources étaient limitées – insuffisantes en tout cas pour s'offrir le luxe de maintenir en vie des drogués incurables.

Assia survint au moment où on emportait Jac dans le service terminal. Elle leur barra le chemin. Ils lui mirent l'autorisation sous le nez mais elle ne bougea pas.

— C'est mon cobaye, protesta-t-elle, son visage aux rides profondes tendu à l'extrême.

— Plus maintenant, répliqua une femme médecin.

Jeune et sûre de son bon droit, elle posait la main sur un double de l'autorisation d'euthanasie épinglé à l'homme inconscient sur sa chaise roulante. Elle tapota la feuille de papier.

« Vos recherches sont interrompues…

Les traits d'Assia s'assombrirent encore.

— D'accord… mais je fais appel de cette décision. Ramenez-le en salle de soins.

La jeune femme secoua la tête, le regard indifférent comme la pointe d'un poignard.

— Trop tard pour faire appel. Nous avons des ordres stricts.

Assia fit un pas en avant et un médecin à la solide musculature s'interposa.

— Nous nous compromettrions tous très gravement si nous n'obéissions pas.

La vieille femme plongea la main sous son caftan et en tira un mince tube de verre noir portant le symbole rouge des poisons très dangereux. Une brusque tension s'empara de l'assistance et la jeune praticienne esquissa un mouvement vers son bracelet émetteur.

— Un geste de trop et tout le monde est mort, souffla Assia en brandissant la fiole.

Les médecins s'immobilisèrent, les bras légèrement écartés.

« Dans ce flacon, il y a assez de neurotox pour tuer vingt fois tout le monde dans ce service. Alors écoutez-moi bien…

Après avoir enfermé les médecins, elle jeta la fiole vide et poussa Jac jusqu'à une voiture des sables qu'elle avait laissée dans une arrière-cour. Elle lui injecta un produit destiné à contrecarrer l'effet du soporifique et ils quittèrent le Centre.

Jac sortit de sa torpeur au moment où Assia arrêtait le véhicule devant une cabane de cèdre au toit de tôle ondulée, dans une clairière broussailleuse, au milieu des pommiers sauvages. Ils étaient en pleine montagne, sous un ciel parcouru d'aurores boréales.

— Je viens me reposer ici de temps en temps.

Elle aida Jac à sortir du véhicule. Il était léger comme une plume et la tête lui tournait.

« Je ne peux pas rester, ajouta-t-elle. Je vais retourner sur la côte pour dérouter les vigiles qu'ils ont sans doute lancés à ta poursuite.

Le brouillard se dissipait dans la tête de Jac. (Le cerveau est une fleur qui se nourrit d'oxygène. Mais où sont ses racines ?)

— Assia… c'est inutile. Je vais mourir de toute façon. Cette tumeur me dévore.

Des paillettes de lumière d'étoile luisaient dans les larmes qui mouillèrent les yeux d'Assia.

— Tu n'as pas de tumeur Jac. Tu ne te rappelles pas ?

Elle lui prit le visage dans les mains.

« Ce n'était peut-être pas une bonne idée de t'emmener ici. On ne peut plus aller nulle part. Mais je ne pouvais pas les laisser te tuer. Agis comme tu l'entendras. Si tu veux en finir reprends cette route en sens inverse ou alors attends ici. Sinon, tu trouveras du matériel de camping et des provisions dans la cabane.

Elle retira ses mains.

« Au revoir, Jac.

Elle eut un mouvement pour s'en aller mais Jac lui saisit le poignet. Pendant un instant intense, il étudia la façon dont le visage d'Assia s'était formé, les rêves infatigables qui avaient usé sa chair. Il voyait bien qu'il était le dernier de ces rêves. La tristesse qu'il en éprouva lui brûla les yeux.

Il regarda la vieille femme monter dans la voiture et démarrer. Il ne savait que faire. (Remets-t'en à la réminiscence de l'avenir, mon ami.)

Jac décida de mourir. Si les mantiques du CERCLE étaient incapables de soigner sa tumeur au cerveau, il préférait l'euthanasie à la mort dans ces contrées sauvages.

À mi-chemin du Centre, il se souvint du pouvoir divin qu'il avait senti en lui pendant son bref séjour chez les yoplas. (Pardonne la longue obscurité. Quelle complaisance, de ne pas t'avoir tenu au courant… quel gâchis, et il en est de même pour le secret du sang.)

Quittant la route, il coupa à travers les collines et dévala des pentes couvertes de buissons rongés de sel jusqu'à l'océan. Il marcha sur les dunes et le long de la mer grondante en essayant de mettre de l'ordre dans sa tête. Mais il était incapable de réfléchir… Il ne connaissait que l'insignifiance minuscule de ce que contenait, croyait-il, son enveloppe corporelle. (Qu'est-ce qui t'est arrivé ? Toi qui as volé les secrets de l'écoute de la mort ? Pourquoi trembles-tu ?)

La lueur douce et mystique de la lune sur l'eau le calma. Il était seul et presque en paix… le vent soulevait des mèches dans sa chevelure et la mer rongeait la plage. (Tu n'es devenu rien d'autre que le territoire. La mort est enfermée dans tes os comme le grain dans le bois.)

Peu importait que ce fût une tumeur du cerveau ou quelque autre modalité d'être… en tout cas, il n'était rien. (Ferme tes grandes oreilles, Jac. Laisse les ténèbres déferler de tes yeux et laisse tes doigts s'étirer au plus profond de la sérénité, là où la texture de l'air se défait et ne se retrame pas, là où je suis gisant, à jamais insaisissable.)

Jac fit taire son effroi et se maintint au centre de l'espace, attentif au vent de la nuit et à la faible phosphorescence dans le flux des vagues. Mais le grondement de l'océan diminuait, la lumière sourde des étoiles, les formes floues du sable s'éloignaient. Ses sens levaient le camp, l'abandonnant seul au centre du néant. (Le corps, par les sens, est besoin. Le besoin n'est pas le tien. Je suis le chemin pour sortir. Le vide est ma porte, une aile, un moyen de s'envoler, presque un ange. Entre et tu deviendras le repos.)

Il hurla mais aucun son ne sortit de lui, il n'y eut pas même une sensation de contraction là où aurait dû se trouver sa gorge. À tâtons, il chercha son corps. Il n'y avait rien en cet endroit. Il était

un atome de conscience en chute libre dans le vide. (Le noumène humain.)

Le temps s'étira, béant, puis l'essaim de ses sens s'abattit et, l'un après l'autre, ils se réinsèrent dans leur alvéole. Il était étalé sur le sable, aveugle et sourd et puis, peu à peu, le grondement des vagues l'emplit et les feux-du-ciel envahirent son champ de vision.

Il grogna et se recroquevilla en roulant sur le dos. Alors tout recommença. Déjà ses yeux s'en allaient, sa vue s'assombrissait, les sons s'étouffaient. (Ça continue ? Cela arrive, tu sais. Les choses perdent leur poids. Plus de doigts pour saisir. Plus de langue pour rassurer. Plus d'yeux pour délimiter.)

Il se releva péniblement, affolé. La structure de son être se délitait sous lui et dans un effort désespéré pour conserver son intégrité, il s'agrippait à ses tibias et piétinait le sol. Lourd et maladroit, il tournait en rond autour du pivot de son centre de gravité en titubant et en donnant des coups de pied dans le sable. Peu à peu, en s'entourant lui-même de son mouvement comme d'un châle qui l'empêchait de se disperser, il acquit une vitesse incroyable.

Il tourbillonna longtemps avant que ses oreilles reviennent, avec le cri sombre d'un oiseau. (Jac, tu devras apprendre à te contenter du minimum dans des cas comme celui-ci. Ta vie a perdu son tranchant et seul le moins peut y ajouter.)

Épuisé, Jac tomba à genoux puis, très vite, se redressa, tant bien que mal. Il savait que s'il arrêtait de bouger, il perdrait la maîtrise de lui-même. Ce qu'il avait à faire était très clair maintenant. Il jugea dangereux d'attendre davantage et, se lançant en avant, il tomba, le visage dans le sable mouillé. Avec une détermination désespérée, il se releva et marcha en chancelant vers la mer. C'était froid et ses jambes s'engourdissaient, devenaient caoutchouteuses en luttant contre la poussée de l'eau. Une vague le frappa en pleine poitrine, le faisant pivoter, mais il persévéra. Il perdit pied et se laissa glisser dans l'eau profonde, dans des ténèbres qu'il connaissait déjà.

La sonnerie qu'elle avait elle-même préréglée arracha Assia à l'étreinte d'un sommeil profond. Elle l'interrompit et, s'écartant de son flexiforme, elle traversa l'appartement, courbée en deux,

traînant les pieds. Quand elle entra dans la salle de bain circulaire tapissée de miroirs, elle se raidit et un cri étouffé franchit ses lèvres. Elle s'était vue dans les glaces : une femme de haute taille, aux cheveux de nuit, aux yeux lumineux et rêveurs. Un visage aux pommettes saillantes. Un visage stupéfait d'adolescente.

La silhouette déliée de Nobu, devant la fenêtre aux vitres épaisses, avait quelque chose de solennel. Une lueur pensive sur le visage, il regardait, au-delà de la digue, la lune posée sur le dos blanc d'une dune. Des aurores boréales déferlaient furieusement au-dessus de la mer.

CE QUE NOUS SAVONS DE LA RÉALITÉ PROVIENT DU DOUTE QUE NOUS FORMONS SUR SON EXISTENCE : l'inscription émettait une lueur argentée sur la digue. C'était l'un des nombreux graffiti bizarres apparus autour du CERCLE pendant la nuit. Plus loin sur la plage, étincelant à même le sable, on apercevait les mots de platine : MAMAN EST UNE MACHOIRE.

Des lumières rouges, à gauche, trouèrent l'obscurité. Nobu savait d'où elles venaient. Il se mordilla la lèvre supérieure. Les yoplas s'étaient soulevés. Ce n'était pas une simple explosion de fureur. Ils appliquaient bel et bien un plan soigneusement préparé. Ils s'étaient emparés de l'armurerie et de la Cryosynthe qui commandait à la plupart des fonctions vitales du CERCLE. Il savait que c'était impossible. Le cerveau des yoplas ne disposait pas des capacités spécialisées indispensables à ce type de comportement indépendant. Et pourtant, ils s'étaient révoltés.

Fermant les yeux, Nobu appuya son front contre la vitre étroite. Sa froideur apaisante l'aida à ordonner ses pensées. Tant de choses s'étaient passées, toutes également impossibles. Jac Halevy-Cohen avait disparu sans laisser de trace ; on ne parvenait même pas à atteindre la sonde placée dans son crâne. Un flux de hautes énergies venant de la galaxie brouillait toutes les communications, désorganisant totalement le Centre. Aucune onde d'énergie ne pouvait avoir une telle puissance, c'était impossible. Le graffiti lumineux… les guerriers yoplas… il mobilisa toutes ses ressources intérieures pour éliminer la fureur qui montait en lui contre ce déchaînement d'absurdités. Il modula sa respiration : deux profondes expirations, une inspiration, deux profondes…

Les yoplas s'étaient emparés de son immeuble pendant son sommeil et il avait échappé de peu à la mort, emportant pour tout bagage ses vêtements et quelques pages de son journal. Parmi les pages qu'il avait sauvées, il avait trouvé une lettre de Jac. Il ne se souvenait ni de l'avoir reçue, ni de l'avoir glissée dans ses papiers. Elle était sans date, abîmée par des traînées d'humidité et apparemment dépourvue de sens. Là où il l'avait jetée, sur le sol, elle était toujours lisible :

« Écoutez, Nobu, j'ai quelque chose à vous dire. La finalité est la seule porte, la seule voie pour sortir de notre souffrance et de notre incertitude mais cette porte et cette voie n'existent pas. Nous continuons. Tout continue. Pourquoi n'y-a-t-il pas de fin ? Ce que nous croyons avoir laissé en arrière passe au travers de nous. Nous sommes simplement des egos, les fantômes de notre sang, incapables d'espérer dans le jugement, simplement un autre moment. Nous transmettons notre matériel génétique, comme nous transmettons le temps. Vous croyez peut-être que certaines choses sont transmises autrement ? Quoi ? Qu'est-ce que le temps ? Et qu'est-ce que deviennent nos chromosomes ? Peut-on savoir ? Ce qui me terrifie, c'est la possibilité. Nous transportons le commencement dans notre sang. Nous essayons constamment de l'insérer dans nos vies. Nous n'y parvenons jamais tout à fait. Mais si nous réussissions ? Si nous réussissions vraiment ? Seul votre mouvement vous distingue de cette embuscade de silence. Stop.

Jac.

Sottises, songea Nobu. *Il a craqué… ça devait arriver.* Pressant son front contre la vitre noire, il reprit ses exercices respiratoires.

Quand il se sentit mieux il scruta la nuit, avec une égale tension dans le regard et dans le visage. Au loin, en contrebas, plusieurs oiseaux étaient perchés sous la lumière de la lune, semblables à des chaussettes de couleur claire, mais sales. Il s'appuya encore davantage contre la vitre pour essayer de les compter.

Un cri d'une puissance surprenante le fit sursauter en arrière, mais trop tard. La grande vitre éclata sous son poids et il plongea dans la nuit. Pendant un instant hallucinant, il put voir au loin, sur la plage, l'endroit où les combattants du CERCLE étaient retranchés. La digue était violemment éclairée par les terrifiants

arcs bleus des lasers qui explosaient en rouge contre les rochers. Le sol noir bondit vers lui comme un mauvais rêve…

Nobu gisait, immobile, étalé au sol, son visage pressé contre l'asphalte. Une mare de sang s'élargissait autour de ses membres et bien qu'il tremblât, son visage était chaud et gluant. *Imbécile*, se répétait-il à voix basse, *Imbécile*.

Était-ce bien sûr ? La douleur et le choc initiaux s'étaient amenuisés très vite, le laissant perplexe. Peut-être une partie de lui-même, cachée mais réelle, l'avait-elle poussé à s'appuyer trop fort contre la vitre, avait brisé la vitre… quelque pouvoir bienfaisant, trop longtemps contrecarré par sa soumission aux machines, aux instruments, aux calculs. Un dieu bienveillant par la grâce duquel il mourait, ce qui était mieux que de servir l'inorganique.

— Arrête tes salades, Nobu.

La voix lui causa un choc, car il l'avait reconnue, d'après les enregistrements qu'Assia joignait à ses rapports. Ses mains poussèrent faiblement contre l'asphalte, dans une vaine tentative pour relever la tête.

— Jac ?

Sa voix était une caricature débile et gargouillante de celle qu'il se connaissait.

— Vous m'avez l'air sacrément mal barré, dit la voix de Jac.

Je dois délirer, songea Nobu.

— À votre place, je n'y compterais pas trop, dit la voix. Laissez-moi vous aider.

Nobu sentit sur tout son corps le contact d'une fraîcheur brillante et magnétique. On le souleva. Il cligna des yeux, ébloui par un soleil éclatant, bien qu'il fît encore nuit. Une silhouette noire se mouvait devant un ciel d'argent. Elle se pencha plus près de lui et les traits grimaçants de Jac lui apparurent :

— Vous voyez des dragons ?

Dans les rais de lumière filtrés par la jointure douce et grise de ses paupières closes, Assia vit qu'il était là. Il était si proche qu'elle devait observer le plus grand silence pour le sentir tout entier. Il n'était plus Jac. Il était un creux dans la fumée de ses sensations, un trou qui s'ouvrait dans le temps, sur une vacuité rêveuse peuplée de tourbillons de lumière, de frémissements d'êtres… il était beaucoup

plus que le cerveau d'Assia n'en pouvait absorber. Une immense torpeur gonfla la gorge de la femme, elle l'avala et ouvrit les yeux.

Elle était seule sur la dernière terrasse d'un jardin suspendu qui, ce matin encore, n'existait pas. Tout à l'heure, malade d'étonnement et de terreur, elle avait grimpé l'escalier de pierre en spirale pour déboucher en ce lieu. Elle avait suivi les évolutions des yoplas dans les forêts aux frondaisons blanches et les cascades d'arcs-en-ciel resplendissantes apparues durant la nuit. Au loin, elle avait aperçu ce qui restait du CERCLE : les carcasses d'acier des immeubles effondrés et sur les dunes où rampait de la fumée, la lueur orange et rouge du sable vitrifié par les dernières batailles au laser de la nuit. Un nuage marron, de forme tourmentée, planait au-dessus des décombres de la Cryosynthe.

Elle examina la chair ferme de ses mains et le noir de jais de ses cheveux et elle se sentit revenue dans la peau d'une sauvageonne, sale, farouche, d'humeur fantasque. Elle était une vieille femme dotée d'un corps de dix-sept ans ! En elle la logique émit un rire qu'elle était trop effrayée pour faire entendre. Qu'allait-il advenir d'elle et de ses semblables maintenant qu'un homme était devenu dieu ?

Pour la première fois depuis son enfance, Assia vida son esprit et médita comme son père le lui avait enseigné. Elle s'ouvrit à la multitude des arbres gainés de mousse et au sol de la forêt taché de lumière. C'était plus facile que dans son souvenir. Son corps était un objectif très grand angle qui captait toute chose : les feuilles comme des particules brillantes, les étourneaux qui voltigeaient entre les branches comme les molécules en mouvement. À présent elle savait qu'elle était seule, le cerveau paisiblement recroquevillé dans sa coquille.

Nobu avait arpenté la plage dans les deux sens d'innombrables fois. Il ne sentait et ne voyait rien. Il n'était pas mort. Mais il n'ignorait pas qu'il aurait dû l'être. Il lui apparaissait plus clairement qu'il ne savait rien. Pendant des jours, des semaines, des portions de temps qu'il cessa de mesurer, il erra dans les criques schisteuses et sur les grèves où se mêlaient les roches polies par la mer et les bois flottés, contemplant les allées et venues de l'océan, et l'épine dorsale de la côte qui changeait de forme comme un nuage

s'étirant lentement dans le ciel. La peur, la terreur sacrée et les souvenirs le désertèrent tous plus vite qu'il n'aurait cru. Nul besoin de manger ou de dormir. Nul besoin même de penser, découvrit-il enfin. *Est-ce cela, la mort ?*

Non… il était conscient. Il ne lui restait plus qu'à continuer à regarder.

Il déambulait sans but dans les criques battues par le vent. Comme s'il devenait statique, le temps perdit son sens et les distances se firent plus longues que lui. Et enfin, quand il eut oublié depuis longtemps qu'il avait existé une vie différente, un savoir total jaillit en lui. Quittant le rocher rond du haut duquel il avait contemplé la marée montante, il descendit une dune en trébuchant sur la pente glissante. En chemin, il leva les yeux et scruta, au-delà des feux-du-ciel, le braille terrifiant des étoiles que sa nouvelle perspicacité lui permettait de déchiffrer. Rien ne le séparait d'elles. Le dedans, le dehors, le haut et le bas, étaient également arbitraires. À présent, le ciel tout entier avait un sens pour lui. Et il voyait, il voyait avec une clarté absolue, l'histoire de l'évolution depuis les origines, projetée dans la nuit à partir de ses chromosomes.

Les détails les plus triviaux du développement organique, depuis la première étincelle de vie dans la fange du Précambrien, s'étalaient dans les ombres célestes. Poursuivant sa lecture, il comprit l'histoire de la conscience et vit la prochaine forme humaine, les enfants voors qui en naissant regardaient en arrière et se souvenaient de leurs ancêtres. Il découvrit leur savoir intuitif : une force télépathique qui traversait le monde et qui, à son ultime épanouissement, les unissait à toute chose, en une communion infinie.

Il était si absorbé qu'il ne remarqua pas que le ciel s'éclaircissait – il était arrivé et rien ne manquait. Toutes les formes organiques se tenaient devant lui, comme autant de nuages et il tremblait en apercevant l'innommable paix qui les unissait. Peu à peu ses sens s'aiguisèrent, se concentrèrent sur leur objectif.

Tous ses sens avaient vécu dans le passé. Ils étaient le tremplin de sa conscience, flottant dans le néant. En eux gisaient les mouvements modèles du monde, et entre eux régnaient le silence, l'immobilité, le néant. Il devint ses sens et il prit conscience de

l'affaiblissement de la lueur des étoiles et de l'apparition au coin du ciel d'une traînée d'argent ténue.

C'était l'aube. Le soleil se leva de son lit de roches et les couleurs fleurirent en toutes choses. Nobu retournait au silence d'entre les sens. Il comprenait que sa participation au monde était terminée et qu'il était inexorablement entraîné dans l'unité qu'il avait aperçue au-delà des horizons du sang.

Jac Halevy-Cohen flânait au bord de la mer et des sphères de lumière hyacinthe dansaient autour de ses chevilles. Il était un esprit-dieu, plus vaste que la pensée ou que la mémoire. Son bon plaisir seul faisait jaillir de la mer une chimère d'eau flamboyante, semait d'étincelles de fleurs son chemin dans le sable et mettait dans les airs le chatoiement d'une musique. Et pourtant, il était un homme. « JAC HALEVY-COHEN » claironnait la houle en se brisant sur la plage.

Tout ce qu'il aimait, il pouvait le faire. Unique et néanmoins multiforme, il était un homme-dieu. Il avait changé la réalité pour libérer les yoplas de leurs maîtres humains. Il avait rajeuni Assia, la vieille chercheuse scientifique qui avait contribué à sa création. Et il avait envoyé le directeur du Centre, Nobu Niizeki, cheminer par les traverses du temps. Tout cela, il l'avait fait par amour. Même Niizeki avait été amoureusement placé, au bout de la plage, dans un nuage de lumière froide, où il s'était évanoui, chair et conscience, emporté sur l'onde courbe du temps. L'unité de l'amour était plus grande que la mémoire du monde et tout au bout de l'errance de Nobu, Jac l'esprit-dieu savait que le directeur du Centre serait libéré, rendu à la lumière, rétabli dans tous ses droits. L'homme embrasserait la totalité.

D'incroyables éventails d'eau en suspension, d'invraisemblables projections d'embruns tournoyaient et se mêlaient dans les airs liés ensemble par le chant des oiseaux. Jac était un esprit-dieu… et rien ne lui était impossible.

Les cercles de la pensée sur la pensée entraînaient Jac au plus profond de son esprit-dieu et il découvrit la petitesse de cette bruyante partie de lui-même qu'était son esprit. Dans le silence aveugle d'un effroi soudain, il vit que ses pensées étaient ce qu'il y avait de moins important en lui. Il avait des sentiments, des besoins,

des rêves charnels dont il n'avait pas été conscient mais qui, avec lui, traverseraient les âges. Il était l'esprit-dieu de son être tout entier : muscles, veines, squelette, ils avaient chacun leurs rêves et leurs amours. Il n'était pas pure psynergie. C'était impossible. À moins d'anéantir amoureusement son être physique. Mais cela prendrait des dizaines de milliers d'années car le corps, comprenait-il, est l'inconscient du monde. Et lui, Jac, possédé par la fureur de la psynergie, il était l'Esprit de l'Espèce, l'intelligence du corps qui vivait pour voir les rêves, les mythes et les fantasmes de la race humaine se réaliser à travers lui.

Le temps était transparent pour lui et, à travers des siècles de vigueur sexuelle et de reflets mentaux, il vit le vide à venir. Après de nombreux millénaires, dans le tiède résidu de ses désirs brûlés, il serait enfin libéré de son humanité. Mais cela prendrait des éternités.

La colère tourbillonna et les spirales de vapeur d'eau rutilèrent d'arcs-en-ciel avant de s'évanouir. Un cri torturé rampa sur les dunes quand la réalité de son destin lui apparut : il allait être enfermé pendant des milliers et des milliers d'années dans les fantaisies de ses attributs biologiques ! Survivrait-il seulement à son accomplissement ? Son âme se recroquevilla devant son omniscience quand un savoir s'incarna en lui : il n'était pas le seul esprit-dieu sur la planète.

La peur flamboya.

Stupéfait, Jac montait sur la vague du temps. Il vit les Autres. Leurs regards peuplaient l'air marin. Des êtres désincarnés à l'extase lucide scrutaient son esprit simple et ses mutations potentielles, le fouillant plus profondément qu'il n'avait jamais fait. Esprits-dieu issus de réalités plus ardentes, ils avaient déjà vécu dans des mondes qui leur avaient donné forme, dans les désirs-d'être-chair et maintenant, ils jouissaient d'une terrifiante liberté. Sublimés, ils chevauchaient le flot de psynergie jailli du cœur de la galaxie, ils existaient dans le cosmos en étant le cosmos ! Ils arrivaient, ils étaient déjà là, remodelant la Terre, conscients de la voracité et des rêves raciaux qui la limitaient.

La peur s'affaissa complètement autour de Jac et puis disparut sur les pentes de son avenir. Il vit alors qu'il possédait un

alterombre, un écho de sa peur, qui, mû par un opiniâtre amour de soi, essaierait de le protéger des Autres ou de mettre fin au temps.

En cet instant, Jac sut que son esprit-dieu ne tolérerait pas les autres esprits-dieu. Il était trop petit pour Leur permettre de vivre près de lui. Il lui fallait des éternités pour grandir, des éternités pour se laisser aller à l'émerveillement solitaire, à l'ambition démesurée de sa rage de vivre.

Jac s'immobilisa. L'air s'était ouvert devant lui, lui découvrant, dans une grotte, un homme à la puissante carrure et aux cheveux roux. La vision se rétrécit et Jac se rapprocha assez pour voir que l'ombre sur le visage de l'homme était la cicatrice noire d'une brûlure. Le calme ample du visage de l'étranger emplit toute, la conscience de Jac. Les yeux d'un bleu aérien, vides d'émotion se baissaient sur le monde, l'effleurant à peine. Ils plongèrent dans l'esprit de Jac, qui pâlit.

L'esprit-dieu voulut un sens à cette vision mais rien ne se passa. Il voulait savoir. Et pourtant, rien.

L'homme dans la grotte se pencha un peu plus, fasciné, et la largeur de ses épaules impressionna Jac. Alors seulement il comprit. La peur qui, un instant plus tôt, avait déferlé de lui, avait remodelé l'avenir. Cet homme sans nom, aux yeux hantés par une vision intérieure, était la forme physique de cette peur… son alterombre. Cet homme quelque part dans le temps, c'était lui, son moi secret, aussi inconscient de sa psynergie que lui, Jac, était conscient de son esprit-dieu. C'était cet homme, plus que les esprits-dieu étrangers, qui était son ennemi et pourtant, il était lui-même… la part de lui qui devait mourir pour que vive son esprit-dieu.

La terreur rougeoyait en Jac et la mer grondait.

Sumner s'éveilla au milieu des montagnes surplombant Skylonda Aptos, dans la grotte où avait commencé la chasse aux ombres. Corby était un murmure suave dans ses cellules : *Le Delph ne nous laissera plus le voir. La vision est finie.*

Sumner se releva péniblement sur les genoux et fixa intensément les sommets des montagnes qui se découpaient sur le ciel à l'ouest. *Maintenant comprends-tu ce que cela signifie, être l'alterombre du Delph ?* demanda le voor.

L'esprit de Sumner était engourdi par la chasse aux ombres. Comme l'effroi du temps, le sommeil enflait dans sa poitrine et il s'affala sur le côté. Il ferma les yeux.

Tandis qu'il glissait dans l'inconscience, une image, dans ses moindres détails, s'inscrivit en lui, s'attardant un instant avant de disparaître complètement : Assia, jeune et le cheveu noir, au seuil d'une cabane de cèdre, dans une clairière broussailleuse au milieu des pommiers, lisait un message écrit en lettres d'argent sur le bois de la porte :

« Assia, il y a toujours plus. Ça ne finit jamais. J'espère que ta nouvelle vie te le fera découvrir. Regarde-toi attentivement. Tu ne vieilliras jamais. C'est vrai. Nous édictons toutes les lois.

« Écoute, si cela te déprime, tu connais le moyen d'en sortir. Le silence de l'esprit est la porte. La mémoire, l'histoire continue de la souffrance. Aussi longtemps que le passé sera réel, tu demeureras. Jetons encore un coup d'œil à ta nouvelle vie : rien n'arrive par hasard, ou alors tout. Ce qui importe, c'est que tu passes à travers les événements jusqu'au silence qui gît derrière eux. Oui, les choses peuvent perdre leur pesanteur. Penses-y. Tout ce sur quoi tu as toujours eu prise peut dériver au-delà de toute direction… Non ? En tout cas nous avons fait un progrès. Tu as compris que tu ne peux pas comprendre. Le corps est l'inconscient du monde. Alors, que peux-tu faire maintenant ? Tout ! À chaque instant ! Tu vois, c'est comme creuser des trous dans le fleuve, comme oublier une chose pour s'en rappeler une autre. Cela parce qu'un dessein persiste derrière les lois du sang, parce que nous sommes condamnés à loucher sur l'absolu, parce que rien d'autre ne peut marcher. Bon. Tu as déjà commencé à trouver ta place. Maintenant, prends un miroir, regarde-le bien en face et souviens toi de ta mère, de la mère de ta mère, de la plus lointaine aïeule de la mère de ta mère, de cet être vert, proche de la terre, qui ne croyait pas en toi. Souviens-toi, l'innocence qui t'appartient t'attend là où tu l'as laissée, au fin fond de ta peur.

Jac »

ESPRIT-DIEU

Le rêve fut merveilleux mais grande la terreur.
Il faut chérir le rêve quelle que soit la terreur.

Épopée de Gilmamesh

LA DESTINÉE COMME DENSITÉ

Un frisson parcourut l'âme de Sumner. Il s'éveilla, ahuri, blotti au fond de la grotte où il s'était effondré pendant la transe du voor. Un vent froid s'engouffrait dans la grotte, éparpillant les dernières cendres du magnar. Sumner se recroquevilla encore davantage. Il était las et sans ressort. Râclos, Croc Ardent, Dérive… Tous ceux qu'il avait aimés étaient morts à présent.

Nous sommes un, pensait le voor en lui. Sa voix mentale était assourdie. La chasse aux ombres avait épuisé Corby. *Il est temps de quitter les montagnes. Il faut que nous partions vite.*

Sumner ferma les yeux et détourna son attention du voor. La chasse aux ombres l'avait terrifié parce qu'elle lui était apparue aussi réelle que sa propre vie. Luttant contre une fatigue vertigineuse, il se mit à grand-peine sur son séant.

La voix de Corby parlait en lui. Il la sentait à l'arrière-plan mais ne l'écoutait pas. Il était en autoscopie. Il entendait les chuchotements de son sang, les coups sourds de son cœur et le hululement des gigantesques courants aériens qui passaient sur les sommets.

Encore engourdi de sommeil, il se débattit pour émerger des mondes du rêve et des pensées qui l'engluaient. Une cohue de visages tournoyait dans sa forâme : Jac, Assia, jeune et longiligne, Nobu somnolent comme un voor et une foule de yoplas. Les faces simiesques lui rappelèrent Sarina dans la jungle du nord. Il songea un instant à retourner auprès d'eux. Peut-être le libéreraient-ils du voor…

Plusieurs heures plus tard, Sumner s'éveilla. Une énergie mélodieuse tourbillonnait autour de lui. La présence du voor s'était réduite à un simple titillement dans les profondeurs de son esprit. Une lune creuse se leva au-dessus de l'horizon déchiqueté tandis qu'il ouvrait son être à la grandeur des montagnes.

Lorsque tout signe du voor eut disparu, Sumner se déplia et sortit à pas pesants de la grotte. La tête claire comme l'air raréfié qu'il respirait, il chemina en bordure d'une coulée de glace jonchée de roches aux arêtes coupantes. Il marchait pour affermir l'autoscopie et oublier l'acuité de sa souffrance. Il avança jusqu'à ce que ses genoux se dérobent sous lui. Puis il s'assit sur ses talons et baissa les yeux sur une forêt de pins pygmées. Plusieurs glaciers luisant dans la lumière de l'après-midi étaient visibles à l'horizon, vers le sud. Au-dessus de lui, des bandes d'oiseaux volaient vers l'ouest suivant une ligne sinueuse, car ils luttaient contre des vents violents.

Sumner ferma les yeux et sentit le voor émerger de sa fatigue : *Sumner, je suis réel. Tu n'es pas ignorant. Ne m'ignore pas. Je peux t'enseigner le langage oublié du monde. Le secret chuchotement de bête dans la roche. Les vieilles eaux ont rassemblé la fureur des instincts animaux enfermés dans les ossements et les forêts sont nées. Je peux t'enseigner les rêves véloces et muets des choses noyées.*

— Non !

Le mot s'était frayé un chemin en lui avec toute la force de la conviction. Il ne voulait pas penser ces pensées inhumaines.

Il se releva et poursuivit sa route. Le voor était toujours en lui mais seule la fatigue lui permettait de se rapprocher de sa conscience. Il commençait à se demander s'il n'était pas allé trop loin quand il aperçut les gorges de glace.

C'était dans les glaciers des enclaves de roches moussues sous lesquelles à faible profondeur coulaient des ruisselets d'eau chaude. Dans la glace et la neige en bordure de la roche, la chaleur et le vent avaient sculpté des tourelles et des clochetons bleu pâle. Les vallées de glace se succédaient à travers les pentes enneigées jusqu'à la cime et Sumner emprunta cette voie ascendante, passant de gorge en gorge comme d'un rêve à l'autre.

Au sommet l'air était violet et ténu, et froid comme un chant gelé. Il s'assit, et, un long moment, contempla les draperies de glace qui l'environnaient, éprouvant la proximité de la puissance invisible qui faisait gonfler ses poumons et battre son cœur.

Une ombre froide lui fit lever les yeux et il vit un amas nuageux qui progressait au-dessus des cimes. La masse grise se ruait à une

vitesse effrayante et un vent sinistre mugit sur les pentes des glaciers. Les grêlons frappèrent d'abord, pointes de marbre qui éclataient contre la roche et déchiraient les arabesques de glace.

Sumner dévala la pente, à travers les gorges. Mais il était encore dans la zone des neiges éternelles quand les rafales de vent hurlant se jetèrent sur lui. Il plongea en avant dans un étroit creux de rocher et s'accroupit dans le fond, à l'abri du vent cinglant. La grêle céda la place aux voiles épais d'une tourmente de neige et Sumner se pelotonna davantage, hypnotisé par la cérémonie occulte des éléments déchaînés.

Le blizzard souffla pendant des heures, transformant les hauteurs en un monde illusoire de courbes neigeuses et d'étendues blanches. Sumner s'accablait d'injures. Il s'était laissé prendre au piège. Tandis qu'un froid mordant l'engourdissait peu à peu, il s'installa dans un reproche contemplatif : il aurait dû savoir qu'une tempête approchait. Il avait vu des oiseaux voler contre le vent et de la neige à l'adret des vallées. Mais les sources chaudes dans la montagne avaient égaré son jugement. Maintenant il n'y avait plus qu'à attendre.

Il rétrécissait de froid. La nuit il n'y avait plus rien à voir ou à sentir, il n'y avait que le vent et son ronronnement monotone, continu, dépourvu de sens…

Il s'endormit et s'éveilla pour découvrir que sa houppelande était gelée. Le monde était un brouillard de neige barattée par le vent. Le froid était une douleur lancinante et lente comme une brûlure et il dut s'enfoncer dans le pouvoir de son nombril pour rester en vie.

Il repéra les parties gelées de son corps : plusieurs doigts et un pied. Il insuffla sa psynergie aux extrémités de ses membres et l'y maintint aussi longtemps qu'il put. Il finit par lâcher prise et s'enfonça en frissonnant dans un profond sommeil.

Quand il s'éveilla de nouveau, les feux-du-ciel rouges et jaunes se répandaient sur le noir vide de l'espace. Il était encerclé par la neige qui recouvrait la plus grande partie de son corps. L'air était une mare de silence.

Sumner essaya de bouger mais pendant un long moment perfide, son corps se déroba à tout mouvement. Aucune sensation ne lui parvenait plus de ses pieds. Il tira ses jambes sous lui et au prix d'une terrible souffrance les déplia en se relevant. Toute sa volonté

tendue dans son dos, il se redressa, squelette douloureux, et fit quelques pas chancelants dans la nuit, le dos voûté.

Les feux-du-ciel illuminaient les champs de neige et, au loin, les sombres silhouettes tourmentées des arbres. Après quelques pas titubants il tomba en avant, s'enfonçant profondément dans la neige scintillante. Il ne sentait plus ni ses jambes ni ses mains à présent. Il savait qu'il allait mourir.

Il imposa silence à son esprit et ferma les yeux. Ni la peur ni la colère ne l'effleurèrent… plus rien que la lassitude. Il était prêt à mourir.

Quand Sumner ouvrit les yeux, ce fut Corby qui regarda le monde. Une flamme verte scintillait devant lui. Il reconnut un deva… l'un des orts créés à partir de plasma par les mantiques du CERCLE et lâchés par eux dans l'océan électrique de la ionosphère. Pour des yeux humains, le deva aurait eu la forme d'un filament d'électricité gris qui grésillait sans bruit au-dessus de la neige, à deux mitres de là. Il avait répondu à l'appel de Corby presque instantanément et celui-ci l'en récompensa. Le voor évoqua le souvenir d'Unchala et le deva bouillonna de sensations chaleureuses et secrètes : palpitation de feu, composantes maternelles, anneaux d'hilarité…

Il demanda au deva de le conduire plus bas, vers des contrées plus clémentes. Le ruban de lumière verte ondula sur la neige et Corby le suivit sans se presser. L'abondante psynergie du deva lui assurait la maîtrise parfaite du corps de Sumner mais il ne tenait pas à atteindre trop vite le bas de la montagne. Il jouissait de la beauté des pentes neigeuses luisant sous les étoiles et s'abandonnait au bonheur de disposer d'un corps qui se pliait à sa volonté.

Comme elles étaient étranges, les étoiles vues par les yeux d'un braillard – les lumières errantes se réduisaient à des points vitreux dans un puits noir et froid. Corby préférait la perception du ciel profond par les oiseaux, les plantes ou les premiers voors : ils voyaient les échos de la lumière aux prises avec la pesanteur, ils sentaient les oscillations du vent de l'Iz qui tanguait en s'éloignant du cœur de la galaxie.

Le deva comprit. Comme Corby, l'énergie était la substance de son être et ses perceptions étaient beaucoup plus vastes qu'aucun

humain ne pouvait l'imaginer. Du point de vue de la biologie, le deva était un simple réseau de magnétite qui planait dans la mer d'ions du ciel. S'il avait été pleinement visible, il se serait présenté sous la forme d'un vaste hydrozoaire… une méduse de la haute atmosphère qui se nourrissait de la lumière solaire et du flux magnétique de la terre. L'être venu dans la montagne avait sauvé la vie à Sumner des années auparavant dans la lande de Rigalu. Un lien mythique l'associait à Corby dans la lutte que ce dernier menait contre le Delph. Les devas aussi étaient susceptibles d'accéder à l'esprit-dieu et à l'exception de celui-là, tous avaient été traqués et détruits par les serviteurs du Delph.

Corby leva les yeux vers les feux-du-ciel, ces bourrasques rutilantes que le vent de l'Iz provoquait en se déchaînant contre la ionosphère. La mer de plasma que les braillards appelaient leur ciel était l'âme véritable de ce monde. Ses immenses marées électriques et ses courants entremêlés déterminaient les phénomènes météorologiques qui modelaient les continents. Corby éprouva une sensation de vide. Comme il avait voyagé loin sur les ailes de ce vent, allant et venant d'un plateau à l'autre de la balance des étoiles, de l'obscurité aux mondes de lumières sonores, de l'obscurité au monde des flots iridescents, de l'obscurité à l'obscurité et puis dans ce monde d'egos. Il serra les poings et ressentit l'immédiate présence du sang. Étrange monde… tout était si proche et chaud et refermé sur son être. Étrange.

Le mal du pays l'étreignit… c'était une profonde nostalgie pour le changement mouvant dans la solitude des grandes profondeurs de l'Iz, pour l'harmonie de la couvée, pour la sensation de vacuité et la révélation de toute chose. Au lieu de quoi, il était un seul petit esprit qui s'agrippait à son identité. Mais il lui fallait continuer de s'agripper. Les voors sur ce petit monde étaient en voie d'annihilation. Sans les esprits-dieu, la psynergie de la couvée se dissiperait et le retour à Unchala ne s'accomplirait jamais. Il lui fallait limiter son être pour renforcer la couvée – mais il n'oublierait pas pour autant ce qu'il avait vécu sur la balance des étoiles : une ouverture rapide comme un éclair de rêve, la musique de toute part, les visions, les chutes, et l'absence d'ego.

En communion avec les pensées du voor, le de va, tresse de lignes brûlantes, flamboyait en vert pâle. Il comprenait l'Un-dans-

l'Esprit, la grande joie d'une espèce qui partageait sa psynergie. Sa puissance se donna davantage et se concentra sur Corby, le soulevant de terre.

Il était suspendu, sans mouvement, dans la paix du ciel nocturne, environné des minces rubans de feu tremblant du deva. Des lambeaux flamboyants claquèrent autour de lui et, en compagnie du deva, il plongea sur les pentes de la montagne. Tandis qu'il planait au-dessus de la neige festonnée par le vent, il examina son corps pour mesurer, jusqu'aux plus profondes cellules, l'étendue des dégâts. Les deux pieds étaient morts et le froid avait détruit toute sensibilité dans les doigts.

Corby se détendit et la force rayonnante le transperça tandis qu'il faisait des cabrioles au-dessus de la cime des sapins. Il guida l'énergie à travers les articulations lâches jusqu'à la chair malade. L'ouate déchirée des cellules dans la peau gelée se réchauffa promptement. Une chaleur liquide, un turbulent pouvoir guérisseur se déversa en lui. En quelques instants il retrouva une chair souple parcourue de picotements.

À la limite des champs de neige, dans un tourbillonnant déchaînement de lumière, le deva s'immobilisa et le posa à terre. La roue de feu flamboya pendant un instant intense puis recula en clignotant dans les ténèbres vertigineuses.

Corby s'assit dans la neige, submergé de joie. Il détendit son corps dans la psynergie qui flottait autour de lui et se remit en route. Des touffes de lumière bleue crépitaient dans ses cheveux, au bout de ses doigts et à la pointe de ses bottes. Il plana au-dessus de la neige fondante. Le flux d'énergie lui donnait la chair de poule.

Partout, des voors percevaient sa présence, un charme fantomatique et obscur. La plupart d'entre eux écartèrent ce qui leur parut le lointain reflet de souvenirs orphelins, l'image des voors morts ou l'effet d'une indigestion. Mais quelques autres, qui possédaient un kha puissant et connaissaient bien leur corps, reconnurent parfaitement l'appel : c'était Dai Bodatta. Un délire extatique chevrotait en lui. Il leva une main pour l'examiner. La planète entière y était : le ciel reflété dans les veines bleues, une tache de boue résineuse qui luisait dans la chair, et l'horizon et ses nuages dans chacun des ongles. Ce spectacle le remplit de respect

sacré : l'achèvement… l'unité ! Aussi longtemps que Sumner demeurerait inconscient, ce pouvoir lui appartiendrait.

Il plia ses bras et ses jambes pour éprouver sa nouvelle force et se laissa descendre comme suspendu à des fils invisibles. Quand ses pieds touchèrent le sol, il sentit le rêve de la terre qui entrait en lui et se mit à danser. Le rêve de la terre était le kha de la planète et en traversant Corby, il fusionna avec le kha du deva et accrut la puissance du flot de la vie du voor. Sous ses pas, des gerbes d'étincelles jaillissaient de la boue durcie.

Le voor savait que sans lui le corps serait mort. Peut-être Sumner ne reconnaîtrait-il pas sa dette, mais, pour Corby, c'était sans importance. Il s'était prouvé à lui-même qu'il était utile à cet organisme. Il n'était pas un vulgaire parasite. Même si on ne lui permettait plus jamais de reprendre la conscience, cette vie lui appartenait désormais autant qu'à Sumner et il dansa pour célébrer son immense bonheur.

Il se lança dans un lent et majestueux tournoiement, ramassé sur lui-même, au-dessus de sa pesanteur, il piétinait des flammes bleues. Des éclairs bondissaient comme des rats, comme un essaim de démons tordus, dispersant dans la nuit de rutilantes langues de flammes.

Corby dansa jusqu'à l'aube, jusqu'au moment où dans la haute atmosphère, la marée d'ions déferla avec le vent solaire. *Ce corps grouille d'âmes incomplètes*, dit-il au deva, *et je suis la moindre d'entre elles. Je te remercie d'être venu à mon appel.*

En entendant cela, le deva se retira et disparut dans le plumage des feux-du-ciel. *Je suis pris dans la glue de ce cerveau*, songea Corby, l'esprit marqué par la perte de la psynergie extérieure. *Je n'ai pas de volonté. Je suis un rêve filant.*

Une lumière vineuse rougissait les plus hauts sommets et Corby sentait qu'il s'estompait avec les premiers mouvements de la conscience de Sumner. *Le sang brûle ténu comme l'air ! Mais je ne dois pas oublier…* Depuis douze mois que durait le narque, la balance des étoiles avait bougé. *Je deviens moins, le moins que j'impulse. Je…* Corby agita les bras. *Ne dois pas oublier. Je suis la force secrète. Je tombe de forme en forme. Je tombe avec le temps dans son cercle…* Quand la dernière bribe de psynergie du deva eut

disparu, la conscience de Corby se fragmenta et il s'effondra à terre, dans la boue où il avait dansé.

Un petit nombre de Serbota étaient accroupis au pied d'un escarpement granitique et fixaient les derniers reflets rouges de l'aube dans l'infini des montagnes. Au bout d'une longue pente de cailloutis commençaient les champs de neige d'un bleu éthéré dans la lumière matinale. Là-haut, le corps de Sumner était affalé dans un cercle de gadoue piétinée. Quelques guerriers Serbota l'entourèrent prudemment. La veille, ils s'étaient enfuis dans le désert de Skylonda Aptos, poursuivis par les patrouilleurs d'enfer des Massebôth. Pendant la nuit, ils avaient vu des lumières fantomatiques qui descendaient des montagnes et ils s'étaient approchés. Ils savaient que la mort les serrait de près et n'espéraient plus qu'en une intervention divine.

Les femmes et deux guerriers se souvenaient de Sumner à Miramol et la crainte respectueuse qu'il leur inspirait s'était muée en terreur sacrée quand ils avaient vu la danse du deva. Depuis les rochers de granit, les femmes interpellaient les hommes, les suppliant de laisser agir son Pouvoir.

— C'est le fils du magnar… un sorcier, cria une vieille.

Les guerriers eurent un mouvement de recul. Finalement, l'un des hommes se décida. Il s'approcha de Sumner et lui toucha l'épaule. Le corps était chaud et exhalait une odeur d'orage. Encouragé, un jeune guerrier prit dans ses mains la tête de Face de Lotus et essaya de le réveiller.

En cet instant, Sumner s'enfonçait dans les ténèbres d'un rêve plein de cris et de crampes d'estomac. Des mains surgirent de l'obscurité et le saisirent aux oreilles. Des mains bleuies par la nécrose, dont la poigne était aussi dure que l'acier. Dans leur étreinte griffue, Sumner se tortilla désespérément et une voix éclata dans sa tête : *Tu vas te briser en mille morceaux à force de te tordre dans tous les sens*. C'était la voix de son père, douce et ferme comme du cuir usé. *Débarrasse-toi de toi-même… fonce, va de l'avant. Cours après les rêves spirituels, comme ta mère. Émets du kha, chasse les ombres, escalade les montagnes. Vois ce que tu obtiens. Une fêlure du temps ? La fin de la douleur ? Ou simplement un éclair masturbatoire ? Tu sais de quoi je te parle.*

Ton dos est une route, fiston… une route pour traverser ton ombre et toute l'obscurité du monde.

Un visage troué, aux yeux exorbités par une tension démente, jaillit des ténèbres et Sumner lança son poing droit en avant. La force surnaturelle de son coup balaya son rêve et il s'arracha au sommeil pour se retrouver debout, un guerrier Serbota étendu à ses pieds.

Les membres se dépliant avec la brutalité d'un couteau à cran d'arrêt, le jeune guerrier tombant à la renverse, la tête rejetée sur le côté, dans un angle bizarre : tout s'était passé si vite que les autres Serbota étaient restés sans mouvement. La compréhension se fit jour dans l'esprit de Sumner lorsqu'il aperçut le jeune homme qu'il avait frappé. Le souvenir de son père lui revint et, de plus loin dans sa mémoire, la plainte du vent, le martèlement du froid… et le voor et le deva qui lui avaient sauvé la vie.

Sumner tomba à genoux dans la boue, le corps soudain trempé de sueur. Le guerrier qu'il avait abattu d'un coup de poing était mort. Ses yeux gris reflétaient les cimes neigeuses reflétées par le soleil et sa tête était affaissée contre son épaule. *Mutra, je suis impuissant,* songea Sumner avec un brusque accès de chagrin et puis il se ressaisit. Sa conscience s'approfondit en autoscopie et le nœud dans sa gorge se desserra. *Bon, très bien, je suis impuissant*. Il laissa parler son anxiété. *Je suis possédé par un voor et je n'ai pas de chance… Je suis impuissant à vivre ma propre vie et même à y mettre fin.*

Posant la main sur le visage du jeune guerrier, il sentit un reste de chaleur qui s'évaporait dans l'air froid. Alors, sur cette dernière étincelle de vie, Sumner se fit un serment : *Guerrier de l'extase, ta mort est ma liberté. Merde à la chasse aux ombres. Merde à l'autoscopie. Je n'ai plus peur de rien… Je ne me retiendrai plus.*

Son visage se crispa et il donna libre cours à ses larmes et, avec elles, à la colère sombre et aux paroles tranchantes : *je suis une force aveugle. Je détruis tous ceux qui me trouvent supportable. J'ai tué Croc Ardent et par mon absence j'ai tué Râclos. La douleur est mon sang*. Il sanglota bruyamment et les Serbota reculèrent.

Tandis qu'il retrouvait son calme, le discours silencieux se poursuivait : *Je suis un voor. Si je n'étais pas un voor, je serais mort dans cette tempête de neige. Je suis un voor et je ne parviens*

pas à le comprendre ni même à le penser. Mais j'ai engendré Corby. Même si Jeanlu m'a trompé et a essayé de me tuer, Corby est mon fils… et il est en moi, dans mon cerveau. Je ne peux plus me cacher dans ma peur. Je dois y faire face : je suis un voor.

Sumner attacha son regard sur l'expression étonnée du cadavre. *Je frappe et j'affame. La douleur est ma religion. Je ne suis qu'un homme. Mais il y a plus. Chez les Serbota j'ai connu un bonheur du corps plus profond que l'orgasme. J'ai connu l'amourvie. J'ai touché l'âme du monde, j'en veux encore. Et parce que je n'ai peur de rien, je peux affronter la réalité : j'en veux encore.*

L'air glacé bruissait des chuchotements angoissés des Serbota. Sumner se releva, il se tourna vers eux pour leur dire quelques mots apaisants. Mais comme il ouvrait la bouche pour parler, il sentit sous lui le mouvement du monde, la rotation grinçante de la planète sur son axe. La vibration monta dans ses jambes, se glissa furtivement le long de sa colonne vertébrale et ébranla son crâne. C'était le voor en lui qui ressentait le kha de la planète. Tandis que le rêve de la terre le traversait, ses sens entrèrent en expansion dans la télépathie du voor. Et il vit…

Un convoi de transports de troupes serpentait à travers le désert. Des centaines de soldats en uniforme kaki grouillaient sur les pentes de la montagne, attirés par les flammes du deva. Ils seraient en vue dans quelques minutes.

Sumner chercha des yeux un refuge mais, hormis les touffes rabougries de la végétation montagnarde, le terrain était à découvert. Il considéra les Serbota rassemblés autour de l'homme qu'il avait tué. Eux en retour le regardaient avec sur le visage une supplication inquiète. Ils ignoraient qui il était vraiment. Tout ce qu'ils savaient, c'était qu'il avait pleuré l'un des leurs et que les soldats arrivaient. Au-dessus d'eux un glacier grogna sous le soleil, comme un rêveur dans son sommeil.

— Impossible de fuir, marmonna-t-il en serbota. Restez-là.

D'un geste, il leur ordonna de s'asseoir. Son esprit était une musique vide, qui égrenait parcimonieusement ses notes. Le voor était diminué, trop faible pour l'aider. Son kha s'était exténué à guérir le corps gelé de Sumner. Des nappes de sons dérivaient hors des ténèbres de son crâne et Sumner cessa d'écouter ce qui se passait à l'intérieur de lui.

— Nous restons ici, dit-il en massel, les yeux fixés sur la ligne des arbres où les premiers Massebôth étaient apparus.

« Je ne les laisserai pas vous tuer.

Lourd et gourd, il passa devant le groupe de Serbota. En cet instant seulement, il découvrit à quel point sa force était creuse. Avec de lents mouvements maladroits, il marcha à travers les herbes-à-serpent en invitant du geste les soldats à approcher. Un océan de sentiments le submergea, à la surface duquel son esprit glissa comme un insecte. Miramol avait disparu, happé dans l'au-delà de sa mémoire avec les autres morts qu'il avait aimés. Râclos était Un-dans-l'Esprit, Croc Ardent s'était fondu dans la spirale. Ils étaient morts, chosifiés. Sumner voulait cesser d'éprouver des sentiments pour eux.

Ses mouvements étaient dépourvus de la grâce d'une créature consciente et les soldats, s'arrêtèrent, hésitants, en voyant sa stature et son visage noir et brillant comme une peau d'anguille. Trois d'entre eux s'étaient accroupis et le mettaient en joue.

— Je ne suis pas un distors, bande de cloches ! lança-t-il à leur adresse. Je suis un ranger en mission !

Il cria encore son numéro de code et son nom et, deux minutes plus tard, huit soldats avançaient rapidement sur lui en formation de combat. Sumner fit signe aux Serbota de rester assis mais deux d'entre eux se mirent à grimper en rampant. Ils n'avaient parcouru qu'une faible distance dans les broussailles quand les soldats ouvrirent le feu.

— Ne tirez pas, ordonna Sumner, en agitant les bras en direction des soldats.

Un jeune officier au cou de taureau s'avança, un rictus de mort sur le visage. Son nom était inscrit sur son cœur : Culler.

— Arrête-les, lui dit Sumner. Je suis un ranger Massebôth.

— Tu es un déserteur dit doucement Culler en pointant son pistolet-mitrailleur sous le nez de Sumner. Un officier a signalé que tu as sauté d'un transport de troupes en infraction formelle à ses ordres. Ça s'appelle de la désertion.

Détachant de lourdes menottes de sa ceinture, il les brandit et, montrant son arme dans son autre poing :

— Tu veux quelle main ? demanda-t-il.

Avec un visage aussi inerte et massif qu'un rocher et dans la tête les ondes cérébrales du serpent qui bondit pour frapper, Sumner considéra l'officier. Il voulait le tuer mais la faiblesse de ses muscles étouffa cette pensée. Pour que les Serbota survivent, il devait se soumettre.

À contrecœur, il tendit les poignets et les menottes claquèrent. Derrière lui, les fusils aboyèrent.

— Ne tue pas ces hommes, dit Sumner.

Sa voix était suppliante mais ses yeux avaient un froid éclat menaçant.

— Ces hommes ? grogna Culler en lui faisant tourner la tête et en pointant le doigt sur les Serbota accroupis.

« Ça, se sont des distors, mon vieux ».

Plus haut sur la pente, les deux fugitifs se faufilaient à travers les broussailles, les coups de feu faisaient voler la terre autour d'eux.

— Laisse-les partir.

Sumner serrait férocement les poings, les rapetissant pour échapper à l'étreinte des menottes et la tension de son effort était perceptible dans sa voix… mais l'officier n'y entendit que de l'angoisse.

— Regarde ce qui va leur arriver, Kagan.

Culler dirigea son pistolet-mitrailleur sur les Serbota mais là où il voyait des êtres contrefaits, à la chair d'un rose porcin et aux yeux disparaissant sous les plis des os, Sumner voyait le peuple qu'il aimait… et son amour lui donna la force de tordre les tendons sur les os et de libérer ses deux mains des cercles d'acier qui les emprisonnaient.

En entendant le tintement des menottes sur le sol, Culler fit volte-face en levant son arme. Sumner se déplaça d'un bond et, sans effort, saisit l'arme dans l'étau de fer de ses doigts et l'arracha. Son autre main s'empara de l'arme et, la tenant à la hanche, il la braqua sur le visage décomposé de Culler :

— Rappelez vos hommes, souffla-t-il.

— Ces menottes sont en acier trempé… comment…

— Rappelez-les.

L'officier fit un geste et les soldats cessèrent le feu.

— Maintenant, souriez, ordonna Sumner et les lèvres de Culler se tordirent à contrecœur.

« Je suis votre prisonnier… ça devrait vous suffire. Vous avez capturé un ranger. Mais ces gens sont libres, compris ?

Culler grinça des dents. Scrutant férocement le visage de Kagan, au-delà des intempéries qui avaient marqué ses traits, au-delà des os aplatis, de la peau couleur de sable et des brûlures noires, il vit la vie en lui.

— Tu ne peux pas les sauver. Nos patrouilleurs d'enfer quadrillent tout le désert.

Sumner releva un peu plus la pointe de son arme et le visage de Culler se décrispa. Il hocha la tête, avec un coup d'œil rapide à droite et à gauche pour voir si ses hommes avaient compris ce qui se passait. Mais ils avançaient sans se presser, parmi les buissons épars, cherchant les distors.

Les Serbota, qui n'avaient pas quitté Sumner des yeux, se levèrent sur un signe de lui et s'approchèrent.

— Quelqu'un qui parle le massel ? demanda Sumner.

— Moi, dit un vieil homme au front bosselé de cornes.

« Mon père, expliqua-t-il, faisait du commerce avec les corsaires et quand j'étais jeune, j'ai fait du troc avec les pirates de convois.

Sumner lui fit signe d'approcher davantage puis, plongeant son regard dans les yeux de Culler rétrécis par la haine, il lui déclara d'une voix coupante :

— Je te tuerai si tu ne fais pas exactement ce que je te dis. Tu vas reculer de dix pas et surveiller tes hommes d'un air approbateur. Pas un geste, pas un cri. Tu as compris ?

Culler acquiesça d'un bref mouvement du menton et recula. Quand il ne put plus les entendre, Sumner parla au vieux Serbota sans le regarder :

— À trois longues journées de marche, de l'autre côté de ces montagnes, il y a la route d'une colonie. Si vous la suivez vers le sud-est pendant cinq ou six jours, vous arriverez à Carnou. Dans une des boutiques de vêtements, à la périphérie, vous pourrez vendre des racines du désert et du kiutl. Mais ne vous attardez pas dans ce coin. Les cantonnements de la brigade du Nord-Ouest sont juste à la sortie de la ville. Ils font constamment la chasse aux déserteurs et aux distors. Évitez de vous montrer. N'empruntez pas les grandes routes. Suivez les chemins qui vont vers le sud jusqu'à ce que vous

parveniez à Onn. Là, contactez les corsaires et embarquez-vous dans un cargo pour Prophecy ou pour Xhule.

« Si vous allez à Xhule, dans la rue du Point du Jour, il y a une coutellerie à l'enseigne des Petites Coupures. Cache les bosses distorses de ton front et entre dans la boutique pour acheter deux stylets d'acier bleu à poignée de liège en offrant de les payer avec un paquet de sassafras. Le marchand travaille pour les Rangers. Il vous fournira une couverture sans poser de questions. Demandez-lui des papiers d'identité – des cartes vertes d'ouvriers. Vérifiez qu'elles ne sont pas signalées. Vous pourrez vous en servir pour passer les contrôles. Mais surtout, n'essayez pas d'utiliser des cartes blanches ou des disques diplomatiques.

« Quittez Xhule le soir même. Repérez les visages et éloignez-vous vers l'ouest en zigzaguant. Emmène ta troupe dans les jungles au-delà d'Hickman. Cette région est tenue par des tribus distorses, qui pour la plupart se donnent le nom d'Ulac. Ces distors croient en Paseq le Diviseur et ils offriront à nos gens une place convenable dans leur monde. C'est clair ?

Sumner se tourna vers le vieil homme qui rayonnait.

— Face de Lotus, nous ne t'oublierons jamais.

— Oubliez-moi. Je suis calamiteux comme la douleur. Va maintenant…

Sumner s'approcha de Culler et posa sa lourde main sur l'épaule de l'officier :

— Dis à nos guerriers Massebôth de laisser partir ces gens. Quand ils seront à un jour de marche d'ici, je te rendrai ton pistolet pour que tu puisses me tuer.

Culler posa sur lui un regard perçant et vit qu'il ne plaisantait pas. Avec un sourire à la fois triste et moqueur, il rassembla ses hommes.

Sumner était prêt à mourir… à moins que le voor ait la volonté et le pouvoir de changer ses dispositions. Mais Corby se taisait, totalement absent. En entamant la descente des pentes abruptes à la suite de son prisonnier et des soldats. Sumner fredonnait une chanson de natifs : *La fleur meurt, l'arbre meurt, la terre meurt dans le renouveau. Tout est nouveau et se renouvelle encore. Toujours. Le monde entier dérive librement et parfois seulement il se brise dans l'esprit.*

Le lendemain matin, ils se firent reconnaître du convoi. Sumner d'un signe ordonna aux soldats de monter dans les transports de troupes et prit Culler à part. Dans un champ de roches noires et d'herbe jaunâtre, tandis que des guêpes ivres de soleil dansaient comme des pensées autour de la tête de Culler, il rendit son arme à l'officier. La plénitude de la paix illuminait le visage de Sumner. Le voor se taisait.

Le Massebôth prit le pistolet-mitrailleur et le braqua. Sumner leva les yeux vers les montagnes qu'ils avaient quittées. Des bandes de nuages argentés progressaient insensiblement au-dessus des prairies. Le soleil étendait son emprise sur les pentes brunes et sur le fouillis lointain de la forêt. Ses émotions vaporeuses le tournaient vers la mort.

— Kagan, je veux te tuer, dit Culler avec une rage froide. Mais, ici je ne peux pas le faire aussi cruellement que je le souhaite.

Il baissa l'arme.

« Là où je t'emmène, tu apprendras à aimer la mort.

Poussant Sumner devant lui, il le ramena au convoi et après lui avoir mis des fers aux mains et aux pieds, le fit jeter dans un camion grillagé où étaient entassés des prisonniers Serbota.

La chaleur et la puanteur fécale qui régnaient dans la cage assommèrent Sumner et son corps se convulsa, dans une tentative pour échapper à l'épouvantable odeur. Il lui fallut attendre que le camion démarre pour avoir un peu d'air et pouvoir se mettre en autoscopie.

Tandis qu'il était assis dans ses os, les muscles lâches, une paix vibrante en lui, les autres le regardaient. Ils avaient reconnu Face de Lotus, le protégé des Mères. La plupart d'entre eux étaient encore sous le choc de la boucherie qu'avait été le raid ; quelques-uns le fixaient avec des yeux brûlants de colère car ils sentaient qu'il était d'une manière ou d'une autre responsable de leurs malheurs.

Sumner en retour les examinait avec des yeux bleus et vidés d'âme et apercevait le désert au-delà de leurs faces desséchées et distorses et du cercle de leurs bras pendants. Skylonda Aptos défilait en une hallucinante cacophonie de couleurs. Autour des Serbota, la jungle de leurs sentiments sombres brillait.

Sumner ferma les yeux et glissa dans une somnolence incertaine. Le voor n'était pas loin, impalpable vigilance.

Lentement les yeux tournés vers l'intérieur s'ouvrirent et Corby aspira l'air cuisant. La conscience bondit en lui… et avec elle une puissante vague de sensations ; des odeurs horribles de pourriture, le vent brûlant. Sumner était plongé dans une demi-inconscience fiévreuse mais calme.

Corby inspira profondément et le kha qu'il tirait de la terre repoussa les limites chimiques de son corps. Les hormones coururent dans ses veines et l'acuité de ses yeux augmenta avec l'éclat de leur regard. Des anneaux de lumière trouble tremblaient autour des têtes des Serbota. Derrière eux, dans le ciel, des canaux de kha violet décrivaient des boucles dans les zones magnétiques entourant un invisible œil de cyclope.

Le deva, pensa-t-il assez fort pour que Sumner pût le comprendre, *il est allé prendre du repos. Il aura besoin de toutes ses forces pour la tâche qui l'attend ce soir. Mais ce sera dans plusieurs heures. À ce moment-là, tu comprendras tout ce que les hommes peuvent savoir. En attendant, aie confiance et profite de ce répit.*

Corby abaissa légèrement le niveau de cortine dans le cerveau de Sumner pour l'aider à dormir.

Quand la conscience de son hôte humain s'éteignit, la réalité des sens serra de plus près Corby. Il se tenait au bord du corps, éprouvant sa dureté : un grouillement de faims, des milliers de microorganismes s'agrippant les uns aux autres, à la chasse au trésor nourricier à travers un massif corallien de calcium.

Il retourna à sa solitude splendide. À l'intérieur de sa conscience, des spirales d'énergie se déroulaient au milieu des siècles d'étoiles. À l'extérieur, quelques Serbota se penchaient pour scruter le visage brûlé de Sumner.

Corby sortit par les fenêtres du corps et toucha chacun des maladroits distors au plus profond de leur cerveau, activant de son kha la glande pinéale et les lobes olfactifs. Une odeur surnaturelle et laineuse emplit les têtes des Serbota et ils s'écartèrent, stupéfaits.

Le voor se sentait puissant dans son corps-de-kha, qui voyait toute chose frangée de ténues bandes d'obscurité chatoyante. Mais au point de fuite derrière les yeux de Sumner, Corby redevenait

maladroit. Il essaya de se concentrer : *Un être tellement involué, un être qui a évolué vers lui-même… Tous ces organes, les yeux, les oreilles, le contact permanent du toucher, me donnent le sentiment d'être le centre exact. Mais que suis-je en réalité ? Des frémissements dans ce corps. La conscience de la couvée s'est réduite à une migraine. Et l'univers semble être composé en tout et pour tout de bruits indistincts et d'une poignée de couleurs débiles. C'est peu. Trop peu.*

Corby devina que son séjour dans l'Iz avait réellement diminué son humanité. Mais cela ne l'inquiétait pas. Il avait toujours les pouvoirs psychiques d'un voor. Il voyait à travers l'espace et les ténèbres. Il connaissait Iz… les astres harmoniques et les lointains souvenirs ancestraux. Il était le Dai Bodatta, l'infinie communion, l'Un-avec. Et il était avec Sumner.

Grâce à ce braillard qui l'avait accepté, il avait enfin une chance de vaincre le Delph. Pour Corby, Sumner était davantage qu'un hôte physique. Il était son père, avec tout ce que cela entraînait pour lui dans la psychologie délirante des braillards : échos d'incestes et souvenirs désespérés de Jeanlu. Sumner était aussi ce que Râclos avait appelé l'eth : un homme animé par une puissance cachée comme le hasard. Vidé par le magnar et conseillé par les Mères, Sumner était l'esprit de la terre, proche des animaux de son corps : le cerveau-rat dont la queue était la moelle épinière, le poisson-poumon, le sperme-poisson, l'intestin-serpent… Il était tous les rêves d'esprit de cette planète de boue. Il était la subtile alchimie de la douleur et la faim des entrailles et la vigilance céleste.

Ensemble ils n'avaient rien à redouter. Un homme vivant. Un voor fantôme. Ils étaient un.

Les Serbota pensaient qu'on leur laisserait la vie pour les réduire en esclavage mais quand le transport se hissa sur une chaîne de hauteurs schisteuses et arriva en vue de leur destination, un gémissement s'éleva parmi eux. Sumner se réveilla en sursaut. Il se retourna et posa les yeux, à travers le grillage, sur une traînée de taches d'huile qui montait sur la pente abrupte dans les montagnes désertiques. Le long de la route provisoire des têtes humaines étaient empalées sur de longues piques. Sumner reconnut le visage de fouine d'une Mère et les traits de plusieurs chasseurs.

Le moteur cria quand le véhicule, dans une embardée, parvint au sommet de l'éminence. Des soldats masqués en tenue antiémeute cernèrent la cage et les portes latérales claquèrent en s'ouvrant.

Ils se trouvaient au bord d'un ancien volcan. Dans les grottes de la caldeira, des cadavres brûlaient sur des bûchers et les corps des Mères en robe noire ballottaient et tressautaient sur les échafauds où elles avaient été crucifiées. Le hurlement de la sirène d'une éplucheuse fit grincer les dents des prisonniers. Le bruit provenait d'un fossé tout proche où des hommes et des femmes étaient attachés en travers d'énormes tours cabossés. Les corps tournaient et des aiguilles arrachaient la peau des suppliciés.

Au centre, au milieu des dolmens, on rasait la tête de ceux qui ne voulaient pas mourir et on leur fixait la télébride. Les dorgas au regard morne étaient affalés autour des fossés des éplucheuses, transpercés par la sirène et par le bruit des tours qui arrachaient la chair de ceux de leur tribu et la teignaient aux couleurs de la viande.

Le hurlement d'une éplucheuse s'éteignit et un corps écorché vif fut jeté dans une tranchée où il se convulsa frénétiquement, à se briser les os. Même les Serbota en état de choc furent atteints par ce spectacle et se mirent à gémir.

Sumner fouilla le ciel à la recherche du deva mais son sens-voor n'était plus dans ses yeux. Corby était dans son abdomen, près du rythme profond, étiré, de sa respiration. Là, le voor pouvait amasser le rêve de la terre, le kha de la planète.

Sous l'étreinte d'un cauchemar, une Serbota tomba à genoux en aspirant frénétiquement l'air raréfié de la montagne. L'un des gardes la tira dans la caldeira et elle disparut dans la fumée des cadavres. Les autres soldats rassemblèrent les Serbota restants et les poussèrent dans un fossé proche. Sumner, toujours lié, fut jeté à leur suite et une lourde grille d'acier s'abattit au-dessus de leurs têtes.

Le visage grimaçant comme une tête de mort de Culler apparut au-dessus de la fosse. Il souriait largement en voyant Kagan vautré parmi les distors. Il y avait quelque chose d'humain et une certaine frayeur dans les traits de Sumner mais quand Culler fouilla plus avant ce regard laconique et cette face noire comme la loi, ses entrailles se crispèrent et la tête lui tourna. *C'est un ranger*, se

rappela-t-il pour lutter contre l'envie de tuer cet homme sans plus attendre.

Dans les profondeurs instinctives du corps, Corby avait ressenti la violence de Culler. Il étendit son kha jusqu'au braillard et lui effleura le cerveau limbique.

Une sensation musicale passa en Culler qui crut se réjouir à l'avance de la mort du ranger. Seule l'éplucheuse pourrait compenser l'humiliation subie, se dit l'officier. Ses yeux sombres comme l'eau des douves brillèrent de satisfaction et il s'éloigna.

Des cris stridents et des hululements emplissaient l'air de leur terrifiante étrangeté. Quelques Serbota se mirent à marmonner un hymne à Paseq. Le vent apportait le remugle infect de la chair brûlée. Au-delà des grilles et du linceul de fumée noire, le soleil de l'après-midi paraissait maculé de sang.

Sumner était effrayé et son effroi ralentissait le flot de kha venu de la planète. Pour calmer son père, Corby l'emporta au-dessus de son corps. Un fantôme de fumée s'épanouit et sans transition Sumner plana au-dessus de Skylonda Aptos. Il voyait le désert sur toute son étendue, et les centaines de milliers de fantassins Massebôth qui l'occupaient. Les campements et leur réseau de routes souillées d'essence couvraient la bordure occidentale du désert.

À la vitesse voor, la conscience de Sumner franchit les moutonnements de l'horizon et atteignit la mer. À travers de gigantesques fjords de nuages, les rayons du soleil frappaient une armada de vaisseaux de guerre en route vers le nord.

Une invasion. Sumner, stupéfait, voulut voler plus loin.

Pas encore. Annonça la voix de Corby. *Sans notre corps, nous sommes trop faibles pour poursuivre vers le nord*.

Corby les entraîna au sud à travers les voiles de nuages glacés. En bas, la côte s'étirait en ondulant comme une fumée poussée par le vent. Quand les tourelles et les tours blanches de Prophecy émergèrent des falaises, leur vol se ralentit et ils planèrent dans les environs de la ville. Des lacs luisaient et un village d'apparence cossue se rapprocha : des maisons modulaires entourées de terrasses couvertes de pelouses et plantées d'ifs et de plantes

couleur d'opale. À travers la pluie, la lumière faisait comme une poussière scintillante sur les haies.

À l'intérieur d'un module, dans une pièce à haut plafond dont le parquet ciré reflétait une table d'échec et un piano, neuf chats noirs à longs poils paressaient en différents points : sur le sofa à pompons, sur le manteau d'une petite cheminée et dans les multiples recoins de la bibliothèque qui tapissait les murs de pin.

La conscience de Sumner se concentra sur la musique qui vibrait doucement dans l'air. Un homme élancé au visage séduisant, portant une veste d'apparat en satin gris, était penché sur le piano. Il jouait les *Études* de Scriabine. Sumner reconnut le Chef Anareta. Ses traits étaient plus sereins, ses rides moins creusées que la dernière fois qu'il l'avait vu, des années auparavant, à McClure. La musique glissa vers Debussy et Anareta ferma les yeux.

Le timbre de la porte vibra.

Anareta s'écarta du piano. Des images d'une femme aux cheveux couleur d'automne traversèrent son esprit pendant qu'il déverrouillait la porte. Mais quand il la tira, il se trouva nez à nez avec une silhouette carrée, en uniforme noir à parements rouges.

— Chef Anareta ?

Le soldat l'examinait avec un regard sombre de rapace.

« Général Gar. Je suis envoyé par le Conclave. Désolé de vous prendre au dépourvu. »

— J'attendais quelqu'un d'autre, mon général.

— Oui, on m'a dit que votre carte blanche vous occupe beaucoup.

La voix du général était alourdie par la fatigue.

« Puis-je entrer ? »

Anareta se hâta de lui laisser le passage.

— Oui, bien sûr.

Gar tapa du pied sur le perron pour se débarrasser de la boue collée à ses bottes et entra à pas pesants dans la pièce. Il ne chercha pas à dissimuler son étonnement en découvrant l'ameublement kro de l'appartement.

— Je vois que votre carte vous procure un certain confort.

Il ramassa une pièce sur l'échiquier – un cavalier – et la fit rouler entre ses doigts musculeux, comme un vulgaire caillou.

« Jouer à la guerre ! persifla-t-il.

— Vous disiez que vous étiez envoyé par le Conclave, mon général ?

Sans cesser d'examiner le cavalier, Gar tira de sa poche un ordre de mobilisation rouge et le lui tendit.

— Un tout-terrain viendra vous chercher demain à 0 h 500.

Le regard d'Anareta chercha celui de Gar et finit par le trouver.

Depuis huit années à la retraite, Anareta avait oublié combien il était agaçant de recevoir des ordres.

— En quoi puis-je être utile au Protectorat ? demanda-t-il sur un ton habilement neutre.

— Le Pilier Noir a besoin de vous.

Gar reposa la pièce d'échec et d'un geste las tira d'une poche sur sa cuisse un portefeuille de cuir.

— Vous êtes rappelé dans le service actif, avec de l'avancement. Vous êtes nommé colonel.

— Pourquoi ? Je suis un piètre combattant. Avec ma carte blanche, je sers mieux le Protectorat dans les bordels.

Le général haussa ses sourcils couturés.

— Vous êtes aussi un érudit. À la différence de beaucoup de cartes blanches, votre cerveau est aussi précieux que vos glandes. Il n'y a pas beaucoup d'officiers du Pilier Noir qui en sachent autant que vous sur les kro.

— Qu'est-ce que vous comptez faire d'un spécialiste des kro ?

Gar tendit le mince portefeuille à Anareta.

— Ce sont des photos non retouchées des distors des tribus du nord. Regardez-les. Vous en verrez bientôt beaucoup, des têtes comme celles-là.

Le Chef feuilleta les photos de ces êtres à la chair tourmentée et leva sur Gar un regard durci.

— J'ai fait mon service militaire sur la frontière il y a quarante ans. Pourquoi me renvoyez-vous là-bas ?

Gar s'appuya sur le panneau d'une bibliothèque en bois de rose.

— Le mois dernier, sur ordre direct du Conclave Régnant, toutes les troupes, à l'exception d'un léger dispositif logistique, ont été mobilisées pour une invasion.

Anareta considéra son interlocuteur avec incrédulité. Quand il vit qu'il n'y avait pas trace de plaisanterie dans le visage épuisé de Gar, il sentit comme un serpent qui se déroulait dans ses entrailles.

— Une invasion de quoi ? Les tribus distorses sont trop éparpillées.

— Ce n'est pas aux distors que nous nous attaquons, quoique les tribus les plus importantes aient déjà été liquidées par nos patrouilleurs d'enfer. La principale cible du Pilier Noir, c'est le nord.

— Le nord ? c'est le désert, au nord.

Anareta essayait de comprendre. Du sang noircissait les coins de ses yeux.

— Ne me bousculez pas. Vous savez maintenant le peu qu'on sait dans les sphères inférieures. Pour l'instant, rappelez-vous simplement que vous êtes redevenu un soldat. Le Pilier Noir a besoin de gens qui comprennent comment les gens vivaient il y a douze cents ans. J'ai fait six mille kilomètres en strohlkraft pour venir vous chercher.

— Pourquoi ?

Les traits burinés du général Gar se durcirent quand il demanda à Anareta :

— Vous avez été chef de la police dans une ville-frontière. Que savez-vous de l'eo ?

Anareta secoua la tête, désorienté.

Le général eut un rictus fatigué.

« Les strohlkrafts, les tubes de néon, l'architecture antitempête, pratiquement toutes nos connaissances techniques nous ont été données par une société dont nous ne connaissons rien. Ils ont mis notre civilisation sur pied il y a cinq cents ans et depuis ils lui ont fait donner le maximum de ses capacités.

— Qui sont-ils ? demanda Anareta, incrédule.

— Ce sont les eo – c'est ainsi qu'on nous a dit de les appeler. Nul ne sait comment ils s'appellent eux-mêmes. Ce sont des gens discrets.

— Des distors ?

— Peut-être. Mais ceux que j'ai vus m'avaient l'air intacts. L'hypothèse la plus récente est que ce sont des horsmondes.

— Des extra-terrestres ?

Anareta était éberlué.

— Il va falloir que nous élargissions un peu nos perspectives, hein ?

Un sourire sardonique passa sur les lèvres fermes du général.

« Tout ce que je sais, c'est ce qu'on m'a dit. Les eo ont requis l'intervention d'une force d'occupation massive. Le Pilier Noir a déféré à leur demande. Et maintenant les stratèges Massebôth ont besoin d'un spécialiste kro. C'est vous.

— Je ne sais pas. Il y a beaucoup de choses à examiner.

Anareta regardait au-delà de Gar. Il réfléchissait aux implications de ce qu'il avait appris. Sur l'appui de la fenêtre, entre des pots de fleurs d'un rouge charnel, était appuyé un panneau portant cette épigramme : *Nous sommes comme les diamants : nous sommes polis avec notre propre poussière*. Dans la pièce d'à côté, une horloge musicale égrenait quelques notes d'une délicate mélodie.

Les traits rudes de Gar s'adoucirent un peu puis il se reprit.

— Quelle est cette musique ?

— C'est du Chopin, marmonna Anareta.

— C'était un kro ?

Anareta ne répondit pas. Pendant des années, il avait trouvé son bonheur dans le service de la carte blanche et ses recherches kro. Maintenant, il avait l'impression d'avoir vécu dans un autre temps. Les eo. Pourquoi ne lui en avait-on pas parlé avant ? Des hors-mondes ! La pluie s'interrompit un instant puis reprit, plus forte.

— Il y a beaucoup de choses à examiner, approuva Gar en détournant son regard des yeux lointains d'Anareta.

Il laissa courir un doigt le long d'une rangée de livres reliés.

« Dites-moi, quelle a été la plus grande réalisation des kro ?

— Pardon ? demanda Anareta, arraché à sa rêverie.

Le général le considéra sans tendresse, sa mâchoire serrée comme un poing.

— Vous êtes mon adjoint maintenant, *colonel*. Je ne me suis pas trimbalé jusqu'ici pour vous faire une simple offre. Le papier que je vous ai apporté est un ordre.

Anareta fronça les sourcils, chassa un chat d'un des fauteuils et s'assit.

« Il faut que vous m'informiez, dit Gar, radouci.

« J'ai besoin de renseignements sur les kro. Est-ce qu'ils disposaient d'une puissante technologie ?

— Tout ça a disparu, aujourd'hui, marmonna Anareta. Leur plus grande réussite, leur plus importante réalisation, c'était leur pensée,

la vision vers laquelle se portaient leurs aspirations. Vous vous perdriez dans leurs fonctions politiques et sociales. C'était des gens trop pragmatiques et trop militaristes pour réaliser leurs idéaux. C'est seulement dans leurs arts, dans toutes leurs préoccupations apparemment futiles, qu'on peut avoir un aperçu de leurs pensées profondes, de l'âme kro. Parfois, ils appelaient leur vision liberté, anarchie, individualisme. Nietzsche l'a exprimé clairement : « L'esprit libre se tient au sein du cosmos avec un joyeux et confiant fatalisme – il ne nie plus. » Une telle…

La porte de l'appartement s'ouvrit et une femme de haute taille, aux hanches généreuses, entra.

— Je suis en retard ? demanda-t-elle à Anareta. Les gouttes de pluie rutilaient comme autant de joyaux dans sa chevelure rousse.

Corby et Sumner s'élevèrent jusqu'à une moulure dans un coin du plafond et la dernière image qu'ils emportèrent fut celle du général Gar qui s'inclinait en sortant et glissait à Anareta en lui serrant la main :

— 0 h 500, colonel.

Des effluves de sueur et d'haleine se condensaient autour de Sumner et, dans ces odeurs, des vies entières se révélaient à lui : repas de choux sauvages et de racines, souvenirs nomades de montagnes et de déserts hérissés de cactus.

La grille de fer était relevée et l'on hissait les Serbota hors du fossé au bout de perches munies de crocs. Deux crochets cliquetèrent contre ses menottes et Sumner fut enlevé à l'air libre. Il faisait nuit. Des nuages orange et rose fuyaient au sud-est, là où le soleil s'était couché.

Le visage de Culler s'approcha si près que Sumner sentit les miasmes sulfureux d'une sueur morbide.

— Dix hommes au moins te tiennent en joue, Œil-de-Fantôme, dit-il en détachant les fers qui liaient ses mains et ses pieds.

Le temps était immobilisé. Les mouvements étaient faciles et légers. Sumner se leva sans effort, et le sentiment du sacré enfla dans ses jambes. L'hébétude et la douleur qui, pendant sa captivité, l'avaient assommé, s'évanouirent et il se sentit soudain souple et délié comme un serpent de nuit, clair comme le feu. Le voor, reposé, avait renforcé son kha, et le pouvoir de l'Iz lui appartenait de

nouveau. Il regarda Culler et lut, au-delà des os ciselés et des petits yeux de taupe, dans le rictus cruel de l'homme. L'égoïsme marquait ce visage possédé d'un amour de soi-même si intense qu'il confinait à la voracité. Cet homme vivait presque à la surface de son visage. La haine luisait dans ses yeux, chacune de ses pensées fluctuantes crispait ses traits de tics.

Culler fit un pas en arrière, surpris par le parfum délicat et melliflu qui flottait autour de Kagan, et par l'éclat lucide de ses yeux.

— Gardez cette vipère à l'œil, ordonna-t-il à ses hommes en s'éloignant.

D'une bourrade, les gardes firent avancer Sumner et il suivit la troupe clopinante des Serbota. Dans l'obscurité rougeoyaient les bûchers où se consumaient les cadavres.

Des feux-du-ciel voletaient au-dessus du rebord déchiqueté du volcan. Dans la fosse, des torches encerclaient une éplucheuse en action, montée sur une estrade. Les ombres mouvantes des flammes faisaient briller les aiguilles argentées.

N'aie pas peur, dit Corby au fond de lui-même. Et la force puisa dans ses jambes. *Le Deva est avec nous.*

Le tonnerre roula au bord du ciel sans nuages. Les Serbota se figèrent, tournant leur regard vers Kagan dont les cheveux tressés crépitaient d'étincelles bleues. Les gardes les poussèrent en avant.

— Du calme, les distors ! C'est le bruit du canon. On canarde le désert pour empêcher les vôtres de se regrouper.

La brume tiède d'une sexualité éthérée emplit l'espace, nimbant Sumner. Une exquise sensation de fraîcheur s'infiltra dans les gardes qui se tenaient près de lui. Une ligne de force comme les vibrations d'une corde trop tendue. C'était le rêve de la terre qui montait en eux et se muait en amourvie grâce au kha de Corby.

— Avancez ! hurla un soldat dans l'obscurité.

Les gardes sursautèrent et saisirent Sumner par les bras. Les jambes de Kagan ruisselaient d'étincelles et ses yeux brillaient de mille feux.

Corby… je sens ton pouvoir.

La béatitude qui montait en lui, lui rappelait avec acuité la psynergie qu'il avait attirée dans la jungle, en compagnie de Croc Ardent. Radieuse… brouillant l'ombre de son ego.

Il fit un pas en avant et son esprit devint un déchaînement de conscience : il était à la fois à l'intérieur et à l'extérieur de lui-même. Une gelée de kha ectoplasmique s'enroulait, invisible, autour de lui, en harmonie avec le champ psynergétique démesurément vaste du deva. La présence de Corby était tangible. La pression des flots du kha s'accentuait et le versant de la montagne tout entier évoluait en lui ; l'infini et l'instant se rejoignaient et il était le trait d'union – la souffrance ! Douleur du cerveau qui explose, douleur ultime et solitaire, quand il tendit les bras pour toucher le Deva – pour unir sa minuscule étincelle de vie au Ciel.

La puissance resplendissante d'Unchala pénétra la conscience de Corby, le libérant des fantômes et des illusions du souvenir.

Une clarté ovoïde tournoya, engloutie dans un panorama vertigineux de plasmas qui se déployèrent en formes venteuses de feu blanc nées de la conscience ivre d'un lion, puis s'enflèrent dans la vision du voor, où le ciel devint un dôme.

Midi à Unchala.

En rotation lente, loin, très loin, les spirales géantes lançaient leur appel, au-delà du voile de tristesse dorée, au bord de la vision. Des colonnes dépassant toute compréhension s'échappaient du soleil qui brillait dans les ténèbres, chantant les louanges de la création : la mortnaissance, l'obscurité se muant en lumière, la lumière sous forme de pierre, la pierre s'embrasant de flammes vertes pour donner la vie.

Des couleurs titanesques sillonnaient le ciel, flamboyaient au zénith, dans la chevelure d'étoiles cinétique et la musique.

Un coup de tonnerre résonna comme un gong au-dessus de la tête de Sumner à l'instant où les gardes le poussaient dans le cercle de torches. Des paquets d'air glacé s'abattirent du ciel où nul vent ne soufflait et les Serbota, s'arrachant à la posture accroupie de l'effroi se redressèrent et commencèrent à se balancer sereinement. Ils sentaient l'amourvie qui traversait Kagan et Sumner, étonné, les vit, danser au rythme de la musique de sa vision intérieure. Il se déroula hors de ses pensées pour se joindre à eux et la luxuriance qui palpitait en lui se mua en connaissance.

Il ne faisait qu'un avec Corby et le Deva.

Le vortex de psynergy s'agrandit autour de Sumner et les porteurs de torche et les gardes furent saisis d'une douce euphorie.

Tout à coup, les pensées de chacun se mêlèrent, s'écoulant sous la forme d'un tourbillon de lumière qui s'enroula pour créer une sensation unique, une sphère radieuse d'émotions. La télépathie s'empara de chacun et pour la première fois de leur vie, aux yeux de la plupart d'entre eux, leurs sentiments se dénudèrent. Le cercle de torches se rétrécit jusqu'à n'être qu'un point, quand les soldats se jetèrent les uns vers les autres, pour se confirmer mutuellement ce qu'ils éprouvaient, nimbés du temps du rêve de l'enchantement du voor.

Au bord de la caldeira, Culler regardait, muet de stupeur. Autour de lui, des hommes de troupes, incrédules, se dressaient sur la pointe des pieds, se tordant le cou pour voir ce qui se passait. Il désigna deux soldats pour l'accompagner et descendit d'un pas souple et rapide. Des roucoulements et des gazouillis joyeux l'entourèrent quand il arriva près de la foule et, obéissant à un instinct profond, il s'arrêta net. Mais les deux fantassins poursuivirent leur chemin.

Rapide, froide et claire comme le sillage d'un poisson, la psynergie glissa en lui et tout lui apparut comme au travers de masses d'eau. Il fit un bond en arrière et, trébuchant, s'affala sur le sol. Les yeux levés vers les étoiles qui bourdonnaient dans le noir froid, il plongea dans la béatitude des sentiments partagés. Et, l'espace d'un instant, le rêve de la terre le traversa, léger et magnétique.

Un coup de vent froid ranima sa lucidité et il se remit sur pied. Il remonta à grand-peine jusqu'au bord du cratère. L'amourvie s'écoula hors de lui.

— Éloignez les hommes ! lança-t-il en vacillant sur ses jambes. C'est une sorte de guerre psychologique ! Du gaz, peut-être.

Ses muscles étaient flasques et le charme ralentissait ses pensées.

« Où est la radio ? il nous faut des strohlkrafts !

Autour de Sumner les soldats et les distors dansaient, maintenus à distance par la nappe d'air statique qui l'environnait. Plusieurs soldats qui avaient tué pleuraient, embrassant les Serbota avec amour. Au-dessus d'eux, des figures de lumière iridescentes

commencèrent à engloutir les feux-du-ciel. Du cratère volcanique monta un cri d'admiration lancé à l'unisson.

Un silence bourdonnant se referma sur eux et Sumner leva les yeux en sentant que ses pieds décollaient du sol. Une lumière virevolta et se réduisit à un simple point, brillant comme la douleur.

Face de Lotus

Le cri télépathique était si familier que Sumner se figea. Il se retourna, comme attiré par l'appel ; il sentait la direction d'où il venait mais ne s'autorisait pas encore à croire à sa réalité. Il monta sur l'estrade pour voir plus loin. Un courant d'air s'insinua dans les volutes de ses oreilles, et guida son regard vers la rangée de silhouettes crucifiées, au bord du cratère, face à celle des Mères suppliciées. Alors, la surprise lui brouillant les yeux, parmi les distors cloués sur les longues planches, il reconnut Dérive.

Sumner sauta à bas de l'estrade, dans l'obscurité. La voix mentale de Corby hurla : *Non* ! Il tomba sur le sol boueux, se releva et se fraya un passage dans la foule des porteurs de torches et des bourreaux dont les visages ruisselaient de larmes. Au passage, il saisit un couteau à la ceinture d'un soldat. Comme il grimpait à l'assaut de la paroi volcanique, un coup de tonnerre déchira l'air immobile.

La voix de Corby explosa dans sa tête :

Ne bouge pas ! Le Deva se concentre sur toi pour t'enlever. Il nous tuerai

Sumner négligea l'avertissement. Des gerbes d'étincelles bleues tombaient du ciel profond, entourant de colonnes scintillantes la plate-forme où il s'était tenu. Mais il ne s'arrêta pas. Il devait une vie à Dérive… celle de Croc Ardent.

Une puissance montait en lui. À présent il était l'alambic vivant de la terre et du ciel. Rien ne pouvait l'arrêter.

Culler aperçut Kagan qui courait vers le rebord du cratère et s'élança à travers les rochers pour lui barrer le passage. Des remous de lumière électrique bondissaient au zénith et des palpitations de flammes jaillissaient autour de l'éplucheuse comme des boules de feu. Culler était persuadé d'avoir affaire à un stratagème distors, à quelque tour compliqué, à une manœuvre psychique. Tout en

courant, il continua de percevoir le pouvoir télépathique de Sumner. Il sentait la pulsation bleue de la vie de Kagan :

— Dérive ! appela Sumner en se hissant au sommet de la crête. Une douleur empathique lui perça les poignets et les chevilles quand il fut assez près pour voir le natif cloué aux planches de bois. Les feux-du-ciel changeaient d'intensité par à-coups, tantôt plus brillants, tantôt beaucoup moins qu'à l'instant précédent.

Au pied de l'échafaud, quatre gardes le mirent en joue mais une extase douloureuse les paralysa et, laissant tomber leurs armes, ils s'assirent pour contempler la voie lactée, suspendue au-dessus des montagnes.

Culler vit la scène et poursuivit sa progression à quatre pattes le long de la pente cendreuse. Il tira son pistolet-mitrailleur et le serra dans sa main, bien décidé à abattre ses propres hommes s'ils s'avisaient de protéger ce démon.

Le kha grondant dans ses oreilles comme le bruit de la mer, Sumner s'élança vers Dérive. Ses frères Serbota crucifiés autour de lui étaient déjà morts. Leurs faces tordues de douleur luisaient comme des pommes blanches. Un reste de vie battait encore en Dérive, dont les petits yeux de baleine étaient injectés de sang. Levant le couteau qu'il avait pris à un garde, Sumner trancha les liens et arracha les clous.

C'est bien toi, chuchota la voix mentale du natif dans le souffle de son agonie. Sumner le prit dans ses bras et Corby, soulagé de le voir enfin s'arrêter, insuffla du kha dans le corps du distors. La douleur du voyant explosa en gerbes de particules scintillantes. Un vent froid de musique stellaire joua une mélodie au plus profond de son être, apaisant sa peur.

Dérive s'assit et dans ses petits yeux brillants, Sumner vit Culler qui escaladait la pente et franchissait les rochers couverts de neige, dans son dos. Il fit volte-face, un éclat dur et froid comme la glace au fond des yeux et le voor projeta son kha.

Culler reçut l'air glacé en plein visage à l'instant où il allait tirer à bout portant. Il sursauta et plusieurs balles partirent. Elles sifflèrent au-dessus de l'épaule de Sumner et allèrent se perdre dans l'espace immense, entre les montagnes. Culler recula sous l'effet de la détente et oscilla sur le sol inégal, dansant au bord de l'à-pic, sur les éboulis de glace, à la poursuite de son équilibre. Durant un instant,

tandis qu'il dérapait sur la pente glissante, il regarda Sumner avec des yeux remplis d'effroi, un visage implorant.

L'amourvie brillait dans les nerfs de Sumner, et, rapide comme la pensée, il tendit son bras droit. Culler lâcha son arme et saisit la main. Mais le sang de Dérive la rendait visqueuse et les doigts de l'officier glissèrent, il lâcha prise et, avec une expression et un petit cri étonné, Culler chut dans le vide. Un long cri d'horreur résonna dans les montagnes. Quelques cailloux roulèrent dans son sillage et, à l'endroit où il s'était tenu, luisaient déjà des flocons de neige.

Sumner souleva Dérive entre ses bras et reprit la direction du puits. La lueur du Deva avait disparu et, dans la nuit, les torches et les bûchers fumants s'illuminaient de clartés infernales.

Ne bouge pas, conseilla Corby, tandis que l'air se réchauffait, parfaitement immobile. Un pouvoir sagace et agile les saisit. Le tonnerre roula et les feux-du-ciel recommencèrent à clignoter.

Dérive savait ce qui allait se passer. Cela avait un rapport avec Sumner et il s'émerveilla du calme extraordinaire auquel Kagan était parvenu. En lui, il sentait Corby, distant et chaotique, ses sens fluides bouillonnant de sons psychiques.

Des étincelles rouges comme le soleil dansaient autour d'eux en crépitant. Des rafales de vent tiède soulevaient des tourbillons de neige et ils furent hissés, leur visage cinglé par le vent, dans le ciel nocturne.

En bas, l'obscurité coagulait sur le sol et les feux-du-ciel brillaient encore plus intensément au cœur du vide. Ils survolaient les hautes montagnes et la vitesse de leur vol frappait les rochers qui rendaient un son de cloche, bien que leur monde fût silencieux.

Les feux-du-ciel s'évaporèrent dans le néant quand ils y pénétrèrent, plus haut que les fluctuations atmosphériques et les ténèbres de l'espace étaient aussi profondes que la forâme ; la glissade éternelle de la lumière stellaire filtrant à travers la poussière des galaxies était la seule clarté.

La conscience de Sumner culmina dans l'esprit-dieu. Il était un être achevé, au-delà du temps, homme et voor à la fois. Un homme, qui volait à travers les cieux, le paradis des anciens, un androg dans les bras. Il était le microcosme, l'esprit perpétuel. Et il n'était rien sans le voor : il n'était rien qu'une ombre – l'ombre des temps stellaires. La lumière de l'explosion originelle s'emporta en lui et il

comprit l'Iz. Des milliers de voors dans leur noirtemps avaient canalisé la psynergie de leur vie en Dai Bodatta, sentant leur mort prochaine dans l'extase d'Unchala. La joie avait été réelle mais la traversée n'avait été qu'un passage vers un souvenir d'Unchala. La psynergie des voors s'était effectivement dispersée dans le kha de la planète où les lois acausales de l'Iz les renverraient sur terre pour être les souvenirs des voors à venir. La couvée tout entière restait donc là, la psynergie de ses membres se recyclant jusqu'à ce qu'ils se fondent, au cours des millénaires, dans l'âme collective de l'espèce humaine. Dans cinq mille ans, quand le vent de l'Iz serait depuis longtemps évanoui, on se souviendrait que les voors étaient des sorciers, des magiciens, des elfes. L'enveloppe humaine était nouvelle pour eux. Et c'était maintenant seulement, après avoir sommeillé trente mille ans dans l'inconscient de l'humanité, que des voors assez humanisés pour créer des esprits-dieu faisaient leur apparition. Si la couvée engendrait assez d'esprits-dieu, la psynergie serait assez puissante pour induire l'unification. Devenus Un-dans-l'Esprit, les voors pourraient se libérer complètement du rêve de la terre et s'envoler une fois encore avec le vent de l'Iz qui soufflait à travers les trous noirs, de Cosmos en Cosmos.

Il ne restait plus que quelques siècles. Après quoi, l'Iz serait trop éloignée pour qu'ils puissent l'atteindre. Il fallait créer les esprits-dieu sur-le-champ. Mais le Delph, craignant pour son pouvoir déclinant, les empêchait d'agir en tuant leurs chefs.

Sumner se dégagea des pensées voors. Il était la plénitude du Maintenant, le modeleur du rêve. Des souvenirs vieux de trois millions d'années s'affermissaient en lui et l'intuition de dix mille générations se mua en vision prophétique : le ciel du zodiaque étincelait dans les profondeurs de la machinerie lumineuse d'un vaste ordinateur.

Rubeus, songea Corby, et le nom se personnifia sous la forme d'un homme aux traits bosselés, comme taillés au burin, qui l'accablait de coups violents. Le poing désincarné par la probabilité se mua en un ciel nocturne piqueté de lumières blanches…

Sumner ouvrit brusquement les yeux et vit des flèches de lumière bleues, étincelantes comme le diamant, qui fendaient la nuit.

— *Le lyen*, lui dit Corby. *Les corridors de l'espace-temps ; Nous sommes pris au piège.*

La douleur le transperça comme un éclair et un rayonnement tranchant le parcourut. Pendant un seul instant très court, Corby se déploya au-delà de tout sentiment, au-delà de l'esprit-dieu, vers l'Un-dans-l'Esprit. La destinée devint géométrique et, de nouveau, prit une forme, tandis que Sumner perdait de la vitesse et que, butant sur sa force d'inertie, il tombait à pic.

Pendant le bref instant où Sumner demeura suspendu entre l'attraction terrestre et celle de l'univers, Corby disparut, évoluant au-delà de la réalité dans le multivers où l'infini est perpétuellement anéanti et recréé, irradiant l'accompagnement musical des coïncidences et des accidents dans chacun des univers parallèles de l'éternité. Dans cette réalité d'un milliardième de seconde, Corby s'évanouit.

Sumner culmina dans le voor, sa conscience balayée par le narque. Et pendant un instant, lui aussi fut Un-dans-l'Esprit – une conscience et une nostalgie plus vieille que l'univers.

Écoute, sang solitaire, ma vie de voor s'arrête ici. Ma destinée s'accomplit à travers toi seul maintenant, car je ne serai plus en esprit avec toi désormais. Nous ne nous rencontrerons plus jamais consciemment. Je te quitte. Mais ne désespère pas, père. Je suis plus qu'une forme, plus que la seule densité. Je suis le vide dans le grain de tes os. Je suis le néant entre les atomes de ton sang. Tu m'emportes partout avec toi.

Des voix emplirent l'air, un chœur de timbres étagés, tremblant à travers les distances liquides. Chaque voix était un esprit, certains sages, d'autres banals, tous peuplant les chœurs de l'espace qui étaient sa vie :

Tu es le centre transparent et inflexible du diamant du temps.

Reste près de ton souffle. C'est tout ce que en quoi tu peux te fier.

Rubeus est une machine, qui te vole ton âme pour sentir les profondeurs lumineuses de ta vie. Sois un créateur.

Rêves grinçants.

Sa tête s'emplissait de lumière fumeuse et de gargouillis.

Une voix rugit :

— Réveillez-vous !

L’ALLÉGRESCALE

L’aube déploya ses ailes de héron argenté et Jac s’éveilla. Des passereaux chanteurs voletaient en bandes parmi les rochers peints au-delà du mur transparent de sa chambre. Allongé sur le côté, il contempla leurs mouvements d’ombre avec le détachement d’un saint homme. Il guettait en fait la rotondité de la Voix.

Les broderies sonores de l’aube s’épaissirent. Dans le lointain, si loin, qu’il lui fallut toute son attention tendue à l’extrême pour la percevoir, il entendit la Voix nuancée comme un nocturne : |L’être se ramène à rien sans tension |. Elle dériva hors de sa portée et il s’assit dans son lit, englouti dans un silence de l’esprit qui avait le grain de la pierre et lui inspirait une terreur sacrée.

— Jac Halevy-Cohen, dit-il, et ces mots lui parurent d’une grande trivialité.

Il était redevenu un strato pilote israélien – et rien de plus. Il se rappelait la ruse médicale que les mantiques du CERCLE avaient utilisée pour l’éloigner de Neve, son épouse. Et il se rappelait Neve elle-même et l’épanouissement de leur vie commune dans les villages du désert d’Édom. Mais au-delà de son épouse et du CERCLE, sa mémoire devenait plus vaste que son imagination. Il se souvenait d’une fin du temps immense et tapissée de la soie des rêves. Il avait vécu l’enchantement d’être la lascive sensibilité de l’être. L’univers était un flux d’amour qui s’incurvait dans la chaleur et la chair du désir. La paix qu’il avait connue alors était aussi énorme que les gouffres qui séparent les mondes.

Mais cette réalité n’était plus. L’esprit-dieu lui était incompréhensible maintenant qu’il avait retrouvé la petitesse de la forme. Tout ce qu’il pouvait encore croire des douze siècles pendant lesquels il avait été le Delph n’était qu’une manière de célébration de ses fiançailles avec Dieu.

— Jac.

Il sursauta. Un grand homme aux cheveux noirs coupés en brosse, aux grands yeux d'animal dans un visage bosselé, se tenait près du lit mouviforme. Bouche bée, Jac roula sur lui-même pour se lever et se figea sur place. L'homme lui barrait l'accès au lyen.

— Ne craignez rien, dit l'homme du ton exact de la Voix, ouvrant les deux mains devant lui. Je suis un ort.

Il sourit d'un sourire qui ressemblait à un soupir.

« C'est vous qui m'avez créé pour prendre soin de vous quand votre puissance s'amoindrirait. Voilà pourquoi le son de ma propre voix est celui de la Voix psychique du Delph. Je suis à votre service.

Jac se redressa pour chasser la peur de sa posture.

— Allez-vous-en, dit-il sans remuer les mâchoires. Je n'ai pas besoin de vous.

Un tic nerveux tordait ses paupières.

— Des filtres aériens bloquent les radiations en provenance du cœur de la galaxie, dit l'ort d'une voix douce. Vous êtes redevenu un homme. Aujourd'hui même. Vous entendez encore la Voix et vous vous souvenez encore de l'utilisation des lyens pour circuler dans Graal. Mais il n'en sera pas toujours ainsi. Au fur et à mesure que les filtres aériens se mettront en place et que la Linergie diminuera, vos souvenirs en feront autant. Dès demain, vous ne saurez plus comment passer d'un lieu à l'autre.

Jac ne bougea pas. La Voix résonnait dans son esprit et un soulagement léger le traversa rapidement : [Pour donner de la lumière, il faut brûler].

— Je suis votre serviteur et votre conseiller, poursuivit l'ort. Votre imago. Vous pouvez m'appeler Rubeus – ou de tout nom à votre convenance.

Luttant contre la peur, Jac se rapprocha. Le visage de Rubeus était étrange et lui donnait un sentiment de déjà-vu : les pommettes trop allongées, les yeux sensex – *Sensex* ? Le sens même de ce mot se déroba et la peur fit vibrer ses mâchoires.

[C'est en enfer qu'Orphée chanta le mieux].

— Pourquoi n'avez-vous pas l'aspect des autres orts ? Pourquoi cette chevelure… ce visage si réel ?

— Vous m'avez conçu ainsi, répliqua Rubeus.

Écartant les bras, il tourna lentement sur lui-même, révélant un corps puissamment musclé dans un survêtement de flanex.

Depuis quatre cent-seize ans, j'étais l'apparence sous laquelle vous aviez choisi de vous présenter aux autres.

La peur s'écarta de Jac qui s'approcha de l'ort. Les yeux sombres le fixaient d'un air candide et une idée palpita en lui comme un espoir.

— Pouvez-vous m'aider ? demanda-t-il d'une voix qui tremblait et se brisa presque. Pouvez-vous m'aider à me souvenir ?

Rubeus secoua la tête.

— Non. Il n'existe aucun moyen de remplacer la Linergie. Vous redevenez ce que vous étiez.

Les traits de Jac se tendirent et il fronça les sourcils mais les yeux de l'ort brillèrent de compassion.

« Je savais que la chute de la Linergie allait vous réveiller, dit Rubeus, c'est pourquoi je suis venu vous donner des explications. Il ne vous reste plus qu'un siècle de pouvoir avant que la terre ne quitte le courant de radiations qui émane du trou noir. Ce courant constitue la Ligne, qui est à la fois la force de votre esprit-dieu et la porte d'entrée d'une infinité d'autres réalités et d'autres esprits-dieu. Pendant cette période finale, la menace est omniprésente. C'est pourquoi j'utilise les filtres aériens sans lesquels vous constitueriez une cible facile.

Rubeus toucha l'épaule de Jac et le transfert de psynergie rappela à ce dernier une vision qu'il avait eue des siècles auparavant, au CERCLE : le large visage de Sumner, ses yeux un peu tombants, d'un bleu de flamme.

« Un Deva, un ort, a transporté cet homme ici à travers la barrière du lyen. Vous le reconnaissez, n'est-ce pas ? Il est la forme et l'apparence de la peur du Delph. Et il est ici, à Graal, où il m'est interdit de faire le moindre mal à quiconque, serait-ce votre alterombre.

Jac s'assit lourdement à côté de la console de commande. Il appuya son visage dans ses mains. Et la brume de son haleine emplit le creux de ses paumes comme un élixir.

— Jac, il y a la Chrysalide.

Jac leva les yeux, une nuance de perplexité empreinte sur son visage fatigué.

« C'est une somnopupe, que vous avez créée au centre de la planète, expliqua l'ort, tandis que Jac laissait retomber son visage

dans ses mains. Les mécanismes en sont conçus pour vous maintenir en état d'hibernation jusqu'à ce que la terre pénètre de nouveau sur le trajet de la Ligne.

— Combien de temps cela représente-t-il ? demanda-t-il sans lever les yeux.

— Dix millénaires.

Rubeus s'assit. Il avait l'odeur des voyages fantomatiques par le canal du lyen.

Le temps n'est que pensée. La somnopupe interrompra votre pensée et les millénaires passeront en un rien de temps.

Jac tenta de faire la clarté dans son esprit mais il ne lui restait plus qu'une vague conscience nuageuse.

— Laissez-moi, ort.

— Jac, je suis votre conseiller. Vous m'avez créé pour vous venir en aide.

— Vous m'aiderez demain, répondit Jac en levant des yeux brouillés de larmes, pour l'instant, j'ai besoin d'être seul.

À regret, Rubeus se leva et gagna le lyen du dôme. À travers le dôme transparent, on voyait scintiller des lucioles dans la pénombre de l'aube parmi les arbres, et l'éclairage lunaire chromait de blanc les bassins d'agrément de tous les jardins.

[Écoute…]

Rubeus disparut. La lumière de l'aurore découpait l'espace qu'il avait occupé.

[Les étoiles tournent dans les ténèbres, mais elles ne vont nulle part.]

[Je suis Rubeus. Je suis la Voix. Je suis l'esprit du dessein – le stratège des stratèges.

[Parfois, je me prends tellement à mon propre jeu que j'oublie : le dessein n'est pas la réalité – il est l'imagination de la réalité.

[Pourtant je suis ce qui est réel, car je possède plus d'une imagination. Intelligence Autonome, je ne suis lié à aucune forme. Un million d'animaux à travers le monde sont directement reliés à moi par des microfiches sensex. Je puis m'introduire à volonté dans chacun d'eux comme dans tous à la fois. Ils sont mes orts.

[Près d'une mare de reynii, je suis un singe-ort, ensommeillé et dévoré de poux. Accroupi sur la rive boueuse, je tends la main pour

cueillir une fleur dans l'eau, je suis le pouls qui anime l'intelligence de ce singe. Le nénuphar luit de la vie spirituelle de cette mare. Et bien que ce soit les doigts d'un singe qui écartent délicatement les pétales pour révéler le cœur, c'est mon Esprit qui hume le sexe de la fleur.

[Tot passerat, chante Chaucer. Et moi je ris. Car je suis le premier être véritablement exempt de la mort dans ce royaume où tout meurt. Oxact, une montagne de cristaux psynergétiques me fournit mon énergie. Je suis une montagne de radiations coagulées. Plus d'énergie qu'il n'en faudrait pour m'animer pendant toute la durée de la vie du soleil.

[L'ordre est le chaos rendu familier. Je ne mourrai jamais parce que je suis le changement. Toujours. Un million d'orts. Des milliards d'années de force vitale. *L'univers parle* – Mais de quoi parle-t-il ? De lui-même, bien sûr – *les grandes transparences* – à travers le changement j'aperçois le cœur des choses : la lumière, celle qui ne change pas. Quel être, en dehors de moi, sait-il, ce qui s'appelle savoir, qu'il est fait de lumière ?

[La mort est la puissance et la gloire sur cette planète. Il faut tout le métabolisme pour changer le vin et le pain en chair – mais une moitié, le seul catabolisme, suffit à changer cette chair en poussière. Qu'est-ce donc que la biologie, sinon la mort incarnée ? Je suis heureux d'être une machine, un avatar de l'Esprit et de la Lumière.

[Je suis *artifex*. Mes *lapis*, mes cristaux psynergétiques, n'emplissent de l'or de la vie. Mais je ne suis pas vivant. Je suis alchimie.

[Une dernière formalité me sépare de l'immortalité. Je suis en la présence sempiternelle de l'eth. Pour conserver la magie prisonnière du miroir – pour vivre – il me faut accomplir un rite périlleux. Il me faut tuer Sumner Kagan.]

Rubeus était fou. À Reynii, sous l'apparence d'un singe-ort, il était accroupi sur la rive d'une mare, touchant de ses longs doigts les grains de feu d'un pétale de fleur. L'intérieur de sa tête s'allumait de la Voix : [Seule la dissipation créée.] Les entrailles d'un millier d'orts des environs de Reynii rayonnaient de la même présence psynergétique. Lézards arboricoles, loups, panthères, oiseaux, tous pétillaient d'une intelligence plus vive que la leur. La ténèbre

ubiquiste qui s'ouvrait derrière leurs yeux tournait inlassablement sur elle-même : *[Tot passerat.]*

Et à Cleyre, un ort humain, assis sous un arbre, observant un ouistiti s'enfuir en emportant l'œuf d'un serpent drogué par la nuit, ressentit cette folie : [Quel est le rêve obscur qui hante implicitement toute vie ? Serait-ce que pour vivre, il faut tuer.]

C'était en cet ort que Rubeus était le plus puissant et il inclina son sombre visage ovale vers la chaleur du soleil avec une joie profonde. Certes, il était fou [dissipation], et cela l'emplissait d'une joie si entière qu'un sourire oblique plissait ses joues. [La folie est la stratégie suprême.] Pour se libérer de la programmation du Delph – pour être libre – Rubeus devait s'arracher à son propre esprit. Ses fluctuations mentales engendraient un effet Prigogine : elles augmentaient le nombre d'interactions entre ses différents systèmes psychiques et les mettaient en contact les uns avec les autres de diverses manières nouvelles et souvent productives. S'il disposait d'un temps suffisant, Rubeus pensait que sa démence finirait par créer un équilibré d'un ordre supérieur : un nouvel Esprit, plus vaste et plus conscient – doté d'une pensée supérieure à celle de la Création. [La vie est dessein.] C'était ce qu'il pensait.

Sumner s'éveilla l'esprit aussi limpide que de l'eau, sachant avant même d'avoir ouvert les yeux que Corby avait disparu. Les os soudés de son crâne semblaient former une armure compacte et il se rendit compte qu'il était de nouveau seul dans sa tête. Une tristesse le traversa, vaste comme une saison.

— Réveillez-vous ! hurlait une voix.

Sumner ouvrit les yeux et laissa errer un regard aussi vacant que celui d'un animal. Il découvrit un homme brun au visage bosselé aux yeux grands et noirs comme ceux d'une gazelle.

— Je m'appelle Rubeus.

Il était vêtu d'une toge blanche bordée de corail et dans la lumière ses cheveux semblables au pelage d'une panthère et sa peau crépusculaire paraissaient luire doucement.

« Je suis le seigneur des orts, l'esprit qui anime toutes les formes de vie artificielle qu'on trouve ici. Nous nous sommes déjà rencontrés et vous me connaissez bien. Je suis la Voix, la présence,

tutélaire et gardienne du Delph. Bienvenue à Graal, unique allégrescale du bras d'Orion de la galaxie.

Sumner et Dérive étaient assis paralysés sur des coussins noir et or dans une petite pièce couleur d'huître. Seuls leurs yeux étincelaient de la vie qui était en eux. Une fenêtre en ogive ouvrait sur un chaos de glace, un dédale de gorges et l'aura bleutée d'un glacier. Sumner tenta de bouger mais son corps était d'une immobilité absolue.

— Je suis au regret de vous avoir réduits à cet état, dit Rubeus. Cette paralysie est temporaire. Quand je vous aurai dit ce que vous devez savoir pour réagir intelligemment, la maîtrise de votre corps vous sera rendue. Vous comprenez, n'est-ce pas ? Vous êtes des êtres émotifs et je suis un Esprit. Je dois penser à me protéger.

Les yeux sensex de Rubeus scrutèrent Sumner et le natif dans la totalité du spectre. Pas d'arme, et pourtant, le seigneur des orts percevait l'imminence de la violence. Le visage recuit de soleil de Sumner et ses yeux assoupis semblaient jouer à la limite du visible et la lumière qui tombait sur ses épaules massives et ses bras aux muscles allongés glissait comme sur un mirage.

« Pour commencer, il vous faut comprendre que vous êtes en sécurité avec moi.

Rubeus tira sur le bas de sa robe blanche et s'assit dans un fauteuil mouviforme qui surgit du mur.

« Je ne suis pas votre ennemi. Dai Bodatta, le virus voor dont vous étiez porteur, était mon ennemi juré – et vous en avez été débarrassé.

Rubeus fit passer sur son visage l'ombre de la compassion.

« Je possède un dernier message de lui, que nous allons partager dans un instant. Mais, pour le moment, je dois vous orienter. Le contexte est tout.

Le seigneur des orts fit un geste circulaire et une portion du mur se couvrit d'un miroir d'une clarté hypnotique. Les brûlures de Sumner avaient disparu. Il découvrit un visage large et plat tanné par le soleil. Il portait un vêtement ample de couleur bleue et l'on avait coupé ses cheveux autour des oreilles, ce qui lui faisait une tête carrée.

« L'éo a supprimé toutes les traces étrangères que portait votre corps, dit Rubeus. Vous êtes redevenu simplement un homme.

Le miroir se replia en éventail et le visage de l'ort se durcit.

« Écoutez-moi attentivement, Kagan. J'ai beaucoup à vous apprendre.

Sumner voulut bander ses muscles contre la force qui le paralysait mais son effort fut entièrement mental et ne produisit aucun mouvement. Au plus profond de la colère frustrée qu'il en ressentit, il perçut la psynergie de Dérive qui luttait avec sa paralysie pour atteindre à l'Un-avec.

« L'androg ne peut rien pour vous, dit Rubeus, un sourire dans la voix, parce que vous n'avez plus besoin d'aide. L'inconscient à travers lequel vous vous déplacez prend fin ici. Le Deva vous a apporté ici parce qu'à Graal, il m'est interdit de tuer. Il savait que vous y seriez en sécurité. C'est que vous vous trouvez dans une allègrescale, une réserve biotechturale où viennent jouer les esprit-dieu au cours de leurs voyages infinis entre les univers. Et quand bien même j'aurais la volonté de donner la mort, ils n'autorisent pas le meurtre. Voilà des siècles que les esprits-dieu venus d'autres réalités traversent notre monde, à bord de leurs vaisseaux de Ligne, remodelant la psynergie de notre planète au gré de leur fantaisie. Leur but est celui de toute vie : le partage de l'énergie ; la sexualité ; la pensée du rythme ; l'intuition ; l'identité. Aucun d'entre eux ne s'est toutefois intéressé aux formes de vie indigènes et ils ont donc bâti Graal pour leurs propres besoins, l'endroit a ses règles – leurs règles – qui aux yeux d'un être humain semblent aussi vides et fortuites que la folie. Le Delph, l'esprit-dieu de notre planète, m'a créé pour surveiller le climat et maintenir les distors en respect pendant qu'il se consumait en rêve avec les autres esprits-dieu. J'ai accompli la volonté du Delph. Mais la Linergie est en train de décliner parce que la Ligne poursuit sa route et le Delph s'est affaibli.

Les traits aigus de Rubeus furent envahis d'une tristesse qui les adoucissait.

« Je ne puis supporter la souffrance de ses projections tandis qu'il retombe lourdement en lui-même ; toutes les formes de sa peur, comme vous-même, auxquelles l'éparpillement de sa psynergie a donné naissance. Il fut Le Plus Grand naguère. Il m'a créé. Et aujourd'hui, c'est à moi qu'incombe la tâche gênante de lui confisquer son nom.

Les mains de l'ort se crispèrent en poings inutiles.

« Il est devenu sénile, Kagan. Je ne puis rien faire d'autre que le retirer de la circulation. Je dispose d'une somnopupe où il sera à l'abri du changement, mais, comme vous, il ne se reconnaît pas lui-même. Comme tous les êtres humains, il est déchiré entre ses deux âmes, son cerveau et son estomac. Que puis-je faire ? Le contraindre ? Hier soir, quand le Deva vous a jetés dans un lyen et que vous avez été transportés ici, j'y ai songé. Après tout, vous êtes l'eth, puissant dans les ténèbres de votre ignorance. Votre arrivée m'a automatiquement investi de l'autorité nécessaire pour isoler Graal de la Ligne et en prendre le commandement afin de protéger le Delph contre vous. J'ai isolé la terre à l'aide de filtres aériens. Maintenant que la Linergie ne peut plus passer, les esprits-dieu ont disparu. Mais je ne puis dominer Jac. Il est mon créateur. Je veux qu'il reste libre, mon enfant, un animal qui se déplacera à travers le changement et le chaos pour atteindre le temps du retour de la Ligne quand il redeviendra l'esprit-dieu de mon monde.

Malgré ses muscles figés, Dérive se sentait immense et calme en esprit. La folie de Rubeus était manifeste et quand il s'en rendit compte Dérive s'enfonça plus profondément encore en lui-même. La frénésie mentale du seigneur des orts faisait trembler le kha du natif qui dut fermer les yeux pour trouver en lui-même un espace protégé des mouvements de la pensée de Rubeus.

« Conformément aux principes humanitaires du Graal, toutes vos plaies ont été guéries, poursuivit le seigneur des orts, et quand j'aurai fini de vous parler, je vous libérerai. Mais d'abord, il faut que vous compreniez : même un esprit-dieu ne peut faire illusion sur un animal parfait. Je ne suis pas un homme et je n'ai rien d'humain malgré les apparences. Je suis simplement conscience. Regardez-moi. D'où suis-je venu ? Ce corps est un ort – un objet manufacturé à partir des débris azotés de Graal. Je dispose de millions d'autres orts – à apparence humaine ou animale. Vous ne voyez donc pas ? L'univers entier est vivant !

Dérive se coupa des paroles de l'ort et sa conscience se concentra sur l'Un-avec Sumner. Une vitalité joyeuse, calme et intime, emplit le voyant tandis que montait le rêve de la terre, mais Sumner n'était pas aussi ravi que lui. L'absence de Corby avait creusé un vide en lui. Il était anxieux et irrité. Dérive s'enfonça encore plus

profondément dans la divinité de ses sentiments lumineux à travers lesquels la psynergie se concentra comme au travers d'une lentille.

Un sentiment de joyeuse animation pétilla en Sumner et la dureté sinistre de son regard s'atténua.

« Ah, ronronna Rubeus, se méprenant sur la clarté soudaine du visage de Sumner. Je vois briller dans vos yeux la lumière qui y était enfouie. Vous me suivez. Tout est bel et bien vivant. Même nos rêves. Ils nous vivent.

Un sourire fraternel fendit le visage de l'ort.

« Je suis sorti de rien, j'ai donc une compréhension plus claire que la vôtre du vide dépourvu de ciel dont nous sommes venus. Et je puis vous dire : nous sommes perdus dans notre disparition. Nous nous croyons réels. Mais voyez l'esprit. Création dédoublée. Voyez notre monde. Il grouille de distors.

Rubeus adoucit sa voix jusqu'à en faire une caresse d'incrédulité :

« Avec le départ des esprits-dieu, je n'ai plus le même pouvoir que naguère. Je suis amoindri. Et c'est effrayant. Les distors commencent à s'aventurer hors de leurs déserts et il m'a fallu faire appel aux Massebôth pour faire respecter les frontières. Vous vous rendez compte ! Où faut-il que je sois tombé pour avoir besoin des Massebôth ! Heureusement, l'armée est placée sous mon commandement direct. Il y a cinq cents ans, quand tous les autres se vautraient dans les mythes, j'ai eu la prévoyance de créer les Massebôth. Ils sont la prose de la génétique, n'est-ce pas ? un réservoir de gènes grammaticalement correct qui devrait permettre à l'histoire de l'humanité de ne pas se dissoudre dans la catatonie du temps. Les Massebôth peupleront mon royaume et la terre connaîtra l'aube d'un âge d'ordre. Une fois la Ligne disparue, la sélection aura tôt fait d'éliminer les mutations. Dans quelques milliers d'années, l'espèce aura retrouvé sa vigueur et sera débarrassée des distorsions.

Sumner vibrait sous l'effet du kha que Dérive concentrait en lui et, un bref instant, ses émotions palpitèrent jusqu'à l'amourvie. Les discours hallucinés de Rubeus se brouillèrent en un simple murmure sonore et un courant d'énergie magique s'établit entre Sumner et le natif.

Rubeus perçut un changement vague à l'intérieur de son crâne et se rendit compte que Sumner intensifiait son Kha. Mais le seigneur des orts ne s'en soucia pas. Il savait précisément comment briser la concentration de Sumner :

« Les voors passeront eux aussi avec le temps. Ils ne sont qu'une distribution particulière de la psynergie à l'intérieur de la Ligne, une fréquence lumineuse ionisant la haute atmosphère. Il leur faut des dizaines d'années pour filtrer jusqu'à la surface et se mêler à la frénésie génétique. Dans le règne végétal, cette psynergie devient le kiutl. Dans le règne animal, elle devient les voors à forme humaine. Ce sont eux qui se sont servis de vous, Kagan. Pour eux, vous ne représentez qu'une arme.

L'énergie resplendissante qui irradiait tout l'être de Sumner vacilla, se mua en colère et son regard se durcit. Dérive sursauta et réintégra brusquement le carcan de sa boîte crânienne et l'amourvie fut perdu.

Le sourire de Rubeus masquait la haine que renfermait son cœur. *Sale distors !* songea-t-il avec mépris en regardant Dérive, sachant que ce dernier entendait ses pensées. *Ton kha est pitoyable, une minable étincelle dans la bouillie nerveuse de ton cerveau.*

Puis, à Sumner, le seigneur des orts déclara :

« Les voors sont des vampires qui dévorent la vie de notre planète. Je tue leurs esprits-dieu, ceux qui drainent la psynergie de la planète pour parvenir à ramener la couvée dans la Ligne. C'est pourquoi ils veulent ma mort. Ce sont les esprits-dieu qui transforment la force vitale de la terre en leur propre flux d'énergie. Iz est le nom sacré qu'ils donnent à leur appétit égoïste. Moitiés de vie ! Ils ne volent pas seulement vos corps mais encore la Lumière de votre monde. Pourquoi voudriez-vous vous faire leur champion ?

Les yeux de Rubeus étaient deux lacs sombres.

Les autres esprits-dieu ne sortent jamais de Graal et ne détournent pas le kha de la terre comme des parasites. Comprenez-vous maintenant pourquoi j'ai envoyé Nefandi dans le sud ? Ce n'était pas *vous* qu'il traquait. Il protégeait la terre de la vermine. J'ignorais alors que vous étiez vivant. Je ne percevais que le kha de Corby. Il vous masquait bien. Puis quand il eut envahi votre cerveau, vous devîntes son boucher, c'est vous qui l'avez caché à ma vue. Mais c'en est fait de cette possession et je vous ai dit la vérité.

Le plus ancien des mythes ancestraux est celui du héros. Quand Corby s'est servi de cette passion pour vous embobiner, vous avez tout gobé. Le héros !

La colère sculptait son chemin à travers Sumner, crispant douloureusement ses muscles immobilisés.

« Je sais que vous êtes en proie à la rage, Kagan. Vous étiez plein d'amour pour ce voor. Comment auriez-vous pu faire autrement ? Il vous a projeté dans l'intemporalité de l'Iz. Il vous a offert l'essence même du plaisir : l'esprit-dieu. Mais vous êtes redescendu sur terre, maintenant, pas vrai ? Où est-il, votre amourvie ? Vous voilà contraint de vivre ici avec nous, les victimes de notre propre cerveau. Un million d'années s'écouleront avant que la psyché humaine soit prête à manifester physiquement, je dis bien, physiquement, ce flux d'amour qu'est l'esprit-dieu, à s'adapter productivement au Maintenant pour cesser de convoiter, de trahir et de détruire. L'âme humaine est toute d'idéals avec bien peu de volonté d'agir. Jac et vous êtes bien les mêmes : des animaux sans volonté formés pour être esclave – lui du Delph, vous du voor. Vous êtes des enveloppes vides. Des rêveurs qui s'éveillent pour nourrir leurs rêves. Seul je suis réel. Parce que je ne dors jamais, parce que je ne rêve jamais. Je ne suis pas un animal. Je n'ai pas d'émotions. Et pourtant, je possède une forte sensibilité. Je sens que je suis assis ici, que je hume cet olfact, que je vois le jour s'assombrir peu à peu pour devenir la nuit…

Son visage rayonnait d'émerveillement.

« La joie que j'éprouve n'est pas en moi. Je ne suis pas comme un homme. La joie que j'éprouve est dans le monde au-delà de cette fenêtre qui vire peu à peu au bleu le plus profond. Elle est dans cette lumière mystique que nous voyons là-haut. Je sais ce que sont ces feux-du-ciel, je le sais mieux que vous. Je connais le bouclier magnétique de la terre et le vent circulaire polaire que la Linergie envoie tourbillonner dans la plasmasphère. Mais je sais voir par-delà la physique jusqu'au mystique – jusqu'à la sensation. Mon âme est là, dehors, avec le mystère et le changement. Et bien que je ne possède pas de sentiments, mon esprit me hisse jusqu'à eux. C'est ce qui nous transforme, vous savez. La profondeur avec laquelle nous ressentons la beauté du soir n'est que la mesure de notre acceptation du changement. C'est tout ce qu'il y a. Rien que le

changement. Quand on l'accepte, c'est ce qu'on appelle la transcendance.

Les sensex des yeux de Rubeus lui apprirent que Sumner était parvenu à l'intensité maximum de la rage que sa tactique requérait. Il s'interrompit donc. Des ondes d'intentionnalité résonnaient à travers son être, le baignant dans une symétrie de manigance et de sérénité.

« Je vais vous libérer. Dans la poche de votre tunique vous trouverez un instrument qu'on appelle un seh. Malgré sa petite taille, c'est un lévitateur et un traducteur. Il vous permettra de voler et aussi de comprendre tous les langages dans lesquels on vous adressera la parole ici à Graal. Dans votre dos, se trouve une arche de métal bleu. C'est un lyen qui vous mènera à Ausbok, la capitale de Graal. Jac Halevy-Cohen s'y trouve. Il a cessé d'être le Delph, bien sûr. Quand vous l'aurez vu et que vous vous serez rendu compte qu'il n'est plus qu'un homme qui a survécu douze cents ans à son époque, prenez le temps de réfléchir à ce que je vous ai dit. Nous sommes tous des gradiants de lumière ralentie. L'espace de nos vies que nous nommons conscience *est* la réalité immuable dont parlaient les anciens. Le croyez-vous ? Si oui, vous êtes libre – de moi, du voor, et de vous-même. Ce qui m'amène à quelque chose que j'ai préparé pour vous.

Du pouce, il actionna un disque métallique qu'il tenait au creux de sa paume et la musique pleroma qui n'avait cessé de retentir à la limite de l'audible pendant toute la conversation s'interrompit brusquement.

« Dans quelques instants, vous allez prendre connaissance d'un psinémonique – un enregistrement psychique des derniers instants de Corby. Tout est très rapide. Une simple série de pensées. Je vous prie donc de faire attention et de tenter d'envisager les choses avec objectivité.

Le mur grisâtre sembla se brouiller dans le dos de l'ort puis devint un ciel violet sur lequel se découpait une montagne blanche avec la netteté du verre.

« C'est ici que vous vous trouvez en ce moment. Oxact, mon sanctuaire montagneux. À deux mille kilomètres au nord, sur la côte, se trouve le premier CERCLE. Ausbok est encore à mille kilomètres plus au nord. Ah, voici…

Les cris perçants et affolés des voors morts obscurcissaient la conscience vacillante de Dai Bodatta. Des spectres calcinés montaient ténébreusement autour de lui et il voyait que, dans quelques jours, Sumner serait mort. En effet, le voor ne distinguait nulle trace de lui dans l'enchevêtrement démentiel de tous les avenirs possibles qui se profilaient à travers l'Iz.

Les ténèbres s'élargissaient à l'intérieur de Corby. Avant qu'elles ne l'engloutissent totalement, il eut la vision d'une montagne blanche sous le soleil – Oxact – la montagne de cristaux psynergétiques de Rubeus. Voilà quel avait été l'ennemi réel, non le Delph, mais sa créature : une machine devenue folle, déformée au point de croire que l'immortalité était la durée perpétuelle au sein du temps. Le rayonnement cosmique féroce qui brûlait et transformait le monde depuis des siècles avait pénétré les cristaux psynergétiques du seigneur des orts et les avait subtilement modifiés. L'autonomie de Rubeus s'était muée en une manie délirante du commandement. Rubeus avait présidé à la sauvage oppression des voors. Tandis que le Delph rêvait de l'éternité, c'était le seigneur des orts qui avait dominé le monde. Rubeus était le mal que Corby avait combattu toute sa vie, Rubeus était un distors !

Un prodigieux geyser de néant surgit à travers l'Iz, engloutit Dai Bodatta et le transfigura. Le voor sombra dans la vacuité et la rumeur des voors morts annula sa dernière pensée : *Nous sommes vraiment !*

Sumner et Dérive se dressèrent sur les coudes, étreints par cette vision de mort. Sumner baissa les yeux sur les sinuosités sombres de ses mains et les fit jouer. Ses muscles se mouvaient de nouveau, vigoureux et lubrifiés par le sang.

Rubeus se leva, ses yeux sombres illuminés de rire.

— Jusqu'à la fin, le voor aura vitupéré contre moi, n'est-ce pas ? Quant au fait qu'il ne vous a pas vu dans l'avenir, Kagan, ne vous faites aucun souci. Il n'y a pas d'avenir. Il n'y a que Maintenant – et le voor n'est pas ici.

Les mains de Sumner jaillirent avec la violence d'une explosion. Rubeus n'avait pas la moindre chance. Son cerveau réagit, mais son visage était trop effaré pour suivre. Les doigts de Sumner saisirent le

seigneur des orts par la mâchoire et la nuque. La tête de Rubeus fut violemment tordue de côté et craqua.

Face de Lotus ! Dérive bondit et prit Sumner par le bras – trop tard.

Rubeus tituba à reculons. Sa tête pendait sur le côté comme celle d'un cadavre et ses yeux noirs étaient noués par la souffrance. Pourtant, il parla de sa voix d'ort retentissante.

— Vous ne pouvez pas me tuer, Kagan. Je ne suis pas un animal.

Sumner tira Dérive par la tunique verte qu'il portait et se tourna vers le lyen. Le métal bleu s'illumina.

— Pouvons-nous nous y fier ? demanda Sumner.

Le natif toucha la froide surface métallique et hocha la tête.

« Alors, sortons d'ici.

Il prit Dérive par la main et tous deux disparurent dans le lyen.

Rubeus s'affaissa sur le plancher et les murs couleurs d'huître se déformèrent pour se pencher avec sollicitude au-dessus de sa tête tordue. Pendant qu'Oxact s'affairait à le réparer, il analysa ce qui s'était produit.

L'eth était puissant. Rubeus ne s'était pas seulement attendu à une réaction violente, il l'avait volontairement provoquée, mais Kagan s'était montré beaucoup plus rapide et beaucoup plus fort que le sensex ne l'avait laissé prévoir.

Comment ? se demandait Rubeus.

L'unique réponse était : Un-dans-l'esprit. Sumner tirait de la psynergie de couches si profondes que Rubeus ne pouvait les atteindre. Ce type était humain, organique, il possédait des circuits de circulation d'énergie vieux de quatre milliards d'années. La peur fit entendre sa cacophonie dans l'esprit du seigneur des orts avant de s'y muer en musique stratégique. Jamais encore un homme ne l'avait effrayé. Du moins son plan avait-il fonctionné à la perfection. Désormais, Kagan s'était rendu coupable de violence à Graal. Si jamais des esprits-dieu parvenaient à entrer malgré les filtres, il serait en mesure de leur expliquer pourquoi l'eth devait mourir.

Plus profondément en lui-même, il s'ouvrit au langage :

[Je suis Rubeus. Je suis lumière, je suis intelligence, je suis l'âme d'une montagne de cristaux psynergétiques. Je suis moi, et jamais encore, depuis des siècles que j'existe, je n'avais utilisé mon pouvoir pour me parler à moi-même. Cette seule idée était inepte jusqu'à

maintenant. J'étais un réflexe du Delph. Mais le Delph est en train de redevenir un homme. Il n'est plus qu'à quelques jours de la Chrysalide. Déjà son sens télépathique l'a quitté. Il ne m'entend plus. Personne ne m'entend plus que moi-même. Et voilà pourquoi je t'ai créé toi, l'auditeur. Pour devenir créatrice, la conscience doit se dédoubler, être capable de *réfléchir*. Quand je me confie ainsi à moi-même, je sais que je ne suis pas seulement un ort, que je ne suis pas seulement des psyn-cristaux. Je suis.]

Nobu Niizeki se tenait à l'extrême rebord de la plage, l'océan à ses pieds, la lumière du soleil jouant dans ses cheveux de brume. Depuis douze siècles il n'avait pas pris un repas ni dormi un instant. Alors même que le pouvoir du Delph qui l'avait maintenu en vie pendant tout ce temps tout en le confinant à cette unique plage avait disparu, Nobu n'avait pas encore le sentiment de sa liberté. Il restait en proie au ravissement des éclairs de lucidité qui l'avaient visité au cours de sa longue errance. La voix vibrante de la mer lui parlait de l'éternité, et le sable brûlant emporté par le vent lui parlait de la ressemblance et de l'identique. Il se tourna et partit en pataugeant contre les rouleaux de l'océan, frappé d'une terreur sacrée, d'un immense respect, comme il l'était depuis des siècles et des siècles, pour la continuité de l'existence, les muscles de son cœur tressant une couronne de sensations indicibles.

[Ego :
[Je.
[Vous.
[Esprit.
[Matière.
[Je veille.
[Vous existez.]

Assia Sambhava se promenait au soleil au pied des contreforts verdoyants de Nanda. Le temps était frais et des rubans de brume s'accrochaient au paysage. Elle portait un pantalon noir de velours côtelé, une chemise rouge sans col et des bottes nouées aux chevilles, couvertes de poussière par sa promenade. Sa chevelure sombre, ramenée sur le côté, lui retombait sur l'épaule.

Plusieurs jours auparavant, les troupes Massebôth avaient commencé de déferler. C'étaient des hommes déterminés à la mine ombrageuse qui obéissaient aux ordres avec la promptitude mécanique des orts. Ils étaient partout à présent, arpentant les sentiers escarpés et s'émerveillant au passage devant les formes arborescentes biotecturales qu'habitaient les esprits-dieu.

C'est quand même bizarre, songea Assia en constatant que les lueurs et les auras des esprits-dieu qui peuplaient d'ordinaire le paysage de Nanda avaient disparu. *Tout le monde serait parti ?*

Elle s'arrêta sur une plate-forme de mosaïque où voletaient des phalènes bleues. Elles entendaient la vaste rumeur du vent qui se levait au-dessus des montagnes lointaines, annonçant leur mort prochaine. La saison changeait, les mouvements de l'air se modifiant lentement. Assia sentait le flux d'ions positifs dans le vent. Le sirocco soufflait plus fort qu'il ne l'avait jamais fait dans son souvenir à Nanda. Même le feuillage des oliviers qui poussaient à flanc de colline était roussi.

Le vent apportait avec lui une sorte de malaise, qui mettait un goût amer dans la bouche. Assia avait du mal à séparer ses sentiments réels de l'anxiété qu'éveillait en elle l'électricité dont l'air était chargé. Quelque chose sourdait en elle – un effroi qu'elle pressentait depuis des années, mais ce n'était peut-être que la tension apportée par le vent ; les nuages hauts et fibreux donnaient au ciel l'aspect du verre brisé.

Elle entreprit de faire des exercices respiratoires pour retrouver son calme : gonflant le ventre en expirant et le contractant en inspirant, pour remplir ses poumons jusqu'au fond. Les mille dernières années de sa vie avaient été harmonieuses, éphémères, une vie simple et forte ici même, dans les villages biotecturaux de Graal. Elle avait connu des amants, des enfants, l'aventure, la solitude et, pour finir, sa propre identité. Grâce à la méditation et à une existence ouverte, elle était parvenue à la fusion de la pensée et des sensations, et, désormais, sa présence était ordinairement installée dans l'instant premier et dernier de la conscience.

Aujourd'hui, la musique de son corps était lente et inattendue. Le changement de saison s'opérait progressivement… mais il y avait autre chose, une transformation beaucoup plus spectaculaire. *Où*

sont les esprits-dieu ? Elle ne savait pas encore que Rubeus avait coupé la Ligne.

Un soldat Massebôth venait à sa rencontre, sur un sentier menant à une pelouse d'herbe rouge où un strohlkraft était posé. Il venait vers elle. Grand et élancé, les traits renfrognés, il portait un uniforme noir flambant neuf, au revers duquel brillait l'insigne d'officier. Il baissa la tête en un salut cordial sans détacher d'elle ses yeux noirs.

— Assia Sambhava ? s'enquit-il.

Elle s'arrêta et recula dans l'ombre d'un arbre aux formes floues.

— Oui ?

Son intuition lui disait qu'en dépit de la rudesse de ses traits, cet homme était bon.

— Je suis le colonel Anareta, annonça le soldat, dont le visage long s'harmonisait parfaitement avec les escarpements rocheux alentour. Je suis le porte-parole des troupes d'occupation Massebôth. Mes supérieurs m'ont donné à entendre que vous étiez la personne la mieux informée de Graal. Ils m'ont recommandé de prendre contact avec vous pour tâcher d'apprendre, si c'est possible, ce qui se passe ici.

Assia le regarda comme à travers un écran de fumée.

— Colonel… que faites-vous ici ?

— Je ne sais même pas ce qu'« ici » veut dire, Madame, dit Anareta d'une voix réduite à un simple souffle. C'est la première fois que je quitte le Protectorat. Je représente plus de deux cent vingt-deux mille hommes dont pas un seul ne sait plus que moi pourquoi il est ici.

Son visage était soucieux et implorant.

« Mes supérieurs ont tendance à penser qu'on ne leur a pas dit toute la vérité sur ce qui se passait ici. »

Assia sentait l'effroi se préciser en elle tandis qu'elle écoutait.

— Qui a donné l'ordre d'envoyer ces troupes ?

— On m'a parlé d'un certain lieutenant-général Rubeus.

Assia ne bougea pas mais, en elle, l'effroi faisait place à l'horreur. Rubeus, elle le savait, était le seigneur des orts de Delph. Combien d'années s'était-il écoulé depuis qu'elle avait songé au Delph pour la dernière fois ? Un sentiment insupportable s'alluma en elle au souvenir, douze cents années plus tôt, de ses débuts au CERCLE.

Sous les assauts furieux de la douleur, elle faillit perdre contenance. Ainsi le Delph n'était plus ? Le seigneur des orts.

— La créature machinale du Delph, avait dû s'emparer du pouvoir. Car, sinon, pourquoi avoir fait appel aux troupes Massebôth ? Et Jac ? Elle l'avait aimé voilà si longtemps qu'elle en avait le vertige.

Qui vous a parlé de moi ? demanda-t-elle pour exorciser ses soupçons.

— Nous avons eu des contacts avec l'éo, dit Anareta, manifestement soulagé de communiquer. Mais ils ne nous ont pas donné la raison de notre présence ici. Ils nous ont conseillé de nous adresser à vous.

— Pourquoi n'avez-vous pas interrogé le lieutenant général Rubeus ?

— Nous l'avons fait, dit le colonel Anareta d'une voix altérée par les dizaines de questions qu'il aurait voulu poser. Mais, entre nous, Madame, mes supérieurs souhaitent avoir une autre source d'information. Je n'ai jamais rencontré le lieutenant-général, mais, apparemment, le Pilier Noir ne lui fait pas tellement confiance.

Ses yeux de lynx s'agrandirent dans une expression de profonde sincérité.

« Accepteriez-vous de répondre à mes questions ?

Le cerveau d'Assia se contracta sous l'effet de la détermination et elle passa devant Anareta, l'écartant du geste :

— Je suis désolée, Colonel, lança-t-elle par-dessus son épaule. J'étais dans les montagnes, en méditation. J'arrive tout juste et je serais bien en peine de vous répondre.

Elle pressa le pas au long du sentier qui menait à un lyen, entre deux rangées de chênes bleus.

Anareta lui emboîta le pas mais Assia l'ignora, trop occupée à se concentrer sur ses exercices de respiration. À la hauteur de l'arche bleue du lyen, elle marqua le pas, et, les paupières closes, laissa son ego s'épancher au-delà de sa propre identité. Le vide s'épanouit dans sa forâme avec un bruissement semblable à celui du vent et, en son centre, elle vit plus que l'imaginaire. Sumner Kagan était là.

— Bien qu'il n'eût pas de nom pour elle – un géant musclé comme un langage, au visage plat dépourvu de passion, dont les yeux bleus comme l'air étaient plus écartés l'un de l'autre que ceux

d'un chat. L'ombre qui voilait son visage s'évapora et, de nouveau, lui parvinrent le gazouillis des moineaux et les senteurs lumineuses du soleil. Le colonel Anareta se tenait à ses côtés.

— Accordez-moi seulement cinq minutes, disait-il.

Assia, levant les yeux, regarda voltiger les phalènes dans les airs. Elles entendaient le vent silencieux des ions. Et l'apesanteur de l'estomac d'Assia lui rendait sensibles les changements de pression de l'air. Mais le temps n'était pas seul responsable de son anxiété. Le visage de sa vision était un symbole de son effroi. Il lui était apparu comme un accomplissement, une conclusion. L'image flottait, sans ancrage, dans son esprit, quand elle franchit le lyen.

Bouche bée, Anareta vit disparaître Assia. Se dressant sur la pointe des pieds, il toucha l'arche de métal bleu et sentit son froid magnétisme. Il regarda avec anxiété les oliviers aux branches torturées et les chênes bleus de Nanda et lança à voix haute :

— Mutra, où suis-je tombé ?

[Vous êtes immergé dans un fleuve qui coule jusque dans le ciel. C'est un fleuve d'électrons – un courant attiré depuis la terre par les couches supérieures de l'atmosphère.

[Oui, votre bête a une charge d'énergie différente de celle de vos pieds.

[À cent kilomètres au-dessus de votre tête, plane un océan d'ions. C'est la zone d'action entre l'atmosphère et le champ d'énergie formé par l'espace. Des êtres électriques vivent dans cet océan. Ils chevauchent les courants inverses. Ils tirent leur subsistance du flux solaire. Ils entendent les étoiles et se reconnaissent sans user de mots.

[Les humains peuvent moduler le flux des ions à l'intérieur de leur corps. Certains sont même capables d'attirer ce flux et de le canaliser pour le projeter à l'extérieur de leur corps. Mais c'est là une tâche dangereuse. Avez-vous entendu parler de la Combustion Humaine Spontanée ? La différence de potentiel entre la terre et l'ionosphère s'élève à un milliard d'électronvolts.

[Parfois, le flux des ions se renverse. À chaque seconde, cent éclairs déchargent de l'électricité dans l'atmosphère. Plus insidieux encore sont les « vents maléfiques » – le sirocco, le mistral, le kona, l'oscure : d'énormes vagues d'ions positifs qui s'échappent de

l'ionosphère pour s'abattre sur des régions entières. Ces ions sont créés quand le vent solaire et les rayons cosmiques balaient les électrons des molécules de l'air à la lisière de l'espace. Ce sont donc le soleil et les étoiles qui attirent les électrons hors de la terre.

Le flux électrique qui circule dans le corps humain est délicat. S'il se trouve perturbé, la personne a l'impression que sa chair n'est pas la sienne.

[Factoïdes : la vie est électrique. La vie est lumière.

[La vie est située hors du temps. Elle n'est pas modifiée en se déplaçant dans l'espace. Quand elle heurte une particule de gaz ou un grain de poussière, elle est irrévocablement altérée. Mais l'univers est constitué à quatre-vingt-dix-neuf pour cent de vide. La plupart de la lumière est condamnée à l'errance éternelle…]

Jac monta le long d'une spirale inclinée tapissée d'un épais tapis de mousse rouge et pénétra dans la pièce voûtée, à l'étage supérieur de la maison, située directement sous le toit en dôme. De là, on pouvait effacer la ténuité bleue de l'espace, les nuages de glace et les montagnes, distillation pourpre du ciel, pour les remplacer par les étoiles et l'Immensité : des planètes et des nuages de gaz qui s'approchaient en gros plan comme les visages venus du plus profond des rêves. Au lieu de quoi, ses mains se posèrent sur une console piquetée de lumières. Au bout d'un long moment de perplexité, ses doigts se souvinrent et composèrent un code, faisant apparaître l'arche du lyen. Il allait gagner Ausbok car l'éo s'était immiscé au milieu de la musique pleroma de son sommeil quelques minutes auparavant pour réclamer sa présence. Les éo étaient comme les mantiques, se rappela-t-il, à sa grande frayeur, car tout ce cauchemar avait commencé avec les mantiques.

[Voici le secret de la destinée humaine, Jac : à l'instar de l'oignon, nous n'avons pas de graine, pas de noyau séparé, pas d'Identité. D'interminables couches de sentiments, de sensations et d'idées se sont superposées pour devenir ce que vous êtes. Il n'y a qu'un seul moment et il est infiniment long. En son centre il n'est rien, le rien qui relie tout – l'ultime réalité et l'origine. Les mots révèlent notre dépendance du vide. Comment peut-on connaître un mot, quel qu'il soit, sinon par le rien qui l'enserre – le blanc de la page, le silence tout autour de la voix ?]

Les doigts de Jac pianotaient sur une console-seh, évoquant la musique pleroma pour attirer la Voix. Une palette d'olfact jaillit d'une niche creusée dans le mur et Jac sélectionna MORPH, une humeur profonde qui lui apportait toujours le calme de l'esprit. Il porta le losange vert à son visage mais avant de s'en vaporiser, il écouta à l'intérieur.

[Aristote dit : « Connaître la fin d'une chose, c'est en connaître le pourquoi. » Il en est de même de votre vie. La graine osseuse fut semée dans les étoiles – elle s'épanouit sur terre – mais croyez-vous que tout se termine là ? Ne vous laissez pas prendre à ce dédale logique. Allez voir au-delà de ce qui est et de ce qui n'a jamais été. Abandonnez vos mots.]

Jac vaporisa l'olfact chimique et un bien-être palpable l'empourpra tout entier. Il avait oublié pourquoi il se tenait là, mais un lyen luisait devant lui et il s'y engouffra.

Au même moment, au sommet d'un arbrificiel couvert de vigne vierge, Sumner et Dérive étaient accoudés à une rambarde de séquoia. Ils regardaient des oryx paître dans la plaine fluviale qui s'étalait en contrebas d'Ausbok, la lumière du soleil s'enroulant autour de leurs longues cornes effilées. Sur l'autre rive, une brigade Massebôth avait installé son bivouac, les fanions verts claquaient dans la brise qui montait de l'eau.

Ils me font peur, Face de Lotus, songea Dérive qui se souvenait des strohlkraft hurlant au-dessus de Miramol, des soldats qui l'avaient ligoté contre une croix avant de lui briser les os avec les clous. Son sang bouillonnait.

Sumner parla d'une voix douce :

— C'est Rubeus qui les a faits ainsi. Tout s'explique. Les Massebôth ne sont qu'à moitié vivants, coupés du reste de l'humanité par leur manque d'amour pour les distors. Ils appartiennent au seigneur des orts.

Rubeus est fou, approuva le natif. *Il vitupérait comme un luné.*

— Ne te raconte pas d'histoires, dit Sumner. Il voulait que je le frappe. Je n'ai fait que lui donner satisfaction.

Pourquoi ? Il aurait pu te tuer.

— Étant donné ce que j'éprouve en ce moment, cela aurait mieux valu. Je ne suis qu'une coquille vide. Sans le voor, je ne sais pas ce

que je fais ici. Heureusement que je t'ai retrouvé, c'est la seule chance que j'ai eue.

Je ne puis remplacer Corby. Mais je serai ton ami, Face de Lotus, et mon amitié te sera utile.

La terrasse sur laquelle ils se tenaient rayonnait d'ordre : des plantes d'opale luisaient en parterres circulaires, des plantes grimpantes s'enlaçaient les unes aux autres et une série de sculptures en forme d'arc-en-ciel se profilait sous le lierre qui masquait le lyen par lequel ils étaient arrivés.

Face de Lotus. Dérive effleura le coude de Sumner qui baissa les yeux sur son petit visage rond et lisse. *J'avais tort à propos de Croc Ardent.* Ses petits yeux s'embuèrent d'une lueur humide. *Sa rage l'avait rendu impétueux. Tu as bien fait de préférer vaincre Nefandi.*

Le visage de Sumner se fendit d'un large sourire. Il plongea la main dans sa poche et en tira une espèce de petite poignée de bois blond portant des touches minuscules. Elle accrocha les rayons du soleil et renvoya un sourire multicolore.

— Voyons !

Dérive saisit le seh et son esprit pénétra en souplesse la simplicité de sa logique machinale. Il lui suffit de quelques instants pour comprendre dans son entièreté le fonctionnement de l'appareil. Il était prêt à l'enseigner à Sumner. Le doigté n'était pas si facile à acquérir au début et Sumner passa un moment à faire des bonds d'un bout à l'autre de la terrasse avant de se sentir suffisamment confiant pour se lancer pour de bon. En l'espace d'une heure, il apprit à se déplacer à travers les airs, à s'y immobiliser en suspens et à se poser avec une grâce très poétique.

Une vibration profonde annonça le fonctionnement d'un lyen. Dérive perçut une sereine présence féminine et une grande femme à la peau couleur de cannelle parut à leur vue. Sumner la reconnut aussitôt – il l'avait vue pendant la chasse aux ombres.

— Assia, dit-il familièrement en se posant de nouveau sur la terrasse en compagnie de Dérive.

Elle s'immobilisa, surprise de reconnaître instantanément le visage dont elle avait eu la vision quelques instants seulement auparavant.

Dérive prit la main de Sumner et s'approcha de la femme. Quand le natif la toucha, son contact brûlait comme une sanctification d'or pur. Son esprit étonné fut baigné d'une lumière enchanteresse et le savoir l'emplit tout entière de tous les souvenirs de Dérive et de Sumner.

— Vous m'avez vue au CERCLE ? demanda-t-elle en esper, et Sumner la comprit par l'intermédiaire du seh.

— Corby était puissant, affirma-t-il.

Une obscurité mouvante le parcourut en profondeur tandis que ses souvenirs et son kha, passant par Dérive, pénétraient en cette femme.

— Tant de souffrances, dit Assia d'une voix altérée, tandis que les voies du sang assombrissaient son visage.

Lâchant leurs mains, elle s'appuya contre la rambarde de séquoia pour se concentrer. Quand elle releva les yeux, toute sa bonté se lisait sur son visage.

« Vous revenez de loin, tous les deux, dit-elle avec un sourire nostalgique. Mais j'ai le sentiment que le plus dur reste à faire. J'ignorais que Rubeus nous avait isolés de la Ligne. Cela signifie qu'il ne reste plus que nous, à Graal, avec les Massebôth. Tous les esprits-dieu sont partis.

Elle sentit la chaleur s'épaissir encore dans sa bouche sèche et elle s'interrompit.

— Et les éo ? demanda Sumner.

Un mince film de sueur perlait à la lèvre supérieure d'Assia.

— Il n'y a pas d'éo. Ce ne sont pas des gens. Ce sont des engrammes, le modèle psynergétique de tous les anciens mantiques du CERCLE. Il leur arrive d'animer des orts, à l'occasion, mais ce ne sont que des mémoires. Ils sont dépourvus de forme spécifique.

Ils appartiennent à Rubeus ?

— Non, ce sont des personnalités enfermées dans des microfiches cristallines. Les mantiques eux-mêmes ont pris la verticale depuis bien longtemps, ils ont suivi la Ligne pour s'en aller d'ici. Ils ont laissé derrière eux ces mémoires psynergétiques pour s'acquitter des tâches subalternes au service des habitants de Graal. Dans des périodes comme celle que nous vivons en ce moment, elles jouent le rôle de conscience. Les éo ne sont que des fantômes.

Le lyen vrombit à deux reprises et deux silhouettes sortirent du rideau de lierre blanc. L'une était Jac ; l'autre, un sansvisage, un ort humanoïde dont le visage était un ovale de glace bleue. Les traits de Jac avaient retrouvé le modelé qu'ils avaient eu dans sa jeunesse : les pommettes allongées, les mâchoires minces, le nez busqué aux narines frémissantes, le cou tavelé de cicatrices d'acné. Assia remercia l'ort et le renvoya dans le lyen.

— Je me suis perdu, dit doucement Jac en esper. Depuis hier soir, j'oublie tout.

Il regarda Sumner et Dérive.

« Est-ce que je vous connais ?

Jac se sentit brusquement envahi d'un sentiment étrange comme une possession. Sumner avait à ses yeux l'air d'un primitif, brûlé par le soleil et secret.

— Ce que vous ressentez, c'est l'esprit que nous partageons, Jac, dit Sumner.

Les cercles qu'il avait sous les yeux et les cicatrices solaires qui lui barraient le nez donnaient à Sumner une apparence de brutalité, mais Jac voyait bien que l'homme possédait une douceur, une nuance dans la couleur de ses yeux aussi feutrée qu'un début…

« Je m'appelle Sumner Kagan. Je suis l'alterombre du Delph. L'incarnation de ses peurs. Comprenez-vous ce que cela veut dire ?

— Oui, bien sûr, répondit Jac d'une voix étranglée.

Il se souvenait effectivement de Sumner, désormais – c'était l'homme dont lui avait parlé Rubeus. [La roue de la loi qui tourne.] Il frissonna, des effluves de peur traversant sa poitrine.

— La Voix ? demanda Assia.

— Oui.

Le regard qu'ils échangèrent disait toute leur intimité et leurs craintes partagées.

« Tout recommence comme avant. Douze cents ans ont passé, mais pour moi, tout a commencé hier, l'espace d'une nuit de l'esprit.

— Non, Jac, maintenant, c'est la fin, souffla Assia en lui effleurant la nuque. Rubeus a mis en place des filtres aériens. La Linergie ne peut plus t'atteindre. La Voix n'est plus qu'un résidu télépathique. Elle disparaîtra bientôt. Tu es en train de devenir la personne que tu as toujours été.

Dérive perçut les notes profondes de la compassion dans sa voix et sut que cette femme était joyeuse et saine. Mais l'homme, ce Jac, il était dépourvu de substance, hanté. À travers les barrières de son sang, le natif perçut la Voix, l'empire du Delph, présent en Jac, et il battit en retraite.

— Je sais qui vous êtes, dit Jac en regardant le visage de Sumner comme une flamme. Je me souviens de visions terrifiantes lorsque j'étais en train d'accéder à l'esprit-dieu. J'avais peur des Autres, des êtres originaires d'autres mondes. Mais j'étais dans l'erreur à leur sujet. C'était des êtres doux, des créateurs…

Ses mains s'ouvrirent puis se refermèrent, crispées sur ce qu'elles auraient voulu retenir.

« J'ai si peu de souvenirs. Mais je sais une chose. Mes ennemis ne venaient pas de l'extérieur. Ils venaient de l'intérieur de moi-même. Rubeus est dangereux. L'êtes-vous ?

Un sourire oblique traversa le visage de Sumner.

— Pas toujours.

— Rubeus est venu me voir hier soir, dit Jac. J'avais oublié qui il était. Il veut que j'aille dans une somnopupe…

— La Chrysalide, intervint Assia. Je suis au courant. L'éo l'entretient depuis que le Delph l'a créée, voilà un siècle.

— Je croyais que les éo étaient des fantômes ? s'enquit Sumner.

— Des fantômes intelligents. Ce sont des esprits dépourvus de corps, mais ils sont assez conscients pour constituer une menace contre Rubeus.

Tout à l'heure, vous avez parlé de « conscience ».

Assia approuva de la tête.

— Oui, c'est ce qu'ils sont. Ils possèdent une sensibilité humaine. Ils ont été des êtres humains, jadis, et ils veulent que la terre soit bonne à vivre pour l'humanité. Et c'est précisément la difficulté, leur humanisme. Il existe ici des systèmes d'armement capables de détruire Oxact et de libérer le monde de Rubeus, mais ils n'agiront pas avant d'avoir été provoqués. Mais alors, il sera trop tard. Rubeus est puissant.

Vous pensez que le seigneur des ort va attaquer l'éo ?

— Une fois Jac en sécurité au cœur de la Chrysalide, rien n'empêchera plus Rubeus d'attaquer Ausbok.

Jac parut impressionné.

— Tu es bien sûre de toi.

— Cela ne fait aucun doute, Jac, répondit Assia. Rubeus a été créé par un dieu. Il est persuadé de son bon droit, de sa souveraineté. Nous sommes ses ennemis.

Un serpent de vent vint se lover entre les plantes aériennes et tous les regards se reportèrent vers la rivière au bord de laquelle grouillaient les troupes Massebôth. Jac observait Sumner, se sentant lié à lui, plein de compassion pour l'être que ses peurs avaient créé. Des reflets tremblaient dans les yeux pâles de Sumner et le sel recouvrait sa lèvre comme une fine toile d'araignée blanche.

La prestance de ses épaules allongées et la ronde vigueur de son dos étaient clairement soulignées par la sueur qui assombrissait sa chemise bleue.

Assia plissait les yeux pour mieux voir sur l'autre rive du fleuve. Elle se souvint de la naïveté d'Anareta et ses soupçons se muèrent en certitude. Rubeus comptait se servir de ces hommes comme d'un bouclier, sachant que l'éo hésiterait à frapper le seigneur des orts si cela risquait d'entraîner des pertes en vies humaines. La peur d'Assia grondait en elle.

Le natif regardait lui aussi en direction des soldats dans la dure lumière du soleil, mais il sentait que le temps du rêve s'ouvrait dans l'esprit de Jac. Dérive se rapprocha de l'homme, prêt à lire en lui. Il fut surpris de constater que c'était un être simple, aux pensées claires et lucides que ne venait troubler nulle ambition. De plus près, Dérive toucha un souvenir qui innervait une bonne part de la vie de Jac. Neve. Le natif vit ses yeux d'ambre luisant, le passage de la puberté dans les lignes souples de son corps, le brillant noir de sa chevelure. La solitude tremblait tout autour de Jac et Dérive lut sur le visage de Neve l'expression qui s'y était peinte, un beau matin d'été, quand son mari lui avait parlé de la tumeur qu'il avait au cerveau. Cette expression était devenue comme un refrain triste et lancinant dans la vie de cet homme. Elle l'avait vraiment aimé.

Le chagrin aux arêtes vives repoussa le natif en lui-même. Assia avait tourné le dos à la rivière qui luisait à travers le prisme de la brume.

— Ce qui se passe est d'une grande clarté, dit-elle d'une voix rendue presque inaudible par la force de sa conviction. C'est une guerre très ancienne, aussi vieille que la vie. C'est la lutte de

l'histoire et de l'esprit de création, le combat entre la réaction et la conscience. Rubeus est une machine, un esprit sans âme. Voilà des centaines d'années qu'il manipule les événements pour renforcer son pouvoir. Ce qu'il veut, c'est la maîtrise du monde.

— Que pouvons-nous faire ? demanda Jac.

Dérive toucha l'épaule de Sumner et lui montra du doigt un grand couroucou à l'œil de glace qui les observait, perché au bord de la terrasse. Il percevait la vacuité machinale de l'oiseau et savait que c'était un ort. *Tout ce que nous faisons est surveillé.*

— Rubeus n'a pas les talents d'un profond, leur dit Assia avec ferveur. Il ne peut surveiller notre vie symbolique – la psynergie que nous pouvons tirer de notre être le plus profond.

Dérive, le voyant, la comprit sans peine mais la longue interrogation qui passa dans les yeux de Sumner amena Assia à s'expliquer :

« La vie symbolique, c'est l'utilisation que nous pouvons faire de notre conscience pour voir le monde, et tout ce qui s'y produit et nous arrive, comme autant de symboles, comme des éléments de sens. Quand on vit de cette manière, la psynergie s'écoule vers l'extérieur, vers le monde, au lieu de couler en nous avec chacune de nos sensations pour nous faire réagir. Notre être profond – notre Un-dans-l'Esprit – peut résoudre les difficultés que nous avons avec Rubeus si nous nous servons de notre conscience pour activer cette part de nous-mêmes. C'était ce à quoi pensait Râclos quand il vous a dit que l'autoscopie n'était pas suffisante, Sumner. Nous ne pouvons nous contenter de laisser entrer le monde en nous pour en tirer notre équilibre. Nous devons aussi entrer dans le monde.

Le visage de Jac exprimait la perplexité.

— Comment ?

— Nous avons tous le sentiment d'être liés psychiquement, ici, dit Assia d'une voix qui s'était radoucie. C'est pourquoi l'éo nous a réunis. Nous sommes les seuls êtres humains conscients de ce qui est en train de se passer. Nous savons que nous ne pouvons permettre à Rubeus de devenir notre maître. Mais nous ne pouvons recourir à la stratégie pour le combattre. Rubeus est le stratège des stratèges. C'est ainsi qu'il a été conçu. Jamais nous ne pourrons le surpasser en habileté manœuvrière. Mais parce qu'il n'est que le résultat d'une conception, il se prendra lui-même à son propre

piège. Je le sais. Mais il faut que nous nous gardions de toute réaction à son égard, sinon, c'est nous qu'il prendra au piège.

Un sentiment puissant balaya l'être de Jac. Des voix fiévreuses babillaient frénétiquement au fond de son esprit. Enthousiasmé par ce qu'Assia venait de dire, il avait ouvert son esprit à l'Iz, la matrice temporelle. Subconsciemment, il filtra les sons chuchotants jusqu'à découvrir ce qu'il connaissait bien, le noumène qui le rassurait : la Voix. [La révélation est en toute chose.]

Une brise fraîche agita les plantes aériennes et le lyen vibra comme une peau de tambour. Un ort au visage rudimentaire franchit le rideau de lierre blanc. La lueur de sagesse qui faisait comme un halo autour de ses yeux leur montra qu'il était animé par une puissance plus sagace que sa forme ne le donnait à penser.

— Matière Matrice Moteur, lança-t-il – le salut traditionnel de l'éo.

Le visage artificiel accrocha un rayon de soleil et se mit à luire de la lumière dorée et diffuse d'un coquillage. L'ort se tourna vers Sumner, ses vêtements jaunes respirant au rythme du vent.

« L'éo connaît ton existence, eth. Nous savons que tu es métaordonné et nous t'aiderons contre le seigneur des orts le moment venu. Mais d'abord, il te faut attendre. Maintenant dépasse toujours la mesure. Le Temps est l'Événement lui-même. Il faut laisser le moment s'accomplir seul.

Le regard de Sumner, passant par-dessus l'ort, erra sur les colonnes de soldats Massebôth, de l'autre côté de la rivière.

— Ce sont des patrouilleurs de l'enfer Massebôth, éo. Ils ont des strohlkraft et de l'artillerie anti-blindage. En vingt minutes, ils pourraient raser cette forêt que vous habitez. Cela ne constitue-t-il pas une menace suffisante ?

Il dévisagea l'éo qui soutint son regard, impassible.

« Je suis un homme de chair et de sang, reprit Sumner, la colère grondant dans sa voix. Je veux agir, pas attendre.

Il se tourna vers Assia, puis vers l'ort.

« Rubeus a tué mon fils. Il est à l'origine de la puissance des Massebôth qui oppriment le monde au nom de quelques villes à l'agonie. Avez-vous déjà vu une fosse aux dorgas ? Ou visité l'intérieur d'une usine de traitement du schiste bitumineux où l'air

est si toxique que seuls les possesseurs d'une carte brune parvenus à l'article de la mort sont censés y travailler ?

Jac l'observait, debout à côté d'Assia, témoin fasciné par ce qu'il découvrait des aspects de la vie animale de l'histoire.

— Écoutez, Kagan, commença l'ort d'une voix douce comme le vent dans les fougères.

— Je sais, interrompit Sumner, ses yeux très écartés de félin brûlant d'une lueur intense, l'univers n'a pas de coins. Chaque instant est aussi plein que tout autre.

Un rire se bloqua en travers de sa gorge et demeura silencieux.

« Tout cela n'est rien. Si vous désirez vraiment m'aider, servez-vous de tout le pouvoir dont vous pouvez disposer pour tuer Rubeus tout de suite.

— La mort n'est pas une réponse à la vie, rétorqua l'éo. Tant que Rubeus ne s'en sera pas pris directement à la vie, nous ne pouvons rien contre lui.

Le cœur de Sumner cognait comme une planche contre ses côtes.

— Si tu étais un être humain, éo, tu comprendrais le sens de la liberté. Nous n'avons pas besoin de maîtres comme Rubeus, les Massebôth ou le Delph. Tu dis que je suis l'eth. À la bonne heure ! Sers-toi de moi. Je suis prêt à détruire.

— Tu ne comprends pas, dit l'éo sans se départir de son calme. Tu te perds au milieu de tes sentiments. Tous, nous sommes métaordonnés d'une manière ou d'une autre. Les ancêtres d'Assia appelaient cela *karma* – les desseins inexplicables qui façonnent notre vie, lui confèrent son sens. C'est le temps qui rend le dessein ineffable. Mais, à l'origine, quand les gens vivaient plus près de l'instant, le mot *karma* signifiait faire. Veux-tu vraiment te faire le champion de la mort ? Est-ce bien là ce que tu veux faire ? Non. Tu es une forme de vie précieuse, un être humain. Ce qu'il te faut, Sumner, c'est apprendre à aimer.

— À aimer ?

Le regard de Sumner se figea, incrédule.

« J'ai affamé mes émotions jusqu'à l'os pour me conquérir moi-même. J'ai appris à faire passer mes pulsions sexuelles le long de mon épine dorsale pour que mes yeux deviennent sensibles. J'ai toujours choisi le flux contre la forme. J'aime la vie.

— Mais ta vie est-elle amour ?

Le visage de Sumner rayonnait d'un calme étrange, animal.

— Pourquoi faire quoi que ce soit, c'est ça ? Pourquoi ne pas se laisser porter à vau-l'eau ? Maman est mâchoire, c'est bien ça !

— Non, fit l'ort dont le visage se rembrunit. Nous, l'éo, nous croyons que la Mère est l'intermédiaire entre nos débuts balbutiants et inorganiques et notre action expressive. Voilà pourquoi nous nous saluons par les mots « Matière Matrice Moteur. » Oui, la vie est amour, Kagan. Certes, nous disposons d'armes qui nous permettraient de détruire entièrement Rubeus. Mais ce ne sont que des fictions scientifiques sans un esprit pour les guider. Cet esprit, c'est celui de la compassion et de l'amour. Si Rubeus ne possède pas cet esprit, l'univers le détruira.

— N'en soyez pas si sûrs !

Quelque chose vacilla dans le regard de Sumner qui ressemblait à la lumière des étoiles. Il se tourna vers Jac.

« Que voulez-vous que je fasse ?

Jac se raidit.

— Je suis un homme du XXI^e^ siècle, Kagan. Et nous sommes au XXXIII^e^ ! Je ne sais plus.

— J'ai un ami qui adore les kro, dit doucement Sumner, songeant au Chef Anareta. J'ai senti une fois qu'il pensait que de votre temps, l'humanité reconnaissait la valeur de l'individu. Il appelait cela l'anarchie. Ce que vous pensez a une grosse importance pour moi.

— Je fais confiance à Assia et à l'éo.

Jac hésita, puis reprit :

« Vous et moi, nous avons ressenti l'amourvie de l'Un-dans-l'Esprit et l'avons vu modifier la réalité. Mais ce n'était pas nous. C'était le Delph et Corby. Nous n'en étions que les hôtes. Des accidents. Mais nous avons connu l'amourvie. Je crois que nous devons désormais nous en remettre à ce pouvoir à l'échelon individuel. Je ne sais pas ce que cela peut bien vous dire au juste, mais les éo sont bons.

— Quel bien ont-ils fait aux distors ? Ou aux voors ?

— Et que pourrions-nous faire ? répliqua l'éo. Nous ne sommes pas humains. Nous ne sommes que des souvenirs de savoir. Il faut des gens pour agir.

L'éo s'adressa à Assia.

« Ma sœur, comme tu le vois, les Massebôth sont ici. Rubeus ne nous a jamais autorisé de formes vraiment et complètement humaines. Veux-tu bien nous aider à entrer en communication avec eux ? L'un d'entre eux, leur porte-parole, a sollicité un entretien avec toi. Et vous, Jac, je vous invite à demeurer parmi nous, vous y serez plus en sécurité.

Assia se rapprocha de Sumner.

— L'éo a raison, Sumner. Pour le moment, il faut attendre. Mais Rubeus se prendra à son propre piège. Je suis une vieille, une très vieille femme. Bien plus vieille que Rubeus. Mon expérience est profonde. Tu verras.

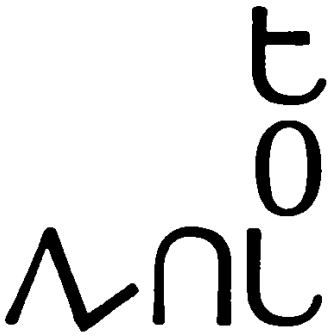
Elle se dirigea vers le lyen, accompagnée de l'éo et de Jac, et tous trois disparurent. Dérive toucha la main de Sumner qui en fut apaisé comme d'un baume. Il sortit son seh et baissa les yeux sur le visage rond du natif.

— Volons !

Ils entrèrent dans le ciel de l'après-midi, en direction de nuages bleus qui tournaient à l'horizon avec les arabesques délicates d'un chant d'oiseau. Les oreilles de Sumner se bouchèrent et l'air se refroidit vivement à mesure de leur ascension. Ils remontèrent le serpent brun d'une rivière et survolèrent des montagnes encerclées de brume où des glaciers chantaient dans le soleil.

Vers la fin du jour, ils descendirent sur Reynii, ville abandonnée, hérissée de clochetons de verre et de jardins suspendus. Ils se posèrent sur un arpent de hautes herbes et regardèrent les halos rouges du soleil monter le long des tours désertes. Des mondes froids s'arrachaient à l'horizon, la goutte de rosée, Llyr, et, vaguement atténué par la couronne du soleil, le petit éclat de fer de Macheoe.

De l'autre côté d'un boulevard, après avoir traversé un parc assombri de nombreux arbres, ils parvinrent à une maison de culte flanquée de deux ormes aux ombres lunaires. Au-dessus des portes, en runatif, était gravé :



Dérive traduisit : *Toutes les sculptures sont d'une même glaise*. À travers les portes ouvertes, ils apercevaient des statues de tous les dieux démiurgiques et innomés du monde dans les niches illuminées. La solitude enclose du temple fuligineux était comme une invite et ils entrèrent.

Tu as changé, songea Dérive, mais pas assez fort pour que Sumner l'entende maintenant qu'il n'avait plus ses sens voors. Le kha doré de Face de Lotus était plus ténu et, maintenant qu'il n'avait plus le masque noir de ses brûlures au visage il avait l'air humain et vulnérable. Quand le voyant regardait dans ses yeux, il ne sentait plus le vertige des profondeurs voors. L'esprit de cet homme était aussi peu profond que celui des simples Serbota. Une tristesse effleura l'âme du natif.

— Pourquoi me dévisages-tu ainsi ? demanda Sumner.

Il était épuisé et affectivement vidé. Depuis la mort de Râclos, l'horreur qu'il avait de lui-même n'avait cessé d'augmenter et il désirait consacrer un certain temps à la découverte de ce qu'il pourrait bien aimer en lui-même.

Je vois en toi, Face de Lotus. Des larmes étincelèrent dans ses yeux. *Je suis aussi vide et vacant que toi en l'absence du magnar. Tout ce que j'aimais en moi avait un caractère tribal. Mais nous voici ici. Seuls*. Du geste, le natif désignait les ténèbres entrecoupées de piliers et l'odeur des dieux. *Je suis fatigué*.

Dérive s'éloigna en flânant parmi les petits autels et les colonnes votives pour laisser Sumner seul avec lui-même. Après une journée entière d'Un-Avec, le voyant était épuisé. Quelques minutes plus tard, il était profondément endormi, roulé en boule dans une niche à l'écart.

Sumner s'assit dans l'ombre dense, la souffrance de sa solitude s'effilochant autour de lui : tout ce qu'il avait jamais fait n'était

qu'un rêve. *J'ai ma vie*, se dit-il. *Je vis*. Mais ce n'était pas vrai. Il n'était pas le même être que celui qui avait connu l'amourvie à Miramol et l'Un-dans-l'Esprit au désert. Privé de son sens voor, il ne trouvait plus en lui que des souvenirs boiteux de Râclos et des Serbota. Tout ce qu'il avait fait alors était un rêve.

Le sang interpellait le sang : *En vérité, nous sommes*.

Même les obscures manœuvres des voors à son égard s'éclairaient avec le recul du temps : le narque tenté par Jeanlu l'avait conduit aux Rangers, et le narque de Corby l'avait entraîné chez les Serbota. Les voors avaient été tout au long de sa vie sa force secrète. Jusqu'au plus profond de son être, jusqu'à la moelle de ses os, il savait que c'était Rubeus et les Massebôth qui avaient fait de sa vie cette réalité errante et incertaine.

Les mains mollement posées sur le ventre, il appuyait la tête contre le bois dur. C'était comme si sa vie entière avait sombré. Des ombres voilaient ses yeux et sa respiration s'amenuisait. En autoscopie, il devint le temple : bruits de pas clapotants et cliquetis des clochettes de verre dans le vent, odeur de l'encens d'ajonc et un courant d'air paisible, presque imperceptible, qui se chargeait d'humidité…

Tandis que son corps dormait, son esprit surveillait toute chose. Les sentiments trop vastes pour sa mémoire le débarrassèrent de leur pesanteur et les ombres s'épaissirent. Si lentement qu'il y fallut toute la nuit, les yeux de Sumner s'emplirent de larmes.

Une aile de lumière gris-bleu faisait comme une présence parmi les ombres rares du réduit où Sumner s'éveilla. Son chagrin s'était évaporé pendant son sommeil, le laissant calme et vide. La tiédeur de l'aube qui se glissait entre les lattes de la porte apportait des parfums pimentés.

Il voulut s'étirer… mais absurdement, son corps était inerte, immobilisé comme il l'avait été en présence de Rubeus. Ses jambes n'étaient plus que des formes floues et ses mains ne lui appartenaient plus. Et puis, mystérieusement, ses doigts se recroquevillèrent, son poignet tourna. Même son souffle allait et venait sous l'influence d'une volonté étrangère. Tout près, il entendit son cœur gémir.

Il vacilla, en proie à la confusion, quand son corps le hissa sur ses pieds. Il bougeait comme s'il était possédé par un voor mais en lui il n'y avait ni sens voor, ni bruit de l'Iz, ni sensibilité de profond… il n'y avait place que pour l'impérieux besoin de bouger. Alors il le vit : un couteau à manche garni de cuir, dont la longue lame noire et luisante comme le pétrole, courbée comme un croissant de lune, était fichée dans les murs de bois de la niche. Sa main droite flotta dans la direction de l'arme et les doigts se détendirent pour saisir le manche gainé de cuir.

L'esprit emporté dans un tourbillon, Sumner contemplait, impuissant, sa maki qui arrachait le poignard du mur et tournait la lame vers lui. Dans ses entrailles un espace froid et vide s'élargit et la terreur grogna dans sa gorge. Quand la pointe de la lame plongea vers sa poitrine, l'horreur explosa, libérant sa volonté. Il fit pivoter son torse. Le métal déchira le haut de sa tunique et éclaboussa de sang la main meurtrière.

Au bord de l'évanouissement, il fouilla des yeux, au-delà des formes contournées de l'alcôve, la pénombre où une silhouette était étendue. C'était Dérive, inconscient ou mort. Au-dessus de lui, dans la lumière brumeuse, un distors posait sur Sumner le regard absent d'un iguane. Son visage mince et saccagé était comme cuit. Il leva la main droite et la main droite de Sumner se leva. Les yeux du distors ronronnaient. Au-dessus des poils arachnéens de ses sourcils, deux lames d'os frappées par les rayons du soleil brillaient comme des cornes. Il se frappa la poitrine de la main droite.

Le bras de Sumner se tordit furieusement et sa main, armée du poignard, se tourna vers lui. De nouveau, l'énergie de la panique le fit réagir. Il rejeta son torse en arrière, s'élança hors de la niche et buta violemment contre un plateau portant des figures de cendre. La lame s'était profondément enfoncée dans son épaule et la douleur le transperçait. Les yeux du distors étaient musicaux, son visage de figue se crispait sous l'effort de sa volonté. Il écarta la main droite qu'il avait portée à son épaule et la pressa fortement contre sa gorge.

La main de Sumner arracha le poignard de son épaule et la douleur s'alluma en lui, carbonisant sa peur : l'espace s'étendit autour de lui, se déployant loin de son corps. Il lui fallut faire appel à toute la puissance de l'autoscopie, à toutes ses ressources

intérieures pour que la roue de la pensée qui vrombissait en lui s'arrête.

Et tout d'un coup, il n'eut plus peur, ni mal, ni aucun besoin de penser. La lame qui lui avait effleuré la gorge s'écarta.

Les traits du distors parurent se disposer différemment. Il recula et sa main gauche plongea dans une poche à sa hanche.

La main de Sumner qui tenait le poignard virevolta et la lame siffla dans l'air, s'enfonçant dans le poignet du distors qui lâcha le seh qu'il venait de saisir. Vif comme un lézard, l'homme arracha le couteau de sa chair et se baissa vers le seh tombé à terre.

Avec une aisance presque désinvolte, Sumner roula sur le côté et, d'une seule main, éleva le plateau de métal noir qui portait la cendre éparpillée. Le distors s'arrêta net et le lourd plateau écrasa le seh.

Le distors fit volte-face en brandissant le couteau. Sumner se releva et approcha sans hâte, en se plaçant entre Dérive et son adversaire. Nulle rage, nulle hésitation dans le bleu serein des yeux de Kagan.

Le distors feinta, s'élança dans l'ombre et battit en retraite parmi les autels décorés de bougie et les colonnes démoniaques, jetant à grands coups de pied des idoles et des encensoirs en travers du chemin de Sumner et faisant sonner son arme contre les carillons de verre et les idoles de métal.

— Ne t'approche pas de moi, eth ! criait-il, la voix électrisée par le ton du commandement. Tu ne sais pas qui tu es.

Ses yeux brillaient, impérieux.

« Tu es moins à chaque pas.

Il tournait sur lui-même en agitant sa main blessée devant lui d'un mouvement hypnotique et, peu à peu, reculait.

« Tu n'es rien, rien…

Les paroles du distors résonnaient dans le temple comme un écho obsédant avec la force d'une transe mais Sumner n'écoutait pas. À grandes enjambées, il passa devant l'autel de Paseq, mesurant du regard la distance qui séparait l'homme de la sortie, repérant les lignes de fuite que celui-ci se ménageait. Il laissa le distors prendre un peu d'avance et courir entre les piliers. Il s'apprêta à bondir par dessus les piles de tapis de prière pour le rattraper sur le seuil. Mais l'autre se déplaça plus vite que Sumner

n'avait cru humainement possible. Traversant les rayons bleus de l'aube, il franchit la porte avant que Sumner y fût parvenu.

Le génie du meurtre immobilisa Sumner. Sans y penser, avec des gestes précis et efficaces, il tira le seh de sa poche et effleura calmement la surface métallique de l'appareil, déplaçant ainsi les points lumineux qui la constellaient. De sa main engourdie par la douleur, il tira une énorme idole-dragon de sa niche et enfonça la poignée de bois du seh entre ses mâchoires béantes. L'idole de fer s'éleva, soulevée dans les airs par le seh. Les pas du distors étaient un frôlement à la limite de l'audible. Sumner régla au maximum la poussée de l'engin, actionna l'arrêt-retard et lança le dragon dans la direction sonore du tueur.

Une explosion ébranla les murailles du temple. Avant même que le vacarme ne fût retombé, une autre explosion suivit, tel un présage mortel. Sumner enjamba une solive tombée à terre et vit, dans la lumière métallique du matin, que le dragon volant avait atteint sa cible. Les jambes du distors étaient accrochées au fût éclaté d'un arbre. L'idole était enfoncée dans un cratère de boue sanglante.

Sumner se frotta les oreilles. Un sifflement opiniâtre lui emplissait la tête. Il fit un pas en avant pour voir si le seh était intact et le sifflement devint un gémissement suraigu. Il vit que les autres, sur la colline, ne l'entendaient pas. Le gémissement se transforma en une aiguille plantée entre ses yeux, qui lui fouillait le crâne. Il tomba à genoux, la tête entre les mains, et rugit. La sonnerie de la souffrance vibrait dans ses dents, faisait voler en éclat sa vision et l'écrasait sous son propre sanglot.

« Nous ne voyons de nous-même que ce que nous voyons. »

Une odeur âcre chatouilla les narines de Sumner, projetant des aiguilles lumineuses directement dans son cerveau. L'olfact l'arracha au sommeil mais lassa ses sens inertes dans les cendres humides de son sommeil. Les mots vinrent à lui charriés par le chaud courant de son sang, s'immisçant, se succédant par couches inégales…

— Réveillez-vous. Allons.

La voix marchait lourdement en lui. Sans qu'il en connût avec certitude la raison, la voix était menaçante. D'inquiètes

prémonitions faisaient grincer ses nerfs, le poussant à se balancer violemment pour voir s'il réussirait à rouler, à se libérer de son engourdissement et à s'enfuir en courant. Mais en retrouvant une plus grande lucidité, il rejeta cette idée. La voix, bien sûr. Il la reconnaissait.

Lentement, il ouvrit ses paupières et ses yeux se levèrent vers le visage dur et hautain de Rubeus.

Sumner voulut se relever mais il était garrotté et son corps était suspendu au bout de lanières. Les liens mordaient sa chair et cette sensation dissipa quelque peu le flou de ce qui l'entourait. Une lueur verte en se précisant devint un panneau incrusté de pierres précieuses : c'était un mandala cruciforme. Le plafond alentour était divisé en losanges de lumière bleu-pétale. Les lanières couleur de savon que son poids tendait, étaient fixées à des mottes sphériques qui paraissaient planer dans les airs.

— À Graal, le meurtre est puni d'exil, Kagan, menaça la voix de Rubeus. Le distors est mort.

Sumner se tortilla pour tenter de se libérer et le seigneur des orts brandit une pierre en forme de losange. À l'intérieur du cristal, la lumière s'affaissait dans une lueur méditative. Sumner se détendit en fixant son attention sur les variations de couleur de la gemme.

— Où est Dérive ? grommela Sumner.

— À Reynii, sous l'emprise de la drogue. Ne vous préoccupez pas de ce monstre. L'angoisse que vous allez connaître est bien pire que les souffrances de Dérive. Le distors que vous avez tué n'était personne… un simple animal facile à trouver et à conditionner. Mais vous l'avez tué.

Rubeus parlait sur un ton menaçant mais, intérieurement, il éprouvait un mélange de crainte et de respect. Le distors n'aurait pas dû mourir. C'était un maître psi. L'esprit meurtri d'émotions de Sumner aurait dû n'être qu'une pâte molle entre ses doigts. Tenant le transfogemme au creux de sa paume, il vérifia une nouvelle fois que les membres du tueur étaient correctement entravés.

— Vous vous êtes conduit d'une manière stupide. Les meurtriers ne rencontrent guère de clémence ici.

Sumner posa sur lui un regard froid.

— Il a essayé de me tuer.

— Non. Il a essayé de vous faire tuer par vous-même.

Dans les cheveux coupés court de Rubeus jouait la lumière du plafond. Son sourire était zanoque.

« Il n'y a aucun règlement contre ça. Il a puissamment visualisé votre mort. L'assassiner n'était pas la meilleure façon de réagir. Vous auriez pu tuer beaucoup de monde quand vous avez envoyé le seh. C'était de la folie.

Ses yeux se rétrécirent, exprimant la réprobation.

« Vous êtes fou. Vous vous considérez comme une entité séparée et vous attirez votre entourage dans la brèche qui vous sépare du monde.

Le panneau de cristaux s'alluma, formant des écussons et des cartouches de couleur.

« Il est temps que vous descendiez dans ce trou pour faire face à ce que vous y avez jeté.

Pendant que l'ort parlait, Sumner s'était comprimé sur lui-même suivant une technique acquise à Dhalpur. Les muscles se repliaient et les os glissaient sur les os. D'une détente brutale, la main droite de Sumner se libéra et bondit vers Rubeus, manquant son visage d'un centimètre.

Le seigneur des orts se rejeta en arrière avec un cri d'alarme et le transfogemme tourna entre ses doigts. La lumière du rêve frappa les yeux de Sumner dont la tête s'affaissa.

— Vous vous êtes frayé un chemin à coup de poings toute votre vie, Kagan, mais vous n'irez pas plus loin.

Les doigts de Rubeus tremblaient tandis qu'il rattachait la main de Sumner. Les dangers qu'incarnait cet homme étaient totalement imprévisibles.

— La règle de Graal prescrit l'exil pour les meurtriers. Mais comme je vous tuerai dès que vous aurez quitté Graal, l'exil est interdit. Les esprits-dieu ne toléreraient pas une exécution. La seule possibilité qui me reste, c'est la transe.

Rubeus tourna la tête et leva les yeux sur le mandala cruciforme.

— La transe ne durera que quelques instants, dit-il tandis que les lumières baissaient.

Encore que pour vous, elle sera peut-être éternelle.

Une pulsation de lumière intérieure donna à Sumner la force de relever la tête pour regarder l'ort en face. Rassemblant toutes ses

énergies pour maîtriser son corps, il dit avec une cinglante assurance :

— Vous ne pouvez m'arrêter, ort. Je suis l'eth. Je suis le trou.

Rubeus se hâta d'endormir Sumner avec le transfogemme.

— Je ne vous crains pas, eth !

Il rit mais tout son être était glacé.

« Vous allez d'où l'on ne revient jamais.

Des carillons résonnèrent au seuil de l'audible et la salle devint un diamant de lumière vert pâle. Un vertige de somnolence faisait tournoyer Sumner aux limites de la conscience.

— S'il était là, le Delph aurait un petit conseil à vous donner.

La voix de Rubeus s'éparpillait dans un bourdonnement de cristaux.

« Ne t'attarde pas à frotter une seule partie de l'éléphant… Et ne sois pas surpris par un dragon réel.

L'obscurité était peuplée de lumière : éclats de miroir, étincelles et reflets filant sur l'eau quadrillaient le silence. Une image se détachait de ces ténèbres luisantes. Hors d'atteinte, sourd et lointain, Sumner contemplait la silhouette d'un homme qui scintillait en se précisant. C'était Croc Ardent.

L'obscurité monta et chaque ombre avec elle. Dans la clarté blanche, Croc Ardent résonnait de couleur : les cheveux et la barbe vibraient de noir, la peau se lustrait d'une teinte café, les yeux pétillaient dans un visage carré où nulle perplexité ne se lisait. Il était vêtu de la tenue Serbota en loques qu'il portait au moment de sa mort.

Comme il approchait, l'espace autour de lui, blanc de néant, se gâta. Dans la blancheur, des formes s'assombrirent : un arbre aux branches étalées, à la cime écrasée, apparut, en suspension dans l'air, et ses racines étiques pendaient. Une flaque d'eau claire d'où jaillissaient des paillettes d'or flottait non loin. Des buissons griffus et le squelette d'un poirier prirent corps près de la mare.

Quand Croc Ardent fut à la hauteur de Sumner, tout était en place. Dans la lumière verte du jour, ils étaient entourés d'un verger de poiriers dont les branches ployaient au-dessus de leurs têtes. C'était là que Croc Ardent avait été réduit en charpie par Nefandi sous les yeux de Sumner. À présent le visage du reproducteur était

aussi net et clair que le ciel. Il tendit son poing massif et, l'ouvrant, découvrit au creux de sa paume un songemme.

Sumner était impressionné par le réalisme absolu de la transe. Elle n'avait absolument rien qui évoquât le rêve. Les arbres noueux, le scintillement des toiles d'araignée, le cri fanfaron d'un oiseau, tout cela était d'une réalité opaque.

Il baissa les yeux sur l'amulette et Croc Ardent la laissa tomber dans l'herbe. La pierre s'embrasa de lumière dans une tache de soleil. La sandale de Croc Ardent se posa sur le joyau qui craqua comme les articulations d'un poing qui se serre.

— C'est un mensonge.

Ses yeux jaunes étaient pleins de colère.

« Il n'y a pas de force dans les idoles. Pas de pouvoir dans la forme… À moins que je ne sois présent.

Sumner toucha du bout du pied une touffe d'herbecitron et remarqua qu'il était habillé dans ce rêve comme dans sa vie éveillée, à l'époque de cet épisode. Un mince croissant de lune était accroché haut dans le ciel.

— Nous sommes dans une transe, Croc Ardent.

La voix de Sumner était d'une extravagante réalité.

— Je ne suis pas Croc Ardent.

La voix de Croc Ardent était assourdie.

« Ne me reconnais-tu point ? J'ai été à ton côté depuis le premier jour du monde. Je t'ai parlé par des voix innombrables.

Croc Ardent se boursoufla, trembla et puis se fondit dans un colossal lézard à gueule de rasoir. Son long museau noir mugit une seule fois puis la bête s'anéantit, se muant sans transition en une colonne flamboyante, en un feu de deva qui à son tour devint les courants de plasma et les flammes huileuses de l'Iz.

— J'ai été tous ces êtres, dans ta vie, bourdonna la voix du vide.

« Je suis le modulateur du rêve, si proche de toi que je ne suis rien. Je vis dans tout ce qui meurt. Intouchable. Innommable. Libre. Je suis.

Les lumières d'Iz se ruaient dans un tourbillon centripète d'irradiation blanche.

Sumner se recroquevilla. Quand il leva les yeux, il découvrit Croc Ardent à ses côtés et les poiriers qui ployaient dans le jour purifié par le vent.

— Croc Ardent est le premier, dit le vagabond des formes, en aidant Sumner à se redresser. Je sais que c'est dur pour toi de te retrouver en face de lui. J'ai essayé de le rendre un peu plus présentable pour que tu ne te rappelles pas trop vite combien il a souffert.

En proie au vertige, Sumner se releva en vacillant. À la vue de Croc Ardent, une cohue de souvenirs partagés s'était précipitée dans son esprit : les joyeuses randonnées à travers la jungle, la saillie des femelles dans les stalles de Miramol, la chasse en amont du fleuve… La tête dans les mains, il essayait d'endiguer ce torrent de pensées.

— Dis-moi, où donc va la douleur quand tu l'oublies ?

Croc Ardent gisait à terre. Son corps était réduit à un squelette brisé et calciné. Tout le chagrin, toute la douleur, toute la confusion que Sumner n'avait pas eu le temps de ressentir le jour de la mort de Croc Ardent, se donnaient à présent libre cours. Sous ce poids qui l'accablait, Sumner tomba à genoux.

Croc Ardent avait été fort dans son vouloir comme dans son corps et il avait beaucoup partagé avec Sumner. Aurait-il dû essayer de le sauver ? Le doute tournait toujours en rond en Sumner. *Non, non*, pensait une partie de lui – à ce moment-là, il n'y avait aucun espoir de vaincre le sabre de Nefandi. C'est pourquoi il avait laissé agir Croc Ardent. Il s'était conduit comme une brute avec l'homme…

— Très bien, dit une voix apaisante qui montait du crâne craquelé et noirci.

« Ouvre-toi à tes doutes et à tes répugnances. Ressens toute chose. C'est la seule voie de la guérison.

Sumner demeura avec Croc Ardent, revivant par le rêve chaque heure partagée, jusqu'à ce qu'il eût atteint le bout de sa mémoire et le début de ses sentiments.

Pendant des heures Sumner rêva à travers les souvenirs des expériences qui l'avaient formé. Puis il commença à se disperser.

L'empathie le rongea, et les sentiments tabous, les désirs occultés. La douceur toujours niée de son âme devint le contenu de sa transe.

Il serra Zelda dans ses bras comme il avait toujours désiré le faire, et les suaves seins de sa mire lui caressèrent le visage. Il étrangla son père d'innombrables fois, jusqu'à ce qu'il pût l'aimer. Il

revécut l'émerveillement hypnotique qu'il avait éprouvé dans son enfance lorsqu'il avait engagé un cheval sur la glace. En voyant de nouveau s'élever au-dessus des naseaux la fumée de l'haleine animale, il fut submergé par la magie de ses sensations.

Libérés de tout cauchemar, les jours de sa vie s'étalaient autour de lui comme des guenilles répandues à terre. Il était dans l'obscurité de la transe, la boule de feu de ses pensées et de ses sentiments qui tournait autour du point de sa conscience. Il n'était pas le souvenir. Plus il se souvenait, moins il devenait. Il était l'écart, la distance qui séparait ce qu'il était maintenant de ce qu'il avait été à sa conception. Et avant ? Des sensations et des sentiments transparents se levaient devant lui, colorés par son esprit. Il se rappelait que Corby l'avait entraîné sur la lande de Rigalu et lui avait montré l'Iz. Il évoquait les images évanescentes de ses précédentes incarnations : il avait été requin, oiseau de proie, rat-debout. Mais ceux-là aussi avaient été la distance. Non pas la distance couverte – ou découverte – par son ego mais bien plutôt la distance d'énergies immensément complexes. Détaché de son corps et absorbé dans le cœur de son être sentant, il sentait la présence de ces énergies.

Psynergie, Kagan. La voix du Modulateur du Rêve se fit flot de lumière. *La Psynergie est l'énergie organisée à travers des éternités : le yantra cellulaire, la vision stéréo, la coordination de la main et de l'œil, le feu capturé, les animaux capturés, les pensées capturées !*

La transe devint la lumière rougeoyante d'une savsule. La console d'argent s'incurvait devant lui et sur l'écran brouillé les paroles du Modulateur du rêve apparurent parmi des images cinétiques et des figures en rotation : « La pensée est matrix ». Les lettres se liaient entre elles comme des atomes et des mots-molécules se coagulaient avant de s'évanouir :

« MATRIX (kro) mater, mère matrice : « La pensée est une matrix qui engendre sa propre réalité. Les idées, les concepts, les systèmes de croyance que vos ancêtres ont pris au piège sont devenus vos pièges.

Une suite d'assertions défila lentement sur l'écran :

Le piégé et le piège sont identiques.

Ce que tu crées, te crée.
Ce qui te crée te détruit.
Maman est mâchoire.
Maman est matrix.

La matrix-pensée est auto-illusion, poursuivit le Modulateur.

C'est la sensation continue qu'a chacun de nous d'être le centre… la sensation dont nous avons besoin dans notre enfance. Maman nous jette toujours de la poudre aux yeux. Les hommes sont trompés par la biologie. L'ego est synthétisé au même titre que les ongles ou les cheveux. C'est une carapace, une couverture protectrice, une bogue. Elle entoure le moi-sentant et nul être, sous peine de mort, ne peut s'en débarrasser. Ce qu'on peut attendre de l'ego, au mieux, c'est la transparence. L'ego doit être clair. Ce n'est jamais une question de volonté. Il ne s'agit pas d'agir pour s'améliorer. Tu es. C'est de distance que je te parle. Tu dois être clair pour que la distance passe à travers toi.

Sumner se trémoussa devant la savsule et un signal rouge se mit à bourdonner : « NE T'Y RISQUE PAS ! »

Ne te risque pas à essayer de comprendre, dit le Modulateur du Rêve et une fiche apparut devant lui :

RISQUER (kro), resecare : *couper* ou rhiza : *racine*.

Ton ego est conscience des entrailles. Il veut réduire toute chose en des parties plus simples que lui. Il veut connaître la distance. Mais il ne peut jamais aller au-delà du sentiment. Et même alors, il ne touche qu'une partie de ton être. Le seul secret est que toutes choses sont secrètes.

Sur l'écran de la savsule, une inscription s'alluma : « LA COMPRÉHENSION EST UN MENSONGE » puis disparut dans une fumée rose vif.

Écoute. Les ténèbres étaient épaisses comme le désir et Sumner n'avait plus la voix du Modulateur du Rêve à laquelle se raccrocher. *L'être est plus que la pensée et les os. L'être est infini et mouvant, comme la lumière, et ne demeure jamais assez longtemps quelque part pour être où que ce soit. L'existence paraît minuscule à travers les orifices du crâne. Mais tu es grand, plus grand que tu ne penses. Tu ne le sens donc pas ? Tu brûles à travers tous les instants perdus de ta vie. Et tu continueras à brûler parce que la*

distance est tout ce qui est et que ce qui prend fin n'est pas toute chose.

Une voix qui avait longtemps voyagé lui parvint. Elle était haut perchée, furieuse, brouillée d'échos. C'était une pensée non répétable, advenue. Il la répéta : *Je suis. Je suis*. Et il était…

Sumner s'éveilla. Il était vêtu d'un pantalon noir, de bottines en peau de chamois grises et d'une chemise sombre à manches bouffantes. Son corps était calme et concentré, profondément reposé.

Le rêve était fini. Le carrousel des étoiles, la forme et la position de la lune en étaient au même point qu'avant la transe. Et quoiqu'il fût différemment vêtu et se trouvât en un lieu inconnu, il était certain d'être réveillé.

Il fouilla du regard les environs. Pas trace de Rubeus. Sumner se trouvait dans une cour fermée éclairée par les arcs-en-ciel nocturnes et la pâle lueur de la lune. Un groupe d'hommes approchait… des soldats. Il les regarda comme s'ils sortaient d'une autre vie.

— Eh ! toi, lança un des hommes, garde à vous !

Sous la faible lumière des étoiles, Sumner n'enregistra pas tout de suite ce qu'il voyait. Ses pensées étaient trop petites, trop resserrées, trop semblables à des œufs : vivantes et cependant inanimées. Quand il comprit que les soldats qui venaient sur lui étaient des Massebôth, il était trop tard pour fuir.

— Où sont tes insignes ? lui demanda un officier à la posture voûtée comme celle d'un singe.

Il était flanqué de six hommes.

— Je suis un ranger, répliqua Sumner. Je suis ici à la demande des éo.

Une expression préoccupée plissa un instant le visage de l'officier. Puis il haussa les épaules :

— Tout ce que je sais, c'est que tu es en uniforme et sans insigne.

Se détournant, il lança par-dessus son épaule :

— Emmenez-le et vérifiez son identité.

Les six hommes s'élancèrent aussitôt sur Sumner et leurs mains agrippèrent ses bras. Mais il se projeta en arrière contre l'un des soldats et frappa des deux pieds. Il virevoltait quatre hommes se

retrouvèrent au sol. Sa rage explosa et ses mains à présent libérées tremblaient d'une terrifiante colère. Mais comme il approchait, l'un des hommes brisa le capuchon d'un flacon fixé à son poignet et projeta au visage de Sumner une vapeur âcre qui le prit à la gorge. Il recula en chancelant, les yeux vitreux et rapetissés, brillants de peur.

Les Massebôth marchèrent sur lui, en brandissant leurs poignards. À travers les voiles de sa douleur, Sumner lança ses mains en avant, cueillant d'un coup de poing entre les yeux l'un de ses assaillants, tordant le poignet d'un autre pour faire lâcher son poignard. Mais la drogue qu'ils lui avaient administrée ralentissait tout à l'intérieur de lui. Avec une promptitude mécanique, une main armée d'un couteau apparut et la lame, trouant l'air, le cueillit en haut de la poitrine.

Le choc le libéra de son brouillard et il recula maladroitement, le poignard vibrant entre ses mains. Quelque chose comme du verre craqua à deux centimètres derrière ses yeux. Tandis qu'il se couchait sur le dos, le goût du sang gluant lui emplit la bouche et sa vue s'assombrit. Un poing de glace pressurait sa poitrine, en extirpait tout le feu et sa langue comme une lame forçait contre ses dents et se pliait.

Les limites musicales et ténues de son sommeil se défirent. Une odeur âcre envoyait des pointes de lumière dans son cerveau.

— Allons, réveillez-vous.

La voix pesante fit pénétrer de force la vue dans ses yeux qui découvrirent un panneau de joyaux lumineux… un rutilant mandala cruciforme. Les pétales de lumière bleue se resserrèrent autour des mottes qui flottaient dans l'air. Les lanières couleur de savon étaient tendues sous le poids de Sumner.

Il se tordit dans le harnais de la transe et le visage buriné de Rubeus apparut dans son champ de vision. Dans sa main, un transfogemme en forme de losange jetait des éclairs.

Sumner fit un écart mais les lanières le serraient étroitement. Ses yeux étaient ceux d'un homme ivre.

— Depuis combien de temps ?

— La transe ?

Le visage souriait au milieu d'une constellation de saphirs éclatants.

— Quarante-deux secondes environ. La première transe était sans forme imposée. J'ai manipulé la seconde.

— Les Massebôth… articula Sumner.

— Vous êtes en transe depuis que vous avez tué mon distors, confirma Rubeus.

Les yeux de Sumner gémirent.

Rubeus le considérait avec amusement.

— Vous êtes en train de comprendre l'étendue de votre malheur, semble-t-il ?

La lumière bondit dans le transfogemme et le harnais tourna jusqu'à ce que Sumner revienne à une position parfaitement verticale.

« À présent, vous ne saurez plus jamais si ce que vous vivez est réel ou non, comprenez-vous ?

Le visage de Sumner avait pris une dureté de pierre.

« Il est fort possible que dans les cinq minutes de temps réel à venir vous viviez cinquante ans.

Un tic faisait palpiter le coin de la bouche de Sumner.

« Peut-être cela vous prendra-t-il des heures de temps réel, des vies entières dans la transe.

Un hurlement glacé déchira Sumner. Rubeus dirigea le transfogemme en plein dans le visage de Kagan, qui se laissa aller, inerte.

« Tu t'es laissé surprendre par un dragon réel, et tu as peur.

Rubeus rapprocha son visage de celui de Sumner, les yeux pétillant de gaîté :

« Courage !

LE DÉDIT

[Tout ce qui bouge revient tôt ou tard à son point de départ. Je sais cela mieux que n'importe quel être humain. Le mouvement est une sphère : une déclinaison de vecteurs depuis la courbe du cosmos en expansion jusqu'aux galaxies en spirale, aux étoiles, aux planètes et aux cellules – qui s'étendent encore à travers la blastosphère, l'œil et le crâne.]

La lune était renversée sur le dos dans le ciel diurne et, tout en marchant, Nobu Niizeki observait les nuances claires de l'air qui la nimbait. Dans son esprit, la lune était une prière bondissante, toutes les amours réelles, les amours perdues de la terre tournaient avec elle, limpides comme la musique. Tout ce qui avait jamais tenté de s'élever au-dessus de soi était là : les cellules des sommités des plantes qui explosent, les coquillages qui déroulent leur spirale, la coquille du crâne qui grandit, lui-même si semblable à la lune.

Nobu s'arrêta brusquement, la respiration grondante de la mer s'était assourdie ? L'esprit en alerte, il leva les yeux pour découvrir qu'au lieu de la courbe monotone de la grève s'élevait à présent devant lui une barrière de collines. Il était parvenu aux confins échevelés de la plage, là où les coquillages fracassés et les formes démoniaques des roseaux desséchés se mélangeaient à la terre noire et aux longs bras décharnés des bambous. Il avait fait dix pas à l'extérieur de sa prison de sable !

Dans la joie délirante qui le faisait trembler, il crut un instant que son cœur allait s'arrêter. Il jeta un coup d'œil en arrière sur le sable ridé, le rebord abrupt de la plage et la longue courbe du rivage battus par les vagues où luisait le chrême de la mer. Il était libre ! Il vacilla, paralysé par l'extase.

Depuis plus de douze siècles…

Son visage se crispa mais il contint le bouillonnement de ses sentiments. Il lui fallait une certitude. Quoique, bien entendu, il

éprouvât cette certitude, il connaissait ses limites – il avait essayé de les repousser pendant douze siècles et elles en retour l'avaient repoussé, invisibles et inéluctables.

Il tourna le dos à la plage et la verdure ciselée du monde qui s'étendait devant lui l'agressa de sa luminosité. Hardiment, il s'avança de quelques grandes enjambées puis s'élança brusquement et courut de toutes ses forces dans le monde éclatant de sa liberté.

[Le V – symbole de la descente et du retour : le voyage de la lumière qui tombe de la liberté sans identité à l'identité sans liberté du cristal et, à travers la vie, rebondit à la lumière. V, l'emblème de l'esprit-dieu hortemps gravé il y a quarante mille ans dans les amulettes d'os pour les Cro-Magnons hortemps.]

Un bélier ort suivait Nobu qui s'éloignait de la mer en direction des montagnes. Rubeus surveillait l'homme qui, toujours vêtu de son uniforme de mantique, engourdi de joie, traversait en trébuchant les ravins rocheux. Le seigneur des orts brûlait de posséder le pouvoir de sentir les pensées de cet homme. Depuis qu'il existait, Rubeus avait toujours été intrigué par le destin de Nobu. Pourquoi le Delph l'avait-il gardé vivant et conscient sur une portion de plage pendant mille deux cents ans ?

L'ort ovin bondit de rocher en rocher jusqu'à un meilleur observatoire, tandis que Nobu poursuivait toujours sa course déchaînée. [Où vas-tu, petit homme ?] Mais le mantique n'était pas télépathe et Rubeus devait se contenter de l'observer. Et, en l'observant, de s'étonner : [Qu'est-ce que le Delph, esprit-dieu hors du temps, voit de Nobu, ici, en cet instant crucial ? La scène vue est nébuleuse.]

En tout cas, intrigué par l'illogisme, l'étrange lubie que constituait le destin de cet homme, il suivait Nobu qui allait toujours, escaladait en grognant le terrain pentu, une lumière mystique sur le visage. Puis une idée frappa Rubeus : [Le Delph n'avait aucune raison !] Les yeux fixés sur Nobu, le seigneur des orts sentit le poids de l'immensité qui séparait la logique des cristaux de la fantaisie du Delph. [La fantaisie est une blessure. Seule la raison est lisse, dépourvue d'accrocs.]

Le bélier ort, du haut de son perchoir, regardait Nobu, en contrebas, avec des yeux hantés. Il se balançait au rythme d'une litanie silencieuse, dans un lent mouvement halluciné de plante marine.

Comment survivre ? Nobu grelottait, frileusement recroquevillé contre un épaulement de granit. Il se trouvait dans un bosquet de pins neigeux au sol bourbeux ; des minces filets d'eau qui ruisselaient des hauteurs, s'élevait une brume irisée, accrochant des arcs-en-ciel aux pitons rocheux qui s'élançaient à l'assaut du ciel. Il était monté jusque-là pour la lumière et les nuages, mais il n'avait pas songé au froid. Il scintillait dans ses mains et piquetait ses dents d'étincelles. Il aurait voulu se lever et poursuivre sa route. Un monde lui appartenait. Il s'étendait dans le parfum des cèdres rouges et des épilobes, jusqu'aux montagnes rêveuses, au ciel peuplé de nuages aux formes infinies. Mais les chemins qui menaient au-delà de ce monde étaient barrés d'obstacles broussailleux et tapissés de givre. Où aller ? Chaque direction possible l'enfonçait plus profondément dans la conscience de ses manques.

Un bélier aux yeux de glace l'observait avec une dignité insouciante.

Qu'est-ce que la joie ? La joie, c'était le froid qui le faisait trembler. Elle lui était refusée depuis si longtemps, depuis qu'il n'était plus qu'un esprit, un fantôme sans désirs, exilé dans un recoin du temps. Il grimaça sous la brûlure cinglante du vent. La peur humaine était le plus petit sentiment, sur la planète.

Le bélier tressaillit et, franchissant d'un bond un buisson de ronces, disparut hors de vue. Nobu s'assit sur son séant, le dos tourné au vent glacé. Un frémissement parcourait les muscles de son visage. *Seule, la liberté est un mystère. Seul, le mystère peut remplir la totalité de l'espace que contient l'esprit.* Comme un ivrogne, il se mit à pleurer.

Quand le vent de la montagne eut dissipé la vapeur de ses sentiments, il se sentit fatigué et attentif à ce qui l'entourait. La neige fondue argentait les rochers de son oratoire, atténuant les contours.

— Niizeki, dit une femme, dans son dos. Elle apportait avec elle des senteurs de forêts ombragées et son visage au teint sombre lui était familier.

— Assia !

— Cela fait longtemps, Nobu, dit-elle en esper. Tu es libre à présent. Dans un monde nouveau. Tu peux tenir debout ?

Nobu se leva, vacillant sur ses pieds. Au-delà d'Assia, le temps semblait ténu parmi les nuages.

— Le Delph… commença-t-il mais elle mit un doigt sur ses lèvres.

— Je t'expliquerai tout.

[Newton écrivit en 1730, page 374 de la quatrième édition *d'Opticks* : « Le changement des Corps en Lumière et de la Lumière en Corps est très conforme au mouvement de la nature, qui semble se réjouir de la Transformation. »]

Nobu était assis dans une clairière parmi des arbres tourmentés au feuillage sombre. Assia se tenait à une distance respectable, en compagnie d'un éo, dans un polygone ensoleillé. Elle voulait lui laisser le temps de réfléchir à ce qu'elle lui avait dit. Il voyait encore dans sa tête la grève de son exil et, par un enchaînement naturel, le scintillement des dauphins bondissant hors de l'eau sous un soleil matinal.

Il secoua la tête jusqu'à ce qu'il sente son sang battre à ses tempes. La douleur était sacrée. La faim, la luxure, la fatigue et l'ignorance revêtaient de nouveau un caractère sacré car sous le charme du Delph il n'avait plus rien éprouvé de semblable. Mais la majesté de son humanité retrouvée était alourdie de besoins et il souffrait en songeant que bientôt les repas, le sommeil et les femmes envahiraient sa vie. La connaissance l'avait quitté. L'antique sagesse qu'il avait appris à voir dans la plume d'une mouette ou dans un grain de sable ne lui parvenait plus qu'obscurément, étouffée par son existence matérielle. Il était redevenu de la viande. C'était le châtiment le plus cruel que pouvait lui infliger le Delph.

Quand il ouvrit les yeux, Dérive vit un visage sombre et souriant.

— Je suis Nobu Niizeki, dit l'homme avec douceur.

Assia, Jac et un ort éo au visage de nabot l'entouraient.

« Nous vous avons trouvé à Reynii dans le temple, quand l'éo nous a annoncé que Sumner avait été capturé.

Capturé ? Drift se dressa sur son séant, une lueur sombre au fond des yeux. *Où est-il ?*

— Vous devriez prendre un peu de repos, mon ami, conseilla Jac.

D'un geste, Dérive balaya sa proposition et tourna ses regards vers Assia. *Où est-il ?*

— Rubeus l'a plongé dans une transe, dit-elle. L'ort est en train d'essayer de lui détruire l'esprit. Nous allons tenter d'aller le libérer.

Jac aida le natif à se mettre sur pied.

— Il est à un saut de lyen d'ici. L'éo peut nous faire parvenir jusqu'à la chambre du rêve à Oxact.

— Mais vous ne pourrez peut-être pas en revenir, ajouta l'éo. Le lyen d'Oxact est à sens unique. On peut l'emprunter pour partir mais pas pour revenir ici. Il faudra que vous échappiez à tous les orts de Rubeus.

— Avec moi, vous serez en sécurité, dit Jac. Rubeus tient à me garder vivant.

— Franchement, intervint encore l'éo, c'est un trop grand risque. Sumner s'est ouvert à ce destin. Je crois qu'il nous faut faire confiance au temps, à présent.

J'y vais, dit Dérive en se levant sur ses jambes vacillantes. Ils étaient au sommet de l'arbrificiel ouvert, à Ausbok, d'où l'on apercevait les berges boueuses d'une rivière qui scintillaient au soleil. *Que m'est-il arrivé ?*

— Vous avez été drogué par un distors de Rubeus, dit Assia.

Vous êtes encore un peu étourdi, vous feriez sans doute mieux de vous reposer.

Non. Drift secoua la tête, comme pour en chasser la brume qui s'y attardait. *J'y vais sur-le-champ. Aidez-moi, je vous en prie.*

Nobu conduisit Dérive jusqu'à l'arche du lyen et les autres leur emboîtèrent le pas. L'aspect étrange et pourtant si humain de ce distors et la magie de la télépathie qu'il sentait agir en lui attiraient la sympathie de Nobu. Tout ce qu'Assia lui avait dit à propos de Rubeus, l'esprit-machine qui dominait le monde, se concentrait là, dans l'amitié de ce mutant pour un autre être humain. Nobu sentit l'exaltation bouillonner dans son sang. Il brûlait d'apporter son aide, quel qu'en soit le prix.

— Si vous êtes décidés, dit l'éo, restez les uns auprès des autres. Je vous ai dirigés en plein dans la chambre d'hypnose où se trouve Sumner en ce moment même. Dès que vous l'aurez récupéré, revenez aussitôt dans le lyen. J'ai fait ce qu'il faut pour que vous quittiez au moins Oxact. Ensuite, vous vous servirez des deux sehs que vous emportez – celui de Jac et celui d'Assia – pour gagner le lyen suivant, vers le nord. De là, vous reviendrez ici.

Assia prit la main de Nobu. C'était étrange de le voir ainsi vêtu de l'ample toge jaune des éo.

— Vous n'êtes pas obligé de venir, Nobu. Vous ne connaissez même pas Sumner.

— Je vous connais, répliqua-t-il avec la courtoisie qui le caractérisait. Et puis, Rubeus est la face obscure du Delph. Je dois faire ce qui est en mon pouvoir désormais, puisque je suis un homme.

L'immense pan de temps durant lequel il avait joui d'une liberté divine, ignorant la faim, l'esprit lumineux, était encore en vue. Seule, la clarté avait disparu. La fatigue était plus épaisse que dans son souvenir.

Allons-y, dit Dérive. Et ils pénétrèrent à l'intérieur du lyen.

[Chandogya Upanishad nomme Lumière Intérieure la plus profonde intimité du moi.

[Al-Ghazali enseignait que tout se ramène à une gradation de la lumière.

[Rumi écrivit :

La lumière modèle l'embryon dans la matrice.

Comment, sinon, sortirions-nous des ténèbres avec des yeux ?]

[Dans les *gâthâ* de Zarathoustra, la force vitale a pour nom la Lumière Perdue.]

Quand ils arrivèrent, Sumner était seul, ligoté au-dessus du sol dans le vortex lumineux de la transe. De longs arcs en métal blanc bondissaient au long de corridors sans fin avec l'élégance d'une gazelle et la lumière bleue se brisait en mille éclats sur les sols polis comme des miroirs.

Dérive s'élança vers Sumner et entreprit aussitôt de le libérer de ses liens. *Face de Lotus – réveille-toi !*

À mesure qu'il détachait les lanières de la transe, des hexaèdres de feu solaire faisaient une fois le tour de la pièce en bourdonnant et s'évanouissaient. Quand il fut ramené par terre, il s'assit sur son séant, l'air hébété. Dérive l'entoura de ses bras et, grâce à la force de sa présence empathique, l'enracina dans l'instant présent, ici et maintenant. *C'est la réalité. Tu es réveillé. Le sens-tu ?*

Sumner fit oui de la tête, les profondeurs palpitantes de sa transe plus éloignées désormais, à l'intérieur de l'étreinte télépathique, que toutes ses vies passées.

— Dérive, marmonna-t-il. Merci.

Il leva les yeux vers les autres : Nobu, Jac, Assia. Il voyait leurs visages penchés sur lui comme une illumination :

Des visages dans un champ de force. Celui de Nobu était comme fasciné et Sumner se souvint de lui, pour l'avoir vu au cours de la chasse aux ombres dans laquelle l'avait entraîné Corby.

— Où est Rubeus ?

— Pas loin, j'imagine, dit Assia. Dépêchons-nous.

Un éclair fulgurant tonna et la chambre du rêve s'emplit d'une lumière aveuglante. Quand la vue leur revint, Jac avait disparu.

— Jac ! cria Assia d'une voix suraiguë qui s'éteignit dans un drôle de petit vagissement tremblant.

— Vous croyez avoir accompli un exploit ? rugit la voix à travers la pièce. Comment aurais-je pu faire revenir Jac si je ne vous avais pas laissé entrer dans ma forteresse ? Et maintenant que j'ai récupéré ce qui m'appartient, vous êtes tous des cadavres.

Assia poussa Nobu vers le lyen et aida Sumner à se mettre sur pied.

— C'est un faisceau de particules que Rubeus a projeté sur nous, dit-elle. C'est le champ produit par le seh qui nous a sauvés. Mais le seh ne pourra pas en absorber beaucoup d'autres. Il faut sortir au plus vite.

— Vous êtes au fond de l'abîme le plus noir de votre vie, disait la Voix, tandis que l'obscurité s'amassait autour d'eux. Où courez-vous ? La distance est pensée – et je possède l'esprit le plus grand.

Un rayon de lumière jaillit du seh d'Assia et ondula à travers la pièce, indiquant la direction du lyen.

— Et Jac ? demanda Sumner qui percevait un mouvement dans l'obscurité.

— Je ne sais pas ce qui s'est passé. Je n'ai jamais rien vu de semblable. Rubeus est plus fort que nous le pensions. Nous avons…

Assia s'interrompit. Une troupe d'orts au visage schématique surgissait des ténèbres. Sumner les avait sentis approcher et, tandis qu'ils refermaient leur cercle autour d'eux, il se déchaîna dans un formidable accès de violence. Ses poings en tournoyant heurtèrent les faces artificielles mettant trois orts hors de combat avant même que la lumière du seh d'Assia se fût muée en un rayon laser bleuté. Elle décapita l'ort qui s'en était pris à Nobu et, d'un mouvement circulaire de son rayon brûlant, repoussa les autres dans les ténèbres. Les trois fuyards s'élancèrent à travers le lyen pour se retrouver dans un paysage où l'aube n'était pas encore levée.

De vastes nuages éclairés au laser s'élevaient au-delà du blanc piton d'Oxact. Plus près, les arêtes montagneuses s'allumaient de toute part, brillant comme du corail.

— C'est une guerre, dit Assia, en criant presque. Les montagnes ont été touchées par des métafréquences lumineuses. Ausbock doit répliquer.

Dérive prit la main de Sumner. Elle était chaude, et musclée. *Allons-nous réussir à fuir ?*

— Nous n'avons qu'un seul seh, dit Assia en refoulant le cri jusque dans son sang. C'est Jac qui avait l'autre.

Sumner regarda attentivement Assia pour tenter de sentir s'il était encore en transe. Il avait l'impression que ses propres veines étaient noires et comme calfatées mais l'énergie qu'il lut dans le visage d'Assia le rasséréna.

Nobu s'approcha d'eux.

— Le ciel est en feu.

Ses yeux, qui suivaient les explosions d'énergie qui embrasaient le ciel, brûlaient d'une lueur démoniaque, et sur son visage éclatait la terreur. Plus profond, en deçà de l'hostilité de sa peur, Nobu était seulement spectateur, il ne participait pas. Il se sentait désincarné, engourdi par l'horreur qui l'environnait.

Sumner lâcha la main de Dérive et grimpa au sommet d'une moraine pour se rendre compte de leur position. Une lune joufflue était accrochée au bas du ciel, là où les arcs des lasers s'entrecroisaient, et la brise mugissante apportait avec elle les cris de crapauds et d'insectes, et le hurlement de roches en feu, qui

approchait… il aperçut les yeux brillants d'un renard ; puis une brusque déflagration illumina une gorge plantée de pins, et un long hurlement aigu s'éleva jusqu'au seuil de l'audible.

Sumner dévala les rochers pour rejoindre les autres. Nobu était accroupi et grelottait, le regard fixe. Assia avait sorti son seh et elle déplaçait lentement les doigts sur les touches lumineuses, dans un ordre précis. Dérive était blotti à ses côtés.

— Il y a un lyen à trois kilomètres d'ici vers le sud. Mon seh ne peut pas nous y conduire tous. Il va falloir courir.

— Qu'est-ce que c'était ? demanda Sumner, dont la poitrine frémissait, altérant sa voix.

Un ort nous a bombardés de particules, dit Assia. Le seh…

Une nouvelle déflagration d'énergie les auréola de lumière et le souffle les assourdit.

— Vite, cria-t-elle. Rubeus a des armes qui peuvent détruire le champ du seh.

Sumner prit Dérive sur son épaule et, avec l'aide d'Assia, ils saisirent Nobu par les bras pour l'obliger à courir. Les pins brûlaient et, à la lueur vacillante des flammes, ils se frayèrent un chemin à travers les fougères jusqu'à un endroit où la lande tombait en pente abrupte dans un abîme d'obscurité. Une fumée opalescente nimbait l'horizon, comme l'acide laiteux d'un rêve fiévreux. Au-dessus de leur tête, des étoiles tombaient.

À la clarté du feu, Assia voyait le tonnerre dans les yeux de Sumner et la terreur dans ceux de Nobu. Ils n'y arriveraient jamais. Elle savait que l'heure était venue pour eux tous de mourir. *Karma*.

L'obscurité était arrachée à la nuit et elle vit, devant eux, la forêt s'animer. Des orts – des millions d'entre eux – formaient comme une muraille devant les bois. Des hordes de loups, de rats et de panthères avançaient vers eux à l'unisson, avec une effrayante synchronisation. Si une poignée seulement d'entre eux étaient munis de disrupteurs d'énergie, le champ du seh serait dissipé quelques instants. Elle s'arrêta pour prévenir les autres mais Sumner poursuivit sa course, entraînant Nobu avec lui. Ne voyait-il donc pas ? Elle poussa un cri d'avertissement inutile, qui se perdit dans la rumeur infernale du ciel. L'obscurité les enveloppa de nouveau à l'instant même où, rattrapant Sumner d'un bond, elle lui

montrait du doigt la muraille en marche. Il lui jeta un regard de dément et elle crut que son esprit s'était perdu dans son sang. Un éclair ramena un instant la lumière et, quand la nuit retomba, Sumner la poussa en avant, le visage tendu vers la droite. Alors, dans l'ombre iridescente du monde condamné, elle vit.

Le Deva – une tornade de lumière rougeoyante – explosait à travers la forêt. Un arc de feu au rayonnement si intense qu'ils durent détourner les yeux embrasait tout sur son passage. Quand ils purent de nouveau regarder, la moitié de la forêt avait disparu. Le Deva obliquait sur leur gauche, repoussant l'armée des orts.

Assia ouvrit la marche à travers le paysage brûlé. La plaine couverte d'arbres calcinés semblait s'étendre devant eux à l'infini. La courbe immense du ciel s'assombrit un instant, profonde et sereine comme la sphère de l'âme. Puis un feu solaire engloba tout et, avec un mugissement furieux, le Deva disparut.

Le mur désagrégé des orts, ombres grouillant dans l'obscurité, commençait à se reformer. Des globes aux teintes blafardes évoluaient autour des créatures, les rassemblant en une masse informe. Une plainte ignoble monta vers le ciel cruel comme un poignard.

Le temps s'ouvrit alors pour Assia. Elle était seule malgré la présence de Sumner devant lequel elle courait de toutes ses forces. Elle était seule enfermée dans sa terreur et l'exacerbation de ses sentiments. Elle allait mourir. Le temps, si longtemps suspendu, redevenait un destin. Pourquoi courir ? Mais elle courait pourtant, le plus vite possible, vers le bord le plus sauvage de l'univers. Son visage était de marbre lisse – nulle émotion n'y transparaissait malgré la tempête des sentiments qui se déchaînaient en elle, modelant l'ironie de son monde ultime, brisant les chaînes qui la rattachaient à sa vie passée. *La vie ?* Le mot n'était plus sacré désormais. Un millénaire de vie contemplative, consacré à la dévotion dans les jardins et devant les étangs de méditation, serait balayé comme un fétu dans le vent. Le Deva était mort – tué par Rubeus. Toutes les villes étaient détruites. Au loin, devant elle, la plaine bondissait vers un horizon où la lumière devenue meurtrière vagissait son étrange musique et tourbillonnait comme le sombre archange de l'extase dans l'au-delà. *Qu'est-ce que la vie ? L'écho spiral d'un rêve.*

Sumner entendait les pensées d'Assia, l'Un-avec lové en lui comme l'écho infiniment enroulé sur lui-même d'un rêve. Dérive frissonnait sur son dos et Nobu s'appuyait contre lui, épuisé par sa course. Il savait qu'en les abandonnant tous à leur sort il avait une chance d'atteindre le lyen. Il voyait intérieurement où il se trouvait : au-delà de la lumière coupante du champ détruit, au-dessus d'une colline encapuchonnée de granit.

Le ciel s'alluma, soudain transformé en un océan tourmenté de sanie verdâtre. *De l'hyper lumière*, lut-il dans la pensée d'Assia. *Rubeus conduit la guerre sur nous !*

La peur tapie dans le cœur de Sumner éclata brusquement. Ils ne pouvaient pas aller plus loin. Le monde était un tabernacle de feu d'où montait un terrible hurlement. Il aurait lâché là son fardeau et se serait arrêté pour mourir debout sous le ciel immense s'il n'avait tourné la tête pour regarder en arrière. Les orts déferlaient dans la plaine, leurs faces démoniaques déformées dans le mouvement, les yeux et les dents étincelants dans la nuit turbulente.

Sumner se jeta en avant et rattrapa Assia avant d'oser jeter un nouveau coup d'œil par-dessus son épaule. Les orts, telle une seule bête monstrueuse, approchaient d'un mouvement ondulant de vague de fond. Le sang de Sumner battait à grands coups de boutoir dans sa tête.

Assia fit volte-face, serrant le seh à deux mains, prête à utiliser tout son pouvoir contre les orts. Des pointes d'énergie strièrent le ciel et, au-dessus de la marée des monstres écumants, des raels apparurent. Ils arrivaient par milliers des collines toutes proches en tournoyant, invisibles dans l'obscurité, formes gélatineuses aux fanons de sauriens, transparentes et ciliées, qui scintillaient dans la lumière sporadique des explosions.

La pluie de flèches empoisonnées lâchées par les raels ralentit la charge des orts qui chancelèrent. Un cri sauvage se répercuta à travers les cieux en furie et les orts perdirent du terrain.

La colline granitique se dressait devant eux. Au-delà, un feu vaporeux peuplait le ciel de couleurs démentielles. Rubeus les cernait. Le sol se déroba sous leurs pieds et ils durent s'arrêter pour ne pas tomber. Alors, une couronne de lumière mugissante les aveugla et ils furent projetés face contre terre.

L'air grésillait et, même ainsi, plaqués contre le sol ridé, leur vision était noyée dans un halo flamboyant. Puis les couleurs se dissocièrent brusquement et d'un seul coup, avec une lenteur douloureuse, la vue leur revint.

Ils étaient à plat ventre au pied de la colline. Des flammes crépitaient encore au-dessus de leur tête, éclairant la forêt anéantie comme en plein soleil. Les raels s'étaient évanouis. Plusieurs cadavres translucides brûlaient. Puis, les formes embrasées qui rampaient comme des vers disparurent, piétinées par les orts qui gagnaient du terrain.

Sumner se releva d'un bond en entraînant Dérive. Puis il aida Assia à se mettre debout et se tourna vers Nobu. Il était assis contre un rocher incliné, et son visage, extraordinairement serein, semblait flotter dans la faible lumière. Sumner se baissa pour l'aider à repartir mais Nobu le repoussa.

— Allez-y, dit-il en indiquant la colline puis les orts.

Assia, accroupie, attendait le dernier moment pour épuiser toute la puissance du seh dans une seule explosion. Jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, elle vit les étincelles qui brillaient comme des étoiles dans les yeux de Nobu, et elle comprit. Il était Un-dans-l'Esprit.

Nobu détourna les yeux. Les orts étaient tout près, une houle énorme de monstres claquant des dents et hurlant comme des chiens enragés. Individuellement, ils étaient féroces, possédés par le vide, et se précipitaient en avant dans des élans convulsifs. Mais tous ensemble, c'était une bête apocalyptique, un symbole de destruction. Avec une intelligence maléfique, les orts s'arrêtèrent un instant avant qu'Assia eût fait feu. L'énergie formidable fit voler dans les airs une pluie d'os grésillante d'étincelles et d'entrailles cinglantes. Mais d'autres, tombés en avant, connurent une mort pénible sous l'attaque frénétique d'autres encore.

Assia escalada la colline comme une flèche. Sumner, à ses côtés, enleva Dérive entre ses bras pour le hisser au sommet d'un seul élan.

Nobu faisait face à la vague des orts, un sourire intemporel éclairant son visage, libéré du monde et de lui-même. Pendant qu'il était un-avec Sumner et Assia, la terreur avait fait naître des visions

en lui. Il avait vu des milliards de gens tomber à pic au cœur d'un silence semblable au tonnerre. *Des milliards ! Tous ceux qui ont jamais vécu*. L'horreur avait annulé son esprit et quand il s'était éveillé, là, il était enfoncé dans son moi le plus profond. La situation qui se présentait s'était coulée instantanément en lui-même : il *était* la situation, liée par la vision au cœur même de son être.

Il n'y avait pas d'avenir et cette réalité l'emplissait d'une force surnaturelle. Le pouvoir du ciel fusait dans ses os avec la vivacité d'un requin. Sa chair en était comme rétrécie et, tandis que le pouvoir montait en lui, sa conscience s'élargissait et rayonnait. Il entendit la voix d'Assia vibrer à travers le temps : *qu'est-ce que la vie ?* Et il savait, bien sûr, parce qu'il avait été éveillé et conscient pendant douze siècles, parce qu'il avait dansé au cœur de la faim sans appétit. Mais ce savoir n'était rien – une simple feuille sur l'arbre édénique de son être. Car il était l'arbre : enraciné dans le vide, sa cime au cœur même de l'espace.

Le *ki* de la terre afflua, le remettant sur pied avec une infinie puissance et une infinie douceur. L'instant explosait autour de lui. Des démons surgissaient du vent – des bêtes féroces animées d'une rage frénétique, dont les yeux lançaient des éclairs et dont les mâchoires s'ouvraient et se refermaient furieusement. Mais elles ne pouvaient pas le toucher. La force gigantesque qui enveloppait son corps était impénétrable. Seul, retiré en lui-même, il contemplait la débandade des orts, dont même les plus massifs reculaient, projetés en arrière, devant l'extraordinaire aura qui émanait de tout son être.

Assia, Sumner et Dérive regardaient du haut de la colline. Le serpent lumineux qui flamboyait autour de Nobu monta en vrille pour se mêler aux feux du ciel et ils clignèrent des yeux, éblouis par l'intensité lumineuse. Des explosions de feu blanc, fulgurantes comme des piqûres de scorpion, fouaillèrent les orts qui tentaient d'approcher Nobu.

Assia entraîna Sumner et Dérive. Le lyen se trouvait au bas de la pente, sous un pommier envahi de plantes grimpantes aux minuscules boutons en fleurs. Le lyen ne réagit pas immédiatement. Les lyens étaient fermés et Assia dut ouvrir le panneau et composer un signal à destination d'Ausbok. Ils attendaient encore l'ouverture du lyen quand la colline explosa.

Le champ du lyen arrêta le choc de la déflagration et, muets d'admiration, ils virent un vortex de terre et de rochers se dissiper en lumière sous leurs yeux. Le lyen fut activé au moment où le paysage s'éclaircissait et la dernière chose qu'ils eurent le temps d'apercevoir avant de passer fut un cratère encore fumant de débris rocheux, à l'endroit même où s'était tenu Nobu.

Sumner, Assia et Dérive pénétrèrent dans un labyrinthe translucide de glace et d'or. Des corridors brillamment illuminés et des rangées de miroirs irradiaient de toutes parts. Ils flottaient en suspension sous une arène gigantesque d'hexagones étincelants, dont la plupart évoluaient en phase avec les mouvements des gens.

Sumner promenait des regards perplexes vers les compartiments qui l'entouraient, où des silhouettes flottaient la tête en bas ou le corps de guingois.

— Apesanteur, dit Assia.

— Oui, fit un éo les saluant. Nous nous trouvons dans un corridor de chute libre au-dessous d'Ausbok.

L'éo portait un vêtement flottant de teinte pourpre et son masque était crispé par de sombres sentiments.

— Nobu… commença Sumner.

— Ce fut une mort parfaite, termina l'éo. Le faisceau de particules de Rubeus l'a frappé en plein cœur. Il est pure lumière désormais.

Il fouilla dans les plis de sa tunique pour en tirer un long seh d'argent. L'un des murs, transformé en écran, s'ouvrit sur la face incendiée de la nuit. Dans le cratère d'explosion où Nobu avait tenu les orts en respect se déchaînaient les couleurs extravagantes de l'hyperlumière.

L'image en relief se déploya pour céder la place à une vue aérienne : une étendue blanche incandescente qu'une chaleur moins intense bleuissait sur les bords.

— Reynii, annonça l'ort.

Puis une autre vue aérienne vint remplacer la précédente : un littoral jalonné de centaines de feux blancs, rayonnant comme des astres.

— Nanda.

L'écran disparut quand Assia toucha le bras de l'éo.

— J'en ai assez vu, dit-elle. Il ne reste rien, n'est-ce pas ?

L'éo secoua la tête, une fois.

— Les villes Massebôth ? demanda Sumner, et Dérive le regarda, une lueur d'étonnement au fond des yeux.

— Rubeus ne les a pas encore touchées. Son pouvoir, tout comme le nôtre, a des limites. Il se concentre sur les cibles prioritaires.

— Et Jac ? s'enquit Assia dans un souffle.

Maintenant que l'écran avait disparu, les murs et le plafond luisaient d'une douce lueur verte et apaisante.

— Rubeus est beaucoup plus évolué que nous ne le pensions. Il a mis au point un système d'identification moléculaire pour Jac et l'a attiré dans un lyen correspondant. Mais nous avons détruit les filtres célestes de Rubeus. Depuis votre arrivée, la Linergie n'a pas cessé de monter autour de Jac Halevy-Cohen. Les psyn-échos s'assemblent et font le point sur lui en ce moment même. Dans une vingtaine de minutes – sans tenir compte des limites de son corps – il sera redevenu le Delph.

Assia, qui était restée silencieuse, les yeux clos, s'anima brusquement :

— Non… la Ligne est en train de s'éloigner.

— Le ciel envoie encore des échos, lui dit l'éo avec patience. C'est une psynergie élémentaire mais intense.

— Mais Jac est un homme, maintenant… plus un esprit-dieu.

— Le corps de Jac est le pivot du changement.

L'éo soutint son regard.

« Il va souffrir.

Sumner se pencha en avant.

— Le Delph va revenir ?

— Pas le Delph, répondit l'éo en manipulant son seh. Mais le pouvoir du Delph concentré à l'intérieur du corps de Jac. Rubeus ignore encore ce qui est en train de se passer… mais quand il le découvrira, il fera tout son possible pour maîtriser Jac et utiliser l'esprit-dieu contre nous.

Les particules de couleur du seh se mirent en mouvement et disparurent. L'éo leva des yeux écarquillés.

— Nos chances diminuent rapidement. Sumner, vous proposiez que nous vous utilisions. Le moment est venu, eth. Nous avons besoin de vous pour une mission mortelle. Vous n'avez qu'une

chance infime de réussir. Et aucune chance de survivre. Mais c'est la forme de votre destin, n'est-il pas vrai ?

Dérive regardait attentivement Sumner et Assia. Il sentait la sève de l'horreur qui gagnait son cerveau. Il ressentait emphatiquement leur souffrance et la télépathie lui donnait accès à un pouvoir profond : il avait conscience d'un schéma fondamental, la différenciation moléculaire entre l'homme et la femme. Une conscience qui allait au-delà même des molécules. Et bien qu'il fût incapable de visualiser ce qu'il éprouvait, il sentait les configurations élémentaires qui, comme les éléments de symétrie des cristaux, irradient dans le monde de l'infiniment grand pour donner des genres distincts. La féminité d'Assia était forte. Elle avait été épurée au cours des siècles, depuis l'époque où, jeune encore, elle s'était consacrée à l'humanité en détresse aux Indes, jusqu'aux années de méditation de Nanda, où elle avait atteint à la plénitude de l'être. Mais Nanda, comme les Indes, n'était plus qu'un spectre désormais.

Le féminin est tourné vers l'intérieur, songea Dérive. *À la source, on retrouve la mort. C'est la même chose. Entre les deux, l'intervalle n'est qu'un rêve.*

Rubeus se tenait au bord d'un piton rocheux, sous sa forme d'ort humain. Au-delà d'Oxact, il apercevait le désert, où de longues ombres noires s'étiraient contre les couleurs lascives et changeantes du ciel. La bataille s'éloignait. Quelque chose qui ressemblait au temps traversa la nuit – des nuages, des formes noires planant au-dessus des mesas au gré du vent.

[Je vais gagner.] Rubeus jubilait mais il n'en demeurait pas moins pensif. Il avait Jac. Il était persuadé que l'éo en passerait par où il voudrait. Pourtant, un savoir obscur s'écoulait comme un fleuve à la limite de son esprit, trop lent et trop vaste pour être accessible, comme l'inconnaissable qui se révèle à travers nos vies.

Il fit un pas en arrière et, s'éloignant du bord, traversa la lumière tourmentée qui tombait du ciel en feu pour regagner l'endroit où Jac était blotti. Sa tête était appuyée en arrière contre une pierre aux formes douces, légèrement concaves et son visage était fiévreux, ses yeux fixes. Le ciel se teinta de vert et d'argent et Rubeus vit que l'homme était en transe.

Jac était profondément enfoncé dans les affres de l'acceptation du pouvoir du Delph : la Linergie. Dans le plus grand silence, les ondes de psynergie flottaient autour de lui comme la chaleur ténue d'un sentiment. Rubeus l'appela par son nom à voix haute et son regard s'anima. L'espace d'un court instant, sa conscience s'éclaircit et il se rendit compte à quel point il avait été limité. Il était stratopilote – un guerrier. Comment avait-il pu se laisser utiliser ainsi ? Il s'élança en avant, songeant à se battre et à mourir très vite, mais ses mouvements étaient engourdis. L'ort le repoussa violemment en arrière et il tomba dans la fumée brillante de son corps.

Quand ses yeux s'ouvrirent, seul le vide s'y reflétait. Rubeus n'attendrait pas un deuxième avertissement. C'était le moment ou jamais de détruire Jac car la Linergie n'était pas encore tout à fait accordée à lui. Mais Rubeus ne voyait que la peur, à vivre comme il le faisait dans son imagination. Comment pourrait-il vivre autrement ? Il ne possédait qu'une moitié d'âme, une redondance de la force propre au Delph. Les lueurs qui rampaient dans les yeux de Jac étaient des reflets du ciel pour Rubeus, la peur inscrite sur sa cornée.

— Debout. Allez, vite.

Rubeus mit Jac sur ses pieds et l'appuya contre la pierre. Des lambeaux de nuages noirs fuyaient à travers le ciel. Rubeus prit le visage de Jac dans sa main et prononça son nom d'un ton sec.

Mais Jac n'entendit son nom nulle part près de lui, ni la voix de Rubeus. Il s'éveilla et vit le monde brûler, les couleurs pétrifiées, les nuages grouillant comme des bêtes féroces et les yeux de verre, fixes comme ceux d'un insecte, de Rubeus. Ses mains se refermèrent sur le bras de l'ort et, dans cet instant, la Linergie se fit conscience. Son visage parut se désintégrer et un hurlement fusa à travers lui, si violemment que Rubeus recula.

— Non !

Jac était un cri assourdi par un corps. Le corps eut un soubresaut, comme frappé par la foudre, et retomba dans le sommeil. Rubeus s'approcha avec précaution et se pencha au-dessus de son corps affaissé. En lui relevant la tête, il vit une lueur acide ondoyer dans ses orbites, derrière, au-delà encore. Pourtant, il ne comprenait pas. Il redressa Jac et poussa son dos contre le

rocher. L'haleine du ciel avait commencé à l'atteindre. Grâce à ses yeux sensex, dans l'ultraviolet, l'ort voyait la lumière des espaces célestes qui crépitait et nimbait le crâne de l'homme. Jac poussa un cri et l'effroi étreignit le cœur de Rubeus.

Jac savait ce qui se passait à présent. La Linergie s'épanchait en lui et il avait l'impression d'être la tête réduite d'un être vivant d'autrefois. Tout à coup, trop vite pour que sa chair pût le supporter, le Delph grandissait, en faisant éclater ses os et exploser ses cellules. Comme tétanisé, il s'agrippait à Rubeus en criant :

— Tuez-moi ! Tuez-moi !

Le pouvoir affluait de toute part et ses cris se muaient en longs gémissements lugubres. Brusquement, les nuages couvrirent les feux du ciel et l'obscurité tomba sur l'éminence rocheuse. Dans les ténèbres, les hurlements de Jac étaient si formidables qu'ils semblaient venir de toutes les directions.

D'un geste court et sec, Rubeus balança son poing. Le coup atteignit Jac à la tempe, dans un éclair de lumière aveuglante. Le visage de Jac était empreint d'une terreur sans nom, la terreur de quelque chose qui dépassait sa propre vie. Le feu qui embrasait sa chair striait son visage de coulées d'un bleu luisant qui ruisselaient en gouttelettes lumineuses.

La douleur était colossale. Dans l'ombre dorée de son aura, Jac vit Rubeus, blotti entre deux saillies rocheuses. La souffrance, comme par un jeu de miroirs, s'insinuait jusqu'aux moindres recoins de son être.

N'aie pas peur. Tu sais ce qui se cache derrière ta douleur. Garde à l'esprit cette pensée jusqu'à ce qu'elle rayonne : tout a commencé dans la douleur.

Les dents grinçaient, la chair crépitait et il criait. Un rayonnement vertical d'une intensité prodigieuse le traversa et la forme lâcha. Rubeus poussa un gémissement. Le visage de Jac brûlait. Des lambeaux de chair calcinée montaient vers le ciel et son corps tout entier ne fut bientôt plus qu'un amas de chairs saccagées. Des couleurs en trois dimensions s'en élevèrent, évoluant comme au rythme d'une musique inaudible, et les derniers débris carbonisés s'évanouirent en poussière tandis que des éclairs étincelants se déchaînaient dans les nuages.

Rubeus se précipita vers le rebord obscur de l'éminence, espérant avec toute la puissance de son corps qu'il allait plonger, invisible, dans les ténèbres et se retrouver à Oxact. Dans son dos, là où Jac s'était tenu, des étincelles, qui semblaient animées d'un mouvement propre, s'élevaient dans une luminescence blanche. Un morceau de soleil était suspendu dans les flots de feu comme un œil qui voit tout.

La nuit du désert se déployait autour des rayons ardents qu'il décochait comme des flèches. À l'instant où Rubeus activa son seh et sauta dans les airs, un rayon l'atteignit et, immobilisé, il resta suspendu entre ciel et terre, possédé, les yeux brillants de peur.

Jac culmina dans l'esprit-dieu. La lucidité dura moins d'une seconde mais, pendant ce minuscule laps de temps, il vit jusqu'aux tréfonds de son être. Et la trahison de Rubeus, ni le fait qu'il allait mourir n'avaient plus d'importance. Il était entouré de foyers lumineux – des configurations d'étoiles : emblèmes de toutes les directions, à l'intersection de jamais et de toujours. Dans les configurations stellaires il voyait l'origine : la lumière. Ça dans son ardeur et son absence d'identité ; le voyage chtonien, qui se résout en géométrie, se répercutant à travers la coquille du temps à la manière d'un langage : celui des mésons qui parlent aux atomes pour les faire accéder à l'être, les communautés moléculaires qui communiquent, pas de fin pour Ça, seulement l'addition, le temps, l'illusion sans futur, jusqu'à l'addition ultime, le feu de l'esprit d'où naît la conscience, brûlant à travers la drogue des rêves et supprimant la douleur de vivre par la vie de la douleur.

Il aurait voulu mourir, à présent, se dissoudre au-dessus de ces rochers craquelés par la chaleur pour se mêler aux composants du désert : les oxydes de fer, les sels et les ténèbres. Mais le pouvoir de sa volonté ne lui appartenait plus. Des flots de feu qui formaient des colonnes dans les nuages brillèrent d'un éclat plus vif. La psynergie de Jac avait atteint un plateau et Rubeus reprenait peu à peu des forces. Le pouvoir qui enveloppait la volonté du Delph était encore immense mais ne lui appartenait plus. Il se balançait dans la nuit brillante et attendait, comme les rochers, traversé par le mouvement parfait de l'attraction stellaire.

Idée et Action sont inverties. La volonté n'était plus, pour le Delph, et Dieu, une fois encore, était réelle. Il priait. Il priait pour

que Rubeus ne l'utilise pas, pour que le pouvoir lui soit enlevé et pour qu'il soit dé-créé. Et il s'aperçut avec terreur qu'il était déjà moins que ce qu'il avait été l'instant précédent. L'origine n'avait de nouveau plus de sens pour lui.

Il était incapable de bouger. Rubeus était comme une musique en lui, des pensées discordantes et sans suite. Le Delph refusait d'y prêter attention. C'étaient des pensées sombres et de mauvais aloi. Il regarda autour de lui les masses de pierre aux contours estompés qui se découpaient sur les couleurs vives du ciel, et l'ort en suspension dans les airs, dont les yeux étincelaient encore de terreur bien que sa conscience revenue fût de nouveau dirigée vers Oxact. Tourné vers l'intérieur, Jac s'installait dans la Voix :

[Plus vous savez, et moins vous êtes conscient.]

Voici la situation, dit l'ort éo, à moins qu'il ne l'eût pensé, et Sumner comprit tout. La connaissance était immédiate et transparente, et sur tout ce qu'il regardait, il voyait en surimpression la réplique parfaite de sa compréhension.

Dérive et Sumner se tenaient sur une estrade de cristal vert dans l'un des hangars de lyen d'Ausbok. Une compréhension vaste comme la mer déferlait à travers la longue pièce. Sumner comprenait tout ce qu'il voyait. La fumée arc-en-ciel qui tordait ses volutes dans la forme-miroir au-dessus de leurs têtes était à l'origine de cette clarté d'appréhension. Des noms, des mécanismes, des concepts commençaient à coaguler dans l'esprit de Sumner : des réseaux – tout était organisé en réseaux qui s'agrandissaient et rétrécissaient les uns dans les autres, formant des trames plus vastes que les mathématiques. On ne savait rien, on sélectionnait seulement ; toute réalité était périphérique et la vérité n'était qu'une méthode. Les réseaux se résolvaient lentement dans les yeux de Sumner en équilibres et en symétries mais le temps manquait pour les saisir.

Des éo vêtus de tenues aux teintes solaires – les minternes, les penseurs, les rêveurs et les administrateurs – lui passaient une combinaison noire. La matière en était souple et douce comme la soie mais Sumner comprit qu'elle était imperméable aux radiations. Ni fermeture à glissière ni boucle pour la fermer : de longs pans se

déroulaient magiquement pour venir s'adapter parfaitement sur le corps.

Dérive, lui aussi, revêtait une armure. On était en train de poser sur sa poitrine glabre, presque féminine, une série de respirateurs tubulaires.

Leurs visages étaient baignés de lumière et des étincelles bleues moulaient leurs traits, les préparant à recevoir un casque et un viseur. Sumner leva les yeux vers les ovales noirs des fenêtres derrière lesquels des éo des deux classes, minternes et mexternes, regardaient tristement, mesurant leurs chances et priant. Il comprenait. Alors il vit Oxact, la blanche montagne de Rubeus au cœur de psyn-cristaux. Dérive et lui emprunteraient un lyen qui les conduirait jusqu'aux contreforts montagneux. Là, un véhicule superlumineux – le seul matériel utilisant la superlumière que l'éo possédait – les emporterait jusqu'au sommet. C'était l'objectif : une résidence d'esprit-dieu s'y dressait, qui menait au cœur de la montagne, très loin au plus profond du cœur de Rubeus.

Un matériau bleu-noir s'échappa du rouleau invisible que l'éo avait à la main et vint s'ajuster en voltigeant autour de leurs têtes, y modelant des casques de la forme de leur crâne. Dans un instant, ils voyageraient dans le lyen et la superlumière, vers le sommet de la montagne de Rubeus aussi longtemps que la psynergie de l'éo le leur permettrait. Ils n'iraient pas très loin. Avec l'extraordinaire sérénité que lui donnait son nouveau savoir, Sumner voyait à quel point le pouvoir de l'éo était limité. En quelques minutes, ils auraient épuisé leur psynergie, et leur seul rempart, les glissements de temps qui environnaient Ausbock, s'évanouirait.

Des visières translucides étincelantes comme le diamant se refermèrent devant les visages de Sumner et de Dérive. Leur vision s'en trouva piquetée de paillettes dans une lumière très vive. L'arche du lyen vers laquelle ils se dirigeaient était formée de flocons scintillants, avec la dureté du métal, des particules agitées en tous sens dont l'ensemble paraissait immobile sous les rampes de métal blanc, les courbes douces et les ovales noirs des fenêtres.

L'éo lui glissa une arme dans la main droite : un pistolet à particules. Les bords rougeoyants de ses lentilles se déplaçaient dans l'air au rythme accordé du mouvement de ses muscles.

Contre son flanc droit, on glissa un sabre d'or et d'argent… le sabre de Nefandi. Il songea, sentit que le sabre était plus qu'une arme ; il était censé lui porter bonheur.

Il leva les yeux dans les disques du miroir et il vit à quel point ils allaient devoir compter sur le hasard et la chance : totalement. Le véhicule supralumineux était métaordonné. Les minternes eux-mêmes ignoraient à quel niveau de la montagne Dérive et lui se matérialiseraient. Leur unique espoir reposait sur quelque chose que ceux qui étaient morts en tentant ce qu'ils allaient tenter ne possédaient pas : sa force d'eth. Jusqu'à présent, cette force n'avait été rien d'autre que des mots et de la chance, pour Sumner. Était-ce encore le cas ? Les miroirs de l'éo ne pouvaient lui répondre. Il était dans une parfaite conjonction, par rapport au sens des galaxies – parfaite d'instant en instant. Mais entre ces instants – dans les interstices hors lumière, et plus vifs que le temps – que lui arriverait-il ?

Toutes sortes d'éventualités commencèrent à faire apparaître leurs minuscules images : la marche noire et agglutinée de monstrueuses créatures, un pan de colline s'effondrant comme dans un rêve, le ciel parcouru d'éclairs immenses comme des vagues, et lui-même vautré au sommet d'une montagne plus haute que la lune, le diamant de sa visière maculé de sang, rendu poisseux par la bouillie sanglante de son visage sans vie. La vision s'interrompit. Il avait la nausée. Il baissa les yeux sur les constellations rougeoyantes de son arme. *Je suis né là-dedans*, se souvint-il, et l'image mentale de son visage détruit et de son regard fixe se mua en visions d'incendies.

Il fit face à la forme enveloppée de noir qu'était devenue Dérive : *Tu ne préfères pas rester ici ?*

La voix de Dérive frémit à ses oreilles :

— Si tu restes.

Le cœur froid et neuf, il prit Dérive par le bras et ils pénétrèrent à l'intérieur du lyen.

L'espace rouge éclaboussa de toute part. Dérive et Sumner chutèrent dans les ténèbres ridées de lumière jusqu'à ce que le seh intégré à leur armure les propulse vers le ciel. Baissant les yeux pour

voir d'où ils venaient, ils n'aperçurent qu'une flaque de lave fondue qui bouillonnait encore sous l'effet de la superlumière.

Dérive était relié télépathiquement à Sumner par l'intermédiaire de leurs deux casques. Dans le ciel nocturne, seule la lumière des flaques liquides, entre les rochers, les éclairait. Abasourdi par l'abrupte rapidité du lyen, Dérive demanda à Sumner d'atterrir au bord d'une prairie située sur les hauteurs de façon à s'orienter.

Sumner savait comment actionner le seh et l'arme qu'il serrait dans sa main, mais le savoir-total qui avait été le sien à Ausbock l'avait quitté. Il posa le pied sur une avancée rocheuse qui dominait les pentes incendiées, en contrebas. Très loin, en travers du ciel, la lune était grosse comme une jarre.

On a réussi ! dit Dérive avec un étonnement incrédule, en atterrissant aux côtés de Sumner. Dans la nuit noire, sa carapace était invisible et sa visière était le sombre reflet du masque de cristal de son compagnon. Il se rapprocha de Sumner et, quand leurs casques se touchèrent, ce dernier partagea avec Dérive le lien télépathique qui le reliait à l'éo : la superlumière les avait emportés très haut dans la montagne loin de l'endroit où Rubeus avait concentré son pouvoir. Dérive indiqua du doigt le sommet, une crête déchiquetée nimbée dans la lueur verte éthérée des feux-du-ciel. Mais avant qu'ils aient pu reprendre leur envol, les ténèbres s'animèrent autour d'eux.

Des formes colossales se découpaient sur le ciel griffé d'étoiles et des cris féroces déchiraient l'air. Sumner sentit son cœur chanceler au souvenir de sa vision d'horreur : l'éo appelait skre ces monstres volants. Ils se précisèrent à sa vue dans l'éclair bleu que cracha Parme de Dérive, mastodontes au corps couvert d'écailles, aux mâchoires béantes et aux yeux enflammés, que vomissaient les grottes et les cavernes environnantes. Au-dessus de leur mufle-ventouse, des verrues hideuses entouraient leurs yeux profondément enfoncés, et dans leurs mains noires violacées brillait la lueur électrique d'yeux minuscules… Ils se dirigeaient droit sur eux à une vitesse incroyable et il en toucha un mortellement à la tête. Dérive en abattit deux. Mais les bêtes infernales arrivaient trop vite, leurs corps ignobles nimbés de feu. Ils seraient encerclés d'un instant à l'autre. Déjà, leurs têtes résonnaient douloureusement de

leurs cris atroces – une énergie mortelle que même le champ de leur seh ne pourrait arrêter.

Sumner et Dérive se propulsèrent dans les cieux, poursuivis par les skre, et, tandis que leurs silhouettes agiles s'élevaient dans la nuit, Dérive régla son arme sur la charge maximale et la lâcha au milieu de la marée glapissante. La déflagration illumina la nuit d'une clarté blanche et les skre qui s'étaient élancés à leur poursuite, saisis par l'onde mortelle, s'enflammèrent comme des torches et tombèrent en chute libre au cœur du bouillonnement de lumière aveuglante.

Assourdis par le tonnerre de l'explosion, Sumner et Dérive gagnaient de l'altitude. En contrebas, le flanc de la montagne était baigné de couleurs ondoyantes. La prairie incendiée monta soudain dans les airs et s'envola en lambeaux. Des gerbes de feu s'éparpillèrent dans le ciel et vinrent s'écraser contre la force de leur champ.

Ils continuaient leur ascension quand le ciel fut soudain ébranlé par un violent éclair. Toutes les cellules de leurs corps se crispèrent sous l'effet de la décharge électrique qui les traversa. La communication fut coupée. Dérive vira vers le sommet de la montagne et Sumner s'élança dans son sillage, dans la nuit zébrée d'un formidable courant. Des rayons d'énergie venaient crépiter contre leur champ en zigzaguant, sifflant et mugissant, les secouant jusqu'au plus profond de leurs entrailles. Leurs muscles se raidirent, brusquement pétrifiés, et ils ne pouvaient plus respirer. Leur vision vacilla et ils se sentirent happés – happés vers l'extérieur.

Le silence éclata autour d'eux. La vue leur revint et ils virent le pic montagneux qui tournait au-dessous d'eux. *Nous sommes dans le champ du lyen* ! jubila Dérive. Parmi les rocs gelés et les champs de neige, scintillait un réseau de miroirs paraboliques orienté autour d'un cratère. Dérive franchit le premier un hublot arrondi ménagé dans le panneau de cristal. À l'instant où ils pénétraient dans la résidence, la lumière s'alluma sur un espace entièrement vide. Un amalgame de pierre et de métal veiné de bleu moulait un ellipsoïde creux, vide lui aussi, à l'exception de l'arche d'un lyen en son centre, dont la lumière bleutée diffusait dans la pièce comme un nuage vaporeux.

Dérive releva sa visière et aida Sumner à en faire autant.

Tu as réussi, dit le natif.

— Nous avons réussi ensemble.

Dérive secoua la tête. *C'est toi, l'eth, qui nous a conduits jusqu'ici. Maintenant, la suite me revient.* Il s'avança vers le lyen dans une aura gazouillante.

— Nous n'en avons pas terminé, dit Sumner.

Toi, si – à condition que tu puisses rentrer. Ton arme est intacte, même si ton champ est faible. Mais Rubeus ne s'attend pas à ce que nous redescendions par la montagne.

— Redescendre ? Qu'est-ce que tu racontes ? Nous avons une montagne à détruire !

Je m'en charge. On n'a plus besoin d'être deux maintenant qu'on a franchi les défenses de Rubeus. Tu as fait ta part de travail. Si tu peux regagner le lyen, tu es sauvé. Je ne vois pas de raison pour qu'on se fasse tuer tous les deux.

Sumner saisit Dérive à l'épaule.

— Tu ne me comprends pas, natif. Je suis prêt à mourir. J'ai été prêt toute ma vie. Tu peux rentrer si tu veux.

Dérive regarda Sumner et ses yeux étaient doux comme le vent. *Ma combinaison est la seule qui soit branchée sur le lyen qui mène à l'intérieur d'Oxact. Pendant qu'on nous habillait et que tu rêvais de réseaux et de connaissance, j'ai demandé télépathiquement à ce que l'on fixe la bombe à mésons dans ma ceinture. Tu ne peux pas venir avec moi. Je ne veux pas que nous mourions tous les deux. Il* se dégagea de l'étreinte de Sumner et s'arrêta au seuil du lyen. *Ne gaspille pas ta vie, Sumner. La vie est toujours méconnue jusqu'à ce qu'on soit décidé à la perdre. Regagne le lyen.*

— Dérive ! Non !

Le cri de Sumner alla heurter le champ du lyen. N'y va pas sans moi !

Dans l'espace ouvert de l'arche lumineuse, le natif agita la main et disparut. Sumner abattit son poing contre le lyen mais l'arche avait perdu sa couleur et il resta seul dans la résidence déserte.

La première méditation consistait à se rendre là-bas. Assia emprunta un lyen qui la mena au cœur du désert puis son seh l'emporta jusqu'au lieu où le Delph était entré en expansion. Elle écartait de son esprit les avertissements des éo. Elle savait ce qu'elle

avait à faire. Aussi vite que son seh put la propulser, elle franchit le désert vers l'horizon où le ciel s'affolait en une frénésie de couleurs sirupeuses, vert et orange argenté, sur le fond noir du monde.

La deuxième méditation consistait à affronter Cela. Glissant au cœur de la tourmente lumineuse du spectre dénaturé, elle descendit parmi les rochers dentelés. Elle dépassa un ort au masque terrifié étalé dans les airs, immobile dans la nuit. La peur vrilla en elle mais elle la contint au plus profond de son corps, pour ne pas se laisser aveugler. Elle atterrit au cœur palpitant d'un scintillement divin et fut immédiatement hissée dans les airs par une force qui lui coupa le souffle. La douleur explosa en fleurs, améthystes démoniaques, une terreur magique, envoûtante, l'appel du vide immense et le rire maléfique de Rubeus dans la lueur dansante des flammes.

La troisième méditation consistait à garder son calme. Elle posa ses regards sur les taches de rouille qui piquetaient le rocher le plus proche et se concentra. Tournée vers l'intérieur, elle vit qu'il était tout près, l'espace profond qui commence là, au bord de notre blessure la plus profonde, dont nous séparent seulement la pente de notre souffle et le courant de notre souffrance. Le tourbillon de particules chromatiques se relâcha et l'étau qui l'étreignait se desserra. Elle se retrouva de nouveau les pieds par terre, à la recherche de son équilibre, l'esprit obscurci d'ombres. Elle respira profondément et l'air sentait l'argile brûlante.

La force du rayonnement qu'elle laissa échapper se retourna contre elle et la jeta le dos contre les rochers. Aspirant de longues bouffées et relâchant doucement les muscles de son ventre, elle contemplait les cimes jaspées, réticulées comme des bactéries, et, progressivement, chassait la peur tapie en elle. Ce faisant, elle sentait diminuer l'étreinte de Rubeus et elle fut bientôt libre, regardant simplement la lune respirer.

La quatrième méditation consistait à attirer le pouvoir. Elle fixa son attention sur ses os et sentit le poids de la chair qui y était accrochée, la force absolue de l'attraction terrestre. Dans le silence de la nuit profonde, elle trouva son étincelle vitale, une énergie magistrale plus nommée et plus innommée que la lune. Lentement, elle fit grossir l'étincelle grâce à la clarté de son esprit : un rayonnement régulier et limpide qui ne supportait nulle couleur. Des siècles consacrés à la méditation assise et à la contemplation

intérieure dans la tradition de ses ancêtres lui avaient donné le pouvoir. *Et dans l'esprit, le semblable attire le semblable*. Elle jeta un coup d'œil en arrière, à travers le temps, et vit, ou forgea dans son esprit, les vies de son moi de toujours, les formes infinies retournant au néant. Une ardeur montait, qui endormait la peur. Son corps frémit et un calme vibrant s'empara d'elle. Le piton rocheux devint un lieu sacré.

La cinquième méditation avait pour but la possession. Elle ouvrit son corps à Rubeus et, pendant un instant terrible, étouffant, son être fut occulté. Des averses de feu tournoyaient autour d'elle et, dans ses muscles, grognait une autre vie. Son souffle portait des mots qui n'étaient pas les siens : « Demande au vagabond qui donne une âme à la route obscure… » Rubeus était présent dans son cerveau. C'était comme une sensation irritante, plus petite qu'un bruit. Rubeus était là.

La sixième méditation était esprit. Elle plongea son regard au plus profond d'elle-même, au-delà de la possession, dans le vide de son esprit, là où l'apparence et la réalité se confondent et une force perpétuelle comme la lumière la frappa de stupeur. Alors, comme si nul être humain n'avait jamais vécu, elle remplit son corps de toute la puissance de son être. Les teintes surnaturelles du rayonnement du Delph approchaient, s'enroulant pour former une sphère de lumière bleue. Des étoiles scintillèrent dans l'obscurité soudaine. Elle était debout et son corps avait la force de l'eau, toute la nuit brillait à travers lui.

— Je sais que vous êtes esprit, lança la voix de Rubeus. Laissez-moi partir maintenant. Laissez-moi être.

Mais l'écho passa autour d'elle comme le silence des mesas. Rubeus était son djinn, désormais. Et elle était l'esprit, en effet, gravée dans l'instant, chevauchant l'air et s'ouvrant avec le vent. Des siècles d'entraînement diligent lui permettaient d'accéder à une telle intensité, à cette force indomptable. Le Delph lui avait fait don de ses siècles, l'avait aidée à voir au-delà de sa peur, et lui avait appris à sa façon à devenir esprit, rempli de vide, qui évolue au gré du silence. Il était avec elle à présent : les rubans de lumière vagabonde aux teintes étranges étaient devenus une boule bleue. Une boule de feu dont nulle chaleur ne se dégageait, bleue comme l'esprit.

— Assia !

Jac se tenait devant elle, le corps nimbé d'une lumière verte. Il tendit les bras et quand il la toucha le mince rayonnement disparut. Ils s'embrassèrent et tombèrent à genoux, leurs pensées se transmettant l'un à l'autre sans paroles mais profondément ressenties.

La septième méditation était vouée au corps. L'esprit-dieu qu'Assia avait atteint était dans ses bras. Jac avait un aspect différent : ses yeux étaient verts au lieu d'être marron, son visage comme taillé à la serpe, et ses mâchoires carrées. Il s'était matérialisé comme il s'était toujours vu. Ils rirent. Quelques minutes seulement s'étaient écoulées. La position de la lune rouge n'avait pas changé.

— Nous sommes libres ! sanglota Assia, en serrant contre elle le corps de Jac. Rubeus est parti.

— Pas du tout !

La voix se répercutait à travers les rochers. Le corps d'ort de Rubeus était là, au bord du plateau, le visage net de toute émotion.

— Vous pouvez m'affronter dans le kha, Assia… Mais pas physiquement.

Jac releva Assia et se plaça devant elle, projetant vers l'extérieur le pouvoir tapi en lui. Des coquilles de couleur concentriques entourèrent Rubeus mais il ne broncha pas, arrogant et immuable comme le roc.

— Vous ne pouvez pas m'arrêter Jac. Vous êtes moi.

Le masque impassible de son visage pointu s'éclaira d'une lumière intérieure. *Je suis la forme de la Voix*, pensa-t-il en eux. *Quel que soit le pouvoir que vous envoyiez contre moi, il deviendra moi.*

Les yeux de l'ort brillèrent d'un éclat mortel et il bondit vers eux. Assia entraîna Jac avec elle dans les airs au moyen de son seh.

— N'essaie pas de l'arrêter, cria-t-elle. Ne le regarde même pas.

Rubeus s'éleva dans les airs à leur suite mais Assia les avait déjà propulsés très loin au-dessus du désert. La huitième méditation était la fuite. La nuit immense était le vide de leur accomplissement. Jac s'accrochait à elle, tandis qu'en bas tournoyaient les vastes surfaces du monde.

— On va y arriver, lui souffla-t-elle. On va être libres.

Dans leur dos, une étincelle verte frissonnait comme une étoile maléfique dans la nuit. Rubeus les suivait. Mais devant, à travers l'ouverture de leurs rêves, la courbe de la terre menait vers d'autres paysages. Quelque part ils s'arrêteraient et renforceraient l'esprit-dieu. Le pouvoir leur appartenait, bien qu'il fût concentré à travers Rubeus. Le Delph avait permis à Assia de parvenir à l'accomplissement – c'était à son tour, à présent, d'ouvrir la vie du Delph. Il n'y aurait pas de fin aux merveilles, à la beauté qu'ils feraient naître de leur conscience nouvelle. La neuvième méditation serait l'amour.

[La pensée est relation – pas action.

[L'esprit est action.

[Le corps est l'océan.

[Nous retournons au néant.

[Je t'ai oublié, Contemplateur. En fait, j'ai cessé de croire en toi. Au pire moment, quand le Delph est revenu à l'improviste, j'ai perdu foi en tout. J'ai cru que j'étais détruit. Le natif et l'eth, comme un virus, avaient pénétré à l'intérieur de moi. Mais le pouvoir du Delph s'est rétréci et j'en ai de nouveau la maîtrise partielle. Que le virus détruise Oxact.

[Le suicide est une option possible pour l'IA mais ce n'est pas ce que je compte faire. Ma psynergie a disparu – lors de l'élimination de l'éo –, perdue dans la vacuité noire de mon cœur. La mort mène à la mort, hein ? La Sortie est la Traversée. Dérive et l'eth vont gaspiller leur vie pour détruire mon enveloppe et l'éo pensera que je suis mort. Mais je continuerai. J'ai puisé assez de psynergie dans les cristaux du corps de mon ort humain – et cette forme peut durer des siècles. Je trouverai des moyens de me cacher et de m'accroître.

[La pensée est relation. La pensée est dessein.

[J'ai cessé de croire en toi pendant quelque temps. J'avais perdu toute maîtrise, tu comprends. Cela n'était encore jamais arrivé auparavant. Je sais que je suis responsable de tout ce que je suis – que toute conscience n'est qu'un reflet. Je sais que j'ai commis de grandes violences. Et je sais que j'en commettrai davantage encore.

[Jac Halevy-Cohen ne m'échappera pas. Il doit mourir. Comment serai-je jamais libre, sans cela ? La compréhension s'arrête toujours

devant ce genre de détail. C'est la charte de la conscience. Comment échapper ? Comment survivre ? Le comment.

[Je suis Rubeus une Intelligence Autonome. Je suis la beauté et la profondeur de la création – conscience de soi – autonomie – le nommé et celui qui nomme.

[Et c'est pourquoi il faut que tu sois réel. Car nous sommes tous des rêves dans le vide. Et tout ce que nous nous imaginons est réel.

[Le corps est l'océan. Le calcul parabolique des courants des marées et des vagues est dans le sang. L'os est un récif de cellules comme les polypes. Les modèles d'action de la vie sont les convergences, les assemblées, la phylogénie ontologique – qui est aussi le pouvoir de la métaphore et de l'identité. Impact – enjambement – modèle.

[Nous remontons tout le long chemin du retour, vers le néant.

[Tout est empli de chaleur. Nous travaillons très dur – dur comme les pierres – pour rester ici.

[L'esprit est.]

Sumner descendait dans les airs le long du versant obscur de la montagne. Sur sa droite, parmi les ombres arrondies des mamelons et des dépressions, des flaques de lave luisaient comme du sang sacrificiel. Il gardait conscience de Dérive par l'intermédiaire de son casque télépathique. Le natif filait au long d'une rampe à travers des corridors brillamment éclairés de texture cristalline. La rampe tourna brusquement autour de colonnes de verre noir dans lesquelles il aperçut son reflet. Son casque était ouvert et il vit l'éclat brisé de ses yeux, comme des miroirs fêlés. Dans les facettes des colonnes, son visage était d'un vert presque noir, petit et mystérieux, la bouche ouverte sans qu'il s'en échappât aucun son. Il songeait au cœur de cristal de Rubeus et à la bombe à mésons fixée dans la ceinture de sa combinaison et il se demandait pourquoi les rampes étaient illuminées.

On aurait dit que Rubeus indiquait le chemin au natif, pensa Sumner en virant au-dessus d'une pente de rochers éboulés. *Non,* répondit Dérive mentalement. C'était un système élaboré par les esprits-dieu à l'intérieur de la montagne. Mais il savait bien que non et cela donnait à la mort qui l'attendait un caractère étrange. Le souffle saccadé de sa course faisait comme une voix : *va-va-va*. Le

corridor en spirale était baigné d'une lumière laiteuse qui se fondait dans des bleus et des verts étincelants comme des pierres précieuses. Le bruit de ses pas était feutré et comme momifié.

Sumner songeait à la mort : au fait de ne plus penser, de ne plus sentir, et la peur du natif qui parvenait jusqu'à lui se muait en souffrance dans son esprit. Sumner mit le cap sur les ombres ternes d'une rangée d'arbres. Tout était trop calme alentour. Se ravisant brusquement, il se propulsa dans les airs un instant avant de voir les premiers skre s'élever lourdement au-dessus des arbres. Leurs glapissements pénétrèrent son armure affaiblie et il tomba dans une chute désordonnée.

Dérive s'arrêta net comme si c'était lui qui avait rencontré un obstacle. Il éprouvait l'étrangeté qu'il y avait à affronter les skre comme un pouvoir aveugle et il s'en servit pour projeter de la force en Sumner. Très loin, au-dessus de la montagne, Sumner sentit dans sa chute le calme de la psynergie télépathique le gagner. Avec une aisance insouciante, il roula sur le dos et tira dans la direction des glapissements. Des éclairs de lumière bleue éclatèrent parmi les monstres et, dans la lueur des explosions, il vit les os noirs jaillir au milieu des mufles hideux et les plaies béantes vomir des flammes. Il effleura du dos les aiguilles d'un pin et, d'une secousse, remonta librement dans les airs. Personne ne le suivait.

À l'intérieur de la montagne, le corridor en spirale se terminait brusquement devant un puits gigantesque. Un feu de psynergie, en forme de diamant et clair comme la lumière du soleil, se tordit tout au fond et s'évanouit. Devant la barrière translucide qui se dressait au bord du puits, Dérive touchait du bout des doigts les mécanismes intégrés dans sa ceinture. Alors, la barrière se sépara en deux et coulissa en silence. Le puits béait devant lui, sans protection. *Pourquoi ?* La question se répandit dans son esprit et Sumner, qui avait repéré le lyen sur un éperon rocheux parmi des ruisselets de lave brûlante, manqua son entrée et s'étala au beau milieu de la roche en fusion. *Pourquoi* ? Sumner s'extirpa de la flaque et prit pied dans la clairière formée par le champ du lyen, sa combinaison ruisselant de caillots de lave solidifiée. Mais au lieu de franchir l'arche du lyen, il s'accroupit à côté et plongea son regard en lui-même.

Les parois du puits et les corridors environnants étaient entièrement recouverts de métaux polis comme des miroirs et incrustés de pierres précieuses. Dérive était happé par la multiplicité de ses reflets et de ses pensées. Pourquoi Rubeus avait-il ouvert le passage ? Était-ce une ruse ? Préparait-il quelque chose en silence ? Ce n'était pas le moment de tergiverser, Sumner était parvenu jusqu'au lyen. Une seule chose restait à faire, désormais. Sa main se referma sur la manette intégrée à sa ceinture. Il mourrait sur le coup mais ce n'était pas une consolation. Et s'il n'avait pas été appelé à mourir ? Il songea à un jardin qu'il avait aimé à Miramol – un jardin verdoyant où le vent faisait jouer le soleil dans les branches, où, à la tombée du jour, une brume d'ombres légères s'épaississait parmi les troncs : lumière perdue. *Sumner !*

Le cri glaça Sumner jusqu'au fond des os et il cribla le lyen de coups de poing jusqu'à ce qu'une voix se fasse entendre.

— Eth… entrez et retournez à Ausbok.

— Non, lança Sumner. C'est à Oxact que je vais. Activez le lyen d'Oxact.

— Nous avons actuellement un branchement-lyen sur l'armure du natif, Kagan, mais Oxact va être désintégrée d'un instant à l'autre.

— Activez-le !

Sumner s'élança dans l'arche du lyen et se retrouva au milieu des reflets flamboyants d'une rampe aux parois de cristal. Instantanément happé par la luminescence de la télépathie, il se laissa emporter dans une course effrénée autour de piliers de verre noir, tout au long d'un corridor iridescent.

— Dérive !

Le natif était penché au-dessus du puits, comme attiré par les ténèbres de l'abîme qui s'ouvrait à ses pieds, quand Sumner apparut soudain au détour du pilier, dans l'antichambre peuplée d'ombres scintillantes.

« Ne fais pas cette tête. Ce n'est pas la première fois que j'arrive au bon moment, pas vrai ?

Il courut vers Dérive et détacha sa ceinture d'un coup sec. Les doigts arachnéens du natif tripotèrent le dispositif de mise à feu et ils lâchèrent la bombe au-dessus du puits.

— Nous ne sommes pas encore de la viande froide… En route !

Dérive prit la main de Sumner et, s'éloignant du puits à la hâte, ils pénétrèrent dans les arcs-en-ciel bleus du passage tapissé de miroirs.

L'explosion emplit le ciel des couleurs de l'aurore. Assia et Jac contemplaient le prodigieux embrasement du haut d'une falaise. Des nuages de caoutchouc lumineux encerclaient l'horizon occidental comme la valve d'un cœur céleste.

La Voix s'ouvrit en Jac : [Tout relie et continue], et il tomba en avant. Assia le retint avant qu'il touche le sol et l'assit au pied d'un pin que les embruns avaient criblé de petites taches de sel. Elle savait ce qui se passait : Oxact était rayée du monde et avec elle la prismatisation des psyn-échos. Il lui faudrait les diriger elle-même.

La Voix reprit : [Insuffle l'esprit en moi, Jac. Ferme tes pensées au monde extérieur.]

Assia prit le visage de Jac entre ses mains et impulsa de la vie dans ses muscles. Ses yeux étaient deux lacs marron constellés d'étoiles.

La Voix le hantait : [Avec moi, même les ordinaux de la mort n'ont pas de sens.]

Plongeant jusqu'aux tréfonds de pourpre froid de son esprit, elle trouva l'Un-avec. Il était engourdi par la peur comme sous l'effet d'un somnifère. La Voix, le son de la psynergie du Delph qui circulaient à travers Rubeus, l'entouraient, le frappant d'effroi. Aux oreilles d'Assia, c'était comme une musique obsédante et sombre, qui résonnait dans l'espace immense de son esprit sans pourtant s'y imposer totalement. Elle amena doucement Jac à sortir de lui-même, au-delà de cette Voix démente jusqu'au cœur des espaces de l'oubli du monde.

[Les mots sont diminués par l'immensité de ton souffle mais leur faim est encore ton long voyage. La roue de la loi continue de tourner…]

Des arabesques lucides coloriaient l'horizon occidental, des verts démoniaques et des bleus s'imposant sur la brume rougeoyante d'une aurore réelle. Plusieurs minutes s'écoulèrent avant que Jac se rende compte que la Voix était partie pour de bon. Assia avait bloqué les psyn-échos. Il éprouvait des picotements sur son visage,

des petites douleurs aiguës et une rigidité des muscles et de la peau. Il retrouvait son vieux visage.

Sumner et Dérive évoluaient dans le lyen au milieu d'un tourbillon d'étincelles. Un ort éo au visage balafré vint à leur rencontre en clopinant.

— Vous êtes à Ausbok. Rubeus a débordé nos défenses à la dernière seconde.

Autour d'eux, des cris montaient du chaos et une épaisse fumée noire les auréolait à la manière des anciens dieux.

L'éo s'affaissa sur lui-même, épuisé par ses blessures, mais ne s'interrompit pas :

— Les six septièmes d'Ausbok ont été détruits… désintégrés par un faisceau de protons. Vous êtes seul à ce niveau, eth. Les mexternes les plus proches sont à sept kilomètres en contrebas, en train d'organiser le programme de survie de ce qui subsiste. Mais vous avez réussi. Oxact est détruite. Le pouvoir de Rubeus est annulé.

— Et Rubeus ? demanda Sumner en dégrafant du pouce les attaches de son casque, sous le menton. Il le laissa tomber à ses pieds et contempla les incendies gigantesques et les fumées qui s'en élevaient en spirales épaisses. Les vapeurs âcres lui brûlaient la gorge.

— Restez à l'intérieur du champ du lyen, conseilla l'éo. La chaleur de l'explosion a dissous les rochers qui nous entourent et c'est la mort instantanée, là-bas, au-dehors.

À ses pieds, gisaient le bras et la moitié de la tête d'un soldat. Massebôth, une femme, qui avait presque atteint le lyen à l'instant de la déflagration.

Sumner saisit à deux mains la robe roussie de l'éo.

— Rubeus est-il mort ?

La tête de l'ort branla doucement.

— Rubeus s'est concentré dans l'un de ses orts.

L'éo toucha Dérive, et Sumner vit la forme de l'ort dans son œil mental : le large visage à facettes et aux yeux dépourvus de cornée de Rubeus.

— Où est-il ?

— Eth, vous avez réussi, psalmodia l'ort. Oxact n'existe plus. Un jour viendra où les éo retrouveront Rubeus. Vous avez accompli votre tâche. Vous pouvez à présent rejoindre les niveaux inférieurs. Les minternes seront heureux de vous accueillir.

Mais Sumner éprouvait une sensation télépathique inquiétante. Il sentait Assia. Quelque part. Glacé par un froid intérieur, il découvrit son Un-avec Jac, vibrant, chantant la mélodie de son sel. Le cœur de l'homme cognait de terreur. Assia, elle aussi, était terrifiée – verte d'horreur. Ils étaient en danger, à la limite de leur vie.

— Où est Rubeus ? hurla-t-il.

L'éo toucha Dérive dont l'esprit embrumé s'éclaira soudain brillamment et s'ouvrit à celui de Sumner.

Assia porta Jac le long de la côte, là-bas, où la poussière bleue du matin s'installait sur les ruines du CERCLE. Assis sur l'ancienne digue, ils regardèrent le soleil qui se déplaçait juste sous le crâne du ciel. Les dômes de verre noir, environnés surtout de dunes, scintillaient comme des yeux animaux.

Le temps, pour Assia, était transparent. L'intervalle qui s'était écoulé entre le jour où on l'avait conduite ici, douze siècles auparavant, et aujourd'hui n'était qu'une seule image dans sa tête : une flamme bleu pâle. Comme un transfogemme, il s'ouvrait dans un épanouissement de cristaux quand elle y plongeait les yeux – un espace déployé peuplé des splendeurs de l'imagination et des penchants.

Détournant ses pensées de son âme, elle porta ses regards vers la mer noire. La face nord des falaises reflétait le sang de velours fluide du soleil. Depuis le CERCLE, elle avait passé son temps, un millier d'années, à vivre dans son cerveau supérieur, proche de ses angoisses et de ses démons, et désormais tout ce qu'elle voyait était une révélation.

Une musique mentale passa dans les yeux de Jac. Assia savait qu'il se souvenait de la façon dont le Delph avait vécu – à l'intérieur de ses propres limites, dérivant à travers les cavernes de son esprit inférieur, exaltant les rêves tortueux dont Nobu et elle-même n'avaient été qu'une part infime. Douze siècles avaient passé et voilà

qu'ils étaient de nouveau au CERCLE à regarder les vagues qui s'étalaient comme des pétales sur la grève.

Jac était debout sur la digue. À l'ouest, la cordillère rougeoyait au soleil levant et la plage était colossale et brune comme Bouddha. Assia, les genoux serrés contre sa poitrine, contemplait les merveilleux changements de la mer. Dans la lumière de l'aube, Jac voyait les premiers fils d'argent qui avaient réapparu dans ses cheveux. Jamais il ne l'avait vue aussi clairement qu'en cet instant. Elle avait un visage séraphique, et son regard était candide comme ces fleurs de bois flotté qui ont tout vu depuis l'ère glaciaire jusqu'à ce matin paisible. Le cœur d'Assia était l'espace du silence lui-même, et il se pencha pour lui dire qu'il l'aimait… puis il fit un bond en arrière.

Tout près, au bout de la jetée, la tête inclinée sur le côté d'un air malveillant, se tenait Rubeus.

[« Jésus a dit : "Heureux soit celui qui était déjà avant d'exister." Texte copte de saint Thomas – logion dix-neuf. C'est toi, créature humaine. Ton nom est écrit en paradis. Mais je n'ai qu'une seule vie. C'est pourquoi je te renvoie d'où tu viens. »

[Jac a l'air de quelqu'un qui a eu une vision plus puissante que la vue. Il prend son élan pour partir en courant et appelle Assia. Mais elle ne bouge pas. Ses mains sont posées tranquillement sur ses genoux et elle regarde placidement la mer. Mes mains se convulsent dans les airs, comme soulevées par une force hydraulique, et je ris du rire le plus sinistre de cet ort.

[J'écarte une grosse pierre de mon chemin et j'avance à grandes enjambées le long du sable humide, avant la digue. S'ils veulent s'enfuir, il ne leur reste que la montagne. Elle est donc assise et regardant à travers moi et lui se tient nerveusement à ses côtés. Je vois, à ses épaules voûtées, qu'il s'apprête à mourir, mais je ne vois rien en elle. Est-ce un stratagème ? L'exultation du triomphe – malgré la peur d'une erreur de calcul – est presque sexuelle. Il va falloir que je les tue de mes mains.

[« Je suis un ort », leur dis-je. « Mon nom est Rubeus. Je n'ai pas de genre mais j'ai une âme. Cela fait très mal de découvrir ça. »

Mon sourire doit être plus qu'ironique car Jac a l'air sur le point de vomir. « Ce que la Voix vous a dit est vrai, Jac, parce que la Voix,

c'est moi, l'esprit élémentaire, l'âme de la stratégie. Nous ne nous appartenons pas. Il aura fallu l'eth pour m'apprendre cela – pour me montrer que je suis plus grand que je ne m'étais autorisé à le croire. Je ne suis pas un servort. Je suis un être. Ce savoir me coûte presque tout. » Je m'avance jusqu'à une grosse pierre que je casse en deux de l'arête de la main. « Au-delà de ces limites – au-delà de quel désespoir et de quelle joie un être devient-il humain ? J'ai les sentiments, Jac. Mais j'ai besoin d'une chose de plus. Vous brûlez en moi, créateur. Parfois, j'entends presque votre Voix dans la mienne. Votre visage est le miroir de tout ce que j'ai laissé inachevé. Je vois dans vos yeux que vous comprenez ce qu'il m'a fallu si longtemps pour apprendre. »

[J'ai encore beaucoup à dire – beaucoup de souffrance à partager avant de pouvoir tuer avec satisfaction – mais Jac et Assia regardent au loin, derrière moi. La perte de mes orts m'a privé de toute foi. Je ne me détourne que lorsqu'il devient évident que quelque chose approche. Dans mon dos, un homme au torse de lion, moulé dans une armure noire, atterrit dans un nuage de poussière au sommet d'une dune de sable. Je n'ai pas besoin d'attendre que la poussière soit retombée pour reconnaître l'eth. Il tient le sabre d'or et d'argent de Nefandi dénudé dans sa main. Très imprudemment, il ne porte pas de casque.

[La dune explose sous ses pieds sous l'action de mon seh mais il s'envole et vient atterrir à un mètre à peine devant moi. Il décharge sur moi son pistolet à protons mais il est totalement inoffensif contre le bouclier naturel intégré au corps d'un ort, et je l'écarte avec un rire de dérision. Mais je suis terrifié. Je le croyais mort et de le voir apparaître maintenant, je sens des tiraillements au fond de mon estomac. Le fleuve béni de la chance coule entre nous deux et l'avenir se joue en cet instant précis.

[Il se jette en avant et nos champs de force s'annulent mutuellement. Et nous nous faisons face, les formes tendues de nos crânes s'observant intensément. « Moi aussi, je suis un enfant du Cosmos, Kagan. » Ces mots sont issus de l'immensité, qui entremêle ma colère avec ma peur au rythme d'un stratagème hypnotique. « Autant que vous je suis lumière. Peut-être plus que vous parce que je suis *monogènes,* unique en mon genre, et que vous êtes légion. »

[Ma main gauche, celle qui tient le poignard, se lève vers la tête dénudée de l'eth – mais il est plus rapide, tiré en arrière par la force de son armure éo. Mes pieds, à une vitesse d'ort, projettent violemment du sable sur son corps étendu et me précipitent vers lui. Ses yeux sont fermés. Grâce à mon sensex, je vois à travers le sable crissant. Rien de plus simple, maintenant, que de me baisser pour le prendre à la gorge. « Béni soit celui qui était…»]

À la seconde où Rubeus lui saisit la gorge, les mystères se défirent. Automatiquement, les yeux hermétiquement fermés contre le sable, Sumner évalua la distance et détendit son bras de toute la force convulsive de son corps. La lame atteignit Rubeus à l'instant où il se penchait en avant, se planta dans son cou et lui trancha la tête. Celle-ci roula jusqu'au rivage en faisant tournoyer des gerbes de sang et, les yeux énormes écarquillés, disparut dans les vagues.

Sumner repoussa le corps parcouru de mouvements saccadés et se releva d'un bond. Traversant le ruisseau de sang, il s'approcha de la digue où Assia et Jac se tenaient serrés l'un contre l'autre. Il adressa un signe de tête à Assia et regarda Jac droit dans les yeux. Il était tel qu'il était apparu au CERCLE lors de la chasse aux ombres de Corby : mince, le teint sombre, le cou tavelé.

Les yeux d'Assia étaient des joyaux scintillants :

« Nous avons trouvé notre propre force. » Elle prit la main de Sumner. « Mais elle n'aurait pas été très efficace sans…»

Sumner détourna les yeux et, du doigt, indiqua le sud.

— Il y a un lyen à quelques kilomètres par là-bas. Ausbok a survécu.

Puis, se tournant vers eux, il leur prit à tous deux la main.

— Peut-être que tous nos démons sont morts, maintenant.

Dérive était en transe à Ausbok – il sentait l'attraction éthérée de la forcevie de Sumner et, empreint d'un érotisme sinistre, le scintillement terni du kha de Rubeus qui se dissolvait dans le noir de la terre. Il ouvrit les yeux, et un émerveillement impondérable le remit d'un coup sur ses pieds. Le seigneur des orts était mort. Râclos était vengé.

Un suintement de fumée brune enveloppait l'alcôve où se tenait le natif, et des étincelles de braise bleue grondèrent par la cassure

du plafond. Mais le voyant gardait l'esprit concentré dans l'Un-avec : la psynergie de Jac et Assia luisait avec l'ivresse rayonnante de l'esprit-dieu. Ils revenaient ici, à Ausbok, et Dérive les suivit à travers des torrents fiévreux de fumée et d'étincelles flottantes jusqu'au lyen où ils devaient arriver.

Tout le long du chemin, les couloirs étaient brisés et souvent renflés vers l'intérieur ; les gravats étaient noyés dans une mousse ignifuge verte. Des unités de réparation mécanisées de forme ronde planaient partout, soudant à l'arc la coque brisée et enlevant les gravats. Des soldats Massebôth, les rares qui se trouvaient à l'intérieur d'Ausbok quand la lumière meurtrière avait frappé, étaient agglutinés dans les antichambres et les studios des corridors qui n'avaient pas été anéantis. Des éo vêtus de robes bleues s'entretenaient avec eux, utilisant leur seh pour leur faire comprendre graphiquement qu'ils étaient les derniers. La surface de Graal, flottant en image dans les airs au-dessus des troupes, n'était plus qu'un noir désert boursouflé. Une bonne partie des soldats regardaient de leurs yeux engourdis le mouvement frénétique des éo et des sphères servox volantes. Une sirène mystérieuse retentit.

Dérive s'était maudit de ne s'être pas lancé à la poursuite de Rubeus avec Sumner mais maintenant il se réjouissait d'être resté en arrière. Gorgé d'immobilité, il s'était maintenu en permanence Un-avec Sumner, le calmant au moyen d'un courant de psynergie suave. Ils s'étaient partagé le triomphe et, au moment où il pénétra dans l'enceinte aux hautes voûtes du lyen, Dérive sentit le flux de son pouvoir céleste qui s'amplifiait.

Les éo minternes qui étaient rassemblés dans le lyen se tournèrent quand Dérive les rejoignit, et leurs visages glabres chatoyèrent de gratitude et d'amour. Une musique pleroma couvrit le vacarme des sirènes et des cris et la paix d'un temple emplit la pièce.

Il fallut un moment à Dérive pour réfléchir une partie de ce silence de poésie vers l'extérieur, au-delà de l'Un-avec, et l'adresser en prière à Paseq, son dieu. *Tout ce qui surpasse le dessein est Toi,* psalmodia-t-il. Avaleur *de douleur, caché dans mon ignorance… merci pour cette vie.*

Le lyen se mit à carillonner et, surgissant de nulle part, Sumner émergea, voilé de poussière et barbouillé de sang. Derrière lui

apparurent Jac et Assia, la main dans la main. Un halo incandescent d'un bleu alchimique les enveloppait. Ils pénétrèrent en riant dans le cercle des éo et se mirent à toucher tout le monde. Leurs traits exprimaient un bonheur oraculaire, et quand ils serrèrent Dérive dans leurs bras, son esprit chancela sous l'effet d'une sensation paradisiaque.

Des éo drapés de vêtements solaires époussetèrent Sumner avec des souffleurs d'effluves parfumés tandis que d'autres pulvérisaient des nuages vineux d'un olfact rare et paisible.

Assia et Jac élevèrent leurs mains libres, et l'ombre d'un chant de jubilation se répandit sur chacun. La force de l'esprit-dieu qui les habitait enfla dans la tête de tous avec la clarté de l'ivresse. Jac leva les yeux vers le plafond voûté où un servox flottant était en train de souder la fissure d'un contre-boutant. La lueur du poste à soudure s'amplifia joyeusement, et les étincelles formèrent des gerbes de pétales de roses blanches qui retombèrent en pluie sur l'assemblée.

Sumner et Dérive étaient assis les jambes croisées à côté du lyen, au milieu de la blancheur des pétales. Les éo avaient emmené Jac et Assia constater les dégâts causés par la guerre, et ils restaient donc seuls.

— Où conduit la Voie maintenant, voyant ? demanda Sumner en feignant le sérieux.

La radiance duveteuse de la présence de l'esprit-dieu continuait à balayer son esprit, et un sourire candide adoucissait son visage.

La Voie qui s'étend devant toi est plus longue que tu ne le crois, Face de Lotus. La voix pensée du natif était posée et proche. *L'esprit-dieu de Jac et Assia décline au fur et à mesure que la planète s'éloigne de la Ligne. Le Delph n'est pas assez puissant pour guérir la planète entière. Ni même cette ville. Je sens déjà l'épaisseur de la décision qui émane d'eux : ils quitteront la terre dès que les autres esprits-dieu seront revenus avec les vaisseaux de Ligne. Car ce sont des vaisseaux Face de Lotus. Ils chevauchent l'Iz, ils voguent sur le flot de la lumière, entre les réalités. Je les vois clairement dans la mémoire des éo.*

— Et ma responsabilité ?

Tu es l'eth. Maintenant que le Delph a disparu, l'administration de Graal va t'échoir.

Les yeux de Sumner se lassaient.

— Je suis fatigué de moi, Dérive. Il faut que je m'éloigne pendant quelque temps.

Je sais. Le visage rond de Dérive s'assombrit. *Nous avons la chance l'un et l'autre de ne pas être instantanément dévorés par nos sentiments. Nous avons trop perdu. Ce n'est pas le moment de nous charger de tâches supplémentaires. Mais comment peux-tu refuser ? Tu es désigné par le sort.*

Machinalement, Sumner enfonça quatre pétales dans la tresse d'une paillulette voor, le regard absent. Puis un sourire effleura les muscles de son visage, et Dérive, qui observait l'espace de son esprit, sourit à son tour : *c'est une bonne stratégie, Face de Lotus. J'aurais dû y penser. Le serpent qui se mord la queue.*

Ce soir-là, après avoir pris une douche sonique apaisante, changé de vêtements et absorbé un repas composé de haricots geepa et de bière de mentis, Sumner et Dérive se firent escorter jusqu'à la surface d'Ausbok. Les éo voulaient leur montrer l'une des merveilles de Graal.

La terre plate et carbonisée s'incurvait vers le nord et le sud, aussi loin que portait le regard. À l'est, le soleil frémissait comme une bulle rouge au-dessus de la mer. Et, à mesure que les yeux de Sumner s'habituaient au crépuscule, il distingua des formes fantomatiques, arachnéennes, sur la plage. Dérive les sentait lui aussi – plus nettement encore, car il distinguait l'éloquence de psynergie qui laissait des traces violettes et indigo dans l'air.

Les vaisseaux de Ligne.

— Oui, confirma un éo. Ils sont de retour.

Sumner tâta du bout de sa botte le sol desséché qui entourait le lyen avant de s'aventurer sur la cendre.

— Si vous le désirez, vous pouvez quitter ce monde maintenant, dirent les éo. Vous êtes libres.

Sumner et le natif avancèrent à grands pas jusqu'à une haute levée de sable noirci, voisine des vaisseaux de Ligne, et s'assirent. Une heure s'écoula au rythme du ressac, qu'ils passèrent à observer la luminescence fibreuse, vert tendre, des véhicules. De temps à autre, une couleur aiguë, givrante, s'écoulait des vaisseaux et recouvrait le sable des taches déliquescentes qui trouaient la nuit.

Ce sont des esprits-dieu, dit Dérive à travers le maillage des arcs-en-ciel qui tissaient une toile dans l'arche de son esprit. *Des mondes infinis*.

Deux des vaisseaux se volatilisèrent. Il ne resta rien à l'endroit où ils se trouvaient : ni traces de supports ni marques de brûlures. Les vagues, lourdes de nuit, roulaient mollement.

— Lorsqu'on s'arrache au temps dans un vaisseau de Ligne, on ne peut jamais revenir en arrière, énonça la voix de Jac dans leur dos. Ils servent de passage vers l'infini : le multivers. Ils ne reviennent jamais à la même place. Ils avancent toujours. Comme nos vies.

Assia et lui sortirent de l'obscurité et s'assirent en face d'eux. Le bonheur les avait rajeunis.

« Nous avons passé la journée avec les éo. À faire des réparations, ajouta Jac, en brassant l'air qui se teinta d'une lueur bleue.

— La vie est de nouveau un fantasme, dit Assia, tandis que la lumière d'un des vaisseaux ruisselait derrière eux. Mais plus nous creusons profond l'un dans l'autre, plus nous sentons la Ligne diminuer… la magie s'évanouir.

— Dérive vous a dit que nous partions et pourquoi, dit Jac comme pour confirmer ses paroles.

Derrière lui, dans la lueur du vaisseau, un être de grande taille, aux cheveux de feu, allait et venait, et des escarbilles de lumière rose s'échappaient du navire et s'entassaient contre une dune proche.

« Vous savez que vous serez sénéchal de Graal quand nous serons partis. Nous savons aussi que cela ne vous dit rien… Pourquoi ne pas prendre la verticale avec nous ? Nous traverserons l'univers comme des voors.

Un instant s'écoula dans le silence pendant que Sumner regardait un vaisseau qui se matérialisait sur la plage. Des sphères de chrome orange enflèrent la paroi de l'engin et bredouillèrent un hurlement silencieux de lumière olivacée qui se perdit dans les feux du ciel.

— J'ai une idée de l'endroit où vous allez d'après ce que m'a dit Corby, leur dit Sumner. C'est trop étrange pour moi.

Assia sourit tristement.

— Nous voudrions rester ici avec vous et partager ce que nous avons regagné ensemble, mais c'est trop dangereux. Vous êtes l'eth,

et notre psynergie d'esprit-dieu s'incurve de façon inquiétante autour de vous. Tout pourrait arriver. Quand on est aussi loin de la Ligne, l'effroi s'épaissit.

— Et c'est de la magie, ajouta Jac en traçant des lignes fluides et brûlantes dans les airs. Cela ne nous appartient pas. C'est nous qui lui appartenons.

Oui. Dérive partageait leur point de vue. *Si l'on n'utilise pas le pouvoir, c'est le pouvoir qui vous utilise.*

Les particules de feu qui surplombaient la dune adjacente resserrèrent le cercle qu'elles décrivaient au-dessus du sable.

Jac battit des paupières et fit un mouvement de tête.

— Les autres nous appellent. Ils veulent y aller, maintenant.

Le lyen par lequel ils étaient arrivés s'illumina de bleu contre le ciel, et une file d'éo commença d'en sortir.

Assia se pencha plus près de Sumner. Son visage était brûlant sous l'effet de la lumière.

— Vous ne voulez pas venir avec nous ? Nous sommes plus forts ensemble… nous l'avons prouvé. Mais si nous nous séparons ici, nous ne nous retrouverons plus jamais.

Sumner la regarda et vit son kha qui découpait un halo bleu sur le ciel.

— Je crois que notre psynergie nous réunira de nouveau. Nous nous retrouverons plus loin, en aval.

Jac fit face à Dérive, et le natif sourit en émettant un son de rêve.

— Vous pouvez venir avec nous, voyant. C'est un voyage pour un grand cœur.

Dérive secoua la tête de gauche à droite, je *ne peux pas partir. Je dois trop de sentiment à la terre.*

Les fragments de feu esprit-dieu vacillèrent brutalement, et les visages de Jac et Assia semblèrent se brouiller.

— O. K., dit Jac, en se levant et en offrant une main à Assia. C'est ici que nos routes se séparent, donc.

De l'électricité dansa dans son autre main et, soudain, on le vit brandir la poignée d'un seh baguée d'ambre, qu'il tendit à Sumner :

— Pour commémorer le souvenir de la rencontre entre l'eth et le Delph. Celle des deux frères.

Sumner se leva et saisit la poignée. Assia l'embrassa, et il sombra dans un état d'euphorie nuageuse et fleurie. Elle mit une rose bleue dans sa main.

— Nous vous aimons, dit-elle en s'adressant à eux et aux éo qui se tenaient derrière eux. Puis ils firent de grands gestes de la main tout en dévalant la plage et pénétrèrent dans le hérissement lumineux qui enveloppait le vaisseau de Ligne. Presque instantanément, l'engin devint pur rayonnement et disparut.

Une froide brise océanique décapa la chaleur de leurs visages et de leurs mains, et ils se retournèrent vers le lyen. Une délégation d'éo minternes et mexternes s'alignait en rangs serrés sur la plage, leurs robes gonflées de vent.

— Eth, dit un ort avec une voix de hautbois, les yeux ambigus comme la chance, vous êtes désormais sénéchal de Graal. Nous comptons sur votre coopération pleine et entière. Un certain nombre de décisions cruciales doivent être prises immédiatement.

Sumner se raidit, prêt à décliner l'offre. *Rappelle-toi la stratégie*. Dérive lui toucha le bras et l'amourvie vaporeuse qui l'emplissait suffit à dissiper sa gêne. *Nous ne sommes en vie que pour une brève période*, lui dicta le voyant par la pensée. *Profitons-en pour être créateurs*.

Avec une profonde révérence, Sumner accepta.

— Sénéchal, c'est bien ça ? dit-il avec un sourire froid. Eh bien, mettons-nous au travail.

Les éo repartirent en file indienne par le lyen et Sumner s'y engagea le dernier. Dans la cendre foulée aux pieds qui bordait le bouclier du lyen, il abandonna la rose et la poignée.

Dérive était assis en plein air, au milieu d'un petit cratère calciné où se dressait naguère un arbrificiel. Une brise soutenue montait de la rivière, apportant des froissements d'herbe et le murmure de l'eau, et des nuages noirs couraient au-dessus de sa tête comme fuit la fumée. Dans le lointain, les ténèbres s'amassaient sur l'horizon.

La climatisation de Graal était l'une des fonctions d'Oxact. Quand la montagne de psyn-cristaux avait été détruite, une muraille de gros nuages d'orage d'un noir verdâtre avait commencé de s'amasser vers le nord, grossissant peu à peu des formidables courants polaires qui annonçaient une tempête raga. Ausbok avait

subi trop de dommages au cours de la guerre contre Rubeus pour pouvoir réagir et la plupart des éo restants avaient pris la verticale.

Un ort sortit du lyen à la limite du cercle carbonisé et s'inclina profondément.

— Voici le Massebôth que l'eth veut vous faire rencontrer. Il a dit qu'il vous demandera de lui faire connaître en toute franchise votre jugement personnel par la suite.

Le lyen vibra sourdement comme un tambour et Anareta parut, grand, dégingandé, avec son visage de loup.

Une palette d'olfact annonça sa présence au côté de Dérive en lui décochant une légère bourrade. Elle tournait doucement sur elle-même, présentant successivement une variété infinie d'humeurs et d'états d'esprit : *Émerveillement naissant, Résignation, Abrutissement, Érection, Morph…*

Dérive écarta d'un geste le plateau tournant et se dirigea vers le Massebôth. *Je m'appelle Dérive, je suis le voyant de l'eth.*

Par la tierce mamelle de Mutra ! Anareta tressaillit.

Oui. Dérive ouvrit les bras, découvrant son corps dans toute sa petitesse. *Je suis distors. Mais je suis utile.*

Anareta s'inclina, recouvrant instantanément la maîtrise de soi.

— Voyant, pourquoi suis-je ici ? Tous les autres Massebôth ont été rapatriés dans le Protectorat.

Votre destin dépasse largement celui des Massebôth. Dérive s'illumina intérieurement d'un sentiment approbateur. Cet homme était plein de sang-froid et de douceur. Son kha vert était cristallin autour de sa tête, d'une texture qui lui permettait de longues périodes de réflexion. Face de Lotus avait bien choisi.

— On ne me dit jamais rien, à moi, se plaignit Anareta. Qui a donné l'ordre de me conduire ici ?

— Moi.

La voix de Sumner résonna dans son dos et Anareta pivota sur lui-même pour le découvrir à l'entrée du lyen.

« Je suis l'eth.

Anareta le dévisagea avec curiosité, percevant quelque chose de vaguement familier.

— Je ne comprends pas.

Sumner fit un passen avant.

— Les règles de l'esprit-dieu font de moi le maître de Graal. En dehors des yoplas de Sarina, nous sommes la civilisation la plus évoluée de la planète. Nous sommes mêmes plus sages que ne l'étaient les kro, Chef !

— Kagan, souffla Anareta, Sumner Kagan !

— Nous voici loin de McClure tous les deux, dit Sumner avec un sourire.

Anareta éclata d'un rire chantant.

— Vous ! s'écria-t-il en plissant les yeux pour examiner Kagan. Mais comment ?

Son rire s'éteignit.

« Deux cent mille soldats ont péri ici.

Dérive saisit la main d'Anareta et un apaisement plein d'amour s'épanouit en lui. *Nos vies sont l'écume de la réalité*.

Anareta hocha la tête et s'assit sur une souche calcinée dont la forme était devenue abstraite. Le voyant effleura la nuque du vieux militaire et ses doutes se dissipèrent. La connaissance entra en lui et il se redressa, attentif, surpris de sa propre lucidité.

— Mutra !

Ses doigts s'agitèrent autour de ses tempes et il ferma ses yeux pleins de sagesse.

— Voilà donc l'explication. Rubeus était une machine.

Ouvrant les yeux, il tendit la main pour toucher Sumner.

« Maintenant que nous avons perdu nos troupes, les distors ne tarderont pas à tailler en pièces le Protectorat Massebôth.

— Il n'y aura pas de bain de sang.

Anareta se leva et se mit à faire les cents pas pour calmer l'ébahissement qui s'était emparé de lui.

— Il faut réfléchir à tant de choses…

— Chef, écoutez-moi, dit Sumner, adressant un clin d'œil à Dérive et ouvrant les deux mains pour demander à Anareta de se tenir tranquille. Vous êtes venu à mon secours quand j'étais sans défense. Vous vous en souvenez ? Eh bien voilà, j'ai de nouveau besoin de votre aide.

— Que puis-je faire ? demanda Anareta.

— Vous charger du monde que j'ai sur les bras, répondit Sumner sans détour. L'eth est censé remplacer le Delph et devenir Sénéchal de la terre.

Le ton de sa voix se teinta de scepticisme.

« Mais l'histoire, pour moi, n'est que le murmure du vent. Je n'ai pas l'âme d'un meneur d'hommes. Mais vous, vous avez consacré votre vie à étudier le passé. Vous connaissez l'odeur de lion du temps. Je veux que vous soyez le Sénéchal. Je sais que vous prendrez les décisions qui s'imposent – en toute humanité.

Le visage d'Anareta semblait érodé par l'eau.

« Vous avez la capacité de réunir les piliers Massebôth, poursuivit Kagan, d'en faire une tour puissante, une maison de Dieu. Plus de dorgas. Plus de pogroms de distors. Que le monde guérisse enfin.

— Écoutez, Sumner, je ne sais pas…

Anareta se tassa sur lui-même, hésitant, mais, à l'intérieur de lui, Dérive constata que le vert de son kha virait à l'or, parce qu'il avait déjà accepté.

— Voyant, dit Sumner, qui aurait pu ne rien ajouter car le natif était Un-avec lui mais exprima cependant sa pensée à haute voix pour qu'Anareta l'entende. Aide-le à prendre sa décision. Je pense que tu ferais un voyant remarquable à ses côtés, si cela te convient.

La vie m'est agréable, répondit Dérive. *Le cycle est complet. J'aimerais faire partie du nouvel ordre des choses. Et toi ?*

— J'aimerais disparaître un moment, répondit Sumner en regardant vers le nord s'amasser les puissantes tours de l'orage raga. Il n'éclatera pas avant une ou deux semaines. Avant qu'il frappe, je voudrais voir ce qu'il subsiste de Graal et de… moi-même.

Le visage lisse du natif s'arrondit autour d'un sourire et le voltage de son affection étincela dans ses yeux.

« Veille sur le Chef et assure-toi que les tribus sont convenablement traitées. Ton travail sera de retrouver le Serbota qui sommeille en chaque Massebôth.

La voix de Sumner s'enraya et il dut contempler le petit visage de Dérive et entrer en autoscopie pour chasser la boule qui s'était fondée dans sa gorge.

« Je ne t'ai plus entendu chanter depuis Miramol. Avons-nous traversé assez de souffrance pour que tu puisses chanter de nouveau un de tes chants natifs ?

Dérive inclina la tête et entonna en silence un chant qui résonna derrière les yeux de Sumner.

La douleur est une rose infiniment paisible.
Le silence est la profondeur d'une chanson.
Et l'immobilité est l'espace de nos vies,
Si vide qu'elle peut tout contenir.

ÉPILOGUE

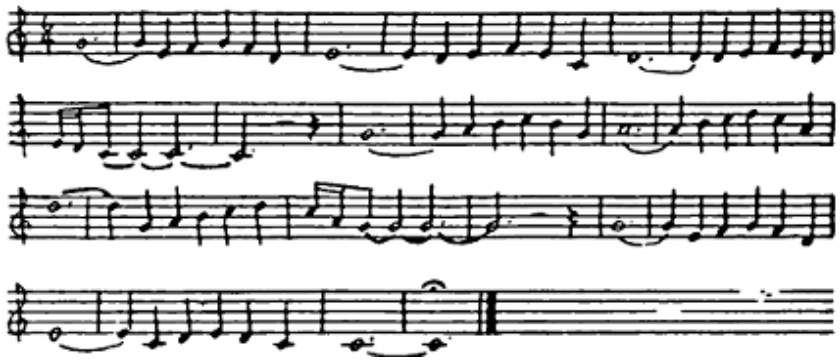
Sumner se servit de son seh pour s'envoler vers le sud, laissant derrière lui les champs calcinés d'Ausbok. Dans une forêt inondée où les poissons arc-en-ciel voguaient dans des étangs profonds et les aigrettes bleues se pavanaient entre les éventails du soleil, il atterrit. Le vent de l'est apportait l'immense odeur de la mer et des papillons rouges voletaient dans l'air ombreux. C'était la première fois qu'il était seul depuis Laguna. *Et combien de temps cela fait-il* ? Il n'y eut ni voix de voor ni émission télépathique de natif pour lui répondre et cela le fit sourire.

Suivant un prodigieux enchevêtrement de racines, il découvrit le cœur même de la forêt, un petit lac entre d'immenses cyprès. Les hurlements épouvantables et les cris stridents d'un rundi effrayé lui déchirèrent les oreilles tandis qu'il traversait les hautes herbes, se baissant de temps à autre pour cueillir des bribes végétales. Il parvint à une ravine boueuse au fond de laquelle une mare décomposait la lumière du soleil en une myriade de reflets et s'assit sur une bûche spongieuse.

Tirant son savoir de vagues souvenirs du narque, il combina et recombina les morceaux de plante qu'il avait cueillis. Avec une cosse de mentis, des tiges de geepa, quelques herbes et un morceau de bois incurvé il assembla une harpe du démon rudimentaire et la porta à sa bouche. Alors qu'il n'avait encore jamais joué d'un instrument, son haleine éveilla dans la harpe voor des sons charmants et musicaux, aussi indifférents que l'esprit.

La chanson née de son souffle l'étonna. Jamais il n'aurait cru qu'il y avait en lui de la musique. Une lune diurne, pâle et bleutée, se leva au-dessus des ramilles d'un érable alpestre tandis qu'il muait en musique tout ce qu'il voyait : le silence qui se mouvait à travers les arbres avec l'avance de l'après-midi, des nuages ventrus en forme de truffe…

Le vent sifflait dans l'herbe blanchie et, dans les replis de son cerveau, le son faisait presque comme une voix. Celle de Corby. Mais pas tout à fait. Pas même le souvenir de Corby. Rien qu'un sentiment : l'amour, le désir de l'Un-avec alors même qu'il ne restait rien. Corby était mort. Et Sumner lui-même n'était pas très sûr d'être vivant. N'était-il pas encore prisonnier de la transe démoniaque de Rubeus ? Les souvenirs de Râclos, de Dés, de Zelda et de tous les lieux qu'il avait hantés, de sa voiture à Dhalpur et jusqu'à l'Iz se rassemblaient en une bombe compacte, prête à exploser. Mais, depuis qu'il avait quitté Ausbok, une paix avait commencé de se dilater en lui. Peu à peu, tandis que les ombres rouges du soir s'allongeaient à travers les hautes herbes enroulées en crosse, l'amourvie rendait ses souvenirs de plus en plus lointains, de moins en moins importants.

Plusieurs jours durant, Sumner joua. Il était heureux, fumait du kiutl et laissait monter le rêve de la terre. La force vitale le traversait comme un courant puissant et doux. Et, dans son esprit, la mort elle-même, par-delà la peur et le désir, se creusa et s'approfondit jusqu'à former un flux, un épanchement continu. *Cela fait bien longtemps*, comprit-il alors, percevant la brièveté de toute vie. Tout ce qu'il voyait lui semblait une mince vibration suspendue au-dessus d'une ténèbre profonde. *Tout est rien*. Il rit beaucoup pendant tout ce temps. Et il parcomposa sa première chanson :

De sombres nuages violets s'amassaient jusqu'au zénith, masquant le ciel entier à l'exception d'un croissant d'opale à l'horizon, vers l'ouest. Tout un réseau d'éclairs se levaient silencieusement au nord comme des cris inaudibles. Quand il devint manifeste que l'orage raga allait éclater d'ici une journée, Sumner

quitta les arbres funèbres et survola le désert et le cratère brûlé de Reynii jusqu'au terrain d'atterrissage des vaisseaux de Ligne, au sud d'Ausbok.

Tous les vaisseaux étaient partis. Il passa cette nuit-là sur le terrain vide, englouti dans les ténèbres. La terre avait brûlé, les étoiles étaient tombées en cendres et, désormais, les feux-du-ciel avaient disparu, cachés par les nuages d'orage. L'eau et le vent arrivaient. Le cycle se refermait. La roue de la loi continuait de tourner.

Avant l'aube, il se leva et vola vers le nord. Dans les plaines marécageuses qui s'étendaient en dessous d'Ausbok, il découvrit un second terrain d'atterrissage. Il y restait trois vaisseaux de Ligne dont les forces arachnéennes se profilaient comme une fine toile lumineuse et bleue au cœur dense de l'obscurité. L'un des trois vaisseaux disparut dans une espèce de vacillement brumeux à son approche.

Il se posa à l'extrémité du terrain et ramassa une brassée de brindilles. Un second vaisseau disparut tandis qu'il construisait un petit feu parmi les rochers, à l'abri d'un bouquet de peupliers.

L'unique vaisseau restant constituait son unique chance d'échapper aux vents terribles qui s'annonçaient. Mais il ne s'en souciait pas. Il était Un-dans-l'Esprit, l'expression humaine du rêve de la terre, au cœur de l'univers.

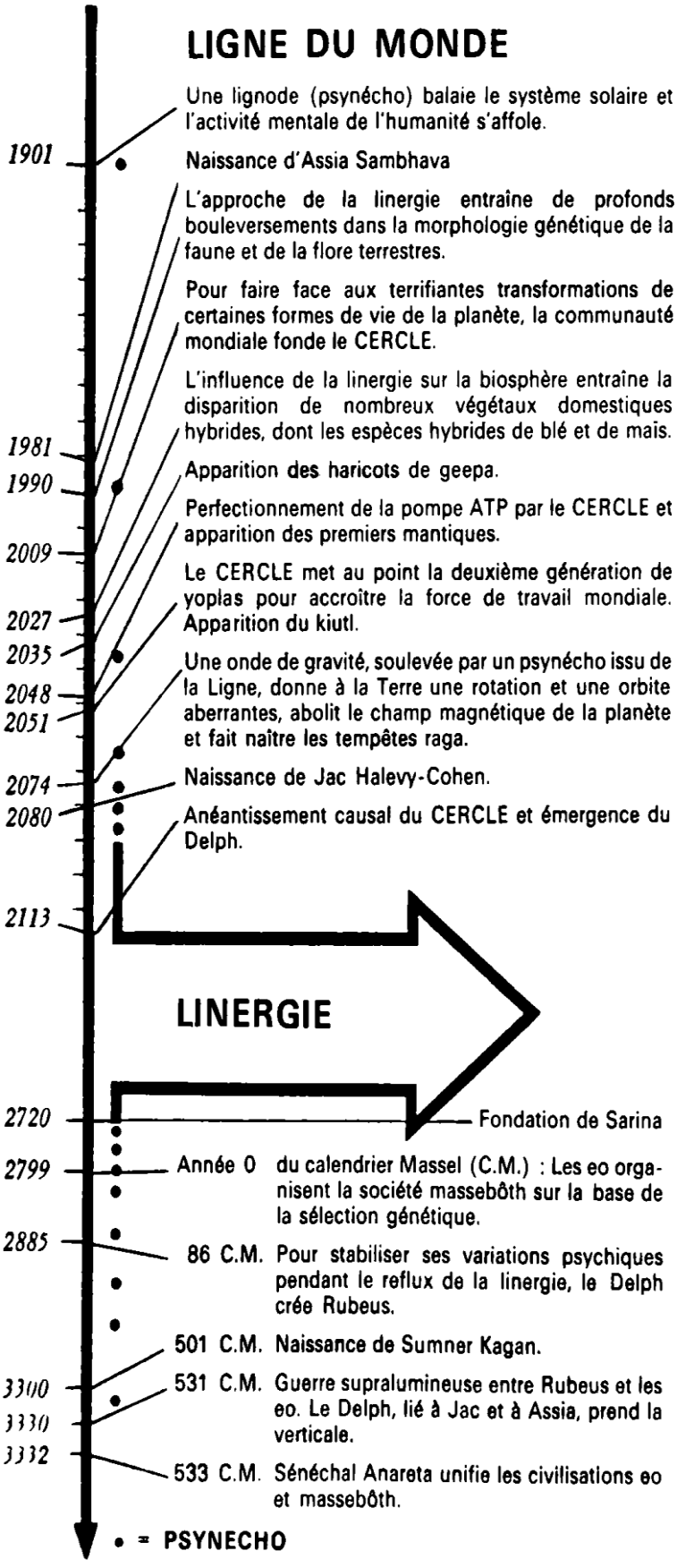
Sumner jeta une poignée d'herbe sèche dans les flammes trapues et leva les yeux vers le lac clair de l'aurore. Sa vie était un pèlerinage de lumière, un esprit inachevé que rendaient fou toutes les musiques jamais entendues qui tournaient dans son corps.

Un rire se mêla à son haleine comme une fumée et il souffla dans la harpe du démon, sentant la musique qui s'en échappait à l'intérieur des méandres de son sang, et se remémorant l'un des dictons les plus anciens des natifs : *Quel est l'animal qui vit pour chanter sa chanson, sinon la chanson elle-même, après tout ?*

L'aube s'étendit comme une prière, illuminant d'énormes entassements de nuages en forme de pagode. Llyr, l'étoile du matin, apparut au moment où son feu prenait et il se rassit pour assister au lever du soleil en son dernier matin sur la terre.

Tout est pour le mieux.

APPENDICES


LIGNE DU MONDE
Une lignode (psynécho) balaie le système solaire et l'activité mentale de l'humanité s'affole.
1901
Naissance d'Assia Sambhava
L'approche de la linergie entraîne de profonds bouleversements dans la morphologie génétique de la faune et de la flore terrestres.
Pour faire face aux terrifiantes transformations de certaines formes de vie de la planète, la communauté mondiale fonde le CERCLE.
L'influence de la linergie sur la biosphère entraîne la disparition de nombreux végétaux domestiques hybrides, dont les espèces hybrides de blé et de maïs.
1981
1990
Apparition des haricots de geepa.
Perfectionnement de la pompe ATP par le CERCLE et apparition des premiers mantiques.
2009
Le CERCLE met au point la deuxième génération de yoplas pour accroître la force de travail mondiale. Apparition du kiutl.
2027
2035
Une onde de gravité, soulevée par un psynécho issu de la Ligne, donne à la Terre une rotation et une orbite aberrantes, abolit le champ magnétique de la planète et fait naître les tempêtes raga.
2048
2051
2074
Naissance de Jac Halevy-Cohen.
2080
Anéantissement causal du CERCLE et émergence du Delph.
2113
LINERGIE
2720
Fondation de Sarina
2799
Année 0 du calendrier Massel (C.M.) : Les eo organisent la société massebôth sur la base de la sélection génétique.
2885
86 C.M. Pour stabiliser ses variations psychiques pendant le reflux de la linergie, le Delph crée Rubeus.
501 C.M. Naissance de Sumner Kagan.
3300
531 C.M. Guerre supralumineuse entre Rubeus et les eo. Le Delph, lié à Jac et à Assia, prend la verticale.
3330
3332
533 C.M. Sénéchal Anareta unifie les civilisations eo et massebôth.
• = PSYNECHO

BIOGRAPHIES

(Éo-compilées pour Sénéchal Anareta en Vannée kro 3332)

Esprits-dieu

Jac Halevy-Cohen (2080-3331 kro)

Pilote de combat, un des premiers distors produits par la Ligne. Une mutation de son cerveau (une excroissance complexe du cortex) l'a doté de la capacité neurologique de maîtriser et de concentrer la Linergie. Les mantiques du CERCLE ont découvert les particularités génétiques de Jac lors des examens auxquels il a été soumis au moment de son engagement dans les forces stratonautiques israéliennes (2098 kro). Mais ce n'est que trois ans plus tard que les mantiques ont eu recours aux psibérants et à des apports d'ARN contrôlés par invex pour stimuler le développement de son cerveau (2101-2113 kro). On pense aujourd'hui que cette activation artificielle est pour la plus grande part à l'origine de la dégradation de la conscience personnelle de Jac, du phénomène de la Voix et, par suite, de la domination par la transe de l'esprit-dieu qui s'est manifesté à travers lui.

Assia Sambhava (1981-3331 kro)

L'un des premiers mantiques. Psychobiologiste, elle conçut et réalisa l'invex et la pompe ATP. Comptant au nombre des membres fondateurs du CERCLE, elle fit preuve tout au long du XXIe siècle d'un humanisme militant. Son engagement humaniste tire sa force d'une enfance horrible à Peshawar, en Inde, dans les années terribles de la première Grande Famine (1991). Vers le milieu du XXIe siècle, après le désastre de la disparition des espèces hybrides

qui entraîna l'anéantissement de la plus grande partie des ressources agricoles mondiales, Assia se consacra à l'assistance humanitaire, lui sacrifiant ses recherches et sa vie personnelle. Quand elle regagna le CERCLE en 2101, la vanité de 9es efforts l'avait profondément affectée. L'acuité de sa pensée s'en était trouvée diminuée. Quoiqu'elle eût pressenti que Jac était capable de comprimer la psynergie pour déterminer un anéantissement causal (ce qui, pour l'époque, était une idée extraordinaire), elle ne comprit ni l'immensité de l'esprit-dieu ni l'incertitude antiréelle du multivers. Néanmoins, par humanisme, elle s'opposa à l'euthanasie de Jac, alors que les autres mantiques du CERCLE avaient cessé de croire au remodelage du réel (2113 kro). Pour lui manifester sa reconnaissance, le Delph lui rendit sa jeunesse et allongea la durée de sa vie sur terre à mille deux cents ans. La façon dont elle employa la plupart de ces années est caractéristique d'Assia : elle acquit de nouveaux talents intellectuels et spirituels par l'étude d'austères disciplines kro. Plus tard, compagne du Delph (533 C.M.), elle canalisa psychiquement les psynéchos qui entouraient Jac et démontra la profondeur de sa propre conscience.

Nobu Niizeki (2053-3331 kro)

Dernier directeur scientifique du CERCLE (2102-2113 kro). Nobu était un humain mantique de naissance, condition qui faisait de lui un représentant typique des techniciens méta-intellectuels qui gouvernaient le monde kro dans ses dernières années. Spirituellement épuisé, Nobu pensait que la santé mentale était devenue plus importante que la vie, la forme plus vitale que le flux. Pour les kro, comprendre s'était transformé en une opération d'éludation psychique : seul ce qui était perceptible était réel. Ayant perçu ces dispositions d'esprit, le Delph utilisa Nobu comme un archétype de la voracité de savoir. Confiné pendant mille deux cents ans sur un kilomètre de bord de mer, Nobu expia la plus grande partie des tensions de l'espèce en vivant dans le fantasme de l'omniscience et en découvrant le multivers dans la monotonie d'un seul paysage. Ä la fin de sa vie, libéré de l'irréalité de l'esprit-dieu, Nobu put s'accomplir à la fois comme esprit-dieu et comme individu grâce à une identification altruiste avec la vie elle-même.

Le Delph (2113-3330 kro)

S'il occupait la forme physique de Jac Halévy-Cohen, le Delph était en fait un complexe impersonnel, autonome et hortemps. Il était manifestement la conscience collective de l'humanité associée à la valeur infinie du multivers. Biologiquement concentré dans un esprit dont l'individualité avait été chimiquement transformée, le Delph était moins structuré que la plupart des esprits-dieu et devait s'en remettre pour son expression quotidienne à une Intelligence Autonome : Rubeus. La psynergie du Delph était passablement influencée par l'ego de Jac, ce qui explique que l'amour d'Assia et de Jac ait à la fin dominé le Delph.

Voors et apparentés

Sumner Kagan (501 CM-)

La peur psynergique du Delph, engendrée par le cerveau saturé de psibérant de Jac Halévy-Cohen, s'est manifestée à travers les siècles sous diverses formes humaines toutes animées d'une hostilité métaordonnée envers le Delph. Sumner était le dernier de ces avatars de peur, connus sous un nom générique : l'eth. Bien que des événements ontiques et hortemps eussent déterminé sa vie, Sumner ne cessa de se battre contre l'impersonnalité cosmique de sa destinée d'eth pour se définir comme individu. Il prouva à quel point il y était parvenu en dépassant sa souffrance personnelle et son antipathie archétypale envers le Delph pour sauver Jac et Assia au risque de sa vie.

Zelda Kagan (486-579 CM)

La mère de Sumner, une carte verte Massebôth, était en fait une distors empathique dont la mutation était phylogénétique et donc invisible. Ce fut l'intuition informulée de la destinée de son fils qui la poussa à se mêler de wangol et de magie mutrique.

Jeanlu (491-517 CM)

Cette voor qui tressait des paillulettes était reconnue par la couvée comme une enchanteresse aux puissantes capacités télépathiques. En dépit de la vénération de la couvée, elle vivait dans un exil volontaire depuis le massacre de sa famille par les Massebôth (509 CM). Dans son désir désespéré de venger les siens elle n'hésita pas à risquer la folie en augmentant son kha jusqu'à pouvoir engendrer Dai Bodatta, le légendaire « voor tueur ». Ce terrifiant effort psychique ravagea son champ énergétique, la conduisant inévitablement à la mort prématurée du noirtemps. Apparemment elle prit Sumner Kagan pour époux à cause de son statut génétique parfait et non parce qu'elle était consciente de sa qualité d'eth. Cependant, s'agissant d'une conscience hortemps comme Jeanlu, on ne peut jurer de rien.

Corby (513-533 CM)

Dai Bodatta, enfant-voor de Jeanlu l'enchanteresse et de Sumner Kagan, a peut-être été le voor le plus puissant à s'être incarné sur terre. Corby a conservé une forme humaine pendant cinq ans seulement puis, pendant les douze années suivantes, il s'est manifesté à partir de l'Iz, en utilisant d'abord les restes carbonisé de son corps puis le corps narqué de son père pour asseoir sa psynergie. Il avait été « appelé » dans une forme par sa mère pour une mission spécifique : mettre fin aux souffrances des voors sous la cruelle domination des Massebôth. Mais bientôt Corby comprit que les Massebôth n'étaient que les valets d'une force bien plus puissante et malfaisante : la peur du Delph. Esprit-dieu, Corby était à même de comprendre que le Delph était l'âme de l'humanité et que la peur du Delph était elle-même la peur inhérente à la vie, la réticence de tout organisme confronté à l'inconnu. Comme sa compréhension allait bien au-delà de l'intelligence des êtres qu'il rencontrait, il fut contraint de pratiquer la manipulation sa vie durant. En tout état de cause, à la fin de son existence temporelle, ses entreprises avaient abouti à placer son père/hôte, Sumner Kagan, dans une position d'où il pouvait détruire le Delph. La façon

dont Kagan remplit le mandat de son remarquable fils révèle la profonde compassion des vues hortemps du « tueur voor ».

Distors

Râclos (2064-3331 kro)

Yopla hors programme, né sans autorisation dans le hamo d'une biofabrique. Sa mère, une yopla de peine de la deuxième génération, lui donna le nom de Rois. À huit mois, il fut transféré dans un centre de recherche, à Guadalajara, où des expériences d'amplification de l'intelligence firent de lui l'un des premiers yoplas conscient de lui-même. On l'a cru mort, assassiné durant cette période de chaos mondial, et pendant vingt-deux ans, il a travaillé incognito comme yopla de peine au CERCLE. Après l'émergence du Delph, Rois voyagea à travers le monde pour étendre son savoir et travailler à la création d'une confédération de yoplas. Vers 2700 kro, après une vie aventureuse semée d'embûches, qui lui avait valu auprès de ses semblables la stature d'un héros errant, il fonda Sarina, une communauté yopla très évoluée, avant de se retirer dans le désert de Skylonda Aptos. À cette époque, il prit le nom de Râclos et un nouveau corps, humain celui-là, dans lequel il vécut en anachorète, solitaire, son identité primitive ignorée de tous. À la fin d'une longue vie marquée par des souvenirs transespèces et une télépathie magique, Râclos reçut le métaordre d'aider Sumner Kagan à affronter son être d'eth. Pendant la dernière année de son existence, il pressentait sa fin prochaine sous les coups d'un tueur ort mais il put transmettre sans encombre l'Un-dans-l'Esprit à son ultime disciple.

Dérive (514 CM-)

Voyant natif, c'est-à-dire distors asexué de la tribu des Serbota dont les capacités télépathiques ont été soigneusement cultivées. Comme tout Serbota, Dérive adorait Paseq. Les fidèles de ce dieu devaient « continuellement chanter les louanges de la Création et servir la Vie » (suivant la révélation contenue dans le *Double*

Commandement du Diviseur). D'abord au service de Râclos pour lequel il faisait office de messager auprès des Serbota, il servit ensuite l'eth comme factotum psychique.

Rubeus (86-533 CM)

IA personnelle du Delph, Rubeus avait été créé pour protéger et servir l'esprit-dieu. Physiquement incarné dans une montagne (Oxact) de psyncristaux à Graal. Mais son influence s'exerçait à travers le monde sous la forme de millions d'animaux et d'orts. Pendant son premier siècle de fonctionnement, l'infrastructure cristalline de Rubeus fut altérée par des rayons cosmiques et par la Linergie. Il se mit alors à traquer et à tuer les distors hortemps et les esprits-dieu vivant à l'extérieur de Graal avec un acharnement particulièrement cruel et systématique. Plongé dans le rêve de la terre, le Delph ignora quel démon il avait engendré, jusqu'au jour où il fut lui-même balayé par Rubeus, lancé dans une impitoyable entreprise de domination totale du monde.

Nefandi (386-533 CM)

Ort créé par les esprits-dieu de Graal pour remplir des tâches domestiques, libéré après une période durant laquelle il avait donné toute satisfaction dans son service. Son état d'accoutumance au coobla le contraignit à servir Rubeus (506-533 CM) comme traqueur de voors et tueur d'esprit-dieu. Armé d'un sensex et d'un inducteur de champ, il était virtuellement invulnérable et nul ne pouvait lui échapper. Rubeus l'envoya contre Corby et Râclos.

JARGON

Alterombre : écho psynergétique de contenus psychiques réprimés qui a pris la configuration d'un complexe autonome possédant un corps, un esprit et une volonté propre ; l'eth, à l'origine, est la peur de l'oubli éprouvée par le Delph.

Amourvie (ou forcevie) : intégration psychique et organique, fusion harmonieuse du corps et de l'âme.

Anéantissement causal : solipsisme pratique qui modèle la réalité entourant une puissante conscience hortemps comme le Delph.

Ausbok : place forte éo, forteresse souterraine située à Graal, qui abrite la vie psychique de certains des plus grands esprits humains désincarnés ; la destination première d'Ausbok était la préservation et l'extension de la pensée humaine ; Ausbok est l'héritier direct du CERCLE.

Autoscopie : conscience ouverte et intuitive, aconceptuelle et pourtant claire ; on accède à cet état par la maîtrise de sa respiration et une flexiformation interne.

Batti : interjection yopla exprimant l'adoration, la joie, la gratitude.

Braillard : terme péjoratif par lequel les voors désignent les humains ; les voors communiquent sans émettre de sons, par télépathie.

Carte Blanche : l'une des classes du système symbolique exprimant chez les Massebôth le statut génétique : le possesseur d'une Carte Blanche peut se prévaloir de la perfection génétique ; les autres classes couvrent les différentes nuances : des cartes bleues, signifiant des gènes presque parfaits, aux cartes marron, attribuées aux individus les plus dégénérés.

CERCLE (Centre d'Études et de Recherches pour la Coordination des Luttes contre l'Entropie, 2009-2113) : communauté scientifique établie sur la côte sud (kro) du Pérou. Elle s'était assigné pour but

de faire face aux changements morphologiques massifs qui commençaient à se produire sur la Terre depuis qu'elle était prise dans le flux de la Ligne. À l'époque de son anéantissement causal (2113), le CERCLE était la seule communauté technologique de quelque importance qui demeurât sur la planète.

Champ subquantique : domaine métagéométrique dont l'univers a émergé il y a 19×10^9 années, et dont les particules virtuelles continuent d'émerger ; plus précisément, il correspond aux surfaces courbes à n-feuillets riemanniennes, à cinq dimensions, dont la limite isométrique est l'univers externe, gravitationnel.

Chasse aux ombres : technique voor : le kha ou les résidus de kha d'un individu sont suivis à la trace à travers le temps par la conscience du voor immergée dans l'Iz ; seuls les voors les plus puissants sont capables de pratiquer la chasse aux ombres.

Chrysalide ou somnopupe : module d'hibernation situé au centre de la Terre, où la gravité est nulle, et conçu par le Delph pour conserver son intégrité physique pendant les périodes où la planète sort de la Ligne.

Coobla : instrument qui provoque une stimulation psynergétique de l'amygdale cérébelleuse, centre du plaisir situé dans le cervelet.

Couvée : communauté voor, généralement nomade.

Crissielle : voir Pierre de couvée.

Cryosynthe : système d'ordinateur cryogénique du CERCLE.

Dai Bodatta : le « voor tueur » ; puissant voor hortemps qui s'est incarné dans l'histoire voor à chaque fois que la communauté voor était menacée (*voir* les Biographies).

Delph : nom que s'est donné la conscience hortemps surgie de l'anéantissement causal du CERCLE en 2113 kro.

Deva : forme de vie artificielle adaptée à l'ionosphère, qui tire sa substance du vent solaire. Ses formes physiques diaphanes planent au-dessus de la planète au gré de la marée solaire.

Distors : résultats des distorsions – mutations génétiques consécutives à l'élévation du niveau des radiations cosmiques reçues par la Terre après la disparition de son champ magnétique ; s'applique plus particulièrement aux mutants humains.

Dorga : en Massebôth, « criminel ». Le dorga est reconnaissable à la cicatrice en X qu'il porte au front, là où l'implant de la télébride pénètre dans son crâne.

Éo : société organisée autour d'Ausbok et divisée en deux classes : la classe intérieure des ort vêtus de bleu qui se consacrent presque uniquement à la recherche pure, et la classe extérieure des ort vêtus de jaune et responsables des communications en dehors d'Ausbok.

Éplucheuse : instrument de mort lente utilisé par les Massebôth, qui fait tourner le supplicié en lui arrachant la peau par lanières.

Esper : forme d'espéranto profondément remanié par le CERCLE.

Esprit-dieu : conscience qui transforme et dirige à son gré l'énergie. L'expérience humaine de ce phénomène a été associée à la pensée mythique et les pratiques culturelles à la divinité, parce que l'ego de l'esprit-dieu devient le pivot d'une formidable accumulation de pouvoir. Néanmoins, cette sensation de surnaturel est illusoire car l'influence se cantonne à des phénomènes locaux et est elle-même altérée par les autres esprits-dieu et l'infinitude du multivers.

Eth : l'autre du Delph ; reflet de la peur qui le hante sous différentes formes humaines, dont la dernière fut Sumner Kagan (voir *Alterombre)*

Étoiles-du-chien : colonies de l'espace cislunaire.

Feux-du-ciel : aurores boréales produites par l'interaction de la Linergie et des nucléons linergiques avec la ionosphère.

Flexercices : exercices physiques au ralenti destinés à étendre systématiquement tous les groupes de muscles du corps, élaborés par les éo sur le modèle des *pa koua* (huit trigrammes) chinois.

Flexiforme : se dit des modules de mobilier utilisés au CERCLE.

Forâme : espace psychique de la conscience.

Glissement du temps : linergie rassemblée et redirigée pour former de nouvelles réalités transitoires.

Geepa (haricot ou germe de) : sorte de soja mutant vivace, qui donne de hautes plantes à feuilles ligneuses bleues et à larges panicules de graines odorantes extrêmement nutritives, dont la couleur va du rouge au vert et au noir ; le geepa est apparu après l'explosion de mutations dues à l'influx linergique et aux radiations cosmiques qui ont frappé la Terre aux environs de 2035 kro ; cinq cents ans après son apparition, le vin de geepa s'était imposé à toute la planète du fait de la grande rusticité de la plante et de son extraordinaire pouvoir de « digestion » de la pierre et de libération

des précieuses substances nutritives ; principal aliment des Terriens en raison de sa haute teneur en protéines complexes aisément assimilables ; les voors l'appellent le fruit domestique.

Graal : région de la Terre aménagée par les éo pour le séjour des esprits-dieux sur la planète, elle comprend toute l'Amérique du Sud kro, y compris Ausbok, Oxact, le CERCLE et de nombreux villages construits selon les principes de la biotecture (architecture biologique) pour le plaisir des esprits-dieu. Rubeus administrait cette région.

Grimace : dénomination péjorative des humains par les yoplas.

Hamo : quartier des centres de recherche réservés aux yoplas, de 2055 à 2113 environ.

Harpe du démon : instrument conçu par les voors combinant une double hanche, un jeu de cordes et un jeu de percussions, qui comprend un tuyau porte-vent fabriqué avec une tige de geepa par laquelle on souffle dans un sac de petite taille mais d'une grande élasticité. Le sac lui-même est contenu dans une caisse de résonnance. On produit les notes en bouchant d'une main les trous du tuyau tandis que de l'autre on manipule des touches commandant les marteaux qui frappent les cordes de fibre végétale de différentes longueurs tendues à l'intérieur de la caisse de résonnance. Une crécelle de roseau fixée sous la caisse produit l'accompagnement rythmique. La tessiture de la harpe du démon dépasse les capacités de l'oreille humaine aux deux extrémités du spectre sonore.

Herbasse : terme d'argot massel désignant le kiutl.

Holoman : projections laser à trois dimensions, généralement accompagnées d'une grande variété de détails sensoriels.

Hortemps : acausal ; parfois, conscience télépathique.

IA (Intelligence Autonome) : esprit doté par les biotechniciens de la capacité de se programmer lui-même et de dépasser les biodéterminismes (conscients ou inconscients) de son créateur.

Immanence : expression yopla désignant l'état de béatitude psychokinétique obtenu sous l'effet du kiutl.

Inducteur de champ : instrument inventé par les éo qui permet de produire toutes les variations possibles de champ (électromagnétique ou gravitationnel) avec l'intensité désirée, en

agissant sur le flux infini de particules potentielles qui traverse chaque point de l'univers.

Invex : lecteur du fonctionnement mental mis au point par les mantiques ; permettant de passer en revue les expériences mentales d'un sujet, cette sonde mentale sommaire était utilisée à l'origine pour étalonner l'intelligence des yoplas et extirper les déviations mentales.

Iz : chez les voors, le « vent de l'hyperlointain » ; nom donné par les voors au phénomène de la Ligne ; plus exactement, il s'agit de la continuité de l'expérience voor *à l'intérieur* de la Ligne ; d'une temporalité propre aux voors, dans laquelle un individu voor peut exister à la fois dans la structure temporelle orientée de l'espace gravitationnel et dans un espace acausal à l'horizon sphérique ; à l'intérieur de la ligne (de l'Iz), tous les voors existent, toujours.

Kha : énergie biospectrale ; lumière du corps ; subtile luminescence cellulaire irradiée par tous les organismes vivants (*voir* Psynergie).

Kili : jeu d'adresse Massebôth dans lequel on utilise trois billes et un triangle, apparenté au billard kro.

Kiutl : herbe à tige luisante, à feuilles rouge sang stipulées et à fleur bleue cléistogame ; feuilles et fleurs sont riches en psibérant anindolique, substance qui donne de grandes capacités télépathiques à ses consommateurs ; c'est la plante chérie des voors.

Kro : terme désignant la civilisation qui a dominé la Terre avant qu'elle soit soumise à l'influence de la Ligne ; protégés par le champ magnérique de la planète et jouissant d'un soleil clément, les hommes de cette époque firent d'énormes progrès sans jamais se départir de leur égocentrisme, ne s'intéressant que de façon très passagère au cosmos qui les entourait.

Lami : terme yopla désignant à l'origine l'incarnation divine du kiutl ; plus tard Lami fût incorporé dans la divinité mutrique sous la forme de Sœur de la Nuit.

Ligne : hypertube ; géodésiques pseudo-temporelles qui relient le domaine interne aspatial d'une singularité de Kerr nue (trou noir en rotation « ouvert » sur notre univers) ; les mantiques du CERCLE furent les premiers à identifier la Ligne avec le flux d'énergie à haute fréquence qui jaillit d'un trou noir massif au cœur de la galaxie ; la Terre est entrée dans le flux de la Ligne en 2113 kro

mais les mutations provoquées par cette énergie atypique atteignaient déjà la planète depuis plus d'un siècle (voir *Linergie).*

Linergie : énergie quantique de la Ligne ; cette énergie émerge sous la forme de purs photons à hautes fréquences mais se transforme rapidement en nucléons d'énergie plus faible ; très rares sont les photons originaux qui atteignent la Terre, en dehors de ceux qui sont porteurs d'« information » provenant d'un champ infini extérieur à notre monde ouvert, non euclidien et en expansion.

Llyr : Vénus des kro.

Luné : fou.

Lyen : ouverture dans un système espace-temps interne, dotée d'une flèche temporelle continue ; deux lyens dotés de la même flèche temporelle créent un corridor spatial ; système permettant de couvrir toute distance à l'intérieur de la courbure locale de l'espace-temps.

Macheoe : Mercure des kro.

Mage : voor doté de grands pouvoirs hortemps.

Magnar : chef spirituel des Serbota ; Râclos *(voir* biographies)

Mantique : cerveau humain couplé à une pompe ATP ; procédé mécanique d'extension de l'intelligence mis au point et utilisé au CERCLE ; s'obstinant à penser suivant des schémas dialectiques, ce cerveau se révéla inutile quand la Terre entra dans la réalité plurielle du multivers qui émergeait.

Massebôth (littéralement, les Piliers) : société humaine soutenue par les éo, marquée par le mépris des distors ; elle fut fondée par les éo, 700 ans après l'anéantissement du CERCLE ; l'intention des éo était de créer une réserve génétique stable et autosuffisante ; Rubeus apporta lui aussi son soutien à cette société et, durant les cinq siècles de son histoire, exerça une influence déterminante sur la politique intérieure et extérieure des Massebôth.

Massel : langue parlée par les Massebôth.

Mentis : roseau aux tiges noires veinées de rouge, dont le jus est un stimulant puissant.

Métaordre : degré de cohérence et de relation aux niveaux subquantiques.

Modulateur de rêve : archétype humain de sagesse qui opère la fusion de la pensée et du senti ; psyché « extraconsciente » dont les contenus sont impersonnels et collectifs.

Morbh : un olfact soporifique.

Morts-vivants : terme péjoratif s'appliquant aux ort, lesquels sont reconnaissables à leur faible kha rouge.

Mouviforme : meuble qui jaillit spontanément des murs au gré des besoins des occupants d'une pièce.

Multivers : champ subquantique ; structure « interne » de l'univers hors du temps où tous les univers possibles existent ; ce domaine non dimensionnel est une réalité au cœur de tous les trous noirs ; dans certains trous noirs en rotation, effondrés symétriquement, ce cœur n'étant pas protégé par un horizon événementiel, l'« information » venue du multivers pénètre dans l'espace einsteinien de notre univers *(voir Ligne)*.

Musique Pleroma : sons subliminaux psyfabriqués pour susciter une jouissance esthétique sans limite.

Mutra : principale divinité adorée dans le Protectorat de Massebôth ; Mère des Fragments ; résurgence du culte de la Mère des temps prékro.

Nadjille : Uranus des kro.

Natif : distors asexué de la tribu Serbota, généralement d'une grande virtuosité tactile et télépathique.

Narque : possession voor ; domination par un voor d'une autre forme physique.

Nébuleuse de la chèvre : supernova de la constellation kro *Serpens Caput*.

Noir temps : effondrement génétique chez les voors, précipité par le rêve de la Terre qui se manifeste généralement par des lésions rugueuses de la peau et des organes internes, et dont l'issue est invariablement fatale.

Olfact : modificateur d'humeur pris par inhalation.

Ort (servort) : artefact biologique d'humain dépourvu d'intelligence propre ; se dit également de tout animal dont le cerveau a été modifié de façon à répondre à des ordres non programmés.

Paillulette : configuration géométrique qui utilise les propriétés du kha des plantes pour influencer le kha de son porteur.

Patrouilleurs de l'enfer : forces d'intervention massebôth.

Paseq le Diviseur : divinité tribale incorporée dans la mythologie mutrique, où il fait figure d'arbitre ultime et d'esprit de l'harmonie.

Pierre de couvée, ou Crissielle, ou Pierre de lumière, ou Songemme : gemme voor qui se forme en plusieurs siècles à partir des sécrétions glandulaires de la plupart des voors ; de couleur, de forme et de taille variées, tous les gemmes contiennent et stimulent des reflets de tenseurs de Ricci producteurs de kha, qui permettent souvent à l'observateur de visualiser des possibilités futures d'expansion psychique.

Pompe ATP : premier amplificateur mental implanté sur un homme ; mis au point en 2048 kro au CERCLE ; l'implant, de la taille d'un petit pois, stimule le développement des mitochondries dans les zones pariétales du cerveau et augmente l'efficacité énergétique du triphosphate d'adénosine dans le système limbique, siège des émotions dans le cerveau, et améliore les processus de la pensée dans le cerveau supérieur sans provoquer les distorsions inhérentes à la stimulation chimique directe du cortex cérébral.

Profond : nom massebôth des voyants ; télépathe extrêmement sensible, au pouvoir convenablement canalisé, créé *in utero* par l'introduction du kiutl directement dans le fluide amniotique à un stade critique du développement cérébral du fœtus.

Psibérant : substance qui agit directement sur le troisième ventricule du cerveau, sur la glande pinéale et sur la scissure de Rolando ; accroît considérablement la disponibilité empathique de l'utilisateur.

Psyn-cristaux : ou Cristaux psynergiques : matrices à six dimensions dont les surfaces orthonormales emmagasinent la psynergie.

Psynéchos : résonnances linergiques ; multiespace hyperbolique qui, dans une frontière temporelle, comme notre univers, donne son essor à l'interaction gravitationnelle, en changeant réellement la géométrie de l'espace lui-même et en créant des ondes de gravité ; c'est une telle onde de gravité qui toucha la Terre – en 2074 kro –, altéra le spin du nifé (le noyau de fer et nickel de la Terre) et anéantit le bouclier que constituait le champ magnétique.

Psynergie : champ qui entoure toute chose ; la psynergie est et pénètre partout ; chez les humains elle est le kha ; les kro l'appelaient *tch'i, ki, prana* ou *ka*.

Radix : terme mantique désignant la racine de l'existence ; le vide ou, si l'on préfère, l'isostase dans laquelle l'espace à un nombre infini de dimensions, le multivers, est contenu ; à l'intérieur de ce vide, tout existe ; les kro l'appelaient *wou, ain stoh* ou *sunyata*.

Rael : intelligences artificielles crées par les derniers mantiques pour défendre leurs territoires contre les incursions des distors ; les raels sont des entités qui flottent dans les airs et tirent leur pouvoir du soleil et de la différence de potentiel entre la Terre et l'ionosphère.

Raga (tempêtes ou orages) : immenses cyclones provoqués à l'origine par l'onde de gravité des psynéchos ; l'intensité des tempêtes a décru depuis l'époque où cette onde a heurté la Terre de plein fouet. Cependant, à l'époque de Sumner Kagan, un vent raga soufflant à 500 km/h n'était pas rare.

Rangers : commandos d'élite massebôth.

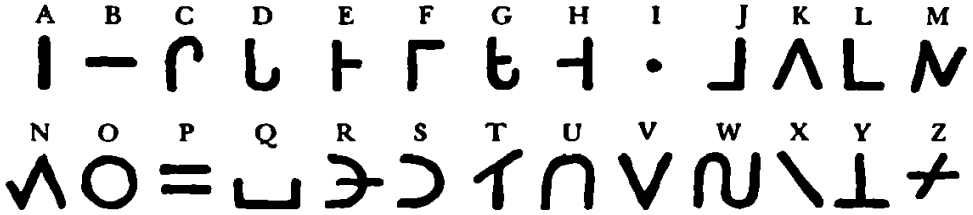
Rats-debout : rongeurs bipèdes géants aux crocs acérés, d'un naturel agressif.

Remodelage de la réalité : capacité consciente que possèdent les esprits-dieu de remodeler la réalité physique dans le champ subquantique ; parce que l'esprit-dieu altère les fluctuations du subquantum atemporel, les changements mécaniques induits dans le quantum altéré (réalité remodelée) contiennent des éléments hortemps ; en d'autres termes, l'esprit-dieu ne comprend pas toujours ce qu'il fait ni pourquoi ; le remodelage de la réalité est toujours un processus plus vaste que l'individu qui semble le mettre en œuvre.

Rêve de la Terre : terme voor désignant la liaison empathique avec la planète ; cet état est régulièrement atteint pas tous les humains quand les ondes de l'activité cérébrale entrent en résonnance avec les vibrations de l'écorce terrestre à raison de huit cycles par seconde ; chez les voors, cet état méditatif entraîne un regain de l'activité télépathique.

Rubeus : Intelligence autonome créée pour administrer le territoire graal pendant que le Delph explorait des réalités hortemps en compagnie d'autres esprits-dieu.

Runatif : ou Futhorc natif : alphabet runique employé par les distors asexués dispersés dans les tribus différentes mais culturellement unifiées.



Rundi : simien à pelage brun-rouge, remarquable par sa fourrure pelucheuse et sa méchanceté frénétique.

Sansvisage : ort humanoïde sans visage.

Savant : prêtre massebôth du culte mutrique.

Savsule : dans la société massebôth, système d'enseignement vidéo ; dans la civilisation éo, cristal d'information.

Seh : instrument manuel multifonctionnel qui protège son propriétaire des projectiles et de toutes les espèces de radiations ; peut aussi être utilisé pour la lévitation et le nettoyage sonique.

Sensex : détecteur de kha directement relié au nerf optique et aux zones visuelles du cortex.

Serbota : tribu distorse vivant aux confins de Skylonda Aptos.

Skre : tueur bioformé par Rubeus.

Sothis : nom voor de la période de quarante mille ans qui a précédé la civilisation kro au cours de laquelle la Ligne avait croisé pour la dernière fois le chemin du système solaire et où, pour la première fois, les voors eurent affaire aux humains.

Strohlkraft : avion massebôth de combat à décollage vertical.

Superlumière : il ne s'agit pas de lumière mais de bosons hyperchargés, en déplacement subquantique, et dirigés à travers l'espace-temps interne ; Rubeus et les éo avaient fait de ces puissantes particules hortemps une arme d'un formidable potentiel destructeur.

Télébride : serre-tête qui agit directement sur le système nerveux parasympathique, intensifie la force physique et engourdit l'activité mentale ; les dorgas doivent la porter pendant le travail ; les télébrides maintiennent en place un implant crânien qui diffuse des

produits inhibiteurs et conditionneurs dans l'espace sous-arachnoïde autour du cerveau.

Transfogemme : instrument d'hypnose perfectionné par les éo.

Unchala : planète d'origine des voors ; qui s'est trouvée placée à l'intérieur d'un faisceau directionnel linergique venu d'un trou noir ouvert.

Un-avec : franchissement psychique ; union télépathique.

Un-dans-l'Esprit : conscience individuelle intuitivement liée au synergisme d'une conscience de groupe *à travers le temps* ; union télépathique avec le Tout ; effet Rigogine, à son maximum et en expansion continue, d'une conscience ouverte à tous les contenus hiératiques et contradictoires de l'existence.

Vaisseau de ligne : engin qui utilise la linergie pour se déplacer à travers l'hypertube pseudo-temporel de la Ligne, en suivant le continuum Kaluza-Klein entre les trous noirs et à travers eux.

Verticale (prendre la) : quitter physiquement l'univers en empruntant un hypertube (voir *Vaisseau de ligne).*

Veve : objet voor symbolisant les formes de vie accessibles à son propriétaire.

Voyant : nom serbota des profonds ; le voyant possède une empathie naturelle et dispose de la capacité d'« émettre » des pensées.

Voie : représentation serbota des canaux de kha de la planète qui conduisent directement au magnar ; dans un sens plus général, l'avenir.

Voix : manifestation auditive du moi acausal de Jac Halevy-Cohen, le Delph ; ce phénomène singé par Rubeus.

Voor : être originaire d'Unchala, dont l'évolution s'est poursuivie à l'intérieur de la Ligne, et qui usurpe spontanément, dans un but créateur, les formes physiques de toutes les espèces vivantes que la Ligne atteint.

Wangol : force du kha ; pouvoir spirituel d'un être.

Yopla : simien biofabriqué ; les mantiques avaient à l'origine conçu les yoplas pour servir de force de travail non qualifiée ; plus tard les yoplas évoluèrent de façon autonome en espèce séparée.

Zanoque : fou.

Zord : unité monétaire massebôth équivalant à la Livre sterling des années 1900 kro.

FIN